

**UNIVERSITÉ D'AVIGNON ET DES PAYS DE VAUCLUSE**

École Doctorale Culture et Patrimoine

(ED n° 537)

Centre Norbert Elias, Equipe Culture et Communication

(UMR n°8562)

Patrick NDILTAH

Les écrans noirs de N'Djaména.  
Les ciné-clubs comme réponse à la  
fermeture des salles traditionnelles en  
Afrique : le cas du Tchad

**Annexes**

# Liste des annexes

<b>I. Entretiens transcrits.....</b>	<b>6</b>
Acteurs institutionnels.....	7
1. Khayar Oumar Defallah, Conseiller culturel à la Primature, 19 janvier 2011.....	7
2. Nehoul Elie, Chef de la Commission contrôle des films, 20 février 2009.....	15
Directeurs d'établissements culturels.....	18
3. Patrick Giraud, directeur adjoint de l'Institut Français du Tchad, 9 février 2012.....	18
4. Mahamat Nour Ali, directeur Maison de la culture Baba Moustapha, 16 janvier 2012...	23
5. Manga Véronique, directrice Maison de la Culture de Sarh, 21 avril 2010.....	30
6. Mainda Evariste, directeur Maison de la Culture de Moundou, 19 avril 2010.....	33
Centres culturels religieux.....	38
7. Samuel, responsable du Centre des Jeunes Don Bosco, 21 décembre 2009.....	38
8. B. Romain, responsable du Centre catholique universitaire, 13 janvier 2009.....	43
9. K. Nguéabaye, responsable du centre Emmanuel, 12 décembre 2009.....	46
10. D.Abeli, responsable du Centre Loyola, 29 décembre 2009.....	53
11. D. Paul, directeur du Centre de culture évangélique, 26 décembre 2009.....	57
Directeurs d'établissements commerciaux.....	64
12. Issa Serge Coelo, directeur du cinéma Le Normandie, 11 mars 2011.....	64
13. D. Vincent, exploitant du ciné-club Village, 23 juillet 2009.....	69
14. A.Ngarodjim, exploitant du ciné-club AnadémieSaboura, 23 juillet 2009.....	75
15. A.Ngarseita, exploitant du ciné-club Persévérance, 5 juin 2009.....	80
16. A. Abakar, gérant du ciné Plus, 10 janvier 2009.....	88
17. B. M. Mady, exploitant du ciné-club 3AS, 22 mars 2010.....	93

<b>Commerçant ambulants.....</b>	<b>97</b>
18. T. Elie, élève, vendeur ambulant, 25 août 2009.....	97
19. R. Sylvain, élève, vendeur ambulant, 17 juin 2009.....	98
20. P. Wadja, élève, vendeur ambulant, 25 août 2009.....	100
21. N. Blaise, élève, vendeur ambulant, 11 avril 2009.....	101
22. N. Christian, élève, vendeur ambulant, 9 juillet 2009.....	103
23. D. Anatole, étudiant, vendeur ambulant, 25 août 2009.....	105
<b>Cinéastes.....</b>	<b>107</b>
24. M. S. Haroun, journaliste/réalisateur, 7 novembre 2008.....	107
25. D. Bénélim, réalisateur/producteur, 17 juin 2009.....	118
26. B. Philippe, journaliste/réalisateur, 8 juin 2009.....	130
27. N. Yohoyam, réalisateur, 21 juillet 2009.....	136
28. N. Ngarndidono, journaliste/réalisateur, 15 avril 2010.....	142
29. T. Nana, Caméraman/réalisateur, 11 juin 2009.....	152
<b>Publics de ciné-clubs et de centres culturels.....</b>	<b>159</b>
30. A. Issa, commerçant, 6 mai 2010.....	159
31. Alio, électrotechnicien, 5 juin 2010.....	162
32. A. Yanyana, étudiant, 7 mai 2010.....	166
33. A. Djimtourbaye, étudiant, 7 mai 2010.....	169
34. D. Florence, élève, 31 mai 2010.....	174
35. D. Rex, élève, 7 mai 2010.....	175
36. D. Rota, étudiant, 5 juin 2010.....	178
37. D. Alain, hôtelier, 29 mai 2010.....	182
38. D. Abdelkader, étudiant, 27 mars, 2010.....	185
39. K. Germain, technicien, 5 juin 2010.....	189
40. M. Job, artiste, 31 mai 2010.....	193

41. M. Koularambaye, étudiant, 19 mars 2010.....	196
42. M. Rahab, élève, 31 mai 2010.....	199
43. M. Djembert, diplômé sans emploi, 31 mai 2010.....	202
44. M. Hassan, étudiant, 4 mars 2010.....	205
45. N. Christian, analyste-programmeur, 5 juin 2010.....	209
46. N. Moïse, « financier », 25 mai 2010.....	213
47. N. Serge, enseignant, 5 juin 2010.....	217
48. A. Ramadan, « taximan », 8 juin 2010.....	219
49. A. Bonaventure, coiffeur, 8 juin 2010.....	221
Expert.....	224
50. Olivier, Barlet, journaliste, critique cinématographique, 7 novembre 2008.....	224

## **II. Documents complémentaires..... 230**

1. Emission télévisée, interview de Mahamat Saleh Haroun, 4 juin 2010, transcription Patrick Ndiltah.....	231
2. Allocution de Mahamat Saleh Haroun, cérémonie officielle de réouverture du Normandie, 8 janvier 2011, enregistrement et transcription Patrick Ndiltah.....	245
3. Grille de programmation de télé Tchad.....	246
4. Semaine du cinéma tchadien.....	248

## **III. Grilles d'entretien..... 250**

1. Conseiller culturel à la Primature.....	251
2. Chef de la Commission de contrôle des films.....	252
3. Directeur de l'Institut Français du Tchad.....	253
4. Directeur Maison de Culture Baba Moustapha.....	254
5. Directeurs des Centres culturels religieux.....	255
6. Directeur du Normandie.....	257

7. Exploitants vidéo-clubs/ciné-clubs.....	257
8. Vendeurs ambulants de supports vidéo.....	258
9. Cinéastes tchadiens.....	259
10. Publics de ciné-clubs et de centres culturels.....	261
11. Expert cinéma africain.....	263

#### **IV. Questionnaires et traitement des données..... 265**

1. Questionnaire N° 1 .....	266
2. Questionnaire N°2.....	268
3. Entretiens : tableau récapitulatif N°1.....	269
4. Entretiens : tableau récapitulatif N°2.....	270
5. Questionnaire N°1 : synthèse des réponses.....	272
6. Questionnaire N°2 : synthèse des réponses.....	276
7. Questionnaire N°1 : bilan des résultats.....	278
8. Questionnaire N°2 : bilan des résultats.....	281

## **I. Entretiens transcrits**

## ACTEURS INSTITUTIONNELS

### Entretien n°1

**Khayar Oumar Defallah**

**Conseiller culturel à la Primature – N'Djaména/Tchad**

Entretien réalisé le 19 janvier 2011 à la Primature.

**Durée : 45 mn 32 s**

#### *Quel est votre parcours ?*

Je voudrais simplement dire que je suis tchadien. Je suis né à Abéché dans le Ouaddaï vers 1944. Après des études secondaires et supérieures, je suis devenu enseignant. J'ai enseigné dans différentes régions du Tchad en particulier dans le Mandoul et dans le Logone Oriental. J'ai enseigné également à N'Djaména au lycée Félix Eboué et au lycée Technique Commercial dont je suis devenu le proviseur pendant cinq ans, jusqu'au 12 février 79. Le lycée Technique à l'époque quand j'étais proviseur était unique. C'était un lycée national qui recrutait les jeunes sur la base des dossiers et que ces jeunes doivent avoir le BEPC et en même temps remplir la condition principale, avoir une moyenne générale égale ou supérieure à 12/20. Donc il recrutait les meilleurs élèves du Tchad. Parallèlement à ça, je m'étais toujours intéressé à créer des journaux soit au niveau des établissements que je fréquentais, soit mener des activités culturelles. Ainsi, quand j'étais à l'école normale de Fort-Archambault (actuellement Sarh), j'ai eu à créer « le normalien » qui est la revue de l'école. C'était dans les années 66-67. Quand j'étais proviseur j'ai donc amené les élèves à créer « le technicien », la revue mensuelle du lycée. Elle est managée naturellement sous ma tutelle mais je n'y apparais pas. C'est les élèves qui doivent en réalité parler de leurs problèmes, parler de leurs rêves, parler d'eux-mêmes, de leur vision, comment est-ce qu'ils se conçoivent maintenant, également demain. Ils pouvaient même traiter des questions philosophiques mais la seule ligne rouge à ne pas franchir c'est de parler des sujets, d'insulter soit un comportement culturel d'un groupe déterminé ou insulter une région. Si on considère la forêt de Khou au Logone Oriental par exemple, ils ne doivent pas utiliser des mots qui choquent étant donné que cette forêt renferme des endroits sacrés. Ils doivent choisir des mots qui décrivent la surprise l'étonnement, le réflexe de la découverte de quelque chose différent de ce qu'ils sont mais jamais dire que c'est lugubre, c'est sale, c'est des croyances nulles, etc. Il s'agit d'amener les élèves à adopter un comportement médian qui leur permet d'accueillir toutes les cultures tchadiennes qui sont très diverses, de les accueillir, de les accepter mais en même temps de les intégrer pour en faire un moyen de comportement. Parallèlement à cela, j'animais des troupes théâtrales et c'est ainsi que je me suis rendu compte qu'au niveau de la radio Tchad, il y avait des émissions en sara et arabe qui en réalité n'apportaient rien culturellement à la population. C'est comme ça que je m'étais mis en contact avec Baba Moustapha et j'ai fait traduire en arabe « *Achta ou le drame d'une fille-mère* ». Je l'ai traduit et je l'ai fait jouer avec les élèves du lycée Technique et les élèves du lycée Félix Eboué. Pourquoi j'ai fait ça, je me suis dit qu'en réalité le message de nos auteurs doit arriver aux destinataires qui sont les populations tchadiennes. Pour qu'il arrive, dans un premier temps je l'ai fait traduire en arabe parce que je maîtrise l'arabe. Mais mon idée était de le traduire également dans la deuxième langue de la République, le sara, pour que ce message puisse atteindre toutes les couches de la société tchadienne. J'étais arrivé à un moment où des filles-mères sont venues agresser mon épouse parce qu'elles ont dit que j'ai décrit leur situation parce que je les connaissais alors que je n'ai fait que traduire de manière fidèle et en même temps, nous avons provoqué ce jour des parents dont les filles étaient sorties et qui n'étaient pas rentrées, à venir à la morgue parce que nous avons utilisé Moussa Atim qui était la voix arabe de la radio Tchad. Même quand j'étais dans le gouvernement comme Ministre de l'Enseignement Supérieur dans les

années 78-79-80, j'ai voulu amené les jeunes tchadiens à choisir le métier de communication, le métier lié à la culture et c'est les premiers à qui j'ai donné des bourses qui sont sortis et qui se trouvent actuellement dans les presses tchadiennes.

Avant le cinéma j'avais créé « *Sahibi* »<sup>1</sup>, c'est une revue bimensuelle destinée aux jeunes. Maintenant quand je regarde les journaux du Tchad, je vois des plumes que j'ai formées. Quand tu regardes « *Le Miroir* », c'est des jeunes que j'ai formés. Il faut savoir que je suis géographe de formation. C'est par curiosité et le hasard a fait que j'étais devenu directeur de la culture. Quand Haroun Mahamat Saleh était venu me voir et me parler de son projet ça m'a intéressé et en même temps à l'époque j'étais acteur de théâtre, mais dès que j'étais devenu proviseur, j'ai laissé pour éviter que les élèves me donnent le sobriquet d'un personnage. Haroun était venu me voir et ensemble on a essayé de voir comment je pouvais l'aider. En réalité, pour moi, cette aide devait être institutionnelle, mais je m'étais rendu compte que les dossiers, lorsqu'il s'agit des dossiers culturels, le financement, vous n'avez personne pour vous aider et je n'étais qu'un directeur de la culture, je n'avais aucun moyen. Quand le dossier arrive, les gens regardent simplement l'importance du budget mais ne voyaient pas l'objectif. Le politique ne réagit que plus tard quand on a le succès, mais il n'a pas mis les moyens. Donc il est venu me voir pour me dire qu'il avait un problème de budget. Je lui ai dit « tu sais, Haroun, moi j'étais acteur alors si tu estimes que je peux t'aider, je suis prêt à me mettre à ta disposition gratuitement ». Lorsqu'il a fait « *Bye bye Africa* », quand il réalisait, il est venu me voir pour dire qu'il a besoin d'un acteur et paradoxalement je ressemble physiquement à son père, donc ce dialogue entre le papa d'une génération différente et le fils d'une génération différente sur l'utilité du métier de la culture, donc je lui ai dit que je n'y voyais pas de problème, donc ça lui a permis de résoudre un problème de budget. Je me suis mis à sa disposition et comme je suis quelqu'un de très discipliné, je me suis mis à la disposition du réalisateur. Souvent parfois on discute sur la manière. Mon rôle était de rendre le film tchadien, c'est-à-dire que dans le reflexe, dans le jeu, dans la manière de me comporter en tant qu'acteur il faut que le tchadien, lorsqu'il voit, il en rigole et souvent au Tchad, dans toutes les régions du Tchad, lorsque vous voyez quelqu'un rire de lui-même, c'est qu'il a compris qu'il a fait une connerie. C'était ça mon rôle et on a joué avec lui. J'ai ensuite joué avec lui « *Daratt* » mais dans « *Daratt* » j'étais en même temps conseiller dans l'écriture du scénario et en même temps dans la gestion du personnage de grand père. Au départ Haroun voulait que la personne se venge mais je lui avais dit que notre malheur à nous tchadiens c'est de se venger et que le patrimoine des anciens qui est un patrimoine de haine, de vengeance, de rejet de l'autre, de violence, on le transmet à la nouvelle génération qu'on arme et à qui on dit « vengez-nous ». Or, ce patrimoine n'est pas un patrimoine positif. Donc je lui ai dit cela. A un moment donné il a dit non qu'il faut faire parce qu'il s'était fait aider par un somalien écrivain wabéri. Je lui ai dit « mais ce qui est simple c'est de le rendre aveugle ». Donc s'il est aveugle c'est qu'il peut entendre le coup de feu mais, en réalité, il faut que la jeune génération arrive à un point de savoir pardonner l'assassin du père puisque le père, lorsqu'il a été assassiné dans une guerre, l'enfant n'était même pas né ; pourquoi faut-il l'amener à devenir criminel ? C'est comme ça que le vieux est rendu aveugle et quand il a entendu le premier coup de feu il lui a dit « achève-le ». En réalité le petit a pardonné et c'est ça qui a fait le succès. La deuxième chose que nous voulons faire comme message, moi, je pense qu'amnistier les criminels, faire passer les crimes etc. en termes d'amnistie collective n'est pas la solution. Pour moi la solution c'est un genre de tribunal d'honneur, de vérité et réconciliation, une structure où tous les gens qui ont été victimes vont se retrouver en face des acteurs et ensemble, le tribunal prononce la sentence selon la loi tchadienne : une condamnation de 30 ans pour l'aspect pénal. En termes civils, quand quelqu'un perd un parent, il subit une destruction morale et matérielle donc il faut une réparation. Toutes ces charges doivent être prises par l'Etat. Ensuite, ensemble, il faut dire à la victime que le but de l'exercice est de pardonner bien qu'on n'oublie pas. L'Etat qui a été victime parce qu'il a perdu un citoyen pardonne également. Ainsi, on amnistie le coupable et on le libère.

---

<sup>1</sup> Sahibi en arabe local tchadien signifie « mon ami »



Pour ceux qui ont subi la peine, il faut une réparation et on passe à autre chose. Mais le problème c'est qu'il n'y a pas cet aspect et on continue à perpétuer la chaîne de la vengeance. C'est ça ce qui démontre que le vieux n'a pas accepté l'amnistie.

### ***Quel est votre expérience en tant qu'acteur ?***

Oui j'ai passé des moments très difficiles aussi parce que entrer dans la peau d'un grand père d'abord ensuite dans celle de quelqu'un qui voulait absolument se venger alors que par nature je suis quelqu'un qui voit que tout cela relève de la faiblesse humaine et qu'il faut savoir pardonner. Je ne suis pas quelqu'un qui vit sur le passé. Je me suis dit dès lors que j'ai des enfants, je dois savoir pardonner et éduquer mes enfants sur des valeurs positives et mes enfants doivent aller vers les autres et ne jamais chercher à se venger. Mais entrer dans la peau de quelqu'un qui cherche absolument à se venger, même ne serait-ce qu'à dire la phrase « achève-le ». La deuxième chose c'est que les tchadiens ne sont pas capables de distinguer un personnage de fiction et il y en a qui me disent « mais toi tu es capable de tuer ». Ils ne sont pas capables de faire une distinction entre fiction et réalité. Mais par contre on a fait un travail parce qu'on avait cru à ce personnage. Lorsque Haroun faisait son dernier film « Un homme qui crie », j'étais un de ses conseillers. Parce que le film se jouait dans une piscine en janvier et je n'avais pas la santé pour être en permanence dans l'eau, donc j'étais son conseiller. Mais la leçon que j'en tire est que souvent nos autorités ne nous suivent pas. Lorsque vous présentez le budget elles estiment que c'est trop gros et tous les films sont financés par l'extérieur. J'estime que cela est un défaut. Mais lorsqu'on a le succès, elles se mettent devant, elles font une récupération. Maintenant, la chose positive qu'on vient de recevoir c'est la salle de cinéma Normandie.

### ***Quand et par qui a été créé Le Normandie ?***

Ce que je peux vous dire, le cinéma Normandie a été créé par un certain Georges Hamadany, un syro-libanais d'origine arménienne. A ma naissance j'ai déjà trouvé le cinéma Normandie existant. Ce cinéma là a été créé dans les années 45-47, vers la fin de la deuxième guerre mondiale. C'est pratiquement le premier cinéma. Le deuxième cinéma dont je ne me souviens pas de la date c'est le cinéma Etoile. Malheureusement il est détruit. Le propriétaire était toujours la famille Hamadany. L'une des filles de ce monsieur est actuellement l'épouse de PoulouPoulos. Malheureusement nous avons lutté pour garder ces cinémas mais malheureusement nous avons échoué. Parce que c'est un patrimoine immobilier et vous avez vu qu'on a cassé le cinéma Etoile pour construire à sa place l'immeuble qui abrite aujourd'hui le bureau de l'opérateur de téléphonie mobile Zain. A l'époque quand on était encore jeune, tous nos spectacles scolaires (troupe théâtral) se déroulaient au cinéma Normandie. A un moment donné, le cinéma Normandie s'appelait également ciné ONIC du nom d'un transporteur syro-libanais d'origine arménienne. La salle était passée des mains de Georges Hamadany à ONIC qui la gérait et ensuite elle a été vendue à un commerçant. A partir des années 80, le gérant était un commerçant libanais de Sarh. Quand la salle a complètement cessé de fonctionner, l'immeuble a été vendu à un commerçant tchadien, Ahmed Lamine. Jusqu'en 90, le cinéma Normandie avait une vie, on projetait des films au cinéma Normandie et au cinéma Vog. Dans les années 80, le gérant du cinéma Normandie était le même qui gérait le cinéma Rex à Sarh. Il existait un certain réseau. Les films qui arrivaient au Normandie étaient envoyés ensuite au cinéma Rex à Sarh.

### ***Et Le Rex ?***

Le cinéma Rex, je ne peux pas dire quand il a été créé, mais quand j'étais arrivé à Fort-Archambault en janvier 64, ce cinéma a déjà existé et il projetait les mêmes types de films que Shérazade et Rio c'est-à-dire les films hindous, l'actualité tchadienne produit par la direction de la communication de la Présidence de la République. Mais il faut retenir que si cette direction réalisait des films, les agents étaient des fonctionnaires, ils étaient payés pour ça. Ce n'est pas leur propriété. Le problème du

défunt Edouard Saily (décédé en décembre 2010) c'est de dire j'ai fait des films à la Présidence parce que j'y étais, j'ai fait des photos du chef de l'Etat à la Présidence lors des grands événements parce que j'y étais, mais en réalité il était un fonctionnaire. Ce qu'il a réalisé appartient à l'Etat en termes de droit d'auteur. Donc c'est ça le problème et il y a eu un débat pour les cinquantenaires et il se dit propriétaire. La position des autres c'est qu'il a été fonctionnaire utilisé dans le cadre des services de l'Etat. La preuve était que même les appareils dont il se servait appartenaient à l'Etat, les pellicules appartenaient à l'Etat, donc tous ses produits appartenaient à l'Etat. Il ne bénéficiait que du droit moral et devait faire figurer son nom sur la documentation. Quelqu'un ne pouvait pas se servir de cela sans son accord. Mais en termes de propriétaire, c'est l'Etat puisque c'est l'Etat qui a financé et il l'a payé comme fonctionnaire. C'est comme je fais un discours à un Ministre, c'est moi qui l'écris. J'en suis l'auteur en réalité mais dès lors que c'est le Ministre qui l'a prononcé, ce discours ne m'appartient pas puisque je suis salarié. Il y a des débats de ce type qui ne sont pas encore tranchés. Pour le Rex, en 64 j'ai déjà trouvé ce cinéma alors je ne suis pas capable de dire quand il a été créé. Ce cinéma appartenait à ce commerçant libanais qui gérait le Normandie dans les années 80.

### ***Le ciné Logone ?***

Le ciné Logone de Moundou était créé par Aboul Hassan de nationalité soudanaise. Je ne suis pas capable de dire exactement quand cela a été créé mais en 1967 quand j'étais venu en vacances de Pâques de Sarh, j'y étais.

### ***Le ciné Vog ?***

Au niveau de N'Djaména, il y a le cinéma Vog qui a été créé à l'indépendance, entre 58-60. Je n'ai pas la date exacte. Je ne sais pas non plus qui en était propriétaire.

### ***Le Rio et Shérazade ?***

Le Rio et le Shérazade appartiennent au même groupe. Le Rio a été créé dans les années 56-57, le Shérazade était également créé dans les mêmes années parce qu'on y tenait les réunions de partis politiques en 1956, donc je pense que c'était vers la fin des années 50. C'était en même temps un cinéma. Les mêmes films après avoir été exploités à l'Etoile, au Normandie viennent au cinéma Shérazade mais le cinéma Shérazade s'est spécialisé dans les films hindous parce que c'était la salle des africains. A l'époque, nous, on était des gamins et on trichait en montant sur les toits du marché en face de la salle pour voir les films gratuitement<sup>2</sup>. Avec un recul, je me demande comment on faisait pour grimper ces toits.

Le Rio a également créé à la veille des indépendances pour doubler le marché. Mais là également, c'était des films de Al Capone, Django, etc. donc pour la partie tchadienne c'était des films de type hindou, cowboy, espionnage, etc. Certains films qui passaient au Normandie, à l'Etoile, au Vog ne venaient pas se projeter ici.

### ***Quels types de programmation pratiquait-on à l'époque ?***

Nous avons la matinée qui commençait à 18 heures sauf le Normandie avait trois séances. La matinée en pleine journée parce que c'était une salle couverte. A 18 heures pour la deuxième séance et à 20 heures pour la dernière séance. Le Normandie seul faisait ce travail là. Parfois, les films des enfants, les dessins animés, ils le font dans la matinée, en pleine journée de 10 heures à 12 heures. A 18 heures, c'étaient des films également accessibles aux enfants. A 20 heures, c'étaient des films qui se prolongeaient jusqu'à 23 heures, 24 heures, etc., donc il y avait trois séances au Normandie. C'est la seule salle. Pour les autres, la matinée était à 18 heures (Vog, Etoile, Shérazade, Rio, Rex, Logone). Ceux-là n'avaient que deux séances par jour. Puisque je n'ai pas vécu dans ma ville natale, je ne peux pas vous dire quoi que ce soit mais je pense que le ciné Chachati n'avait que deux séances également.

---

<sup>2</sup> Il faut retenir qu'il s'agissait d'une salle à ciel ouvert.

A l'époque, les gens avaient une vie nocturne meilleure que celle de maintenant où il y a des interférences. Les gens vivaient. Il y avait des fonctionnaires qui partaient dans des spectacles, il y avait des orchestres qui venaient du Soudan, les gens partaient danser, boire avec leur copine, avec leur femme, etc. Il y avait une vie nocturne. Vous n'aimez pas aller danser, vous avez à votre disposition 3 ou 4 cinémas. Sauf les prix différaient.

### ***Quels étaient les prix pratiqués à l'époque ?***

Pour les prix pratiqués, la matinée était à 30 francs pour les bancs et 60 francs pour les chaises au Shérazade et au Rio. 100 francs pour les bancs et 150 francs je crois, pour les soirées. Les prix étaient à la portée de la population. Les gens s'animaient. Lorsqu'il y avait une bagarre avec l'acteur principal qu'on appelait « jeune homme » ou lorsqu'il se trouvait dans une situation délicate, les spectateurs criaient « attention ! » et faisaient des gestes pour l'avertir du danger. Les gens vivaient avec le film. Par contre au niveau du cinéma Vog, Etoile et Normandie, les soirées variaient entre 300 et 600 francs. Là, on remarquait la strate de la société. Au Vog et à l'Etoile, il y avait plus d'européens, au Normandie, c'était la nouvelle nomenclature sociale, l'élite tchadienne. Dans ces salles les gens suivaient les films dans un silence rarement interrompu alors qu'au Shérazade, au Rio, c'est le peuple alors les gens criaient.

### ***A quoi servaient les salles de cinéma à l'époque en dehors des films qu'on allait regarder ?***

Moi je dirais que les salles étaient des lieux de communion, de partage parce que les débats se poursuivaient. C'est comme aujourd'hui quand les gens suivent à la télé un match de football, après il y a paradoxalement parmi les jeunes, il y a des gens qui ont gardé les surnoms de Django, de Ringo, de Mangala, hindou, etc. donc les termes du cinéma, les noms des acteurs, des personnages de cinéma sont entrés dans l'imaginaire du tchadien. Quand quelqu'un voit que c'est une fille belle, on dit qu'elle est comme Mangala. Il y a des gens qui ont donné comme prénom Hindou à leur fille. Entre nous, les jeunes, nous avons pris des surnoms d'Al Capone, de Django, de Ringo, etc. C'est entré dans l'imaginaire quotidienne de la jeunesse et de la population tchadienne.

### ***Quelles solutions envisagées à la disparition des salles de cinéma ?***

Non, il faut retenir que les salles n'ont pas fermé après le 12 février 1979. Les salles de cinéma ont rouvert même après la guerre de 1979. Le problème qui s'est posé c'est qu'au fur et à mesure, à partir de la fin d'année 1989 début des années 1990, il y a eu un problème d'insécurité. Le problème des gens sur lesquels on tirait pour arracher les biens, soit des motos, soit des véhicules. Au fur et à mesure ces salles n'ont pas de clients puisque les clients du cinéma par nature c'est des jeunes, c'est la couche des jeunes scolaires, universitaires, les jeunes cadres, les jeunes hommes d'affaires, etc. mais étant donné l'insécurité qui prévaut dans la ville, ils ne peuvent pas aller et revenir en toute sécurité, même les parents, de peur de voir leurs progénitures assassinée, ne leur permettent pas d'aller au cinéma. Au fur et à mesure, le cinéma Vog a fermé, le Normandie aussi parce qu'il n'y a plus personne. Malgré la volonté de Docteur Fazal, propriétaire de N'Djaména Optique qui gérait le Shérazade et le Rio, ces salles ont fermé. C'est l'insécurisation de la ville qui conduit les gens à fermer. Parallèlement à ça, les gens ont découvert qu'on peut faire le cinéma et voir les films autrement. Le phénomène de vidéo-clubs est né dans les quartiers et permet ainsi aux gens d'être sécurisés compte tenu de la proximité des domiciles. Les familles ont commencé par avoir des postes téléviseurs et des films qu'elles peuvent regarder en famille. Tout cela a contribué à la mort des salles de cinéma au pays et même en Afrique en général.

En ce qui concerne le Normandie, on a toujours milité pour qu'il y ait une salle. A l'époque quand notre compatriote Ahmed Lamine<sup>3</sup> a acheté le bâtiment, j'étais Directeur de la Culture. Lamine est fils de N'Djaména, il a grandi ici à N'Djaména. Quand il a acheté le bâtiment actuel de Normandie,

---

<sup>3</sup> homme d'affaires tchadien

l'idée était de détruire ce bâtiment et d'en faire un bâtiment commercial. Nous étions allé le voir et nous lui avons dit « écoute, tu es enfant de N'Djaména, tu ne peux pas faire ça ». Nous avons discuté avec lui et nous a dit « le bâtiment est à notre disposition ». A l'époque, le Ministre de la Culture était Mahamat Seid Farah et moi-même nous étions allés le voir à la maison parce que c'est un ami, on se connaît, on est ensemble dans la vie de tous les jours. Et l'extraordinaire c'est que cet homme, avant de mourir, quand il a senti son mal s'aggraver, il a appelé ses fils pour leur dire que ce bâtiment, vous ne devez pas y toucher. Si l'Etat vous demande, donnez-le. C'est le dernier conseil qu'il a donné à ses fils. Ces fils ont appliqué ce que leur père avait dit avant sa mort. Pendant longtemps il est resté fermé et chaque fois quand on parle, les gens croient qu'on est de doux rêveurs, mais en réalité, j'étais avec Haroun, Issa et tous ceux qui aiment le cinéma, notre objectif était de faire un cinéma qui réponde aux normes. On a la possibilité puisque nous avons chaque jour un avion qui atterrit de Paris que ce soit Ethiopian Air Line, que ce soit Air France ou Afriqyah, donc nous avons la possibilité de voir un film qui est en salle un mercredi à Paris ici le samedi si on trouve que ce film vaut la peine de le prendre et de l'exploiter samedi et dimanche on le fait repartir. En même temps, on peut par exemple projeter la coupe du monde en stéréo dans une salle, on peut faire beaucoup d'événements dans cette salle. Heureusement pour nous, dès qu'on a parlé de ce projet au Chef de l'État, d'abord pour accéder au Chef de l'État ce n'est pas facile mais paradoxalement quand il est à Paris, il est très accessible alors dès qu'on lui a parlé de ce projet, il a répondu « Ok ! dites-moi qu'est-ce que je dois faire. C'est vous qui connaissez la chose, alors dites-moi qu'est-ce que je peux faire ». Parce que Haroun l'a déjà rencontré, nous lui avons dit voilà Monsieur le Président, ce que nous voulons. Nous voulons que cette salle s'ouvre puisque dès lors qu'elle le sera, on parlera autrement du Tchad ailleurs puisque les salles sont en train de fermer, alors nous serons les pionniers en la rouvrant avec l'espoir de voir d'autres salles rouvrir à leur tour. Le problème est qu'au niveau de l'administration les gens réagissent comme au XIXème siècle, or aujourd'hui, l'élan vient de la périphérie puisqu'on parle de la décentralisation, donc c'est un aller, c'est un retour. Nous avons des hommes d'affaires, ils peuvent investir dans le cinéma. Le public est là, il ne demande qu'à être embraqué en sécurité.

### ***Quelle couverture pour une seule salle de cinéma à N'Djaména ?***

Non, une fois quand j'étais Directeur de la Culture j'avais écrit à la mairie. Je leur ai fait comprendre qu'une municipalité ce n'est pas que les briques, ce n'est pas que des bâtiments habités. Il planifier une vraie cité. Par exemple on a aujourd'hui une concentration de salles de cinéma dans les vieux quartiers mais quand vous partez par exemple vers Chagoua, Diguel, Farcha, etc. il faut planifier des espaces de cinéma. Je pense qu'il faut penser aussi à la jeunesse. Les salles de cinéma qui sont construites dans les années passées en forme de parallépipède sont dépassées. Aujourd'hui, le jeune qui vient, le cadre qui vient, il peut venir en famille, accompagné de Madame, des enfants, parfois avec des amis etc., et cela signifie qu'il faut un dispositif. Par exemple s'il a le temps, il peut quitter son domicile à 18 heures pour venir manger quelque chose, acheter sa revue avant d'entrer en salle. Ceci signifie qu'autour du cinéma il faut construire un espace de loisir qui puisse accueillir les gens. Je peux venir me divertir dans cet espace sans aller en salle de cinéma également. Il faut un espace de vie. Mais personne ne réfléchit à ça. Je leur ai dit, mais écoutez, quand quelqu'un investit 200 millions sur son logement, il a besoin aussi d'un temps de loisir. Aujourd'hui, les couples ne sont pas les mêmes qu'autrefois. Deux médecins peuvent se marier, ce sont des intellectuels qui construisent leur loisir et s'il n'y a pas de loisir, il n'y a pas de couple parce que tout le temps vous êtes dans votre salon et vous ne vous comprenez pas parfois. Mais personne ne m'a compris. Personne ne rêve la ville dans 50 ans mais maintenant nous venons de fêter les 50 ans d'indépendance. Le fait que le Normandie rouvre à côté de cette place, les gens vont venir. Ça demande également une communication. Il faut que le directeur soit quelqu'un d'accessible.

### ***Que dire de la proximité du Normandie avec la Présidence ?***

Moi je pense que le problème c'est quoi. Quand j'étais jeune, on venait s'amuser dans le jardin du Président de la République, mais les époques ne sont pas les mêmes. Le problème est que la donne sécuritaire va-t-elle rester toujours la même. Elle va changer. Attendez ! Il y a deux ans, est-ce que vous pouvez passer un jour sans que la presse vous dise qu'il y a un accrochage dans telle ou telle localité ? Le problème c'est que si l'Etat n'est pas stable, si les fondements de l'Etat, si le Chef de l'Etat est menacé, il est normal qu'il se protège et non pas seulement simplement. Lorsque historiquement vous regardez l'histoire du Tchad, mais c'est le service de sécurité qui en fait l'Etat tchadien parce que tout simplement il ne va pas paniquer le Chef de l'Etat en disant « attention ! il faut fermer cette route là parce que... » et il est obligé de le croire. Or, dans les pays normaux quand vous voyez un Chef d'Etat se déplacer, un Barack Obama même il se déplace, mais est-ce que vous voyez des gens armés ? Mais tout cela est lié à notre histoire. Lorsque vous allez vous rendre compte qu'il n'est pas un chef simplement mais il est élu du peuple et qu'il doit être également accessible, je vous dis que quand le premier Président de la République était là, on venait jouer au ballon dans son jardin, on venait grimper dans les manguiers qui se trouvaient dans le jardin de la Présidence mais personne n'est sorti nous chasser. C'est ça le problème. Mais aujourd'hui...

### ***Le cinéma est-il un moyen de rassemblement pour les tchadiens ?***

Je pense que c'est le seul qui peut nous unir. Ce n'est pas la politique, au contraire. Aujourd'hui, moi je suis, Khayar, là, du fait de mon origine géographique ; par exemple, je ne peux pas être élu à Moissala, même si c'est mon parti qui me dit vas-y. Les hommes politiques aujourd'hui n'agissent pas par programme politique. Ils agissent par fief. Je suis de telle ethnie donc je ne peux être élu que dans tel canton. Je suis de telle région donc je peux être élu que dans cette région. Le pays ne peut pas se construire de cette manière. Le pays, c'est notre dynamisme à nous tous. Ce qui fait que le Tchad est le Tchad c'est que j'ai mon parent mbye là-bas qui sait qu'il a son cousin toubou et que le toubou est le parent de l'arabe et l'arabe est le parent de ainsi de suite... On est obligé quel que soit alpha de trouver n point commun pour développer le savoir-vivre. Lorsque vous dites « je suis un homme de culture » ou « ma culture est tchadienne », cette culture doit avoir un peu du gorane, du kanembou, de mbye, de madjingaye, de ngambaye, etc. C'est tout cet ensemble qui fait la culture tchadienne. Lorsque vous arrivez à un certain niveau culturel, ça vous rend modeste. Et quand vous venez dans un endroit, vous appréciez les choses à leur juste valeur.

En exemple, on peut construire la fanfare nationale sur la base des instruments traditionnels. Si on prend le balafon traditionnel et on met une série madjingaye-mbbaye-ngambaye c'est-à-dire des maîtres capables de jouer sur les douze touches sans avoir fait l'école. Ensuite on met les tambours ouaddaïen et toupouri de sorte de former un ensemble de 24 personnes maximum. Ensuite, on ajoute les éléments modernes d'amplification, les cornes traditionnelles, etc. et on peut former un ensemble dynamique très homogène qui va développer la curiosité et l'interrogation de la jeune génération. Lorsqu'on ne connaît pas quelque chose on ne peut pas l'aimer. La culture c'est ce qu'on aime. La culture forge l'amour vis-à-vis de son pays, ça forge l'unité mais également ça forge le respect mutuel. L'homme de culture c'est celui qui sait intégrer et vivre tout ça sans complexe. Le problème actuel c'est qu'on a des jugements de valeur qui n'ont pas leur place parce qu'on dit souvent en arabe tchadien « houman dol » c'est-à-dire « ceux-là ». Mais dès lors qu'on dit « ceux-là » et qu'on est également tchadien, où est-ce qu'on se place ? On fait partie de « ceux-là ». Le problème c'est que la culture amène les gens à aller vers les autres. Ça fait partie de notre être. L'homme cultivé dit que « je ne suis rien, je suis toujours à la découverte de l'autre ». C'est ça qui permet d'avoir une vie sans tension, de ne pas savoir généraliser les choses quand on a parfois affaire à des individus.

### ***Quels financements pour la production des films tchadiens ?***

Je le crois parce qu'il m'a semblé que la dernière fois il était très enthousiasmé par ce que nous sommes capables de réaliser. Nous disons souvent lorsque nous cinéastes, nous artistes, nous

hommes et femmes de la culture nous faisons quelque chose, franchement nous ne cherchons pas la renommée, nous n'avons pas besoin d'être plus tchadiens que les autres tchadiens, mais ce que nous cherchons, c'est que l'extérieur n'ait pas un jugement négatif sur notre pays et sur notre peuple et que le problème qui nous assaille, c'est à nous d'en parler. Problème de violence, de coexistence, problème culturel, etc. c'est à nous. Personne d'autre ne viendra en parler à notre place. Déjà je pense que nous sommes, surtout managés par Haroun, nous sommes sur la création d'une école de formation dans les métiers de cinéma. Ce projet, le Président de la République nous a encouragés fortement et plus que ça il nous a dit qu'il est disponible, malgré son calendrier, à nous recevoir, à nous écouter et de nous accompagner. Je pense que si lui, il s'y met, les ministres seront obligés de le suivre parce que c'est leur patron. Mais je pense qu'il faut que les ministres qu'on nomme à la culture, qu'ils soient d'un certain niveau et qu'ils comprennent que lorsqu'on a un budget, qu'ils nous reçoivent, qu'ils nous écoutent et qu'ils nous disent non, voilà la situation de notre pays, nous ne sommes pas capables de vous accompagner sur ce plan budgétaire. Mais actuellement la situation est que personne ne nous écoute et lorsqu'on a un résultat, tout le monde se glorifie de ça, mais on verra ce que ça va donner. Je pense que le prochain film de Haroun en ce moment va être occupé ailleurs, mais après nous sommes des pionniers, mais je pense que pour l'histoire, nous avons inscrit notre pays dans le paysage du cinéma mondial, pourquoi parce qu'on a gagné avec « *Daratt* » et « *Un home qui crie* ». Tous les festivals on a marqué. « *Daratt* » était inscrit même dans les Oscars pour être oscarisé, mais toujours est-il que c'est un film africain et comme on n'avait pas d'appui, on n'avait pas les moyens pour faire les couloirs, nous n'avons pas pu recevoir ce prix. Mais on leur a donné une leçon d'humanité grâce à la fin du film.

***Quelles mesures préconiser pour résoudre le problème de distance et d'insécurité qui entravent l'accès au Normandie ?***

Dans un premier temps, c'est d'abord redonner vie aux salles historiques (Shérazade et Rio), mais tout à l'heure j'ai parlé de distance et de sécurité : il faut amener le cinéma à proximité de la population. Certainement il y aura des déguerpissements de ce fait, mais ce n'est pas de notre faute. En avril 1995, j'ai écrit une lettre en qualité de Directeur de la Culture pour attirer l'attention des autorités municipales qu'on peut amener les gens de théâtre dans une salle de cinéma, on peut amener les gens de ballet, s'il y a une dynamique culturelle au niveau de la jeunesse, on peut amener des conférences-débats dans ces salles-là. C'est un moyen qui permet d'animer le quartier, d'animer l'arrondissement. Si on construit les stades, il faut remarquer qu'on ne joue pas le football toute la vie, mais la culture c'est toute la vie. Je pense qu'on regardera les dynamiques des arrondissements et on se battra pour construire des salles puisque c'est quelque chose d'important pour laquelle il faut se battre. Nous sommes bien optimistes parce que les gens nous ont dit mais « vous faites le cinéma pour qui, vous vous battez pour qui ? » Je leur ai fait comprendre que même si nous devons échouer, ce n'est pas à eux de nous juger. C'est l'histoire qui nous jugera. Un peuple qui n'a pas des gens qui créent à partir de sa dynamique, à partir de sa vie, à partir de ses diableries, etc. ne lui montre pas son image, ce peuple là n'aura pas de mémoire. Et un peuple qui n'a pas de mémoire est appelé à disparaître. La dernière fois j'étais très furieux lorsqu'à la Place de Cinquanteaire, le 12, il y avait une soirée, mais quand nos jeunes artistes tchadiens ont présenté une œuvre d'une belle facture, personne ne s'est levé pour danser. Quand c'est un camerounais, c'est toutes les autorités. Moi j'étais choqué ; j'ai dit d'abord regarde le tchadien Maoundoé, ils n'ont demandé que le billet, ils n'ont pas demandé d'aller dans un hôtel quand on leur a dit votre logement, il a dit, mais comment, je suis à N'Djaména et vous voulez me loger, je suis chez moi, et son équipe a dit également la même chose. On leur a payé que le billet de transport. Quand c'est les musiciens tchadiens, il y a personne, quand le petit soudanais là s'est levé alors qu'il n'a chanté que des textes écrits par Ahmed Pécos, les gens ont écrasé des billets sur lui. Mais ces gens là, si j'avais un pouvoir, j'allais les amener. C'est ça le tchadien, on n'aime pas notre culture. Culturellement nous sommes au top mais il faut que nos dirigeants et nos hommes d'affaires nous encouragent. C'est ça le problème

## **Entretien n°2**

**NEHOUL Elie**

**Responsable du service contrôle des films**

**Ministère de la Communication – N'Djaména/Tchad**

Entretien réalisé le 20 février 2009 à 09 heures 35 au Ministère de la Communication.

**Durée : 10 mn 32 s**

N.E. : Oui, avec plaisir puisque c'est pour la première fois que quelqu'un qui s'intéresse à ce domaine vient vers moi pour me poser des questions alors, heu, je dirais plutôt que c'est un honneur pour moi. Oui.

*P.N. : Pouvez-vous nous dire quand a été créé votre service ?*

N.E. : Le service de contrôle de films a été créé par :: l'ordonnance n° 27 du 28 octobre 1968.

*P.N. : Quelles sont ses attributions ?*

N.E. : Le service a pour rôle de :: contrôler les prises de vues cinématographiques et enregistrements sonores destinés à l'importation et à l'exportation avant toute exploitation.

*P.N. : Exerce-t-il les mêmes activités qu'à sa création ?*

N.E. : Non.

*P.N. : Sinon pourquoi ?*

N.E. : Depuis les événements de 1979, les grandes salles de cinéma ne sont pas opérationnelles.

*P.N. : Depuis sa création jusqu'à ce jour, vous est-il arrivé d'interdire la diffusion de certains films ?*

N.E. : Oui.

*P.N. : Si oui, lesquels ?*

N.E. : Voir par exemple la décision n° 009 du 18 septembre 1987 en annexe.

*P.N. : Quelles ont été les raisons de leur interdiction ?*

N.E. : Protéger nos mœurs et cultures.

*P.N. : Aujourd'hui il n'y a pas de salles de cinéma. Les ciné/vidéo-clubs se développent rapidement et parfois de manière sauvage. Ils diffusent des films de tout genre, à toutes les tranches d'âge, sans tenir compte des interdictions et des effets que cela pourrait avoir sur les mineurs, et au mépris des droits des créateurs. Envisagez-vous de réguler ce marché sauvage et si oui, de quelle manière ?*

N.E. : Oui. Si les conditions sont réunies. Etre autonome en moyen roulant quatre roues, exercer une pression sur le terrain avec le concours des amis de la brigade des mœurs et mineurs de la direction générale de la police nationale, organiser le secteur vidéo suivant des :: des normes techniques et en tenant compte de la moralité publique, des exigences d'hygiène, de voisinage et de sécurité.

*P.N. : Quelles sont les conditions légales de création d'un ciné/vidéo-club ?*

N.E. : L'exploitation d'un ciné/vidéoclub à caractère commercial ou lucratif est soumise à une autorisation d'ouverture après enquêtes préalables en ce qui concerne l'exploitant, les exigences de sécurité, d'hygiène, de voisinage et à :: l'inscription au registre de commerce.

*P.N. : Quel est le nombre de ciné/vidéo-clubs implantés légalement dans la ville de N'Djaména ?*

N.E. : Difficile à déterminer sans un repérage et recensement sérieux. Heu ::: en 1999 il y avait 32 établissements ; 14 en 2000 ; 29 en 2001 ; 11 en 2002 ; 18 en 2003 ; 11 en 2004 ; 11 encore en 2005 ; 06 en 2006 ; 01 en 2007 et enfin 01 en 2008. Tel était le nombre des exploitants de ciné/vidéoclubs légalement implantés dans la ville de N'Djaména.

*P.N. : Existe-t-il un registre de ces établissements ?*

N.E. : Oui.

*P.N. : Exercez-vous des contrôles sur ces ciné/vidéo-clubs identifiés et « autorisés » ? Sinon pourquoi ?*

N.E. : Non. Nous n'exerçons pas de contrôle depuis 2003 par manque de voiture. Aussi, il faut remarquer que le contrôle est nocturne et les réactions violentes, verbales et/ou physiques des exploitants sont fréquentes.

*P.N. : Beaucoup de ces établissements sont non autorisés. Avez-vous les moyens de connaître le nombre exact de ces lieux de diffusion de films afin d'exercer au mieux vos contrôles ? A combien évaluez-vous leur nombre ?*

N.E. : Aucun moyen pour le moment de connaître le nombre exact de ces établissements. Il est difficile également d'évaluer le nombre de ces opérateurs à cause de leur caractère informel et de l'étendue de la ville.

*P.N. : Les centres culturels du pays diffusent aussi quelquefois des films. Exercez-vous aussi un contrôle sur la diffusion des films dans ces lieux ?*

N.E. : Non. Nous pensons que les centres culturels du pays sont des :: partenaires au développement culturel. Leur vocation est d'attirer et d'éduquer nos jeunes enfants par des projections des films de qualité. C'est une question de responsabilité.

*P.N. : Les films tchadiens sont dans leur majorité tournés ici au pays. Quelles sont les conditions nécessaires pour qu'un film soit tourné sur le territoire national ?*

N.E. : Tu peux lire en annexe les dispositions du chapitre 2 du contrôle des prises de vues cinématographiques et des enregistrements sonores.

*P.N. : Tous ont-ils, à votre connaissance, rempli cette condition ?*

N.E. : Pas tous. Ceux qui déposent leur demande de tournage au Ministère de la Communication oui.

*P.N. : Sinon avez-vous déjà refusé l'autorisation de tourner à un réalisateur ?*

N.E. : Non.

*P.N. : Votre service est rattaché au Ministère de la Communication alors que la direction des arts et du cinéma qui vient de voir le jour est rattachée au Ministère de la Culture. Quel rapport existe-t-il entre votre service et cette direction ?*

N.E. : Le service de contrôle de films dont j'ai la responsabilité a droit de regard sur le contenu des films destinés à l'exploitation sur le territoire national alors qu'à mon humble avis, la direction des arts et du cinéma



a pour mission de promouvoir la culture tchadienne à travers le cinéma, le théâtre etc. L'un crée, l'autre contrôle.

*P.N. : En joignant vos efforts à ceux de la direction des arts et du cinéma, pensez-vous qu'un jour vous arriverez à légaliser l'exploitation des ciné/vidéo-clubs dans notre pays ?*

N.E. : Le décret n° 620/PR/MDPR/INFO/DG/85 portant réglementation de la vidéo sur l'ensemble du territoire national existe et est en vigueur. C'est le respect des textes qui pose problèmes.

## DIRECTEURS D'ETABLISSEMENTS CULTURELS

### Entretien n°3

**Patrick Giraud**  
**Directeur Adjoint de l'Institut Français du Tchad**  
**Ardebdjoubal/Tchad**

Entretien réalisé le 9 février 2012 à l'Institut

**Durée : 28 mn 20 s**

*P.N. : Dans le cadre du changement intervenu dans le réseau des centres culturels français de l'étranger, pouvez-vous nous dire si votre marge d'autonomie a été modifiée par ce nouveau statut ?*

**P.G. :** Je ne sais si la marge d'autonomie du directeur adjoint de l'Institut a été diminuée par rapport à celle de l'ancien directeur du CCF puisque je n'ai jamais été directeur du CCF donc je suis complètement nouveau dans le réseau du Ministère des Affaires Etrangères donc j'ai absolument aucun point de vue sur la question. Simplement je pense que la problématique pour moi me semble beaucoup plus simple, c'est que l'augmentation des compétences de l'Institut en tant que tel repose la problématique de développement et d'engagement en termes de développement, d'accompagnement des pays qui dépasse le simple stade de production artistique ou culturelle, mais qui repose les problèmes de la question de la recherche, de l'université, de la jeunesse, de la société civile, toute une série d'items qui ont été rajoutés, qui étaient avant au SCAC et qui font partie intégrante de l'Institut Français. Je trouve ça très honnêtement beaucoup plus judicieux que l'IF devienne une équipe qui croise ces compétences pour justement poser des questions à la fois sociales, des questions culturelles, des questions d'enseignement, des questions de formation des élites, etc. Donc je crois que le débat d'idées est vraiment au cœur des nouveaux IF et qui s'appuie évidemment sur des programmations artistiques, qui s'appuie sur des événements mais il y a effectivement je crois la construction d'une démarche qui se situe plus dans la recherche et ça c'est intéressant.

*P.N. : Dans le domaine du cinéma, quelle est votre logique de programmation et quels sont les moyens dont vous disposez pour mettre en œuvre cette logique, en particulier vos sources d'approvisionnement en films ?*

**P.G. :** La logique, d'abord ce n'est pas la mienne puisque moi je viens d'arriver, donc je pense qu'il y avait une programmation qui était toujours faite selon les thèmes des grands événements qui est abordé dans le cadre de spectacle, des éditions qui avaient lieu à l'IF donc on était toujours, le cinéma était toujours en accompagnement d'une programmation précise. Je suis amené justement de me poser la question de savoir si c'est pertinent au Tchad d'avoir, d'enfermer la programmation du cinéma dans les thématiques qu'on aborde ici. Pour une raison toute simple c'est qu'il n'y a quasiment pas de salle, il y en a une qui a rouvert ses portes depuis peu de temps et je pense qu'on doit répondre à une demande beaucoup plus large que celle de coller aux thématiques qu'on aborde à l'Institut et qui sont simplement la découverte du cinéma le plus récent possible, français bien sûr mais également étranger. Je pense qu'on est en train d'évoluer sur une thématique de programmation de cinéma au sens propre c'est-à-dire indépendamment de toutes les thématiques et simplement sur une question d'actualité appuyée sur une esthétique de programmation etc., par rapport à un choix à part entière mais qui ne relève pas de la thématique abordée sous d'autres cieux lors d'autres événements développés dans le cadre de l'Institut.

*P.N. : L'IFT occupe une place spécifique dans la vie culturelle du Tchad et pour le public de N'Djaména il est considéré comme un lieu de culture élitiste, qu'est-ce que ce positionnement vous inspire ?*

**P.G.** : Vraiment un lieu de culture élitiste, j'aurais tendance à penser strictement l'inverse. C'est curieux qu'on dise ça parce que la programmation musicale par exemple elle est quand même très très orientée sur les musiques actuelles, les musiques hip hop alors où est-ce qu'on met l'élitisme parce que là on est complètement sur des festivals N'Djam Hip Pop, on est sur des concours à la fois de danse et de chant, je ne vois pas ce qu'il y a d'élitisme là-dedans bien au contraire. Si on parle d'un problème de sélection par l'argent parce qu'effectivement les places de concerts, de spectacles sont payantes, les places de cinéma sont payantes, ça je veux bien croire qu'effectivement ça puisse être considéré comme une barrière. Maintenant la politique tarifaire est quand même très très basse, il y a des politiques d'abonnement qui sont faites justement, en fait des politiques de réductions d'accès aux spectacles pour les abonnés à la médiathèque, il ya beaucoup de concerts qui sont gratuits, c'est-à-dire tous les concerts qui sont justement d'esthétique très jeune qui se font pour la plupart de temps sur une scène ouverte à l'extérieur sont gratuits, on est en train de développer un concept de scène ouverte qui permet à des jeunes équipes artistiques de pouvoir tester leurs travaux avec le public, de pouvoir confronter des étapes de création avec le public donc c'est gratuit mais de ce point de vue là il y a quand même un gros boulot qui est fait pour que l'argent soit le moins possible une barrière à la venue du public ici.

Après, le terme d'élitisme c'est un terme que je trouve qui revient systématiquement dès qu'on parle de culture et en France et en Europe de la même façon et je ne comprends pas bien. Il faut être honnête, la culture ce n'est pas une chose simple. La culture, un artiste ne créé pas une œuvre comme une entreprise créé un produit. Une entreprise créé un produit en fonction de cible donc elle connaît sa cible, elle est identifiée et en fonction de différents critères du point vue de pouvoir vendre au maximum de ses produits, elle va produire le produit en question qui conviendra au plus grand nombre. Un artiste ce n'est pas comme ça. Un artiste il met sur la table son cœur, ses tripes, son cerveau, ses idées et après c'est à l'institution de travailler pour que cette œuvre là qu'on n'a pas choisie qui est celle de l'artiste, cette œuvre-là puisse être en relation avec le plus large public possible. Maintenant il ne s'agit pas de dire aux artistes ce qu'ils ont à faire et les œuvres qu'ils auraient à créer parce que le public voudrait quelque chose de particulier. L'œuvre est avant tout l'affaire de l'artiste et l'institution culturelle, le théâtre, la maison de la culture, une maison d'édition, tous les passeurs, tous les intermédiaires entre l'artiste et son œuvre et les publics, c'est de notre responsabilité effectivement d'établir les passerelles les plus efficaces possibles ; après, qu'un artiste fasse une œuvre qui sera compliquée eh bien oui eh bien c'est la vie, les choses sont compliquées et il faut aussi apprendre, faire apprendre c'est le rôle de l'école aussi de faire apprendre aux publics, à tout le monde que le plaisir, la jouissance d'une œuvre vient aussi dans le travail, et qu'on n'a pas accès, les artistes sont légitimés par le temps, personne ne va mettre en cause une œuvre de Chateaubriand, alors que qui a lu Chateaubriand en France, qui a lu Chateaubriand? Réellement, très peu de gens. Donc on sait que l'œuvre là d'une manière générale, c'est quelque chose de compliqué, de complexe. Il faut respecter cette complexité, il faut respecter et en revanche il faut absolument réfléchir, penser les méthodologies, les modes, les passerelles nécessaires pour que l'œuvre arrive au public le plus large possible.

*P.N.* : *Dans le domaine de la diffusion cinématographique il existe d'autres établissements comme le Normandie, les centres religieux, la maison de culturelle Baba Moustapha et les ciné-clubs. A votre avis, comment se situe l'IFT par rapport à ces établissements ?*

**P.G.** : Je ne sais pas. Le Normandie a une, d'abord quand je suis arrivé le Normandie n'avait pas de programmation, la programmation du Normandie est très récente on est surtout sur des films, où ont lieu des rencontres avec Mahamat Saleh Haroun en janvier, on est sur des films qui sont des films grand public donc ce n'est pas un problème. C'est une très belle salle donc on ne peut pas comparer. C'est dire que le Normandie, la grande, l'immense qualité du Normandie c'est que c'est un vrai, très beau cinéma et on voit les films dans des conditions optimum ce qui est beaucoup moins le cas à l'IFT puisqu'on est dehors, on est sur un vidéoprojecteur, donc les conditions, il faut être honnête, les conditions de confort en terme de regard sont plus

grandes au Normandie que chez nous. Mais dans les autres lieux je ne sais pas, je n'ai pas étudié encore les programmations des ciné-clubs d'ailleurs je ne les connais même pas donc je ne peux pas vous dire comment l'IFT pourrait se positionner par rapport à ces lieux. Je dis nous on est en recherche aujourd'hui et je voudrais effectivement rencontrer le directeur de Normandie parce que c'est des choses qui sont absolument fondamentales c'est que l'IFT ne travaille pas comme une espèce de chose seule dans le paysage culturel N'Djaménois alors il y a suffisamment peu d'établissements pour que nous travaillions réellement ensemble pour apporter effectivement des programmations les plus éducatives possibles et que la diversité, le maximum de diversité puisse s'exprimer et répondre à un public le plus large possible.

*P.N. : Comment se compose le public de l'IFT pour les séances de cinéma (autrement dit, y a-t-il un public spécifique pour cette activité) et quels sont les films qui ont le plus de succès ?*

**P.G. :** Mais vous vouliez qu'on parle de l'IFT de N'Djaména en général vous me parlez que de cinéma. Je vous dis sur le cinéma, je n'ai pas réellement travaillé, je ne vais vous dire que des banalités donc sur le cinéma moi je me pose la question aujourd'hui, qu'est-ce qu'on va faire ? Je trouve qu'il n'y a pas assez de monde aux séances de cinéma et je pense qu'effectivement il y a lieu à refondre la programmation donc le public cinéma de l'IFT je n'ai pas étudié vraiment puisque ce que je sais, justement l'une des questions qu'on a abordé très peu de temps après mon arrivée c'est d'interroger justement le public sur, quel était sa demande en termes de cinéma. Il y a une vidéothèque donc les gens empruntent les CDs et les films qui sont visibles en salle sont évidemment disponibles pour être empruntés et regardés chez soi, alors ça n'a aucun rapport entre regarder un film chez soi et regarder un film en salle évidemment ça n'a aucun rapport. Cela dit on a lancé un processus d'interrogation du public de la vidéothèque pour justement essayer de comprendre quelles sont ses aspirations. On a demandé au public de nous mettre une liste des films qu'ils aimeraient que l'on acquiert en CD pour être prêtés, pour être dans le système de prêt et également les films qu'ils aimeraient voir en grand écran dans la salle.

*P.N. : Existe-t-il une collaboration entre l'IFT et la maison de culture Baba Moustapha ? Si oui, en quoi consiste cette collaboration ?*

**P.G. :** La collaboration en fait moi c'est mon souhait. L'IFT doit travailler avec tous les partenaires alors ces partenaires sont en priorité pour tout ce qui est livre et lecture, Al Mouna et le CEFOD et aujourd'hui et demain surtout la bibliothèque nationale et ensuite l'une des particularités et ce n'est pas seulement le problème de la MCBM, le problème, ce dont je me suis aperçu très très rapidement en arrivant ici c'est que des équipes artistiques sont identifiées, on travaille avec elles pour avoir des processus d'échange avec des artistes internationaux qui viennent pour donner des stages de perfectionnement à disposition de ces artistes, les compagnies et les gens sont accompagnés, on les aide à produire leurs spectacles, leurs propres spectacles sont produits dans la maison, ensuite on travaille sur des problèmes de diffusion à l'internationale notamment la possibilité effectivement de présenter leurs œuvres dans des festivals notamment en France. Ce processus marche très bien depuis de très longues années, c'est vraiment je crois, une qualité qu'il faut reconnaître au travail qui a été mené par le CCF et L'IFT tout au long de son existence et sa présence ici à N'Djaména c'est d'avoir réussi ce pari et avoir réussi à identifier et permettre aux équipes artistiques de créer, de produire ici et de diffuser à l'étranger. Maintenant, la question que je me pose c'est justement par rapport à MCBM et les autres structures c'est que l'artiste est de retour à l'IFT, l'IFT c'est une institution française, quelle est la place de l'artiste, quelles sont les places des artistes dans le paysage tchadien ? C'est là la question. On s'est rencontré dans le cadre du Ministère de la Culture parce que moi c'était mon souhait d'apporter toute mon aide, toute méthodologie de travail et essayer de voir ensemble comment au-delà de l'IFT on peut créer un réseau de collaboration, de partenariat et de diffusion des œuvres, des artistes et également permettre à d'autres artistes, j'ai vu les maisons de la culture de Sarh, Moundou et Abéché, les directeurs m'ont parlé d'équipes artistiques de là-bas qu'on ne connaît pas ici, je suis venu avec des CDs c'est ça qui est important.

C'est-à-dire qu'on identifie, que chacune de ces maisons identifie les équipes artistiques, que ces équipes artistiques on puisse produire leurs travaux et dans l'avenir, les diffuser sur le territoire tchadien, parce qu'il est essentiel que les artistes tchadiens aillent à la rencontre du peuple tchadien et que le peuple tchadien ne peut pas dire, ne peut pas se contenter de ce qui est faisable à l'IFT et puis après il se débrouille. Ah non, il ne se débrouille pas. La question c'est comment créer, comment mettre en place un réseau. Donc Baba Moustapha décide qu'on travaille ensemble en plus Baba Moustapha est dans la même logique. Mahamat Nour vient de penser la coproduction de son festival FETAAR avec la maison de la culture d'Abéché donc c'est très bien, on a là pour le coût effectivement à la fois un programme qui sera présenté à Abéché à la maison de la culture avec des ateliers de formation, de professionnalisation pour les artistes dans la région d'Abéché ça c'est très très bien et nous on n'est pour rien là-dedans et ensuite retour à N'Djaména où il y aura une programmation je suppose chez lui à la maison de la culture et chez nous également pour au moins une date, donc ça c'est un point important évidemment c'est une initiative de SCAC que l'ambassade de France accompagne, c'est typiquement le genre de projet qui est vraiment très intéressant qu'une institution tchadienne travaille sur la diffusion et permette à des équipes artistiques tchadiennes de N'Djaména de pouvoir produire à Abéché, la circulation des artistes tchadiens sur le territoire du Tchad et auprès du public tchadien pour moi c'est tout à fait fondamental. Donc non seulement je souhaite que les liens avec Baba Moustapha se resserrent mais que les liens avec les maisons de la culture d'Abéché, Sarh et Moundou se resserrent, que les liens avec THEMACULT se resserrent, avec le Ballet National, avec la Bibliothèque Nationale, avec tous les lieux de culture du pays. Si on arrive à partager nos engagements, nos envies, notre volonté justement de mettre en face l'œuvre, l'artiste et le public, plus on sera nombreux, plus ce sera facile parce qu'effectivement les publics, la chose est compliquée, d'ailleurs déjà trouver l'économie du spectacle c'est un vrai problème mais surtout aussi, d'entrer en correspondance, en relation avec les publics et de lutter contre ces problèmes, ces phénomènes d'élitisme, tout ce qui se cache derrière tout cela qui est effectivement, l'art est exigeant, la culture est exigeante et elle n'a pas à renoncer à cette exigence ou parce que le public serait paraît-il moins nombreux. Notre mission, nos missions à toutes nos maisons c'est effectivement de dresser les passerelles pour que le plus grand public ait accès au maximum d'œuvres que l'on programme.

*P.N. : Plus spécifiquement, dans le cadre du festival de cinéma euro-africain un programme de diffusion de films est organisé conjointement avec les maisons de culture tchadiennes en particulier Baba Moustapha et le réseau des provinces (Abéché, Moundou et Sarh). Pouvez-vous nous dire quel est le rôle que joue l'IFT dans ce festival, sur quels critères se fonde le choix des films diffusés à cette occasion et comment s'organise cette programmation ?*

**P.G. :** Je suis d'accord pour qu'on en parle et qu'on travaille là-dessus mais aujourd'hui non, je n'ai même pas encore rencontré le directeur du Normandie donc encore c'est un chantier qui est ouvert et autant comme j'ai ouvert le chantier, mon premier chantier c'était celui des cultures patrimoniales pourquoi, parce que j'ai toujours travaillé dans le domaine de la musique contemporaine, des arts contemporains, arts plastiques contemporains, littérature contemporaine donc je suis un spécialiste si je dois le dire de la culture contemporaine. Mais il y a une évidence, c'est que la création contemporaine n'est accessible qu'à partir du moment où on dispose d'une grande culture traditionnelle, classique et on ne peut pas faire l'impasse de la connaissance de sa culture et il manque à mon sens, il manque au Tchad des lieux où on présente les œuvres qui constituent l'identité des peuples du Tchad parce que la question aussi c'est ça, c'est que au Tchad il y a une multitude de peuples et ce n'est que quand ces peuples auront échangé leurs cultures traditionnelles réellement ils se seront réapproprié leurs cultures traditionnelles qu'ils pourront complètement assumer la réunification, l'unification identitaire à travers de nouvelles marques, de nouvelles formes de créations contemporaines, de construction d'une nouvelle identité qui serait une identité tchadienne mais le travail de prospection, de moissonnage c'est-à-dire aller chercher les musiques traditionnelles, les chorégraphies traditionnelles, les contes, les récits traditionnels, et souvent c'est qu'il y a, on est dans la tradition classique et

xxxx vous mettez du temps, la danse se fait en même temps que le conte qui se fait en même temps que la musique et en plus ça se fait surtout au rythme de la vie c'est-à-dire que la culture fait partie intégrante du mode culturel identitaire en Afrique. Donc le fait d'aller au théâtre c'est un truc qui dans l'identité des cultures africaines n'a pas beaucoup de sens, donc c'est devenu une pratique urbaine, c'est là que c'est intéressant. Comment les villes comme N'Djaména devient catalyseur de ces différentes identités culturelles et comment une nouvelle identité culturelle apparaît et se construit, c'est l'observation de ces mutations qui sont à la fois des mutations urbaines, des mutations sociologiques, des mutations architecturales, évidemment des mutations culturelles, c'est la ville en mouvement, c'est vraiment un aspect qui est très intéressant dans la captation de l'évolution des identités ou de l'identité du peuple tchadien. Ça c'était la première chose, donc c'est un travail qu'on soutient le centre Al Mouna dans le travail de moissonnage qui va être fait dans les prochains mois et les prochaines années sur le sol et les cultures identitaires des peuples tchadiens. Ce travail doit évidemment être fait avec la bibliothèque nationale parce qu'il y a besoin, qui dit bibliothèque nationale dit lieu de conservation de ce patrimoine et c'est ça qui est essentiel et important qu'un peuple conserve son identité ou ses identités pour pouvoir, c'est le ciment d'une nation. C'est donc indispensable effectivement pour la connaissance de ce patrimoine et fondamenta pour la transmission et la transmission est fondamentale pour l'ouverture aux cultures contemporaines et au monde. L'ouverture au monde elle ne peut se faire que quand on est assis pleinement, sereinement sur ces questions identitaires et ce n'est pas seulement pour les africains, le problème des identités culturelles est un vieux fantôme dans tous les pays du monde. Le problème de l'ouverture aux autres cultures à la fois des autres peuples et de la modernité c'est toujours compliqué et on affiche très vite l'élitisme qui est un refuge et on va se réfugier vers ce que l'on connaît sans admettre que la force du monde c'est la connaissance, l'apprentissage de la connaissance et ce n'est pas ce que l'on connaît, ce que l'on connaît c'est une toute petite chose, c'est rien, ça ne compte pas. Ce qui compte c'est effectivement l'ouverture, l'appétit c'est ça et je crois que pour ça le mot élitisme m'agace parce que ce qu'il faut faire comprendre c'est qu'il faut donner l'envie, l'appétit de s'ouvrir au maximum vers les cultures, la sienne propre pour pouvoir aller vers celles des autres et celle de la modernité.

## Entretien n°4

**Mahamat Nour Ali**  
**Directeur, Maison de la Culture Baba Moustapha**  
**Ambassatna/N'Djaména**

Entretien réalisé le 16 janvier 2012 à la Maison de la Culture

**Durée : 59 mn 08 s**

*P.N. : Quels sont les critères d'accès au centre ?*

**M.N.A.** : Les entrées à la MCBM sont gratuites sauf lorsqu'il s'agit de la bibliothèque, elles se font sur abonnement : 5000 francs pour les expatriés, 3000 francs pour les élèves et étudiants pour l'année sinon l'entrée est gratuite sauf quand on a un spectacle, cinéma, théâtre, musique, danse, tout ça c'est payant. Les gens viennent, ils préfèrent venir payer quand il y a un spectacle. Généralement le paiement se fait à la carte. Il n'y a pas d'adhésion, sauf à la bibliothèque.

*P.N. : Est-ce qu'il y a des publics spécifiques qui ne fréquentent la MCBM que pour des événements spécifiques ?*

**M.N.A.** : Il ya des gens qui viennent uniquement pour Internet. Généralement ce sont des gens de toutes catégories sociales ; les fonctionnaires, les jeunes étudiants et élèves etc. qui viennent pour des recherches en ligne, pour échanger avec d'autres à travers les réseaux sociaux comme facebook ou encore envoyer des mails etc. Il ya d'autres qui viennent avec les amis uniquement pour la Cafétéria le soir, les jours de fête etc. pour partager prendre un verre et discuter. Il ya encore d'autres qui viennent uniquement pour la musique. Les jeunes surtout, alors là, c'est pourquoi j'ai fait même la grille. Si tu as remarqué, il n'y avait pas de grille avant. C'est pour pallier à cette situation parce que quand il ya un spectacle pour jeunes, tout est envahi. Il y en a qui montent, qui escaladent le mur pour regarder le spectacle par le haut, par la partie qui surplombe le mur.

*P.N. : Qu'est-ce que vous entendez par spectacle pour jeunes ?*

**M.N.A.** : Bon c'est de la musique. Le spectacle pour jeunes généralement se passe à partir de 16h00 - 18h00 tout au plus. A 15h00 on commence la mise en place. On va jusqu'à 18h00 – 19h00 on arrête. Ce spectacle se détermine par rapport à l'horaire mais également par l'âge parce que les jeunes ici vont de 10 à 30 ans. Pour ceux-là, les spectacles commencent tôt et finissent tôt pour qu'ils puissent rentrer. Ce sont les jeunes des écoles primaires, secondaires etc. d'un bas âge. Ceux-là ils viennent tôt pour finir tôt et rentrer chez eux. Ce qui détermine ce spectacle jeune, c'est l'horaire, l'âge mais également le spectacle. Ce que nous disons spectacle pour jeunes, il y a des rappers qui viennent, des fois c'est leurs amis du lycée comme eux, collégiens comme eux qui viennent et qui animent ou qui sont contactés et qui répondent à leur invitation. Des fois c'est des groupes d'amis se trouvant dans un même lycée qui viennent me voir pour organiser une coproduction. Des fois ils se retrouvent autour de la musique, de slam tout ça, et puis de jeux concours, du théâtre, des sketches souvent et puis de la danse et c'est eux-mêmes qui animent cela donc ce n'est pas une discipline bien distincte mais souvent c'est de la musique, de la danse, du théâtre, des sketches.

*P.N. : Selon vous, comment se répartit en termes de pourcentage la tranche d'âge du public qui fréquente régulièrement votre centre ?*

**M.N.A.** : Comme je le disais tantôt, il y a en qui viennent à partir de 10 ans, 12 ans, 13 ans jusqu'à 20 ans, là ils viennent massivement. C'est surtout de 15, 16 ans jusqu'à 30 ans qui viennent nombreux. Je dirais même à 80%. Dans la plupart c'est des élèves. J'entends élèves à partir du primaire jusqu'en terminale.

*P.N. : Vous avisez vos abonnés de votre programmation par mail. Combien d'adhérents figurent sur cette liste de diffusion ?*

**M.N.A.** : Avant, on avait obtenu une petite subvention de l'Union Européenne qui nous a permis de faire un programme. C'est à nous qu'il revient de produire, de payer les artistes par catégorie, catégorie 1, 2, 3 dans l'ordre de 100 000, 200 000 à 300 000 et on était pratiquement contraint et puis on payait les fonctionnaires qui sont recrutés par la maison de la culture payés par la maison de la culture. On a évolué d'avril 2009 jusqu'à décembre 2010. Ça nous a permis de travailler pendant 8 à 9 mois. Après épuisement de cette subvention on a continué à imprimer nos programmes jusqu'à fin décembre 2010 et on a arrêté parce qu'on a trouvé que c'était coûteux et qu'on ne pouvait pas. Il n'y avait même pas la subvention de l'Etat. Et puis nous nous sommes dit maintenant qu'on n'a pas la possibilité de produire le programme qu'est-ce qu'il faut faire ? Est-ce qu'il faut croiser les bras. Alors on a trouvé nécessaire de faire du mailing. Mailing ça veut dire qu'il faut recueillir les adresses, beaucoup d'adresses, soit du côté des diplomates, des ambassades, des entreprises, en tout cas toutes les couches sociales, trouver beaucoup d'adresses mails et puis commencer par envoyer, dispatcher ce programme là par voie de mail. Mais à vrai dire, on ne l'a pas fait de manière effective. Nous nous sommes dit maintenant, pour que les choses se fassent de manière correcte, il faut commencer avec la nouvelle année là, 2012 et c'est maintenant que nous nous proposons avec le comité de gestion de nous mettre sérieusement à faire ce travail à partir de début février ou mars 2012.

**P.N.** : *Les personnes à qui vous entendez envoyer ces mailings sont-elles vos anciens abonnés, sinon comment vous obtenez leurs adresses mail ?*

**M.N.A.** : Non ces personnes ne sont pas nos anciens abonnés. Nous prenons l'initiative d'aller vers elles et les convaincre afin qu'elles nous donnent leurs adresses mail. Nous leur disons que nous avons besoin de leurs adresses simplement pour leur envoyer les programmes de nos activités et c'est tout.

**P.N.** : *Est-ce qu'il arrive que certaines personnes refusent de vous communiquer leurs adresses ?*

**M.N.A.** : Comme je vous l'ai dit, nous sommes encore à nos débuts et nous n'avons pas encore collecté assez d'adresses mais les institutions comme l'Ambassade de France, l'Ambassade d'Amérique, l'Ambassade d'Allemagne etc. que nous avons contactés n'ont pas hésité à nous communiquer leurs coordonnées. Nous n'avons pas encore rencontré de cas d'incompréhension parce que nous choisissons des gens crédibles vers qui nous allons.

**P.N.** : *Quelle place occupe le cinéma dans les activités de la MCBM ?*

**M.N.A.** : On avait une bonne quantité de films européens, africains, plus d'une centaine, 80 ou 60 en DVD. C'était bien au départ. On a commencé à projeter une fois par semaine, tous les mercredis à partir de 18h00, 18h30 à 19h00 tout au plus. On commençait à 18h30 afin d'accorder une demie heure de prière à ceux qui sont musulmans de venir voir. Ça dépend de la durée du film, et puis on a projeté près de 50% de ces films là ici. Certains films on les a envoyés à Moundou, à Sarh dans le cadre de notre réseau et puis il y a des films qui sont revenus, il y a d'autres qui ne sont pas revenus et à un moment on arrêté cela. On a commencé exactement en 2009 et puis on a arrêté vers la fin 2010 et puis maintenant nous voudrions reprendre avec des films deux fois dans la semaine. Une fois avec des films tchadiens et puis une fois par semaines les films africains et autres.

**P.N.** : *Quelles étaient les raisons qui vous ont conduits à arrêter les projections ?*

**M.N.A.** : Les raisons c'est parce qu'il n'y avait pas de suivi, parce que le personnel de la MCBM ne respectait pas bien les horaires et les jours de nos projections parce que ce personnel là n'est pas vraiment qualifié, donc des fois il fait des choses qui ne sont pas vraiment bien puis j'ai arrêté.

**P.N.** : *Qu'est-ce que vous entendez par suivi ?*

**M.N.A.** : Non, non ... des fois on me dit que c'est le technicien, c'est le chargé de matériels qui n'est pas là alors pour arrêter cela j'ai dit non, non, il ne faudrait pas qu'il y ait ces genres de choses. Quand c'est 18h00, c'est 18h00 et surtout que le public est déjà habitué, on a un public de tout genre, des expatriés, des jeunes



gens, des personnes adultes etc. Alors j'ai arrêté et je m'étais excusé auprès de notre public et puis j'ai dit qu'on reprendra cela.

*P.N. : En tant que Directeur, où se situe votre part de responsabilité sachant que ce personnel est sous vos ordres?*

**M.N.A.** : Merci pour cette question là parce que vous savez nous sommes au Tchad. Certaines réalités sont têtues. Aujourd'hui, si vous me posez cette question c'est que vous êtes en connaissance de beaucoup de choses. Dans le cadre de notre travail d'hommes de culture, il y a beaucoup de choses qu'il faut savoir respecter c'est dire qu'il faut avoir un minimum de penchant pour ce que vous faites. Avoir un grain d'amour pour cela, mais quand vous pensez que ce que vous faites, vous ne le faites que pour gagner votre salaire, ça ne marche pas. Puisque ce sont des fonctionnaires de l'Etat qui sont affectés ici et quand les gens ne prennent pas les choses à cœur, quel que soit le degré de votre suivi, il y a toujours des choses qui passent sans que vous ne vous rendiez compte. C'est pourquoi j'ai décidé d'arrêter mais cette fois-ci on va reprendre mais avec un suivi très très serré.

*P.N. : Comment pensez-vous avoir cette fois-ci un personnel qui aime son travail ?*

**M.N.A.** : Je l'espère bien parce que je venais de changer un bon nombre de mon personnel donc avec les nouveaux j'espère qu'on tentera. Les premiers que l'Etat m'a envoyés ont été affectés ailleurs à ma demande. Ils sont remplacés par d'autres sur qui j'espère pouvoir faire quelque chose cette fois-ci. Fort également de mon expérience de 4 ans à la tête de cette maison, j'espère réussir cette fois-ci parce que je reconnais avoir fait une sorte de confiance aveugle au personnel sortant sans faire de contrôle et ça je le reconnais, c'est pourquoi le ciel m'était tombé sur la tête et fort de toutes ces expériences, j'espère que cette fois-ci je saurai comment m'y prendre.

*P.N. : Vos diffusions sont-elles suivies de débats ?*

**M.N.A.** : Oui au départ sur certains films, moi-même j'intervenais pour diriger les débats, d'autres par contre sont laissés à la portée du chef de service chargé de la communication. Quand c'est cela, les choses ne se passent pas dans les bonnes conditions.

*P.N. : Quand il vous arrive d'intervenir, généralement vous intervenez avant ou après la projection du film ?*

**M.N.A.** : Non, non, de fois il nous arrive d'inviter le public à suivre sérieusement le film parce que à la fin il doit y avoir débat. Et là ils le suivent avec beaucoup d'attention et à la fin maintenant, je les remercie pour avoir suivi le film et leur fais comprendre que je n'ai pas de commentaire à faire mais eux, quels sont leurs commentaires.

*P.N. : Comment vous trouvez généralement leurs réactions ?*

**M.N.A.** : Bon, les habitués de cinéma se défendent bien, malheureusement ceux-là ne sont pas nombreux. Certains aiment beaucoup des films de violence mais ils ne se posent jamais de question de savoir pourquoi tout le temps de violence alors que c'est ce qu'il fallait et non voir le film et en rire simplement.

*P.N. : Vous ont-ils demandé la rediffusion d'un film spécifique ?*

**M.N.A.** : Si, si, dans le cas du festival organisé avec l'Union Européenne il y a des films que nous on a diffusé chez nous ici dont la rediffusion a été sollicitée par deux fois. Tel que le film du malien « Kirikou » qui a beaucoup plu aux enfants et même les adultes. C'est Sissako je crois, c'était vraiment un bon film. Je ne me souviens pas du titre mais celui là il a été rediffusé par deux ou trois fois à la demande de notre public qui est un public de tous âges.

*P.N. : Où et comment vous approvisionnez-vous en films ?*

**M.N.A.** : C'est la question parce que le stock de film que nous on avait, on n'a pas totalement fini de projeter mais on se posait la question de savoir si on finissait de projeter tout ce qu'on a, comment nous allons faire pour avoir d'autres et des nouveaux films surtout parce qu'il ne faudrait pas qu'on retombe dans la vétusté. Alors, dans la programmation 2012 de nos activités j'ai mis le plan mais curieusement au niveau du ministère les gens se demandent combien de millions, là c'est seulement pour le cinéma mais quel genre de cinéma. Quand je dis 8 millions, quand vous commandez des films, il y a des taxes et autres, ce n'est pas facile de les avoir. Je me dis ce matin j'ai reçu l'Ambassadeur russe qui est venu me voir, nous avons discuté de cela. J'ai dit vous avez des films, vous nous envoyez des films documentaires sur votre pays. Donc avec les américains ça va être la même chose, nous allons aussi discuter avec eux. Avec les français ça va être la même chose et puis ainsi de suite. Même avec les égyptiens et autres pour que les arabophones puissent trouver leur compte. Mais il faut acheter ça va être très difficile. Ça je vous l'avoue. Ça va être très difficile parce que nous sommes sans subvention de l'Etat. On a bénéficié qu'une seule fois depuis les 4 années qu'on est ici mais ce n'est pas dans sa totalité également.

*P.N. : Mais pourtant vous avez des DVD qui se vendent sur le marché*

**M.N.A.** : Ah ! les DVD et là il faut, si nous-mêmes on pirate ça va poser problème quand bien même nous avons quelque chose à payer mais nous ne sommes pas tenus de payer puisque nous avons quelque chose à payer au BUTDRA.

*P.N. : Comment les choisissez-vous parmi ceux dont vous disposez?*

**M.N.A.** : Vous êtes sans ignorer que la MCBM a été reconstruite par la coopération française et l'UE donc ces deux partenaires avaient construit et équipé la MCBM. Dans le cadre de cet équipement on avait effectivement bénéficié de ces films. Le choix au départ, on n'avait pas été associé. Etant directeur je n'avais pas été associé. Avant que je ne vienne ici le choix était parti quand bien même que certains, quand j'étais venu, j'ai dit bon, il serait peut-être bon qu'on puisse avoir des films africains dans le lot et c'est comme ça qu'on a pu avoir quelques films à ma demande. Et je dis les films africains parce que je sais que dans la plupart des cas les films africains sont éducatifs. Il nous faut des films africains pour compléter la commande et c'est comme ça qu'on a pu bénéficier de ces films. Mais si seulement si c'était nous qui devrions commander, peut-être que jusqu'en ce moment on aurait fait du surplace.

*P.N. : Comment choisissez-vous les films que vous diffusez dans ce stock ?*

**M.N.A.** : Non non, il y avait, je prendrai un exemple pour un peu étayer ce que vous dites. Au cours de la troisième édition du festival euro-africain, il y avait un film qui avait été projeté, un film brésilien, je ne sais pas quoi, qui avait été projeté dans la grande salle. Ce jour là il y avait beaucoup de jeunes gens qui étaient dans la salle, beaucoup d'expatriés, beaucoup de jeunes tchadiens, même ceux en deçà de 15 ans qui étaient dans la salle. Mais c'était un film qui devait être interdit, je pense qu'il était interdit aux moins de 18 ans. Vraiment je n'ai pas bonne souvenance du titre. Ce n'était pas ce genre de film qu'il fallait projeter pour des moins de 10 ans et particulièrement tchadiens. Et ici, quand nous projetons, heureusement pour nous, dans notre lot existant ici à la maison de la culture il n'y a pas ces genres de films. Parce que là je dis, j'ai commencé par exemple avec « Le Mandat » de Abdoulaye, de Sembène Ousmane, c'est un film que moi j'avais vu quand j'étais au lycée, donc c'est un vieux film, y a tant d'autres films comme ça que je connaissais. Ceux-là au départ c'est moi qui ai dit ces films là il faut les projeter. Par la suite j'ai laissé ça au service de la communication qui devait maintenant faire le choix de ces films et les projeter parce que je savais d'avance qu'il n'y a pas de films qui puissent froisser notre culture, notre éducation, notre foi et j'ai laissé faire.

*P.N. : Vous me dites que vous avez choisi les films comme « Le Mandat » pour la programmation, qu'est-ce qui a motivé ce choix ?*

**M.N.A.** : C'est parce que c'est culturel, c'est éducatif et parce que dans ces films là, chaque africain, tchadien soit-il ou autre se retrouve là-dans. Quand vous voyez par exemple une vieille personne qui se fait raser avec

même des fois la lame dans les narines, ça vous rappelle quelque chose. Vous allez trouver votre moi là-dedans. C'est cela en fait qui m'animait et qui faisait que mon choix tombe sur tel ou tel film.

*P.N. : Quel genre de films diffusez-vous régulièrement ?*

**M.N.A.** : Non c'est les, les films sont triés à partir de ce stock là, ce stock existant c'est tout. Sauf pendant, comme je le disais, le festival de cinéma euro-africain ça, les films nous viennent d'ailleurs et ces films là sont commandés par l'UE. Vous le savez comme moi, la plupart de nos films. Nous on n'a que faire des films pornographiques. Nous on n'a pas besoin non. Des films d'action, violents par exemple, ces films là également en Afrique on n'a pas besoin de ces films-là. Mais c'est dans la plupart, à moins que ces derniers temps les films africains sortent un tout petit peu de leur cadre et j'entends par cadre ici, ces films nous ont toujours habitués à voir des films africains pacifiques, parler de la culture de l'Afrique etc. C'est de ces films-là qu'il s'agit mais pas de films de violence tel que nous le voyons dans les films américains. Les films français c'est encore, avec leur lenteur, c'est le naturalisme. Maintenant les films africains c'est des films éducatifs. Maintenant ces films-là sortent de leur cadre éducatif, ils commencent à réaliser des films politiques et c'est aussi bien pour le milieu des jeunes africains.

*P.N. : Quels sont, d'après vous, parmi les différents genres cinématographiques, les favoris du public ?*

**M.N.A.** : S'il faut que je vous dise la vérité elle est amère celle-là, triste. Les gens aujourd'hui s'intéressent aux films d'action, les films américains. Ces films-là ils vous disent : « *ah ça c'est des films qui vous font dormir, même les xxx et autres là ça fait dormir. Non mais inti film ké al ma indoukou ana yatou da wa ? Da chounou da film da nadoum i noum koulou man aher wa* »<sup>4</sup>. Ils vous le disent et ça c'est les habitudes que ces films américains, tellement qu'ils ont envahi le continent, les gens, même en Europe les gens malheureusement ils les suivent partout à travers le monde je veux dire, alors ce qui m'amène à réfléchir est-ce que l'Afrique ne va pas également aller dans ce sens là puisque tous les jeunes envient de faire des films maintenant ? Alors est-ce que ces jeunes-là n'ont pas dans leur tête de faire ces genres de films si nous voyons un peu les films nigériens Nollywood, Nollywood qu'est-ce que Nollywood, ça commence à basculer dans la violence ? Là c'est des choses peut-être que les africains avertis se retrouvent, discutent de ce qu'ils veulent exactement. La France malgré tout ça là reste imperturbable. Elle est là, elle fait ses films tels quels, parce qu'il y a une politique, les gens savent ce qu'ils veulent, il y a une orientation.

*P.N. : Quel est votre rôle exact dans la mise en place du festival euro-africain ?*

**M.N.A.** : Bon notre rôle, il faut qu'on se dise que nous sommes une maison de la culture, une maison de la culture qui n'a pas les moyens de sa politique. Et quand vous vous trouvez dans cette posture, il vous est très difficile de pouvoir dicter votre pensée à quelqu'un d'autre. C'est-à-dire que vous ne pouvez pas faire ce que vous voulez. Par moment, par endroits vous vous laissez faire et j'avoue que c'est cela qui se fait aussi mais quand bien même nous nous retrouvons avec nos partenaires, oui mais quel genre de films vous voulez ? Et surtout la dernière fois, je vous avais raconté l'histoire de ce film qui ne devait pas être projeté pour un public comme notre public parce que ce jour il y avait pas mal de plus petits. Maintenant cette année j'ai dit non, amenez-moi vos films, j'ai lu le résumé des synopsis, j'ai dit voilà, celui-là est bon, j'ai trié moi-même et ce sont ces films là qu'il faut, moi-même étant coordonnateur de l'agence. Ils m'ont laissé faire mon travail et j'étais très content.

*P.N. : Comment définiriez-vous l'accueil des spectateurs à cette programmation ?*

**M.N.A.** : Vous savez que là également c'est un problème de moyens. Moi en tant que Directeur de la maison de culture représentant le Ministère de la Culture dans ce festival, si seulement j'avais des moyens pour participer, j'espère que les choses ne se feraient autrement parce que voyez-vous, quand vous n'avez pas de moyens, vos partenaires, ils sont dotés vraiment de moyens, ils viennent avec leurs films, ils vous disent nous on a besoin de faire ce festival chez vous, vous ce que vous leur offrez c'est quoi, c'est le cadre. Le cadre un

---

<sup>4</sup> En arabe local qui signifie littéralement en français : « non mais est-ce que vous n'avez pas le film de tel ? Ça c'est quel type de film ? Mieux vaudrait dormir que de regarder un tel film ».

point un trait. Ce n'est pas suffisant. Mais si vous-mêmes vous avez des moyens de frapper sur la table quand c'est nécessaire et si vous n'avez pas ces moyens là, ce que vous pouvez faire c'est peut-être de dire non je ne marche pas. Ce « je ne marche pas là » vous le dites une fois, deux fois, trois fois et tout se bouclerait devant vous. Est-ce que ainsi faisant vous faites une bonne politique ou une mauvaise politique ? Alors il faut que vous vous posiez ces genres de questions. Dieu merci ils ne vous font pas comprendre cela de manière directe mais des fois par des manières contournées. Vous sentez que vous n'êtes pas le maître, vous n'êtes pas le capitaine de votre bateau, c'est d'autres qui le pilotent. Je suis vraiment navré de dire que des fois, dans nos institutions culturelles ou ailleurs quand vous avez un expatrié qui est là, c'est expatrié là, aussi con soit-il, il peut faire des démarches pour obtenir des moyens pour financer l'institution, alors vous, peut-être que vous êtes beaucoup plus averti, plus cultivé que lui, vous n'arriverez pas à avoir les moyens.

*P.N. : A votre avis si la MCBM respectait ses programmations, le festival euro-africain allait-il imposer sa programmation ?*

**M.N.A.** : Non, je disais toute à l'heure que pour qu'il y ait régularité dans l'activité il faut des moyens. S'il y avait ces moyens là, nous-mêmes on pourrait dire bon écoutez à nous la liberté et on pourra faire pourquoi pas tchado-européen ou euro-africain. Nous-nous-mêmes on verse un quota, par exemple 50 ou 40% et puis la partie adverse fait également la même chose et là, le problème ne se posera pas, ça drainera beaucoup de public. Ah non non, ça c'est sans faute.

*P.N. : A vous comprendre il me semble qu'il y a une imposition de programme alors comment expliquerez-vous cela ?*

**M.N.A.** : Oui, oui, mais s'ils vous disent du côté européen même s'ils ne vous disent rien du côté de la coopération, la femme avec qui j'ai travaillé pendant un moment, que vous le vouliez ou non ils vous disent clairement « écoutez cette maison de la culture même le Ministère de la Culture n'en veut pas pourquoi nous on se dépense là-dedans, ce n'est pas la peine » et ils font tout pour que ce soient leurs desiderata qui marchent. Ils vous imposent et des fois de manière beaucoup plus dévoilée. Et pour ceux-là il faut être fin pour le savoir.

*P.N. : Quelle est votre politique par rapport aux films africains et en particulier tchadiens en dehors du festival ?*

**M.N.A.** : Notre politique, mais tout se reverse dans le creuset parce que si aujourd'hui on a les moyens de notre politique, je pense que nous allons avoir une politique et une vision claires et nettes dans la démarche ; ça veut dire qu'il ne faut pas dire que nous allons projeter uniquement des films tchadiens ou des films africains. Il faut qu'il y ait de mélange parce que de nos jours si vous voulez vivre en vase clos vous ne pouvez pas, les gens vont partir vous laisser. Donc on dira peut-être écoutez, si ces films qui se font au Tchad là, je les priorise, je dis bon, faites, amenez-les et c'est comme ça que les choses vont s'améliorer. D'abord ces enfants qui font du théâtre filmé là, il faut les aider à promouvoir cela et ils y arriveront. C'est cela, il nous faut un pourcentage, 20% de ces films là, 40% ou 60% pour les films africains et puis 20% pour les films internationaux.

*P.N. : Quels films tchadiens avez-vous diffusés depuis janvier 2008 hors festival ?*

**M.N.A.** : Non non, j'avais organisé deux réunions ou trois de « cinéastes tchadiens », tous ceux qui produisent ces films là, je leur ai fait connaître mon désir de créer un festival de cinéma tchadien tout en sachant d'avance que les cinéastes, il y en a que deux peut-être qui sont là et qui baratinent le Tchad, qui vont et qui reviennent. Ça c'est le vrai cinéma, alors j'ai dit le cinéma tchadien, il faut avoir des textes et tout ça alors donc on s'était retrouvés à discuter de ce qu'on pourrait présenter comme films tchadiens. On en a discuté. Malgré leur médiocrité, il faudrait qu'on les projette parce que cela encouragerait ces enfants là à améliorer leurs productions. Tout était parti ok. On a commencé à se fixer une date en novembre 2010. Paf, les gens ont commencé par écouter la réouverture du cinéma Normandie et puis j'avais invité Ismaël Ben Cherif qui n'est jamais venu à cette réunion là. Lui qui dit avoir fait du cinéma comme études, il n'est jamais venu, lui qui est

là sur le sol tchadien, il n'est jamais venu. Entre temps Serge n'était pas là, il venait et il partait. Mahamat Saleh, on s'était croisés, je lui en ai dit est-ce que ça le dérangerait qu'on projette ses films, il a dit non non, dites-le moi quand vous serez prêts, c'est une très bonne chose. Et puis après, je ne sais pas qu'est-ce que les gens ont pensé, je ne sais pas est-ce qu'il y a un problème de droit d'auteur.

Non, non, on n'a pas diffusé des films tchadiens, on attend. Maintenant avec l'ouverture du Normandie est-ce qu'il revient à cette salle de faire un festival, est-ce qu'avec la création actuelle de la direction du théâtre et du cinéma est-ce que c'est à cette direction qu'il revient d'organiser un festival de cinéma. Ce sont là des grandes questions qui se posent.

*P.N. : Dans le domaine du cinéma, il existe plusieurs types d'établissements : IFT, les CCR, les ciné-clubs... Comment vous définissez-vous par rapport à ces établissements ?*

**M.N.A.** : Bon écoutez, le cinéma Normandie est à ses débuts, je dirais peut-être qu'il commence bien mais ce bien là il est aussi entre guillemets. L'IFT, l'ex CCF, il a les moyens de sa politique et il le fait de manière régulière, il paie les taxes, il commande ses films etc. et ça va se faire de manière régulière, et au niveau des centres culturels religieux, là également ils ont des moyens colossaux et ils peuvent projeter des films de manière régulière, ils peuvent se permettre beaucoup de choses, tel n'est pas le cas de la MCBM qui en principe devait bénéficier d'une subvention annuelle du ministère de la culture qui malheureusement ne tombe pas.

*P.N. : A votre avis, pourquoi cette subvention ne tombe pas ?*

**M.N.A.** : Ah ! le pourquoi, ça ne je ne saurais vous le dire parce que vous êtes là maintenant dedans.

**Entretien n°5**  
**MANGA Véronique**  
**Maison de la Culture Ngarta Tombalbaye de Sarh/Tchad**

Entretien réalisé le 21 avril 2010 à 17 heures 48 à la Maison de Culture Baba Moustapha

**Durée : 12 mn 58 s**

*P.N. : Comment s'appelle ce centre ?*

**V.M.** : La maison de culture de Sarh s'appelle Ngarta Tombalbaye. C'est la maison de la culture Ngarta Tombalbaye.

*P.N. : Pourquoi Ngarta Tombalbaye*

**V.M.** : Bon, d'après ce qu'on m'a raconté, c'est que c'est le président Tombalbaye qui aurait construit la première maison des jeunes de l'époque. Il aurait construit ça pour les mamans de Sarh. Alors donc c'est comme ça que je crois que d'où vient le nom Ngarta Tombalbaye.

*P.N. : Quel est son statut juridique ?*

**V.M.** : Bon, au départ la maison revenait de droit à l'Union Européenne et la Coopération Française. Bon maintenant ils ont été rétrocédés à l'Etat. C'est comme ça que maintenant l'Etat a nommé les gens dont moi j'en fais partie. Donc, ces maisons là maintenant sont rétrocédées à l'Etat, donc c'est l'Etat maintenant qui s'en occupe, qui gère les maisons en ce moment.

*P.N. : Quelles sont les raisons qui ont motivé le choix de ce lieu ?*

**V.M.** : Alors là, je ne saurais pas vous répondre parce que (riant) vraiment c'est un truc qui était fait je crois que, bien avant moi et je ne peux pas, ça vraiment il faudrait peut-être trouver les anciens de Sarh pour vous, qu'on puisse vous expliquer ça.

*P.N. : Quelle est la date de sa création ?*

**V.M.** : Bon, la maison elle a été réfectionnée je crois c'est en 2007 que l'Union Européenne serait venue, aurait fait, aurait donné tout ce qu'elle a donné là comme appareils et tout ça, sono et autres. C'était en 2007 je crois qu'ils ont commencé à travailler. C'est aussi la même année qu'on l'a rebaptisée Ngarta Tombalbaye.

*P.N. : Quelles sont les missions qui lui sont assignées ?*

**V.M.** : Bon, la maison, elle fait beaucoup de choses. Mais seulement il faut avoir les moyens. Or là, moi je suis arrivée, j'ai trouvé une maison complètement vide. Je ne sais pas s'il faut vraiment dire ça. Parce que vraiment la maison a été presque pillée je pourrais dire. Sa mission c'est celle d'aider les jeunes, c'est pour aider les jeunes, les jeunes de la ville de Sarh. C'est pour aider les jeunes, les encourager à..., vous savez on a des jeunes talents, de jeunes musiciens qui débudent, donc la maison de la culture elle est pour, elle est faite pour ça. On a crié aujourd'hui là c'est pour ça. Surtout à Sarh là, c'est pour les jeunes de Sarh. Mais aujourd'hui c'est vrai aujourd'hui je n'arrive pas à aider les jeunes comme je voudrais le faire. Faute de moyens. Voilà.

*P.N. : Quelles sont ses principales activités ?*

**V.M.** : Bon, aujourd'hui qu'est-ce que vous voulez que je vous dise. Quand il y a un musicien qui veut se produire, y en a qui viennent, des groupes de théâtre, les musiciens, sinon à part ça je ne peux rien faire

d'autre parce que je n'ai ni caméra, ni film, je ne peux rien faire d'autre à part ouvrir ma salle de spectacle quand un jeune vient chanter. Je n'ai pas une salle de lecture et c'est pour cela que je me bats. Je suis même venue jusqu'ici à cause de cela. Je n'ai pas de salle de lecture alors je me plains. C'est ce que je dis d'ailleurs. Une maison de culture sans bibliothèque.

*P.N. : Mais concrètement qu'est-ce que tu fais comme activité dans cette maison ?*

**V.M.** : Ah non, (riant) on ne peut pas sortir le matin aller rester comme ça. Y a toujours quelque chose à faire. Parce que quand on sort et qu'on vient, c'est pour chercher quelque chose. Parce que si je devais m'asseoir comme ça je crois que je n'aurais pas eu 100 francs même dans ma maison de culture. Donc chaque matin il faut se battre, il faut chercher, il faut trouver les moyens, il faut trouver quelqu'un qui puisse venir nous aider, il faut trouver, en tout cas je me bats. Je me bats et là bon, Dieu merci avec ce que l'Etat est en train de faire maintenant, en train de vouloir faire surtout en ce moment pour moi, je me dis que si j'ai, si j'obtiens ces moyens là, c'est sûr que je ferai encore beaucoup plus. Je pourrais encore faire beaucoup plus.

*P.N. : Quelle place occupe le cinéma dans ses activités ?*

**V.M.** : En ce moment je ne pourrais pas parler de cinéma. Parce que quand je suis arrivée, je n'ai rien trouvé. Ni un CD, rien du tout. Alors c'est maintenant que je suis en train de revoir avec mon collègue de Baba Moustapha, comment on peut faire pour pouvoir avoir des CD et puis des films pour commencer à relancer mon cinéma au niveau de la maison de culture.

*P.N. : Quels sont les critères d'accès au centre ?*

**V.M.** : Les critères c'est un peu, ce sont les mêmes critères qu'on a partout : il faut avoir ses papiers, il faut avoir, quand quelqu'un, quand un jeune veut se produire, il veut se produire, chanter, nous avons, comme vous dites des critères. Nous avons, vous savez, il faut avoir votre autorisation de fonctionnement, il faut avoir votre carte d'artiste, il faut payer votre caution, et le jeune peut se produire sans problème. Un concert est facturé à 20 000 francs, qu'est-ce que vous voulez que je fasse. 20 000 francs, si je fais plus je n'aurai pas de clients.

*P.N. : A ta connaissance, quels sont les groupes de jeunes qui se sont produits depuis que tu diriges la maison ?*

**V.M.** : J'ai quand même de petits musiciens. Vous avez des jeunes comme Ndol musica, vous avez des jeunes comme, bon y a des rappeurs, (hésitante), bon y a quelques, j'ai quand même quelques musiciens, y a des jeunes qui font du théâtre aussi, donc si je savais que c'était pour ça j'allais vous amener peut-être la liste, j'aurais pu amener la liste parce que j'ai la liste ici des musiciens, des groupes de musicaux, de théâtre et de groupe de ballet. Donc, y en a beaucoup qui passent quand même. Y en a beaucoup qui passent.

*P.N. : De combien de salles dispose le centre pour ses activités culturelles ?*

**V.M.** : Bon j'ai une salle de spectacle, une grande salle de spectacle quand même, j'ai un café des arts qui sert aussi de salle de conférence quand y a des conférences, j'ai deux salles qui me servent, qui m'aident beaucoup. Donc vraiment y a des gens qui viennent quand on a besoin de ce côté là, je n'ai pas de problème. Voilà.

*P.N. : Annonces-tu la diffusion des activités de la maison à la presse ?*

**V.M.** : Absolument. Oui je fais un point de presse ou je fais un communiqué et comme ça tout le monde est au courant.

*P.N. : Comment définiriez-vous votre rôle dans la vie culturelle du pays ?*

**V.M.** : Bon, je ne sais pas quand vous parlez de définir mon rôle ou le rôle de la maison de la culture. Oui le rôle de la maison de la culture là, elle est, c'est d'apporter beaucoup aux jeunes je pense, aux gens de la ville. Mais y a une chose, je ne sais pas, vous avez été à Sarh vous avez dû remarquer que la jeunesse c'est pas ça,

c'est pas, la culture c'est, je ne sais pas, vous ne pouvez pas savoir comment je me bats pour faire comprendre aux jeunes que la culture existe et que la culture, parce que vous pouvez faire un concert aujourd'hui, quand vous dites 500 francs, on vous dit c'est trop cher. Alors pour faire admettre aux gens que 500 francs c'est rien du tout, mais parce que 500 francs c'est pour m'aider à acheter de l'huile pour graisser mes appareils, acheter quelque chose pour, un bouton qui est tombé dans mon appareil ou bien réparer un truc qui s'est cassé. Bon vous savez c'est trop dur. Alors moi je, en tant que maison de culture là, je ne sais pas qu'est-ce qu'il faut dire parce que définir mon rôle en tant que maison de culture, je ne sais pas, ça maintenant c'est... Je fais des points de presse, j'essaie de faire comprendre, mais je ne sais pas. Je peux dire que ça arrive, ça viendra. Ils comprendront un jour ce que c'est que la culture et bon peut-être que j'aurai plus de gens.

*P.N. : Peux-tu me parler un peu de la gestion du centre en termes de personnels ?*

**V.M.** : Bon, en ce moment l'Etat m'a affecté 3 personnes. Donc j'attends toujours qu'elles arrivent. Il y en a un qui est là. Y a un jeune aussi que je prends, un jeune contractuel quoi avec qui je me, qui m'aide beaucoup. Bon, on est que, au niveau de la maison de culture on est 3 seulement en ce moment. 3 personnes.

*P.N. : Peux-tu me parler un peu de la programmation en réseau dans les 4 maisons de culture ?*

**V.M.** : Ça c'est, nous en avons discuté avec mon collègue et je crois que c'est vrai, j'ai pris fonction il n'y a pas longtemps. Il a fallu gérer les festivités du 1<sup>er</sup> décembre donc maintenant je crois que je suis là, on doit se voir, lui et moi pour discuter comment, comment travailler quoi, pour pouvoir coordonner et N'Djaména et Sarh, les activités quoi, de N'Djaména et Sarh.

*P.N. : J'ai entendu parler d'un festival du cinéma euro africain qui a été organisé à Baba Moutapha. Peux-tu me dire comment cela s'est déroulé à Sarh ?*

**V.M.** : Non je n'ai pas participé à cela parce que je pense que c'était peut-être avant moi. Donc non je n'ai pas participé. Ça devait être mon prédécesseur peut-être.



## **Entretien n°6**

**Mbaimadjiel Maïnda Evariste**  
**Maison de la Culture Maoundoé Naïndouba**  
**Moundou/Tchad**

Entretien réalisé le 19 avril 2010 à 08 heures 51 à la maison de culture

**Durée : 21 mn 47 s**

*P.N. : Comment s'appelle ce centre ?*

**E.M.** : Le centre s'appelle Maison de la culture Maoundoé Naïndouba

*P.N. : Quel est son statut juridique ?*

**E.M.** : Bon son statut juridique, c'est une institution qui est mise en réseau avec trois autres maisons de culture. La maison de la culture de N'Djaména, la maison de la culture d'Abéché, Sarh et Moundou.

*P.N. : Qu'es-ce que tu veux dire par mise en réseau ? Est-ce une dépendance vis-à-vis de la maison de culture de N'Djaména ?*

**E.M.** : Non, on ne dépend pas de la maison de culture Baba Moustapha mais nous avons une coordination, nous coordonnons en quelque sorte nos activités et parfois nous faisons des plannings qu'on envoie à la maison mère c'est-à-dire la maison de culture Baba Moustapha pour coordonner nos activités et ce qu'on va faire en une année. Donc on envoie le planning et parfois on envoie aussi le rapport.

*P.N. : Quelles sont les raisons qui ont motivé le choix de ce lieu ?*

**E.M.** : Ce choix c'est que avant c'était d'abord le centre culturel. Vous savez la ville de Moundou n'était pas encore très grande et ici il y a les résidences, il y a beaucoup la population ici. Raison pour laquelle les gens ont décidé d'implanter le centre culturel qui est devenu d'abord la maison de la culture donc après c'est réhabilité et c'est devenu maison de culture Maoundoé Naïndouba parce que à l'époque, les gens habitaient beaucoup le coin.

*P.N. : Pourquoi Maoundoé Naïndouba ?*

**E.M.** : Avec la réhabilitation de la maison de culture, nous avons plaidé pour qu'on le baptise ainsi parce que nous avons voulu immortaliser Maoundoé Naïndouba, c'est comme ça que, avec l'arrivée du Ministre de la Culture Jeunesse et Sport, qui est venu inaugurer, nous avons soumis l'idée et il a accepté baptiser la maison de culture, maison de culture Maoundoé Naïndouba.

*P.N. : Quelle est la date de sa création ?*

**E.M.** : Bon, le centre culturel est devenu maison de la culture le 22 janvier 1991 et la maison de la culture a pris le nom de maison de la culture Maoundoé Naïndouba le 10 Juillet 2008.

*P.N. : Quelle est la raison sociale de l'organisme fondateur ?*

**E.M.** : Bon, la raison sociale c'est que c'est un centre qui abrite les jeunes et puis les artistes de différentes corporations. C'est ça qui a motivé et puis bon, les jeunes et puis toutes les activités culturelles quoi. Mais avant y avait la bibliothèque et autres, tout ça, les jeunes viennent ici se former, y a les causeries-débats, pas les jeunes seulement mais toute la population moundoulaise, selon la programmation de tout ce qu'on aura à faire, ou bien selon la conférence-débats dont le thème intéresse et les gens viennent pour se cultiver, se former.

*P.N. : Quelles sont les missions qui lui sont assignées ?*

**E.M.** : Bon, les missions qui sont assignées à la maison de la culture, nous avons d'abord la salle des spectacles qui est là, la grande salle des spectacles d'une capacité de 450 places qui permet aux artistes de donner des prestations. Y a aussi la salle multimédia où nous avons quelques ordinateurs qui permet aux jeunes de venir se former, s'éduquer. Nous avons aussi le café des arts qui est disponible dont les jeunes organisent des soirées récréatives et des conférences-débats, des veillées de contes et autres. Et puis la salle de conférence, pour les conférences et c'est maintenant que parfois les gens ils viennent célébrer les mariages ici, avant ils ne le faisaient pas compte tenu de l'indisponibilité de la salle au niveau de la mairie. Donc, de temps en temps ils viennent nous solliciter. Y a aussi l'administration avec le secrétariat et autres, tout ça. Donc la mission assignée à la maison de culture est la formation et l'animation des jeunes.

*P.N. : Quelles sont ses principales activités ?*

**E.M.** : Bon, ici les principales activités de nos jours c'est les conférences-débats. Bon, là on fait des plannings par mois et puis l'apprentissage, la formation en informatique dont nous avons un mois. Celui qui veut faire l'initiation à l'informatique et puis trois mois opérateur de saisie. Et nous mettons aussi nos matériels de sonorisation en location pour les cérémonies. Pour ceux qui désirent souhaiter le matériel de sonorisation. Voilà ça mais sinon la salle des spectacles, c'est les artistes qui produisent qui demandent, là on met la salle à leur disposition à un coût relativement bas pour les concerts et autres.

*P.N. : Quelle place occupe le cinéma dans ses activités ?*

**E.M.** : Bon, le cinéma, de temps en temps, nous, avec le festival du ciné euro africain, là nous avons des films mais, là les gens viennent souvent, et puis nous avons aussi des films pour enfants mais nous avons un problème au niveau de la grande salle des spectacles, surtout le projecteur ne tient pas. Raison pour laquelle nous n'avons pas maintenant programmé les films. On attend d'abord à réparer le projecteur avant de lancer avec ces activités, mais sinon avant, nous avons vraiment fait une programmation de films pour enfants et puis avec le festival dont nous avons des films qu'on réalise de temps en temps au niveau de la grande salle des spectacles.

*P.N. : Quand a eu lieu le festival euro africain ?*

**E.M.** : Bon le festival c'est, je crois c'est le 28 mai au 26 juin 2009.

*P.N. : Quels sont les films qui ont été programmés à cette occasion ?*

**E.M.** : Bon, c'est des films, beaucoup c'est des films français mais pas assez de films africains.

*P.N. : As-tu une idée sur le nombre des entrées au cours de ce festival ?*

**E.M.** : Surtout, oui beaucoup d'entrée surtout le milieu jeune et puis films pour enfants là y a beaucoup d'entrées. Les gens ils sollicitent regarder tel ou tel film, surtout par exemple le festival du cinéma euro africain 2<sup>ème</sup> édition, les gens sont venus très nombreux mais ce qui nous décourage c'est l'électricité. Parfois y a délestage et les gens ils sont un peu énervés et quand parfois on veut les relancer pour d'autres journées, ils ne viennent pas à cause de la coupure d'électricité. Bon le nombre des entrées d'une journée, surtout quand nous avions imprimé 300 billets, sur les 300 billets, le premier jour, y avait 250 billets qui sont vendus.

*P.N. : A combien était vendu le billet d'entrée ?*

**E.M.** : Bon, le droit d'entrée le premier jour s'est fixé à 500 francs et puis après le second jour, le premier jour c'est 500 francs il y a eu d'engouement mais quand les organisateurs ont constaté que y a pas assez d'entrées le deuxième jour et troisième jour, ils ont rabaisé à 250 francs.

*P.N. : Quels sont les critères d'accès au centre ?*

**E.M.** : Ok. Sinon pas gratuitement. Nous avons quand même bon, les adhérents nous avons quand même organisé, c'est-à-dire nous avons mis, nous avons cherché des adhérents qu'on n'a pas trouvés mais nous avons mis nos salles en location surtout tarif pour les ONGs, tarif pour les artistes et puis tarif aussi pour les moins jeunes. Donc nous avons mis nos salles en location.

Bon, la bibliothèque n'existe pas à cause de la réhabilitation de la maison de la culture. Les gens, ceux qui sont venus surtout l'union européenne, ils ont dit qu'ils ont réparti les livres là dans les points de lecture et la grande, la salle, la bibliothèque maintenant va faire place à la salle de documentation spécialisée. C'est comme ça que la bibliothèque a disparu jusqu'à présent.

*P.N. : Quel est le tarif respectif pour ces différentes catégories ?*

**E.M.** : Bon, surtout la grande salle, si vous demandez la salle, la grande salle, bon les salles, surtout la grande salle, si c'est avec sonorisation c'est autre chose, là c'est à 30 000. Ça c'est tarif artiste. Mais si c'est les ONGs, on dit 45 000. Mais là également, parfois nous prenons des arrangements aussi avec les uns les autres pour la réalisation. Surtout la salle de conférence, ça c'est 15 000 mais 20 000 francs si c'est avec sonorisation. Le café des arts c'est aussi 15 000 mais 20 000 si y a de sonorisation.

*P.N. : Selon vous, comment se répartit en tranche d'âge le public qui fréquente régulièrement votre centre ?*

**E.M.** : En tranche d'âge, le public qui fréquente vraiment le centre c'est de 18 à 30 ans.

*P.N. : De combien de salles dispose le centre pour ses activités culturelles ?*

**E.M.** : Pour les activités culturelles y a surtout la salle des spectacles, le café des arts et puis parfois c'est la cour. Deux salles plus la cour. Si c'est la danse ou la musique traditionnelle, tout ça, ils utilisent la cour pour les répétitions et autres, tout ça, mais sinon c'est la salle des spectacles et puis le café des arts.

*P.N. : Existe-t-il une salle destinée spécifiquement aux projections de films ?*

**E.M.** : Non. Pas encore.

*P.N. : De quels équipements disposez-vous pour la projection ?*

**E.M.** : Bon, nous avons nos matériels de projection de films que la coopération nous a donnés. Nous avons aussi le grand tableau, donc ce sont ces appareils là mais maintenant c'est défectueux. Donc on a voulu réparer mais le centre n'a pas assez de moyen pour réparer et on est en train de se démener si on peut réparer ça.

*P.N. : Quelle est la dimension de ce grand écran ?*

**E.M.** : Bon ce matériel moi, c'est le technicien qui connaît mais il est malade.

*P.N. : Combien de séances de projections organisez-vous par semaine ?*

**E.M.** : Pendant que notre matériel marchait là c'est, c'est par mois. Trois fois dans le mois mais à la demande du public on peut aussi aller trois à quatre fois dans le mois.

*P.N. : Comment faites-vous la programmation des films dans le mois ?*

**E.M.** : Voilà, les critères c'est par rapport à la sollicitation du public. Le film dont le public aime plus, nous voyons le public, nous voyons aussi le temps. Le facteur temps aussi parfois ça joue un peu sur nous parce que ici vous savez si vous mettez le film à 20 heures, les gens ont peur donc parfois on ramène à 18 heures. De 18 heures là également, par rapport d'abord à la sécurité et puis la grande salle des spectacles destinée pour

cinéma, ce n'est pas couvert donc à chaque fois y a des intempéries tout ça. Ce qui crée aussi, quand les gens viennent et qu'ils paient déjà et ils rentrent, parfois ça ils disent que voilà ils veulent de tout suite aller à l'ATNV ou bien un peu là où c'est couvert, mais chez nous comme c'est resté comme ça seulement c'est ça qui fait que les gens ne sollicitent pas souvent et quand surtout le facteur temps et surtout notre grande salle n'est pas couverte.

*P.N. : Diffusez-vous des films tchadiens ?*

**E.M.** : Bon, les films tchadiens, bon sinon c'est maintenant que nous avons, y en a quand même souvent, le film Keïro « *une république à vendre* » et puis maintenant nous avons un film tchadien que les gens sont en train de faire la publicité « *Badawia 1 et Badawia 2* » et là également de temps en temps on joue les films tchadiens.

*P.N. : Horaire et calendrier de leur diffusion?*

**E.M.** : Bon l'horaire comme je viens de dire, parfois c'est 15 heures, c'est de 15 heures, 18 heures, parfois les films de 45 minutes, 90 minutes, de 2 heures donc nous on choisit 15h30 et on arrête plus tard à 20 heures, 21 heures.

*P.N. : Ces diffusions sont-elles suivies de débats ?*

**E.M.** : Généralement non. Les gens ils suivent mais ils réagissent d'une manière ou d'une autre mais sinon il n'y a pas de débats.

**P.N.** : Comment définiriez-vous l'accueil des spectateurs à ces projections ?

**E.M.** : Ben les gens vraiment aiment surtout que si les films sont diffusés en langue. Surtout en arabe-français. Là vraiment ça, les gens sont beaucoup attirés. Parfois si c'est le français vous savez que le Tchad est parfois, le Tchad est à 80-90% analphabète mais les gens aiment les films en langues tchadiennes. Là ça les attire beaucoup, ça les intéresse et ils viennent massivement, ils demandent parfois qu'on leur rejoue ces films. Surtout ceux qui sont joués en langue.

*P.N. : Quels sont les films qu'ils vous ont demandé de rediffuser ?*

**E.M.** : Bon là c'est, le plus souvent c'est les films de Alkanto et puis j'ai parlé de « *République à vendre* » de Assane Keïro.

*P.N. : Quel genre de films diffusez-vous régulièrement ?*

**E.M.** : Régulièrement ici dans le centre nous n'avons pas assez de films c'est comme ça que nous avons envoyé récemment une correspondance à N'Djaména, s'ils peuvent nous envoyer des films pour enfants et puis de films tchadiens sinon le plus souvent c'est ce qui nous manque comme films ici.

*P.N. : Comment les choisissez-vous?*

**E.M.** : Nous c'est à la demande du public. On sait que comme nous sommes dans la ville, les gens en parlent et puis eux-mêmes ils demandent qu'ils veulent ça, parce que c'est selon leur réaction par rapport à la scène. Chaque fois ils réagissent positivement on sait, négativement on sait aussi.

*P.N. : Où et comment vous approvisionnez-vous en films ?*

**E.M.** : C'est N'Djaména seulement.

*P.N. : Annoncez-vous la diffusion de vos films à la presse ?*

**E.M.** : Oui on envoie les spots publicitaires. Mais, parfois c'est facturé, mais facturé ça pose un peu de problème mais chaque fois on envoie quand même aux gens de média.

**P.N.** : *Comment définiriez-vous votre rôle dans la vie culturelle du pays et en particulier dans la vie culturelle de la ville de Moundou ?*

**E.M.** : Bon, notre rôle dans la vie, vous savez la maison de la culture c'est une maison qui doit faire vivre la population et notre rôle, c'est, nous sommes des animateurs de la ville. Mais compte tenu de nos moyens, nos possibilités, on ne peut pas sinon la maison doit vivre et la ville aussi doit vivre sur le plan culturel. Sinon nous avons des moyens, nous avons des artistes qui sont vraiment disponibles à tout moment parce que de temps en temps ils viennent ici, les jeunes, on cause, on discute les choses qu'ils doivent faire soit en groupe, soit individuellement de ce qu'ils doivent faire au niveau de la ville. Ils doivent choisir parfois les ronds points pour donner les concerts publics et tout ça. Donc c'est ce que généralement nous on fait ici.

**P.N.** : *Peux-tu me parler un peu de la gestion du centre en termes de personnels ?*

**E.M.** : Bon, en termes de personnels nous avons les fonctionnaires de l'Etat, nous avons aussi le personnel contractuel recruté par la maison de culture parce que nous avons une autonomie de gestion, ce qui nous a permis de recruter le personnel pour l'entretien de l'espace vert, pour la gérance du café et autre tout ça. Donc c'est avec les recettes de la maison qu'on paie ce personnel mais sinon, nous avons les personnels de l'Etat qui sont mis à la disposition et nous avons aussi le personnel contractuel. Nous sommes en tout au nombre de 13.

**P.N.** : *Peux-tu me parler un peu de la programmation en réseau dans ces 4 maisons de culture ?*

**E.M.** : Oui en réseau oui parce que on s'est rendu une fois à N'Djaména, les 4 directeurs des maisons de culture pour faire les plannings puisque nous sommes mis en réseau et le centre c'est la maison de culture Baba Moustapha pour coordonner nos activités. Donc chaque fois on fait quand même les planifications en fait des plannings, on envoie à N'Djaména et N'Djaména fait ressortir le programme de Moundou et si Sarh envoie également, ça apparaît le programme de Sarh ainsi de suite.

**P.N.** : *Quel a été le montant et la source de financement de la réfection de la maison de culture ?*

**E.M.** : Bon, la provenance du financement c'est l'Union Européenne avec la Coopération Française mais le coût total, je n'ai aucune idée.

**P.N.** : *J'ai entendu parler d'un festival du cinéma d'animation qui a été organisé à Baba Moutapha. Peux-tu me dire comment cela s'est déroulé ici à Moundou ?*

**E.M.** : Non, non aucune idée. Il n'y a pas eu de festival du cinéma d'animation.

## CENTRES CULTURELS RELIGIEUX

### Entretien n°7

**Samuel**

**Responsable, Centre des Jeunes Don Bosco**

**Chagoua/N'Djaména**

Entretien réalisé le 21 décembre 2009 à 09 heures 25 minutes au Centre

**Durée : 39 mn 54 s**

*P.N. : Comment s'appelle ce centre ?*

**S. :** Ce Centre s'appelle Centre des Jeunes Don Bosco.

*P.N. : Quel est son statut juridique ?*

**S. :** Bon son statut juridique c'est comment aider les jeunes à être des bons citoyens et honnêtes chrétiens. Le Centre des Jeunes Don Bosco est rattaché à la congrégation des prêtres salésiens qui sont rattachés à la paroisse Emmanuel d'Abéna.

*P.N. : Quelles sont les raisons qui ont motivé le choix de ce lieu ?*

**S. :** Bon, les salésiens ont jugé mieux d'être parmi les jeunes démunis, qui sont abandonnés, qui n'ont pas vraiment un centre comme celui là pour vraiment s'épanouir. C'est comme ça qu'ils ont choisi le quartier Chagoua. Et le terrain, c'est un terrain qui était avant pour CONOCO et ils ont pris. C'est Monseigneur l'archevêque Charles Vandame qui avait payé ça. Il a directement donné aux salésiens pour commencer l'œuvre de jeunes quoi. L'œuvre des salésiens ici pour aider les jeunes quoi.

*P.N. : Quelle est la date de sa création ?*

**S. :** Bon, le centre des jeunes Don Bosco a été créé en 1999. Ici à N'djaména c'est en 1999. Celui de Sarh qui avait eu lieu avant donc ici c'est le deuxième centre.

*P.N. : Quelle est la raison sociale de l'organisme fondateur ?*

**S. :** Ah, bon comme Don Bosco, à son époque lui il a créé le centre c'est pour aider les jeunes qui sont abandonnés, les jeunes qui ne trouvent où aller et qui bon, ils cherchent, ils sont partout dans de rues, ceux qui sont dans l'alcool et puis, c'était de moment de trouble et alors il a créé ce centre pour les aider à ne pas aller de gauche à droite. Et il a créé son système préventif. Le système préventif de Don Bosco est fondé sur la raison, la religion et l'affection. C'est pour aider ces jeunes là vraiment à grandir.

*P.N. : Quelles sont les missions qui lui sont assignées ?*

**S. :** Ses missions c'est vraiment d'aider les jeunes à vraiment réussir. C'est-à-dire à être des responsables demain. Ça veut dire être plus tard, avoir le, c'est-à-dire voler de leurs propres ailes sur tous les plans possibles. D'abord aider les jeunes à trouver vraiment un travail. Aider les jeunes vraiment à créer eux-mêmes certaines choses pour vraiment se prendre en charge et en même temps reconnaître que vraiment ils sont aimés par Dieu. C'est Dieu qui les a créés et plus tard, ils vont aussi penser à Dieu. Voilà.

*P.N. : Quelles sont les principales activités du Centre des Jeunes Don Bosco ?*

**S. :** Bon, ce que on organise ici y a volet sportif, y a culturel et y a aussi des formations. Donc y a trois branches des activités qu'on fait ici.

*P.N. : Projetez-vous des films ici à Don Bosco ?*

**S. :** Oui les films vraiment c'est notre souci parce qu'il faut essayer de montrer les images pour vraiment amener les jeunes à s'échanger. A faire de leur vie une vie responsable.

*P.N. : Quelle place occupe le cinéma dans vos activités ?*

**S. :** Bon la place qu'occupe le cinéma dans le centre on peut dire ça vient en deuxième position. Donc d'abord on commence avec des formations et puis après on complète avec les films.

*P.N. : Quels sont les critères d'accès au centre ?*

**S. :** Bon les critères d'accès au centre, n'importe quel jeune peut avoir l'accès que ce soit chrétien, catholique ou chrétien protestant ou encore les musulmans peuvent aussi être là avec nous c'est-à-dire que on reçoit tous les jeunes possible. Oui tout à fait gratuit puisque quand tu viens d'abord tu appartiens à un groupe comme je viens de citer ceux qui font de sport, ceux qui sont de volet culturel, tu appartiens d'abord à un groupe et puis tu peux donner deux photos d'identité plus 250 pour la carte d'adhésion. C'est tout.

*P.N. : Ces groupes sont-ils créés ici au centre même ou ailleurs ?*

**S. :** Y a aussi des groupes qui sont créés au centre. Y a aussi d'autres groupes qui viennent qui intègrent aussi le centre et on travaille ensemble.

*P.N. : Quels sont les critères d'insertion des groupes qui viennent d'ailleurs ?*

**S. :** Bon, ça ils, quand c'est un groupe qui vient pour adhérer, ce groupe là il faut donner 2000 francs<sup>5</sup> et puis les photos pour vraiment que vous soyez reconnus puis c'est tout.

*P.N. : Quel est le nombre total de groupes qui évoluent ici dans ce centre ?*

**S. :** Bon, les groupes du côté de l'oratoire ils sont une quinzaine et même du côté de centre de jeunes, une quinzaine aussi.

*P.N. : De quoi sont constitués ces groupes ?*

**S. :** Bon, les groupes y a les groupes de handball, de basket, de volley et y a aussi ceux de jeux de salle. On peut citer aussi ceux qui sont pour les amis de la nature, les amis de magona, les choristes. On a aussi les groupes vocationnels, on a des groupes ceux de la JEC<sup>6</sup>, y a aussi des Kemkogui et y a aussi la ronde des artistes. Donc y a plusieurs groupes au sein même du centre. Y a aussi ceux de la bibliothèque qui sont dénommés cercle de réflexion. Voilà.

*P.N. : Selon vous, comment se répartit en tranche d'âge le public qui fréquente régulièrement votre centre ?*

**S. :** Bon les tranches d'âge on a regroupé en deux c'est-à-dire que ceux qui sont pour oratoire. Oratoire c'est de petits enfants et là c'est de 5 à 10 ans et ici au centre des jeunes, c'est-à-dire là, c'est des adolescents jusqu'à 30 ans comme ça.

*P.N. : De combien de salles dispose le centre pour ses activités culturelles ?*

**S. :** Bon on a les deux salles de spectacle. L'une pour les petits enfants et puis l'autre pour les grands, les jeunes. Voilà. Et pour des salles de formation, on a au total dix salles, côté oratoire et puis centre des jeunes. Là c'est des salles de formation, salles des réunions et des salles de spectacle. Voilà.

---

<sup>5</sup> Environ 1,50 euro.

<sup>6</sup> Jeunesse Etudiante Chrétienne.

**P.N.** : *De quels types de formations s'agit-il ?*

**S.** : Bon les formations on a des formations d'abord des animateurs du centre des jeunes Don Bosco, on a aussi de formations en couture, de formation en alphabétisation, de formation en informatique voilà. Donc c'est ça.

**P.N.** : *Existe-t-il une salle destinée spécifiquement aux projections de films ?*

**S.** : Bon on n'a pas une salle destinée uniquement, mais on a la salle de lecture de la bibliothèque qui permet aussi de projeter des films. Mais là on essaie de programmer chaque vendredi, chaque vendredi donc c'est au sein de la bibliothèque donc qu'on anime les films.

**P.N.** : *Quelle est la capacité d'accueil de cette salle ?*

**S.** : Bon la salle on peut compter 110 places assises. Donc on commence avec la projection, c'est ça.

**P.N.** : *De quels équipements disposez-vous pour la projection ?*

**S.** : Bon la disposition des appareils vidéo<sup>7</sup> on a aussi de projecteur<sup>8</sup>, on a un grand écran plat<sup>9</sup> et puis de grand écran géant qu'on peut utiliser aussi de tissu pour les projections.

**P.N.** : *Combien de séances de projections organisez-vous par semaine ?*

**S.** : Bon, par semaine on projette d'habitude chaque vendredi mais quand il y a nécessité on essaie de faire aussi deux, trois fois dans la semaine. Par exemple y en a qui viennent de dehors pour nous demander de projeter le film. Par exemple, les classes des établissements ils viennent, ils demandent et là, on fait en dehors de notre emploi du temps normal. Y a aussi de groupe de femmes, quand il y a l'occasion de la fête des femmes par exemple, là on projette des films pour faire l'animation aussi. Donc c'est pourquoi je parle de nécessité.

**P.N.** : *Pouvez-vous me citer un exemple de demande venu d'un établissement de dehors et quel type de film a été sollicité ?*

**S.** : Par exemple la Destinée<sup>10</sup>, ils étaient venus l'année dernière demander qu'on projette *le jour le plus long* c'est-à-dire ça parle de l'histoire. L'histoire pour les classes de terminales surtout.

**P.N.** : *Diffusez-vous des films tchadiens ?*

**S.** : Oui tout à fait parce que nous, on est beaucoup plus un centre éducatif et les films qu'on projette beaucoup ici c'est des films de SAVE de Sarh. On a par exemple ceux de N'djaména aussi. Y a *Christian*<sup>11</sup>, y a l'autre *Maison Blanche*, on a aussi *Ngar*, c'est-à-dire c'est un peu a trait à l'alcool et ainsi de suite. Donc c'est des films éducatifs qu'on projette beaucoup plus ici.

**P.N.** : *Quels films tchadiens avez-vous diffusés depuis janvier 2009 ?*

**S.** : Cette année, janvier eh bien là on n'est pas encore arrivé, 2009 d'accord. Bon là on a projeté le film de *Ngar* comme je viens de dire, ça parle de l'alcool. On a projeté aussi *Martine*, ça c'est de film qui parle de l'avortement et puis voilà. Et y a aussi le film de *Moussa et Christian* voilà donc ça c'est des films qui a trait à l'éducation aussi donc on a projeté ça. On a projeté aussi le film *Une Lettre* parce que je n'ai pas en tête ici. *Une Lettre Ouverte*, *Lettre Ouverte* voilà. Ça aussi on a projeté donc au total je n'ai pas tout cité mais une dizaine qu'on a projeté ici c'est-à-dire pour le film tchadien. On a projeté aussi le film de *Abba Khalaam* je ne sais pas si c'est ça qui est le titre mais c'est le nom de l'acteur que je connais c'est ça. Voilà donc, on aime beaucoup les films tchadiens.

---

<sup>7</sup> Il s'agit de lecteur DVD et de Magnétoscope

<sup>8</sup> Il s'agit d'un vidéo projecteur

<sup>9</sup> Il s'agit d'un écran plasma

<sup>10</sup> La Destinée est un établissement secondaire Privé

<sup>11</sup> Il s'agit de *Moussa et Christian* (voir chapitre consacré aux centres culturels religieux).



*P.N. : Pouvez-vous me citer les noms des réalisateurs de ces films ?*

**S. :** Ha non là je n'ai pas en tête si (riant) je peux jeter un coup d'œil sur les CD ou cassettes pour savoir mais pour le moment je n'ai pas en tête.

*P.N. : Horaire et calendrier de leur diffusion?*

**S. :** Bon, nous on travaille généralement le soir avec les jeunes. Donc c'est à partir de 15 heures c'est à partir de 15 heures jusqu'à 17 heures. Donc c'est-à-dire quand on projette les films, le film est accompagné de débats. Donc on ne regarde pas le film comme on regarde dans les quartiers, on regarde, le film termine et puis on quitte. Nous, on essaie de débattre, creuser en profondeur qu'est-ce que le film voulait dire et faudrait que les jeunes qui viennent ici repartent avec quelque chose en tête, une leçon pour leur vie. Parce que ils ne peuvent pas regarder si l'acteur a fait ceci, il faut pas le suivre comme ça mais, je le suis avec une raison valable. Ça veut dire pour changer le monde. Un temps on voit que si les gens s'entretient, il ne faut pas aussi aller et tuer mais, c'est une manière de les amener à mettre les garde-fous et pour leur vie, pour leur propre vie quoi.

*P.N. : Généralement qui anime ces débats ?*

**S. :** Bon les débats ça dépend. Y a des jeunes qui sont au niveau de cercle de réflexion, un groupe dénommé cercle de réflexion au sein de la bibliothèque qui fait l'animation. Tantôt j'interviens aussi pour faire l'animation. On appelle aussi les gens compétents comme de fois on a appelé Laring Baou, on appelle par exemple si c'est des films de ciné pour les élèves de terminale et autres, là on fait appel à des professeurs qui viennent faire l'animation aussi avec nous.

*P.N. : Comment définiriez-vous l'accueil des jeunes à ce type de projection ?*

**S. :** Oui les jeunes viennent, ils viennent nombreux. On constate que ils viennent, mais pour suivre et quitter tout de suite parce que ils ont l'habitude de suivre comme ça au quartier mais on les dit que ici, après le débat, après le film on doit avoir un débat et il faudrait qu'ils se préparent bien pour qu'on échange ensemble. Et de fois, quand on constate qu'ils quittent après le film, on essaie d'ouvrir un peu le débat avant de commencer le film.

Ils s'intéressent beaucoup, beaucoup plus parce que y a les élèves de terminale qui, quand on projette par exemple un film, un roman adapté au film, là ça les intéresse beaucoup et là ils adorent ça.

*P.N. : Vous ont-ils demandé la rediffusion de certains films tchadiens ?*

**S. :** Oui par exemple *Ngar*, c'est un acteur mais ses films, ce film s'appelait *Kass Wai*. C'est ça que je veux dire. Alors ça parle de l'alcool et beaucoup veulent qu'on reprenne parce que ils, à l'approche par exemple des fêtes, ils se noient complètement dans l'alcool et ils préfèrent vraiment comprendre ce film pour sensibiliser même d'autres jeunes qui ne sont pas là avec eux. Par exemple le film de *Abba Khalaam* et là ça parle de sida et leur nouvel film, le nouveau film ils ont parlé de de location c'est-à-dire des bailleurs qui exagèrent avec les locataires et tout ça là ça les intéresse ils veulent que on remet encore. Voilà c'est ça.

*P.N. : Quel genre de films diffusez-vous régulièrement ?*

**S. :** Les films qu'on diffuse régulièrement bon c'est les films éducatifs et beaucoup plus c'est des films tchadiens. Je peux parler de *Martine*, ça parle de l'avortement des jeunes, de jeunes filles. Y a aussi des films de...

*P.N. : Comment faites-vous le choix de ces films?*

**S. :** Bon, on choisit selon les besoins des jeunes parce que on ouvre un cahier de demande des jeunes et ils viennent, ils cochent alors on voit le nombre de gens qui veulent tel film bon, on essaie de programmer avec eux.

*P.N. : S'agit-il de films que vous avez déjà vus, dont vous avez entendu parler ou vous les a-t-on conseillés ?*

**S. :** Bon de fois c'est des films qu'on a déjà vus et qui est intéressant pour projeter ou encore y a des films que on nous a dit que voilà tel film est aussi important et on projette pour sensibiliser les jeunes. Y a des films qui sont par exemple des films camerounais là *Une vie une histoire* ça parle du sida. Et là c'est des films qui nous intéressent particulièrement pour sensibiliser les jeunes parce que le sida nous a pas encore quitté et il faut toujours essayer de sensibiliser les jeunes.

*P.N. : Si on vous les a conseillés, par qui ?*

**S. :** Ah, ben y a des gens qui ont suivi avant tels que bon, les éducateurs, de fois c'est des responsables mêmes du centre tel que le directeur il a vu c'est intéressant il vient nous proposer et de fois on va vers nos partenaires comme au niveau de CCF ou Centre Emmanuel tout ça, il nous propose des films qui nous intéressent, qui les intéressent et si ça nous intéresse on programme aussi.

*P.N. : Quels sont, d'après vous, parmi les différents genres cinématographiques, les favoris des jeunes ?*

**S. :** Bon les films qui intéressent beaucoup les jeunes c'est des films qui a trait à leurs besoins urgents tels que les films qui les orientent un peu vers l'amour. L'amour entre les jeunes ou bien des relations entre les jeunes ou des films qui parlent un peu de guerre, de films qui parlent aussi un peu de leurs études. Voilà comme je parlais de films adaptés aux romans, donc ça les intéresse particulièrement mais y en a qui aiment des films de guerre<sup>12</sup>, des films un peu d'amour<sup>13</sup> mais qui, derrière ça, y a une leçon à dégager, là on programme avec eux.

*P.N. : Où et comment vous approvisionnez-vous en films ?*

**S. :** Voilà les films, avant quand on n'a pas de moyens, on loue<sup>14</sup> au niveau de Centre Emmanuel, Centre Culturel Français et de fois RLP Réseau de Lecture Publique nous donne aussi un peu de films. Mais maintenant on essaie de payer. On paie avec notre propre argent.

*P.N. : Annoncez-vous la diffusion de vos films à la presse ?*

**S. :** Voilà c'est ce qu'on n'a pas l'habitude de le faire mais on fait des affiches. Nous on annonce on fait de publicité au niveau des établissements on fait des affiches simplement mais au niveau de la presse non. On utilise le format A4, les feuilles A4 qu'on utilise mais on affiche dans des établissements les plus proches et dans des églises aussi et au sein même de notre centre ici.

*P.N. : Comment définiriez-vous votre rôle dans la vie culturelle du pays ?*

**S. :** Bon notre rôle c'est d'éduquer, nous sommes des éducateurs et ce que nous faisons ici c'est de compléter les parents, compléter aussi le gouvernement, compléter les autres parce que nous seuls, nous ne pouvons pas c'est-à-dire faire tout mais on est complémentaire avec les autres c'est-à-dire notre rôle c'est l'éducation.

---

<sup>12</sup> Il s'agit des guerres inter-ethniques, intercommunautaires, civiles etc.

<sup>13</sup> Il s'agit des relations entre les jeunes et leurs conséquences telles que les grossesses non désirées, les avortements etc.

<sup>14</sup> Un film se loue à 2000 francs avec 500 francs de caution

**Entretien n°8**  
**BOUBADINGAO Romain**  
**Centre Catholique Universitaire**  
**Sabangali/N'Djaména**

Entretien réalisé le 13 janvier 2009 à 09 heures 15 au Centre Culturel Universitaire

**Durée** : 15 mn 34 s

*P.N. : Comment s'appelle ce centre ?*

**R.B.** : Le Centre s'appelle Centre Catholique Universitaire.

*P.N. : Quel est son statut juridique ?*

**R.B.** : C'est un centre d'obédience religieuse créé par le diocèse de N'Djaména.

*P.N. : Quelles sont les raisons qui ont motivé le choix de ce lieu ?*

**R.B.** : La proximité des établissements scolaires tels que le lycée Eboué, le lycée technique commercial, l'ENAM, l'ISSED, l'ENIB mais surtout l'université et quelques instituts universitaires.

*P.N. : Quelle est la date de sa création ?*

**R.B.** : Le centre a été créé en 1989 par le diocèse de N'Djaména.

*P.N. : Quelle est la raison sociale de l'organisme fondateur ?*

**R.B.** : L'objectif principal de la création de ce centre est de favoriser le brassage et compléter surtout la formation des jeunes parce que nous avons réalisé qu'il manque un cadre idéal pour la formation de la jeunesse surtout dans le cadre des recherches complémentaires aux cours qu'ils prennent en classe. Le centre se veut un cadre permettant à ces jeunes de combler certaines de leurs lacunes dans les études.

*P.N. : Quelles sont les missions qui lui sont assignées ?*

**R.B.** : La mission du centre est de former les jeunes sur le plan humain, spirituel et intellectuel grâce à la lecture que nous leur offrons par l'intermédiaire de la bibliothèque, l'animation autour des thé-débats et les conférences-débats mais aussi les projections des films et des cours de soutien.

*P.N. : Quelle place occupe le cinéma dans ses activités ?*

**R.B.** : Le cinéma occupe une grande place dans nos activités. Je dirai 35 à 50% puisque nous programmons aux moins deux fois les films dans la semaine pour les jeunes.

*P.N. : Quels sont les critères d'accès au centre ?*

**R.B.** : L'accès au centre se fait sur abonnement. Les jeunes doivent présenter une pièce d'identité, fournir une carte photo et une adresse.

*P.N. : A combien estimez-vous le nombre de jeunes inscrits dans ce centre ?*

**R.B.** : Le nombre des abonnés varie suivant les années puisque nous travaillons avec les jeunes scolarisés. Pour le moment nous sommes encore en début d'année scolaire et il est difficile de donner avec exactitude le nombre des abonnés. Aussi, les jeunes s'inscrivent au centre tout au long de l'année, alors il serait un peu

difficile de donner un chiffre exact mais la moyenne des abonnés de ce centre se situe autour de 200. Il arrive des années où nous avons plus que ça.

*P.N. : Selon vous, comment se répartit en tranche d'âge le public qui fréquente régulièrement votre centre ?*

**R.B. :** La tranche d'âge des jeunes qui fréquentent notre centre se situe entre 15 et 35 ans puisque nous recevons les élèves du secondaire et les étudiants des grandes écoles supérieures également.

*P.N. : De combien de salles dispose le centre pour ses activités culturelles ?*

**R.B. :** Le centre dispose de trois salles pour ses activités. Il y a une salle polyvalente, une salle où se tiennent les réunions, les rencontres et les formations et enfin un hangar dégagé pour les conférences et cérémonies.

*P.N. : Existe-t-il une salle destinée spécifiquement aux projections de films ?*

**R.B. :** Oui.

*P.N. : De quels équipements disposez-vous pour la projection ?*

**R.B. :** Pour la projection des films, le centre dispose d'un lecteur DVD, d'un lecteur cassette vidéo, d'un vidéo projecteur, d'un poste téléviseur pour les projections restreintes, et d'un écran de projection pour la projection grand public.

*P.N. : Combien de séances de projections organisez-vous par semaine ?*

**R.B. :** Pour les jeunes, nous programmons deux projections dans la semaine, mais pour l'équipe de direction, nous programmons également des films de réflexion et cela se fait selon les occasions. Mais nous nous retrouvons également pour regarder tout nouveau film afin de nous accorder sur sa diffusion ou non.

*P.N. : Diffusez-vous des films tchadiens ?*

**R.B. :** Oui.

*P.N. : Quels films tchadiens avez-vous diffusés depuis janvier 2009 ?*

**R.B. :** Nous diffusons les films produits par le SAVE. Parmi ces films diffusés on notera « *Pour un veau* », « *Adoum et Christian* », « *Lettre ouverte* » et « *Abouna* » de Mahamat Saleh Haroun, mais nous diffusons aussi d'autres films africains principalement des films burkinabés.

*P.N. : Horaire et calendrier de leur diffusion ?*

**R.B. :** Nous programmons les films tous les jeudis à 16 h 00 pour permettre aux jeunes de venir nombreux participer puisque le matin ils sont absorbés par les études.

*P.N. : Ceci signifie que vous faites de la censure quand il s'agit des films à ne pas projeter aux jeunes ?*

**R.B. :** Bien sûr, puisque comme je l'ai dit, nous formons les jeunes dans le domaine spirituel également et à ce titre, nous ne devons pas leur diffuser n'importe quoi. La seconde chose c'est que notre centre est un centre d'obédience chrétienne et à ce titre, il se fait le devoir de se démarquer des autres centres ou de ce qui se fait dans les ciné-clubs du quartier.

*P.N. : Qui sont les membres de cette équipe de direction ?*

**R.B. :** L'équipe de direction est composée comme son nom l'indique des instances de direction elles-mêmes. Nous avons dans cette équipe la directrice elle-même, des aumôniers, du responsable de la bibliothèque et son assistant, de l'intendant. Nous travaillons en étroite collaboration avec les responsables du centre de Farcha.

*P.N. : Qui anime généralement les débats après les projections des films ?*

**R.B. :** Après les projections, les débats sont généralement animés par nous-mêmes. C'est-à-dire l'équipe de direction et principalement le bibliothécaire puisqu'à l'heure de la projection, la bibliothèque est fermée puisque nous ne pouvons pas avoir deux activités parallèles qui demandent la présence des jeunes en même temps. Mais quelquefois nous invitons d'autres personnes qui viennent intervenir après la projection également. Nagriam est passé présenter son film « *Pour un veau* », Mahamat Saleh Haroun également était passé parler de son film « *Abouna* » aux jeunes.

*P.N. : Comment définiriez-vous l'accueil des spectateurs à ce type de projection ?*

**R.B. :** Les jeunes étaient nombreux et ravis de cela surtout que c'est le réalisateur lui-même qui est venu parler de son film. Ils souhaiteraient que de telles projections en présence du réalisateur puissent avoir lieu régulièrement mais les moyens ne nous permettent pas de faire venir ces réalisateurs pour satisfaire le désir de ces jeunes c'est pourquoi nous faisons ce qui est en notre pouvoir en intervenant nous-mêmes après les projections.

*P.N. : Vous ont-ils demandé la rediffusion de certains films tchadiens ?*

**R.B. :** Oui.

*P.N. : Quels sont les films rediffusés ?*

**R.B. :** Nous avons rediffusé à leur demande « *Abouna* » par exemple.

*P.N. : Quel genre de films diffusez-vous régulièrement ?*

**R.B. :** Les films que nous diffusons régulièrement ici sont surtout les films de réflexion et de détente. Les films de réflexion sont des films qui portent beaucoup plus sur des thèmes religieux et permettent aux jeunes de tirer des leçons de morale allant dans le sens de leur formation spirituelle. Les films de détente sont des films qui permettent aux jeunes de se divertir, de s'éclater par exemple.

*P.N. : Quels sont les thèmes qui reviennent souvent lors de ces conférences-débats ?*

**R.B. :** La place des jeunes dans la société. Les jeunes ont pris conscience de leur situation et ne manquent pas de discuter autour de ce thème.

*P.N. : Comment choisissez-vous les films que vous diffusez : s'agit-il de films que vous avez déjà vus, dont vous avez entendu parler ou vous les a-t-on conseillés ?*

**R.B. :** Le choix des films que nous diffusons se fait par rapport à la ligne de conduite du centre qui est de former spirituellement, intellectuellement et humainement les jeunes donc nous choisissons nos films par rapport à cela.

*P.N. : Ceci signifie que tous les thèmes à débattre au cours de l'année sont arrêtés à l'avance et vous choisissez au fur et à mesure les films qui les accompagnent tout au long de l'année ?*

**R.B. :** Oui bien sûr. Nous le faisons à la rencontre de direction.

*P.N. : Quels sont, d'après vous, parmi les différents genres cinématographiques, les favoris du public ?*

**R.B. :** Les jeunes aiment beaucoup les films africains. Surtout les films burkinabés et ivoiriens.

*P.N. : Où et comment vous approvisionnez-vous en films ?*

**R.B. :** En ce qui concerne notre approvisionnement en films, nous commandons certains films à la Médiathèque Trois Mondes quand la directrice va en vacances en France elle nous les commande. Nous prenons également certains films au CCF où nous sommes abonnés ou quelques fois nous les louons ou nous les prenons avec des amis.

*P.N. : Annoncez-vous la diffusion de vos films à la presse ?*

**R.B. :** Non.

*P.N. : Comment définiriez-vous votre rôle dans la vie culturelle du pays ?*

**R.B. :** Notre rôle comme je l'ai dit au début, c'est de prendre activement part à la formation et à l'épanouissement de la jeunesse.

*P.N. : Pouvez-vous me citer les cinéastes tchadiens qui sont passés dans votre centre accompagner la diffusion de leurs films ?*

**R.B. :** Comme je l'ai dit il y a Nagriam qui est passé accompagner son film « *Pour un veau* » et Mahamat Saleh Haroun également pour son film « *Abouna* ». Il n'y a que les deux là jusque-là. Mais notre souhait est de voir les cinéastes venir régulièrement accompagner leurs films.

## **Entretien n°9**

**KONGAR NGUEABAYE**

**Responsable, Centre Emmanuel**

**Kabalaye/N'Djaména**

Entretien réalisé le 12 décembre 2009 à 08 heures 15 au centre

**Durée : 36 mn 46 s**

*P.N. : Comment s'appelle ce centre ?*

**K.N. :** Le centre s'appelle, le Centre Emmanuel.

*P.N. : Quel est son statut juridique ?*

**K.N. :** Son statut juridique, il dépend du diocèse de N'djaména. C'est un centre de l'église catholique créé pour permettre aux jeunes d'avoir un outil de travail, documents et par l'intermédiaire de la bibliothèque ; c'est dans ce souci que le centre a été créé par l'église N'djaména, par le diocèse de N'djaména.

*P.N. : Quelles sont les raisons qui ont motivé le choix de ce lieu ?*

**K.N. :** Je crois que le diocèse a assez d'espace au niveau de Kabalaye. Vous avez vu c'est tout un carré. Y a la paroisse, y a le centre d'accueil, y a l'aumônerie des jeunes et ils ont voulu aussi ajouter à côté de l'aumônerie ce centre parce que je crois que c'est pas aussi loin du lycée, du grand lycée de N'djaména avec le lycée technique commercial comme lycée technique industriel et on a en ce moment le lycée de la Concorde qui est créé donc tout autour du centre Emmanuel on est entouré par des établissements publics comme privés et les

jeunes sont beaucoup plutôt intéressés et attirés par les activités, les différentes activités que nous faisons ici. Je crois que ce sont les raisons qui ont poussé le diocèse à implanter le centre Emmanuel ici au quartier Kabalaye pour permettre à ces jeunes d'avoir un outil de travail.

*P.N. : Quelle est la date de sa création ?*

**K.N.** : Le centre a été créé au début dans les années 1965 et ne s'appelait pas centre Emmanuel mais centre de jeunes pour les lycéens et collégiens mais c'est en 1989 que l'ancien archevêque Monseigneur Charles Vandame avait confié le centre Emmanuel à la communauté des sœurs Saint François Xavier et c'est à partir de 1989 que le centre Emmanuel, le centre des jeunes pour les lycéens et collégiens a pris le nom de centre Emmanuel et cette année nous fêtons les 20 ans le 19 décembre.

*P.N. : Quelle est la raison sociale de l'organisme fondateur ?*

**K.N.** : Euh, c'est pour permettre aux jeunes de se rencontrer. C'est pour permettre aussi aux jeunes de se retrouver pour s'entraider et faire un travail, disons sur le plan intellectuel, parce que nous avons constaté que y a pas de bibliothèque dans les différents lycées de N'djaména. Y a pas de bibliothèques dans les collèges donc les jeunes n'ont pas un document pour faire un travail. Ils n'ont pas aussi la possibilité de payer des livres parce que ça coûte extrêmement cher donc l'église a pensé créer ce centre pour permettre n'est-ce pas aux jeunes de venir se retrouver ensemble. Ce n'est pas seulement le brassage mais il faut aussi tenir compte de ce lien d'amitié que les jeunes tissent entre eux-mêmes et en plus de la bibliothèque je peux dire ça leur permet n'est-ce pas de pallier à ce manque disons au niveau des structures scolaires dans les différents établissements de la capitale.

*P.N. : Quelles sont les missions qui lui sont assignées ?*

**K.N.** : Bon (rire) \*les missions qui lui sont assignées\* c'est d'abord éduquer la jeunesse, l'éducation des jeunes. Cette éducation se passe à travers les différentes activités que nous faisons ici. Je parle par exemple du soutien scolaire qui est fondamental. Vous savez dans nos différents établissements les élèves sont très nombreux dans les salles de classes et les professeurs n'ont pas la possibilité n'est-ce pas de faire un travail exemplaire avec les élèves. Donc les élèves prennent les cours mais ils n'ont pas aussi le temps pour poser des questions aux professeurs, alors nous on organise des cours de soutien ici et quand ils reviennent chez nous, ici nous avons des professeurs qui travaillent n'est-ce pas avec nos jeunes ici. C'est des professeurs qui ne sont pas payés, ce sont des bénévoles, donc ils aident ces jeunes à reprendre ensemble le cours mal compris au lycée à travers ce cours de soutien, à travers la permanence et ces jeunes essaient de progresser en faisant des exercices d'application, en reprenant aussi d'autres exercices et, au fur et à mesure, ils arrivent à assimiler les cours non compris au lycée; donc ça c'est une des activités que nous faisons ici à travers le soutien et la permanence. Nous avons aussi la possibilité d'organiser des conférences-débats. Vous savez, pour aider les jeunes ce n'est pas seulement les cours et les livres qui suffisent, mais il faut ouvrir aussi l'esprit des jeunes par rapport à la réalité n'est-ce pas de notre pays, par rapport à la réalité africaine, par rapport à la réalité du monde entier. Donc je prends par exemple le thème du réchauffement de la terre. Nous avons vu par exemple cette année des films. Nous avons eu la possibilité d'avoir de conférences mais un jeune par exemple qui est en seconde, qui est en première et terminale doit chercher à savoir ce que c'est que le réchauffement de la terre donc même si dans son établissement on ne le lui parle pas, nous ici on leur donne cette possibilité de connaître un peu quelles sont les causes, quelles sont les conséquences aussi de ce réchauffement de la terre par rapport à notre réalité. En plus de conférences-débats que nous organisons ici il y a aussi des rencontres inter religieuses. Nous sommes un pays laïc, y a des chrétiens, y a des musulmans, y a des protestants. Donc dans ce centre, nous accueillons tout le monde. Mais pour se connaître davantage, nous organisons aussi des conférences inter religieuses ou des rencontres inter religieuses et pendant ces conférences, les jeunes s'expriment librement, ils posent des questions et les conférenciers essaient de les répondre mais je pense que c'est important de se connaître pour pouvoir vivre en parfaite harmonie. Nous avons notre slogan ici : on dit on est différent mais on se respecte, donc le respect dans la différence et ça c'est très important pour nos jeunes ici. En plus des conférences-débats, nous avons aussi la projection des films. Nous organisons des séances de projection des films mais ça ne se passe pas comme dans les cinés du quartier. On réfléchit en équipe de base, en équipe pédagogique ensuite nous programmons des films qui peuvent intéresser nos jeunes, qui peuvent ouvrir aussi leur esprit n'est-ce pas à la réalité du Tchad ou disons à d'autres réalités et le film se

passer tous les samedis à partir de 15 h 30. Après avoir suivi un film, on reste sur place, on fait un débat et on ressort de ce débat avec des idées pour pouvoir n'est-ce pas enrichir notre culture, enrichir disons tout ce que nous abordons, voilà notre connaissance quoi. Donc voilà un peu comment ça se passe avec les films. Mais les films, ça dépend. Y a les films quelquefois organisés aussi par les jeunes de l'extérieur, les différents établissements de la capitale viennent chez nous ici regarder nos films aussi. Donc on fait beaucoup plus des activités par rapport à ce que nous faisons ici. Il y a aussi dans le domaine religieux. Nous sommes un centre catholique donc nous organisons des recollections, nous organisons aussi disons des matinées avec des jeunes qui veulent disons prier, qui veulent rencontrer Dieu. Il y a aussi des échanges et des prêts de documents que ça soit sur le plan religieux catholique ou protestant ou musulman, y a des documents à la bibliothèque donc les jeunes peuvent passer prendre ce document pour permettre de connaître comment l'autre vit dans sa religion. C'est mieux de connaître la religion de l'autre que sa méconnaissance et dire de n'importe quoi sur l'autre donc y a les prêts de documents aussi. Donc voilà un peu comment ça se passe ici. La mission, c'est de pouvoir éduquer les jeunes, voilà, éduquer les jeunes à être des responsables, voilà, des responsables d'eux-mêmes voilà, à faire un bon travail pour le pays, pour eux-mêmes, pour la famille. Donc voilà la mission que nous avons. C'est d'encadrer ces jeunes à être des responsables de demain.

*P.N. : Quelle place occupe le cinéma dans ses activités ?*

**K.N. :** Je peux dire que le cinéma occupe à peu près 30 à 35% de nos activités parce que les films sont programmés à trois niveaux. Les seconds cycles de la seconde en terminale ils ont leurs films tous les samedis. Ceux de la matinée ont leurs films aussi tous les mercredis à partir de 9 heures et ceux qui viennent dans l'après-midi, le premier cycle, ceux qui suivent une formation en EVA<sup>15</sup> eux aussi, après chaque séance d'EVA ils ont une séance de projection. Donc je peux dire que le film occupe entre 30 à 35% de nos activités parce que c'est un appui, je peux dire c'est un outil pédagogique qui vient renforcer les cours, qui vient renforcer les différentes connaissances que les élèves ont eu d'une manière théorique, avec le film, ils comprennent encore mieux.

*P.N. : Quels sont les critères d'accès au centre ?*

**K.N. :** Pour avoir accès ici au centre, nos critères sont très simples. Il suffit d'être élève dans un lycée ou dans un collège de la capitale. Nous prenons tout le monde de la sixième en terminale voilà. Filles comme garçons, de toute religion et de toutes régions. Il suffit d'être là à temps pour s'inscrire. Mais généralement à partir de mars les inscriptions prennent fin. Donc pour cette année, les nouveaux ils paient 4250<sup>16</sup> et les anciens ils paient 3750<sup>17</sup>. Donc voilà un peu les conditions. Mais ce que nous exigeons beaucoup, c'est les bulletins. Nous exigeons au moins un bulletin de l'année pour pouvoir inscrire un élève chez nous ici. Et nous tenons compte des bulletins, pourquoi ? Parce que y a des élèves qui n'ont pas n'est-ce pas de bons comportements ou qui n'ont pas une bonne conduite dans leur établissement et pour pouvoir les inscrire ici, on tient compte beaucoup plus de note, de la note de conduite pour nous permettre de suivre ces élèves parce que si on prend n'importe qui c'est un peu difficile. Le suivi pour nous c'est important ici donc voilà pourquoi nous mettons beaucoup l'accent sur les bulletins.

*P.N. : A combien estimez-vous le nombre de jeunes inscrits dans ce centre ?*

**K.N. :** Je sais que moi-même je suis ancien du centre Emmanuel mais dans les années 92 – 93, dans les années 94 – 95 jusqu'à dans les années 2000, le nombre varie avec l'année et les activités d'été parce que nous organisons aussi les cours d'été, on peut atteindre 1200 – 1300. Mais depuis 2003, 2004, 2005, le nombre commence à décroître parce que ils ont créé aussi d'autres centres de jeunes à Paris Congo Centre Loyola, à Amriguébé, Tente d'Abraham donc c'est les jeunes qui sont dans de quartiers éloignés sont restés dans ces centres. Actuellement nous sommes au tour de 500 à 600 jeunes pendant l'année scolaire et avec les activités d'été, on prend à peu près 300 donc on peut avoisiner 900 à 1000 jeunes.

*P.N. : Selon vous, comment se répartit en tranche d'âge le public qui fréquente régulièrement votre centre ?*

---

<sup>15</sup> Education à la vie et à l'amour.

<sup>16</sup> Environ 6,50 euro

<sup>17</sup> Environ 5,70 euro



**K.N.** : Les jeunes, l'âge varie, par exemple pour les plus petits, on peut prendre entre 12 ans et 13 ans pour les plus petits au niveau de la sixième. En terminale on peut retrouver facilement 22, 23 ans. Voilà.

**P.N.** : *De combien de salles dispose le centre pour ses activités culturelles ?*

**K.N.** : Pour nos activités culturelles on a 9 salles de classes plus une salle de profs. Nous avons une salle de projection et nous avons une salle pour nos petites activités, on appelle salle Saint François Xavier. Voilà donc.

**P.N.** : *Existe-t-il une salle destinée spécifiquement aux projections de films ?*

**K.N.** : Oui, c'est la salle où nous sommes en train de réaliser l'interview ici dedans. C'est dans cette salle que se passe la projection des films. Le problème c'est que quand il fait frais on peut prendre jusqu'à 120. On peut prendre jusqu'à 120 élèves. Mais quand il commence à faire chaud entre mars – avril – mai, même si je suis à 60 - 70 jeunes, on sort, on s'en sort difficilement à cause de la chaleur. Voilà.

**P.N.** : *De quels équipements disposez-vous pour la projection?*

**K.N.** : Pour la projection de films nous avons un vidéo projecteur avec un lecteur DVD Philipp, ensuite nous avons un amplificateur voilà, avec toute une alimentation pour le stabiliser en cas de coupure. Donc voilà les matériels que nous avons. Mais il arrive de fois où le projecteur peut lâcher. Y a le problème de lampe qui se pose quelquefois en attendant de trouver une lampe en Europe pour remplacer celle qui est défectueuse, on est obligé d'utiliser le petit téléviseur. Voilà, donc de temps en temps on utilise le petit téléviseur aussi pour pouvoir projeter les films aux jeunes. Donc, voilà un peu les matériels que nous avons pour projeter le film aux jeunes. Mais en plus de ces matériels nous avons aussi des cassettes comme films. On a un écran, c'est un écran blanc, le nom je ne connais pas exactement (rire) \*je n'ai pas le nom, oui un écran mural qui est fixé, c'est en toile oui, normalement on projette le film on le tend, oui on le tend. Après avoir suivi le film, on enrôle mais avec l'effet de la chaleur ça se gâte rapidement, donc on a préféré coudre une fois et le fixer au mur donc ça reste définitivement là au mur. Voilà.

Pour le poste téléviseur c'est 24 pouces mais pour l'écran je ne sais pas est-ce que ça doit être 2 mètres sur 2. Ça doit être un carré. Voilà.

**P.N.** : *Combien de séances de projections organisez-vous par semaine?*

**K.N.** : C'est très difficile de déterminer le nombre de séances. Pour nos jeunes ici, c'est trois fois, c'est trois fois dans la semaine. Le samedi pour les aînés, le mercredi pour le premier cycle pour ceux qui viennent dans la matinée et un après-midi pour ceux qui font EVA. Bon, pour les jeunes de l'extérieur, ça dépend. Y en a qui viennent constamment pour regarder les films sur la tragédie du roi Christophe, les mains sales, la deuxième guerre mondiale, l'étudiant de Sowéto. Donc les classes du lycée Félix Eboué ou du lycée de la Concorde ou lycée de la Paix viennent régulièrement demander. Donc c'est très difficile de fixer un nombre exact de films des jeunes de l'extérieur par semaine.

Nous on projette pour nos jeunes le samedi, le mercredi mais pour les établissements de l'extérieur, c'est eux qui viennent. C'est eux qui viennent nous voir, on programme le film, on note la date et ensemble on fixe un jour ils viennent avec leurs collègues suivre le film mais ce n'est pas nous qui programmons et eux ils viennent.

**P.N.** : *Diffusez-vous des films tchadiens ?*

**K.N.** : Oui on diffuse des films tchadiens. Je pense que les jeunes commencent à découvrir les films tchadiens. Et je ne sais pas est-ce que dans d'autres centres on fait le même travail comme chez nous ici, mais ici nous projetons assez de films n'est-ce pas tchadiens. Que ce soit les films réalisés par Haroun, réalisés par Issa Serge Coelo, réalisés par SAVE de Sarh, c'est des films que nous projetons beaucoup ici et ça intéresse beaucoup les jeunes et le gros problème c'est que les jeunes ne connaissent pas les films tchadiens. Ça il faut être réaliste. Peut-être quelques rares curieux qui s'intéressent ou qui cherchent à découvrir les films tchadiens mais quand on projette un film, après ils nous demandent ça c'est la ville de Sarh, ça c'est la ville d'Abéché, ça c'est telle ville mais comment ils ont pu réaliser. Je dis mais ce sont des tchadiens qui ont réalisé ces films alors ils sont surpris. Alors ils me posent la question est-ce que vous avez d'autres exemplaires de films

réalisés par les tchadiens alors je sors en DVD ou en cassette je montre, je fais circuler par rangée je dis voilà les films réalisés chez nous alors ils disent mais ils sont surpris. Je dis mais on fait de belles choses chez nous ici mais on ne cherche pas à découvrir et cela m'amène à réfléchir aussi quand j'étais déjà à Bobo, je parle des films Burkinabés que je vois ici au Tchad aux Burkinabés de Bobo mais ils sont surpris. Ils disent mais ils ne connaissent pas ces films. Donc je dis, la même chose que j'ai constaté à Bobo, je constate ici aussi à N'djaména. Les tchadiens ne connaissent pas aussi leurs films.

*P.N. : Quels films tchadiens avez-vous diffusés depuis janvier 2009 ?*

**K.N.** : Depuis janvier 2009, nous avons projeté « *la Paix des Braves* ». Voilà c'est le conflit agriculteurs – éleveurs. Un film réalisé par Noudjalbaye Ngarndidono, SAVE de Sarh. Ensuite nous avons projeté « *La Maison Blanche* », réalisé toujours par SAVE qui parle de l'héritage. Ensuite nous avons projeté « *Madion* », voilà, qui parle de l'excision. Nous avons projeté aussi je crois la dernière fois « *Moussa et Christian* ». Oui, c'est un film qui intéresse aussi beaucoup de jeunes donc réalisé par SAVE aussi de Sarh. Mais je crois que dans les années 2008 nous avons aussi eu à projeter d'autres. Surtout « *Daresalam* », « *Daratt* », « *Un Taxi pour Aouzou* » parce que ça intéresse aussi beaucoup les jeunes (rire). *Abouna* aussi, voilà. Donc ça ce sont des films que nous avons eu à projeter chez nous ici.

*P.N. : Horaire et calendrier de leur diffusion?*

**K.N.** : La durée ? Ah d'accord, le film ça se projette à partir de 15 h 30 jusqu'à plus tard 18 heures ça prend fin. Mais il arrive de fois où les jeunes sont tellement intéressés et le débat prend trop du temps alors, on est obligé aussi de reporter. Mais ce que nous avons l'habitude de faire, si un film dure deux heures on ne peut pas le regarder en deux heures, donc on le voit en une heure et la semaine prochaine on voit la suite pour pouvoir avancer petit à petit et mieux comprendre parce que si on regarde en deux heures d'un coup, y a des parties qui nous échappent et nous avons des difficultés à circonscrire même pour faire le débat. Donc on avance progressivement. Mais ce qui est intéressant, avant de projeter ces films, je prends le temps de regarder, je prends le temps de décrypter, de voir les différents thèmes abordés dans ces films avant de projeter à ces jeunes et ensuite on organise le débat. Quelquefois c'est l'équipe de base même, l'équipe pédagogique même qui regarde le film, ensuite chacun donne son point de vue est-ce qu'on est d'accord pour projeter, est-ce qu'on n'est pas d'accord voilà, on voit ensemble et on décide de la projection parce que pour projeter quelque chose aux jeunes il faut aussi mesurer un peu qu'est ce que ça peut susciter en eux comme réaction donc on fait un travail en équipe avant de décider la projection.

*P.N. : Ceci signifie que vous faites de la censure quand il s'agit des films à ne pas projeter aux jeunes ?*

**K.N.** : Oui, la censure ça c'est sûr (rire). C'est sûr, la censure c'est sûr parce que il ne faut pas projeter de n'importe quoi aux jeunes. Les jeunes s'intéressent beaucoup à des films violents. Je prends un exemple. Mais si on constate qu'un film est très violent, on ne peut pas le projeter.

*P.N. : Qui sont les membres de cette équipe pédagogique de base ?*

**K.N.** : Cette équipe de base est composée des enseignants du centre Emmanuel donc nous sommes nombreux, à peu près une dizaine de personnes qui constituent cette équipe. Nous ne sommes pas uniquement des tchadiens, y a des expatriés aussi dans l'équipe de base. Voilà. On a des ivoiriens, on a des français, des françaises et des tchadiens.

*P.N. : Qui anime généralement les débats après les projections des films ?*

**K.N.** : C'est moi-même qui anime les débats. C'est moi-même qui anime les débats et les élèves s'expriment d'une manière libre, chacun essaie de donner son point de vue par rapport au film, chacun exprime ce qui l'a touché ou ce qu'il veut faire comme observation par rapport au film. C'est un débat très ouvert et chacun participe d'une manière libre.

**P.N.** : *Comment définiriez-vous l'accueil des spectateurs à ce type de projection ?*

**K.N.** : Les jeunes sont toujours intéressés. L'accueil je pense que le problème ne se pose pas. Ici je parle du respect c'est des jeunes qu'on essaie d'éduquer qui nous respectent, nous aussi on les respecte. Le gros problème c'est l'usage du téléphone portable. Voilà. Vous savez c'est une salle où y a les appareils donc j'essaie de les sensibiliser qu'il faut éteindre le portable quand on rentre ici pour ne pas avoir des interférences.

**P.N.** : *Je veux dire par là comment les jeunes accueillent les films projetés ici au centre ?*

**K.N.** : D'accord : ça ils accueillent vraiment d'une manière très favorable. Ils sont très très intéressés et (rire) ils ont toujours la soif de continuer à regarder les films. Bon, quelquefois ils sont un peu nerveux quand je dis bon le film dure deux heures on ne peut pas regarder en une heure donc on est obligé de regarder en deux séances alors ils sont un peu fâchés mais après ils ont compris que c'est normal parce que si on regarde en deux séances on ne peut pas tout, voilà, on ne peut pas tout comprendre et en mars avril comme je dis il fait très chaud, quand il fait très chaud, moi-même je suis obligé d'être souple avec eux. Je suis obligé d'ouvrir les deux portes pour qu'il y ait un peu d'aération donc ça ce sont des aspects qui nous arrivent de temps en temps.

**P.N.** : *Vous ont-ils demandé la rediffusion de certains films tchadiens ?*

**K.N.** : Oui.

**P.N.** : *Quels sont les films rediffusés ?*

**K.N.** : Par exemple « *Madion* », par exemple « *Moussa et Christian* » qu'ils aiment beaucoup. Ils disent pourquoi ne pas mettre ces films là sur le marché, même si c'est au grand marché pour que le public puisse s'en procurer. Alors je dis mais ça c'est un problème de SAVE. C'est SAVE qui doit avoir ses représentants ici. Et y en a qui disent, mais si on arrive à avoir ces films, nous-mêmes on peut aussi sensibiliser les parents à la maison mais malheureusement on n'en trouve pas sur le marché. Je dis bon, c'est à voir avec SAVE comment SAVE peut mettre ces films sur le marché pour que les tchadiens puissent s'en procurer et je crois que, à chaque fois, surtout quand y a un film tchadien qui se passe ou un film africain, ils disent comment on peut avoir ou comment on peut obtenir. Donc ça c'est des questions qui restent toujours posées et on n'a pas encore totalement trouvé la réponse jusqu'à maintenant.

**P.N.** : *Quel genre de films diffusez-vous régulièrement ?*

**K.N.** : Bon vous savez, on organise tous les lundis des conférences-débats ici. Bon, pour permettre à ces jeunes d'avoir une idée sur les thèmes de la conférence, on organise la projection d'un film qui a trait, qui traite le même sujet que le thème de la conférence. Donc ils se mettent dans le bain déjà pour pouvoir aborder cette conférence. Alors le thème ou les films varient. Tantôt c'est les films africains, tantôt c'est les films européens, tantôt c'est les films tchadiens. Mais il faut consulter le catalogue, il faut consulter les thèmes des différentes conférences pour pouvoir projeter un film qui les intéresse pour pouvoir mieux aborder la conférence.

**P.N.** : *Quels sont les thèmes qui reviennent souvent lors de ces conférences-débats ?*

**K.N.** : Bon, la dernière conférence que nous avons eu c'est l'orientation des jeunes dans la formation professionnelle. Cela nous a conduit à suivre un film intitulé *Laafi*, un film burkinabé parce que les jeunes ne savent pas exactement qu'est-ce qu'ils font après les études et y en a qui savent ce qu'ils vont faire après les études mais ils n'ont pas aussi la possibilité ou l'Etat ne leur donne pas la possibilité. Donc c'est des débats houleux. Et ici chez nous, quand tu prends un jeune qui est en terminale tu lui dis : mais qu'est-ce que tu veux faire l'année prochaine après le bac ? Mais il te dit il ne sait pas. Donc on a fait venir Monsieur Lazare Ndjékourninga qui est venu s'entretenir avec nos jeunes, il leur a expliqué comment ça doit se faire l'orientation. Voilà. Dès déjà la 3<sup>ème</sup>, un jeune élève peut déjà, n'est-ce pas, postuler pour être étudiant dans un institut. Soit il peut aussi continuer ses études en seconde, première et terminale, après le bac, il peut rentrer dans un institut universitaire ou aller à l'université. Mais ces jeunes ne connaissent pas comment ça se passe. Quelquefois y a un problème avec les parents. Le jeune il veut aller faire la série littéraire mais le père dit, tu vas faire la série scientifique. Donc ça fait des problèmes entre les jeunes et les parents, soit entre les élèves et

les professeurs. Donc c'est un problème très compliqué, alors j'ai posé la question pour dire mais est-ce qu'on n'a pas une direction d'orientation et de formation au niveau de Ministère de l'Education Nationale. Il m'a dit, de nom ça existe mais pratiquement c'est un peu difficile. Donc ils sont en train de voir dans quelle mesure pouvoir faire pour aider ces jeunes. Parce que les jeunes ne savent pas exactement comment ça se passe l'orientation.

*P.N. : Comment choisissez-vous les films que vous diffusez : s'agit-il de films que vous avez déjà vus, dont vous avez entendu parler ou vous les a-t-on conseillés ?*

**K.N. :** Bon, ce travail (souriant) \*c'est un travail un peu délicat\*. Il faut être curieux. Il faut beaucoup lire les journaux, il faut aller quelquefois sur l'Internet pour regarder est-ce que y a un nouveau film est prêt à être disponible sur le marché. Quelquefois il faut suivre même la radio RFI, soit Africa n°1. Mais je pense que nous en équipe de base, au début de l'année, on réfléchit ensemble. Qu'est-ce qui intéresse nos jeunes par rapport à notre réalité tchadienne, africaine et d'une manière mondiale. Donc on essaie de réfléchir et chacun apporte ses éléments et il propose tel film, il propose tel thème qu'il faut aborder et à partir de ces thèmes qu'on doit aborder, on cherche des films ainsi de suite pour pouvoir renforcer ces conférences là. Donc voilà un peu comment ça se passe.

*P.N. : Ceci signifie que tous les thèmes à débattre au cours de l'année sont arrêtés à l'avance et vous choisissez au fur et à mesure les films qui les accompagnent tout au long de l'année ?*

**K.N. :** Voilà.

*P.N. : Quels sont, d'après vous, parmi les différents genres cinématographiques, les favoris du public ?*

**K.N. :** Oh y a les films africains, tchadiens. Voilà. Les films burkinabés disons sont beaucoup plus intéressés par les jeunes ensuite les films tchadiens.

*P.N. : Où et comment vous approvisionnez-vous en films ?*

**K.N. :** (Rire). Oh ! C'est difficile, c'est difficile. La plupart de nos films sont venus de la France. Voilà. Nous avons nos bailleurs, nous avons des amis, nous avons des anciens animateurs, des anciens professeurs qui sont repartis en France et qui nous apportent de temps en temps des aides voilà. Ils nous envoient des films quand ils savent que des nouveaux films sont disponibles sur le marché voilà. Ils nous envoient des catalogues. Quelquefois, on commande nos films à Sarh, chez SAVE. Quelquefois nous avons des contacts avec les réalisateurs tchadiens, Haroun, Issa Serge Coelo et les autres. Donc quand le film est prêt à sortir, on paie aussi chez eux. Mais certains films, on commande. Y a la Médiathèque du Monde. Oui je crois c'est le Groupe Trois Mondes, voilà c'est chez eux qu'on commande la plupart de nos films. C'est cher mais on essaie (rire).

*P.N. : Annoncez-vous la diffusion de vos films à la presse ?*

**K.N. :** Non, non, non, c'est juste pour nos jeunes ici donc on ne fait pas des publications à la presse parce que vous savez la salle même ne peut pas contenir tout le monde, donc c'est juste, nos élèves sont prioritaires. Donc on fait des affiches, moi-même je fais des affiches. Je mets juste à l'entrée, à côté de la porte pour pouvoir n'est-ce pas demander aux jeunes de s'inscrire. Donc, ils ont toute la semaine pour s'inscrire et le samedi ils viennent uniquement regarder le film. Et les inscriptions sont gratuites parce que c'est inclus dans leurs frais d'inscription. Ceux qui viennent de l'extérieur paient 100 francs.

*P.N. : Comment définiriez-vous votre rôle dans la vie culturelle du pays ?*

**K.N. :** Bon moi je suis éducateur d'abord. Voilà. Ensuite...

*P.N. : Votre rôle en tant que Centre Emmanuel dans la vie culturelle du pays.*

**K.N. :** Dans la vie culturelle du pays. Je pense que, avec ce travail, oui, c'est pour pouvoir aider les jeunes à découvrir la culture du pays, à découvrir aussi comment nous pouvons entreprendre n'est-ce pas la promotion de la culturelle tchadienne d'abord et africaine et je pense que le centre Emmanuel est là pour apporter cette aide à l'édification de la culture tchadienne et surtout pour encourager aussi les cinéastes ou les réalisateurs tchadiens à faire un bon travail parce que quand les jeunes apprécient déjà ces films, je pense qu'eux aussi ils sont un peu tentés pourquoi pas à être aussi des cinéastes demain ? Donc nous aussi nous sommes là pour la promotion et la diffusion des films réalisés ici chez nous et demander aussi aux cinéastes ou aux réalisateurs de faire davantage un bon travail de qualité pour permettre n'est-ce pas aux jeunes de se sentir à l'aise quand ils abordent les films africains et tchadiens.

*P.N. : Pouvez-vous me citer les cinéastes tchadiens qui sont passés dans votre centre animer la diffusion de leurs films ?*

**K.N. :** Je ne sais pas ce qui s'est passé avant moi mais j'ai entendu parler de Issa Serge Coelo, j'ai entendu parler de Haroun, je ne sais pas qu'est-ce qu'ils ont fait exactement avec les jeunes ici mais j'ai eu de leurs nouvelles. Sinon y a Noudjabaye de SAVE, à chaque fois qu'il arrive ici il passe nous dire bonjour ici parce qu'il sait qu'on projette ses films. (Rire).

## **Entretien n°10**

**DEWORNOU ABELI**

**Responsable, Centre Loyola  
Paris-Congo/N'Djaména**

Entretien réalisé le 29 décembre 2009 à 09 heures 05 au Centre.

**Durée : 24 mn 03 s**

*P.N. : Comment s'appelle ce centre ?*

**A.D. :** Le centre s'appelle le Centre Culturel Loyola.

*P.N. : Quel est son statut juridique ?*

**A.D. :** Le centre est une œuvre d'abord de la paroisse parce que c'est né des besoins de la paroisse, le curé qui était à la paroisse avant le père Amone a senti le besoin d'aider les jeunes et toute la population de Paris-Congo et de Moursal, aider les jeunes à pouvoir étudier et puis les aider à leur épanouissement. Donc c'est pour cela qu'il a créé ce centre. Oui.

*P.N. : Quelles sont les raisons qui ont motivé le choix de ce lieu ?*

**A.D. :** Ce qui a motivé c'est que le quartier Paris-Congo, donc, nous sommes à la limite Paris-Congo Moursal. Mais c'est un quartier qui regorge beaucoup de jeunes dans la ville de N'Djaména, donc cela permet de pouvoir toucher au maximum les jeunes.

*P.N. : Quelle est la date de sa création ?*

**A.D. :** Disons que le centre est créé ou l'ouverture officielle c'est le 17 janvier voilà (rire). Euh non pas 2000 parce que ça fait 3 ans, donc 17 janvier 2006. Voilà.

*P.N. : Quelle est la raison sociale de l'organisme fondateur ?*

**A.D. :** La raison sociale c'est que bon, y a beaucoup de jeunes qui sont démunis et également ces jeunes au départ ils n'ont pas un lieu pour se retrouver, ils n'ont pas un lieu pour se cultiver et le soir quand ils

reviennent du cours ou bien ceux qui ne vont pas au cours se laissent aller dans l'alcool, la drogue ou bien des excitants, donc pour pouvoir permettre à ces jeunes là de pouvoir avoir un cadre où ils peuvent se retrouver et se distraire, s'épanouir et laisser les lieux de boissons. Egalement aider les élèves à approfondir ce qu'ils apprennent déjà à l'école. Donc voilà un peu les raisons sociales qui ont motivé la création de ce centre.

*P.N. : Quelles sont les missions qui lui sont assignées ?*

**A.D.** : Les missions qui lui sont assignées c'est d'abord aider tout jeune quelle que soit sa religion à avoir un cadre approprié pour étudier. Egalement aider à l'épanouissement de tous les jeunes. Les aider à réfléchir ensemble pour construire notre société tchadienne plus précisément la société de la ville de N'Djaména.

*P.N. : Quelles sont ses principales activités ?*

**A.D.** : Nos principales activités sont la bibliothèque ; nous avons les cours de soutien pour ceux qui sont dans les classes d'examen, 3<sup>ème</sup> et terminale, nous avons les cours d'alphabétisation pour les adultes pour les amener à approfondir leur expression orale, la lecture, l'écriture de la langue française. Nous avons une salle d'informatique pour initier les apprenants en Word, Excel, dans les autres, donner une première notion sur l'ordinateur. Egalement nous faisons les projections de films, des causeries éducatives, des conférences-débats et d'autres activités culturelles comme le théâtre, les soirées culturelles, créer un terrain d'échanges entre les jeunes pour la culture de la paix pour la société tchadienne également.

*P.N. : Quelle place occupe le cinéma dans ses activités ?*

**A.D.** : Le cinéma occupe une place importante dans l'activité du centre parce que nous avons plusieurs types de films que nous programmons. Nous programmons par exemple des documentaires si nous voulons faire des causeries éducatives. Donc on peut à partir d'une projection sinon à partir d'un documentaire avoir une causerie-débats. On peut également faire projeter un film et à partir de là avoir un thème ou bien ressortir des thèmes qui seront sources de notre causerie éducative. Nous projetons de films de culture générale donc des films qui peuvent aider les jeunes à s'épanouir et en même temps les aider à se former donc les aider à devenir des responsables pour la société de demain.

*P.N. : Quels sont les critères d'accès au centre ?*

**A.D.** : Les critères d'accès, il faut soit être abonné à la bibliothèque, il faut soit s'inscrire au cours de soutien à l'alphabétisation, voilà ; d'abord tous ceux qui se sont inscrits aux différentes activités sont les premiers bénéficiaires des activités du centre. Mais le centre est ouvert à toute personne s'il s'agit des films ou bien de documentaires, d'une conférence qu'il désirerait participer même s'il n'est pas abonné à une activité précise du centre.

*P.N. : Existe-t-il un fichier d'adhérents ?*

**A.D.** : Oui.

*P.N. : Quel est le nombre d'adhérents ?*

**A.D.** : Disons que cette année l'inscription continue encore. Au niveau des terminales par exemple nous avons en tout 25 inscrits ; on navigue, en 3<sup>ème</sup> on a 3. A la bibliothèque pour l'instant on a 65 inscrits. Pour les cours d'alphabétisation nous avons 3 niveaux selon le niveau des apprenants. Nous avons en tout une cinquantaine. Bon une cinquantaine d'apprenants oui.

*P.N. : Quel est le critère d'accès aux films pour ceux qui ne se sont inscrits à aucune des activités du centre ?*

**A.D.** : Voilà y a si c'est une projection juste pour la culture générale ou la détente, nous demandons une participation de 50 francs. Si c'est une conférence, une projection accompagnée de film, c'est une projection gratuite que nous faisons. Voilà.

*P.N. : Selon vous, comment se répartit en tranche d'âge le public qui fréquente régulièrement votre centre ?*

**A.D. :** Euh, disons que surtout pour la projection de films ce n'est pas uniquement les jeunes qui viennent. Nous avons également les adultes, donc y a des gens qui viennent jusqu'à 70 ans ; on peut avoir des personnes âgées aussi qui arrivent pour suivre le film surtout quand ce sont des films tchadiens. Ou bien des films nigériens aussi intéressent beaucoup le public qui vient. Donc ces genres de films quand les gens passent et qu'ils voient les affiches, ils s'intéressent. La, oui la majorité c'est 15 à 25 ans.

*P.N. : De combien de salles dispose le centre pour ses activités culturelles ?*

**A.D. :** Nous n'avons pas encore de salle de spectacle, donc nous utilisons la cour, l'espace qui est là pour la projection. Donc très souvent c'est les soirs à partir de 18 heures, donc il fait sombre donc avec un projecteur et notre toile, donc nous arrivons à avoir un public. Oui, pour les autres activités donc pour l'instant on a trois salles, donc y a la salle d'ordinateurs, la salle d'informatique et puis une salle qui est en même temps salle de réunion, salle de cours voilà, donc c'est cela.

*P.N. : Combien estimez-vous le nombre de gens qui viennent régulièrement voir les films ?*

**A.D. :** Quand on fait les projections dans la cour, nous atteignons parfois 1000 à 1200 personnes. C'est vrai que nous n'avons pas assez de bancs, y a certains qui restent debout. Il y a environ 500 à 600 places assises.

*P.N. : De quels équipements disposez-vous pour la projection des films ?*

**A.D. :** Bon pour la projection de films nous avons un lecteur CD et VHS, DVD, voilà ; un lecteur DVD et lecteur VHS, nous avons un projecteur, nous avons deux petits... Nous avons un ampli, également deux baffles donc pour la sonorisation, un groupe électrogène bien sûr aussi pour ce travail et nous avons une toile sur laquelle nous projetons nos films.

*P.N. : Quelle est la dimension de cette toile ?*

**A.D. :** La dimension c'est, ça fait 2 mètres 50 en hauteur et oui, 2 mètres 50, un carré.

*P.N. : Combien de séances de projections organisez-vous par semaine ?*

**A.D. :** Actuellement nous faisons la projection tous les soirs. Les élèves sont en vacances, en congé de Noël, donc c'est aussi une manière de les occuper le soir et de leur permettre d'avoir un temps de détente et en même temps de réflexion. Donc, tous les soirs nous faisons la projection des films sauf le 24 et le 25 et puis le 31 et le 1<sup>er</sup> nous ne ferons pas de projections et pour permettre aux uns de... voilà. Quand les élèves vont reprendre les cours, les week-ends nous faisons les projections. Vendredi, samedi, dimanche.

*P.N. : Diffusez-vous des films tchadiens ?*

**A.D. :** Oui, nous diffusons les films tchadiens. C'est d'abord parce que les films tchadiens sont des films qui touchent aux réalités quotidiennes des gens et donc cela peut aider les gens parce que c'est proche de ce qu'ils vivent et cela leur permet de réfléchir, d'avoir une lecture seconde de ce qu'ils vivent au quotidien.

*P.N. : Quels films tchadiens avez-vous diffusés depuis janvier 2009 ?*

**A.D. :** Depuis janvier 2009, d'abord nos films tchadiens nous avons les films venant de SAVE, une production de Sarh, donc nous avons « *Madion* », nous avons (riant), bon, nous avons quand même la liste de tous les films de SAVE avec nous et nous avons quelques-uns avec nous, les autres nous les empruntons. Nous avons également des films tournés ici à N'Djaména comme les films du commandant Al-kanto, voilà. Et dernièrement il y a un groupe qui a sorti un film et qui a fait passer ça dans tous les ciné-clubs de la ville. Ils sont passés également nous voir pour que bon, le même jour le film puisse être diffusé dans tous les centres. Bon nous avons aussi participé. Le film tourné par Assane Keïro. Donc nous avons aussi participé.

*P.N. : Horaire et calendrier de leur diffusion?*

**A.D. :** Tous les week-ends à partir de 18 heures 30 jusqu'à 19 heures, 19 heures et quart, 19 heures 30. Nous veillons à ce que cela ne soit pas non plutôt tard dans la nuit, donc au plus tard 20 heures c'est fini.

*P.N. : Ces diffusions sont-elles suivies de débats ?*

**A.D. :** Bon actuel, les diffusions de tous les jours ne sont pas suivies de débats. Bon, il peut avoir des débats comme ça informels entre les jeunes mais ce que nous faisons de manière programmée suivi de débats, disons que c'est en fait deux fois dans le mois. Le premier c'est des films qui sont liés au programme des élèves dans les classes, dans les établissements quels que soient les niveaux donc y a des œuvres qui sont au programme que le Ministère de l'Enseignement demande aux élèves donc pour les aider ; ce n'est pas tous qui ont l'accès aux livres, aux romans. Donc, si y a possibilité de ces films là, nous les passons également. Il y a des chapitres par exemple sur la deuxième guerre mondiale et autre que nous passons également ; ça c'est surtout pour les élèves de terminale. Bon, nous faisons aussi la sensibilisation pour la lutte contre le sida. Donc, une fois dans le mois aussi nous faisons une projection de film sur le sida et là, c'est aussi accompagné de causeries éducatives.

*P.N. : Généralement qui anime ces débats ?*

**A.D. :** Nous avons une équipe qui a travaillé pour ça. Pour le sida y a des accompagnateurs de maladie sida avec leurs pairs éducateurs qui sont formés et qui font ce travail. Pour ce qui est lié aux films au programme des cours, nous avons des étudiants qui aident les élèves ici au centre, donc ce sont eux également qui programment cela avec eux.

*P.N. : Comment définiriez-vous l'accueil des jeunes à ce type de projection ?*

**A.D. :** Je pense qu'ils accueillent avec beaucoup d'intérêt parce que c'est des choses qui touchent à leurs réalités, à leur vie et ils sont nombreux à participer à cela.

*P.N. : Vous ont-ils demandé la rediffusion de certains films tchadiens ?*

**A.D. :** Oui. Oui ils demandent la rediffusion et y a certains films mêmes, disons surtout des films tchadiens que nous passons chaque deux mois comme ça parce que les gens demandent cela. Si vous passez « *Madion* » trois fois, deux fois (riant) \*les gens ne sont jamais fatigués\*, ils sont toujours nombreux à suivre ce film par exemple. Non, ce n'est pas seulement « *Madion* », les films du commandant Al-kanto aussi intéressent beaucoup les gens. Et puis les autres films<sup>18</sup> de SAVE essentiellement.

*P.N. : Quel genre de films diffusez-vous régulièrement ?*

**A.D. :** Donc en dehors des films tchadiens, nous projetons des films nigériens, burkinabés, d'abord des films africains en général oui. Euh des films produits par des camerounais aussi. Ce qui prime plus et ce que nous retrouvons facilement également sur le marché c'est plus des films nigériens. Voilà.

*P.N. : Comment les choisissez-vous?*

**A.D. :** D'abord nous lisons un peu ce qui est présenté sur le synopsis, voilà donc, nous lisons un peu cela mais avant de rediffuser au public, nous avons un temps de suivre le film parce que y a une équipe qui fait ce travail, donc on passe ça d'abord à l'écran entre nous, à l'écran on voit si c'est bon avant de pouvoir euh. Donc si le film n'est pas trop violent, si le film ne divulgue pas des choses sur les pornographiques tout ça donc (riant) \*voilà un peu des critères de sanction de nos films par nous-mêmes\* avant de pouvoir diffuser cela.

*P.N. : S'agit-il de films que vous avez déjà vus, vous avez entendu parler ou vous les a-t-on conseillés ?*

**A.D. :** Oui y a des films que nous avons déjà vus ou bien soit quelqu'un nous l'a conseillé ou bien nous avons à partir de notre catalogue vu que c'est nécessaire de projeter cela.

---

<sup>18</sup> Interrogé sur les noms des réalisateurs de ces films, il avoue ne connaître personnellement aucun nom.



*P.N. : Quels sont, d'après vous, parmi les différents genres cinématographiques, les favoris du public ?*

**A.D.** : Les genres de films cinématographiques qu'ils apprécient beaucoup surtout ici au centre, les films genre des faits divers liés à la société. Des films, par exemple si on parle des problèmes de l'excision, donc quand on passe « *Madion* » par exemple, c'est un problème qui est dans la société donc les gens suivent.

*P.N. : Où et comment vous approvisionnez-vous en films ?*

**A.D.** : Voilà une grande difficulté pour nous. Bon, au niveau des centres qui sont ici à N'Djaména bon y a une collaboration parfois on peut demander un film au centre Emmanuel, s'ils en ont, ils nous les passent. Ou bien il y a des discothèques qui louent des films et nous louons ces films là. Par jour, si on a besoin d'une cassette ou bien de CD, une journée, deux jours donc c'est en fonction du nombre de jours que nous gardons les films que nous payons la location.

*P.N. : Combien vous payez la location par jour ?*

**A.D.** : C'est 500 par jour.

*P.N. : Annoncez-vous la diffusion de vos films à la presse ?*

**A.D.** : Non. Nous ne faisons pas des annonces à la presse. Nous affichons sur notre tableau tout simplement les films que nous aurons à passer. Nous affichons uniquement ici au centre mais pas ailleurs.

*P.N. : Comment définiriez-vous votre rôle dans la vie culturelle du pays ?*

**A.D.** : En tant que centre Loyola, nous participons à l'éducation des jeunes et puis de la population de Paris-Congo et Moursal en général. Nous contribuons également au développement du pays dans ce sens que nous, à travers nos films, nous éduquons la société et nous les aidons à devenir des citoyens responsables.

## **Entretien n°11**

**DJIDETI Paul**  
**Centre de Culture Evangélique**  
**Kabalaye/N'Djaména**

Entretien réalisé le 26 décembre 2009 à 10 heures 30 au bureau du centre.

**Durée : 43 mn 03**

*P.N. : Comment s'appelle ce centre ?*

**P.D.** : Bon ça s'appelle le Centre de Culture Evangélique. Ça pose de problèmes à certaines personnes qui auraient souhaité que ça soit changé, mais on ne peut pas changer si on ne repart pas à l'origine des choses. Donc, pour le moment, nous gardons le Centre de Culture Evangélique. On ajoute des Assemblées Chrétiennes au Tchad. C'est ça.

*P.N. : Quel est son statut juridique ?*

**P.D.** : Bon, parler de statut juridique suppose une reconnaissance par le Ministère de l'Intérieur, un statut et un règlement intérieur. Euh le centre jouit du statut juridique de l'association qui est appelé les Assemblées Chrétiennes au Tchad. Parce que, selon le principe de gestion des ACT, tout ce qui est œuvre créée par les ACT jouit du statut des ACT, mais, élabore son règlement intérieur. Donc nous avons un règlement intérieur,

nous jouissons du statut des Assemblées Chrétiennes. Donc, sur le plan juridique nous sommes donc sous la couverture des Assemblées Chrétiennes au Tchad et c'est comme ça que sont la plupart des œuvres des Assemblées Chrétiennes au Tchad.

*P.N. : Quelles sont les raisons qui ont motivé le choix de ce lieu ?*

**P.D.** : Bon, je ne sais pas s'il y a eu trop de choix à faire par rapport à ce terrain mais le choix est fait surtout pour tenir compte de la proximité de l'université. Nous ciblons les jeunes lectrices surtout donc à côté de l'université ça ferait une très bonne chose. Et à Kabalaye, il y a beaucoup d'autres écoles. Nous avons l'école du centre, nous avons le lycée qui n'est pas si loin, le lycée Félix Eboué, et maintenant y a le CEG, tout ça. Donc c'est un cadre qui permet aux jeunes qui étudient autour de venir et discuter un certain nombre de sujets qui pourraient les intéresser. Donc c'est ça qui est la première raison.

L'autre raison c'est que nous devrions simplement permettre aux missionnaires qui étaient là de quitter pour aller ailleurs à cause du bruit aussi. Comme ils se sont rendu compte que y a des bars et tout ça, un domicile ici leur fait beaucoup de bars. On dit si c'est ça, nous on vient pour faire aussi de bruit, donc ça posera pas des problèmes. C'est comme ça que nous sommes là. Donc la raison principale c'est surtout les proximités des établissements secondaires et primaires et même l'université.

*P.N. : Quelle est la date de sa création ?*

**P.D.** : Bien, la conception du projet même date de 1985 mais les premiers éléments qui ont permis de lancer les activités datent de 89. Donc c'est en 89 que le Seigneur a permis qu'une coordinatrice soit disponible pour lancer les activités. Et depuis lors ça continue.

*P.N. : Quelle est la raison sociale de l'organisme fondateur ?*

**P.D.** : Ah ça c'est une association culturelle des Assemblées Chrétiennes qui crée, qui ont créé le Centre de Culture Evangélique. C'est une association culturelle donc une association des Assemblées locales pour poursuivre la mission qui est celle que Jésus a donnée à son Eglise : savoir faire des disciples. On voudrait en ce moment-là faire ça pour que ça couvre les besoins spirituels et besoins socio économiques. Parce que quand la mission est appliquée, il y a recherche d'âmes pour le royaume des cieux, certes, mais y a aussi les soins qu'il faut apporter au corps. Et c'est ainsi que de façon générale, le travail se fait sur l'homme dans sa totalité. On parle d'une mission holistique ou bien intégrale ; qui se cherche en ce moment parce que il faut des stratégies appropriées pour que les deux missions qui font une mission puissent s'harmoniser. Comment faire par exemple le développement sans négliger la prédication de la Parole. Et ça c'est une stratégie, c'est des stratégies qu'il faut adapter, qu'il faut trouver et adapter pour harmoniser les deux aspects de la mission. C'est ça. Donc nous sommes dans ce cadre-là. L'autre, l'association qui nous a créés est une association culturelle qui s'occupe aussi du développement de l'homme dans son entier.

*P.N. : Quelles sont ses principales activités ?*

**P.D.** : Bon, comme le nom l'indique et peut-être comme son nom l'indique c'est un centre de culture évangélique. Il y a l'aspect culturel qui est évoqué par le nom, il y a l'aspect Evangile. Et le terme culture, nous l'utilisons pour tout ce que l'homme fait qui s'oppose à la nature qui désigne ce qui est sorti des mains de Dieu. Dieu a créé l'homme avec les aptitudes de continuer la Création. Donc ce que l'homme peut faire pour survivre, pour vivre, pour répondre à ses besoins, c'est ça que nous classons dans le terme culture. Donc, les activités dans ce domaine là sont là, nous avons par exemple les formations générales, quand nous organisons des camps, il y a des formations spécifiques que nous attachons aux camps ; nous avons retenu par exemple un terrain à 15 kms de Koundoul soit 35 kms de N'Djaména pour faire l'expérience de cultures maraîchères et tout ça. Ça, ça entre dans nos activités. Euh, nous avons sur, place ici dans le domaine de la culture, du théâtre, des concerts, nous avons organisé des séances de débats que nous avons appelés *à la découverte de nos valeurs culturelles*. C'est pour étudier dans les cultures tchadiennes, des choses qui sont compatibles à l'Evangile et celles qui ne le sont pas et voir dans quelle mesure nous pouvons prêcher l'Evangile de façon pertinente. C'est un peu ça ce qui se fait. Il y a les formations sous forme de séminaires qui sont organisés pour développer les aptitudes à utiliser le matériel de sonorisation, la maintenance, nous avons la formation en

informatique pour utiliser l'ordinateur. Et nous sommes en train d'envisager la formation en maintenance informatique pour compléter l'utilisation des ordinateurs. Y a beaucoup d'autres aspects formations pratiques parce que dans la culture nous mettons les formations qui permettent de s'autoprendre en charge. Nous sommes en train d'envisager la formation en maroquinerie et ça, si Dieu le permet, en 2010 nous allons commencer les essais pour voir si en 2011 on peut lancer une sorte d'école de maroquinerie pour arriver à installer une tannerie. Nous avons aussi envisagé pour 2011 la formation pour la fabrication de fours solaires, alors ça, ça permet de protéger l'environnement. Ce sont les projets qui sont en cours. La maroquinerie nous l'avons déjà fait dans le cadre des camps, les jeunes qui vont au camp fabriquent des ceintures, fabriquent des portefeuilles donc nous avons pensé que comme ils se sont beaucoup intéressés à la chose, il faut développer pour former, pourquoi pas, des professionnels dans ce domaine. Donc, ce sont ces choses là, c'est pas exhaustif mais ce sont les choses qui permettent de se prendre en charge contrairement à la recherche que les jeunes entreprennent généralement pour aller à la fonction publique et autre, on a pensé que il faut les aider à se prendre en charge. Donc ça, c'est l'aspect culturel. L'aspect Evangile ça consiste donc à former dans le domaine de la Bible. Nous nous appuyons sur un manuel qui est appelé le manuel *En avant*. Ça, ça traite des doctrines bibliques du volume I au volume IV, ça c'est la base de la formation biblique. Mais nous formons des jeunes sur les techniques d'évangélisation. Comment évangéliser tel ou tel groupe. Comment évangéliser les jeunes, comment évangéliser ceux que les anglais appellent green eyes (rire). C'est les yeux verts (rire). C'est les frères musulmans. Et comment évangéliser, donc les stratégies d'évangélisation. Comment utiliser les films pour évangéliser tout ça, ça entre dans le domaine de la formation, dans le domaine de l'Evangile. Donc ça c'est les deux grands aspects que nous développons.

*P.N. : Quelle place occupe le cinéma dans ses activités ?*

**P.D. :** Bon, si ce que nous utilisons ici, nous appelons film, des séances de film, c'est ce que vous appelez aussi le cinéma, c'est les films, dans un premier temps sont joués, presque souvent en rapport avec l'Evangile. Par exemple, des expériences du passé qui ont servi à gagner le cœur de certains peuples ont été communiquées à la jeunesse. Nous avons par exemple le film intitulé *l'Enfant de la paix*. Ça c'est une expérience qui s'est passée en Papouasie Nouvelle Guinée. Un peuple cannibale qui avait ses propres valeurs, parmi ces valeurs de ce peuple-là, la trahison. Si vous réussissez à trahir un ami pour l'envoyer à la mort, vous devenez un héros. Donc, c'est parmi ces peuples là que un missionnaire a travaillé. Pendant longtemps, il n'a pas réussi à obtenir ne serait-ce que un converti. Mais en pénétrant davantage le milieu, un jour il s'est rendu compte que deux villages se sont bagarrés. C'était une bagarre sanglante. Alors, à la fin, un des villages a remporté la victoire sur l'autre. Et pour marquer la paix entre les deux villages, désormais, il fallait que le village vaincu offre un enfant au village vainqueur. Et l'histoire raconte que tant que cet enfant là vit, il n'y aura plus de guerre entre les deux villages. Alors le missionnaire a pris l'exemple de l'enfant, cet enfant qui fait la paix entre les deux villages pour le comparer à Jésus comme étant l'enfant de la paix. Et quand Jésus a été présenté aux peuples comme l'enfant de la paix, les gens se sont tournés vers Jésus et se sont convertis et ils ont créé une très grande Eglise. Des expériences de ce genre. Donc les films ont un rapport avec l'Evangile de façon essentielle, mais nous avons aussi des films culturels simplement. Des films historiques comme des films qui parlent de la traite des nègres, on a essayé de développer ce film à un moment. On a des films scientifiques, documentaires pour donner des informations et nous utilisons ces films là même pour la formation des jeunes qui se préparent au bac ; tout ça donc ça c'est une caractéristique de nos films aussi.

*P.N. : Quels sont les critères d'accès au centre ?*

**P.D. :** Bon, comme vous pouvez le remarquer, le centre, c'est un centre qui est concrètement ouvert. C'est ouvert. C'est des jeunes qui viennent au film, la porte leur est ouverte gratuitement. Euh nous faisons de la sensibilisation, parfois nous montons un tableau pour les inviter à venir voir le film. Généralement c'est gratuit. On a réfléchi à la possibilité peut-être de prendre ne serait-ce que 50 francs ou 100 francs pour voir le film, mais en même temps nous avons besoin que les jeunes viennent nombreux pour suivre nos films qui ont un caractère évangélique. Donc, à présent nous n'avons pas pris de l'argent chez ceux qui viennent ici. Nous ouvrons le film à tout le monde. Par contre ceux qui sont des animateurs, ce sont des jeunes qui sont recommandés par des assemblées locales donc ils constituent une équipe d'animateurs qui se réunit tous les samedis pour planifier ces films là, planifier d'autres activités comme les conférences-débats ou bien les concerts et les séances de théâtre, tout ça.

*P.N. : Selon vous, comment se répartit en tranche d'âge le public qui fréquente régulièrement votre centre ?*

**P.D. :** Bon, dans nos documents nous parlons souvent des jeunes et des moins jeunes. Tout dépend du sujet qui est proposé. Il y a des sujets qui intéressent les adultes, mais quand les adultes arrivent souvent les jeunes sont aussi là. Mais c'est d'abord un centre pour les jeunes, c'est pour les jeunes, et comme vous le savez, les jeunes ont besoin des adultes pour les encadrer ; lorsque certains sujets sont adressés aux jeunes ou bien lorsque nous projetons des films sur les conséquences du SIDA par exemple et autres, on a besoin des adultes pour donner des avis dessus. Donc ça couvre tous les âges mais ceux qui viennent nombreux c'est les jeunes.

*P.N. : De combien de salles dispose le centre pour ses activités culturelles ?*

**P.D. :** Bon nous avons la cour, ça c'est pour les activités qui demandent la participation de plus de 50 personnes. Quand y a plus de 50 personnes, c'est dans la cour que nous organisons ça. Mais pour la formation en informatique nous avons une salle. Nous avons aussi la bibliothèque qui sert aussi de salle de formation. Nous sommes en carence de salles en ce moment et c'est pour cela que nous sommes en train d'étudier avec les églises la possibilité d'acquérir un terrain voisin. Nous sommes là-dessus pour le moment mais comme salle de cinéma, on n'a pas de salle, mais nous organisons tout dans la cour. C'est ça.

*P.N. : De quels équipements disposez-vous pour la projection ?*

**P.D. :** Bon, nous avons commencé avec les magnétoscopes. Au début on avait simplement un magnéscope, un démultiplicateur qui nous permettait de projeter nos images sur deux écrans simultanément. Au fur et à mesure que les années se passaient nous sommes maintenant sur les, nous avons maintenant les projecteurs que nous empruntons. Nous avons notre propre projecteur mais qui est tombé en panne. Depuis cette date là, on n'a pas d'autre projecteur mais il y a un projecteur que nous avons pris du programme de Tchad Pour Christ que nous utilisons ici. Et nous avons aussi une Eglise locale qui a un projecteur que nous empruntons chaque fois pour projeter les films. Donc là nous avons le magnéscope est toujours là et nous avons ce projecteur là et nous utilisons aussi le lecteur de DVD. Voilà. Ce sont des choses comme ça. Et nous utilisons maintenant un grand écran au lieu d'utiliser seulement le petit écran de téléviseur. C'est ce que nous faisons. Bon on avait un projecteur 16 mm qui est en panne. Mais ce que nous utilisons actuellement c'est le vidéo projecteur. C'est ça.

*P.N. : Quelle est la dimension de ce grand écran ?*

**P.D. :** Ah ça (rire). Il faut poser la question à nos techniciens certainement ils pourraient être plus précis que moi. Je ne connais pas les dimensions de cet écran là.

*P.N. : Combien de séances de projections organisez-vous par semaine ?*

**P.D. :** Il faut dire que nos films sont intercalés avec les conférences-débats, les concerts et tout ça. Donc dans le mois si c'est, si y a deux films c'est le maximum dans le mois, oui. Les autres jours, enfin les autres parce que c'est tous les lundis seulement. Tous les lundis nous avons soit un film ou autre chose. Donc il arrive que le mois soit couvert rien que par de films surtout quand le sujet, quand le film est long, il prend plusieurs CD ou des choses DVD, alors il faudra programmer ça. Donc c'est intercalé avec les conférences-débats tout ça.

*P.N. : Diffusez-vous des films tchadiens ?*

**P.D. :** En ma connaissance on n'a pas diffusé un seul film tchadien. Euh, plusieurs fois les jeunes en ont parlé mais on n'a pas pu acquérir ces films. Je crois que c'est, c'est parce que notre, on a pensé que si on s'était abonné au CCF, au Centre Culturel Français, on allait pouvoir emprunter ces films. C'est ce que nous n'avons pas fait. Euh ça brûle quoi, ça brûle. Les jeunes voudraient bien avoir ces films là mais on ne les a pas jusqu'à présent.

**P.N.** : *Horaire et calendrier de leur diffusion?*

**P.D.** : C'est souvent à partir de 17 heures. Comme ça se fait dans la cour, il faut que la nuit tombe. A partir de 17 h 30 et souvent au plus tard à partir de 20 heures, tout est fini.

**P.N.** : *Vous venez de dire que les diffusions de films sont suivies de débats, alors généralement qui est-ce qui les anime ?*

**P.D.** : Bon c'est les animateurs qui assurent la conduite des films là par tour de rôle. Lorsqu'ils se réunissent, ils désignent une personne qui anime ce film. Et quand nous jugeons utile qu'il y ait un débat, toute l'équipe est là mais y a un animateur qui est chargé de diriger les débats. Puisque le film est visionné au préalable, il a les éléments qu'il faut pour orienter les débats.

**P.N.** : *Comment définiriez-vous l'accueil des spectateurs à ce type de projection ?*

**P.D.** : En tout cas, ce que nous avons remarqué il y a des films qui intéressent particulièrement les jeunes. Ils sont très sensibles aux films qui traitent de justice (rire). Ils sont très, très, très sensibles aux films qui traitent de..., il y en a qui aiment la guerre aussi, mais surtout ils s'intéressent à la cause de la guerre. Quelqu'un qui défend une cause. Dans ce cas là, le débat est très animé et ils aimeraient être cette personne-là qui défend la juste cause et là ils souhaiteraient participer au débat. Il y a des films maintenant qui parlent de la société, des problèmes auxquels la société est confrontée, ça suscite aussi des débats. Ils sont très intéressés quand c'est un film, ils sont mordus pour ça, mais quand nous les invitons pour une conférence-débats seulement (rire), non, non, non, y a beaucoup qui ne viennent pas. Mais quand on dit que ce sera suivi d'un film ou ce sera précédé d'un film alors ils sont là pour le film. Donc on se rend compte que les jeunes sont mordus par les films, tout ce qui est film, communication par les images là ils sont très très mordus pour ça.

**P.N.** : *Vous ont-ils demandé la rediffusion d'un film particulier ?*

**P.D.** : Ah y a un film comme « *Jamais sans ma fille* » ; ça c'est un film qui met en contraste les cultures orientales et (rire) une culture occidentale notamment américaine. Ce film là, quand nous le jouons les jeunes veulent le revoir parce que ça pose un problème de mariage mixte, entre des cultures opposées. Et ça c'est un film que les jeunes aiment. Quand ils entendent que c'est ce film là, ils sont là. Même si nous répétons ça plusieurs fois, ils sont là. C'est aussi le cas de « *Raid sur Antebbe* » Alors quand nous projetons *Raid sur Antebbe*, alors là (rire), c'est les adultes mêmes seront là nombreux pour suivre ça.

**P.N.** : *Quel genre de films diffusez-vous régulièrement ?*

**P.D.** : Ça c'est ce que nous diffusons assez régulièrement c'est les films qui proposent comme solution aux problèmes Jésus-Christ. Comme problème c'est Jésus-Christ. Nous avons eu de la part du centre culturel américain. Je ne sais pas si c'est comme ça qu'on appelle. Service de Presse et de culture américain. On a eu de films j'ai oublié de parler d'un film qui parle des géants. C'est un film qui montre l'importance de l'effort, la persévérance. Ça c'est une équipe de foot qui est montrée, qui devait affronter la plus expérimentée des équipes et pendant longtemps ils ont été battus. L'entraîneur c'est un chrétien mais qui a failli céder à cause des échecs que l'équipe connaît. Mais il s'est rendu compte que, il faut persévérer et y a une seule expérience qui a permis à l'ensemble de l'équipe d'être motivée et d'aller remporter la plus grande des victoires. C'est que y a l'un d'eux là qui semblait découragé, il ne voulait pas aller plus loin. Y a une expérience qui a consisté à le charger. On l'a chargé d'une personne et on lui a dit de faire des efforts pour aller traverser une ligne d'arrivée. Mais lui, en regardant la ligne là, il trouve que c'est trop loin il ne peut pas traverser, il ne peut pas y arriver. Il fallait quelqu'un qui puisse l'encourager. Bon cette personne là l'a encouragé. Il dit ne regarde pas devant toi, ne regarde pas à la ligne mais fais des efforts seulement. Alors il l'a poussé, il l'a encouragé, il l'a encouragé de sorte que avec la charge au dos, il est arrivé à la ligne sans s'en rendre compte et il a dépassé cette ligne là pour aller plus loin. Et ça, à partir de ce moment là, toute l'équipe s'est mobilisée pour faire des efforts et ils sont arrivés. Ce film là aussi, c'est *Contre les Géants* quelque chose comme ça. Quand vous jouez ce film les jeunes sont aussi intéressés, le plus intéressés.

*P.N. : Comment les choisissez-vous ?*

**P.D. :** Bon, dans un premier temps on visionne pour voir si c'est un film qui répond à nos objectifs. Parce que notre vision c'est des personnes compétentes qui craignent Dieu. Ça c'est notre vision des choses. Ce que nous faisons, nous le faisons pour développer les compétences, mais dans la crainte de Dieu et nous sommes convaincus que si dans notre communauté, nous avons des personnes bien formées et qui travaillent dans la crainte de Dieu, alors tout ce que nous sommes en train de décrier comme la corruption, le népotisme, en tout cas tous les déboires dans la gestion publique, tous disparaîtraient. Donc ça c'est notre vision, c'est par rapport à ça que nous choisissons les films. C'est ça donc avant de projeter un film, nous essayons de voir si ça cadre avec notre raison d'être, et c'est comme ça que nous choisissons les films.

*P.N. : S'agit-il de films que vous avez déjà vus, dont vous avez entendu parler ou vous les a-t-on conseillés ?*

**P.D. :** Bon, y a des gens qui nous conseillent des films et qui nous envoient aussi des films. Y a par exemple les deux premiers films qui ont fait leur preuve au centre ici, l'un s'appelle *La Solution* et l'autre c'est un complément à la solution. Ça c'est quelqu'un qui a vu ça en Côte d'Ivoire et qui a acheté ça pour nous et on a trouvé que c'est vraiment des films qui conviennent. Non seulement la solution aux problèmes posés est publique, mais tout le comportement dans le lieu de travail qui consiste à chercher partout des solutions auprès des marabouts et dans les sacrifices et tout ça, c'est décrié là dedans. Et quand les jeunes voient ça ils sont, ils sont très contents. Donc, ça quelqu'un voit que c'est un bon film qui correspond à notre vision des choses, il l'achète pour nous. Il y a des frères qui nous envoient des films comme ça aussi. Nous-mêmes lorsque nous voyons un film, nous voyons un titre nous essayons de visionner pour voir est-ce que le titre que nous voyons correspond au contenu. Et donc nous achetons ces films là sur le marché aussi.

*P.N. : Quels sont, d'après vous, parmi les différents genres cinématographiques, les favoris des jeunes ?*

**P.D. :** Ah ça c'est (rire). D'abord il faut comprendre ce que c'est que ces genres de films là. Bon, j'ai déjà parlé des films qui mettent en jeu une lutte de la justice contre l'injustice par exemple. Ça c'est les films que les jeunes aiment beaucoup et des films qui défendent la liberté. Les jeunes aiment la liberté. Lorsque y a une sorte de dictature quelque part, alors ça c'est décrié tout de suite. Et quand y a des films que, comme je l'ai dit, qui mettent en exergue des efforts pour réussir, les jeunes aiment bien suivre ça également. Les jeunes aiment être à la place de celui qui défend.

*P.N. : Où et comment vous approvisionnez-vous en films ?*

**P.D. :** Bon, nous n'avons pas un système d'approvisionnement comme tel mais compte tenu de notre vision, nous faisons connaître notre vision aux amis et nous avons besoin de poursuivre cette vision là par les conférences débats, par les différentes formations, par les films aussi. Donc les amis qui connaissent le type de vision que nous cherchons, ils nous envoient des films. C'est généralement ce sont des amis de France qui nous envoient des films. Et eux ils nous envoient surtout des films qui parlent de l'Évangile, des expériences qui se font ou bien des films d'histoires bibliques comme ça ce sont des films qu'ils nous envoient. Et nous-mêmes, c'est les amis qui nous connaissent, qui connaissent notre vision qui cherchent des films appropriés pour nous, s'ils en trouvent. Comme je l'ai dit aussi sur le marché, mais on n'a pas, on n'a pas de sources assez précises pour nous approvisionner en films comme ça.

*P.N. : Annoncez-vous la diffusion de vos films à la presse ?*

**P.D. :** Bon quelquefois mais pas toujours. C'est surtout dans les églises par des affiches que nous annonçons que nous avons un film ici. Nous avons aussi un tableau que nous sortons pour indiquer. Généralement c'est F.M La Voix de l'Espérance. C'est ça. Qui est assez écoutée sur N'Djaména.

*P.N. : Comment définiriez-vous votre rôle dans la vie culturelle du pays ?*

**P.D. :** Bon, je ne sais pas, mais rien ne se fait sans référence à notre vision. Notre rôle c'est de contribuer à la formation des jeunes qu'ils sauvent leur âme mais qu'ils créent enfin, qu'ils se prennent en charge. Nous

avons beaucoup mis l'accent là-dessus. L'ensemble de ce que nous faisons, nous le faisons pour aider les jeunes soit à se prendre en charge en tant que individus ou bien à obtenir un travail quelque part. Par exemple, lorsque nous avons commencé la formation en informatique, c'est parce que on s'est rendu compte que beaucoup de jeunes qui vont pour demander l'emploi dans certaines entreprises, beaucoup de ces jeunes là reviennent pour dire mais on nous a demandé si nous connaissions manipuler l'ordinateur. Donc, pour les aider à obtenir des emplois, bon nous avons commencé la formation en informatique. Dieu a permis que nous ayons une sœur qui est venue de France qui est ingénieur en informatique. Elle-même elle a du mal à faire passer la communication alors nous choisissons des jeunes compétents, elle les forme et ce sont ces jeunes là qui enseignent et ils réussissent très bien. Donc ça c'est une expérience qui nous a beaucoup encouragés. Donc, notre rôle c'est de permettre à nos clients, si je peux appeler comme ça les jeunes qui viennent chez nous, de s'équiper pour se prendre en charge, faire face à la vie, pour répondre à leurs besoins parce que pour nous, la satisfaction des besoins, la satisfaction des besoins, c'est ça ce que nous appelons l'effort culturel. C'est parce que tout ce que l'homme fait pour répondre à ses besoins, c'est ça ce qui est culturel. Dieu a fait sa part, il a mis la matière première à notre disposition. Nous devons prendre cette matière première là et la travailler pour pouvoir répondre à nos besoins. Il faut qu'il fasse en collaboration avec Dieu.

*P.N. : Pouvez-vous nous parler un peu de la gestion du centre en termes de personnels ?*

**P.D. :** Bon, le centre est essentiellement animé par des bénévoles. Il y a disons 3 personnes qui assurent la coordination quotidienne, ils sont là tous les jours mais l'ensemble de ceux qui aident à la formation par ci par là, ce sont des gens qui sont occupés ailleurs qui viennent bénévolement, ils se réunissent surtout orientent les activités tout ça et c'est comme ça que sur le plan des hommes nous travaillons. Sur le plan de ressources, normalement c'est les églises qui devaient aider. Là, nous sommes l'image de notre église. L'association qui nous a créé même a beaucoup de difficultés pour tourner, est obligée de se tourner vers l'extérieur pour quelques ressources, c'est de la même manière que nous sommes en train de tourner. Mais l'avantage que nous avons ici, c'est que ces cours que nous organisons nous fournissent un peu de moyens financiers. Nous essayons de monter les activités qui génèrent des revenus mais là aussi nous rencontrons des difficultés là. Par exemple le café qui est là devrait générer des revenus non seulement pour se prendre en charge pour son fonctionnement mais aussi pour nous libérer certains fonds pour que nous puissions organiser des séminaires et autres. Mais ce n'est pas si simple. C'est très difficile. Donc sur le plan de personnel, nous avons essentiellement du personnel bénévole. Ceux qui organisent les cours sont 4. Il y a 4 personnes qui s'occupent du café, nous ici nous sommes 3, ça fait combien. Et sur les 11, c'est les 3 qui sont soutenus de façon permanente pour faire le travail. Les autres bon, si ce qu'ils font génère un peu de fonds, si ça ne génère rien il n'y a rien aussi. Mais ça, ce sont ceux qui maintiennent certaines activités. Il y a le grand nombre, il faut enlever les 11 là, il faut encore compter 15 autres qui viennent chaque samedi pour planifier les autres activités. Donc si on prend le total, bon on parle de personnes, voilà, 25 personnes à peu près.

## DIRECTEURS D'ETABLISSEMENTS COMMERCIAUX

### Entretien n°12

**Issa Serge Coelo**

**Directeur du Cinéma Le Normandie**

**Mardjandaffack/N'Djaména**

Entretien réalisé le 11 mars 2011 au Normandie

### *Parlez-nous du projet de réhabilitation du Normandie*

Le cinéma Normandie, c'est une aventure qui débute vers la fin des années 40, début 50. Les arméniens qui sont venus ici, ils sont s'installés pour le commerce, ils ont acheté ce terrain pour l'annexe. Ils ont construit cette salle dans les années 60. L'activité cinématographique a commencé ici vers la fin des années 60 pour s'arrêter pendant la guerre en 79, cette salle était tenue par des arméniens qui ont quitté le Tchad justement en 79 à cause de la guerre. Ils ont vendu le titre foncier, la salle et les annexes à un tchadien qui s'appelle Ahmat Amine et ce tchadien a exercé l'activité du ciné un peu dans les années 80 pour s'arrêter en 1989 – 1990. Cette salle après a été squattée, l'activité cinématographique s'est arrêtée. Ça été une salle complètement abandonnée, dégradée et grâce au propriétaire, aux fils, aux héritiers de Ahmat Amine, ses enfants n'ont pas cédé à la pression pour vendre la salle et le terrain annexe, ce qui représente une surface assez exceptionnelle dans ce quartier. C'est des genres d'emplacements qui sont très sollicités par les gens qui ont un peu d'argent et qui veulent faire du commerce. Déjà cette salle a vu le jour, elle continue à rester salle de cinéma grâce à la famille Amine.

Le projet de réhabiliter cette salle a démarré à peu près une dizaine d'années grâce à un ami de la famille qui a demandé à ce que cette salle là puisse continuer ses activités. On est venu avec un architecte faire un peu l'architecture même du bâtiment pour commencer à faire un peu des demandes de subvention à l'Etat, à une banque etc. pour réhabiliter cette salle et en faire un cinéma. Le projet a pris du temps, a traîné, a traîné parce que les gens n'étaient pas intéressés et le projet est resté tel qu'il était initialement. Tout à mon avis est dû aussi à l'instabilité politique. Les gens ont peur d'investir dans cette salle, mais en tout cas les banques tchadiennes ne sont pas les banques d'affaires, elles n'ont pas confiance pour le problème de justice, de crédibilité parce que quand quelqu'un prête l'argent, on disparaît etc. donc les banques ont refusé un peu partout. Les français étaient intéressés à un moment, mais ils attendaient qu'il y ait aussi des partenaires tchadiens pour que le projet soit aussi un projet tchadien. Malheureusement, cette personne qui s'appelle Ismaël Ben Shérif n'a pas les épaules assez solides, les reins aussi pour avoir un peu d'argent pour démarrer et donc c'est resté entre parenthèses jusqu'à ce que le travail de Haroun, les interviews qu'on a faits, que j'ai fait aussi à droite à gauche pour se plaindre de la situation des salles de cinéma à N'Djaména. On a parlé dans beaucoup de journaux à droite à gauche, je ne sais pas, est-ce que c'est arrivé aux oreilles du Président, c'est possible. Peut-être que c'est tombé au bon moment parce qu'il voulait faire de son premier mandat passé un mandat social, donc il a pensé aux jeunes. Son Ministre de la Culture actuel est quelqu'un d'assez dynamique qui fait beaucoup de choses en même temps, donc je crois qu'il lui a donné la confiance pour réhabiliter cette salle. C'est un concours, un effort de plusieurs jeunes, plusieurs personnes que cette salle a pu aujourd'hui voir le jour.

C'est Ismaël, c'est moi et y a l'architecte aussi qui était là et le Ministre de la Culture à qui on a dit c'est vraiment l'occasion, on le connaît un peu, on lui a dit vraiment il faut faire quelque chose, ce n'est pas normal qu'une capitale n'ait pas une salle de cinéma. Après on ne sait pas ce qui s'est passé, le projet a été finalisé, le marché a été attribué etc. Ce sont les projets du Présidents de la République, ce n'est pas le projet du ministère. Donc cette salle c'est vraiment le Président, c'est dans ses



ambitions à lui, dans son argent à lui, dans son budget que cette salle a vu le jour. Et Haroun évidemment a aussi joué un rôle moteur dans le processus avec le prix qu'il a gagné à Venise et le prix bien sûr qu'il a gagné à Cannes. Le film qu'il avait fait qui s'appelait « Bye bye Africa » parlait aussi de la salle de cinéma etc. Donc gloire à lui, louange à lui aussi d'avoir participé à la mise en place de cette salle qui revienne au cinéma. Donc, on a tout ça, ces gens qui ont fait que cette salle existe aujourd'hui, n'a pas été vendue, n'a pas été saisie par la justice parce qu'il y a le problème de foncier, donc maintenant l'inauguration a été faite officiellement, il nous reste à mettre en place d'autres structures pour honorer le contrat qu'on a signé, deux sociétés (SIC production et MAC TUBE) qui vont se joindre, se fondre à une autre société pour gérer cette salle pour le compte du Ministère de la Culture. On va créer une joint venture, les papiers sont chez les notaires etc. donc on va créer une nouvelle société qui va s'occuper de la gestion de cette salle. Le contrat qui nous lie au ministère est un contrat décennal et on doit rendre compte au ministère. On a un loyer à payer au ministère et, au-delà de deux années d'exercice d'activité, on doit verser 50% de nos bénéfices au ministère pour la création et la rénovation d'autres salles de cinéma dans le pays.

Le problème de vidéo-club est un problème à mon avis de commerce et ça rentre dans le cadre d'un commerce en général, il faut qu'ils aient une patente, il faut qu'ils paient une taxe à la mairie etc. Comme ils sont dans le commerce ils doivent générer des taxes à l'Etat et ces taxes doivent servir à lutter contre le piratage c'est-à-dire en envoyant par exemple des policiers de la municipalité dans les marchés. C'est l'affaire aussi de la conscientisation, la sensibilisation des consommateurs. Cette sensibilisation, c'est nous les artistes qui pourrons le faire en dix ans en criant haut et fort que pirater ou acheter un produit piraté tue un de nos artistes dans nos quartiers. En tout cas un cinéaste, un musicien n'arrive pas à vivre à cause de la piraterie. C'est de notre ressort. Il ne faut pas y mettre les hommes de l'Etat, la municipalité, ils ne vont pas faire le travail à notre place. Ce n'est pas possible.

Deuxièmement, ces salles de cinéma, de vidéo quartiers sont à mon avis importantes pour la cohésion sociale parce que les jeunes ne savent pas où aller, ils n'ont pas de télé à la maison donc ce sont des populations de bas revenus, les enfants qui ont une salle de quartier c'est une joie pour eux. Evidemment, la programmation des films qui sont projetés dans ces salles de quartiers est attaquée ou critiquée parce que j'ai vu certaines salles il y a quelques années où on passait des films pornographiques et des enfants rentraient dans les salles, c'était assez choquant. Ça ne dérangeait pas du tout les caissiers, les propriétaires de la salle. Les enfants, les petites filles, donc il faut que ce soit un peu au niveau des mœurs que ce soit moralisé un peu. Qu'on ne passe pas des films de violence tout le temps, les trucs de chinois, les trucs américains des séries B sont des trucs à éviter. Ensuite, ils passent les matchs de foot que les jeunes vont là-bas pour voir ça. Des fois c'est des petits écrans de télé ou des fois c'est des vidéoprojecteurs des années 70, ça joue un rôle de cohésion. C'est important, alors je ne crois pas qu'il faut taper sur la tête des vidéo-clubs. Ce n'est pas cher, ça permet de gagner pour les petits commerces des filles qui vendent des cacahuètes, du jus, des choses comme ça, qui se débrouillent à l'extérieur. Peut-être qu'il faut les taxer et peut-être qu'il faut les encourager à améliorer, à moderniser ça parce que l'Etat ne peut aller dans ces quartiers pour construire une salle pour les jeunes alors que dans ces salles là tous les jeunes viennent le soir pour voir un match de football. Ce serait bien, l'idéal serait d'arriver à ça, maintenant ces salles là, il faut les laisser s'améliorer mais en tout cas il faut les surveiller pour qu'elles s'améliorent parce qu'ils prennent l'argent des fois et ils ne paient ni le droit de films et les taxes qui vont à la mairie on ne sait pas où est-ce qu'elles vont, c'est de l'informel. Donc nous, par rapport à ce projet de ciné-clubs de quartiers, on ne peut pas être en concurrence parce que pour nous c'est le cinéma, avec des normes standard international, on paie les droits des films, on fait des affiches, on a des agents en permanence, la salle est ouverte 7/7 jours même les jours fériés. On a des frais fixes, on a des frais imprévus, on a un standing, on ne peut pas s'amuser à faire payer les gens 1500 jusqu'à 2500 pour leur servir un produit de mauvaise qualité. Donc il faut des films de choix, une qualité etc. donc on est dans un standard qui est différent mais c'est une vraie salle de cinéma avec un vrai film projeté sur un écran géant, avec du son dolby digital, avec le 35, avec le numérique et avec des fauteuils

confortables, climatisation incluse. Un groupe électrogène puissant qui va faire tourner tout le complexe. Ce qu'on voudrait nous, c'est qu'avec le projet d'ouverture des futures salles, de rénovation du Rio et du Shérazade, on puisse se jumeler avec ces salles dans le sens ou l'exploitation commence au Normandie, on laisse le film à l'affiche pendant un mois, deuxièmement, le film passe dans une salle annexe à un tarif beaucoup plus populaire et on voudrait faire ce projet comme ça.

Personnellement j'ai entendu dire que les deux salles de N'Djaména, qu'il y aura une maison de la culture et de la jeunesse, entre guillemets, dans chaque arrondissement de la ville de N'Djaména, que les salles de cinéma des provinces seront rénovées elles aussi, donc on est parti sur un projet sur dix ans de structuration de ce secteur des salles de cinéma. Ça va se faire à mon avis, je le souhaite de tous mes vœux, mais si le chef de l'Etat a beaucoup d'intérêt à faire ça et ça l'intéresse de voir que les jeunes en tout cas se réunissent dans des coins pour se distraire et pas penser à la politique.

### *Quelles seront vos sources d'approvisionnement en film ?*

C'est un distributeur français. Ce qui est très intéressant pour que je l'approche c'est qu'il a des salles de cinéma au Maroc, il a à peu près 18 salles de cinéma. Il travaille sur des complexes de cinéma, c'est-à-dire plusieurs salles réunies dans un multiplexe. Il a 80 salles en France. C'est un homme de cinéma depuis les années 50 ; il a des salles de cinéma, il connaît et je l'ai abordé pour lui parler de notre projet il était intéressé donc de prendre les films qu'il montre au Maroc. Il dit bon, ajoutez les droits du Tchad, je vais les envoyer. Ça c'est un. Deuxième structure qui est en cours en ce moment, c'est les Films 13 qui est l'ancienne structure de distribution pour l'Afrique et qui appartient au cinéaste français Claude Lelouche. Eux ils travaillent aussi avec La Métropolitain Export, c'est une société américaine qui est basée en France maintenant qui envoie les films. A l'époque où les salles étaient pour tout le continent francophone, ils avaient l'exclusivité des films américains pour le territoire africain. Eux aussi, on est en train de dealer avec eux. Ça c'est pour les films occidentaux. Les films arabes, comme on a une communauté arabophone, il serait bien aussi de penser à eux avec des films d'Egypte et du Maghreb, du Proche et Moyen Orient aussi certainement. Mais ça paraît un peu plus fastidieux parce qu'il n'y a pas un qui structure tout sur le secteur des films arabes à qui on s'adresse pour les 12 films pour l'année : envoie-les nous et on te paie et on les met à l'affiche. Il n'y a pas, donc on est obligé d'aller à droite à gauche chercher le producteur, les ayants-droits, payer, envoyer la copie, la ramener, la renvoyer tout ça, ça devient un travail un peu plus compliqué. Les films hollywoodiens aussi on voudrait en passer un, ou un film chinois ou bollywoodien, c'est la même problématique. Je dois aller prochainement au festival de Cannes et donc je vais voir bollywood, marché de films ceux qui s'occupent de ces filières. Il nous faut aussi un film jeunesse. Ici, avant, il y avait la matinée du dimanche qui était réservée aux jeunes qui venaient avec papa, maman, tonton, tata et donc c'était une petite sortie familiale. Donc cet aspect familial là, je tiens, donc on va réserver pour la jeunesse un film ou deux films par mois. Un film pas pour les bébés. On peut aussi avoir un film pour les publics tout jeune, les enfants, on verra aussi parce que les enfants font bien les parents, obligatoirement donc c'est un public sur lequel on compte. Après on aimerait également avoir un film africain. Ça, j'ai déjà listé les films du répertoire qui existent déjà, les films qui ont déjà une certaine ancienneté. On va commencer par le répertoire du cinéma africain classique. Un par mois. L'année prochaine, on va passer aux films des années 90 de la nouvelle vague, la nouvelle génération et remonter comme ça petit à petit jusqu'aux films qui passent au Fespaco, de voir si une fois le Fespaco fini, on peut nous aussi faire une semaine de films primés de Ouaga, les amener ici juste après Ouaga sur les deux ans, ça peut être intéressant. Donc on a des projets dans ce sens là, on va passer des films tchadiens obligatoirement si on a trouvé des films au calibre cinéma ou qui se défendent avec un cachet assez cinématographique, on les passera aussi.

Non, c'est du travail en plus pour Haroun. C'est lui qui doit nous fournir maintenant les films. Je voulais charger Haroun en disant que maintenant que la salle est ouverte je ne m'occupe plus du cinéma, alors dépêche-toi, donne-nous un film par an. Non, en fait, le projet c'est que je me mette à

la disposition du Normandie. Non, je suis apprenti exploitant, je ne connais pas encore les rouages, je dois apprendre, ce n'est pas insurmontable du tout. Une fois que j'aurai acquis, posé les choses et que tout roule au bout d'un an, un an et demi, je prendrai sous mon aisselle quelqu'un qui va faire la gérance pendant plusieurs mois et après je me libère et il gère pour le compte des sociétés à qui je t'ai parlé pour s'occuper de cette salle et moi je me rapatrie dans la réalisation, je reviens dans la production mais je ne dors pas, j'ai un projet de scénario qui est presque prêt, on a quelques retouches encore dessus. J'ai le projet d'adaptation d'un livre qui s'appelle « *Le Souffle de l'harmattan* » de Baba Moustapha qui est un roman magnifique. J'ai des notes pour deux autres projets de long métrage. Bon, je ne vais dormir sur mes lauriers sinon le cinéma va prendre tout mon temps. Je le fais parce qu'il faut le faire et que j'essaierai d'être à la hauteur pour que le cinéma marche pour que les gens reviennent et qu'en posant quelques petits jalons comme ça, ils puissent parler du cinéma tchadien puisque tous les 3-5 ans on produit un long métrage. Maintenant, il y a une salle de cinéma, Haroun a un projet d'une école de cinéma. Il y a le projet des autres salles de cinéma en rénovation. Donc, petit à petit on va rentrer dans une, pas industrialisation mais dans une structuration du cinéma. Il y a un fonds de création qui est en train d'être mis en place. Donc tout ça me force à dire que le cinéma a un avenir au Tchad. Maintenant il ne faut pas que les jeunes ne se laissent pas du jour au lendemain, ils prennent une caméra dans la rue et disent « je suis cinéaste ». Le cinéma c'est quelque chose qui s'apprend, il y a une rigueur intellectuelle, une rigueur technique, et une rigueur artistique. Donc ça s'apprend dans une école de cinéma. Il y a des cursus de formation pour le métier de cinéma. Dans ce cas, il faut que les jeunes se jettent corps et âme dedans pour qu'on puisse s'élever un peu parce que à cause de tous les problèmes de guerres etc. on n'a pas pu se développer. Pour qu'on puisse s'élever un peu et arriver à avoir nos techniciens. Moi, ça m'emmerde de faire venir les français ici travailler. Et en plus c'est les plus emmerdants du monde qu'il y en a. Ils ne veulent pas faire ci, il faut leur donner ça. Dès qu'il y a un truc là, oh oh. Tu peux en parler avec Haroun, avec tous les cinéastes africains c'est toujours un problème de les dépêcher à l'étranger. Moi, mon dernier film je l'ai fait avec les gabonais et avec les marocains et il y a un ou deux français qui sont venus, c'est des copains que je connais. Mais tous les autres films avec lesquels on a travaillé avec les français, ça s'est toujours très très mal passé. Pourquoi, parce qu'on n'a pas nos capacités locales et ça nous coûte cher. Donc tout ça fait que moi j'ai l'espoir.

### ***Existe-t-il une redevance pour la production ?***

En principe il n'y a pas de projet pour la production à travers l'exploitation de cette salle. Nous, tout ce qu'on sait c'est qu'au bout de deux ans, on doit distribuer les 50% de nos bénéfices, les donner au ministère, le ministère doit après les saupoudrer dans les autres salles de cinéma pour la réhabilitation etc. ou la construction même, mais non ce n'est pas des milliards qu'on va gagner donc grave aussi. Pour la production, je crois que le fonds de création qui va être mis en place. J'ai entendu que le vote a eu lieu pour le FONAT, fonds national d'appui à... je n'ai pas compris, je n'ai pas eu des éléments, j'ai l'impression que c'est la musique et la danse ou théâtre. Ça c'est le Ministère de la Culture. Mais il y a la redevance audiovisuelle qui va fonctionner sur la téléphonie mobile et qui va générer un nombre assez important de milliards par an, entre 6 et 10 milliards de francs CFA qui vont être délégués à l'ONRTV (Office National des Radio et Télévision) et nous on se bat là dedans pour que entre 500 millions et 1 milliard puissent venir appuyer le fonds de création qui a été voté à l'Assemblée et que nous, dans ce fonds là, de la redevance puisse aider le cinéma, la musique, le théâtre, la danse, tout ce qui est discipline artistique, c'est pour ça. En créant des commissions qui vont réceptionner des dossiers, qui vont se réunir pendant deux mois, trois mois pour les analyser, voter et attribuer le budget aux artistes qui ont des projets qui en valent pas peine. Donc la production, à mon avis, va se réveiller, les techniciens vont arriver, et donc on aura un début de tissu cinématographique. Evidemment le cinéma, quand on en parle, il ne faut jamais oublier son versant de la télévision. La télévision tchadienne c'est la télévision la plus nulle et idiote que j'ai jamais vue.

Pourquoi ? Parce que c'est calqué sur le cliché des bolchéviques. Le culte de la personnalité du Président et que pour eux le seul spectateur de la télévision c'est le Président de la République. Ils ne font que nuire à l'image du Président lui-même. Lui-même il s'est fâché récemment il a dit « arrêtez » vos louanges, vos griotismes en me montrant sur des clips des musiques avec mon armée, avec mes tenues, mes chars. C'est lui-même qui leur a dit ça. Qu'est-ce qui se passe ? Il se passe qu'ils n'ont aucune production pour occuper un peu l'espace audiovisuelle, or la télé fait office de catalysateur normalement de toutes les prestations étrangères. La télévision aujourd'hui, elle est au service des institutions. Tout ce qu'on dit, il y a toujours l'institution de l'Etat derrière. Elle ne parle pas aux publics, à la population qui est la première concernée. Comme ils ne savent pas qu'ils ont un public, ils ne produisent rien. Ils ont pour produire, ils ont de l'argent, ils ont entre 400 millions à peu près par an.

Même avant ça, avant que la télé ne monte sur satellite, on était sur la télé N'Djaména, c'était la petite télé de quartier et les gars à la télé se croyaient des grands producteurs, des grands réalisateurs, ils ne savaient pas que personne ne les regardait, personne ne les voyait. Si c'est après les événements, après les attaques des rebelles là, le Président a senti son pouvoir diminué par la télévision, par la communication donc le Ministère de la Communication à l'époque de Mahamat Hissein est devenu prioritaire parce que les Soudanais qui nous attaquaient avaient déjà trois chaînes sur satellite, donc eux, ils pouvaient se targuer au niveau médiatique d'avoir un poids par rapport au Tchad qui est invisible, donc ça été politiquement très bien mené mais rapidement d'où ils n'ont pas pu former les gens. Moi, on m'a dit que la CRTV a été beaucoup plus efficace : 4 ans avant la montée sur satellite ils ont envoyé leurs gens aller se former et revenir, donc l'argent qui est destiné à la production de programmes à la télé est mal utilisé et puis il n'y a pas d'ambition. Ils ont des primes assez importantes dès qu'ils sortent du pays 150 000 francs, 30 000 quand ils vont en province. Ils ont des primes chaque fois qu'ils réalisent un film ou bien qu'ils ont leurs noms sur les génériques d'un film. J'ai l'habitude de leur faire savoir qu'ils sont en train de dépasser les bornes de la république parce que leur service n'est pas plus important que ceux de l'aéroport, de la police mais vous avez de droits plus que tous les autres, de salaire que tous les autres pour un résultat comme ça ? Quand même arrêtez ! Ils abusent, ils abusent. Maintenant il faut que la télé produise des films, des téléfilms, des fictions, des courts métrages, des documentaires, des magazines, des émissions de divertissement. Donc des clips, et surtout, il faut qu'ils délèguent, maintenant il y a quelques sociétés production privées qui ont de matériels qui peuvent vous aider. Déléguez si vous ne savez pas faire à la télé. Donnez l'argent aux privés ils vous font ça. Partout dans le monde ça se passe comme ça. Vous ne pouvez pas tout faire vous-mêmes. Vous êtes obligés qu'on vous sous-traite le travail. Mais ça ils n'aiment pas. Ils pensent que s'ils font comme ça, les autres auront l'argent eux ils n'auront rien. C'est ça le problème.

Moi j'ai deux priorités dans cette salle : c'est la sécurité incendie et la sécurité physique des spectateurs. Sécurité incendie parce que la salle est bourrée d'ingrédients, de moquette, de plastique, de nylon, de bois, de fils électriques. Le feu peut prendre très rapidement, se propager très vite et nous causer un gros problème. Donc j'ai fait une demande d'études pour voir comment on peut stopper un incendie ici rapidement. L'aspect sécurité des spectateurs, on va négocier avec

## Entretien n°13

**D. Vincent**  
**Exploitant, Ciné village**  
**N'Djaména - Tchad**

Entretien réalisé le Jeudi 23 Juillet 2009 à 09 heures 15 au Ciné Village à Moursal.

**Durée : 37 mn 29 s**

*P.N. : Comment s'appelle ton Ciné-club*

**V.D. :** C'est Ciné Village. Oui.

*P.N. : S'agit-il d'une activité principale ou d'une activité annexe ?*

**V.D. :** Bon, c'est venu après parce que l'activité principale auparavant c'était dans le commerce général et puis après j'ai abordé dans ce sens de vidéo-club parce que c'était sur le conseil d'un ami, à l'époque c'était à Koumra que j'avais essayé, ça marchait donc ça a primé sur les autres choses quoi.

*P.N. : As-tu des employés ?*

**V.D. :** Oui.

*P.N. : Si oui, quelle est la nature des postes occupés par chacun d'eux ?*

**V.D. :** Bon y a l'opérateur du film même, y a le guichetier, celui qui prend les sous et puis y a aussi des portiers qui sont là pour surveiller les entrées et puis les sorties. Hm.

*P.N. : Quelle est la raison du choix de cette implantation ?*

**V.D. :** Han, ici à la maison là. Han bon ben auparavant j'ai essayé de demander un local ; partout où j'ai essayé de demander les gens m'ont dit que bon ils ne peuvent pas me donner un bail au-delà d'un an, des trucs comme ça et puis vous n'ignorez pas aussi les caprices des bailleurs ici à N'djaména. Heu j'en ai fait l'amère expérience à Arbedjournal. Heu c'était un terrain nu abandonné qu'on a pu exploiter mais, avec le temps, le propriétaire nous a causé tellement d'ennuis, j'étais obligé de déménager. Alors que c'était une affaire qui lui profitait énormément parce que comme c'était sa maison, il avait le monopole du commerce à l'intérieur c'est-à-dire les ventes des pistaches, des jus d'oseille et tout ça c'était ses enfants qui faisaient ça, d'autres gens n'avaient pas le droit d'introduire des articles au ciné tout ça, mais malgré ça il nous a tellement causé d'ennuis parce que il avait trouvé que notre local était bien, donc quant il y avait des cas de décès dans sa famille tout ça, même si quelqu'un mourrait dans un autre quartier, il amenait là parce que ils avaient des bancs, ils avaient l'électricité, des jarres d'eau donc tout s'organisait là dans le local. Mais en dépit de ça, il nous a tellement causé d'ennuis qu'on avait quitté et ce qui est regrettable c'est que personne n'a pu nous remplacer. Donc c'est pour ça que j'ai préféré exploiter ici à la maison pour ne pas avoir d'autres ennuis quoi.

*P.N. : Quand a été créé ton Ciné-club ?*

**V.D. :** C'était en 87. C'était en 87 que l'idée m'était venue, bon c'est pas moi mais un ami qui m'avait dit, mais écoute, je faisais d'autres affaires ça marchait pas tout ça, il m'a dit mais écoute pourquoi t'essaierais pas ça. Bon, à l'époque, ça paraissait pas marcher mais quand j'ai essayé, ça marché. Je ne sais pas peut-être parce que j'ai mis un peu de sérieux dans le travail, un peu de professionnalisme, et là c'est, je suis beaucoup plus connu dans cette activité quoi.

*P.N. : As-tu demandé l'autorisation administrative ?*

**V.D. :** Bien sûr. Bien sûr que oui j'ai fait l'autorisation administrative, après j'ai fait le registre de commerce. Donc, à l'époque y avait ce qu'on appelle la direction de la censure là au Ministère de la Télécommunication qui était très regardant vers les activités des vidéo-clubs et autres, donc on ne pouvait pas fonctionner sans

papier quoi. Donc, j'avais bien fait de faire ça plus et avec ces papiers ça m'a permis d'avoir accès à des crédits vita aussi, qui nous ont vraiment beaucoup aidé.

*P.N. : Quels documents vous a-t-on demandés ?*

**V.D.** : Bon je crois une demande et un certificat de nationalité, un casier judiciaire aussi, bon si mes souvenirs sont bons. Oui c'est je crois ce qu'ils ont demandé. Et là, je crois la photocopie de la carte d'identité nationale aussi.

*P.N. : Combien as-tu investi pour cette création (par poste) ?*

**V.D.** Bon, en tout cas c'est au-delà d'un million parce que déjà l'acquisition des appareils mêmes à l'époque ça coûtait cher et puis il fallait confectionner des bancs et, heu, confectionner aussi un écran et tous ces trucs-là, donc au départ il faut estimer ça à un million deux cents, un million cinq cents quoi.

*P.N. : Combien de séances de projection organises-tu par jour ?*

**V.D.** : C'est habituellement deux séances quoi. La matinée et la soirée.

*P.N. : Quels sont les horaires des séances de projection ?*

**V.D.** : C'est de dix-huit heures à vingt heures et de vingt heures trente à dix heures quoi, selon la longueur ou la durée du film quoi.

*P.N. : Quelle est la capacité d'accueil du ciné-club ?*

**V.D.** : Bon il faut compter entre deux cents, trois cents.

*P.N. : Quels sont tes équipements de projection ?*

**V.D.** : Auparavant on utilisait un projecteur vidéo, un magnétoscope, un ampli de puissance, une paire d'enceintes et avec le temps les gens sont passés de la cassette au CD et au DVD, donc là j'utilise le lecteur DVD comme le lecteur CD quoi, à la place des cassettes. C'est un écran de cinéma de petite dimension quoi. 4 mètres sur 2 mètres 50. Non, non c'est un truc à base de contre plaqué que nous-mêmes nous confectionnons et puis nous badigeonnons ça de peinture blanche.

*P.N. : Possèdes-tu une antenne parabolique ?*

**V.D.** : Oui j'ai oublié de citer ça aussi parmi mes équipements ; nous utilisons une antenne parabolique particulièrement de Canal Satellite, Canal Plus.

*P.N. : Si oui, à quoi sert-elle ?*

**V.D.** : Bon pour la retransmission surtout des matches de football quoi que les gens adorent beaucoup.

*P.N. : Quel genre de films programmes-tu régulièrement ?*

**V.D.** : Bon les gens adorent, auparavant les gens adoraient les films d'action, les films chinois, les films américains. Bon maintenant avec le temps les gens commencent à prendre goût pour des films africains et surtout de séries. Des séries américaines comme des séries, comment on appelle ça, brésiliennes et autres, et des films africains, malheureusement, c'est rare quoi. Mais ça aussi les gens aiment beaucoup et ces derniers temps y a quelques productions tchadiennes aussi que les gens aiment bien. Je crois que ça leur rappelle (rire) leur vécu quotidien.

*P.N. : Comment les choisis-tu ? S'agit-il de films que tu as déjà vus, dont tu as entendu parler ou te les a-t-on conseillés ? Si oui, qui ?*

**V.D.** : Bon c'est des films, la plupart de temps quand les films nous parviennent y a des bandes annonces là dedans, des bandes annonces qu'on essaie de visionner qui nous montrent les films qui vont paraître dans les

semaines ou les mois à venir, donc on a déjà une idée ou quelquefois y a des commentaires dans les journaux aussi. Ben, auparavant quand j'utilisais le VHS je faisais tout pour les repiquer et couper certaines scènes quoi. Et couper certaines scènes tout ça parce que à l'époque comme je le disais tantôt la censure était toujours présente, j'ai vu des amis dont on a fermé les ciné-clubs à cause de projection de films prohibés, tout ça, donc j'évitais ça, donc je coupais. Mais les clients s'en rendaient compte à chaque fois ils me disaient mais il semble que y a des scènes que vous avez coupées on a dit oui, c'est pour ne pas (rire) offenser les enfants tout ça.

*P.N. : Quels sont parmi les genres de film que tu diffuses, les favoris du public ?*

**V.D.** : Bon c'est des films américains comme des films chinois quoi. Ça c'est les films que les gens adorent beaucoup, mais le problème c'est que les mentalités évoluent. Par exemple ici à Moursal auparavant les gens n'aimaient pas de films hindous mais maintenant ils en raffolent. Ils aiment ça donc c'est que, auparavant les gens n'aimaient pas les séries mais maintenant y a que les séries qui passent. Dès qu'on a fini une série et qu'on n'a pas une nouvelle la clientèle baisse, il nous faut courir après d'autres séries rapidement des trucs comme ça.

*P.N. : Comment se fait le contrôle des entrées en salle ? Si elles sont payantes, quel est le prix demandé ?*

**V.D.** : Bon on est dans les 100 francs cfa pour les entrées. Et auparavant on avait imposé les tickets d'entrée mais ça pesait sur le budget et surtout qu'on n'arrivait pas à majorer le prix d'entrée. Depuis des années on est resté sur les 100 francs là.

*P.N. : En pratiquant ce prix, quelle recette moyenne fais-tu par séance ?*

**V.D.** : Bon, auparavant nous on faisait des recettes de 30, 40 000 mais maintenant, on est dans les tout au plus 20 000 ou 15 000 des trucs comme ça. C'est la déche. Oui surtout parce qu'on est à un millier à N'djaména. C'est dans chaque concession y a un ciné tu vois. Chaque jour y en a qui ferment et chaque jour y en a qui s'ouvrent aussi.

*P.N. : Existe-t-il une billetterie ?*

**V.D.** : Maintenant non.

*P.N. : Arrive-t-il que certaines personnes entrent gratuitement ?*

**V.D.** : Mais bien sûr. Mais bien sûr. Le portier et machin, tous ces gens-là ont des amis et ces amis-là jouissent de cet avantage là pour rentrer gratuitement. Il a, il m'arrive moi-même d'improviser des contrôles ou de me tenir moi-même à la porte et c'est comme ça que je me rends compte que y a beaucoup de gens qui entrent gratuitement.

*P.N. : T'arrive-t-il parfois de modifier le tarif d'entrée ?*

**V.D.** : Oui, surtout pour les matches. Surtout pour les matches de football, quand c'est des grands matches avec des grands enjeux là, on est obligé de majorer le prix d'entrée pour essayer de limiter un peu le nombre des gens parce que, plus y a des gens et plus y a de désordre quoi.

*P.N. : Diffuses-tu parfois des films tchadiens ?*

**V.D.** : Oui.

*P.N. : Si oui, quelle est la fréquence de leur diffusion ?*

**V.D.** : Bon, selon la sortie des films quoi. Eux ils n'en sortent pas chaque année (rire) malheureusement.

*P.N. : Par rapport aux genres de films favoris du public, les films tchadiens ont-ils autant de succès, un peu moins de succès ou nettement moins de succès ?*

**V.D.** : Bon, en tout cas c'est mitigé quoi parce que les films tchadiens bon, les gens dans un premier temps sont réticents, quand ils viennent ceux qui ont vu le film en parlent après le lendemain d'autres viennent, ils

demandent vous mettez, mais c'est pas pour autant dire que vous allez jouer ça d'affilée pendant trois, quatre jours. C'est que ils voient, ça leur plaît, ils en parlent, c'est tout quoi. Mais ça n'a pas telle, bon ça a du succès mais pas au-delà de 4, 5 projections quoi.

*P.N. : Selon ton estimation, comment se répartissent en tranche d'âge tes spectateurs réguliers ?*

**V.D.** : Bon, auparavant on avait des adultes qui venaient au film, et au fur et à mesure on a remarqué que les adultes là quittent les salles au profit des jeunes. Mais là nous essayons de limiter parce que nous ne voulons pas des trop jeunes, parce que c'est eux qui sont à l'origine de beaucoup de problèmes donc. Je me rappelle qu'une fois on avait eu un petit problème y avait quelqu'un qui était là, qui avait je crois un sac en plastique qui était entraîné par le vent, et y avait un monsieur qui avait crié serpent, et ça fait fuir toute la salle. Donc y avait des gars qui étaient, qui avaient grimpé même sur le mur, sous la peur tout ça, ils s'étaient blessés sur des tessons de bouteilles tout ça, j'avais eu beaucoup d'ennuis avec les parents. Donc, depuis lors là, nous essayons de limiter quoi, l'entrée des enfants. Quoiqu'ils adorent venir tout ça mais quand ils viennent on leur dit non non c'est pas la peine. Mais, donc y a des adolescents qui viennent beaucoup mais des adultes là, dommage. Ils quittent un à un les salles. Auparavant on les avait beaucoup mais je ne sais qu'est-ce qui ne va pas ces derniers temps là, on a moins d'adultes.

*P.N. : Existe-t-il des films dont tu interdis la diffusion à une certaine tranche d'âge ?*

**V.D.** : Oui. Quand c'est bien stipulé sur la jaquette du film là, nous on essaie de respecter ça. Bon, des films d'action, des films d'horreur tout ça. Bon mais ces derniers temps c'est des films de moins de 12 ans, moins de 14 ans mais on a plus de films de moins de 16 ans, tout ça là y en a plus maintenant, je ne sais pas pourquoi. Mais la plupart c'est moins de 12 ans donc quand y a beaucoup de violence dedans quoi.

*P.N. : Où et comment t'approvisionnes-tu en films (DVD, VCD, K7 vidéo?)*

**V.D.** : Moi je m'approvisionne la plupart de temps au Canada et en France. Bon au Canada c'est parce que le Canada est un pays qui a un statut particulier dans le domaine cinématographique. Dès que y a des films qui paraissent, parce que le grand producteur de films c'est les Etats Unis, donc dès que y a un film qui sort aux Etats Unis, au cinéma, c'est que au Canada ils l'ont automatiquement en DVD, donc c'est comme ça que nous, moi souvent je me suis rendu compte que nous avons joué des films ici et quand je vais en France, c'est en ce moment que je vois ces films à l'affiche dans les salles de cinéma et il faut que ça soit un an ou six mois ou un an plus tard pour voir ça dans les vidéothèques. Donc en location et puis ensuite en vente alors que déjà au Canada on a déjà ce film là, automatiquement quoi. Et en France aussi quand je vais faire mes courses, je trouve des films je les achète.

*P.N. : Comment reçois-tu ces films du Canada ?*

**V.D.** : Bon, j'ai des amis, des parents qui sont là-bas. A un moment y avait ma famille qui vivait là-bas avant de revenir en France et donc je leur faisais des transferts d'argent et ils m'envoyaient en retour les films.

*P.N. : Est-ce que tu loues tes films à d'autres ?*

**V.D.** : Oui, je suis très embêté mais c'est auparavant je ne le faisais pas, mais ces derniers temps je suis obligé de le faire parce que c'est chaque jour que, quand quelqu'un ouvre un vidéo-club, on lui dit que le type qui a les films c'est Allane, il faut aller vers lui. Le type il vient, il se plaint, il se plaint. Par avant je ne voulais pas, mais ces derniers temps, je suis obligé de le faire pour aussi entrer dans mes comptes aussi.

*P.N. : Si oui, à combien les loues-tu ? comment se fait cette circulation ?*

**V.D.** : Tout au plus à 2000 francs CFA. (Rire).

*P.N. : Le problème de conservation ne se pose-t-il pas ?*

**V.D.** : Bon, mais j'exige des garanties de la part de ces gens-là avant de leur, j'exige que le film soit conservé, autrement dit c'en est fini pour le contrat de location quoi.



*P.N. : Es-tu en relation avec d'autres ciné-clubs pour la circulation des films?*

**V.D.** : Oui y a des amis qui, quand ils ont quelque chose ils me proposent donc moi en retour aussi je loue avec eux. Non, en dehors je refuse parce que là ça me cause beaucoup d'ennuis, mais quand c'est ici à N'djaména, ça se passe parce que même si y a un retard dans le retour des films, bon je suis obligé de me déplacer pour aller voir des truc comme ça mais je ne sors pas en dehors de N'djaména. C'est avec et là même c'est limité à des amis que je connais bien et qui sont sérieux dans leurs travaux, quoi bon mais je ne donne pas à n'importe qui parce que y a beaucoup de voyous aussi dans ce domaine-là.

*P.N. : Ton ciné-club a-t-il déjà fait l'objet d'un contrôle administratif?*

**V.D.** : Ah oui, à chaque fois que y a une descente là, c'est chez moi qu'ils commencent. Parce que (rire) je suis le plus connu on commence tout le temps par chez moi.

*P.N. : Si oui, peux-tu nous raconter comment cela s'est passé ?*

**V.D.** : Bon, ce que je regrette c'est que ce contrôle se passe surtout la nuit et on aurait aimé avoir une collaboration franche et sincère avec ces services, mais malheureusement c'en n'est pas le cas. Je ne sais pas qu'est-ce qui motive cette façon de faire, mais nous nous sommes des partenaires de ces services là et nous aurions souhaité que ces gens nous donnent par exemple des convocations, nous envoient des convocations pour nous dire bon venez, vous avez des obligations tout ça. Mais malheureusement ces services là ne le font pas. Ils envoient pas les convocations, ils viennent de nuit, donc au moment où les jeunes sont là en train de suivre un film, d'autres ils ont payé l'entrée, ils viennent, ils débarquent, ils exigent les papiers, bon si les papiers ne sont pas en règle, là ils préfèrent confisquer ou je ne sais pas comment on appelle ça, saisir les appareils. Alors là ça, ça créé une cacophonie là, un tumulte avec les jeunes, donc à chaque fois nous avons frisé la tragédie parce que, y a des fois où je suis obligé moi-même de calmer les jeunes, de prendre l'appareil et de leur amener au dehors dans le véhicule, ils amènent et puis le lendemain je vais récupérer. Mais nous, (avec regret) vraiment nous nous déplorons cette façon de faire. Nous sommes des personnes civilisées et on aurait souhaité que ces services nous envoient des convocations de jour pour nous permettre d'aller et de voir comment régler mais eux ils font des descentes la nuit et lorsqu'ils amènent les appareils, y a de fois où, à force d'avoir rempli le véhicule, les militaires qui les accompagnent ou les agents de service là piétinent des appareils, donc quand on va le lendemain pour récupérer les appareils, donc les appareils on les trouve endommagés comme ça. Eux ils ont leurs raisons mais...

*P.N. : As-tu fait l'objet d'une sanction suite à ce contrôle?*

**V.D.** : Non non.

*P.N. : Annonces-tu la diffusion de tes films dans la presse ?*

**V.D.** : Non. Bon, c'est surtout les films à caractère religieux là on est obligé d'envoyer les annonces dans les églises et les mosquées comme ça pour dire que tel jour, y a tel film qui passe quoi.

*P.N. : A ton avis, quel rôle joues-tu dans la vie culturelle du pays ?*

**V.D.** : Bon, c'est une passion qui est venue ; bon, les gens viennent voir les films, bon, les gens pensent que quand on va voir un film, c'est parce que on est voyou. Mais en réalité, nous-mêmes qui produisons, nous ne nous sentons pas voyous donc nous pensons que le film éduque. Aujourd'hui, grâce au film, les gens ont une vue beaucoup plus claire de certaines choses quoi. Par rapport à nos parents tout ça, aujourd'hui vous trouvez des jeunes qui vont vous parler comment ce film a été tourné, combien cet acteur a gagné pour ce film, des trucs comme ça, donc nous pensons que nous jouons qu'à même un rôle positif quoi. Quoique certains pensent que, mais il est vrai que y a certains clubs vidéo qui ne respectent pas certaines règles. Un jour, en passant vers derrière le marché de Dembé j'ai vu un attroupement, beaucoup de gens ; j'ai dit qu'est-ce qu'il y a, une émeute ou quoi. Je vois des gens avec des bancs, des chaises en main, des enfants, des personnes âgées tout ça j'ai demandé le nom de ce ciné-là on me dit qu'il passe chaque samedi des films porno alors que c'est ça draine des gens. J'ai trouvé que, bon, en regardant le nombre de gens et surtout des enfants et tout ça je me suis dit mais bon là, c'est des gens comme ça qui font que les gens nous taxent de voyous et tout ça parce que

quand des gens projettent des films comme ça, bon, on pense que dans les ciné-clubs partout on fait la même chose alors que nous autres nous sélectionnons minutieusement nos films pour éviter d'offenser les gens.

*P.N. : En programmant les films hindous, les films chinois ou les films d'action, peux-tu me dire quelle culture tire-t-on de ces films ?*

**V.D.** : Bon, ben écoutez. Notre pays là est un pays qui sort d'une longue guerre, les gens sont traumatisés tout ça, bon, le film c'est, c'est la forme de divertissement donc, moi je trouve que prendre 100 francs aller voir un film c'est mieux que de prendre 100 francs aller rester dans un cabaret pour prendre de la bili bili ou passer des heures dans une buvette pour prendre la bière. Avant tout, un film c'est un divertissement, c'est un loisir. Les gens viennent, ça leur permet de rêver des trucs comme ça. Aujourd'hui de par les films américains beaucoup de jeunes rêvent d'aller aux Etats Unis (rire), donc c'est une bonne chose comme il n'est pas interdit de rêver. C'est une bonne chose que les gens pensent à aller un jour aux Etats Unis parce que la vie est meilleure, tout ça.

*P.N. : Nous avons appris que tu as réfectionné le cinéma Rex de Sarh alors peux-tu nous parler un peu de cela ?*

**V.D.** : Comme je le disais tantôt y a une prolifération de ciné-clubs à N'djaména et ça ne paie plus comme auparavant, donc j'ai pas vraiment d'ambition d'ouvrir d'autres salles. Bon, peut-être si avec le temps Dieu me permet peut-être j'ouvrirai une salle de cinéma à N'djaména, parce que toutes les salles sont fermées. Maintenant il ne reste qu'une seule salle, le cinéma Rio. Toutes les autres salles sont fermées. Donc, moi j'ai été même jusqu'à Kousseri tenter d'exploiter le cinéma Walgania mais ça n'a pas tenu à cause de toutes les tracasseries que les camerounais font aux tchadiens. D'abord parce que y a une forme de protectionnisme là-bas ou qu'on assimile à la xénophobie parce que ils veulent pas que surtout à l'égard des tchadiens quoi, eux ils ont une vue vraiment arrêtée sur nous. Ils pensent que le tchadien c'est un sauvage, il n'est bon qu'à tuer les autres, tout ça mais. Donc, on avait tous, tous les ennuis. Chaque jour on a une visite. Oh je suis un agent de quoi, j'arrive de Yaoundé ou je suis un agent de quoi, j'arrive de Maroua, quoi, je suis commissaire de police. Toutes les tracasseries. C'est impossible. Ils nous ont rendu la vie impossible. C'est comme ça, malgré tous les investissements on a fermé la salle. J'étais obligé de laisser tomber parce que je ne pouvais pas, je ne pouvais pas tenir. Si on continuait, on finirait par être enfermés, accusés de quelque chose parce que ils avaient tous les prétextes pour nous embêter donc on a laissé tomber. Donc tout avec l'Etat pour le moment là (rire) l'Etat essaie de réglementer ce commerce là parce que aujourd'hui y a trop de cinés et la plupart sont sans papiers, les agents de contrôle ne font aucune pression sur ces gens, ils vont, ils prennent l'argent, ils mettent en poche et puis ils continuent de fonctionner. Donc je voudrais, je pense à autre chose quoi mais pas encore à ça. A moins que un jour on essaie de réglementer parce que ça commence déjà par les pharmacies. Les dépôts pharmaceutiques on commence à les fermer parce que avec une seule autorisation les gens ouvrent six, sept dépôts. Donc j'espère que un jour ils arriveront sur les cinés aussi et peut-être de là, on pensera à faire quelque chose quoi. Mais pour le moment non.

*P.N. : Votre expérience du cinéma Rex par rapport au ciné-club n'est-elle pas encourageante ?*

**V.D.** : Bon, pour Rex c'était en quelque sorte un challenge parce que beaucoup d'amis qui passent à Sarh viennent, nous interpellent ils disent nous qui sommes des originaires de là-bas, ils nous disent mais votre ville là c'est moche, y a pas de lieu de distraction quand on arrive à Sarh on passe des nuits difficiles des trucs comme ça, mais pensez à votre ville. Les gens ne font que nous répéter ça et c'était comme ça que moi j'ai décidé de réhabiliter la salle de Rex. Ce jour, les journalistes étaient venus me voir et je leur ai expliqué, je dis bon, nous sommes nombreux de Sarh. L'élite de ce pays est composée pour une bonne partie des originaires de là-bas, donc, moi j'ai fait ma part et je demande aux autres de faire et si on faisait chacun quelque chose, on reverrait un peu quoi, la ville de Sarh. Et c'est comme ça que j'ai fait. C'était vraiment, c'est face à l'interpellation quoi des amis et autres. Comme Talino l'a chanté pour Moïssala donc (rire).

*P.N. : Oui mais par rapport à ce que tu fais comme recettes au ciné Rex comparé à la recette de ton ciné-club est-ce qu'il n'y a pas de différence ?*

**V.D. :** Oui y a une différence. En tout cas y a une différence, comme je le disais là, y a une différence mais y a une situation qui nous dessert sérieusement à Sarh, c'est la situation économique à Sarh. Y a une telle récession à Sarh que vraiment c'est pas facile. C'est pas facile c'est pour des raisons de prestige, mais sinon là, j'aurais même fermé à Sarh parce que je ne fais plus les recettes que je faisais avant et Sarh aussi connaît les problèmes d'électricité comme N'djaména donc on continue à fonctionner avec le groupe parce que même si y a l'électricité, la tension est si basse que ça ne peut pas démarrer nos appareils. On est à 170, 160 volts alors qu'on devait avoir 230, 240 donc ça fait que à Sarh on travaille avec le groupe, le gasoil coûte cher à Sarh, finalement, nous aussi on connaît des pannes de groupe parce que on est obligé de travailler les 366 jours de l'année là avec le groupe parce que à chaque fois on nous dit non, on aura de nouveaux groupes, la STEE ça va aller, les années passent, on ne voit pas venir ces groupes donc c'est une question de prestige qu'on a mais si c'est du point de vue économique là y a rien quoi. Avant ça marchait. Avant c'était bien mais maintenant là on est réduit à des recettes de ciné-clubs quoi. (Rire).

*P.N. : Pourquoi Ciné Village ?*

**V.D. :** C'est une appellation que j'ai trouvée dans un film. Est-ce que c'est, c'est l'un des premiers films que j'avais eu à jouer et j'ai pris l'appellation j'ai mis. Bon auparavant on appelait ça *Vidéo Village* quoi, mais c'est après qu'on a transformé en *Ciné Village*. Ça c'est un truc que j'ai trouvé à la maison de production du film qui avait donné ce nom. Et c'est l'un de tous premiers films que j'avais joués. C'était comme ça que j'avais donné.

## **Entretien n°14**

**A. NGARODJIM**

**Exploitant, Ciné Académie Saboura  
N'Djaména – Tchad**

Entretien réalisé le Vendredi 23 Juillet 2009 à 17 heures 10 à Farcha

**Durée : 23 mn 11 s**

*P.N. : Comment s'appelle ton Ciné-club ?*

**A.N. :** Mon ciné c'est Académie Saboura.

*P.N. : S'agit-il d'une activité principale ou annexe ?*

**A.N. :** Pour moi c'est une activité principale.

*P.N. : Quelle activité exerces-tu avant s'il s'agit d'activité principale ?*

**A.N. :** Avant le ciné, bon avant je faisais le commerce je pars au Nigéria j'amène des vidéos et des certains moteurs d'occasion et des certains, des plaqués dorés tout ça et puis j'amène ça et je vends ici à N'djaména et puis je retourne au Benin.

*P.N. : Sinon, quelle activité exerces-tu en même temps ?*

**A.N. :** Bon en dehors de ce ciné j'ai commencé avant mon mariage, donc dès que j'ai emmené ma femme moi j'ai abandonné ça. Bon, en tout cas maintenant j'ai payé une taxi qui, qui travaille pour moi. Je suis en train d'étudier le terrain avant que je commence.

*P.N. : As-tu des employés ?*

**A.N. :** Oui oui.

*P.N. : Si oui, quelle est la nature des postes occupés par chacun d'eux ?*

**A.N. :** Bon y avait un deuxième employé, l'autre il s'occupe de l'installation et l'autre il balaie la cour et l'autre il ouvre le ciné et l'autre, il s'occupe aux clients qui bavardent ou ceux qui se ne restent pas tranquilles.

*P.N. : Quelle est la raison du choix de cette implantation ?*

**A.N. :** Parce que ces endroits, dans premier arrondissement, le ciné sont peu et les lieux d'instruction sont peu, les gens ils quittent le premier arrondissement, ils vont en ville là-bas pour voir le ciné et ils rentrent tard, donc c'est pour cela que moi j'ai choisi, je dis que les frères qui sont ici, chaque fois ils perdent leur temps et par moments y a beaucoup des accidents en route et c'est pour cela que moi j'ai choisi, je fais cette ciné ici donc je trouve que c'est mieux quoi. Les gens se déplacent pour rien comme ça pour aller faire les accidents en route quoi là tout ça c'est pour cela que j'ai choisi en tout cas ici c'est le grand cinéma de Farcha.

*P.N. : Quand a été créé ton Ciné-club ?*

**A.N. :** Bon c'est depuis 93.

*P.N. : Par qui a-t-il été créé ?*

**A.N. :** Par quelqu'un d'autre et j'ai payé avec lui. J'ai travaillé avec lui et en allant il m'a dit que, bon voilà, ce ciné bon, moi je voulais abandonner ce lieu et si tu peux je veux te laisser ça et puis tu me rembourses. Et je l'ai remboursé et j'ai pris la place et je suis en train de continuer ça.

*P.N. : A-t-il demandé l'autorisation administrative ?*

**A.N. :** Oui il a demandé une autorisation.

*P.N. : Si oui, l'a-t-il reçue ?*

**A.N. :** Oui oui.

*P.N. : S'il l'a reçue, quels documents lui ont été demandés ?*

**A.N. :** Les papiers il a fait, il paie l'impôt, et il paie la mairie et ça va.

*P.N. : Pourquoi as-tu choisi cette activité ?*

**A.N. :** Bon, parce que j'ai choisi ce ciné parce que nous on aime les films. On aime les films parce que maintenant, avant y avait même pas de l'électricité dans les quartiers et maintenant là, il y a les électricités au quartier, chacun il a sa télévision devant lui, donc y a des gens qui aiment voir le film seuls, y a des gens qui aiment les films qui sont vus à la maison voir avec les gens au ciné. Bon, et moment de championnat, le championnat, le championnat d'Angleterre, championnat d'Espagne, championnat d'Italie, y a des gens qui veulent voir ça en groupe. C'est pour cela que on a créé ça, pour que on a créé ce ciné, et c'est là où on bavarde et c'est là où on prend connaissance. Y a certains gens qui ils n'ont le connaissance sur le joueur et quand vous vous ne rencontrez pas sur lieu public, vous n'arrivez même pas à comprendre l'histoire d'un joueur. Donc, Dieu merci si vous avez rencontré un frère ou ami en lieu public, des choses que tu ne connais même pas, il t'explique. Y a des gens qui comprend l'arabe, y a des gens qui ne comprend pas l'arabe. Y a des gens qui comprend le français, y a des gens qui ne comprend pas le français. Y a certains mots, le journaliste parle sur le joueur et tu es là à la maison tu ne comprends pas l'arabe et tu es avec les gens et si ils font le commentaire sur un joueur, tu peux les demander qu'est-ce qu'il a dit ? Il peut te raconter il a fait telle année, il a joué dans telle équipe telle année, il a fait tel, tel, tel et tu peux enregistrer ça et tu vas te mettre ça sur l'archive et prochainement si quelqu'un te demande même tu peux parler avec lui, tel joueur a fait tel, tel, tel, tel, tel, tel, donc c'est pour cela que les gens aiment les lieux publics.

*P.N. : Combien as-tu investi pour cette création (par poste) ?*

**A.N. :** D'argent bon, j'ai mis presque trois millions huit cents. Bon les trois millions huit cents bon, j'ai payé le projecteur à un million deux cents, et le banc aussi ça m'a coûté presque 300 000, bon le papier aussi ça m'a bouffé presque sept cent quelques mille, heu certains amplis et lecteur DVD, y a des fils, des baffles, des antennes paraboliques, y a des receivers. Bon j'ai évalué tout ça quoi. Oui.

*P.N. : Combien de séances de projection organises-tu par jour?*

**A.N. :** Bon deux fois. Mm.

*P.N. : Quels sont les horaires des séances de projection ?*

**A.N. :** Bon ça veut dire ? Heu bon, le matinée je prends deux heures, le soirée aussi ça fait deux heures trente comme ça avec le musique tout, bon, en global c'est cinq heures du temps. Bon, la matinée commence après la prière, à 18 h 30. A 18 h 30 ça finit à 20 h 30 ou à 20 h 35, si c'est trop à 21 heures. La chaîne du soirée donc, bon on met la musique pendant 15 ou 10 minutes comme ça et on met le film.

*P.N. : Quelle est la capacité d'accueil du ciné-club?*

**A.N. :** Bon, presque mille personnes han. Hm. Mille, mille quelque, disons mille quelque. Parce que si y a un grand match, je trouve ici dans les soixante quinze mille ou quatre vingt quelque mille. On dirait chacun 100 francs par personne c'est trop.

*P.N. : Quels sont tes équipements de projection ? (tes matériels de projection)*

**A.N. :** Bon, les marques ou le matériel là, j'ai un projecteur, j'ai un lecteur DVD, bon j'ai un ampli, bon j'ai le stabilisateur, j'ai le groupe, en cas de coupure d'électricité, donc et j'ai deux projecteurs, secours et donc j'ai deux lecteurs DVD, j'ai receiver en plus le carte de Al Jazeera et en plus des carte, pour le sport. Et l'antenne parabolique et je pense que ça va.

*P.N. : Pourquoi tu as deux antennes paraboliques ? A quoi servent-elles?*

**A.N. :** Bon, l'autre pour le voisin et l'autre pour moi pour l'image de Aldjazeera. Oui pour les chaînes de chaînes de télévision, chaînes de sports.

*P.N. : Quel genre de films programmes-tu régulièrement ?*

**A.N. :** Bon dans ce ciné club et avant, donc chaque jeudi on mettait les films procès et après le procès donc, le jour ordinaire on mettait les guerres de Vietnam, on mettait l'espion, on mettait les films tchadiens oui oui. Certains jours on mettait l'autre, le comédie et oui oui, c'est ça.

*P.N. : Comment choisis-tu les films pour ton programme ?*

**A.N. :** Bon, en tout cas nous on faisait le tour au grand magasin du de N'djaména, et bon on mettait les films que avant les gens ont vus, les anciens films. Et après ça on demande au quartier, au grand boutiquier s'ils ont emmené les nouveaux films, on emmène et on met et certains gens on nous oblige que les films qui sont vus en un mois, deux mois, deux semaines, il faut nous fait, il faut nous faire ramener le film qu'on a vu la semaine passée pour que on voit et puis on écoute les mots, certains mots là nous échappent là il faut que nous on veule entendre ça. Ça c'est le public qui demande ça. Oui oui.

*P.N. : Quels sont parmi les genres de film que tu diffuses, les favoris du public ?*

**A.N. :** Heu, guerre. Les films de guerre. Oui ;

*P.N. : Comment se fait le contrôle des entrées en salle ?*

**A.N. :** Bon, le ticket y a certains jours, on fait le ticket. Y a certains jours, nous on fait pas le ticket parce que moi-même le propriétaire je suis à la porte. C'est pas la peine que je fais le ticket. Et si je mettais un autre type devant la porte qui collecte l'argent, je le donne le ticket. Et c'est le jour de grand match on a le ticket c'est, c'est le jour de sport là on a le ticket. Le jour de sport, si le jour qui n'a pas le sport on mettait le film y a pas le ticket.

*P.N. : Quel est le prix d'un ticket ?*

**A.N. :** A 100 francs.

*P.N. : En pratiquant ce prix, quelle recette moyenne fais-tu par séance ?*

**A.N. :** Bon, en tout cas, parce que c'est le moment de période. Heu, jour de période de l'autre, moment de froid, le matinée on faisait 8000, 9000, 10 000 francs et le soirée on trouve 7000, 6000 francs, ça c'est au moment de froid. Et le jour, le saison fluvial, le matinée on peut trouver, supposons 16 000, 18 000, le soirée 10 000, 12 500, 20 000, ça arrive comme ça. Surtout le saison de chaleur, au moment de chaleur, y a beaucoup de clients. Au moment de froid y a pas de clients.

*P.N. : Arrive-t-il que certaines personnes entrent gratuitement?*

**A.N. :** Oui oui. Y a certains gens il vient aujourd'hui y en a pas de l'argent, il vient, il rentre, on le laisse. Et y a des amis qu'on a grandi dans le même quartier, quand on le voit, bon on demande pas l'argent. Mais c'est bien sûr c'est un truc de commerce, mais si il t'a donné tu prends s'il t'a pas donné bon tu le regardes comme ça.

*P.N. : T'arrive-t-il parfois de modifier le tarif d'entrée?*

**A.N. :** Donc ça arrive. Au moment de football on augmente à 200 francs si c'est un grand match. Ça arrive à 300 francs aussi.

*P.N. : Diffuses-tu parfois des films tchadiens ?*

**A.N. :** Oui oui. Les films bon, d'un film y a des films comédie, y a des films donc des films d'amour. Bon, une femme aime les domestiques, bon une femme elle aime un élève et son papa ne veut pas cet élève. Bon le titre de ce film *aréda tastaze*, y a *alhouk ma inda taman*.

*P.N. : Comment s'appellent les réalisateurs ?*

**A.N. :** Bon il s'appelle, heu, Mandargué. Y a un il s'appelle Bachar Tchéliquet. Y a un il s'appelle Bakhalani.

*P.N. : Quelle est la fréquence de leur diffusion ?*

**A.N. :** Bon, par semaine. Une fois pour attirer les gens et puis on va programmer ça chaque jour le film tchadien sera en soirée en tout cas on programme ça une semaine avant d'abord.

*P.N. : Par rapport aux genres de films favoris du public, les films tchadiens ont-ils autant de succès, un peu moins de succès ou nettement moins de succès ?*

**A.N. :** Bon, je vois par rapport aux guerres, aux films tchadiens, les films tchadiens rapportent beaucoup que les guerres.

*P.N. : Selon votre estimation, comment se répartissent en tranche d'âge vos spectateurs réguliers ?*

**A.N. :** Bon, au moment de football, même les enfants de 8, 10 ans ils viennent. Au moment de film, les enfants de 20 ans, de 19 ans jusqu'à 40 ans, 45 ou 40 ils sont là.

*P.N. : Existe-t-il des films dont tu interdis la diffusion à une certaine tranche d'âge?*

**A.N. :** Oui oui, il y en a, mais nous là on ne respecte pas.

*P.N. : Si oui, de quels genres de films s'agit-il et comment appliques-tu l'interdiction?*

**A.N. :** Bon les films ils mettaient les films d'amour mais nous là on ne met pas. Donc y a certains films, il écrit sur le programme interdit au moins de 12 ans, interdit au moins de 10 ans, interdit au moins de 15 ans et puis nous on met, un enfant qui vient il est à l'âge de 15 ans ou de 13 ans nous on ne peut pas l'interdire.

*P.N. : Mais comment reconnaissez-vous l'âge ?*

**A.N. :** Parce que nous on voit que l'argent. Nous on voit que l'argent et nous on pense pas à ce que les gens qui sont réalisés le film, notre film a interdit un enfant de 13 ans ou un enfant de 15 ans. Bon donc le gouvernement nous tolère pas, aussi nous aussi on voit que notre recette.

*P.N. : Où et comment t'approvisionnes-tu en films (DVD, VCD, K7 vidéo?)*

**A.N. :** Bon, le film bon, selon les cassettes. Les cassettes si on a trouvé en DVD. Avant là, on trouve le premier qualité le DVD de premier qualité. Maintenant c'est le DVD de Nigéria là, donc chaque fois là si on met ça gratte ou ça coupe. Oui des films piratés, donc en tout cas et nous, mieux que on mettait le film de CD piraté en CD, là c'est mieux que les DVD du Nigéria. Bon les films da ça vient du Nigéria. Bon, moi-même en personne je pars et certains jours, je trouve ça avec des grands commerçants au grand marché ici à N'djaména.

*P.N. : Loues-tu également les films ? Si oui, quel est le coût et la durée de la location ?*

**A.N. :** Non le film là moi dès que j'ai payé le film, j'ai mis un film deux fois, trois fois et puis moi aussi je vends ça devant en gros. Donc moi je ne peux pas garder les films.

*P.N. : Es-tu en relation avec d'autres ciné-clubs pour la circulation des films ?*

**A.N. :** Oui oui. J'ai avec trois ou quatre cinés comme ça.

*P.N. : Si oui, comment se fait cette circulation ?*

**A.N. :** Non, non. Donc avant là je faisais avec un ami et puis il ne respecte pas les cassettes, donc il prête ça aux gens au quartier ils vont gratter ça c'est pour cela qu'on a arrêté.

*P.N. : Ton ciné-club a-t-il déjà fait l'objet d'un contrôle administratif?*

**A.N. :** Heu oui oui.

*P.N. : Si oui, peux-tu nous raconter comment cela s'est passé ?*

**A.N. :** Ce contrôle bon donc c'est des gens des impôts seulement ils sont venus. Les gens des impôts ils sont venus, ils sont fait le constat et puis ils sont partis et finalement je n'ai même pas vu le rapport qu'ils sont fait. On m'a demandé que Monsieur Ahmat vous avez ouvert ce ciné là depuis quand ? Je l'ai dit que bon j'ai ouvert ce ciné là pendant trois mois déjà, je viens de commencer. Et on m'a dit que est-ce que tu as les papiers ? J'ai dit oui j'ai des anciens papiers. Je l'ai montré les anciens papiers et ils sont partis et je n'ai vu personne. C'est moi que je pars là-bas. Bon je pars là-bas, donc je demande là où les gens paient le patente et puis on me montre la caisse et puis je paie. Bon annuel c'est annuel c'est 250 000.

*P.N. : Annonces-tu la diffusion de tes films dans la presse ?*

**A.N. :** Non non je mets ça le programme devant la porte ça donc c'est les gens de quartier seulement, celui qui passe il voit le film ça l'intéresse il voit le programme et il revient.

*P.N. : A ton avis, quel rôle joues-tu dans la vie culturelle du pays ?*

**A.N. :** Vraiment, moi je joue un grand rôle parce que y a des films tchadiens qui les tchadiens roulent ça à N'djaména et les gens ne trouvent pas là où ils vont voir le film tchadien. Bon donc si les acteurs là, tchadiens, ils m'apprécient parce que je mettais leurs films. Les gens, ils vient voir le film tchadien. Donc quant à moi, moi je vois, pour moi c'est un grand rôle comme ça que je vois donc si c'est-à-dire certains acteurs tchadiens, ils vient jusqu'à chez moi ici. Ils m'annoncent même à la radio. Si ils sont un nouveau film, ils vont dire que voilà on a fait sortir tel film, tel titre, en tel mois vous trouvez dans tel ciné à Farcha. Bon donc je suis très très intéressant. Oui.

*P.N. : Quelles sont tes projets ?*

**A.N. :** Ça veut dire. Heu *walai* vraiment mes projets là je veux que si Dieu nous donne de longue vie, on peut augmenter le ciné. Deux, trois ciné comme ça donc ce que je vois là mon ambition moi je veux devenir bon, un grande cinéaste à N'djaména.

## **Entretien n°15**

**A. NGARSEÏTA**

**Exploitant, Ciné Persévérance**

**N'Djaména - Tchad**

Entretien réalisé le Vendredi 05 juin 2009 à 10 heures 10 à l'aumônerie de Kabalaye.

**Durée : 44 mn 42 s.**

*P.N. : Comment s'appelle ton Ciné-club ?*

**A.N. :** Mon ciné s'appelle la Persévérance.

*P.N. : S'agit-il d'une activité principale ou d'une activité annexe ?*

**A.N. :** Heu, au départ ça été une activité annexe parce je travaillais dans un centre qui faisait de moi un salarié et c'est de par cette position que j'ai eu l'idée de m'engager dans la création de ce ciné-club. Mais à la longue, puisque la principale activité devient du bénévolat, finalement c'est le ciné qui prend le devant, quoi, parce que c'est ça qui donne un peu de l'appui à tous, ce que je fais.

*P.N. : Quelle activité exerces-tu avant s'il s'agit d'activité principale ?*

**A.N. :** Heu bon, la première activité principale c'est-à-dire que je travaillais comme salarié à l'aumônerie des lycées et collèges dans un centre qui s'occupait des jeunes. Ensuite, c'est dans le même cadre mais dans les mêmes locaux on était obligé de créer un autre centre qui s'appelle maintenant CADEJET,<sup>19</sup> mais suite aux difficultés économiques que nous avons connues, le centre ne pouvait plus payer ses salariés, donc on est entraîné du coup dans le bénévolat, donc c'est l'activité de ciné qui devient principale, quoi.

*P.N. : As-tu des employés ?*

**A.N. :** Bon, employés c'est peut-être trop dire, mais y a quand même des gens qui travaillent avec moi et le ciné a environ cinq personnes quand même qui travaillent presque tous les jours.

*P.N. : Si oui, quelle est la nature des postes occupés par chacun d'eux ?*

**A.N. :** Bon y a deux caissiers qui se se se relaient à la matinée et à la soirée. L'un à la matinée et l'autre à la soirée. Y a le responsable chargé de matériel qui s'occupe de l'installation de matériel et de le ramener dedans. Y a aussi un gardien et y a un autre qui joue le rôle de superviseur pour voir comment les choses fonctionnent, si y a des difficultés avec les clients, si y a un problème de place, c'est lui qui les oriente un peu quoi. Donc, c'est à peu près comme ça. Moi je joue le rôle de coordonnateur.

*P.N. : Où est implanté ce ciné-club ?*

**A.N. :** Bon, parlant de Ciné Persévérance, c'est que nous sommes finalement un groupe de trois ciné-clubs. Bon, c'est c'est un peu familial au départ, donc y a un qui est sous ma responsabilité actuellement qui est à Moursal mais entre Griffes Paris Congo. Y a un autre qui est aussi à Moursal mais qu'on appelle ciné de

---

<sup>19</sup> Centre d'Appui au Développement de la Jeunesse Tchadienne



Chagoua dans notre différenciation et qui est à Chagoua qui est la première là parce que ça a commencé en 2001 au bord du goudron de contournement de l'avenue du contournement et y a un autre au niveau d'Amtoukouin qui est sous la responsabilité d'un petit frère. Donc y a mon grand frère qui est au niveau de la Persévérance mère, moi je suis au niveau du premier annexe et mon petit frère qui est au niveau du deuxième annexe.

*P.N. : Quelles sont les raisons du choix de cette implantation ?*

**A.N. :** Heu bon au départ ça été stratégique parce que on trouvait que c'est des quartiers qui étaient assez peuplés de jeunes, parce que les ciné-clubs, plus de 50% des gens qui fréquentent sont des jeunes et on avait (souriant) de par nos études de faisabilité qui n'étaient pas aussi professionnelles que ça on a remarqué que ces quartiers pouvaient répondre. Par exemple, à Chagoua, c'était quand même le quartier assez peuplé avant et quand nous nous sommes rendu compte c'est que Moursal et Paris Congo également regorgent assez de jeunes, et ensuite on s'est dit que, bon, il va falloir aussi servir un peu les périphéries, quoi. Bon on aurait dû faire encore bien d'autres, créer d'autres que ciné clubs parce que bon on était déjà dedans et trouvait que c'est quand même pas facile, mais c'est quand même abordable, et comme on était expérimenté à la chose (souriant) on pouvait faire d'autres choses, créer d'autres, mais malheureusement on s'est rendu compte que sur le plan gestion des ressources humaines, c'est c'est un peu difficile. Quand il y en aura beaucoup, ça va poser un peu de difficulté quoi. C'est comme ça qu'on s'est arrêté à trois sinon on avait la possibilité d'en arriver à un quatrième ou à un cinquième.

*P.N. : Quand ont été créés ces Ciné-clubs?*

**A.N. :** Oui. Le premier ciné-club a été créé en 2001 c'est celui qui était à Chagoua parce que même le premier lieu d'implantation était à Chagoua et maintenant on a bougé. Au bout de deux ans on a bougé pour venir à Moursal, et là c'est qu'on a traversé juste le goudron, alors c'est en 2001, en septembre 2001. Le deuxième c'est en heu non je m'excuse han, c'est, c'est en 2000, là. C'est en septembre 2000 et le deuxième c'est, oufff, mais j'ai un problème de date. Oui alors donc le deuxième c'est en février 2002, de Paris Congo comme nous on appelle Paris Congo mais c'est toujours Moursal dans le même arrondissement. Et en 2004, c'est celui d'Amtoukouin près de Ordre de Malte là.

*P.N. : Par qui a été créé ce ciné-club à l'origine ?*

**A.N. :** Bon, à à l'origine c'était des idées consenties, en fait réfléchies ensemble avec mon frère, dans dans l'optique parce que on était d'abord, on on gérait d'abord une cafétéria au départ et je crois c'est ça qui a été même l'impulsion de la la création de ce ciné- club. Et, bon, pour nous, c'était de trouver une activité qu'on pourra, qu'on serait à mesure de gérer pour un peu subvenir à nos besoins parce qu'on ne sait pas ce que l'avenir nous réservait. On était là encore en train de se débrouiller sur les bancs de l'école et on ne peut pas attendre un, une intégration quelconque un de ces quatre matins. Il va falloir se battre maintenant. Le café, c'est c'est c'est plus ou moins cinq ans en arrière, vers les années 96 qu'on a créé la cafétéria, donc jusqu'en en 2000 on commençait déjà à se dire, bon, il faut créer autre chose que le cafétéria. C'est comme ça qu'on a fait, qu'on a fait le choix sur le ciné-club et, en ce temps le ciné-club y en avait pas encore assez et on trouvait que ça pourrait et je pense que ça été quand même un choix parce que, heu, ça permis quand même de résoudre un certain nombre de problèmes et, bon, on a quand même évolué parce que là, au bout de trois ans on a eu à créer ces trois cinémas. Oui.

*P.N. : A-t-il demandé l'autorisation administrative ? Si oui, l'a-t-il reçue ?*

**A.N. :** Oui, les démarches que je faisais c'est que on voulait être prudent, donc on a d'abord eu l'autorisation administrative de de fonctionner avant même de de passer à la création physique du ciné-club.

*P.N. : De quelle autorité administrative as-tu reçu cette autorisation ?*

**A.N. :** Heu c'est le Ministre de Commerce, Ministre de Commerce c'est ça non, Ministre de Commerce, voilà, Ministre de Commerce. C'est ça la première autorisation qu'on a eue, après, je crois que vers 2005 on a changé, donc il a fallu qu'on refait ça, qu'on refasse ça, donc, y a l'autorisation administrative et le avec un numéro de registre de commerce également.

*P.N. : S'il l'a reçue, quels documents lui ont été demandés ?*

**A.N. :** Bon. Est-ce que je les ai actuellement en tête ? Mais je peux tenter de les citer. Y a, il faut avoir un contrat de bail, il faut avoir sa carte d'identité nationale et quatre photos et avoir une fiche qu'il va falloir retirer à la Chambre de Commerce et verser, au départ je ne sais pas combien, mais premièrement c'était 50 000 seulement mais après c'était 75 000 qu'il faut verser au Trésor et c'est au vu de ces différents documents je ne sais pas s'il manque un ou deux, mais c'est au vu de ces différents documents qu'on peut obtenir l'autorisation d'exercice commercial.

*P.N. : Pourquoi as-tu choisi cette activité?*

**A.N. :** Bon. On avait réfléchi en fait, bon quand on devait créer ; c'est que je venais de finir avec mon BTS en comptabilité donc, en matière de commerce et autre, bon, on était que des simples amateurs et lui également je crois il était encore à la fac en compta, en gestion, mais on avait réfléchi, on avait mené une activité qui ne présente pas de concurrents, une concurrence immédiate, heu, mais c'est une activité qui n'était pas encore vue par les gens en ce temps là comme ça, ça nous permet de prendre de l'avance et peut-être quand les gens vont penser, nous, on aurait gagné en expérience et peut être en oui, en expérience et peut être en matériels. Parce que actuellement, pour mener une activité commerciale au Tchad, il faut vraiment beaucoup réfléchir, sinon c'est le chaos, quoi, et c'est une, ça été une activité qui n'a pas vraiment été ciblée par les gens. Je crois que c'est après que les gens se sont rendu compte et entre temps nous, on était un peu loin. Parce que nous, on ne dépassait pas le nombre de est-ce qu'il y avait plus de quatre ciné clubs à N'djaména, je ne pense pas quand on a voulu entre, et ce temps le matériel était très cher tout ça et grâce aux efforts consentis par ci par là, on a pu obtenir les matériels et on s'est lancé dedans et comme y avait pas beaucoup, on avait quand même une bonne clientèle qui nous permet de faire de recettes et compléter le reste de matériel. Il va falloir en avoir en double pour ne pas connaître des pannes tout ça.

*P.N. : La concession abritant le ciné/vidéo-club t'appartient-elle?*

**A.N. :** Non. On les, on se, on ne fait que les louer. C'est ça.

*P.N. : Sinon, quel loyer payes-tu?*

**A.N. :** Heu ça varie, ça varie de 40 à 60, 40 à 60, 40 à 60 000. Est-ce que je peux dire ? Non, non, non, 40 à 80 000, voilà.

*P.N. : Combien as-tu investi pour cette création (par poste) ?*

**A.N. :** Bon, l'investissement par poste c'est-à-dire par ciné ? Bon, il faut reconnaître que sur le plan électronique, là, le prix des choses au marché depuis 2000 là qu'on a commencé va, oui ça descend. Mais au début pour avoir un projecteur il faut environ deux millions et demi, les autres petits matériels ça fait aussi un million, le groupe électrogène nous avons acheté à 850 000 à Tchami Toyota, les bancs il faut aussi 500 000. Le siège, les tables tout ça. En tout cas grosso modo, c'est cinq millions qui étaient entrés en jeu pour le premier. Bon, le deuxième là, y a déjà une petite, donc je crois c'est autour de trois millions et le troisième, c'est environ trois millions qu'on a pu injecter.

*P.N. : Combien de séances de projection organises-tu par semaine?*

**A.N. :** Heu deux projections par jour. Ben, 14 projections par semaine parce que il n'y a pas de jour de congé chez nous. (Rire). C'est ça.

*P.N. : Quels sont les horaires des séances de projection ?*

**A.N. :** 18 heures 20 heures et 18 heures 22 heures avec une heure de plus ou moins 10% dans le temps parce que, quelquefois, ça peut être 18 heures 30 parce que quelquefois il fait noir il fait tard et il fait nuit un peu tôt, donc c'est un peu comme ça. Quelquefois, 18 heures moins, déjà il fait nuit en décembre ou en novembre, alors, grosso modo, c'est 18 heures 20 heures et 20 heures 22 heures.

*P.N. : Quelle est la capacité d'accueil du ciné-club?*

**A.N. :** Bon la capacité actuellement est d'environ, heu, 600 pour celui de Chagoua, 400 pour celui de Paris Congo et 350 pour celui d'Amtoukouin. Bon c'est ça la capacité et, quand on parle de capacité dans notre cas, c'est des bancs et autres (rire) qui servent à s'asseoir, quoi, pour les gens.

*P.N. : Quels sont tes équipements de projection ?*

**A.N. :** Y a vidéo projecteur, il faut un vidéo projecteur, lecteur cassettes, lecteur DVD, un ampli un amplificateur et il faut aussi de stabilisateur au besoin un onduleur, des baffles, au moins deux baffles, un groupe électrogène, au moins un groupe électrogène, et d'autres petits matériels, bon, tels que des appareils de rembobinage et autres.

*P.N. : Quel type d'écran de projection disposez-vous dans ces ciné-clubs ?*

**A.N. :** Bon, jusqu'à présent on... Bon, au départ on utilisait des écrans bois, hmm, peinture blanche, mais on s'est rendu compte qu'avec les aléas de la nature là, au bout de deux saisons pluvieuses ça se détruit, il va falloir de temps en temps réparer remettre de la peinture. Maintenant c'est en fer et de peinture blanche. 5 sur 4 mètres.

*P.N. : As-tu une antenne parabolique ?*

**A.N. :** Oui. On en dispose, oui.

*P.N. : Si oui, à quoi sert-elle?*

**A.N. :** C'est pour les matches pour suivre les informations parce que y a des moments où on fait suivre les informations aux clients. France 24, Tv5, on ne sait pas, heu, Info Sports tout ça, des émissions sportives également, mais c'est également pour la retransmission des matches du championnat européen, du championnat européen, de Champions League, du Coupe d'Afrique des Nations, de coupe du monde, de coupe du monde aussi.

*P.N. : Quel genre de films programmes-tu régulièrement ?*

**A.N. :** C'est des films au vu, en fait, selon le goût des clients, on est obligé de programmer des films d'action. Des films des films où, comment je peux dire, hmm, où généralement y a des courses poursuites et que bon, quelquefois, il apparaît des coups de feu ainsi de suite, quoi. C'est ça que les clients aiment beaucoup. Lorsque le film présente un peu des acteurs qui réfléchissent ou qui juste causent dans un salon, ça cause des problèmes. Il va falloir qu'il y ait des actions de, pourquoi pas des meurtres, voilà. Là, ils trouvent que c'est le film de leur goût.

*P.N. : Comment les choisis-tu ? S'agit-il de films que tu as déjà vus, dont tu as entendu parler ou te les a-t-on conseillés et par qui ?*

**A.N.** : Généralement, au vu même du programme, comment on appelle, oui c'est ça, même, non, le programme, heu, la bande annonce, nous déjà de par notre, on sait que c'est un film où il y aura ces genres d'actions et on est obligé que ce soit dans les vidéothèques où on prend les films ou bien que c'est un individu qui nous apporte, ou bien que quelquefois comme on a des relations extérieures et qu'on nous apporte, on est obligé de visualiser avant de projeter. Si le film paraît mou, pas au goût des clients, bon, on est obligé de, de ranger dans les tiroirs. Y a des films qu'on a fait venir de de Canada mais qu'on est obligé de ne pas jouer jusqu'aujourd'hui. Je me rappelle une fois c'était une douzaine de films et on n'a joué que trois.

*P.N. : Quels sont parmi les genres de film que tu diffuses, les favoris du public ?*

**A.N.** : Oui, bon on fait un mélange de un peu de tout. Y a des films d'espionnage, y a des films de policiers, y a également des films de, de, un de karaté. Mais en somme, c'est que faut pas que ce soit un film où les gens ne font que parler, je pense que ça c'est beaucoup plus pour les intellectuels. Même si le contenu est riche, c'est, ça ne marche pas ils ne veulent pas. Films où y a y a de coups de feu, des coups de main, des coups de savate, c'est, je crois c'est là, donc on est obligé de tenir compte de ce goût et de programmer. Bon, puisqu'on ne reçoit pas tous les films qui sortent du monde et au vu de ce qui nous arrive, on tente d'analyser dès que c'est bon à notre niveau, heu, on fait la programmation mais aucun film ne passe sans être vu à l'avance, sinon.

*P.N. : Comment se fait le contrôle des entrées en salle ?*

**A.N.** : Bon l'entrée est payante.

*P.N. : Si elles sont payantes, quel est le prix demandé ?*

**A.N.** : Bon tantôt 100 francs tantôt 50 francs par film. Mais sans oublier, sans épargner l'idée que, bon il va avoir des infiltrations quand même, des gens qui paient pas, ça c'est clair. Il va de soi. Puisque c'est pas au vu d'un ticket qu'ils entrent c'est juste là, le paiement se fait à l'entrée c'est tout quoi.

*P.N. : Pourquoi tantôt 100 francs tantôt 50 francs ?*

**A.N.** : Tantôt 100 francs tantôt 50 francs parce que y a des films qui, à notre avis paraissent bons, on est obligé de décider comme ça unilatéralement de mettre à 100 francs. Y a des films aussi qui sont un peu neufs, nouveaux, on est obligé de mettre à 100 francs mais si c'est les anciens films qui sont là tous les temps là bon, on revient à 100 francs naturellement. Y a des films aussi qui ne sont pas trouvables par d'autres cinés en place que peut être nous seulement nous détenons tout ça là ça fait qu'on est obligé de monter un peu le prix.

*P.N. : En pratiquant ce prix, quelle recette moyenne fais-tu par séance ?*

**A.N.** : Bons 20 000 environ pour par séance de projection. Non, pas par séance mais par jour en moyenne les deux, les deux là 20 000 en moyenne, ça peut être 15 000 à la matinée 15 000 à la soirée, ça peut être même plus, bon, mais 30 000 ainsi de suite, quoi, mais en moyenne c'est 20 000, ça peut aussi revenir en deça de ça quoi.

*P.N. : Qui sont ces personnes qui s'infiltrent et comment exercez-vous le contrôle ?*

**A.N.** : C'est les clients mêmes. Peut-être que c'est les gens qui sont assez malins qui peuvent s'infiltrer en disant que non, ils vont juste chercher quelqu'un et revenir ou bien, heu, moi je viens de sortir je suis revenu, quoi. Comme ils sont nombreux, quelquefois les caissiers qui sont à la porte ont des difficultés d'identification, donc là ils s'infiltrent comme ça quoi. C'est exclu, quoi, les infiltrations gratuites.

*P.N. : Diffuses-tu parfois des films tchadiens ?*

**A.N. :** De fois, on diffuse des films du Tchad et nous, à chaque fois qu'il y a possibilité qu'un film tchadien passe devant nous et qu'on a les on a la possibilité, on diffuse. Ça a commencé par « Sok », non, y a eu le film de Bororo, le film de Sokopala, le dernier film de, presque tous les films de Alkanto, le dernier film de Keiro et tout ça quoi. Chaque fois que y a possibilité, han.

*P.N. : Que signifies-tu par chaque fois que y a possibilité ?*

**A.N. :** Parce que les films tchadiens sont rares donc :: c'est pas monnaie courante quoi de trouver le film tchadien.

*P.N. : Par rapport aux genres de films favoris du public, les films tchadiens ont-ils autant de succès, un peu moins de succès ou nettement moins de succès ?*

**A.N. :** Hmm. Ont moyennement de succès ; pourquoi ? Parce que les films tchadiens, quand le premier jour que vous programmez, les gens, ils viennent si nombreux, après soit peut-être parce que il n'y a pas tellement de professionnalisme je ne sais pas. Généralement une fois, deux fois, c'est comme si ça n'intéresse personne. Or, les autres films travaillés ailleurs, les films comme je disais tantôt, les films d'action là, c'est que vous pouvez au mettre autant de fois que possible, vous pouvez mettre deux mois après revenir, mettre ainsi de suite. Quelquefois tu peux mettre aujourd'hui en matinée demain revenir mettre dans la soirée et peut être pendant deux, trois jours, mais les gens continuent à moi je ne sais pas si à la conception même du film. Les films tchadiens étant travaillés avec les moyens moins professionnels, les gens appréhendent facilement le fond du film. Ils comprennent déjà la quintessence du film, donc ils n'ont pas besoin de revenir. Or les autres films, y a des fois ou tu es obligé de mettre suivre quatre fois pour comprendre parce que les actions sont, les actions sont rapides ou quelquefois peut être en une seconde une action est finie, là c'est difficile je peux dire entre griffes traditionnels quoi. (Rire) voilà, lent oui et les gens comprennent tout.

*P.N. : Selon votre estimation, comment se répartissent en tranche d'âge vos spectateurs réguliers ?*

**A.N. :** Bon, si on prend cent personnes. Si on prend un échantillon de cent personnes, les enfants de moins de 15 ans sont environ 20, les enfants de 15, en fait les gens de 15 à 40 ans sont à peu près 60, plus de 40, une vingtaine également. Ce n'est qu'une estimation pour dire que, au ciné, ceux qui dominent vraiment c'est les gens de 17 à 30 ans là qui dominent. Les jeunes, les jeunes comme on le dit. Bon les, c'est en plein air, y a aussi cette possibilité que qu'on fasse de bruit que ça irrite un peu, ce qui fait que certains vieux ne se sentent pas tellement à l'aise. C'est ça qui fait aussi que ils fuient plus ou moins et ils se recroquevillent chez eux parce qu'ils trouvent que parce que y a des gens qui ne veulent pas qu'on fume à coté d'eux, qu'on fasse du bruit or ça c'est la tranche d'âge des vieux qui n'aime pas ces genres de choses. C'est pour cela ils sont un peu moins, quoi.

*P.N. : Existe-t-il des films dont tu interdis la diffusion à une certaine tranche d'âge?*

**A.N. :** Jusqu'à présent nous nous ne faisons pas l'interdiction de, de, de, de, d'une certaine tranche d'âge mais, heum, heu, au vu des indications faites par le, en fait le promoteur du film, disons le réalisateur c'est ça, non, ou bien la maison qui édite le film, si on sait que c'est un film qui est interdit à, aux enfants de moins de 10 ans, on est obligé quand même de faire la sélection. Ceux qui sont en dessous de 8 ans et autres, on les empêche, mais si c'est 8 9 10, on est obligé de laisser entrer parce qu'on se dit que peut être chez les 10 ans, peut être chez les blancs là-bas mais (rire).

*P.N. : Si oui, de quels genres de films s'agit-il et comment appliques-tu l'interdiction?*

**A.N. :** C'est vraiment aléatoire quoi, c'est au vu de de la présentation de la personne seulement, quoi, si on trouve que c'est un enfant (rire) très jeune on ne le laisse pas entrer mais s'il est :: à notre estimation s'il peut atteindre cet âge, on le laisse entrer également. C'est ça.

*P.N. : Où et comment t'approvisionnes-tu en films (DVD, VCD, K7 vidéo?)*

**A.N. :** Nous avons plusieurs possibilités. Y a la location auprès de certains vidéo clubs sur place même si, heu, ils disparaissent au fur et à mesure au fil du temps. Y a également l'achat de certains films ici à l'intérieur et également l'achat des films à l'extérieur également par l'intermédiaire des connaissances se trouvant en Europe et en Amérique. Mais pour l'instant, je crois que de films à l'extérieur ça revient cher et, vu le tarif d'entrée, je crois que ça permet pas de recouvrer vite, quoi, et on est obligé de faire par sélection, quoi, et là, le nombre restreint de films qu'on estime intéressants qu'on peut acheter, quoi. C'était comme au départ à des coûts exorbitants parce que, quand ça doit quitter l'Europe pour venir, ça revient très très cher, donc on est obligé maintenant de faire comme ça. Donc, y a la location, par l'achat de films en place et des films à l'extérieur. Oui.

*P.N. : Si location, quel est le coût et la durée de la location et qu'est-ce qui est à l'origine de la disparition de ces maisons de location ?*

**A.N. :** Bon, le coût au départ c'est entre 3 000 et 5 000, mais au fil des temps, c'est pour non une cassette simplement. Les dvd, c'était quand c'est un nouveau film, c'était même 10 000 francs et quand c'est un film qui a un peu duré ça faisait 5 000. Bon maintenant ça a un peu diminué, je peux dire qu'en moyenne ça revient à 2 000 francs pour la location. Bon, pour les VCD ça, cassettes de notre jour, les moyens les plus utilisés les moyens les plus fiables par rapport aux VCD là qui se grattent partout, donc la conservation est difficile, donc maintenant même avec un mille francs tu peux avoir un VCD, alors nous sommes un peu réticents par rapport aux VCD. Ça créé trop de problèmes.

La raison de disparition de ces vidéos, de ces vidéothèques c'est que il faut importer le produit, mais quand ils mettent en location et tout ça, ils se rendent compte que ils connaissent des déficits plutôt et au fil des temps la maison est obligée de fermer. Ça c'est une chose. Deuxième chose c'est que avec notre approche avec le Sénégal le Sénégal afin le Nigéria et le Cameroun, les gens importent des VCD trop moins chers à 700 francs et même certains ciné en, s'en achètent directement, donc y a pas lieu à venir y a pas encore lieu à venir dans une vidéothèque et c'est ça vraiment qui fait que ils sont obligés de disparaître.

*P.N. : Es-tu en relation avec d'autres ciné-clubs pour la circulation des films?*

**A.N. :** Bon, on a tenté à un moment donné, mais on s'est rendu compte que c'est pas facile. Quand ça fait le tour, si vous ne faites pas attention vous perdez carrément la bande ou le disque, donc maintenant, nous, on a une, à quelques exceptions près on a pris une décision c'est que nos films restent avec nous, un point un trait, parce que quand vous faites venir un film de d'Europe quelquefois le film peut être que ça fait 40 à 50 euros et si au bout d'une production d'une projection d'une deux projections seulement ça s'est gratté, alors ça c'est difficile et y a des gens et la gestion des disques des bandes est un sérieux problème dans la gestion des vidéo clubs, ciné-clubs. Oui.

*P.N. : Si oui, comment se fait cette circulation ?*

**A.N. :** Non. Nous donnons à un certain nombre de cinés sur place ici seulement et c'est que, à la longue ils m'ont, la personne vient se planter et on lui remet, il utilise et le lendemain matin, ah non, il fait la programmation pour le lendemain et quand il projette le soir et il nous ramène et on classe dans l'armoire et ainsi de suite. Généralement, c'est moyennant quelque chose, mais pas au prix des vidéothèques quand même. C'est juste des trucs forfaitaires. Bon, là on faisait au départ, on faisait 1500 et 1000 seulement pour permettre à ceux-là d'avoir les mêmes films. Ce n'est pas aussitôt quand on reçoit un film qu'on leur donne, hein. Dans un temps de deux semaines passé il faudrait que nous détenions la primeur de la projection du film, donc c'est comme ça que ça se fait. Mais après on s'est vu on s'est rendu compte que y a tellement de films qui se détériorent et là on se dit que si ça continue on risque de de tomber quatre roues en l'air quoi, c'est pourquoi on a pris cette décision d'arrêter.

*P.N. : Ton ciné-club a-t-il déjà fait l'objet d'un contrôle administratif?*

**A.N.** Contrôle administratif qui veut dire. Oui. Là c'est monnaie courante. Y a eu de contrôles tout le temps et y a aussi le Ministère de Finance surtout la direction des impôts qui passe et y a aussi la mairie, donc y a les trois qui viennent faire des contrôles.

*P.N. : Si oui, peux-tu nous raconter comment cela s'est passé ?*

**A.N.** : Bon ils viennent plusieurs fois. Bon ils ont plusieurs méthodes. Premièrement quand ça les arrive, ils viennent vous laisser une convocation, vous vous présentez et ils te demandent ce que tu dois payer et au vu peut être des discussions, des moyens peut être que tu disposes, bon il peut avoir compréhension et tu paies ce qui faudrait, ce qu'il faut. Bon quelquefois, ils débarquent à l'improviste, menaçant de ramasser les matériels, d'éteindre eux-mêmes le projecteur et ça j'ai trouvé anormal ce qu'ils ont voulu faire en 2006 sans pour autant même demander les papiers, les militaires sont descendus de pick up et se sont ouverts le portail, ont bousculé un peu le portail, les portiers là et se sont dirigés vers les appareils cherchant à éteindre. Heureusement que j'étais là et je les ai poursuivis. Je dis, mais y a quoi, y a quoi, et c'est comme ça ils disent que c'est les gens des impôts et j'ai dit que j'ai les papiers et c'est comme ça pour que j'aille dedans leur expliquer. Ce jour, j'étais vraiment furieux quand même. J'ai, au responsable j'ai dit, mais si c'est ça une direction, une un service responsable, c'est pas comme ça que ça doit se faire. Même si on ne remet pas une convocation au départ, la moindre chose à faire c'est de, c'est d'arriver de saluer les gens et de vérifier s'ils ont des papiers. C'est au cas où ils disent qu'ils n'ont pas de papiers c'est en ce moment qu'il faut essayer de de d'arrêter les appareils pour les ramasser. Et les appareils électroniques, pour un rien c'est tout ça s'en va. Imaginez un gendarme qui connaît dans l'ordinateur, il vient il va éteindre c'est une panne qui s'ensuit.

*P.N. : Annonces-tu la diffusion de tes films dans la presse ?*

**A.N.** : Non, on ne, ça on n'a pas essayé du tout. On n'a pas essayé du tout. On s'occupe, au niveau du tableau de programmation qui se trouve devant notre ciné et on s'arrête là. Mais, bon, parce que quand on va faire tout ça, on se dit mais est-ce qu'on peut supporter quand même le coût de la publication. Et comme quand un ciné-club ou une entreprise doit faire ces genres de programmation de publication, c'est qu'il faudrait qu'il soit sûr de ses ravitaillements, oui, de son approvisionnement des choses comme ça mais nous-mêmes on cherche au jour le jour des films... on ne peut pas vraiment faire la programmation et on ne peut pas aussi la publication de l'annonce de films des anciens films seulement, ça n'a pas de sens, ça va dégoûter. C'est sur ce sens qu'un d'entre nous de temps en temps peut être voyager parce qu'on dit que voyager c'est aussi s'enrichir et tout ça, mais là sur ce point c'est un peu, c'est un peu difficile le problème de visa par ici peut être des difficultés financières

*P.N. : Par voie d'affiche : quel format d'affiche et où les affichez-vous ?*

**A.N.** : C'est le format A3 et le format A4. Si c'est directement, heu, bon, certains généralement les films viennent avec la bande annonce du format A4, mais il arrive des fois que nous-mêmes on veuille bien mettre en A3, donc il va falloir faire la photocopie, quoi. Han.

*P.N. : A ton avis, quel rôle joues-tu dans la vie culturelle du pays ?*

**A.N.** : Bon, la question est très difficile et est-ce que le répondre à ça séance tenante ça va être difficile, mais je vais quand même tenter de le faire. Bon, pour nous, c'est que notre réflexion était quand même la débrouillardise pour sortir pour améliorer ses conditions de vie je pense que c'est la première idée. Mais parallèlement à ça, je pense que culturellement je me demande est-ce que y a un apport quand même c'est difficile. Culturellement c'est difficile. Mais du moins pour le ciné c'est que on aide quand même un certain nombre des jeunes qui se livrent à :: qui vont de débit de boisson en débit de boisson de perdre ne serai-ce que trois heures et aller se reposer, donc, sous ce point je crois que certains jeunes se réfugient là au lieu de, puisque au Tchad il n'y a pas tellement de lieux de loisirs, c'est dans ce sens que les ciné-clubs aident hein. Y a des gens qui aiment tellement le football et tous les samedis ou bien tous les week-ends, ils mettent, ils

perdent au moins deux heures là au ciné au lieu d'aller faire des bêtises dans les débits de boisson. Or, cette histoire de débit de boisson gangrène un peu la jeunesse tchadienne parce que les gens s'adonnent facilement à la boisson puisqu'ils ne savent où aller et le ciné joue un peu ce rôle en ces instants, quoi, quand bien même les films sont mis un peu en désordre parce que ils participent quand même un peu à l'éducation de la jeunesse.

*P.N. : Compte tenu des programmations dont vous venez de dire, ne croyez vous pas que vous formez ces jeunes à une culture de violence?*

**A.N. :** Oui c'est ce que nous aussi on regrette, mais vraiment c'est un peu difficile. On a tout fait à un moment donné pour mettre des films qu'on appelle des procès, mais en réalité il n'y a pas vraiment des films de procès et des films où les gens vont à la barre et y a des jugements ainsi de suite c'est ça intéressait beaucoup de gens, donc il n'y a pas de violence dedans, même s'il y a violence c'est juste pour démontrer comment l'action est partie pour qu'on arrive à la justice, tout ça. Bon mais comme je vous ai parlé tout à l'heure du problème d'approvisionnement, ça fait qu'on est obligé de laisser tomber parce que à un moment donné c'est comme s'il ne se produit pas aussi, de procès comme tel et comme nous n'avons pas aussi des possibilités pour aller peut être chercher les films nouveaux pour ramener, on a du laisser tomber parce que c'était les mêmes films qui revenaient, qui revenaient. On a aussi tenté un moment de mettre des films où il n'y a pas de violence carrément et là c'est désapprouvé automatiquement par les clients alors généralement si on devait persévérer dans ce sens c'est que on est sûr de nos arrières bases, donc de nos arrières plans, tu sais que régulièrement tu reçois dix films par mois ou bien quinze films par mois et c'est des films qui, où y a, bon, une panoplie de films, une diversité de films comme, bon, même si tu mets aujourd'hui et que ça ne marche pas demain, il ,ça peut être un film qui peut les intéresser et petit à petit comme on ne peut pas laisser le ciné, on est obligé de faire ... c'est pas de notre goût de mettre les films où il y a de la violence, généralement quand on met certains films... la plupart des films tchadiens qui sortent y a pas de violence dedans, ça nous intéresse bien mais, sauf que vous mettez une deux fois eux-mêmes ils ramassent les pieds, donc c'est un peu compliqué.

## **Entretien n°16**

**A. Abakar**

**Gérant Ciné Monde Vu / Ciné Plus**

**N'Djaména - Tchad**

Entretien réalisé le Samedi 10 Janvier 2009 à 10 heures 15 au Ciné Monde Vu.

**Durée : 15 mn 35 s.**

**A. :** Oui, bien sûr.

*P.N. : Comment s'appelle ton Ciné Club ?*

**A. :** Le ciné club s'appelle Monde vu.

*P.N. : Mais pourtant moi je vois au tableau d'affiche le nom de Ciné plus. Pourquoi ça ?*

**A. :** Monde vu parce que le premier propriétaire d'avant n'est pas là. Il a vendu le ciné à nous et c'est pour cela qu'on a changé le nom.

*P.N. : Pourquoi le nom de Monde vu ?*

**A. :** Monde vu parce que on a une belle image et c'est pour cela qu'on a écrit Monde vu.

*P.N. : S'agit-il d'une activité principale ou d'une activité annexe ?*



**A.** : Mon oncle est un technicien. C'est lui qui répare les projecteurs. Bon, en tout cas il fait la mécanique, c'est lui qui répare. Bon, tous les projecteurs de N'Djaména, c'est peut-être lui le seul, han. Ils sont seulement deux à N'Djaména ici qui réparent les projecteurs. Lui et puis y a un gars, Idriss.

**P.N.** : *Quelle activité exerces-tu avant s'il s'agit d'activité principale ?*

**A.** : Avant, il travaillait avec Esso. Il faisait l'installation des antennes aussi.

**P.N.** : *Sinon, quelle activité exerces-tu en même temps s'il s'agit d'activité annexe ?*

**A.** : La réparation des vidéo projecteurs et l'installation des antennes paraboliques.

**P.N.** : *As-tu des employés ?*

**A.** : Non, ici non. On n'emploie pas des gens. On n'est seulement que trois.

**P.N.** : *Quelle est la raison du choix de cette implantation ?*

**A.** : Oui, juste parce que, à cause de la clientèle. Parce que ce quartier y a beaucoup de clients. Parce que pour ouvrir un ciné club il faut toujours chercher un coin où il y a beaucoup de gens. Il faut chercher un carrefour je peux dire. C'est encore au bord du goudron tout ça.

**P.N.** : *Quand a été créé le Ciné club ?*

**A.** : Le ciné ? Avant ou bien, avant là je ne connais pas. Nous on a repris ça il y a de cela trois mois.

**P.N.** : *Par qui a-t-il été repris ?*

**A.** : Par mon oncle. C'est lui le propriétaire mais moi je ne suis que le gérant.

**P.N.** : *A-t-il demandé l'autorisation administrative ?*

**A.** : Oui, on des autorisations administratives. On a payé la mairie, les impôts et puis la télé Tchad.

**P.N.** : *Quels documents lui ont été demandés ?*

**A.** : On nous donne seulement un reçu. Si tu paies on te donne un reçu. A la mairie ils disent que c'est le droit de place je ne sais pas. Et au niveau des impôts, ça vous connaissez aussi, c'est l'impôt. Mais on ne connaît. C'est l'impôt, ils disent ils imposent. Ils disent c'est l'impôt et ils viennent et nous on va payer. La télé Tchad, eux ils ont avancé un argument que les gens ils ne suivent pas leur télévision et c'est à cause de ça. Pour eux c'est un manque à gagner.

**P.N.** : *Pourquoi ton oncle a choisi cette activité ?*

**A.** : Bon, je ne sais pas ça c'est lui. Bon, ça peut-être c'est, il a choisi ça, c'est pour tout juste l'aider. Pour les petites dépenses, bon, le ciné peut l'aider.

**P.N.** : *La concession abritant le ciné club vous appartient-elle ?*

**A.** : Non, ça ne nous appartient pas on a seulement loué.

*P.N. : Quel loyer payez-vous?*

**A. :** Par mois on paie 100 000 francs.

*P.N. : Combien de séances de projection organisez-vous par semaine?*

**A. :** Bon, par semaine ? Si y a des matches on ne sait pas. Bon, si y a pas des matches c'est des films, c'est au moins 14 fois. Deux séances par jour. Et si en cas de match, par exemple aujourd'hui, c'est samedi, y a au moins deux matches dans la journée et puis dans la soirée y a aussi deux matches plus un film. Par exemple cinq ou parfois même six projections par jour si y a des matches.

*P.N. : Quels sont les horaires des séances de projection ?*

**A. :** Bon, en dehors des matches c'est à 18 h 30. Ça c'est la première projection et la seconde c'est à 20 h 30.

*P.N. : Quelle est la capacité d'accueil du ciné club ?*

**A. :** Plus de 500 places. Plus de 500 places.

*P.N. : Quels sont vos équipements de projection ?*

**A. :** On a un vidéo projecteur, un lecteur DVD, un magnétoscope.

*P.N. : Quel type d'écran de projection avez-vous ?*

**A. :** Bon c'est un écran de projection sur pied, non, ça c'est pas mural.

*P.N. : De quelle dimension ? (Précisez la taille) ?*

**A. :** Non je ne connais pas exactement. Regardez non. A peu près six feuilles<sup>20</sup>.

*P.N. : Avez-vous un poste téléviseur ?*

**A. :** Oui, à l'intérieur.

*P.N. : A quoi sert ce poste téléviseur ?*

**A. :** On l'utilise en cas où il y a problème peut-être.

*P.N. : De quelle dimension ?*

**A. :** Non, c'est 18 pouces.

*P.N. : Avez-vous une antenne parabolique ? Si oui, à quoi sert-elle?*

**A. :** Oui. Mais ça nous sert à diffuser les matches. Seulement les matches, pas autre chose.

*P.N. : Quel genre de films programmez-vous régulièrement ?*

**A. :** Régulièrement les films asiatiques, américains...

---

<sup>20</sup> Il s'agit là des feuilles de contre-plaqué de 4 cm d'épaisseur.

*P.N. : Comment les choisissez-vous ces films ?*

**A. :** Bon, on choisit, c'est par rapport à nos clients. Ce qu'ils aiment. Bon, particulièrement c'est les films asiatiques. Par exemple à la matinée c'est les films asiatiques. Généralement, c'est ce que les clients aiment. Mais à la soirée, parfois on mélange les films américains, les guerres américains. C'est ce que les clients aiment.

*P.N. : S'agit-il de films que vous avez déjà vus, vous avez entendu parler ou vous les a-t-on conseillés si oui, par qui ?*

**A. :** Bon, parfois c'est des films qu'on a déjà vus. Parfois c'est des films qu'on n'a pas vus, des nouveaux films, de trucs comme ça.

*P.N. : Quels sont parmi les genres de film que vous diffusez, les favoris du public ?*

**A. :** Asiatiques. Les films asiatiques.

*P.N. : Comment se fait le contrôle des entrées en salle ?*

**A. :** Non, c'est payant.

*P.N. : Quel est le prix demandé ?*

**A. :** C'est 50 francs. Mais si c'est les matches, c'est 100 francs.

*P.N. : En pratiquant ce prix, quelle recette moyenne fais-tu par séance ?*

**A. :** Par séance, pour les films parfois on peut faire, bon, la première projection c'est 10 000, 12 000. La seconde projection aussi c'est quelque chose de 12 000, 13 000. Bon, par jour, c'est quelque chose de 25 000. Bon, si c'est les matches, ça varie. Les matches on peut avoir parfois quelque chose de 50 000, 70 000, 90 000, 30 000. Ça c'est pour les matches.

*P.N. : Existe-t-il une billetterie ?*

**A. :** Oui. Ça c'est uniquement pour les matches.

*P.N. : A quel moment se fait la vente des billets ?*

**A. :** La vente des billets se fait au moment de l'entrée en salle.

*P.N. : Arrive-t-il que certaines personnes entrent gratuitement ?*

**A. :** Oui, parfois, quand il reste au moins 15 à 10 minutes de la fin.

*P.N. : Qui sont ces personnes ?*

**A. :** Mais ça c'est nos clients.

*P.N. : Vous arrive-t-il parfois de modifier le tarif d'entrée ?*

**A. :** Oui, parfois quand c'est les matches. Les classiques, les matches durs.

*P.N. : Diffusez-vous parfois des films tchadiens ?*

**A. :** Non. On a seulement diffusé que une fois. Une fois seulement. Un film d'Alkanto et de Hassane Keïro le Kaïnkoula je ne sais pas. Une fois seulement à 500 francs on a diffusé ça. Mais la salle était pleine.

*P.N. : Pourquoi ne diffusez-vous pas les films tchadiens ?*

**A. :** Non mais on n'a pas de films tchadiens, c'est ça le problème. Les gens sont vraiment intéressés mais on n'a pas de films tchadiens. C'est seulement les films de 40, de 60 minutes en arabe.

*P.N. : Par rapport aux genres de films favoris du public, les films tchadiens ont-ils autant de succès, un peu moins de succès ou nettement moins de succès ?*

**A. :** Oui. Non, plus, plus, plus de succès. On a mis une fois mais y avait plus de succès.

*P.N. : Selon votre estimation, comment se répartissent en tranche d'âge vos spectateurs réguliers ?*

**A. :** La tranche d'âge ? De 10 à 30 ans.

*P.N. : Existe-t-il des films dont vous interdisez la diffusion à une certaine tranche d'âge ?*

**A. :** Non. Ici on n'interdit pas. Peut-être, bon, ici on ne diffuse pas les films pornographiques.

*P.N. : Où et comment vous approvisionnez-vous en films (DVD, VCD, K7 vidéo ?)*

**A. :** On les achète. Parfois on les prête avec les amis des autres cinés, parfois on les achète.

*P.N. : Est-ce que vous louez vos films à des amis d'autres ciné-clubs ?*

**A. :** Non, bon, moi, avant. Bon maintenant non, je ne loue pas. Ou soit j'achète, ou soit je prête avec d'autres cinés.

*P.N. : Etes-vous en relation avec d'autres ciné-clubs pour la circulation des films ?*

**A. :** Oui.

*P.N. : Si oui, comment se fait cette circulation ?*

**A. :** Bon, s'il y a un nouveau film que nous avons et que les amis n'ont pas trouvé, ils viennent vers nous nous demander et quelques jours après l'exploitation de ce film, ils viennent chercher avec nous pour aller programmer dans leur cinéclub aussi. Nous, de même on fait comme ça aussi. Le Monsieur que tu vois avec mon oncle là-bas est venu pour chercher un film avec nous. Il s'appelle Begué, il a son ciné à Walia, derrière le pont.

*P.N. : Votre ciné club a-t-il déjà fait l'objet d'un contrôle administratif ?*

**A. :** Bon, une fois la mairie. La mairie était venue une fois.

*P.N. : Peux-tu nous raconter comment cela s'est passé ?*

**A. :** Ils étaient venus, bon, on a tous les papiers et puis ils sont directement repartis.

*P.N. : Avez-vous déjà faits l'objet d'une sanction administrative suite à un contrôle ?*

**A. :** Non. Pas encore.

*P.N. : Annoncez-vous la diffusion de vos films dans la presse ?*

**A. :** Non, on n'annonce pas. On met seulement le programme et puis... On affiche sur le tableau juste à l'entrée.

*P.N. : Si c'est par voie d'affiche, quel format utilisez-vous ?*

**A. :** Bon, pour le format là, nous on utilise que ce qu'on trouve. Ça peut être en A3, A4, ou en A5. On utilise que ce qu'on trouve sur le film. Parfois s'il y a rien, on écrit seulement le titre du film au tableau avec la craie. Pour les matches par exemple, on écrit souvent au tableau.

*P.N. : A ton avis, quel rôle jouez-vous dans la vie culturelle du pays ?*

**A. :** Moi (rire), je ne joue aucun rôle. Bon le ciné club c'est tout juste un lieu de distraction. Pour moi, c'est tout juste un lieu de distraction. Tout juste pour faire plaisir aux gens, c'est tout simplement ça. Non, ça ne rentre pas dans le domaine culturel. Ça n'aide même pas. Ils voient un film mais ils ne se cultivent pas, ils ne peuvent pas réaliser ce qu'ils ont vu en dehors. Non, ils ne peuvent pas. Je suis vraiment sûr. C'est selon notre pays. Regardez d'abord notre pays. Ils ne peuvent pas.

## **Entretien n°17**

**B.M Mady**

**Ciné 3AS de Walia**

**N'Djaména – Tchad**

Entretien réalisé le 22 mars 2010 à 16 heures 35 au ciné 3AS.

**Durée : 52 mn 43 s.**

*P.N. : Comment s'appelle ton Ciné-Club ?*

**B.M.M :** Mon ciné s'appelle ciné 3 AS mais beaucoup de gens le connaissent sous le nom de ciné Walia Barrière parce qu'il est situé à la barrière, au pont bascule de Walia.

*P.N. : S'agit-il d'une activité principale ou annexe ?*

**B.M.M :** Le ciné, c'est une activité annexe. Mon activité principale c'est la politique. Je suis militant dans un parti politique. Le parti de mon père Mbang Madi Bernard. Le ciné-club, je l'ai créé après.

*P.N. : As-tu des employés ?*

**B.M.M :** Oui, j'ai deux gars qui s'occupent de ça, mais le soir, je viens moi-même parce que tu connais bien Walia. Je viens moi-même pour mettre de l'ordre parce que ici à Walia il y a beaucoup de bandits. Parfois il y a des bagarres entre les supporters quand c'est un match de football, alors il me faut être présent pour intervenir.

*P.N. : Quelle est la nature des postes occupés par chacun d'eux ?*

**B.M.M :** Bon ces deux enfants sont les enfants de ma maison. Ils font tout. C'est eux qui gèrent le ciné-club parce que moi, je ne viens pas tous les jours. Ils s'occupent du matériel, de la projection et de la caisse aussi.

*P.N. : Quelle est la raison du choix de cette implantation ?*

**B.M.M :** Bon, le choix c'est parce que c'est au bord de la route et à côté du marché de Walia. Mais aussi parce que ici à Walia il y a beaucoup de jeunes et je suis aussi le tout premier à ouvrir un ciné-club.

*P.N. : Quand a été créé ton Ciné-club ?*

**B.M.M :** Mon ciné-club a été créé en 2006 après les élections législatives. Pendant la campagne électorale, j'étais en contact avec les jeunes de mon quartier et c'est comme ça qu'après les élections, même si je n'ai pas gagné, j'ai voulu ouvrir ce ciné-club qui est un moyen de contact avec les jeunes parce qu'on ne sait pas ce que demain nous réserve.

*P.N. : As-tu demandé l'autorisation administrative ?*

**B.M.M :** Ah oui, j'ai obtenu une autorisation du chef d'arrondissement.

*P.N. : Quels documents as-tu fournis ?*

**B.M.M :** Bien, en ce qui concerne les documents, il faut écrire une demande adressée au chef d'arrondissement. Il faut joindre à cette demande une copie de la carte d'identité nationale, un casier judiciaire, un certificat de nationalité et bien d'autres documents plus de l'argent aussi. Mais moi, comme les gens me connaissent, j'ai simplement présenté ma pièce d'identité et j'ai payé la somme qu'il faut et on m'a délivré l'autorisation.

*P.N. : Pourquoi as-tu choisi cette activité ?*

**B.M.M :** Bon, mais comme je l'ai dit, j'ai réfléchi à quelque chose qui pourrait donner du plaisir à la jeunesse et j'ai choisi d'ouvrir un ciné-club parce qu'il n'y avait pas en ce temps de ciné-club ici à Walia. C'est simplement ce qui m'a conduit à faire ce choix.

*P.N. : La concession abritant le ciné-club t'appartient-elle ?*

**B.M.M :** Oui, c'est une concession familiale. Nous avons fait un complexe que nous mettons en location. Actuellement, une partie est louée pour la couture des vêtements, une autre pour le pressing, une alimentation et un bureau de karaté. La salle de ciné-club sert également de lieu d'entraînement au karaté.

*P.N. : Combien as-tu investi pour cette création (par poste) ?*

**B.M.M :** Bon, je ne peux pas connaître tout cela parce que certains matériels comme le vidéoprojecteur, c'est mon père qui me l'a acheté lors de son voyage à l'étranger. Pour le reste, je ne retiens pas les dépenses. La parabole je l'ai achetée à 70 000 francs, le lecteur DVD à 45 000 francs, le groupe électrogène à 500 000 francs parce que c'est un groupe de 3,5 KVA, les bancs me reviennent à environ 300 000 francs. Il faut évaluer le tout dans l'ordre de 3 millions de francs Cfa.

*P.N. : Combien de séances de projection organises-tu par semaine ?*

**B.M.M :** Comme tous les autres cinés on projette deux films par jour. Ce qui fait 14 projections par semaine, mais quand il y a les matchs de football, on projette au rythme de leur programme. Quelque fois toute la soirée on ne projette pas de film, on joue seulement les matchs de football. Parfois aussi, on joue le film ensuite le match vient après ou vice-versa etc.

*P.N. : Quels sont les horaires des séances de projection ?*

**B.M.M :** Nous avons 18h00 à 19h00 ou 19h30 pour la matinée. Cela dépend de la longueur du film. La soirée c'est de 19h00 ou 19h30 jusqu'à la fin du film également. Mais à 22h00, on ferme le ciné-club.

*P.N. : Quelle est la capacité d'accueil du ciné-club ?*

**B.M.M :** Ça peut aller à 500 places comme ça. Mais quand il y a beaucoup de gens, il y a ceux qui restent aussi debout pour regarder le film.

*P.N. : Quels sont tes équipements de projection ?*

**B.M.M :** J'ai un vidéoprojecteur, un lecteur DVD, un écran de projection, une antenne parabolique, un amplificateur, des hauts parleurs pour la sonorisation, etc.

*P.N. : As-tu une antenne parabolique ? Si oui, à quoi sert-elle ?*

**B.M.M :** L'antenne parabolique sert à la retransmission des matchs de football.

*P.N. : Quel genre de films programmes-tu régulièrement ?*

**B.M.M :** Ici, à Walia, les jeunes aiment les films d'actions en général genre guerre, films policiers, espionnage, karaté et aussi les films indiens, les séries.

*P.N. : Comment les choisis-tu ?*

**B.M.M :** Je lis généralement ce qui est écrit sur la couverture, mais parfois, quand les amis ont vu et qu'ils me disent que c'est un bon film, je prends avec eux aussi.

*P.N. : Quels sont parmi les genres de film que tu diffuses, les favoris du public ?*

**B.M.M :** Ici, à Walia, les gens aiment les films d'action, les films de karaté. Tu sais que les jeunes apprennent ici dans notre ciné-club le karaté également. Il y a également les séries et les films hindous. Mais les gens aiment beaucoup plus les films de guerre, d'espionnage, les films policiers.

*P.N. : Comment se fait le contrôle des entrées en salle ?*

**B.M.M :** Les entrées sont payantes bien sûr.

*P.N. : Si elles sont payantes, quel est le prix demandé ?*

**B.M.M :** 50 francs et 100 francs selon les programmes, mais quand il y a des matchs, les prix vont jusqu'à 150, 200 francs.

*P.N. : En pratiquant ce prix, quelle recette moyenne fais-tu par séance ?*

**B.M.M :** Là encore, il n'y a pas une recette fixe mais la moyenne varie entre 10 000 à 15 000 francs pour la matinée et 15 000 à 25 000 francs pour les soirées. Mais il s'agit des matchs de football, il arrive parfois où nous arrivons à 30, 40 000 francs.

*P.N. : Existe-t-il une billetterie ?*

**B.M.M :** Non. Le contrôle se fait à l'entrée une fois avoir payé l'argent.

*P.N. : Arrive-t-il que certaines personnes entrent gratuitement ?*

**B.M.M :** Tu sais très bien que nous sommes en Afrique et en Afrique il y a des parents, des amis, des personnes comme ça à qui vous ne devez pas demander de l'argent pour entrer dans votre ciné-club. Même si c'était au vrai cinéma, vous devez quelquefois payer pour ces gens là alors comment vous allez leur demander de l'argent pour entrer dans un ciné-club ? Et même quand je ne suis pas là, ceux qui sont en charge laissent parfois leurs petites amies et copains entrer gratuitement également. Il est difficile de dire que toutes les personnes paient avant d'aller en salle. C'est impossible. Cela peut se faire en Europe mais pas en Afrique.

*P.N. : T'arrive-t-il parfois de modifier le tarif d'entrée ?*

**B.M.M :** Oui bien sûr quand il s'agit des matchs de football.

*P.N. : Si oui, qu'est-ce qui justifie cette décision ?*

**B.M.M :** C'est pour limiter le nombre des entrées parce qu'on n'aura pas d'espace. Les gens viennent très nombreux. Parfois ils parient sur les équipes avant de venir, donc ils cherchent à voir si leur équipe gagne ou pas. Il arrive même parfois que les gens viennent à se bagarrer pour des propos tenus à l'encontre d'un joueur ou de leur équipe favori.

*P.N. : Diffuses-tu parfois des films tchadiens ?*

**B.M.M :** Mais les films tchadiens il y en a combien ? D'ailleurs on ne les trouve pas sur le marché alors comment on peut diffuser quelque chose qui n'existe pas ou qu'on ne trouve pas ? Ou veux-tu parler des comédies de Hadre Dounia, de Al Hadj Tawa ou de Alkanto ? Mais là encore ils n'ont pas de moyens pour les multiplier et ils ne sont plus sur le marché. Il n'y a que la télé Tchad qui les diffuse quelque fois mais nous non plus.

*P.N. : Selon votre estimation, comment se répartissent en tranche d'âge vos spectateurs réguliers ?*

**B.M.M :** Il est difficile de le dire puisque nous ne contrôlons pas les pièces d'identité pour savoir l'âge de tous ceux qui viennent ici, mais je peux dire 10 à 50 ans.

*P.N. : Existe-t-il des films dont tu interdis la diffusion à une certaine tranche d'âge ?*

**B.M.M :** Bon, sur certains films il est écrit « interdit aux enfants de 12 ans, 10 ans etc. » mais nous, nous ne regardons pas cela. Ici au Tchad, il n'y a pas un enfant. Nous avons connu de choses plus graves que ces violences dans les films. Les enfants de 10, 12 ans connaissent la guerre au Tchad sans voir même les films alors pourquoi les interdire ? Mais s'il s'agit de films pornographiques, ici nous ne les diffusons pas.

*P.N. : Où et comment t'approvisionnes-tu en films (DVD, VCD, K7 vidéo?)*

**B.M.M :** Généralement j'achète les films. Je vais moi-même à Kousseri et je les achète parce que je ne suis pas loin de Kousseri. Mais quelquefois je les prends avec des amis qui ont de ciné-clubs également. Je le prends gratuitement puisqu'ils viennent prendre avec moi également. On s'échange quelque fois.

*P.N. : Es-tu en relation avec d'autres ciné/vidéo clubs pour la circulation des films ?*

**B.M.M :** Oui bien sûr. Avec le ciné Monde Vu de Chagoua par exemple. C'est mon ami et je vais souvent prendre des films chez lui.

*P.N. : Si oui, comment se fait cette circulation ?*

**B.M.M :** Je vais prendre des films avec lui pour deux jours et je lui retourne. S'il y a des films qui l'intéressent, il vient les prendre avec moi également pour son programme et une fois l'avoir diffusé il me le ramène.

*P.N. : Ton ciné-club a-t-il déjà fait l'objet d'un contrôle administratif ?*

**B.M.M :** Non

*P.N. : Annonces-tu la diffusion de tes films dans la presse ?*

**B.M.M :** Non

*P.N. : A ton avis, quel rôle joues-tu dans la vie culturelle du pays ?*

**B.M.M :** Développement culturel de la jeunesse. Je participe également à la lutte contre l'ignorance et l'alcoolisme. En diffusant les films, nous occupons les jeunes qui devaient en principe se trouver dans les débits de boisson à boire l'alcool, à se saouler la gueule pour faire des désordres. Nous leur accordons un temps de réflexion devant les images et je pense que c'est une bonne chose.



## COMMERCANTS AMBULANTS

### Entretien n°18

**T. Elie**

**Elève/Vendeur ambulant**

**N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le Mardi 25 Août 2009 à 14 heures 10 au Bar Mandog au quartier Chagoua à N'Djaména.

**Durée : 04 mn 18 s**

*P.N. : Comment as-tu commencé ce commerce ?*

T.E. : Bon, avec ce commerce j'ai commencé avec 25 000 francs. Ça bon, moi j'ai un grand frère là, c'est lui qui vend les DVD c'est comme ça qu'il m'a dit, entre temps j'étais à Sarh, il m'a dit de venir vendre les CD c'est comme ça que je suis là en train de vendre les CD.

*P.N. : As-tu acheté les premiers articles que tu vends ici surplace où ailleurs ?*

T.E. : Non j'ai acheté ailleurs. J'ai acheté à Kousseri.

*P.N. : Où t'approvisionnes-tu en... DVD et VCD?*

T.E. : A Kousseri.

*P.N. : Fais-tu aussi des copies ?*

T.E. : Non. Je ne fais pas les copies.

*P.N. : Qui sont tes meilleurs clients ?*

T.E. : Bon mes clients je les trouve au bar, donc je ne connais pas même leurs noms. Je les trouve seulement au bar.

*P.N. : Quels genres de films te demande-t-on le plus souvent ?*

T.E. : Bon c'est les films des Nigériens tels que « *Blood Sisters* », le film de Samy et puis les films de Eké Ndozé, les deux frères, les deux :: frères jumeaux. C'est ça.

*P.N. : C'est des films qui parlent de quoi ?*

T.E. : Bon, tel que le film de Eké Ndozé les deux frères jumeaux, là, bon, leur papa lui il trouve de l'argent, quand il trouve de l'argent, il dépense cet argent au bar comme ça et puis les enfants sont en train de souffrir à la maison, donc ce film le titre c'est « *Papa doit obéir* ». Donc, c'est ça le titre de ce film. Donc les enfants, ils se sont révoltés, ils sont partis dans le bar là parce que, dans le bar là où leur père est en train de dépenser l'argent, beaucoup beaucoup, là. Ils sont partis là dans ce bar faire de bruit avec la madame, là.

*P.N. : Vends-tu des films tchadiens ?*

T.E. : Les films tchadiens non je ne les vends pas. C'est interdit, ils ont interdit de vendre. Bon, c'est-à-dire ils ont interdit ça parce que c'est des copies, ils veulent que les gens viennent sur place acheter des originaux quoi.

*P.N. : As-tu l'habitude de regarder tes films avant de les vendre ?*

T.E. : Bon avant de les vendre, sinon je les teste au niveau de Kousseri là-bas je teste ça, je n'ai pas bien visualisé. Je teste seulement.

*P.N. : Es-tu content de ce commerce ?*

T.E. : Oui je suis content.

*P.N. : Ce commerce te permet-il de bien gagner ta vie ?*

T.E. : Oui pour le moment ça, ça, ça me permet quand même de faire mes besoins quoi. Bon tels que les cahiers, pour l'inscription même, je crois que c'est ça et puis pour l'habillement.

*P.N. : Quel est ton projet d'avenir ?*

T.E. : Bon, moi je ne sais pas encore tel que je dis je suis encore élève, je ne sais pas qu'est-ce que je vais devenir demain. Bon, sinon moi je souhaite, je souhaite devenir quand même un professeur quoi. Un enseignant en mathématiques.

## **Entretien n°19**

**R. Sylvain**

**Elève/Vendeur ambulancier**

**N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le Mardi 17 Juin 2009 à 15 heures 15 au bord du Chari

**Durée : 05 mn 08 s**

*P.N. : Comment as-tu commencé ce commerce ?*

S.R. : Bon, sinon j'ai débuté ça, bon, là où j'ai trouvé de l'argent, j'ai demandé à mon papa, il m'avait fourni un peu de sous là, donc, c'est pour ce, comme on est déjà en vacance c'est pour cela que j'ai débuté avec mes ambulants, là.

*P.N. : Avec combien as-tu commencé ?*

S.R. : Bon, il m'a donné 20 000 francs, la maman m'avait remis 5 000 francs et moi également j'avais quelque chose de 25 000 auparavant.

*P.N. : Où t'approvisionnes-tu en... DVD et CD ?*

S.R. : Bon je paie ça à Kousseri au marché, oui, au marché de Kousseri.

*P.N. : Fais-tu aussi des copies ?*

S.R. : Non. Oui. Non les copies je ne fais pas. Oui.

*P.N. : Qui sont tes meilleurs clients ?*

S.R. : Mes meilleurs clients, bon. Bon, je ne peux pas quand même les reconnaître, sinon c'est les, bon, nous sommes des ambulants, donc c'est des gens qu'on arrive à les rencontrer au cours de la route, là, qui paient souvent avec nous dans les bars, les trucs là.

*P.N. : Quel genre de films te demande-t-on le plus souvent ?*

S.R. : Bon, les films que les gens demandent souvent les films de guerre, procès, également les films africains qui touchent aussi le niveau social quoi.

*P.N. : Peux-tu nous donner un exemple...*

S.R. : Bon « *Super love* » « *Blood Sisters* », on a aussi Naomie « *Le Sang d'autrui* » et bien d'autres que sais-je encore.

*P.N. : Peux-tu nous donner le nom des réalisateurs ?*

S.R. : Le nom des réalisateurs, bon, j'ai quand même deux noms ou trois comme ça. On a Gloria, on a Rajah, on a Beyonce et bien d'autres encore.

*P.N. : De quoi parlent ces films ?*

S.R. : Bon, ces films si je vois bien (éclaircissant sa gorge) ça touche un peu le niveau social comme je venais de le dire c'est-à-dire dans un film que je vendais souvent les cd c'était le film parle des enfants adoptés, quoi, y avait une petite fille adoptive que on l'a traité d'une manière vraiment inhumaine donc finalement la fille deviendra un autre jour la reine, la femme du Président.

*P.N. : As-tu l'habitude de regarder tes films avant de les vendre ?*

S.R. : Non, non, non, pas obligatoirement.

*P.N. : Mais comment sais-tu leur contenu ?*

S.R. : Bon, d'autre part on a aussi les résumés derrière les CD et d'autre part également, c'est films que j'ai suivis. Oui.

*P.N. : Es-tu content de ce commerce ?*

S.R. : Oui, je suis content parce que ça me rapporte quand même le jour où y a le marché ça me rapporte, et le jour où y a pas bon, c'est ça aussi.

*P.N. : Ce commerce te permet-il de bien gagner ta vie ?*

S.R. : Bon, sinon pour le moment je fais seulement pour subvenir à mes petits besoins quoi, sinon y a le papa qui est là, bon, le truc de, au moment de reprise des cours, moi je paie les cahiers la tenue les trucs là et m'inscrire à l'école, donc ça m'arrange quand même.

*P.N. : Quel est ton projet d'avenir ?*

S.R. : Bon, mon projet d'avenir, bon, sinon j'aimerais aussi bien réussir sur les (éclaircissant la gorge) sur le plan des études et j'aimerais également, bon si Dieu me permettra de créer au moins quand même une entreprise ou des, ainsi que des alimentations pour vendre tout quoi.

*P.N. : Vendre tout comme quoi ?*

S.R. : Comme les produits cosmétiques et autres produits, des habillements comme les CD également :: et bien d'autres.

*P.N. : Pourquoi la cosmétique ?*

S.R. : Bon parce que ces produits, bon, c'est ça qui rapporte ça rapporte beaucoup, quoi, si une personne vit sans consommer quelque chose, il ne peut pas quand même résister, donc, à part la consommation il y a d'abord l'habillement qui vient au deuxième moment, donc ça rapporte ces deux produits là.

*P.N. : Connais-tu quelques films tchadiens ?*

S.R. : Bon sinon y a le truc de « 48 heures pour retrouver ma femme » de l'autre là Hassane Keïro également les comédies de Mandargué qui dit « Zen Mayanfa », poulet rôti y a également « Abouna », y a « Moussa et Christian » et y a aussi « Abba Kalam le bombardier ».

## **Entretien n°20**

**P. WADJA**

**Elève/Vendeur ambulante**

**N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le Mardi 25 Août 2009 à 13 heures 04 à l'avenue de contournement.

**Durée : 04 mn 07 s**

*P.N. : Comment as-tu commencé ce commerce ?*

P.W. : Bon, la commerce, la commerce que j'ai commencé, c'était en vacances de cette année. J'ai fait un déjà deux mois maximum. Bon, ça je faisais pas avant mais j'ai vu ça chez mes amis et c'est mon grand qui m'avait donné l'argent. Je l'ai demandé de me donner l'argent pour débiter ce commerce quoi.

*P.N. : Avec combien as-tu commencé ?*

P.W. : Bon, oui, j'ai commencé avec une valeur de 30 000.

*P.N. : As-tu acheté les premiers articles que tu vends ici sur place où ailleurs ?*

P.W. : Bon, j'achète seulement à Kousseri.

*P.N. : Fais-tu aussi des copies ?*

P.W. : Non.

*P.N. : Qui sont tes meilleurs clients ?*

P.W. : Bon, ceux qu'on m'achetait beaucoup c'est, bon, c'est pas les gens de ciné mais ce sont les clients seulement. Ceux qu'on me paient beaucoup je les connais quand même. J'ai même leur numéro avec moi, tout ça.

*P.N. : Quels genres de films te demande-t-on le plus souvent ?*

P.W. : Bon, beaucoup c'est les films des nigériens et les films nigériens seulement. Bon, si c'est le problème de Beyonce, lui c'est un acteur qui a joué même beaucoup de films au Nigéria. Donc y a un film, aussi, on l'appelait Beyonce. Donc le Beyonce là, les Samy, ça c'est l'acteur, là, il répond au nom de Samy. Avec l'acteur là, il a marié une fille comme ça. Donc, la fille, elle s'est obligée d'aller appeler sa petite sœur de rester avec eux, quoi. Donc du moment ils s'est resté ensemble, la fille s'est grandi avec eux. Après la fille a

commencé à, l'autre, l'autre, l'acteur là, il cherchait la fille, l'autre, sa belle sœur quoi. Bon il parle pas de la guerre, mais c'est film comédie. Bon, il ne parle pas de la guerre. Y a d'autres films aussi comme par exemple Thomas Sankara et la mort de Michael Jackson et pour l'autre, Omar Bongo et Hôtel Rwanda aussi.

*P.N. : As-tu l'habitude de regarder tes films avant de les vendre ?*

P.W. : Bon, au niveau de Kousseri quand on prend, on visionne les problèmes de grattage mais on suivait pas tous les films. On voit le début, on nous amène au milieu et à la fin.

*P.N. : Es-tu content de ce commerce ?*

P.W. : Oui, je suis content.

*P.N. : Ce commerce te permet-il de bien gagner ta vie ?*

P.W. : Bon, c'est un commerce que moi je fais seulement pour un temps seulement, quoi. Bon, je ne sais pas, maintenant j'ai tenté les tests pour l'entrée au lycée technique industriel. Bon, et que, maintenant, si je suis admis je préfère faire la mécanique.

*P.N. : Quel est ton projet d'avenir ?*

P.W. : Bon, mon projet de l'avenir c'est sur le point de la mécanique là, seulement.

## **Entretien n°21**

**N. Blaise**

**Elève/Vendeur ambulant**

**N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le Samedi 11 Avril 2009 à 10 heures 05 à l'avenue Kondol.

**Durée : 05 mn 12 s**

*P.N. : Comment as-tu commencé ce commerce ?*

N.B. : Bon, ce commerce j'ai commencé ça, j'ai débuté ça, là, avec, bon, j'ai débuté ça depuis 2006.

*P.N. : Avec combien as-tu commencé ?*

N.B. : Bon, au commencement, bon au commencement j'ai débuté avec un 20 000 francs et je crois que ça marche bien et j'ai commencé à acheter, je revends et comme ça.

*P.N. : As-tu acheté les premiers articles que tu vends ici sur place où ailleurs ?*

N.B. : Non, j'ai commencé à, bien sûr, c'est moi-même j'ai, je suis parti à Kousseri j'ai acheté ça. Oui, oui.

*P.N. : Comment est venue l'initiative de ce commerce ?*

N.B. : Bon, bon, j'ai vu parce que y avait mes amis qui font ça et moi, ss, à ce temps je suis à la maison et y a un de mes amis qui est venu me trouver pour me dire que, voilà, comme tu restes à la maison c'est pas bon, il faut qu'on se débrouille avec ces marchandises là, ça pourrait nous aider un peu pour trouver certaines choses, nos besoins. Oui, oui, c'est un ami qui m'a lancé. Lui-même jusque là il vend aussi les cassettes. Il est dans ce commerce également, oui. Bon, lui, lui, il est au grand marché là-bas. Il est au grand marché. Bon, ça dépend,

si vous voulez, vous partez, demandez Ndôh. Oui oui il s'appelle Ndôh. Il est, oui. Là vous demandez, vous allez le trouver.

*P.N. : Où t'approvisionnes-tu en... DVD, VCD, CD et cassettes vidéo ?*

N.B. : Bon, tout ça y en a. Bon, on trouve ça à Kousseri. De fois on part à la douane de l'autre coté à Kousseri là-bas pour les amener aussi.

*P.N. : Fais-tu aussi des copies ?*

N.B. : Les, des copies, non, non, non, (rire) je n'ai pas un machine pour les photocopier oui, je n'ai pas un machine oui.

*P.N. : Qui sont tes meilleurs clients ?*

N.B. : Bon, beaucoup c'est les gens du club cinéma et même les gens de la Radio Harmonie et des radios tout ça. Oui, oui. Bon, mais par rapport à ça les cinéclubs là eux c'est des gens qui aban, qui font, l'autre, qui abandonnent certaines choses là. Eux, ils sont là, bon eux ils part dans certaines Studios pour enregistrer pour aggraver certaines CD. Là, bon je ne connais pas. Oui, oui eux ils viennent des fois pour prendre les musiques américains et les musiques tout ça pour avec, avec nous. Même au marché ils partent là-bas pour acheter. Oui.

*P.N. : Quels genres de films te demande-t-on le plus souvent ?*

N.B. : Bon, ce que les gens aiment beaucoup, c'est les films africains et puis la musique. Oui, oui. Bon, y a un film de Beyonce. Beyonce, c'est un oui oui c'est un c'est un gabonais et y a aussi « *Du Crime au Christ* ». Ça aussi, c'est un film africain. Bon l'auteur, le nom de l'auteur, ou bien. Bon ça je n'ai pas retenu (rire) je n'ai pas retenu. Bon, c'est des films qui parlent de certain mal que les gens font. Ouai. Par exemple les filles qui troublent les gens par ci par là, tout ça. Oui.

*P.N. : As-tu l'habitude de regarder tes films avant de les vendre ?*

N.B. : Non, non. Comme je pars à Kousseri, je ramasse beaucoup, là, je n'ai pas même le temps de les essayer tout ça, donc je prends seulement et je les vends. Oui oui.

*P.N. : Es-tu content de ce commerce ?*

N.B. : Oui je suis content. Ça m'arrange trop. Je suis content de ça.

*P.N. : Ce commerce te permet-il de bien gagner ta vie ?*

N.B. : Bien sûr.

*P.N. : Quel est ton projet d'avenir ?*

N.B. : Bon mon projet d'avenir bon maintenant je suis maintenant, je suis à l'école, je ne sais pas alors. Tout ça je fais ça pour mes certaines besoins. Je ne sais pas. Bien sûr. Peut être si j'ai mon bac, bon, je préfère avec mon argent tout ça, je préfère pour aller vers Lagos étudier faire la langue et puis après si je trouve de bonnes choses je vais me (rire) lancer vers là-bas, les marchandises.

## **Entretien n°22**

**N. Christian**  
**Elève/Vendeur ambulancier**  
**N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le Samedi 09 Juillet 2009 à 11 heures 35 au Bar La Moundoulaise.

**Durée : 04 mn 59 s**

*P.N. : Comment as-tu commencé ce commerce ?*

N.C. : Heu, commerce c'est-à-dire : avec les commerces, j'ai un grand frère qui est ici, bon, il a l'habitude de vendre les cd, truc comme ça, et, moi-même, je venais juste de vacances et je viens, comme il fait aussi de commerce, moi-même j'ai je me suis donné le, la volonté de, aussi de faire avec lui, donc on vient, il me donne un peu, moi je le matin je pars, je vends, et puis je reviens comme ça et c'est comme ça que je me suis habitué avec. Donc ça fait presque 4 ans que je vends ça.

*P.N. : Avec combien as-tu commencé ?*

N.C. : Ah bon, l'argent que j'ai commencé avec, c'est en fait 50 000 francs.

*P.N. : Où t'approvisionnes-tu en... DVD, VCD et CD ?*

N.C. : Bon les DVD je me présente au niveau de Kousseri.

*P.N. : Fais-tu aussi des copies ?*

N.C. : Moi je fais pas de copies et, bon, il, c'est au niveau de Kousseri que, oui au niveau de Kousseri qu'ils copient ça, bon nous on part juste pour payer et amener ici à N'djaména pour vendre.

*P.N. : Qui sont tes meilleurs clients ?*

N.C. : Mes meilleurs clients, j'en ai beaucoup, bon, ce sont, juste j'en ai beaucoup les clients donc ils sont nombreux, je ne peux pas connaître leur nombre.

*P.N. : Quels genres de films te demande-t-on le plus souvent ?*

N.C. : Bon, les, les films que les gens demandent le plus souvent, les feuilletons tels que les trucs de belle mère, femme d'autrui, bon, juste pour les trucs des femmes, autres là que les gens demandent.

*P.N. : As-tu l'habitude de regarder tes films avant de les vendre ?*

N.C. : Non, non. Comme je pars à Kousseri, je ramasse beaucoup là, je n'ai pas même le temps de les essayer tout ça, donc je prends seulement et je les vends. Oui oui.

*P.N. : Es-tu content de ce commerce ?*

N.C. : Oui je suis vraiment content de ce commerce parce que bon, j'arrive à trouver quand même quelques intérêts là, donc c'est déjà une bonne chose, donc je suis très content de ce commerce.

*P.N. : Ce commerce te permet-il de bien gagner ta vie ?*

N.C. : Bon, je peux pas dire que c'est, c'est juste quelque chose, ça ça me permet pas trop mais pour le moment je suis sûr que ça me permet de, d'améliorer mes conditions un peu l'autre mais pour, pour, ça me permet pas d'améliorer ma vie quoi.

*P.N. : Que signifîes-tu par mes conditions ?*

N.C. : Mes conditions de vie pour le moment, bon, c'est juste d'avoir les les fournitures scolaires et mes habits, bon, juste en général mes comp, heu, mes besoins élémentaires, quoi.

*P.N. : Quel est ton projet d'avenir ?*

N.C. : Mon projet d'avenir mon projet d'avenir c'est c'est de réussir à l'école seulement. C'est suivre mes études.

*P.N. : Mais dans la mesure où tu vends des DVD, des VCD et CD est-ce que tu n'as pas un projet dans ce domaine ?*

N.C. : Ah, les projets bon pour le moment, j'ai, j'ai réalisé quand même quelques projets c'est-à-dire j'ai, j'ai une somme que j'ai amenée au niveau de Kousseri, j'ai commandé les écrans, bon, j'ai payé les vélos tout ça, les radios, donc, c'est ce que j'ai gardé retenu comme les bénéfîces.

*P.N. : Quel genre d'écran as-tu commandé et pour quoi faire ?*

N.C. : Ecran de 21, 21 pour amener là-bas à Sarh donc pour que les enfants mettent dans les coins comme ça, avoir quelques jetons.

*P.N. : Veux-tu parler d'un projet d'ouverture d'un ciné/vidéo club ?*

N.C. : D'un vidéo club. Oui.

*P.N. : As-tu déjà d'autres matériels en ta possession ou l'écran seul ?*

N.C. : Bon, juste un écran. Un écran plus un lecteur DVD.

*P.N. : Quand entends-tu lancer cette ouverture ?*

N.C. : Au retour des vacances. En octobre, ou bien.

*P.N. : Tu veux dire que tu fréquentes à Sarh et pendant les vacances tu viens faire ton commerce ici à N'djaména pour te permettre d'avoir de l'argent et repartir. Mais pourquoi ne fais-tu pas ce commerce là-bas à Sarh ?*

N.C. : Sarh, c'est un coin que y a beaucoup de, y a pas beaucoup trop des activités, bon, c'est une ville qui est un peu morte, bon, y a pas trop de de l'argent aussi, en fait, donc c'est ici que les gens ont beaucoup de chances de payer ces genres de choses.



## Entretien n°23

**D. Anatole**

**Etudiant/Vendeur ambulant**

**N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le Mardi 25 Août 2009 à 14 heures 05 au Bar Mandog.

**Durée : 05 mn 41 s**

*P.N. : Comment as-tu commencé ce commerce ?*

D.A. : Bon, avant je faisais la sculpture, là, c'est à Sarh. J'étais un grand sculpteur et je suis même au centre d'arts de Sarh. Je faisais les arts comme ça et après mon bac j'étais venu ici pour chercher mon diplôme. Après, une fois retiré mon diplôme que j'ai vu, j'ai essayé de tenter ça en matière CD, donc j'ai vu qu'en CD c'est un peu, bon, donc j'ai laissé la sculpture quand j'étais arrivé ici à N'Djaména. J'ai tenté, j'ai fait mon dépôt à l'université, ça n'a pas tenu. J'ai tenté deux fois, ça n'a pas tenu, j'ai pas mon nom. C'était comme ça que dans les CD j'ai un peu de sous, je dis comme ça je vais tenter l'institut de la santé AVD, là pour voir. Donc j'ai tenté, je suis admis, j'ai inscrit mon nom, donc, c'est l'argent des CD que je paie ma scolarité aussi.

*P.N. : Avec combien as-tu commencé ?*

D.A. : J'ai commencé avec 30 000.

*P.N. : As-tu acheté les premiers articles que tu vends ici sur place où ailleurs ?*

D.A. : J'achète au niveau de Kousseri. Avec mes 30 000, je suis allé prendre le carton à 25 000 et puis j'ai donné aux spécialistes qui m'ont amené ici à N'Djaména. Ils sont là, ils m'ont amené ici à N'Djaména à 2500. Ensuite quand je suis arrivé ici, j'ai pris les CD et c'était comme ça que je me débrouille avec jusqu'à aujourd'hui.

*P.N. : Fais-tu aussi des copies ?*

D.A. : Non, j'ai pas la force de faire parce que j'ai pas les machines pour ça.

*P.N. : Qui sont tes meilleurs clients ?*

D.A. : C'est bon, comme d'habitude je sors à 12 heures, donc c'est à 12 heures d'abord que les gens viennent dans les bars, donc je vendais toujours dans les bars, donc je ne sais pas toute la catégorie des gens qui achètent avec moi, mais les meilleurs clients je les connais quand même. Bon, je les connais par leur tête mais pas de nom. Certains sont des fonctionnaires, certains sont des gens qui se débrouillent, les ingénieurs. Bon, j'ai un là qui est un ingénieur. Il a l'habitude de vendre du sable, du gravier au niveau du rond point à double voie. Donc, c'est lui qui a l'habitude de prendre beaucoup avec moi.

*P.N. : Quel genre de films te demande-t-on le plus souvent ?*

D.A. : C'est bon, cette période, c'est les trucs des nigériens que les gens veulent beaucoup. Les films nigériens tels que les Princesse Tyra, les Beyonce, oui, c'est toujours les trucs nigériens que les gens estiment beaucoup. Tel que Gloria, c'est un truc de rivalité entre deux sœurs, donc l'autre a essayé de tuer sa grande. Gloria a essayé de tuer sa grande en lui empoisonnant dans de l'orange pamplemousse. Elle a pris du produit pour mettre dans l'orange pamplemousse et puis empoisonné sa grande avec pour gagner le mari. Beyonce c'est un truc nigérien qui parle de, Beyonce c'est une femme qui est riche, une femme noble et puis Rajah, c'est une qui est issue d'une famille pauvre et puis Rajah est tombé amoureux de Beyonce et puis, pourtant, Beyonce est celle qui aime beaucoup aussi Rajah et puis Rajah a essayé de trouver encore une à côté et Rajah

est obligé de laisser Beyonce pour continuer avec celle-là et puis après avec, comme c'est toujours un problème de rivalité, Beyonce a essayé de faire du mal à sa camarade, là. Elle a essayé de l'empoisonner en mettant de l'acide sur elle, on l'a emmenée à l'hôpital.

*P.N. : As-tu l'habitude de regarder tes films avant de les vendre ?*

D.A. : Oui, j'ai aussi un lecteur à la maison donc j'ai l'habitude de visualiser aussi à la maison.

*P.N. : Es-tu content de ce commerce ?*

D.A. : Je suis vraiment content. Ça fait, parce que ça m'aide à payer ma scolarité. J'ai commencé de la première année jusqu'en deuxième année, c'est avec ça que je paie donc je suis très content de le faire.

*P.N. : Ce commerce te permet-il de bien gagner ta vie ?*

D.A. : Bon, pour le moment comme je suis encore sur les bancs de l'école, je fais ça pour finir avec mes études. Une fois déjà fini avec mes études, si je suis intégré déjà, je vais laisser ça.

*P.N. : Quel est ton projet d'avenir ?*

D.A. : Mon projet d'avenir, je suis sûr que je serai un infirmier demain. Comme je suis dans un institut de santé, je serai un infirmier demain. Si je suis déjà infirmier, si je trouve avec ceux qui vendent, je vais payer aussi avec eux parce je suis déjà grand, je ne vais pas continuer avec ça jusqu'à ma mort.

## CINÉASTES

### Entretien n°24

**HAROUN MAHAMAT Saleh**  
**Cinéaste/réalisateur tchadien**  
**Paris / France**

Entretien réalisé le Vendredi 07 novembre 2008 à 10 heures 40 au festival des cinémas d'Afrique des pays d'Apt.

**Durée : 1 h 05 mn 52 s**

*P.N. : Quand tu remplis un questionnaire d'identité, quelle profession indiques-tu ?*

M.H.S. : Merci beaucoup : j'indique, à profession je marque toujours cinéaste. Donc, voilà, c'est, quelqu'un qui fait du cinéma. C'est qu'on peut être cinéaste tout en étant monteur, réalisateur enfin, c'est, c'est un terme générique pour dire qu'on travaille dans le cinéma donc c'est ce que je choisis toujours pour ma profession.

*P.N. : La profession de réalisateur te fournit-elle des revenus suffisants pour vivre en France ?*

M.H.S. : Oui, absolument oui. Ca me fournit des revenus suffisants mais ça n'a pas toujours été le cas parce que tout simplement c'est au début, on n'est pas connu en fait, voilà, c'est comme un artisan, vous faites du pain ou vous faites, vous êtes cordonnier et vous vous faites un peu de clients et après votre affaire marche, et moi c'est après mon deuxième film et puis maintenant mon troisième film je suis arrivé à me faire une sorte de public comme ça, et, oui et j'arrive à en vivre.

*P.N. : As-tu une autre activité professionnelle ? Si oui, laquelle et quelle importance a-t-elle pour toi en termes pécuniaires ?*

M.H.S. : Non, je n'ai aucune autre profession. J'ai été, avant de faire des films, j'ai été journaliste mais dès que j'ai commencé en fait à réaliser des films j'ai arrêté de faire du journalisme et maintenant tout ce qui m'arrive en fait, ce sont des travaux extra, des extras on va dire, c'est donner des cours dans des écoles de cinéma, mais je ne le fais jamais avec un contrat assez long c'est des séminaires que j'anime, enfin des choses comme ça, mais, donc je n'ai pas vraiment une autre profession que faire des films et transmettre l'art de faire des films ou de raconter des histoires. Voilà.

*P.N. : Quand as-tu commencé à faire tes films ?*

M.H.S. : J'ai commencé à faire mon premier court métrage, je l'ai fait en 94 « *Maral tanié* » mais en réalité j'ai commencé à faire un petit film avec des amis à Bordeaux que j'ai fait avec des moyens vraiment pas professionnels du tout, les quelques amis proches enfin tout ça, les amis de Bordeaux connaissent ce film qui s'appelle « *Tankoul* », c'est l'histoire de la sauce longue, donc, c'est autour de ça, c'est un court métrage de 6 minutes que j'ai dû d'ailleurs donner comme tous mes films à la télévision tchadienne et il a dû passer sur les antennes de la télévision tchadienne. Donc voilà à peu près dans les années 90, en fait, 91, 92 et en 94, là j'ai fait vraiment mon film qui m'a permis d'embrasser le métier de réalisateur.

*P.N. : Quel a été ton parcours avant la réalisation de ton premier film ?*

M.H.S. : Alors, avant la réalisation de mon premier film j'ai été comme je vous l'ai dit journaliste donc, j'ai suivi, j'ai fait d'abord une école de cinéma, donc des études de cinéma et moi je ne me voyais pas en fait en train de faire, de passer par l'assistantat de réalisation. Je ne me voyais pas en train de faire des choses liées à la

production enfin tout ça. Je voulais vraiment réaliser, donc je me refusais à faire ces métiers un peu, qui qui sont confrontés en fait à la réalité de la production. Moi je ne suis pas quelqu'un très... la gestion du réel me fait un peu horreur en fait, je ne peux pas être un très bon premier assistant parce que il faut s'occuper de ceci de cela, il faut avoir un agenda, il faut régler les choses je ne peux pas faire ça. Moi, je ne peux que raconter des histoires filmées et donc je me suis dit qu'est-ce que je peux faire pour continuer quand même à vivre en attendant de faire un film ou mon premier film et comme à l'époque j'écrivais pas mal de nouvelles, je me suis dit tiens, ce serait bien de vivre peut être de ma plume et c'est comme ça que j'ai eu l'idée de passer le concours de l'école de journalisme et après j'ai fait cette école et à la fin de mes études j'ai trouvé un travail de journaliste. J'ai dû travailler pendant 5 ou 6 ans jusqu'à devenir à un moment directeur d'une radio en fait dans le Lot et Garonne et tout ça et dès que j'ai reçu, en fait mon premier scénario a eu de l'argent, un financement pour se faire, j'ai démissionné de mon poste et j'ai fait mon film. Naturellement c'était très très difficile au début parce que le cinéma ne nourrit pas son homme. Donc il a fallu, voilà, mais une vie d'artiste, quoi, en fait avec très peu de moyens, mais il a fallu s'accrocher et puis croire en soi et puis continuer à se battre jusqu'à ce que à un moment une lumière s'allume.

*P.N. : Si tu avais à définir le genre de films que tu produis, que répondrais-tu ?*

M.H.S. : Alors, le genre de film que je produis, moi j'ai toujours, je me dis je produis des drames humains en fait, je parle des drames humains en fait dans une perspective un peu je dirais, humaniste et c'est des films qui interrogent plus la complexité du monde que des films d'observation. C'est des films plus, voilà, c'est des interrogations sur la complexité de du monde et ce sont toujours des films quand même liés à l'histoire, si tu veux, de l'Afrique et de la communauté noire dans le sens où cette communauté là a été la plus, comment dénigrée, la plus heu mal représentée, donc tout mon cinéma consiste à ramener en fait l'Afrique et les noirs de manière générale ; les remettre au centre de l'humanité parce que, en fait, et l'histoire et l'art et tout a toujours exclu en fait l'Afrique et les noirs de l'humanité. On nous refuse l'humanité, et mes films s'ils devaient avoir un objectif, c'est en permanence faire en sorte de dire que les noirs sont des humains et c'est les présenter, les remettre en fait dans l'humanité qu'on leur refuse. C'est ça en fait.

*P.N. : Sur le plan cinématographique, le Tchad est très en retard par rapport à certains pays africains comme le Sénégal ou le Burkina par exemple. A ton avis, qu'est-ce qui justifie ce retard ?*

M.H.S. : Je pense que la guerre doit être pour partie en fait responsable de cela, même si elle a commencé, mais elle a commencé très tôt. Dans certaines régions c'était quand même dans les années 64 65. Elle est arrivée à N'Djaména en 79, mais moi je me souviens que dans les années 69, j'étais tout petit à Abéché mais c'était tendu parce que y avait les rebelles, y avait les radios du FROLINAT, en fait, des radios, une radio clandestine que les gens écoutaient en fait. Donc cette guerre là, cette impression d'instabilité n'a pas laissé en fait, ça je parle du point de vue de la société civile si on peut dire, mais, sinon il n'y a pas de politique tout simplement, c'est-à-dire qu'au Tchad on ne s'est jamais préoccupé de ce qui est culturel et jusqu'aujourd'hui, en fait, la culture s'arrête, se limite au folklore ; au mieux on finance un peu et encore le ballet national pour faire des danses mais la culture s'arrête à ça. On n'a jamais une vraie politique culturelle, la raison elle vient de là. Et à partir de 79, les salles de cinéma, donc les lieux de transmission du cinéma ont été détruits et finalement on voit les films avec des VHS projetés sur des murs où la qualité n'est pas vraiment bonne ; en fait ça ne donne pas l'amour du cinéma, je pense. Donc, toutes ces choses là tous ces paramètres combinés font que, voilà, le cinéma n'émerge pas dans ce pays.

*P.N. : L'éducation africaine considère le père comme un repère, un modèle, une identité et tu l'as si bien montré dans ton film « Abouna ». Alors sur le plan cinématographique, qui sont tes pères ?*

M.H.S. : Je vais te surprendre, mais en fait, curieusement, pour la simple raison que le cinéma africain est très mal : diffusé en Afrique même, je n'ai pas été, je n'ai pas vu en fait en premier, je n'ai pas vu des films africains, donc j'ai été plutôt confronté à d'autres films. J'ai eu mes premiers émois, mes premières émotions en fait avec des films venant d'ailleurs, donc aujourd'hui mes pères sont plutôt des étrangers en fait. C'est des cinéastes : américains c'est des cinéastes européens mais c'est malheureusement pas des cinéastes africains parce que un père, en fait, on ne le rencontre pas à 30 ans on le rencontre quand on est enfant et moi j'ai vu, la première fois, les films que j'ai vus c'est des films indiens, je ne me souviens pas de nom de

réalisateur mais quand j'ai pris conscience de l'intérêt du cinéma et de l'importance du cinéma pour moi, c'est des films en fait qui n'étaient pas africains. Et après j'ai fait la rencontre de Sembène Ousmane, mais quelqu'un qui me plaît beaucoup dans le cinéma africain, c'est peut être Souleymane Cissé et, heu :: un autre que je considère comme un frère c'est Abdheramane Sissako mais sinon je n'ai pas vraiment de père et je le regrette et ce sentiment d'être orphelin, je le sens doublement parce que j'ai l'impression qu'on n'a pas de père politique pour en fait nous mettre en place un environnement paisible et stable pour pouvoir en fait faire notre métier c'est-à-dire faire le cinéma pour vivre tout simplement et de l'autre côté, je n'ai pas pu avoir un père cinématographique africain non plus parce que je n'ai pas pu voir les films africains au moment où on en a le plus besoin c'est-à-dire à 15, 16 ans et il se trouve que aujourd'hui encore vous pouvez aller au Tchad et puis rencontrer plein de jeunes qui n'ont pas vu un seul de mes films, ce qui veut dire qu'il y a de fortes chances que dans 5 ans on ait un jeune cinéaste qui n'ait pas vu un seul de mes films parce que ils ne sont pas très bien diffusés. Voilà.

*P.N. : Tu vis depuis longtemps en France mais tu fais des films sur le Tchad. Cette distance te paraît-elle un handicap ou un atout ?*

M.H.S. : Non, c'est pas du tout un handicap. Enfin, je ne pose pas la question comme ça. Ce n'est ni un handicap ni un atout, c'est juste je le prends avec une certaine philosophie à l'africaine, c'est-à-dire c'est comme ça et il faut pouvoir gérer ça. Je suis entre deux mondes et je ne l'ai pas demandé et cette déshérence elle n'est pas de mon fait, elle est de la faillite en fait d'un système et d'une patrie qui est en échec et qui ne me permet pas de m'épanouir là où je suis né et du coup, voilà, j'essaie de travailler avec ça sans me dire que c'est un handicap ou un atout, j'essaie juste de positiver les deux choses et de sortir seulement ce qui y a de meilleur dans cette situation là. Oui.

*P.N. : Crois-tu en tant que cinéaste tchadien que le cinéma soit un moyen pour toi de porter la parole de tes concitoyens ?*

M.H.S. : Oui, je pense, oui je pense que ça me permet de porter la parole de mes concitoyens, surtout de la porter peut être hors du Tchad. C'est-à-dire la porter en Afrique, de casser l'image en fait très, répandue d'un Tchad qui ne sait pas faire autre chose, qui n'a pas d'autres choses à proposer que la guerre et, oui ça permet de donner une autre image au Tchad et je suis très content quand je croise dans la rue à N'Djaména à chaque fois que j'y suis, des gens qui sont très fiers de voir que voilà, même s'ils n'ont pas vu mes films, parfois ils sont contents de savoir qu'il y a un cinéaste tchadien qui amène le Tchad et à travers mon travail, donc eux-mêmes et a représenté leur parole et l'a amenée au centre, en fait là où se passe réellement le débat parce que à force d'être pauvre et à force d'être dans des situations politiques assez complexes, on finit par raser les murs et être en permanence dans la marge, donc oui, et moi j'ai toujours conscience de cela comme je te l'ai dit tout à l'heure, concernant l'histoire des noirs de l'Afrique, je suis toujours porteur en fait de ce bout d'Afrique qu'est le Tchad et même au-delà de toute l'Afrique, je fais toujours ce travail là, c'est-à-dire qu'aucun film n'est gratuit, il est toujours porteur de la parole de ces petites gens qui n'ont pas droit à la parole justement.

*P.N. : Au Tchad il n'existe pas un organe officiel d'appui financier à la production, alors que lors de ton entretien avec le journaliste canadien David Walsh, tu as dit que tu as reçu du Tchad l'intégralité de ton budget pour la réalisation du premier long métrage « Bye bye Africa » qui est d'environ 100 000 \$ US. Peux-tu nous dire quelle a été la provenance de ce financement ?*

M.H.S. : Oui. C'est pas la totalité du budget qui a été... on n'a pas eu la totalité du financement, c'est-à-dire que le film a été tourné en vidéo parce que c'était un petit budget et on l'a monté et tout ça et il devait au départ en fait « Bye bye africa » devait être un court métrage d'une quarantaine de minutes et pendant le tournage j'ai écrit le scénario au fur et à mesure, en fait je n'ai pas écrit mais voilà, j'ai bricolé comme ça pour allonger en fait l'histoire et en faire un long métrage et quand on a fini le montage, on a envoyé le film et il a été sélectionné à Venise et, du coup à Venise on nous a dit si vous n'avez pas en fait une copie en 35 mm on ne peut pas le prendre. Et du coup je suis allé au Tchad et j'ai demandé au gouvernement, j'ai rencontré le Président de la République, c'est comme ça que j'ai pu en fait trouver, on m'a donné de l'argent pour pouvoir kinescoper le film c'est-à-dire le transférer du support vidéo au support pellicule, mais c'est pas la totalité,

je ne crois pas avoir dit au à ce journaliste dont je me souviens bien, Raoul Walsh, que la totalité était, même sur le générique en fait, c'est des choses qu'on peut vérifier sur le générique il y a le Ministère de de la Coopération donc je ne pense avoir dit ça quoi. Voilà !

*P.N. : Pour la réalisation de « Daratt » tu as reçu 130 000 euro de Fonds Sud Cinéma et 60 000 euro de Fonds Image Afrique alors que le budget total était de l'ordre de 1. 500 000 euro. De qui as-tu reçu la différence qui t'a permis de boucler ce budget ?*

M.H.S. : En fait, le budget global du film est un peu moins, enfin maintenant on sait puisque le film est fini et tout, il nous a coûté moins d'un million d'euros. C'est-à-dire que le budget de départ était ...on prévoit quelque chose et puis après, on n'a pas les moyens parce qu'on a des refus, les choses comme ça mais, c'est à peu près dans les 900 000, donc y a Canal Plus qui a préacheté le film, y a Arte qui a préacheté le film et puis le film a fait partie d'une collection qui s'appelle ::: *New crowned hope* qui est... en fait c'est une collection de 6 films qui ont été produits par les autrichiens à l'occasion du 250<sup>ème</sup> anniversaire de la mort de de de la naissance de Mozart, en fait. Et on a pris Daratt tout simplement parce que, dans la thématique de Daratt il y a quelque chose qui se rapproche de la thématique d'une œuvre de Mozart qui s'appelle « *La Clémence de Titus* » de Tito, « *La Clémence de Titus* ». Donc voilà comment le budget a été bouclé, bien entendu on a eu aussi de la part du distributeur et de la société qui s'occupe de vendre le film à l'étranger, on a eu aussi ce qu'on appelle un MG c'est-à-dire un minimum garanti et c'est comme ça que le film a pu se faire.

*P.N. : Quel a été le budget de production de ton avant dernier long métrage « Abouna » et quels ont été les financeurs ?*

M.H.S. « *Abouna* » alors « *Abouna* » Ça dû faire à peu près un million d'euros, quelque chose comme ça, un peu, un million un million cent. On a eu l'Union Européenne, on a eu le Ministère de la Coopération, on a eu le Fonds Sud, on eu un préachat d'Arte encore et c'est comme ça qu'on a pu boucler en fait, et on a eu aussi la francophonie bien entendu, voilà, sur ce film là. Donc c'est comme ça qu'on a pu boucler le budget de ce film.

*P.N. : Pour chacun de tes films, y a-t-il eu un droit de regard de ces financeurs sur le contenu du scénario, sur les membres de l'équipe de tournage par exemple ou sur d'autres domaines ?*

M.H.S. : Non, pas du tout, non y a y a aucun droit de regard, en fait les gens jugent le projet et puis soit ils donnent de l'argent, soit ils ne donnent pas, mais j'ai jamais eu un regard me disant de faire plutôt comme ceci, comme cela. Y a même plutôt l'inverse c'est que, en réalité, au Ministère de la Coopération, dans un premier temps, on m'a refusé le...ils ont dit non qu'ils n'allaient pas financer le film et une fois qu'on l'a réalisé et que le film était bien et qu'il avait été, une fois que la sélection à Cannes était sortie et qu'on a dit le film est à Cannes, on nous a appelé pour dire on veut être sur le film et on nous a financés. Donc c'est plus le travail en fait que vous fournissez qui fait que les gens plient mais, sinon, ils ne vous imposent pas quelque chose en réalité, soit ils vous suivent parce qu'ils estiment que vous le méritez, soit, à un moment donné on vous dit non parce que la réponse c'était que mon film ne posait pas la problématique du développement. Je me souviendrai toujours de cette phrase. Donc le Ministère de la Coopération estime que « *Abouna* » ne pose pas le problème, la problématique du développement, ne mérite donc pas d'être financé. Et ils se dédisent eux-mêmes puisque quelques années enfin, quelques mois après, quelques années, après parce que le film a dû être tourné deux ans après, le même Ministère appelle parce que mon film a été sélectionné à Cannes, pour dire voilà, on veut donner de l'argent. Donc vous voyez !

*P.N. : On sait qu'il n'est jamais facile de boucler le budget d'un film, c'est vrai pour tous les réalisateurs, mais quelles sont les difficultés particulières que peuvent rencontrer les cinéastes africains et précisément les réalisateurs tchadiens dans la collecte de fonds nécessaire à la production d'un film ?*

M.H.S. La difficulté première c'est vraiment de se dire qu'on est comme des enfants de la rue. Tu sais ce que c'est, c'est-à-dire des enfants qui tendent la main pour avoir en fait de quoi manger, de quoi faire ce dont ils ont envie de ce qu'ils ont envie de réaliser. Donc, la première difficulté c'est de se présenter en se disant, je ne viens de nulle part, c'est-à-dire que je n'ai pas de sous, j'ai rien du tout, j'ai pas un franc. Et ça, c'est vraiment la plus grosse difficulté alors que, imaginez si vous avez une lettre officielle du Ministère de la Culture ou de

la Direction du Cinéma disant voilà, nous mettons un million de francs Cfa, même ça, vous dites voilà, le Tchad est derrière moi j'ai un pays et tout et c'est déjà un papier qui, sur le dossier, bien on se dit, voilà, c'est quelqu'un qui vient de quelque part et qui a un soutien et tout et, donc, la grande difficulté c'est que vous ne venez de nulle part, vous n'avez rien derrière vous et, donc ce sentiment d'être en permanence orphelin et de se battre tout seul, c'est la (rire) plus grosse difficulté en fait. Et comme ça ne change pas, on est en permanence en train de répéter la même chose et c'est pour ça que moi par exemple j'ai arrêté maintenant d'aller dans les séminaires ou les colloques où on veut théoriser sur le cinéma africain, je refuse absolument de parler de quelque chose qui tourne en rond parce que ça ne m'avance pas de parler de quelque chose qui n'a plus aucun...qui n'a pas de mouvement, quoi donc, c'est plutôt, on est des des individus, on se débrouille et à un moment donné, heureusement le cinéma c'est une question de famille et on se trouve des familles qui sont... par exemple voilà, à Vienne, rien ne me prédestine moi à séduire des gens à Vienne ou en Italie et voilà comment on trouve des gens qui sont prêts à nous suivre en se disant que ce que vous faites ça nous parle. Et voilà. A défaut d'une famille on se constitue une sorte de famille adoptive qui heureusement dans le cinéma, existe et qui permet à pas mal de de cinéastes n'ayant pas de territoire, parce que c'est ça c'est une question de territoire de se bâtir un territoire mental et aussi un territoire commercial. Voilà.

*P.N. : Les films tchadiens, bien que ne bénéficiant parfois pas du moindre soutien de leur pays d'origine sont qualifiés de « films tchadiens » à l'exemple de « Abouna » qui est franco-tchadien. Un autre exemple curieux est celui de « Daratt » qui est franco-belgo-autrichien. Qu'est-ce qui justifie l'identité nationale d'un film ?*

M.H.S. Absolument oui. Je pense que ça dépend parce que c'est une question de point de vue. En France, dès lors que vous, qu'un film reçoit des financements français, il est considéré à un moment donné comme un film français parce qu'il répond à certains critères mais on n'oublie jamais l'origine aussi du réalisateur et on n'oublie pas l'endroit où le film a été fait et, du coup, ces personnes qui financent le film donnent une identité à ce film et le présentent dans leur pays comme faisant partie de leur identité et du coup, en effet la nationalité du film devient celle des financeurs. Encore une fois on voit la prééminence en fait de, du financeur sur la création et naturellement...oui, mais c'est, l'absence, c'est le déficit de nos pays en fait qui fait que nos films sont des des films à multiples nationalités, quoi. Voilà ! Oui.

*P.N. : Considères-tu qu'il existe au Tchad des « maisons de production » sachant qu'il n'y a pas de financement pour la réalisation des films ? Si oui, quel est leur rôle ?*

M.H.S. :Haï ! il en existe, moi j'en ai une par exemple qui me permet de m'occuper un peu de la production de mes propres films, mais je crois que Serge a une boîte de production, elle lui permet aussi de coproduire un peu ses films mais je ne pense pas qu'il y ait vraiment une des des maisons de production comme on l'entend au Burkina Faso, des choses structurées permettant à des gens de vivre, de leur travail, d'avoir un salaire régulier et tout, je ne crois pas. Aucune boîte de production au Tchad n'emploie des gens qu'elle paie en permanence, ça n'existe pas. Y a pas de permanents qui travaillent dans une boîte de production au Tchad. Mais c'est à l'image du pays, vous savez c'est un gros village à la limite, même il m'était arrivé à un moment donné de proposer à des entreprises de la place, un peu pour faire des publicités, mais ils se disent, mais non, tout le monde connaît tout le monde ici, on nous connaît on n'a pas besoin de publicité, en effet, donc c'est vraiment une culture un peu de village, de quant à soi, de entre soi et de... voilà, on se contente de son quartier et y a pas mal de ce qu'on appelle cinéma, c'est-à-dire qui est plutôt du théâtre filmé et y a plein de gens qui se contentent de leurs petits succès dans leur quartier et qui pensent qu'ils sont arrivés parce que y a toute la famille et tous les amis dans le quartier qui ont vu votre film et qui pensent que vous êtes une star et ça c'est, c'est le pire : en fait c'est vraiment le piège énorme dans lequel on peut tomber et après on ne fait plus aucun effort en pensant qu'on est déjà parvenu quelque part. Oui.

*P.N. : Où trouves-tu le matériel de tournage, où envoies-tu les rushes de tes films tournés au Tchad et où se fait le montage ?*

M.H.S. Le montage, là aussi, en fait le montage c'est vraiment une école assez heu difficile c'est-à-dire qu'on ne peut pas s'improviser monteur, donc il faut des gens qui connaissent l'image, qui savent ce que c'est, parce que c'est une étape qui est une écriture, une écriture, donc, par l'image d'une histoire qui a été écrite plus tôt...un an...et tout ça. C'est structurer le récit, en fait, de départ en image et lui donner du sens, de la force,

de l'émotion, tout ça, et ça demande vraiment une bonne connaissance et au Tchad je pense qu'il n'y en a pas. Y a pas de monteur vraiment ; mais quand on voit même les images faites et montées par la télévision tchadienne, on se rend compte que c'est des montages qui peuvent être remontés parce qu'ils ne sont pas bons ; tout simplement parce que personne n'a fait des études de montage ou n'a d'abord commencé comme assistant monteur avec des vrais monteurs pour devenir monteur, donc je me retrouve dans cette dépendance qui est valable pour pratiquement toute l'Afrique excepté l'Afrique du Sud et certains pays du Maghreb, mes images sont envoyées en Europe quand je tourne et c'est là qu'elles sont développées quand je tourne en 35 mm, enfin en pellicule et c'est un cinéma qui est fait à l'aveugle parce qu'on ne voit pas les rushes, donc on ne sait pas si y a des soucis ou pas parce que vous ne voyez pas vos images en fait, donc on est toujours dans le flou total, c'est pour ça que hier j'ai parlé de ce destin de funambule, c'est-à-dire qu'on a toujours été élevé sur une corde raide et on a toujours marché sur un fil comme ça et à tout moment on peut tomber, donc pour moi tomber fait partie de ma vie, c'est pas du tout un problème c'est comment me relever et puis continuer, c'est ça qui importe, donc voilà comment on fait du cinéma. Quand je raconte ça à des américains ils ne comprennent pas parce que les gens ils ont les moyens de tourner, de voir les images qu'ils viennent de tourner, le soir même ils projettent les films et ils se disent, les images on va rectifier c'est pas bien à tel endroit et tout ça, donc la recherche de l'excellence elle est permanente. Nous, une fois que les images sont envoyées, une fois qu'on a fini le tournage on ne peut pas faire des retakes on appelle des retakes c'est-à-dire : des scènes dont vous n'êtes pas contents, tout ça, vous les refaites parce que y a un budget, mais chez moi non vous ne pouvez pas, donc quand on voit des cinéastes africains dans ces conditions là, à un moment donné, arrivés en fait là où se passent vraiment les compétitions les plus extrêmes dans la qualité, il faut vraiment tirer chapeau bas parce que on a abattu un travail qui est deux fois plus important que les autres qui eux sont dans un confort qu'on n'a pas du tout.

*P.N. : Parle-nous de « Goi Goi production ». Quelle est sa fonction ? Quels sont ses moyens techniques et financiers ?*

M.H.S. Les moyens financiers ce sont un peu les financements qu'on reçoit pour les différentes productions, tout ça. On a aussi développé l'exploitation, mais alors l'exploitation des films au Tchad, vous savez, dans les vidéo clubs ça ne nous rapporte absolument rien, c'est-à-dire qu'à chaque fois qu'on a un film ça permet tout simplement à des jeunes qui travaillent avec moi d'être intéressés sur la vente, par exemple des DVD, mais même ce qui est extraordinaire au Tchad c'est un pays tellement pauvre que y a plein de gens qui n'ont pas de DVD, en fait, et qui ne vont pas, qui n'ont pas de lecteurs DVD c'est-à-dire que sur un million d'habitants au Tchad enfin à N'djaména, vous avez pas 100 000 personnes qui ont de DVD, y a même pas peut être 30 000 et du coup, voilà, et vous avez plein de gens qui vous connaissent et qui refusent de payer. Ils disent non, je te connais, je vais pas acheter le DVD, Haroun tu vas me l'offrir gratuitement, donc comme la famille est élastique, je peux vous dire que l'exploitation c'est pas ces choses là qui nous permettent d'avoir des recettes, c'est plutôt, sur les financements des films qu'on se fait un peu de recettes et ces moyens là nous permettent en fait d'acheter du matériel. On est équipés en caméra numérique, on est équipés de matériel de rails par exemple pour des travellings, des choses comme ça, des micros, des réflecteurs, des choses comme ça, mais c'est pas non plus un grand, c'est pas une, on n'a pas tout, je veux dire. Je suis obligé d'importer les caméras quand on tourne avec des caméras haute définition ou des caméras 35 mm, je suis condamné à les louer en France et à les ramener avec en plus maintenant cette guerre qui est arrivée à N'djaména deux fois donc en 2006 et là récemment en février dernier, eh bien les assurances quand on loue le matériel en Europe pour le Tchad, les assurances doublent c'est-à-dire que là où vous payez 30 000 euros, ils vous demandent soixante dix mille euros en disant sinon on n'assure pas parce que le Tchad c'est le moyen âge et donc vous voyez tout ça c'est des boulets que vous trimbalez parce que vous êtes de ce pays là et que je pense dans les années à venir, soit la situation s'améliore, soit je vais ailleurs je ne vais plus tourner de films au Tchad parce que ça n'a pas de sens et qu'aucun homme ne peut passer son temps ou sa vie à faire des choses qui à un moment donné n'ont pas de sens.

*P.N. : « Abouna » et « Daratt » ont été produits par « Chinguintty films » la maison d'Abderramane Sissako. Pourquoi Abderramane Sissako, parce qu'il est africain ?*

M.H.S. Non, pas du tout, parce que en fait c'est c'est un hasard. Au départ, y a Tony Gatlif qui est un réalisateur français qui devait produire en réalité « Abouna » et comme c'est un ami à Abderramane Sissako



et c'est Abdherramane qui après avoir vu « *Bye bye africa* » qu'il a adoré, m'a demandé si j'avais un autre projet...enfin tout ça, et il m'a présenté à Tony Gatlif mais malheureusement les choses ne se sont pas faites avec Tony Gatlif et comme le bureau de Tony Gatlif était au-dessus de celui d'Abdherramane, je me suis dit, mais pourquoi se casser la tête, on peut essayer de le faire ensemble, c'est comme ça que Abdherramane a produit et puis après une amitié est née et puis une collaboration mais c'est pas parce qu'il est africain, c'est plutôt parce que on a à peu près le même type de...une certaine vision du cinéma en Afrique, de ce que on doit faire, on est assez proche et c'est plutôt cette connivence là plutôt que le fait qu'il soit africain. Voilà.

*P.N. : Quelles sont les conditions exigées pour tourner un film au Tchad :*

*Faut-il obtenir une autorisation ? Dans ce cas, à qui s'adresser pour obtenir cette autorisation et quels sont les documents à fournir ?*

M.H.S. : Haï ! Avant la création de la Direction des arts et du Cinéma, l'autorisation de tournage était à demander au Ministère de l'Intérieur tout simplement. Maintenant y a deux autorisations de tournage. Y a l'autorisation de tournage de la Direction des Arts et du Cinéma et l'autorisation de tournage du Ministère de la Sécurité Publique, ce qui fait que, en fait, l'un vous permet de dire que vous filmez des choses qui ne sont pas interdites, l'autre qui vous suit. Sauf que la Direction des Arts et du Cinéma a été créée non pas pour nous aider mais plutôt pour nous bloquer, parce que en février dernier je devais tourner un court métrage, « *Expectation* » qui passera demain ;j'étais étonné de voir qu'on me demandait de l'argent et qu'on voulait savoir quel était mon budget pour, en fait, demander un certain pourcentage sur le budget du film, ce qui est aberrant parce que un budget c'est comme si, tu avais, heu 10 euros en te disant je vais prendre un sandwich, je vais prendre un café, il me restera 2 euros je les garde au cas où, en fait, c'est les imprévus. Mais on ne peut pas, je veux dire, un budget n'est pas élastique et je trouve que c'est plutôt des bâtons dans les roues et c'est pas bon, c'est pas bon, ça n'annonce pas de belles choses. On s'est dit : voilà Haroun et, voyez comment les choses se passent, ils se disent à un moment donné l'administration prend conscience que le cinéma est important, qu'il y a un bonhomme qui fait parler de nous, il a du succès, il a des sous, il fait des films avec un million d'euros ou je ne sais quoi, donc il a de l'argent, cet argent là il faut qu'on essaie de bouffer dessus, en fait. Et moi-même (souriant) je vais dire, si je raisonnais comme ça il y aurait même pas de film : je veux dire, on me vire l'argent dans mon compte là-bas et puis je disparaiss dans la nature, je veux dire il n'y aurait même pas de films si je raisonnais comme ces gens là. Donc voilà pourquoi, en fait, tout est réuni pour que, dans les années à venir, en fait, j'arrête si la situation ne s'améliore pas, on ne va pas apprendre, enfin on ne va pas offrir en fait du champagne à des veaux. Ça ne se fait pas. Donc, voilà, quoi.

*P.N. : Y a-t-il eu parfois des refus ? Pour quels motifs ?*

M.H.S. : Non, je n'ai jamais encore eu des refus, sauf là en février dernier encore, donc première collaboration, contact avec la Direction des Arts et du Cinéma où on me demandait tellement de papiers que j'ai compris que, en fait, il fallait négocier, éventuellement payer pour avoir cette autorisation là. Mais sinon on ne m'a jamais refusé, donc il a fallu que j'aille voir la Ministre pour qu'elle résolve le problème sinon au niveau de la Direction des Arts et du Cinéma, ça allait être un refus parce que je n'acceptais pas de payer ce qui me semblait complètement injuste. Voilà.

*P.N. : Il n'existe pas à l'heure actuelle de salles de cinéma au Tchad. Que penses-tu de l'idée de création d'une salle au Tchad ?*

M.H.S. : Je pense que c'est une très bonne idée, moi j'ai eu à un moment donné l'intention de créer une salle de cinéma en me disant qu'il fallait que je trouve un terrain en fait : que l'Etat me donne gracieusement un terrain du côté du terrain de Festafrica là qui est un endroit magnifique tout ça, là, mais bon, visiblement ça va devenir un hôtel. C'était une idée comme ça mais je me suis dit que c'était pas la peine, que en réalité on nous demande trop de choses en tant que cinéastes. Moi ce que je sais faire c'est pas gérer une salle de cinéma c'est écrire des histoires, les raconter avec des images mais c'est aux autres peut être de s'occuper de montrer les films que je fais et je pense que le cinéma et l'industrie du cinéma ne se bâtit que quand il y a une chaîne avec plusieurs maillons mais je ne peux pas faire l'homme orchestre donc modestement je me dis c'est pas à moi de le faire, quoi. Voilà.

*P.N. : En dehors du CCF et peut-être du CCU, où sont diffusés tes films sur le territoire national à ta connaissance ?*

M.H.S. : Mais ils sont en fait... nous ce qu'on met en place avec les jeunes qui travaillent avec moi, c'est pour chaque film, en fait, on fait une tournée dans les maisons de la culture, en province tout ça et dans des vidéo clubs à N'djaména par exemple, on a fait tous les vidéo clubs où les les les jeunes accompagnent le film, partagent les recettes avec le propriétaire de la salle, mais là aussi le problème se pose très vite, c'est qu'ils ne comprennent pas qu'on puisse leur demander une partie des recettes parce que eux ils n'ont pas l'habitude de payer ou de louer les cassettes, généralement ils les piratent et puis ils viennent les exploiter, donc ils comprennent pas du tout comment on peut demander des recettes. Donc, mais sinon c'est essentiellement dans les vidéo clubs et les maisons de la culture, quoi. Oui.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelquefois de participer à des projections de tes films au Tchad ?*

M.H.S. : Oui absolument, oui j'ai fait ça souvent au CCF, au CCU. J'ai même fait pendant un temps au lycée qui est à côté de la Source, la librairie la Source, le lycée Saint...collège... le Centre Emmanuel, non c'est le Centre Emmanuel qui a un collège où des des collégiens viennent, enfin tout ça pour, ...y a une bibliothèque et tout ça et j'ai fait des projections là-bas à des collégiens, des lycéens mais pas seulement de mes films, des films que j'ai choisis et ça été une expérience formidable pour transmettre un peu, en fait comme les séances scolaires ici et ce que même des enseignants au Tchad peuvent faire, en fait organiser... moi je suis équipé de projecteurs enfin de choses comme ça, donc je suis partant mais sauf qu'il n'y a pas de d'initiative vraiment. Quand j'ai eu le prix avec « *Daratt* » et quand je suis allé au Tchad, le Ministre de la Culture Dillah Lucienne voulait absolument que le film soit projeté dans toutes les salles, dans toutes les écoles, qu'il soit montré dans toutes les écoles ; c'était une noble idée, mais je crois que les choses ne se sont pas faites entièrement et voilà ce que je regrette un peu quoi, mais que quelqu'un, un ministre ait déjà pensé à ça c'est déjà quelque chose, je pense oui.

*P.N. : Si oui, intervient-tu avant la projection ou après la projection lors des débats ?*

M.H.S. : Oui, j'interviens toujours avant et puis après aussi pour des discussions des choses comme ça pour expliquer... voilà, des débats comme j'en ai ici, en fait, donc, oui il m'est arrivé de faire ça et je le fais avec plaisir et c'est des débats que naissent aussi peut être l'amour du cinéma et la compréhension d'une œuvre, parce que on ne comprend pas toujours ce qu'a voulu dire un auteur des fois dans un film, donc, oui je fais ça avec beaucoup de plaisir parce que c'est des endroits où les films ont besoin d'être accompagnés un peu pour donner, heu le sens à ce qu'on a voulu dire, et tout ça, quoi.

*P.N. : Si tu intervient au cours d'une introduction, qu'est-ce que tu considères comme important de dire au public ? Si tu intervient après, quels sont les thèmes le plus souvent évoqués ?*

M.H.S. : En fait, je commence toujours par parler de travail, en fait, et une certaine exigence de soi. Je commence toujours par ça parce que j'ai comme l'impression que par rapport au Burkina Faso que je connais c'est qu'on a affaire à un peuple quand même un peu paresseux, belliqueux, violent au Tchad, mais qui n'est pas travailleur. C'est un peuple un peu paresseux par essence, je crois qu'on a affaire à des...qu'il y ait des individus un peu travailleurs c'est pas...mais ça ne fait pas... une goutte d'eau ne fait pas...voilà. Et je commence toujours par leur faire croire, en fait par parler de travail, de d'où je viens, comment je suis arrivé là et que ce n'est pas parce que le Ministère de la Culture m'a aidé et je n'ai pas attendu que...et que, à un moment donné, il faut croire en soi et qu'il faut se battre quoi, qu'il faut travailler, donc je commence toujours par ça parce que je me dis que c'est par l'exemple qu'on peut être faire bouger les gens un peu. Et après, les choses, en fait, à la fin des films reviennent forcément sur la situation de cette jeunesse qui est un peu bloquée à un feu rouge imposé, qui n'a pas d'avenir en fait et qui aimerait faire du cinéma par exemple et qui ne sait pas comment faire et qui n'a pas les moyens et qui ne sait pas à qui s'adresser et qui n'a personne en face pour lui répondre, en fait, et qui se plaint toujours du Ministère de la Culture mais à travers le Ministère de la Culture, on se plaint naturellement des autorités et de la politique qui est menée, quoi, donc on en arrive toujours à cette même situation et je suis obligé de leur dire souvent, écoutez il faut se penser comme un être seul et ne pas se dire qu'il y a la famille et qu'on ne peut pas faire les choses, mais il est vrai que moi mon

parcours il est quand même assez extraordinaire dans le sens de pas ordinaire au Tchad parce que je suis parti quand même quand y a eu la guerre, je suis parti sans rien dire à mes parents, j'ai pris mon sac et tout parce que je savais qu'ils allaient me dire, enfin tu sais le truc, j'ai 19 ans, oui, ma mère va pleurer. Des conneries auxquelles je crois pas, je voulais, moi, je ne comprenais pas comment du jour au lendemain je me réveille et on me dit c'est la guerre, je me fais, je reçois une balle perdue, je ne peux plus aller au lycée et je dis non je ne peux pas vivre là. Donc, je suis parti, c'est ce qu'on appelle une fugue ; ici au Tchad personne ne fait de fugue, donc je suis parti, en plus on avait promis avec un copain de ne pas dire cela à nos parents, mais au dernier moment quand on était arrivés pour partir, en fait, il a trouvé quelqu'un à la gare routière pour dire non, voilà, j'habite à tel endroit à côté de là, il faut y aller leur dire que moi Béchir, je suis parti, et moi j'ai pas dit ça à mes parents, je lui ai dit, mais voilà tu trahis ce qu'on avait décidé. Et cette exigence de soi, de se donner, en fait, de s'offrir le bonheur, je crois qu'il n'est pas très très présent on est trop lesté par un esprit grégaire et familial comme s'il fallait faire le bonheur de tout le monde, on ne peut pas faire le bonheur de tout le monde. C'est pas modeste comme philosophie, d'où cette corruption, parce que quel que soit le salaire et tu le sais, même si on te donnait aujourd'hui deux millions de francs cfa par mois, tu ne pourrais pas nourrir, t'occuper de tout le monde, ça ne serait pas suffisant. Tu vas commencer toujours à te dire il faut aussi que je prenne sur ça, on a un budget pour faire la route, eh bien, on va faire 50 kms, on va faire 20 kms et puis (rire) le reste parce qu'on veut en permanence s'occuper... mais c'est pas possible, en fait, il faut par exemple leur dire voilà, faire du travail, mais on ne peut pas, c'est comme ça que je vois des gens qui gagnent énormément d'argent et qui veulent toujours en gagner parce qu'il faut qu'ils donnent et ils veulent donner et ils veulent et moi je ne suis pas dans cela quoi. Et ça paraît pour les gens un peu comme si c'était pas tchadien, mais en fait non, j'ai grandi là-bas, j'ai refusé ce qui se passait là-bas, mon père m'a proposé quand j'avais 15 ans 16 ans ... qu'il avait son meilleur ami qui était décédé violemment, qui a été abattu, qui était sous-préfet à l'époque de Ngarta tout ça et il a été tué parce que, voilà, y a quelqu'un de l'ancien sous-préfet qui avait été arrêté et puis l'ami de, de mon père qui était un oncle pour nous a été nommé à sa place, il a été abattu, mon père me dit écoute, tu vas épouser la fille de...tout ça... et je me suis dit (rire), mais non, ça ne peut pas marcher, parce que je lui ai dit, mais vous nous avez dit pendant des années qu'on était des frères et sœurs et je ne peux pas (rire) l'imaginer autrement que ma sœur, je ne peux pas l'épouser. Et ça, c'était à 15 ans et je rappelle toujours ça à mon père, je dis, je ne suis pas allé chez les blancs quand j'ai dit ça, c'est que j'étais au Tchad et c'est une conscience tout à fait tchadienne donc par moments maintenant, les gens se disent je suis un peu... j'ai changé. Non, c'est des constructions que j'ai faites sur place et ça vient sans doute du fait aussi que mon père a une histoire aussi ::: voilà comme ça où, à un moment son père devait le faire circoncire, il lui avait promis ça, il ne l'a pas fait, il est allé tout simplement se sentant un peu humilié ou délaissé par son père, il est allé à pied à l'hôpital, il a dit, mais écoutez je veux être circoncis les gars ont dit oui, ils l'ont circoncis il est sorti comme ça. Et c'est ça que j'essaie un peu de faire comprendre, mais les gens sont tellement associés à... ma mère est ceci, mon père est cela et que à un moment on se complaît en fait à porter le malheur des autres alors qu'en forgeant son propre bonheur, peut être qu'on peut être un exemple et puis heu aider d'autres à s'épanouir et si on arrive à s'épanouir un par un, peut être qu'on pourra faire... c'est l'idée de répandre quelque chose en fait, mais l'idée de maintenir les choses en l'état et de jouer à la personne qui distribue, dès que vous disparaissiez, en fait, on attend qui peut vous remplacer mais vous n'aidez pas les gens à devenir comme vous. Ce qui est un peu dommage, quoi.

*P.N. : Comment analyses-tu les réactions du public ?*

M.H.S. : Mais les réactions du public, c'est ce que j'expliquais là, ils ont comme l'impression, comme ils ne me connaissent pas que, en fait, je tiens ce discours là parce que je suis un peu quelqu'un qui est en Europe et je tiens ce discours là, mais non, j'expliquais... ils ne me connaissent pas et donc, je ne reviens pas toujours sur ces petites histoires que je te raconte là. Mais j'ai un passé, en fait, typiquement, proprement tchadien qui m'a permis de me révolter déjà par rapport à certaines choses et moi je me souviens que quand j'étais petit, jeune, 10 ans, 11 ans, 15 ans, j'allais toujours dans les mariages, donc chez nous musulmans, tout ça où, en fait on emmenait la mariée et puis, les gens faisaient la fête là et à un moment le marié doit rejoindre la mariée, ils doivent...consommer leur mariage, donc avoir... et je me disais (rire) c'est pas possible, moi je ne pourrais pas faire l'amour alors que des gens sont là en train de... c'est mon intimité. Alors que j'avais 15 ans je trouvais ça absurde, alors que je suis... j'étais né là dedans, j'ai grandi là dedans mais je refusais tout ça, donc c'est pas une construction qui s'est faite en dehors, elle s'est faite au Tchad même, quoi, voilà. Mais quand on ne veut pas faire d'effort, on trouve toujours le moyen, comme tu le sais, d'exclure l'autre en disant mais non,

lui, de toute façon il n'est pas d'ici parce qu'il est complètement débile. Mais j'ai été content, une fois j'étais à Radio Liberté et j'ai expliqué, heu mon parcours: aux journalistes, j'étais l'invité pendant une heure et ils étaient très émus parce que j'expliquais que j'ai passé en France des années où je me suis souvenu en fait de mon enfance au Tchad tout simplement quand on allait à l'école, c'est comment ma mère, et tu le sais aussi bien que moi, nous donnait en fait une poignée de cacahuètes et que j'ai mangé des cacahuètes pendant une semaine pour me nourrir parce que je n'avais pas de quoi manger et j'ai compris que les cacahuètes c'était... j'avais même développé une maladie tellement je bouffais les cacahuètes, mais les cacahuètes ça remplit le ventre et c'est avec un verre d'eau on est... voilà, on est bien calé donc les choses ne sont pas arrivées comme ça parce que du jour au lendemain on est bombardé là. D'ailleurs y a des gens au Tchad des fois qui me disent, oui toi Dieu t'a donné, Allah Antak et je dis mais non, Allah ne m'a pas donné (rire) j'ai travaillé vous savez. Et puis y a même des gens des fois qui me disent, oui mais toi, les blancs t'aiment mais je me dis, attendez (rire) les blancs m'aiment, c'est donc qu'il y a toujours ce côté à nier en fait l'effort de la personne à dire que c'est Dieu qui t'a donné comme si, en fait, cela ne dépendait pas de ton propre effort, qu'il n'y a pas de labeur là dedans.

*P.N. : Comment sont distribués tes films en Afrique, hors du Tchad ?*

M.H.S. : Hors du Tchad je travaille essentiellement en fait avec des amis qui ont des sociétés de production qui ont des... parce que y a pas de sociétés de distribution au Burkina, au Mali, au Cameroun, au Gabon ; c'est plutôt des amis qui sont réalisateurs qui prennent les films en fait et qui essaient de les montrer en essayant de remonter des bénéficiaires, mais généralement le problème là aussi c'est que c'est des amis, mais en fait ils ne rendent jamais compte, donc on ne sait jamais si y a eu des recettes ou pas, donc c'est assez curieux. Là en ce moment le film tourne en Afrique de l'Ouest, c'est un ami burkinabé qui s'en occupe, mais comme c'est pas des sommes énormes dans les contrats et tout ce qu'il m'a envoyé j'ai dit mais écoute, tu les gardes pour ta boîte, pour le travail que vous faites, mais ce ne sont pas des remontées ; en fait on est dans une situation où on a envie tout simplement que les films soient vus et on ne cherche rien d'autre que des gens qui soient des passeurs de nos films, c'est-à-dire que je j'attends que (sourire) quelqu'un me dise que j'ai envie de montrer ton film pour lui donner un dvd gratuitement, c'est pas du tout un manque à gagner, c'est comme ça que ça se passe quoi.

*P.N. : En Afrique, le public a rarement les moyens d'acheter des copies légales de films. Quelle est ta réaction à ce phénomène ?*

M.H.S. : C'est pour ça qu'il faut inventer je pense, une forme d'économie propre à notre cinéma, en fait c'est de, peut être, projeter les films en DVD, ce qui revient un peu moins cher et, faire payer un peu moins mais à l'évidence en payant 100 francs ou 200 francs cfa ça ne peut pas rentabiliser un film je veux dire, et puis quand je vois certains cinéastes qui disent, voilà, oui, j'ai fait mon film avec très peu de budget, avec 20 000 euros ou 30 000 euros, je veux dire, on est dans une perspective où les techniciens et les comédiens n'avancent jamais. Si vous restez toujours dans les mêmes budgets enfin, tout ça ; à un moment il faut travailler aussi pour que, en fait les gens, puisque la vie augmente, c'est intrinsèquement comme ça, c'est-à-dire les choses deviennent de plus en plus chères, que des gens qui travaillent dans ce métier là, dans cette profession là puissent aussi à un moment donné s'ils gagnent aujourd'hui 5 000 francs par jour, que deux ans après, qu'ils gagnent au moins 7 500 par jour ou je ne sais pas, 8 000 francs par jour, mais on ne peut pas en permanence garder les gens dans un niveau, tel, d'autant plus qu'il n'y a pas de société qui redistribue par exemple les recettes, parce que en France les comédiens sont quand même dans des associations qui leur permettent, une fois que le droit à l'image... ça leur permet aussi d'avoir des droits d'auteur en quelque sorte et comme cela n'existe pas, on ne peut pas en permanence faire travailler des comédiens en les sous-payant, en se disant qu'on fait un cinéma, c'est pas possible. Donc ...

*P.N. : Existe-t-il un organe de défense des droits d'auteurs au Tchad? Si oui, remplit-il ses missions ?*

M.H.S. : Oui. Non... il y a semble-t-il, une société de droits d'auteurs, enfin, tchadiens mais ça me fait rigoler parce que on s'inspire de la France et puis on fait les choses toujours cul par-dessus tête parce que moi j'ai eu la chance d'assister à la réunion préparatoire pour la création de cette société des auteurs là, mais c'était au centre Almouna et je leur disais, mais non, il faut (rire) d'abord que les gars du Ministère de la Culture sortent

de là parce que c'est pas leur problème. C'est une question (rire) d'auteurs, c'est que les auteurs qui peuvent gérer leur propre... donc, je dis moi je ne suis pas d'accord et j'entre pas là dedans. Y a beaucoup d'artistes qui étaient contre que le Ministère de la Culture, des fonctionnaires donc, entrent dans cette institution, mais finalement ça été créé comme ça mais on ne défend pas les auteurs, on veut manger ce qu'il y a à manger, mais c'est pas du tout. Donc tout ça c'est d'un niveau tellement ridicule que à un moment on ne sait où donner de la tête, quoi.

*P.N. : Pour avoir réalisé ton film « Daratt », tu as été élevé au rang de « Chevalier de l'Ordre National » de la République du Tchad et « Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres » de la République française. Qu'est-ce que de telles distinctions peuvent apporter à un cinéaste comme toi ?*

M.H.S. : Ben, je ne sais pas ce que ça peut apporter mais je pense que, enfin, au Tchad ...ça veut dire qu'on tape un peu au centre c'est-à-dire que le pouvoir reconnaît que par ce travail là une sorte de reconnaissance, même si je ne suis pas sensible à cela, et en France ça veut dire que, par mon travail, on estime que je fais partie de... j'apporte quelque chose en fait dans cette nation française, dans cette République, dans cette patrie, j'apporte ma pierre et ça ça me paraît important. C'est une forme de... on vous ramène, en fait on vous met dans le...on vous accepte en fait dans le pays où vous êtes et tout ça et au Tchad ça me permet peut être... (rire) je ne sais pas ce que ça m'apporte, mais ça veut dire que le pouvoir a conscience de mon existence et ça c'est important, c'est important, voilà.

*P.N. : En te remettant les insignes de « Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres », le 9 juillet 2008, Mme la Ministre de la Culture et de la Communication t'a fait savoir que la France est heureuse et fière d'avoir accompagné la naissance de ton talent. Quels ont été les mots prononcés à ton endroit par le Tchad lors de la remise des insignes de « Chevalier de l'Ordre National » ?*

M.H.S. : Au Tchad, j'ai dû parler de la paix, j'ai dû parler de la paix et j'ai dû parler aussi du fait que ce n'est pas un hasard ; l'histoire retiendra que, en fait, que c'est sous Deby que le cinéma tchadien a émergé un peu, qu'on a la possibilité un peu de faire les choses, on peut critiquer parce que aucune œuvre n'est parfaite, aucune œuvre humaine n'est parfaite, on peut critiquer y a des choses qui sont...qui ne sont pas du tout, qui ne vont pas dans le pays, mais y a quand même en fait... on a une presse libre et je pense que ça entre dans ce cadre là, c'est-à-dire sous Habré je n'aurais jamais... je ne serais pas revenu pour tenter de faire un film et et voilà un peu comment...c'est les deux axes de mon discours, c'était la paix et le fait que l'histoire retiendra que, voilà, ça s'est fait là et je pense que c'est pas un hasard si ça ne s'est pas fait sous Habré parce que y avait des cinéastes, on n'était encore...mais on n'a pas osé faire et c'est tout... les films que ce soit Jim, que ce soit Zara Mahamat Yacoub, que ce soit Oumar Idriss, que ce soit Serge, tout ça, c'est dans les années 90 qu'on a...et je ne pense pas... je ne suis pas sociologue ni historien mais je ne pense pas que ce soit un hasard. C'est sans doute parce que le climat était un peu, il y avait une possibilité pour nous de nous exprimer et c'est comme ça qu'on a pu faire des films.

*P.N. : Mais est-ce qu'il y a eu un discours de la part du Ministère de la Culture tchadien ?*

M.H.S. : Non. C'est, c'est le Président qui a... Non même pas ; le Président m'a remis le... non y a pas eu de de discours. Non y a pas eu de discours (rire) à mon souvenir, non. Parce que je crois que en fait, le film...là aussi c'est une question d'Etat, c'est que, de l'absence ou d'Etat ou pas... c'est que personne n'avait vu le film et personne ne savait de quoi le film parlait. Quand on l'a projeté, je crois que c'était un discours de paix qui n'était pas attendu (rire) et je crois que ça a un peu destabilisé les gens et voilà, quoi. Mais...

*P.N. : Le Tchad qui a plutôt été à l'origine de ton exil pourra-t-il être aussi fier que la France de tes succès ?*

M.H.S. : Est-ce que ? (Hésitant) Je je ne sais pas, parce que le Tchad c'est qui alors ? Parce que c'est ça le problème. Je sais que le peuple, enfin les gens que je rencontre, sont très fiers mais je pense que je n'ai pas vu de gens qui ne sont pas fiers. Peut être qu'il y a des jalousies mais sinon, oui, j'ai plutôt l'impression que les gens sont fiers et que ce qui est formidable c'est que les gens que je rencontre d'où qu'ils soient, en fait les Tchadiens ont ce sentiment que je leur crée cet espace national qu'ils n'ont pas, cet espace d'unité, de se dire que c'est un Tchadien comme moi qui le fait et ça, ça casse les barrières parce qu'il y en a des divisions au

Tchad et, par le fait, c'est comme le sport en fait, c'est-à-dire à un moment, vous représentez un pays et tout Tchadien se reconnaît dans votre travail comme vous êtes son frère ou sa sœur, enfin son frère, quoi, et ça c'est un travail...c'est formidable, quoi.

*P.N. : Que penses-tu de l'avenir du cinéma au Tchad ?*

M.H.S. : (Souriant) Oh je ne pense pas que l'avenir soit rose parce que, généralement le niveau comme tu le sais en tant qu'enseignant est tel que le cinéma pour qu'il existe, pour qu'il soit un peu entendu et exposé en dehors du Tchad, qu'il ait une portée, il faut des gens qui ont une culture vraiment. Pour le moment, je n'en rencontre pas des jeunes assez cultivés. Ils sont rares et ceux qui sont un peu cultivés sont souvent attirés par la politique, enfin, pas cultivés forcément mais qui ont un peu d'instruction et qui sont plutôt intéressés par la politique, et quand je dis politique, c'est pas la noblesse du politique mais c'est comment entrer dans les rouages et puis construire sa maison rapidement et rouler sur un 4x4, donc ça reste très prosaïque. Je ne suis très optimiste. Voilà.

## **Entretien n°25**

**D. Bénélim**

**Réalisateur/Producteur**

**Radio Arc en ciel**

Entretien réalisé le Mercredi 17 juin 2009 à 18 heures 45 à Mandog.

**Durée : 1 heure 19 mn 33 s**

*P.N. : Quand tu remplis un questionnaire d'identité, quelle profession indiques-tu ?*

D.B. : Hm. Moi sur mon passeport, sur ma carte d'identité nationale j'écris réalisateur/producteur.

*P.N. : La profession de réalisateur te fournit-elle des revenus suffisants pour vivre ?*

D.B. : (Riant) Ca me fait rire un peu parce que... fournir...pour vivre, je dis oui et non. Oui pour la simple raison que quand j'étais à la télévision nationale j'avais pour fonction réalisateur en dehors des fonctions officielles que j'occupais, administratives, que j'occupais, j'étais réalisateur j'avais un cahier de charges bien défini ; j'ai certain nombre d'émissions à produire par semaine ; j'ai des magazines à faire ; j'ai des documentaires à faire ; j'ai des courts métrages à faire et donc je travaillais comme réalisateur. Non parce que j'ai fait cette expérience aussi en quittant la télévision nationale parce que j'étais un fonctionnaire intégré j'ai dû partir de la télévision et être :: comme on dit free lance. J'ai créé une boîte avec les amis et je ne vivais que de la production, donc j'étais réalisateur principal ; tu tombes sur un bon projet ça te permet peut être d'arrondir les six mois dans l'année mais après tu n'as pas de fonction, tu n'as pas de projet, bon tu es dans la rue mais je dis cette rue là ça permet de concevoir d'autres projets. Voilà.

*P.N. : As-tu une autre activité professionnelle ? Si oui, laquelle et quelle importance a-t-elle pour toi en termes pécuniaires ?*

D.B. : Bon, comme je l'ai dit j'ai choisi un métier, je suis dans l'audiovisuel depuis vingt ans pratiquement, je n'ai pas exercé autre métier en dehors de l'image et du son, donc tous mes revenus au niveau soit des contrats au niveau de formation au niveau de quelque domaine que ce soit... (p. 1mn)<sup>21</sup>.Voilà donc je dis, depuis plus de vingt ans je travaille dans ce domaine audiovisuel, donc je fais de la télé, je fais de la radio, la radio c'est une expérience récente, y a... ça date de moins de 4 ans parce que j'ai contribué quand même à mettre en place une radio associative, concevoir des projets, chercher des financements chercher jusqu'à la diffusion et à

---

<sup>21</sup> Interruption due à un appel téléphonique.

la conception de programme; j'ai participé et j'étais peut être la pièce maîtresse, mais je me suis dit quand même que mon domaine principal c'est quand même l'image. La radio, j'ai découvert plus tard; c'est pas au plus facile qu'on le pensait parce que le champ est plus vaste que le petit écran de 21 pouces, de 16 pouces de  $\frac{3}{4}$  etc., donc, mais en dehors de cela je n'ai jamais acquérir... je n'ai jamais exercé autre activité que dans le domaine de l'audiovisuel.

*P.N. : Quand as-tu commencé à faire tes films ?*

D.B. : J'ai commencé à connaître l'audiovisuel en seconde en première disons au collège Charles Lwanga où y avait une option entre faire le théâtre et la vidéo ; j'avais trouvé que c'était intéressant, j'ai commencé déjà à être comme caméraman de l'équipe qui a été mise en place après être présentateur, monteur parce que chaque semaine ce qu'on faisait c'est « CCL actualités » collège Charles Lwanga, donc on faisait « CCL actualités », mais tout Sarh toute la ville de Sarh venait pour suivre ces actualités là ; on faisait des reportages à l'hôpital au marché dans les églises etc. c'était nouveau et vraiment on était l'élite même de Sarh parce que les gens ils voient en ville et quand ils vous voient à l'écran ils disent mais comment ça s'est passé, donc on nous regardait déjà autrement et ça m'a donné quand même un goût pour ce métier là. Ça c'est en 95 ..., 85, 85 parce que j'ai passé mon bac en 84, donc 85-86, l'année scolaire effectivement.

*P.N. : Si tu avais à définir le genre de films que tu produis, que répondrais-tu ?*

D.B. : Vraiment, dans d'autres... sous d'autres cieux y a une stigmatisation des genres, y a des gens qui sont spécialisés dans les documentaires, y a des gens qui font des documents, y a des magazines, y a des gens qui font des courts métrages, long métrages mais moi personnellement j'ai fait tout ça. Moi j'ai fait des magazines télé diffusés régulièrement sur les antennes de la télévision, j'ai fait des émissions qui sont diffusées sur la télévision, j'ai fait des courts métrages, les textes les scénarios c'est écrit par moi-même, réalisés par moi-même : j'ai écrit un long métrage écrit et réalisé par moi-même et des fois monté par moi-même ; je suis actuellement sur un projet de séries télévisées complètement écrit avec l'assistance du Ministère des Affaires Etrangères à Ouagadougou, dans le cadre de formation de l'institution ; imagine tous mes amis... ils sont à leur deuxième saison troisième saison, mais moi je n'ai pas eu le 1/3 de budget pour réaliser ma série et j'étais au Fespaco en 2007, ce qui m'a fait rire, j'étais pas le dernier, j'ai fini ma série dans le cadre de la formation, un ami qui me dit, mais Ben, je te paie la série, oui je pouvais prendre :: deux trois millions et vendre ma série, je dis non, ça c'est une insulte pour ma personne et pour mon pays. Je passe un parce que c'est un appel à proposition, les dossiers sont sélectionnés, étudiés, on nous envoie un billet d'avion, on nous envoie des bourses pour trois mois, on étudie à l'étranger, on vient avec un projet, le pays qui est notre pays ne peut pas ne serait-ce que avancer les 40% du budget d'un film, ça fait mal. Si j'avais besoin d'argent, je vendais cette série à un Burkinabé, à un Malien ou à un Togolais et puis voilà, ça va sur les écrans, ça va revenir mais je dis je ne vends pas ; je garde cette idée tant que je peux, je vais toujours réaliser ce film là, cette série télévisée parce que c'est bon de voir Gaou, de voir les séries brésiliennes etc. novelas et tout ça, mais on a quand même notre réalité tchadienne qui n'est pas la réalité burkinabée ni la réalité camerounaise ni togolaise ni ivoirienne, mais comme nous autres, quand même nous en tant que concepteurs, en tant que artistes de présenter quand même les réalités de notre pays, on ne nous donne pas ces moyens ; on écrit, les papiers sont là, on peut amener des experts qui peuvent étudier nos dossiers parce que moi je pense que le Ministère des Affaires Etrangères ne peut pas jeter l'argent dans la rue pour amener un réalisateur pour trois mois au Burkina pour écrire un scénario ; je vous confirme que le scénario est là je l'ai sous la main depuis 2007 ; qu'est-ce que je fais avec ça ?

*P.N. : Sur le plan cinématographique, le Tchad est très en retard par rapport à certains pays africains comme le Sénégal ou le Burkina par exemple. A ton avis, qu'est-ce qui justifie ce retard ?*

D.B. : Ce retard il est simple. Sous d'autres cieux quand tu vas au Burkina par exemple, quand tu vas au Burkina, y a une certaine fédération autour d'un projet, vous voyez quand un Sawadogo un Bado, un... c'est des amis voyez, un Kaboré porte un projet, c'est tous les grands frères qui sont là derrière, ils soutiennent ce projet parce que on dit c'est un projet burkinabé. Au Tchad, le projet de Bénélime c'est le projet de Bénélime, le projet de Philippe Banyam c'est le projet de Philippe Banyam, le projet de Noudjialbaye c'est le projet de

Noudjialbaye, les projets sont personnalisés, à tel enseigne que ça donne pas une portée, je m'excuse...des grands frères. J'ai de très bonnes relations avec Serge Coelo, on discute, on se retrouve à l'étranger ; ici au Tchad, on discute sur les projets, mais il faut formaliser les choses, il faut mettre un cadre dans lequel ceux qui ont fait une certaine expérience, dix quinze ans dans le métier, puissent évoluer ; maintenant vous allez voir que je vous invite seulement à aller au Centre Baba Moustapha, vous allez voir des jeunes avec des ordinateurs portables, avec des caméras mini dv ; ils se disent des réalisateurs monteurs ; Je...quels genres de films ils font pour quels publics et pour quelles frontières, quand je parle de frontières c'est que, est-ce que ces films qui sont faits dans cette condition là peuvent être diffusés quelque part ? Si je suis directeur de la télévision, je ne vais même pas passer les films de ce genre là. Qu'est-ce qui se passe ? Les gars ils vont filmer sans scénario, sans un plan, sans un découpage technique, ils vont faire des films, ils viennent, ils montent, ils disent c'est un film, je suis désolé, un film c'est d'abord l'écriture, donc la différence, et ce qui fait que le cinéma tchadien n'évolue pas c'est pas parce que y a pas un relais entre les anciens et les aînés et les jeunes qui viennent, les jeunes professionnels, parce que maintenant y a des jeunes amateurs qui viennent s'incruster et vous voyez au Tchad c'est un problème de clivage, moi je peux avoir un bon scénario, je dis j'écris un scénario en bonne et due forme, je relis, je dépose, mais celui qui vient avec deux pages il trouve le financement, parce que il est connu par xy on le finance, mais qu'est-ce qu'il fait comme film est-ce que ça traverse la frontière est-ce que ça traverse son quartier, je ne pense pas à ça.

Deuxième chose, au Burkina, dans d'autres pays, y a un fonds d'aide à la production audiovisuelle ; nous autres on a assisté à plusieurs Fespaco, on a fait des propositions, on a écrit dans les journaux pour faire un plaidoyer pour mettre en place un fonds d'aide à la production audiovisuelle, ça veut dire quoi, si moi je suis porteur d'un projet, il faut qu'il y ait une commission nationale d'aide à la production qui lit les scénarios, mais il faut aussi former les spécialistes pour lire les scénarios ; on ne prend pas un littéraire pour lire un scénario, un scénario c'est hautement technique, il faut former des spécialistes ou faire venir des spécialistes pour lire le scénario ; à ce prix là on peut attribuer des fonds et ces fonds nous permettent, c'est des fonds de garantie qui permettent d'accéder à d'autres fonds à l'extérieur, notamment au niveau de l'OIF, l'Organisation Internationale de la Francophonie au niveau de Ministère des Affaires Etrangères etc. pour avoir des financements pour faire des films, et tant que ces deux moyens, ces deux pistes ne sont pas explorées, le cinéma tchadien va être un cinéma de cabaret un cinéma de la rue.

*P.N. : L'éducation africaine considère le père comme un repère, un modèle, une identité. Sur le plan cinématographique, qui sont tes pères ?*

D.B. : Moi j'ai mes pères ; moi, si je dois dire que j'ai un père dans le domaine du cinéma, je dis il faut être réaliste, c'est Issa Serge Coelo, lui au moins on peut rester devant une table, partager un pot, discuter de projets, réorienter, voir comment on peut percer. Vous savez, quand je suis entré dans un projet de quitter le domaine de l'audiovisuel, Serge m'a appelé, mais Ben tu fais quoi là-bas, là, tu cherches quoi ? Le moment est venu pour que tu t'assumes ; tu fais quoi là-bas ? Mais j'ai quand même ma famille, mais j'ai pas oublié le domaine de l'audiovisuel puisque je suis en train moi-même personnellement, je suis en train de me ré-équiper, donc, en toute modestie...Serge, quand même, c'est ma référence, il m'écoute, il prend le temps de lire mes scénarios et il prend le temps de m'orienter quand même dans le domaine de l'audiovisuel. Je peux appeler Serge aujourd'hui là où on est, s'il n'est pas occupé il vient me trouver, c'est formidable n'est-ce pas, c'est ça un père. Le reste (avec dédain) ceux qui ont inventé le cinéma, c'est pas mon problème.

*P.N. : Crois-tu qu'en tant que cinéaste tchadien, le cinéma soit un moyen pour toi de porter la parole de tes concitoyens ?*

D.B. : Vous savez, je ne cite pas le nom de ce directeur puisque j'en ai connu un certain nombre, j'étais toujours traité de quelqu'un de têtu mais depuis le temps de Hissein Habré jusqu'à l'actuel Président Idriss Deby Itno, je ne suis pas allé en prison ; vous allez recenser tous mes films, mes documentaires que je fais, je traite de problèmes assez sérieux, j'ai pas été en prison, ça dépend du sérieux du travail qu'on fait, donc moi, je pense que tout dépend de la manière, de l'angle de traitement de sujet, je peux traiter la mauvaise gestion des revenus pétroliers sans doigtéer xy c'est ma manière de traiter le sujet le sujet va être accepté, mais je ne prends pas position et donc, le réalisateur en tant que je dis, on n'est pas que des artistes des rêveurs, parce que on nous appelle comme ça, des rêveurs, on n'est pas des rêveurs, mais on est aussi, on donne notre contribution pour aider, que vous dites, le gouvernement, la société civile et tout ça, on est un médium pour



aider les gens à réfléchir et la population, comprends moi, quelquefois les gens m'interceptent pour dire, mais on a vu ton film, vraiment c'était bon, mais je vais vous dire une chose c'est tout à fait personnel et j'étais au centenaire de Sarh, j'étais chargé de faire le documentaire sur le centenaire de Sarh je ne sais pas si la copie existe encore à la télévision et quand j'ai monté le film, mon directeur d'alors me disait, tu es têtu, enlève ça enlève ça, j'ai dit, ce que j'ai fait je n'ai insulté personne, c'est mon regard, c'est mon point de vue je suis neutre, même si je suis originaire de Sarh, c'est ce que j'ai vu et c'est ce que je rapporte pour la génération maintenant et la génération future, parce que si je mens je serai je serai dénoncé plus tard, donc j'assume ; le film a été diffusé tel que j'ai voulu le faire, ça a secoué un peu, mais je n'étais pas en prison ni lui n'a perdu son poste, ça veut dire que il faut avoir une certaine expérience, une certaine assurance en soi pour faire le travail. La diffamation, le parti priis, ça c'est pas notre travail, ça c'est la presse publique qui doit le faire au niveau d'un autre niveau, mais c'est pas à nous de le faire en tant que réalisateur ou en tant que producteur.

*P.N. : Au Tchad il n'existe pas un organe officiel d'appui financier à la production alors, peux-tu nous dire quelle a été la provenance du financement de tes films ?*

D.B. : C'est avec un peu d'amertume que je parle de ça. La plupart de mes films que j'ai pu produire, réaliser et qui ont été primés diffusés à l'extérieur du Tchad ont des financements complètement extérieurs en dehors des institutions et des ONGs qui travaillent au Tchad. J'ai fait un film avec l'OMS qui a été diffusé largement au niveau de la France, c'est sur l'onchocercose, j'ai fait un film complètement financé à 100% par la télévision nationale qui a été primé à l'Université Technologie de Compiègne, j'ai fait un film qui a été complètement réalisé, produit par le financement de la télévision nationale, oui j'ai deux films, oui à Compiègne j'ai deux films qui ont été financés par la télévision nationale et qui ont été primés au niveau du Festival Nord Sud, mais le problème c'est quoi, c'est, en fait, c'est pas l'argent qu'on met à votre disposition c'est le cadre : quand on veut travailler, on peut travailler, mais le problème c'est qu'on qu'un réalisateur ne va pas au boulot à 07 heures pour rentrer à 14 heures, quand on va au boulot c'est toute une journée et ma femme est là à côté pour témoigner ; c'est ça, on va, on se perd là-bas, c'est pour travailler, on ne connaît pas les heures, on dort même au bureau parce que tu as un cadre indiqué pour travailler, c'est ça la contribution de l'Etat, mais pour les autres productions, c'est l'Organisation Internationale de la Francophonie OIF qui finance le financement, qui finance les films, c'est le Ministère des Affaires Etrangères qui finance les films, c'est le CIRTEF Conseil International des Radios Télévisions d'Expression Française qui finance les films, c'est l'UNICEF, c'est l'OMS, c'est AMASOT et bon, ce sont ces ONG, mais le fonds destiné à la production nationale franchement n'existe pas. Chaque ONG, chaque organisation a des fonds, c'est pas pour la production mais pour campagne, ils appellent ça campagne de communication, mais on peut orienter ça. On prend tous les ministères, tous les ONG toutes les ONG, je m'excuse, on compile les fonds qu'il y a, sur une année, on peut mettre en place un fonds d'aide à la production audiovisuelle, mais il faut mettre des gens sérieux pour gérer ce fonds et permettre aux jeunes réalisateurs de s'exprimer ; vous voyez, j'étais à Ecrans Noirs, j'étais avec un grand réalisateur et, oui, Bassek Ba Kobhio qui m'a invité à ce festival, j'étais en contact, on était dans le même hôtel avec des très grands réalisateurs, en fait c'était ça l'objectif d'Ecrans Noirs et j'avais un réalisateur tunisien, le Président tunisien qu'est-ce qu'il dit ; un film tunisien réussi, qui sort de la Tunisie est plus qu'un ambassadeur avec résidence dans un pays, c'est fantastique un film qui réussit, vous voyez les film de Serge Coelo ou le film de Mahamat Saleh Haroun, est-ce qu'un ambassadeur a fait un travail comme ça. C'est le film qui a fait ça et donc le président tunisien exige que, à l'adoption du budget de l'Etat qu'on inscrive en bonne place le budget pour le cinéma tunisien. Ici au tchad qu'est-ce qu'on fait, mais excusez, on paie des Toyota pour en faire quoi ? Pour les réformer et puis c'est tout, une Toyota, ça me fait deux films sur mon budget, alors je représente mieux le Tchad à l'extérieur pour un Toyota que de d'envoyer ça à la femme du ministre pour faire ses courses. Je suis désolé mais je dis ce que je pense.

*P.N. : Quel a été le budget de production de chacun de tes films réalisés et quels ont été les financeurs ?*

D.B. : Je vous dis simplement, j'avais fait un film avec le CIRTEF une coproduction de la CIRTEF, le Conseil International des Télévisions d'Expression Française et la télévision, le CIRTEF assure la production à hauteur de 1,5 million en dehors du matériel, en dehors de ce... la télévision fournit du matériel, ce film j'ai retourné trois fois parce que ça traite un problème sérieux, c'est sur la sorcellerie. Le premier tournage a échoué parce que on était dans un village où, au départ, les gens n'ont pas compris, mais quand ils ont compris que c'est sur la sorcellerie le film a échoué parce que vous imaginez, vous versez 20 litres sur une case pour brûler... la case

ne brûle pas et sur la dernière séquence du film, il faut décamper. Vous connaissez l'Afrique n'est-ce pas ; on a décampé. Après il faut retourner le film dans un autre cadre. La sorcière, cette femme qui a accepté de jouer le rôle de la sorcière a perdu son père au moment de tournage, il faut arrêter le tournage, c'est le réalisateur qui endosse la responsabilité. On a eu pour renégocier le tournage après la case des 20 litres d'essence qui n'a pas brûlé, après le décès du père de la sorcière, on essaie de reprendre ; la fille devait être malade et était effectivement malade, à la troisième reprise le tournage était bloqué, j'ai dû, c'était, j'ai encaissé les responsabilités en dehors de la télévision pour retourner ce film là ; avec les amis on a retourné le film là, j'ai dit ce n'est que des coïncidences, des circonstances, personne n'est sorcier dans ton... je ne sais pas, mais j'ai dit personne n'est sorcier, donc on a fait le film. Mais ce film je l'ai présenté à Biarritz, je l'ai présenté dans plusieurs festivals et je l'ai présenté à une rencontre internationale où Serge était là à Libreville, le meneur de la rencontre me demande, mais tu as tourné le film à combien, je dis globalement officiellement 1,5 million, qu'est-ce qu'il m'a dit, tu peux pas vivre avec ça ton métier si tu continues comme ça, tu peux pas vivre avec ça, c'est un film de 15 millions, mais ce que j'ai dépensé puisque, après les reprises, c'est ma voiture, c'est mon carburant mais j'ai le matériel vous voyez, moi j'ai j'ai officiellement eu 1,5 million pour faire ce film, on évalue par ailleurs ce film c'est 15 millions. Voilà donc chaque réalisateur qui fait un film le porte, ou tu portes ton film ou tu ne le fais pas donc vous dire ma série là ça coûte 80 millions une série de 10 fois 26 minutes, la première saison ça fait 80 millions, je ne suis pas capable d'avoir même 2 millions au Tchad puisque les 60% sont cofinancés, acquis par le Ministère des Affaires Etrangères, 60% ça fait combien... quarante six, quarante six millions, ça c'est un acquis, mais pour avoir accès à ce financement que je trouve le financement du Tchad à hauteur de 40, 40%, quatre fois huit combien, vingt quatre, vingt quatre millions. Le film, les dossiers sont envoyés au niveau du Ministère de la Culture parce que, entre temps y avait une la direction du cinéma, ça nous a donné l'espoir, on dit ça au moins y a une direction du cinéma, les ministères se mutent tellement que cette direction a ballotté, je ne sais pas où se trouve cette direction du cinéma, le dossier qui a envoyé au niveau de la Banque Mondiale, la banque mondiale a décapité et il est parti, je ne sais pas, est-ce que y a encore de suivi. A ce stade le projet reste sur le papier.

*P.N. : Pour chacun de tes films, y a-t-il eu un droit de regard de ces financeurs sur le contenu du scénario, sur les membres de l'équipe de tournage par exemple ou sur d'autres domaines ?*

D.B. : Quand je tourne un film documentaire, un spot, que ça soit à la télévision ou maintenant c'est moi qui choisis mes techniciens et ça personne ne me l'impose, je sais qui a les compétences pour faire telle chose au niveau de prise de son, au niveau du montage, au niveau de la caméra, au niveau du script, au niveau même de chauffeur, c'est moi qui les choisis et ça je crois que jusqu'aujourd'hui ça relève de mon domaine de souveraineté. On ne m'impose pas une équipe, donc c'est moi qui choisis mon équipe, maintenant sur le contenu de mon sujet, c'est un scénario que j'écris. On ne me demandera pas d'enlever une phrase pour x francs. C'est ce que je veux, je le fais. Si je ne le fais pas, c'est tout. J'ai des scénarios qui sont là, des scénarios qui sont là dans la boîte, tu enlèves une phrase, je ne fais pas parce que c'est pas moi. Je ne fais pas, je ne fais pas c'est comme ça que je me retrouve avec des dizaines de scénarios et j'en ai je ne fais pas et c'est tout parce que c'est le scénario, c'est... vous savez quand on écrit un scénario, c'est toute tout un travail de réflexion. On ne peut pas biffer, je ne suis pas un étudiant ou un élève où un professeur vient biffer ça et c'est bon je ne fais pas. Je peux défendre mon projet jusqu'à la dernière énergie parce que j'estime que l'idée qui m'est venue à la tête ça doit apporter un changement dans tel ou dans tel domaine. Je sais pertinemment que y a certaines images que je ne peux pas montrer. Y a certaines choses que je ne peux pas montrer, mais je peux montrer d'une autre manière parce que je fais quand même... l'intelligence chez les spectateurs ; faut pas dire que les spectateurs sont des personnes totalement bêtes, pour dire ah non, ça là il veut me montrer ça, mais comme il est vraiment très intelligent très habile, là il m'a montré ça, donc les gens comprennent et quand on écrit un scénario et c'est comme ça, donc y a des y a des y a des intrigues, y a des sous intrigues y a... pourquoi parce que ça fait partie des règles d'écriture de scénarios. Tu n'écris pas pour choquer, pour éduquer et quand quand on est conscient de ce qu'on fait, je peux... je vous dis présentement j'ai fait des films sur des sujets très très pertinents, mais si je je pense le faire pour quitter le Tchad, je le ferai avec les mêmes images ; je les re, réoriente, je deviens l'ennemi de la république et je quitte le Tchad, je peux le faire, mais je le fais dans le cadre de contribuer à améliorer la situation, les conditions des concitoyens et avoir un certain regard sur telle ou telle situation. Oui je vous donne un exemple : je commençais à faire un reportage sur la mauvaise utilisation des véhicules administratifs. Bon, cette fois-ci je vais interrompre momentanément, je le dis je ne sais pas qui a donné mon numéro de téléphone aux gens, mais pendant une semaine j'ai été harcelé, j'ai dû

interrompre le tournage. Vous voyez, l'Etat dépense des centaines de millions pour payer des véhicules administratifs, qu'est-ce qu'on en fait ? Est-ce que l'Etat est conscient de ça. Un petit Bénélím qui essaie de de voir ça autrement, on le traque mais j'ai pas de soutien, je vais arrêter, je suis en paix maintenant mais, est-ce tu es ouvert, vous voyez ça , c'est c'est le 1/1000<sup>ème</sup> des problèmes que le Tchad a connus. Combien de milliards l'Etat dépense pour l'utilisation des véhicules administratifs, vous vous rendez compte je suis allé au niveau du SG pour voir combien l'Etat paie comme argent et des individus s'arrogent le droit d'en utiliser autrement est-ce que c'est normal ?

*P.N. : On sait qu'il n'est jamais facile de boucler le budget d'un film, c'est vrai pour tous les réalisateurs, mais quelles sont les difficultés particulières que peuvent rencontrer les cinéastes africains et précisément les réalisateurs tchadiens dans la collecte de fonds nécessaire à la production d'un film ?*

D.B. : Vous savez au départ je vous ai dit que je suis réalisateur producteur ; depuis notre entretien, vous n'avez même pas fait allusion au rôle de producteur que je suis. Je suis producteur parce que j'ai eu une formation de producteur au niveau de l'Institut National de l'Audiovisuel à Paris et donc je suis producteur mais en tant que producteur je ne peux pas rester les mains vides. La tendance pour moi c'est d'avoir un strict minimum pour produire un film, donc le fait même que j'écrive le scénario, le fait même d'écrire, je parle dans le cadre d'une série tv par exemple, le fait que j'écrive le synopsis, en Europe c'est déjà de l'argent, le fait que j'écrive un séquençier, bon, je ne sais pas, vous pouvez... vous posez la question à tous ces petits réalisateurs que vous trouvez à N'djaména qu'est-ce qu'un séquençier, ils vont vous le dire ça coûte déjà de l'argent. Le fait que j'écrive le scénario, non dialogué ça coûte déjà de l'argent parce que je peux écrire un scénario, je peux connaître un dialoguiste, quand je le prends pour écrire le dialogue ça prend déjà de l'argent à ce stade là, tout ce travail là, c'est moi qui écris le synopsis, c'est moi qui est séquençier, c'est moi qui écris le scénario, c'est moi qui écris :: le dialogue et j'écris le scénario définitif, ça fait déjà cinq rôles c'est valorisé n'est-ce pas, ça fait de l'argent et ça c'est ma participation dans la production, je valorise. Mais tout ça c'est pour moi mais quand je cède ça a un coût, c'est c'est encore moi, c'est ma participation personnelle, intellectuelle. Mais la tendance actuelle c'est d'être au moins, il faut s'arrimer aux nouvelles technologies, moi je dis on a connu les moments des dv, mini dv, dv cam, c'est encore à l'ordre du jour. Maintenant on passe au format haute définition, tu vas investir, j'investis dans ce sens là. Donc, moi j'ai une caméra, si je paie une caméra, je paie une caméra haute définition, ça a un coût. Donc je suis un producteur, je suis à même dire au moins j'ai une caméra, je peux mettre à disposition de la production, ça a un coût. Hein, les consommables je les paie cash. Ça, je fais appel à l'extérieur, mais si j'ai tout ce que j'ai expliqué comme le truc intellectuel que j'ai que je capitalise, j'ai mon matériel qui est arrimé à la technologie actuelle. Il me faut quand même de l'argent pour payer les consommables, il me faut de l'argent pour payer les comédiens, il me faut de l'argent pour payer le carburant, pour louer le véhicule, pour le décor, ici on s'arrange toujours entre entre collègues et tout. Je peux louer ton salon et tourner. Mais si y a pas l'électricité, je n'ai pas un groupe n'est-ce pas. Et alors, mais tout ça les... je dis un réalisateur tchadien dans le cadre de la production de son film, il est logiquement, logiquement à 40% de la production et donc ça ne devait pas être un frein pour avoir accès au financement extérieur. Mais nos nos frères du Nord, ils sont tellement formalistes que pour évaluer ça il faut venir nous voir, mais le billet d'avion pour venir vérifier, là pour moi c'est déjà un budget pour faire un film, pour payer mes comédiens, payer mes transports et tout ça, mais il vient pour faire ici, quoi. Il connaît mon scénario, il me fait confiance, il me donne le billet d'avion là seulement il me donne... il vient, il vit ici, il paie le le visa, mais il me donne. Il vient même chercher, quoi. On peut nous gouverner, on peut avoir de pression sur le politique et la politique et autres domaines économiques, mais quand même dans le cadre création, qu'on laisse quand même certaine liberté pour nous de créer. Moi je me trouve dans le domaine de la radio, pourquoi ? Parce que ma famille doit vivre. Je ne vais pas être un rêveur avec la caméra en route je fais quoi ? Ma famille doit vivre et si ma famille vit, je connais écrire et je me rééquipe, c'est comme ça ; j'ai pris les deux casquettes réalisateur et producteur parce que maintenant je produis des films et la télévision en a besoin, la télévision diffuse mes programmes. Oui.

*P.N. Les films tchadiens, bien que ne bénéficiant parfois pas du moindre soutien de leur pays d'origine sont qualifiés de « films tchadiens ». Alors à ton avis, qu'est-ce qui justifie l'identité nationale d'un film ?*

D.B. : Comme dit Gandhi « this is a bad question ». L'identité d'un film c'est quoi ? Est-ce que on peut parler d'une identité d'un film. Un film burkinabé tourné en moré sont suivis allègrement par les

tchadiens ici. Vous partez à Péné, là vous mettez votre antenne parabolique, mes parents là sont là en train de suivre les films burkinabés, essaient de comprendre, c'est un problème d'écriture. Quand on parle de mondialisation, il ne doit plus avoir de catalogue ni de segmentation de film par rapport à tel pays ou tel pays. Le film il est universel. Si je tourne mon film aujourd'hui en arabe, je peux sous titrer, si je veux. Vous voyez les films hindous qui passent, qui connaît hindou au Tchad ? Mais les gens qui en sortent, ils peuvent te raconter les films est-ce qu'ils connaissent hindou ? C'est les moyens mis, le choix des thèmes, le choix, tout ça ça amène les gens à comprendre. Pour moi parler de l'identité d'un film...moi mes films... Récemment j'étais à une formation à Libreville dans le cadre de de production innovatrice dans le cadre de pays CEMAC. Et depuis mon retour, quand j'écris, je ne pense pas au Tchad je pense à la zone CEMAC. Or dans la zone CEMAC. tu vois les anglophones, alors quand j'écris, quand mon film passe en arabe, il faut que les Haoussa là comprennent, parce que y a les films aoussa qui sont vendus ici au Tchad, les gens suivent. Est-ce qu'ils connaissent, tout le monde connaît haoussa ? Est-ce que tout le monde connaît l'anglais ? Les séries nigériennes là, est-ce que les gens connaissent l'anglais ? Mais ils adorent. A l'heure actuelle si on parle d'identité de films, je répète encore comme Gandhi dit c'est... « this this is a bad question ». I don't answer.

*P.N. : Mais toutefois tu viens de le souligner toi-même en parlant de films burkinabés, nigériens etc. mais qu'est-ce qui justifie cette appellation ?*

D.B. : Vous voyez, si moi j'ai tourné mon film et le faire comme je l'entends je le tourne en arabe tchadien. Arabe, on dit arabe daridjia, là on connaît du nord à Bongor, là tout le monde comprend. Je peux, je peux dire mon film, c'est à ce niveau de compréhension linguistique. Si je fais en sara c'est lié aussi à l'unité du pays. Je fais même en sara ça reste dans le Moursal les autres ils ont la chance, tu prends les Burkinabés ils ont les Moré les Gourmanchi les Nigériens ils ont le haoussa, tu vas au Niger, c'est les ceci, les cela, donc, le problème linguistique déjà c'est un problème, qu'à cela ne tienne. L'identité d'un film n'est pas linguistique mais s'est lié à la situation économique de chaque pays. Est-ce qu'on n'a pas des bons comédiens au Tchad, on en a, il suffit de faire un casting ; personne n'a déjà fait un casting pour dire voilà l'annuaire des comédiens que moi j'ai au Tchad, voilà ils peuvent jouer tel tel rôle, on n'a jamais fait ce travail là. On n'a jamais fait l'annuaire des réalisateurs ; qu'est-ce qu'ils ont fait, ils ont fait quels films, on n'a pas fait ceci, on n'a pas fait ça. On est au stade zéro, donc le jour où moi je fais un film, maintenant que la télévision est sur satellite, les gens quand ils vont suivre, ils vont essayer de comprendre. Les traditions, sous titrages et tout ça qu'on fait c'est pour apporter un plus. Le Burkinabé il ne se gêne pas, il joue son film en Moré ; où est son problème ? Mais pourquoi au Tchad on doit se poser la question sur la langue à chercher pour faire un film vous convenez avec moi, si je veux que mon film passe, je le fais qu'en arabe, arabe, arabe daridjia comme arabe tchadien. Si je fais en sara ça reste en ...c'est quelque part, çac'est un problème linguistique, c'est un problème. Ça ne peut pas traduire l'identité, non, mais je ne sais pas quelle identité. Moi-même je n'ai pas d'identité. Je parle quelle langue pour qu'on me comprenne ? Je fais un film en français, on me dit non, non tu fais le film pour le Nord. J'ai eu déjà ces plaintes. Tu fais le film pour le Nord. J'ai fait le film aussi en arabe et ça a très bien marché ; maintenant les DVD circulent par quel circuit mais quand même y a des DVD qui circulent. Le film que j'ai produit réalisé moi-même qui se retrouve comme ça dans la rue.

*P.N. : Considères-tu qu'il existe au Tchad des « maisons de production » sachant qu'il n'y a pas de financement pour la réalisation des films ? Si oui quel est leur rôle ?*

D.B. : Les les maisons de production existent. Je fais partie des premiers tchadiens ; il suffit d'aller au niveau de :: des impôts pour se rendre compte. Heu ; les maisons de production existent parce que c'est ::: on vit ; on vit pas quand même en dehors de ::: de l'évolution mondiale. Pour faire un film, il faut des structures privées et les, et les partenaires au développement du Tchad disent, non, on ne finance plus le secteur public, on vous assiste, on vous aide le secteur privé à développer le cinéma tchadien. Mais qu'est-ce qui se passe, le Tchad n'a pas mis en place les struc des, des, des, des facilitations pour permettre aux maisons de production de survivre. Moi j'ai créé une maison de production qui a fini par par par s'essouffler. Mais une maison de production en Europe ça se fait comment ? On crée aujourd'hui pour un film, quand le film est bouclé la maison change de nom. Je peux vous en citer des exemples. Mais nous on dit il faut une certaine stabilité. J'ai créé une maison de production ; la première année on me demande de payer un million de payer un million d'impôt. Je me classe dans le registre, de le registre de :: l'igl impôt, heu, géné, heu, général libérateur. Mais moi je vends mes idées, je ne suis pas un vendeur de pains. Je peux avoir un très bon scénario je me promène

toute pendant six mois je (ne) trouve pas un financeur. A la fin de l'année je dois payer l'impôt, je paie sur quoi là. L'Etat doit mettre en place avec avec ::::: heu ::::: on appelle ça, quoi, le truc de commerce là les chambres consulaires, des modalités pour permettre à ces structures, parce que nous on est on est de petites industries, (qu')on nous aide d'abord à nous installer, à nous frayer les moyens les minimum, à nous épauler, à nous trouver des marchés et à nous accompagner dans notre démarche. Nous on n'est pas des vendeurs de (pains) on est (des) vendeurs d'idées mais et quelquefois une production ça t'amène à la faillite. Tu tournes un film, tu es à au 2/3 du tournage, si l'acteur principal meurt tu fais comment. Tu vas créer une personne comme ça. On n'a pas les moyens de, de faire de maquillages pour avoir cette personne. On n'annule le, le, tournage n'est-ce pas. On recommence à zéro. Ce qui est engagé depuis le casting jusqu'à à la production, mais c'est dans l'eau maintenant, après on dit, mais l'impôt sur le revenu, quel revenu ? Ce que tu as pris là, tu as dépensé, on te demande de payer ; tu vas payer quoi, alors que tu n'as même pas fini ton film. Les gens ne comprennent pas ce secteur. Au moins au niveau du Ministère des Finances il faut que les gens apprennent quand même à comprendre comment l'industrie cinématographique marche. C'est, personne ne veut investir là. C'est à risque, mais c'est aussi un grand marché, les gens oublient et j'ai une bonne expérience par rapport aux Nigériens. On peut, on peut revenir dessus si vous voulez mais en tout cas c'est un secteur porteur. Moi, j'ai un milliard, je lance le cinéma au Tchad. Je n'ai pas (tout) simplement parce que je connais les techniques que nos collègues :: du Nigeria font. Voilà.

*P.N. : Parle-nous de ta maison de production. Quelle est sa fonction ? Quels sont ses moyens matériels, techniques et financiers ?*

D.B. : Non (riant) vous savez, nos maisons de production au Tchad, en dehors de ceux qui sont soutenues entre guillemets par des institutions que je ne veux pas nommer, la plupart des gens qui ont décidé de faire ce métier d'une manière indépendante, ils ont les idées, le cerveau c'est leur bureau, la moto ou le sac c'est leur, c'est, c'est leur secrétariat et j'étais à Yaoundé en juin dernier, j'ai parlé avec une dame qui s'occupe du domaine du cinéma au niveau des affaires étrangères, elle a appelé un monsieur au Tchad qui :: qui a eu un financement pour un film, elle me, elle me disait (simulant le ton de la dame) mais Bénélim quand j'ai appelé, j'ai écouté qu'il y a une panique, mais j'ai cherché à comprendre, je ne comprenais pas, donc après un monsieur est venu me dire, non, non, l'autre est en voyage c'est ça\* Ça ça veut dire que cette personne n'a pas de références, il a fourni les papiers qu'il faut qu'il ait un producteur, le Ministère des Affaires Etrangères lui virent de l'argent, après c'est fini. Le téléphone sonne, tout le monde panique parce que le répondant n'est pas là. Vous voyez un peu. Voilà. Ça traduit un peu ceux qui louent, qui ont des matériels qui s'installent, il, il fallait enquêter pour voir et je crois que ça il faut demander à la moralisation d'aller voir, mais moi c'est pas mon travail.

*P.N. : Quelles sont les conditions exigées pour tourner un film au Tchad ? Faut-il obtenir une autorisation ? Dans ce cas, à qui s'adresser pour obtenir cette autorisation et quels sont les documents à fournir ?*

D.B. : Oui mais bien sûr. Je crois que dans tout pays qui se respecte, on ne peut pas se planter là avec la caméra, tourner les images. Il faut avoir une autorisation dûment signée par le Ministère de la Communication. La démarche c'est qu'il faut d'abord aller déposer une demande, on envoie le dossier au niveau de Ministère de la Sécurité, il faut joindre le synopsis, le scénario pour qu'on comprenne tu veux faire quoi et où, pour combien de temps, on te délivre l'autorisation. Qui sont les membres de l'équipe. Est-ce que c'est un expatrié, est-ce que c'est un projet porté par un Tchadien, comment ça se fait la diffusion du film et tu es tenu après le tournage de déposer un film, la copie du film au niveau du Ministère la Communication. Une fois que c'est fait, au niveau de Ministère de l'Intérieur de la Sécurité on te délivre un papier qui te protège seulement dans la durée prévue de ton tournage. L'équipe peut être mixte, Tchad étranger ou uniquement tchadien mais et vous savez, ça c'est normal. Vous voyez en France, vous n'allez pas aller dans une mairie comme ça placer la caméra et tourner. J'en connais quelque chose puisque j'ai fait ma formation en France pour faire le tournage dans un arrondissement, c'est c'est des piles de papiers à remplir, à fournir, à signer, envoi, signer par l'institution, envoyer à la mairie qui vous donne l'autorisation avant de commencer. Ça rallonge la durée de tournage, or nous, on dit on tourne dans deux semaines mais on exclut complètement les démarches administratives. Normalement, même si le Ministère de l'Intérieur nous dit on tourne, on nous autorise à tourner, la mairie doit être avisée pour dire, bon ok dans la ville N'djaména il y a un tournage en vue. Le maire désigne les arrondissements avec le programme, maintenant chaque arrondissement essaie d'assurer la sécurité

du tournage. Au Tchad, bon je ne sais pas si c'est perdu de vue mais ça s'arrête seulement au niveau de, de Ministère de l'Intérieur et de la Communication. Une fois que tu as ton autorisation au Tchad, bon tu vas tourner mais les incidents, c'est quoi je peux tourner dans cette rue la nuit. Un accident que je veux créer, mais y a l'arrondissement à côté, il se pourrait que dans cette séquence là il y ait un incident, mais eux ici ils vont intervenir. Mais ils ne sont pas informés, mon tournage est bloqué, alors que s'ils sont informés ils peuvent dire bon ok tournez le, continuez le tournage on se charge de ça, donc les procédures mêmes administratives ne sont pas respectées. Y a pas eu de relais au niveau de la commune. Le maire quand même c'est le propriétaire de la ville, il faut qu'il sache aisément ce qui se passe dans sa ville. Quelle histoire on raconte sur sa ville. Et ça malheureusement, je dis, ça ne se fait pas, mais bon la communication te dit ok c'est bon, le il veut une... le Ministère veut une cassette, la Sécurité veut savoir exactement quel moment, qu'est-ce que vous faites, ils peuvent organiser leur contrôle c'est à leur niveau, mais on oublie la mairie et les arrondissements. Ça ça pose un problème. Donc, ça aussi c'est bon, les gens vont dire, c'est alourdir, oui, je dis oui, mais quand je fais une production, je ne me lève pas moi aujourd'hui pour dire je veux tourner ici, c'est toute une procédure et en Europe partout c'est la même chose. Pourquoi nous on doit improviser. Et pour la sécurité de mes comédiens, pour la sécurité de mon équipe technique, pour la sécurité de mon équipe technique et pour la sécurité de l'équipe de production. Mais si on ne fait pas, comment, mais le maire va dire mais comment, moi je ne suis pas informé, lui il va dire je ne suis pas informé, il appelle le maire il dit, ha je ne suis pas informé. Mais, mais si c'est pas prévu et que vous faites un accident, vous avez prévu un accident et qu'un autre accident vient survenir, mais on ramasse tout le monde on met au commissariat. C'est l'argent. Un jour de tournage c'est l'argent. Mais si les gens sont informés, ils prennent des dispositions pour arranger autrement la situation et vous laisser à continuer le tournage si y a pas mort d'hommes parce que si y a mort d'hommes c'est trop compliqué.

*P.N. : Il n'existe pas à l'heure actuelle de salles de cinéma au Tchad. Que penses-tu de l'idée de création d'une salle au Tchad ?*

D.B. : (Rire) Au dernier Ecrans Noirs, l'avant dernier puisque le dernier je n'ai pas assisté, les gens, les cinéastes pleurent parce que le format a changé, ce n'est pas le format d'habitude où on va dans les salles de cinéma pour des projections et tout. Tout ça doit disparaître avec l'analogie. Maintenant on peut avoir des salles complètement numérisées, équipées au format projection cinématographique. Vous voyez, donc je pense que ce n'est pas une peine perdue. Il faut encourager la création de salles de projection numérique en respectant les normes de projection. La première fois où mon film a été projeté dans une salle de cinéma fermée où je présentais mon film, avant de m'asseoir et là où je me suis assis, le son sortait sous mon siège. J'ai dit mais les blancs là, bon, c'est des sorciers oui, moi je fais aussi la sorcellerie avec mon film mais quand même, ça, la c'est des sorciers. J'étais à l'aise face à mon film sur le grand écran, je me suis dit mais on pourrait faire mieux n'est-ce pas. Quoi donc? Qu'on crée des salles de cinéma mais complètement numérisées. Bon on a créé des lycées et des collèges dans chaque arrondissement. L'Etat peut aussi décider à travers le Ministère de la Culture... bon y a eu des centres culturels mais il faut décentraliser. Dans chaque arrondissement, si on crée des centres, des salles de projection numérisées dans chaque arrondissement, c'est ça que les gens veulent. Parce que ces vidéo clubs là, ils projetent les films dans quelles conditions. La qualité de la projection, on ne respecte pas, même pas la projection. C'est pas normé. C'est projeté sur quelle licence ? Quelle sonorisation a été ? Une salle de projection c'est, doit être fermée. On assure la sonorisation et les gens vont prendre le goût d'aimer le cinéma. Puisque dans les grandes salles, mais si on ne fait pas, on va continuer à tourner et moi je me suis dit même ça va casser la piraterie. Au lieu de payer une cassette piratée à 1000 francs, je préfère aller suivre à Moursal ou à Chagoua ou à Abena dans une salle climatisée ou bien équipée ou voir le film dans sa version originale. Tu vois ce que les Nigériens font. Je crois c'est au Nigéria ou au Cameroun, tu fais ton film on va, on multiplie en dizaine de millions, mais quand tu suis ton film toi-même tu es découragé, sur de petits écrans. Donc, je crois que c'est lié au partenaire Tchad de développer les centres de projection, maisons de projection pour permettre de valoriser quand même ce qu'on fait même si on fait un court métrage de 15 minutes et que ce court métrage là passe dans des conditions acceptables, on peut vendre.

*P.N. : Où sont diffusés tes films sur le territoire national à ta connaissance ?*

D.B. : Moi je pense que j'ai eu des projections au CCF, au CEFOD. Ah ce qui se fait dans les vidéo clubs, moi-même personnellement je ne maîtrise pas. Je vous disais tantôt que j'ai un film que j'ai produit réalisé qui se vend en DVD. Moi-même, je ne sais pas comment ça, comment ça s'est fait. Je suis impuissant devant ça ; je fais comment ?

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelquefois de participer à des projections de tes films ?*

D.B. : Mmm une fois au CCF mais beaucoup de fois en France et au Burkina où j'ai participé pour expliquer pourquoi j'ai fait ce film, quelles sont les conditions, les difficultés, je l'ai fait en France, au Burkina et à Libreville parce que bon à Libreville on a on a positionné mon film, il fallait...bon ça donne de de possibilités de financements à venir et il fallait défendre, ça je l'ai fait. Mais en dehors de ça au Tchad non. Je l'ai fait...j'ai les projections en privé je l'ai dit, aussi j'ai un catalogue où j'ai projeté au niveau de l'ambassade de France projeté mes films et expliqué à un groupe restreint je l'ai fait plusieurs fois mais bon, j'ai dû arrêter parce que bon, sur le plan professionnel ça m'apportait pas grand-chose. Voilà.

*P.N. : Si oui, intervient-tu avant la projection ou après la projection lors des débats ?*

D.B. : Habituellement c'est d'introduire le film. Vous voyez quand on a un produit en main, on jette, on explique dans quelles conditions on a tourné le film. Voilà j'ai tourné ça ça ça ça, voilà ce que vous allez voir. Parce que le film même il est porteur d'un message. Maintenant, si le message est compris, y a des gens qui cherchent entre guillemets les poux sur la tête. Ils veulent comprendre en profondeur c'est quoi là, oui tu as fait ça mais c'est quoi ? On creuse. Vous voyez. Et ça permet d'expliquer davantage et ça peut déboucher sur d'autres projets. Je vais vous expliquer un peu, j'avais je vous parlais tantôt de film sur la sorcellerie, y a un blanc qui a vu mon film, après il me dit, il dit que vous appartenez à une famille de sorciers. J'ai dit non. Il dit... Vous dites des choses, vous faites des choses que vous-mêmes vous ne maîtrisez pas ça pourrait peut être tomber contre vous. J'ai dit ah bon. Il dit que lui, il a une certaine expérience dans l'occultisme et quand il a vu mon film il est intéressé et qu'il voudrait bien qu'on fasse la version longue mais il faudrait que je passe par l'initiation. Moi j'ai pas peur, j'ai dit oui pourquoi pas. On en a discuté, on a arrêté le principe de la réécriture parce que il me dit certaines choses si tu n'es pas initié entre guillemets, par rapport à certaines choses tu ne peux pas le faire. J'ai pris beaucoup de risque. C'est comme ça que mon film a marché en Europe parce que ça intéresse les gens. Mais lui il me dit puisque il se considère que il est mon ami, il me dit est-ce que tu peux passer par une petite initiation pour comprendre d'abord ton film, qu'est-ce ça dit, les effets, tout ce que tu as fait là c'est quoi. Je t'ai dit que je suis sûr que tu n'es pas conscient de ça. Toi tu as voulu faire un film mais il faut que tu comprennes pourquoi tu as fait ça. Malheureusement le monsieur il est reparti en Europe, il a fait un accident il est mort. Et j'ai plus envie de refaire ce film parce que je dis bon je vais pas aller faire un truc sur l'occultisme pour refaire un film et voilà le film est resté à sa version court métrage et quand j'étais à Ouaga, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, pour faire un truc sur la série, mon script doctor, je ne veux pas citer son nom c'est un scénariste réalisateur reconnu au niveau du Burkina, il me dit ton sujet m'intéresse, je vais m'y impliquer mais quelle place tu me donnes dans ta série parce que tu abordes des sujets que toi-même tu maîtrises pas. Je vois l'enjeu, est-ce que je peux m'impliquer dans ton film ? J'ai dit oui. Il dit ok, quand tu vas lancer le film il faut que tu viennes d'abord au Burkina, on va en discuter et c'est une série pour l'éternité. Tu ne vas pas t'arrêter à dix épisodes c'est la première saison, mais tu auras des saisons. Bon je n'ai pas de financement pour repartir le trouver il est là, encore vivant, je ne suis pas reparti. Donc j'aborde certains sujets délicats que moi-même j'ignore, mais les créateurs c'est... mais j'ai créé des choses que moi-même je ne maîtrise pas. Vous voyez. Bon, la série n'est pas comprise au Tchad. Je te dis que quand j'ai demandé à avoir une coproduction au niveau de la télévision ils n'ont pas compris, j'ai déjà dit au départ. Et l'autre série, l'autre film a suscité des engouements dans des salles à Biarritz. Il a fallu qu'à N'djaména un blanc me dise que c'est intéressant on fait la version longue, mais ça m'a créé des tas de problèmes parce que même au sein de la communauté tchadienne, j'ai géré des situations et j'aime pas très évoquer ici parce que bon je rêve... j'ai fait et j'assume. Je l'ai j'assumé.

*P.N. : Comment sont distribués tes films en Afrique, hors du Tchad ?*

D.B. : En Afrique c'est dans les circuits de CIRTEF les réseaux de Radios et Télévisions d'Expression Française, mes films sont catalogués là au niveau du Ministère des Affaires Etrangères, quand je fais des films tu envoies un master au niveau de l'OIF, quand tu fais un film tu envoies un master et tu leur donnes la possibilité de... y a certaines télévisions qui prennent les inserts parce que j'ai, je reçois toujours des relevés puisque moi, je suis un adhérent à une société de droits d'auteurs, donc chaque extrait que ce soit une seconde ou deux secondes sont diffusés, on me fait retour que ça été. Donc c'est par ce canal seulement que je sais par rapport à l'Europe que mes films sont diffusés. Mais quelquefois dans les télévisions africaines dans le cadre du CIRTEF par exemple bon, les amis qui vont dans les missions, ils disent, ah, j'étais à l'hôtel, j'ai vu ton film, et le film sur la sorcellerie, par exemple, ça fait un grand débat au niveau de la CRTV. Au Tchad c'est passé inaperçu. Il suffit d'aller seulement à la CRTV. pour dire bon, tel film comme ça produit par un tchadien ça a fait l'objet d'un débat, c'est une télévision qui se respecte, les gens enregistrent les débats...et un des intervenants a dit, mais puisque le réalisateur n'est pas là, comment on peut savoir la profondeur de son idée. Et ça, c'est un ami qui m'a rapporté parce que il il été au Cameroun et puis il m'a rapporté un peu ça. Vous voyez, moi je ne suivais pas, il me dit ton film a fait de débat sur la CRTV et sur la télévision nationale personne n'en parle. Ici on me fait des problèmes dans les communautés parce que je parle de la sorcellerie.

*P.N. : En Afrique, le public a rarement les moyens d'acheter des copies légales de films. Quelle est ta réaction à ce phénomène ?*

D.B. : J'ai j'ai dû faire un jour me faire justicier. J'ai trouvé un certain nombre de copies de films, j'ai du arracher de force. Je dis, bon je me fais justice, je préfère ce jour aller au commissariat pour m'excuser quand même aux autorités pourquoi on souffre. J'ai arraché, je me suis battu avec le revendeur mais quand même j'ai arraché le maximum de CD et j'ai dit, il n'a qu'à aller se plaindre là où il veut mais ça au moins c'est ma propriété. Personne ne m'a suivi mais au moins j'ai arraché. Mais maintenant ça me fait rire quand je vois ... bon je sais que on ne nous aide pas à protéger nos œuvres, je ris tout simplement.

*P.N. : Existe-t-il un organe de défense des droits d'auteurs au Tchad?*

D.B. : (rire) Y a le bureau bureau tchadien des droits d'auteur. Moi je suis adhérent de la SECAM, société de droits d'auteur multimédia de droits d'auteurs en France. Pour, pour être membre adhérent, moi j'ai pris pratiquement six ans. J'ai payé mon adhésion, je justifie chaque année la production d'un film. J'avais une voix au départ. Après les diffusions on m'a confirmé comme adhérent, ils ont un terme, ils ont adhérent... un terme, un terme adhérent mais j'ai grimpé d'un niveau. J'avais 33 voix parce que quand il y a conseil d'administration, on m'invite. Mais je ne peux pas payer mon billet pour aller à Paris pour assister à une AG, donc je fais l'étude par Internet que j'envoie. Mais maintenant je suis adhérent confirmé et on m'envoie en bonne et due forme parce que le nombre de mes films sont diffusés où ils ont le soutien, de l'argent pour soutenir une production... me donne le droit d'avoir, moi, aujourd'hui je peux avoir 120 voix. Quand je vote ça fait 120, donc on me reconnaît, donc je ne suis plus stagiaire, je suis membre adhérent de la société, donc je peux, si aujourd'hui je je vais à une AG en France, je peux être président de SECAM puisque je peux me présenter. Non, j'en, j'en arrive.... Je dis, j'ai fait ça. Au Tchad comment ça s'est passé ? C'est une structure complètement administrative. C'est-à-dire ce n'est pas... c'est des créateurs. Qu'est-ce qu'on a à foutre avec le Ministère de la Culture qui crée une structure, qui nomme les gens par arrêté ou par décret et qui nomme les gens. On élit les membres du conseil d'administration et les membres du bureau du droit d'auteurs. Ils ne sont pas décrétés. C'est des gens qui n'ont même pas fait un film, comment ils peuvent défendre les films des gens. Les gens ne sont pas auteurs, ils n'ont jamais écrit un livre, comment ils peuvent défendre les gens qui écrivent les livres. Les gens qui n'ont jamais,... comment ils peuvent le faire. C'est pas de sujets administratifs. C'est une société et comme une société il doit avoir un conseil d'administration, il doit avoir un règlement intérieur qui doit évoluer. Avec l'ancien Ministre de la Culture française Christine Lagarde je ne sais pas si c'est elle, elle a voulu fédérer ça au Ministère de la Culture, mais c'était un combat, on reste indépendant. On fait des pétitions et tout, elle n'a pas pu parce que c'est des milliards que les gens encaissent. Les répartitions se font sur des bases de données exactes. Moi si j'ai dix films qui sont diffusés, mais c'est calculé. Sa diffusion en Chine, en Espagne tout ça. Une fois que c'est en l'air là, je dois avoir mes droits d'auteur et c'est versé sans contrepartie, sans écrire de lettre. Ici au Tchad c'est une structure administrative et dans sa structure actuelle



là, je parie ma tête ça ne va pas fonctionner pour la simple raison qu'aux états généraux de la communication le directeur de la télévision a mis au défi le bureau qui n'a pas réagi malheureusement. Il dit qu'il a des millions à donner aux auteurs, personne ne vient chercher, il reverse au Trésor. Nous auteurs, quand on écoute ça on a envie d'aller brûler le... Il faut mettre en place des fichiers, il faut mettre en place des structures de gestion, il faut mettre en place ceci. Au Cameroun ça fait un milliard et quelque où, l'année dernière, ils ont avoisiné pratiquement deux milliards à redistribuer entre les structures. Le directeur de la télévision a déclaré aux états généraux qu'il y a des millions qui dorment là chez lui. Il est obligé de reverser. C'est écouté, entendu par tout le monde quoi. Alors ce bureau là, tout simplement je crois que il faut mettre ça à la poubelle, organiser des élections où les auteurs vont désigner leurs représentants et mettre... C'est une société, c'est une société c'est pas un bureau administratif. Y a pas des arrêtés, c'est pas des décrets, on s'en fout. Si ça continue comme ça, on s'inscrit pas, les milliards vont en l'air et puis c'est tout.

*P.N. : Pour avoir réalisé « Daratt », Haroun Saleh a été élevé au rang de « Chevalier de l'Ordre National » de la République du Tchad et « Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres » de la République française. Qu'est-ce que de telles distinctions peuvent apporter, à ton avis, à un cinéaste ?*

D.B. : (rire). Ça ne peut apporter qu'un plus. Vous savez, comme dit le Président tunisien, on est des ambassadeurs itinérants et plénipotentiaires de la République du Tchad. Mais il faut définir qui est réalisateur, qu'est-ce qu'il a fait pour qu'il mérite ce rang d'ambassadeur plénipotentiaire de la République du Tchad. Un film réalisé qui sort du Tchad c'est plus qu'un ambassadeur n'est-ce pas ? Pour sortir, moi j'ai j'ai raté un festival parce que c'est un problème de passport. Je dois avoir un passport ne serait-ce que si c'est pas diplomatique, c'est le souhait de tout le monde. Un réalisateur reconnu comme moi j'ai réalisé tel nombre de films et que je suis en mesure de voyager à tout moment et présenter mes films, je dois avoir un passport diplomatique. Ne serait-ce qu'au niveau de passport il y a une discrimination. S'il est élevé à cet ordre là, c'est qu'il a un passport diplomatique. Quels sont les critères qui sont définis pour attribuer de telles distinctions. C'est tout à fait, anonyme, y a pas des règles, s'il y a des règles, les gens peuvent travailler pour accéder à ce poste là. Y a pas des règles qui sont définies. Qu'est-ce qui m'empêche moi d'aller présenter mon film à Biarritz, à San Francisco, à New York. J'ai des films. Mais si j'ai pas cet avantage comment je peux le faire. Définissons la règle de jeu : qui est réalisateur tchadien ? C'est comme ça j'ai parlé de l'annuaire des réalisateurs. Vous prenez Edouard Saily aujourd'hui, tapez sur Internet, Edouard Saily, vous voyez les films qu'il a réalisés. Bon je suis très modeste, prenez Bénélim, vous tapez, au moins j'ai deux ou trois qui sont mis, j'ai pas renouvelé mon truc mais quand même vous voyez. On peut faire l'annuaire des réalisateurs qui a fait... quels films sont filmés, quels sont les enjeux, quels sont les projets. Le Ministère des Affaires Etrangères du Tchad pour dire voilà, par un décret, les réalisateurs dont les noms suivent doivent mériter le passport diplomatique et donc de faciliter l'obtention de visas de voyage et de faciliter le voyage. Ça c'est un. Mais pour arriver à ça il faut définir les critères si ce n'est pas défini... là, je suis content pour le grand frère Haroun qui est élevé au rang de chevalier national mais moi j'ai réalisé un film. J'étais à Genève, le film a été diffusé, j'étais encore à Genève, j'ai gagné un prix, le Président envoie à Sarh chercher la personne que j'ai interviewée, il dépêche le Premier Ministre à Sarh, il l'emmène à N'djaména, il lui donne le tracteur, il donne de l'argent, moi on m'a ignoré. Mais qui a fait le film, c'est frustrant n'est-ce pas ? Parce que les règles ne sont pas définies. Mais s'il a vu là, quelqu'un a fait un film non ? Et le film quand je suis à Genève on dit, mais un film comme ça, là, est-ce que tu vas revenir au Tchad, je dis non, le Tchad c'est un pays démocratique. Moi qui porte la valeur de la démocratie à l'étranger on m'ignore dans mon pays. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que les règles ne sont pas définies et tant que les règles ne sont pas définies, ça fait des frustrations, ça ne marche pas. En tout cas je suis vraiment désolé, pour toute chose il faut vraiment définir les règles. Comme dit un de nos, mes consultants formateurs, il faut des outils. Pour chaque chose, il faut des outils. Il faut prévoir, voilà on va faire ça, on conçoit des outils, voilà, dans ce cadre là on formate les gens mais si on ne fait pas là bon, pour lui c'est bon mais... bon.

*P.N. : Que penses-tu de l'avenir du cinéma au Tchad ?*

D.B. : Moi je pense que c'est pas des sujets qui manquent. Le Tchad c'est un pays vierge complètement. Chaque matin qu'on sort c'est une histoire qu'on va raconter. Chaque rencontre qu'on a, c'est une histoire. Ne serait-ce que même à voir la structure même de notre ville, notre capitale N'djaména, c'est une histoire. N'djaména c'est quoi ? C'est une juxtaposition des quartiers ethniques. Pourquoi ça ? On ne peut pas en

parler, pourquoi ? On parle de l'unité, de grands mots, unité, unité, c'est quoi ? Puisque les gens se regroupent par, par ethnie. On veut, on veut quelle ethnie, quelle eth quelle unité pour quel développement ? C'est c'est un problème. Quand tu fais une faute, ne serait-ce que respecter l'autre. Ne serait-ce que pardon mon frère. On ne peut pas le faire. Mais les sujets là. Mais ne serait-ce que vous voyez N'djaména la circulation routière, c'est toute une série. Vous circulez dans N'djaména, non ? La circulation là on peut construire des séries sur ça. Dans les institutions on parle de corruption, le gouvernement a un programme de bonne gouvernance mais y a quoi dedans ? Y a un Ministère de moralisation, qu'est-ce que le ministère fait. Les projets, y a quoi dedans. Comment les projets sont gérés, quels sont les impacts des projets. C'est des sujets n'est-ce pas qui nous concernent. La cohabitation, c'est un sujet. Tolérance religieuse, ethnique, ça nous concerne. On a beaucoup de sujets. On est des chômeurs ignorés. Un minimum, la télévision nationale n'a pas besoin de payer un franc de programmes à l'extérieur pour diffuser. La télévision qui doit véhiculer nos valeurs nationales qui doit créer l'unité au sein de la République. Y a des compétences ignorées sciemment ou pas, mais on peut commencer par ça. Et quand on va faire ça, je crois que cette démocratie là va évoluer, mais dans ce contexte actuel où chacun...on laisse... Moi je peux faire un documentaire et demain tu vas voir que la ville va marcher. J'ai besoin seulement que la télévision diffuse, mais j'ai des films qui sont censurés. Mais il suffit que je fasse trente secondes pour que quelque chose, parce que je vois encore mes yeux, j'écoute. Je mets ça ...antenne... peut être que le directeur de la télévision part mais la population va se soulever. Mais on peut orienter ça autrement. Ce qu'on peut détruire, on peut utiliser pour construire. Et c'est ça qui va faire la valeur des réalisateurs. Il faut qu'on valorise, mais on définit quand même qui est réalisateur. Et ça je crois que la population en a besoin. Moi, dans le cadre de mon nouveau programme par exemple, je voyage à travers, quand même, le centre du pays. Mais vous arrivez dans un petit village les gens s'arrangent toujours à avoir un groupe. Ils captent la télé la télévision nationale. C'est ça. Quels programmes on leur propose ? Donc on est en chômage technique.

## **Entretien n°26**

**B. Philippe**

**Journaliste/réalisateur**

**Tchad et Culture – CEFOD / N'Djaména**

Entretien réalisé le lundi 08 juin 2009 à 12 heures 15 à la régie du CEFOD.

**Durée : 35 mn 16 s**

*P.N. : Quand tu remplis un questionnaire d'identité, quelle profession indiques-tu ?*

P.B. : Ben moi c'est Philippe B., je suis journaliste réalisateur au CEFOD. Je peux dire réalisateur.

*P.N. : La profession de réalisateur te fournit-elle des revenus suffisants pour vivre ?*

P.B. : Suffisant pour vivre, non je crois que là peut être ce serait prétentieux de dire que ça me permet de vivre parce que d'abord ce que tu reçois pour faire le travail en tant que tel...quelquefois tu es obligé de courir derrière des mécènes et des sponsors qui quelquefois sont réticents et c'est difficile vraiment de gérer ce que tu reçois comme petit financement pour faire un film, donc dire que ça permet de vivre, je crois que c'est un peu difficile.

*P.N. : As-tu une autre activité professionnelle ? Si oui, laquelle et quelle importance a-t-elle pour toi en termes pécuniaires ?*

P.B. : J'ai pas d'autres activités, sinon c'est par rapport à mon cahier des charge ici au CEFOD que je joue le rôle enfin... je suis journaliste qui rédige les articles dans le journal la revue Tchad et Culture et puis, je réalise des films documentaires et c'est toujours au CEFOD.

*P.N. : Quand as-tu commencé à faire tes films ?*

P.B. : Mais vraiment, c'est une longue histoire. Je suis, je crois ça fait une dizaine d'années aujourd'hui que j'ai commencé mon, véritablement mon premier fiction, mon premier film fiction, qui s'intitule « *Vivre comme toi* », c'est, je crois c'est en 2000. En 2000 que j'ai commencé avec le financement, je ne sais pas si j'anticipe sur votre question, avec le financement de de l'Agence de la Francophonie.

*P.N. : Quel a été ton parcours avant la réalisation de ton premier film ?*

P.B. : J'ai d'abord suivi une formation ici au Tchad, ensuite j'ai fait le tour ; j'étais en Egypte au Caire, après l'Egypte je suis revenu au Tchad, j'ai suivi des stages de réalisation de producteur ensuite j'étais à Yaoundé pour une spécialité en son, parce que le film c'est c'est aussi le son, c'est pas seulement les images et enfin j'étais à Abidjan et c'est là j'ai fini avec une maîtrise en communication. Oui, formation de base c'est la communication. Mais d'abord j'étais, la première formation de base c'était d'abord caméraman, han, donc je faisais de reportages.

*P.N. : Si tu avais à définir le genre de films que tu produis, que répondrais-tu ?*

P.B. : Par rapport à la qualité... Bon, moi je suis dans des documentaires, documentaires et fiction. Mais vous verrez que pour arriver à faire un soit documentaire ou un un film fiction, ça prend énormément de temps, ça nécessite des moyens, des moyens financiers mais c'est, c'est très difficile d'en avoir et c'est pas souvent qu'on est là dessus quoi.

*P.N. : Sur le plan cinématographique, le Tchad est très en retard par rapport à certains pays africains comme le Sénégal ou le Burkina par exemple. A ton avis, qu'est-ce qui justifie ce retard ?*

P.B. : Mais moi je sais pas en en quel domaine on n'est pas en retard. Bon, mais vous voyez, c'est un problème de volonté politique. Vous ne pouvez pas me dire que y a pas de l'argent pour faire des films dans ce pays. Si, y a de l'argent. Y en a beaucoup même pour faire beaucoup de films. Le Nigéria en Afrique ici est... je dirais même que après l'Inde c'est le Nigéria en matière de production de films. C'est l'absence de la volonté politique dans le domaine culturel. Vous irez vers les gens d'autres arts, ils vous diront que c'est difficile et si le théâtre par exemple, si le théâtre est difficile ça marche pas bien, comment imaginez-vous le cinéma ? Parce que le cinéma mobilise beaucoup de moyens, mais ces moyens moi je vous dis que au Tchad on, a ce moyen mais on ne voit pas la nécessité de l'orienter vers les la réalisation de films. Or, le film, un film réalisé dans un contexte comme le nôtre présenterait ce que c'est que le Tchad. Le film est le reflet d'un peuple, le film est le reflet d'un pays mais c'est pas le cas au Tchad. Nous, on a d'autres intérêts malheureusement et ça, je suis désolé de parler ainsi mais c'est terrible.

*P.N. : Mais en tant que réalisateur ne pourriez-vous pas prendre l'initiative de vous organiser afin de susciter des revenus pour vos propres productions avant de compter sur le politique ?*

P.B. : De faire comment ? Peut être que je n'y ai pas réfléchi mais tout de suite même je m'en vais vous dire que ça serait difficile par rapport au contexte parce que même si l'Etat ne peut pas débloquent des moyens directement pour investir, aider les réalisateurs à produire, mais il faut que que la politique générale auprès des entreprises de la place aille en ce sens, or c'est c'est pas du tout le cas. Si je vais demander un financement auprès d'une entreprise de la place pour faire un film parce que je sais que que sur le générique je je vais écrire son nom, mais mais le type il...l'entrepreneur il vous dira que le nom ça n'a pas d'importance parce que peut être que l'entrepreneur ignore et il y a pas de politique du côté de l'Etat pour pour faire pression entre guillemets sur sur ces entreprises de la place.

*P.N. : L'éducation africaine considère le père comme un repère, un modèle, une identité. Sur le plan cinématographique, qui sont tes pères ?*

P.B. : Oui. Mes repères, malheureusement je ne sais pas, c'est d'abord sur le plan...c'est dommage que je sorte du continent pour prendre mes repères en dehors, c'est pourquoi je dis malheureusement. Mais c'est Charlie Chaplin bizarrement et après lui c'est Ousmane Sembène. C'est un génie.

*P.N. : Crois-tu qu'en tant que cinéaste tchadien, le cinéma soit un moyen pour toi de porter la parole de tes concitoyens ?*

P.B. : Mais oui, c'est ce que je disais un peu plus haut. C'est vraiment un moyen. Parce que si je réalise un film ici au Tchad qui est projeté en Asie, en Europe ou bien en Amérique, mais je donne la parole à un peuple. C'est-à-dire quand le film sera vu, on dira mais tiens tiens, mais au Tchad y a telle telle chose qui se passe mais on ignore hein parce que sur le Tchad on entend que des des bruits de bottes, y a quelque chose qui se passe et ça, vraiment il faut encourager. Si on regarde mon film ailleurs on va dire, mais attendez, ce type là s'il fait un prochain film j'aimerais mieux participer et donc.

*P.N. : Au Tchad il n'existe pas un organe officiel d'appui financier à la production alors, peux-tu nous dire quelle a été la provenance du financement de tes films ?*

P.B. : Bon, mon film, mes films ont été financés ; y a un film qui a été financé par l'Agence de la Francophonie. C'est le tout premier d'ailleurs et les autres c'est les les organes de production de la place qui, avec des petits moyens comme je faisais allusion au Nigéria tout à l'heure finançaient mes films. Mais si vous voulez je les nomme c'est le Studio Présence et le SAVE de Sarh, notamment qui, par le biais de BELACD, ont accepté de de financer certains de mes films.

*P.N. : Quel a été le budget de production de chacun de tes films réalisés et quels ont été les financeurs ?*

P.B. : Bon, avec l'Agence de la Francophonie je crois que c'est pas un budget vraiment pour faire de film. Je devais chercher des compléments mais c'était difficile, donc j'ai essayé de faire avec comme on dit et je crois que c'est entre 15 et 20 mille. 15 et 20 non quand tu convertisc'est en cfa, non, moi je parle en termes de cfa. Entre 15 et 20 mille, millions. Pour le...oui. Bon, là j'ai pas directement le droit de regard sur le financement. Ma politique à moi c'est d'avoir la possibilité de produire, donc je laisse l'aspect finance au producteur. Vous voyez donc je ne sais pas combien ils ont investi pour faire le film, mais pour moi c'est de réaliser un film et je suis arrivé à réaliser, j'en ai fait deux comme ça. Oui bien sûr. Bien sûr, mais si je cherche peut être à trop savoir, peut être la porte me serait fermée, donc je ne cherche pas à entrer en profondeur. Mon mon souhait c'est d'avoir un film. Oui.

*P.N. : Pour chacun de tes films, y a-t-il eu un droit de regard de ces financeurs sur le contenu du scénario, sur les membres de l'équipe de tournage par exemple ou sur d'autres domaines ?*

P.B. : Bon par rapport au producteur, sur place, bon, y a eu quelques séquences qui ont été retouchées parce que ils ont jugé :: inutile de mettre ou de placer telle parole à tel endroit, donc j'ai eu à travailler un peu ces aspects là de ces films, mais avec l'Agence y a pas eu de pression. Même pas sur les finances, encore moins sur sur l'équipe technique.

*P.N. : On sait qu'il n'est jamais facile de boucler le budget d'un film, c'est vrai pour tous les réalisateurs, mais quelles sont les difficultés particulières que peuvent rencontrer les cinéastes africains et précisément les réalisateurs tchadiens dans la collecte de fonds nécessaire à la production d'un film ?*

P.B. : Mais, pour arriver à avoir un financement déjà c'est un problème. Vous parlez de collecte, c'est deux problèmes, parce que vous avez un film, quelqu'un qui accepte de, de financer votre scénario ou un projet de film, je ne sais pas, mais si vous vous allez vers d'autres, ils ont l'impression que le premier ou bien celui qui a déjà accepté de financer votre film est le... enfin le principal bailleur, donc ça ne sert à rien de...et du coup, tu peux te retrouver seulement avec un financeur parce que eux, ils se sentent un peu marginalisés par rapport à

leur coût. Mais moi personnellement, j'ai pas eu à vivre ces cas. J'ai trouvé des producteurs qui ont accepté faire le film et c'est tout.

*P.N. Les films tchadiens, bien que ne bénéficiant parfois pas du moindre soutien de leur pays d'origine sont qualifiés de « films tchadiens » à l'exemple du film de Haroun Saleh « Abouna » qui est franco-tchadien ou de son film « Daratt » qui est franco-belgo-autrichien. A ton avis, qu'est-ce qui justifie l'identité nationale d'un film ?*

P.B. : Oui. Je, je dirais que c'est le contexte dans lequel on tourne le film, le site, le comédien. Parce que un comédien burkinabé ne peut pas faire peut être les mêmes choses qu'un comédien tchadien. Même si le comédien burkinabé est professionnel parce qu'il a, il a appris la profession dans une école ; le comédien tchadien, lui peut être qu'il n'a pas vu une école de cinéma mais par rapport à son contexte, par rapport à sa culture, il te restitue ce qu'il est parce que moi je veux qu'il me restitue, moi en tant que réalisateur, je veux qu'il me restitue sa culture, ma culture, à travers le cinéma et ça du coup, je peux parler de cinéma tchadien.

*P.N. : Considères-tu qu'il existe au Tchad des « maisons de production » sachant qu'il n'y a pas de financement pour la réalisation des films ? Si oui quel est leur rôle ?*

P.B. : Bon, y a des maisons de production, je dirais plutôt vidéo, des vidéastes mais pas cinéma en tant que tel industrie. Mais ces maisons n'ont pas de moyens aussi pour vraiment produire ou bien faire ce qu'on appelle la délégation de la production parce que il faut que le le réalisateur avec son produit essaie de trouver un producteur peut être que il va se tourner vers une délégation si le producteur demande à ce que le financeur demande à ce que il y ait une délégation de production. Or, là, à ce niveau y a déjà un problème parce que si le le réalisateur présente... il n'a pas de financement, il est découragé, il laisse tomber et du coup celui qui doit assurer la délégation de production si le réalisateur ne vient vers lui, il... comment il va faire pour aller vers les financeurs, qu'il ait un produit sous la main, un projet de film sous la main pour aller chercher le financement pour la production, la réalisation de ce film. Mais là aussi c'est un problème et donc du coup sur la chaîne je dirais cinématographique ou bien de de la vidéo, tout tout devient compliqué.

*P.N. : Où trouves-tu le matériel de tournage, où envoies-tu les rushes de tes films tournés et où se fait le montage ?*

P.B. : Bon. Ici, ça peut se faire dans des maisons de production dont je ne sais pas si vous voulez que je cite, mais y a des maisons de production ici qui peuvent accepter de tourner le film et le monter sur place. Heum, mon premier film financé par l'autre je l'ai monté, je l'ai tourné ici, je l'ai monté à la télévision nationale. Les autres, j'ai monté à au SAVE et comment tu appelles... l'arc en ci ...Studio Présence et puis l'autre c'est à Soleil Production. Mais je dirais aussi que j'ai fait par rapport aux maisons de production ; la maison Soleil Production que je dirige a fait une coproduction des films avec, je crois, l'Agence de la Francophonie, UNICEF, Union Européenne pour un ou deux réalisateurs de la place.

*P.N. : Parle-nous de « Soleil Production ». Quelle est sa fonction ? Quels sont ses moyens techniques et financiers ?*

P.B. : Bon, le Soleil Production c'est deux, trois caméras, une petite régie, je dirai une petite régie qui fait des montages et bon les caméras c'est pour les reportages sur le terrain et ça nous permet avec les logiciels, de faire des montages acceptables des magazines qui sont diffusés par rapport aux commandes qu'on reçoit, qui sont diffusés sur la chaîne de la télévision nationale. Donc c'est une petite unité de production c'est pas un truc gigantesque.

*P.N. : Tu viens de dire que certains de tes films ont été produits par le « SAVE » qui est une maison de la mission catholique. Pourquoi le SAVE ? Est-ce parce que tu es chrétien catholique ?*

P.B. : Oui. Non, moi je ne peux pas voir les choses sous cet angle parce que si je rentre dans ce cadre c'est que je me confine. C'est sur la demande du SAVE que j'ai écrit le scénario et on a tourné. Je suis pas allé vers

l'institution pour proposer mon scénario mais c'est la maison qui m'a demandé d'écrire le scénario et puis que je tourne.

*P.N. : Quelles sont les conditions exigées pour tourner un film au Tchad ? Faut-il obtenir une autorisation ? Dans ce cas, à qui s'adresser pour obtenir cette autorisation et quels sont les documents à fournir ?*

P.B. : Bon il faut, il faut. Oui tout à fait. Il faut une autorisation de tournage au niveau du Ministère de la Culture. Mais je vous assure que pour avoir cette autorisation, l'administration va vous faire traîner et je sais pas pourquoi (rire) ils ils vous feront tourner ces agents, je sais pas peut être que ils veulent tu leur donnes, glisses quelque chose, je comprends pas, mais ça, ça n'aide pas à faire avancer le travail. Moi je préfère que tu me délivres l'autorisation, que je fasse mon travail et c'est au vu de ce ce fruit là, si j'ai le reliquat, je peux venir dire : Monsieur voyez, votre autorisation m'a permis d'avoir accès à tel ou tel site, j'ai pas grand-chose mais vous prenez ceci, c'est pas une corruption. Parce que si je donne en amont c'est une corruption. Donc vous pouvez vous donner mais c'est difficile, mais y en a qui comprennent quand même, mais c'est difficile.

*P.N. : Il n'existe pas à l'heure actuelle de salles de cinéma au Tchad. Que penses-tu de l'idée de création d'une salle au Tchad ?*

P.B. : Ça va être très difficile. Ça va être très difficile avec le phénomène, ce que j'appelle le phénomène des ciné-clubs, des projections de films de toutes sortes qui pullulent les quartiers et qui détruit la jeunesse. Parce que si y a des salles, si y a des salles de projection officielles, ça va permettre un suivi, or ce qui se passe présentement dans les les ciné-clubs, vous voyez, c'est désolant et personne n'a le droit de regard sur ce qui se passe parce que, je sais pas, c'est c'est du laxisme, je sais pas mais c'est grave. Moi, je dirais que c'est difficile parce que y a des DVD qui ont presque remplacé des bandes, mais cela n'exclut qu'on ait une ou deux salles de cinéma parce que, présentement, y a pas, y a pas du tout une salle de cinéma au Tchad, peut être que au CCF, au Centre Culturel Français qui projette des films. Maintenant peut être Centre Culturel Baba Moustapha, mais c'est dommage.

*P.N. : Je viens d'apprendre que le Président de la République a donné l'ordre de réhabiliter trois salles de cinéma de N'Djaména à savoir le Sherazade, le Rio et la Normandie. Qu'en penses-tu de cela ?*

P.B. : Rio...Le Président il a toujours parlé, mais moi je suis Judas... ou bien c'est pas Judas. Je voudrais voir... Thomas, Saint Thomas plutôt. Oui je voudrais voir encore avant de croire.

*P.N. : Où sont diffusés tes films sur le territoire national à ta connaissance ?*

P.B. : Y a un de mes films qui a été primé à Paris j'ai été nommé prix Roberval pour un film documentaire. Un pneu à pneumatique. Un pneu qui nourrit, un pneu qui nourrit. (Rire) Oui. Ben ... c'est en 2000 je crois en 2002. Bon, le film parle des jeunes qui luttent contre le parasitisme social. Ils refusent la mendicité et ils veulent se prendre en charge en faisant de petits métiers, notamment en opérant des pneus des pneumatiques pour récupérer la ferraille et fabriquer ce qu'on appelle « ganoune », oui, la petite cuisinière, et ça leur procure des revenus pendant les vacances et ça leur permet de payer leur scolarité, de louer même des maisons et se prendre en charge en fait.

Bon, chaque année l'Université de Compiègne lance un avis de concours pour des réalisateurs et j'ai essayé de présenter ce produit et ça été nommé, ça m'a vraiment fait plaisir.

Bon y en a un qui a été diffusé sur Télé Tchad et les autres dans des maisons de production, maisons de culture et production et puis d'autres sont utilisés pour sensibiliser par rapport à l'alcool par rapport à la prostitution ainsi de suite.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelquefois de participer à des projections de tes films ?*

P.B. : Mais oui. Le Centre Emmanuel a projeté un de mes films il y a eu de débats autour. Le Centre je ne sais pas, la bibliothèque après CCU, le CCU a projeté deux de mes films, je crois y a eu aussi des débats. Y a une organisation, je ne me rappelle plus le nom, mais qui a projeté mes films ici au CEFOD, y a eu y a eu également des débats. C'est des films qui, lorsqu'ils sont projetés, y a toujours de débats. Oui.

*P.N. : Si oui, intervient-tu avant la projection ou après la projection lors des débats ?*

P.B. : C'est généralement après la projection du film.

*P.N. : Si tu intervient au cours d'une introduction, qu'est-ce que tu considères comme important de dire au public ?*

P.B. : Comment arriver à faire un produit. Et pourquoi j'ai choisi un personnage principal avec de tels ou tels comportements.

*P.N. : Comment analyses-tu les réactions du public ?*

P.B. : Généralement les réactions ont été positives. Y en a qui m'ont dit, mais le film ne doit pas s'arrêter à ce niveau, mais il fallait continuer et il faut que je fasse un film parlant de tel, beaucoup de propositions, mais je leur dis que je me bute au problème de financement.

*P.N. : Comment sont distribués tes films en Afrique, hors du Tchad ?*

P.B. : Non la, j'avoue que je ne peux pas parler de distribution. Non, y a des pirates (Rire). Y a des pirates et j'ai pas un film qui a été distribué. Oui.

*P.N. : En Afrique, le public a rarement les moyens d'acheter des copies légales de films. Quelle est ta réaction à ce phénomène ?*

P.B. : Mais c'est ça justement, c'est pourquoi je dis, moi je préfère un produit de bonne qualité que de copier. Ça il faut que les consommateurs arrivent à comprendre et ici au Tchad c'est difficile. C'est difficile de leur faire comprendre. Je vous donne un exemple. J'ai sorti un album musique, je fais de la musique aussi. J'ai sorti un album. Les gens pré ont préféré acheter, les gens que je connais bien et qui ont préféré acheter le roots, l'original pour aller multiplier et ils me disent, bon, mais eux ils n'ont pas de moyens pour acheter les originaux, donc ils préfèrent copier. Je vous parle d'une cassette audio. Alors, pour le film comment ça serait. Et donc, du coup, moi je dis, je préfère attendre quand moi je vais tomber une maison, une bonne maison de production je veux, je vais lancer mes films sur le plan national et international. C'est ça qui me bloque au fait.

*P.N. : Existe-t-il un organe de défense des droits d'auteurs au Tchad ?*

P.B. : Bon, il semble que cette maison vient de voir le jour, mais je sais pas qu'est-ce que cette maison fait concrètement pour défendre les artistes ; franchement, j'ai pas d'information là-dessus. Mais il semble que y a une maison qui vient de voir le jour. Une maison de droits d'auteurs.

Vous savez, y a trois ans, on a tenu une réunion pour pour ce bureau là. Et en principe c'est bureau qui doit mettre sur pied des commissions pour que ça marche. Maison a élu le bureau, les gens je ne sais pas, je ne sais pas ce qu'ils font mais ça m'énerve de te parler comme ça.

*P.N. : Pour avoir réalisé « Daratt », Haroun Saleh a été élevé au rang de « Chevalier de l'Ordre National » de la République du Tchad et « Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres » de la République française. Qu'est-ce que de telles distinctions peuvent apporter, à ton avis, à un cinéaste ?*

P.B. : Ça fait honneur à notre pays. Ça fait vraiment honneur à notre pays et les autorités doivent se dire : mais tiens si Haroun est monté jusqu'à ce rang, c'est pas seulement au Tchad, parce que si c'est au Tchad c'est le fils du pays mais en France, il faut qu'on essaie de regarder du côté du cinéma et d'autres réalisateurs qui émergent. Parce que lui il a eu cette chance d'avoir de producteur, d'avoir des distributeurs qui ont des journalistes derrière qui ont fait de tapage et ça a marché. Mais je suis persuadé que si si on a des moyens nous autres, des réseaux, nous allons aussi faire parler du Tchad. Ben oui, tout à fait.

*P.N. : Que penses-tu de l'avenir du cinéma au Tchad ?*

P.B. : Ha ! Cinéma au Tchad. Ça va être difficile surtout dans le domaine de la distribution. Si on arrive à juguler le problème de la production pour les producteurs, il va se poser aussi un problème de distribution si on ne met pas de barre pour empêcher le piratage. Or, vous le constatez vous-mêmes est-ce qu'il y a des gens qui sont capables de faire le travail pour ceux qui vont pirater. Mais je garde l'espoir tout de même.

## **Entretien n°27**

**Nagriam Yohoyam**  
**Réalisateur tchadien**  
**N'Djaména / Ouaga**

Entretien réalisé le Mardi 21 Juillet 2009 à 09 heures 21 à l'Espace Vert Avenue Kondol

**Durée : 35 mn 08 s**

*P.N. : Quand tu remplis un questionnaire d'identité, quelle profession indiques-tu ?*

N.Y. : Bon, généralement dans les papiers que je remplis je mets toujours ma profession c'est réalisateur. Oui.

*P.N. : La profession de réalisateur te fournit-elle des revenus suffisants pour vivre ?*

N.Y. : Bon, disons, au Tchad comme vous le savez c'est pas aussi facile mais actuellement comme j'ai un petit heu petit truc à côté c'est-à-dire je gère un petit boutique là à la maison qui me permet de subvenir à mes petits besoins, quoi.

*P.N. : Quand as-tu commencé à faire tes films ?*

N.Y. : Bon c'était en 2004. Et la, oui... la première sortie de mon film ... c'est le film est sorti en 2005. Oui.

*P.N. : Quel a été ton parcours avant la réalisation de ton premier film ?*

N.Y. : Bon, le parcours, vous voulez dire par là ? Oui, bon, scolaire...après le bac, d'abord j'ai voulu entrer à l'université et comme c'était pas facile et tout, e me suis retourné vers le cinéma parce que le cinéma avant même de commencer j'étais avec un ami de nom Abdelmoutelib, c'est un gars qui a d'expérience plus que la mienne parce que il était d'abord au niveau de Télé Tchad. C'est lui qui m'a appris à manipuler, comment on appelle ça ? Oui, la caméra ; c'était avec le VH entre temps c'est, voila, le VHS et après ça je... c'était comme ça que le vocation est partie quoi.

*P.N. : Si tu avais à définir le genre de films que tu produis, que répondrais-tu ?*

N.Y. : Bon, généralement, mes films c'est plus dramatique. Voila. Donc c'est genre film dramatique, quoi. Fiction et le genre c'est dramatique. Oui.

*P.N. : Sur le plan cinématographique, le Tchad est très en retard par rapport à certains pays africains comme le Sénégal ou le Burkina par exemple. A ton avis, qu'est-ce qui justifie ce retard ?*

N.Y. : Bon, le problème du Tchad à ce point, je crois que c'est d'abord ...c'est au niveau de la production parce que je prends mon cas personnel ; après :: avoir tourné le film « Pour un veau » et l'autre film en 2008 sur les enfants « Les fonctionnaires de rue de 40 mètres », j'ai déposé un peu partout pour avoir le financement pour un autre film mais le problème vient d'abord de ce point que je nomme ici le financement en tant que tel. Donc, moi je pense que le problème de cinéma tchadien c'est pas seulement au niveau de



financement mais nous mêmes quelquefois on ne donne pas beaucoup de volonté parce que, les films maintenant de nos jours c'est pas chercher de gros financements pour pouvoir tourner un film. Avec l'histoire de numérique, je crois que avec de petits moyens on peut déjà réaliser de film. Je crois qu'à ce niveau, franchement, il faut qu'on se donne nous mêmes de la volonté et le financement je crois que ça vient après, donc c'est question de motivation je crois et :: et pour moi c'est ça, quoi.

*P.N. : L'éducation africaine considère le père comme un repère, un modèle, une identité. Alors sur le plan cinématographique, qui sont tes pères ?*

N.Y. : Oui. Bon (rire) franchement c'est une question aussi délicate, mais moi je me réfère beaucoup à Noudjialbaye Ngarndidono parce que d'abord c'est lui que, dans le domaine professionnel, quand je parle du cinéma, c'est lui qui est mon maître et il m'a beaucoup appris des choses concernant le cinéma, donc je me réfère beaucoup à Noudjialbaye Ngarndidono, quoi.

*P.N. : Crois-tu qu'en tant que cinéaste tchadien, le cinéma soit un moyen pour toi de porter la parole de tes concitoyens ?*

N.Y. : Oui je crois que d'abord si on voit un peu le contexte de cinéma tchadien et notre public d'abord, le public tchadien, c'est un public qui aime le cinéma, généralement les films africains et en particulier les films tchadiens. Et je crois que c'est un moyen aussi. Un moyen de pouvoir toucher ce public. Le cinéma est vraiment un...comment on appelle ça, catalyseur, qui permet de toucher son public et d'apporter le message, quoi. Donc moi en tant que cinéaste je crois que, avec ce que je suis en train de voir, par exemple l'engouement que le public apporte quand je projette mon film, quelque part ça me dit tout de suite que vraiment c'est un vecteur très important pour passer la communication.

Oui, bon, juste le cinéma, d'abord, un, le cinéma c'est...elle n'a pas de frontière et aujourd'hui on peut retrouver des films tchadiens facilement au Nigéria et même au-delà de l'Afrique et pour des gens qui connaissent pas le Tchad, par exemple quand j'étais parti au niveau du Niger, le film a été passé mais y a un qui m'a interpellé à la sortie pour me dire que vous avez aussi des verdure comme ça au Tchad, nous on pensait que le Tchad là c'est un pays désertique etc. donc le cinéma en tant que tel est le moyen de faire vendre l'image de notre pays au-delà des frontières africaines, quoi.

*P.N. : Au Tchad il n'existe pas un organe officiel d'appui financier à la production alors peux-tu nous dire quelle a été la provenance du financement de tes films ?*

N.Y. : Bon d'abord, comme vous venez de dire, c'est pas facile d'avoir le bon...y a pas des structures adéquates ou bien des structures mises par l'Etat pour le financement des œuvres cinématographiques au Tchad, et nous, par exemple, on passe généralement par des ambassades ou des institutions qui sont ici dans le cadre de leur travail, ils ont besoin aussi de supports cinématographiques pour faire passer le message et tout, quoi, et moi personnellement, mon premier film, c'était l'Ambassade des Etats Unis au Tchad qui m'a financé, qui a financé le le le projet de réalisation de ce film. Voila. Et le deuxième film, comme c'est un film qui porte sur l'exploitation des enfants domestiques, ça a trait avec comment on appelle ça, avec le domaine d'intervention de l'UNICEF, c'était comme ça que Soleil Production a intervenu pour financer l'autre film. Oui.

*P.N. : Quel a été le budget de production de chacun de tes films et en particulier de tes films « Pour un Veau » et « les Fonctionnaires de la rue de 40 mètres » ?*

N.Y. : Bon le premier film, le budget, le montant de financement octroyé par l'Ambassade des Etats Unis, c'était quatre millions cent mille francs cfa. Pour le second film ça c'est pour le film intitulé, le titre c'est « Pour un veau », ça parle des enfants domestiques, pardon, des enfants bouviers. C'est un pratique qui se passe aussi à l'insu de beaucoup de gens vers le sud du pays. Et pour le deuxième film qui est intitulé « Les fonctionnaires de rue de 40 », c'est un film qui parle sur l'exploitation des enfants domestiques au Tchad et c'est financé par l'UNICEF à hauteur de six millions cinq cents mille francs cfa.

*P.N. : Pour chacun de tes films, y a-t-il eu un droit de regard de ces financeurs sur le contenu du scénario, sur les membres de l'équipe de tournage par exemple ou sur d'autres domaines ?*

N.Y. : Bon, d'abord pour procéder à la convention, faudrait que le porteur du projet dépose d'abord le dossier qui fait ressortir le contenu du film et le charge du film et, comment on appelle ça, l'intention du réalisateur, pourquoi il veut réaliser ce film et qu'est-ce qu'il attend... le résultat escompté du film et tout et aussi le nom des techniciens etc. avec le studio où le film sortira, des trucs comme ça. Et après, à la sortie de film, c'est vrai le producteur c'est-à-dire ceux qui nous donnent le financement, ils ont droit sur le regard : où est-ce que le film part et le film... est-ce que le film est parti là où le réalisateur ou le producteur se sont entendus avec le bailleur et tout, donc ils ont un œil pour regarder tout ça, quoi.

Bon, moi personnellement, non parce que d'abord quand je viens je leur dis que voilà y a... un film c'est d'abord un truc artistique et moi le côté artistique j'aime pas trop à ce que on me dicte, parce que un réalisateur, un cinéaste c'est d'abord c'est ... (sourire) comme moi j'ai l'habitude de dire, c'est un dieu de son univers, donc quand il crée un univers c'est pour que l'univers ressemble à ce que lui il veut, donc moi généralement de ce côté je n'ai pas beaucoup... bon y a pas de critique provenant de mes bailleurs.

*P.N. : On sait qu'il n'est jamais facile de boucler le budget d'un film, c'est vrai pour tous les réalisateurs, mais quelles sont les difficultés particulières que peuvent rencontrer les cinéastes africains et précisément les réalisateurs tchadiens dans la collecte de fonds nécessaire à la production d'un film ?*

N.Y. : Oui. Oui c'est vraiment pas facile comme vous venez de dire, c'est pas facile de boucler tout les fonds. Par exemple moi personnellement j'ai demandé onze millions de francs cfa à l'UNICEF pour la réalisation de ce film. Finalement, je suis obligé de :: revoir certaines dépenses pour revenir à six millions cinq cent mille parce que à part l'UNICEF y a pas d'autres institutions qui se sont manifestées pour venir en aide pour réalisation pour le projet. Donc c'est pas facile comme vous venez de dire de pouvoir réunir le budget prévisionnel. Voilà.

Moi personnellement l'Ambassade de France :: je n'ai jamais déposé un projet là-bas à l'Ambassade de France ni au niveau de l'Union Européenne sinon par l'intermédiaire de une de collègues de nom, Gréta qui m'a mis en contact avec Olivier Ki-zerbo ; on a beau discuter, c'est l'Union Européenne, oui, on a beau discuter avec lui parce que c'est lui qui est en charge du service culturel donc il a vu au départ parce que c'est un truc qui parle des droits de l'homme, de la paix etc. c'est une série de films, le projet l'a intéressé et par après y a un truc, un projet lancé par l'Union Européenne dénommé PASILD qui s'occupe de ces volets, donc il m'a plus poussé vers cette structure, mais malheureusement avec PASILD c'est pas facile. On te demande le quota de verser 10 000 francs du budget etc. et vous savez, étant réalisateur indépendant, c'est pas aussi facile de réunir ces sommes pour pouvoir postuler au financement, quoi.

*P.N. : Les films tchadiens, bien que ne bénéficiant parfois pas du moindre soutien de leur pays d'origine sont qualifiés de « films tchadiens » à l'exemple de « Abouna » qui est franco-tchadien ou de son film « Daratt » qui est franco-belgo-autrichien. Qu'est-ce qui justifie l'identité nationale d'un film ?*

N.Y. : Bon, d'abord l'identité nationale d'un film, par exemple pour moi, je dis ça vient d'abord de l'origine du réalisateur, par exemple moi étant tchadien, même si mon film n'a pas été financé par l'Etat tchadien, quelque part, si mon film arrive, d'abord on cherche à savoir l'origine du réalisateur le réalisateur vient d'où ? Donc forcément, je suis tchadien, donc là le film est directement sans toute arrière pensée le film est classé film tchadien. Donc, d'abord le film fait directement allusion à son réalisateur. Voilà.

*P.N. : Considères-tu qu'il existe au Tchad des « maisons de production » sachant qu'il n'y a pas de financement pour la réalisation des films ? Si oui quel est leur rôle ?*

N.Y. : Bon, moi, heu, si on parle de maison de production dans d'autres pays c'est des maisons qui prennent des projets et qui cherchent eux-mêmes le financement, toi le réalisateur, toi tu viens, tu déposes ton projet. Quelquefois toi tu viens avec le scénario, quelquefois c'est pas ton scénario et que c'est un scénariste qui vient avec le scénario, on voit, on t'appelle, on te dit voilà, toi cinéaste, réalisateur, nous on a un projet, tu viens, tu nous réalises ça et voilà c'est ça. Mais à mon avis ça ici au Tchad ça n'existe pas vraiment quoi. Mais y a aussi des studios qui font des choses impeccables comme studio SAVE de Sarh et je crois que même s'ils n'ont pas

assez de moyens financiers pour parvenir à réaliser assez de films, ils font de leur mieux et je crois que c'est l'unique studio au Tchad que je...je pense que ils font de leur mieux.

*P.N. : Où trouves-tu le matériel de tournage, où envoies-tu les rushes de tes films tournés au Tchad et où se fait le montage ?*

N.Y. : Oui. Bon, moi pour mon premier film, j'ai loué le le matériel avec le studio SAVE de Sarh, le montage a été fait à Sarh et le rush, comme tu dis, est stocké dans les données de service de données cinématographiques de SAVE à Sarh. Et le deuxième film, « Pour un veau », bon, compte tenu de budget que j'ai revu, pardon, pour le deuxième film, « Les fonctionnaires de rue de 40 », voilà donc :: je suis obligé, compte tenu de budget que je suis obligé de voir en baisse, je fais appel à la télévision nationale tchadienne qui m'a donné le matériel de tournage ; le montage a été fait ici pour le premier partie, la deuxième partie a été fait en Italie avec le studio de Monsieur Fabricio Colombo l'ex-directeur de SAVE de Sarh et l'autre, le rush c'est au niveau de de l'Italie parce que ici les conditions de garder, franchement c'est pas aussi... c'est pas facile.

*P.N. : Parle-nous du « SAVE » ou du « Mango Films Production ». Quelle est sa fonction ? Quels sont ses moyens techniques et financiers ?*

N.Y. : Bon. Bon Mango films, tu sais que c'est la maison qui distribue mon film, mais je n'ai pas beaucoup de renseignements les concernant. Mais SAVE je peux dire que SAVE d'abord son rôle c'est très important pour la sensibilisation de nos population en ce qui concerne l'éducation à la vie sociale puisque, son nom même l'indique, c'est un service audiovisuel pour l'éducation. Et elle, depuis sa création, je crois c'est si je ne me trompe pas depuis 87, elle a beaucoup réalisé des films. Des films qui ont voyagé un peu partout et qui ont fait parler du Tchad et à travers l'international : par exemple « Sauce rouge » avec son prix gagné à Ouaga et tout en 2000, je crois en 2005, quelque chose comme ça et je crois que sur ce domaine de réalisation, ils ont beaucoup fait. Le moyen financier parce que le SAVE eux-mêmes, elle-même ne dispose pas de fonds propres à elle. Quelquefois, pour la réalisation, elle a le matériel de tournage, le studio de montage et tout, elle en dispose mais concernant le financement elle fait toujours recours au BELEC BELACD<sup>22</sup> Tchad, c'est une institution catholique qui a son siège à Sarh. Donc c'est elle qui intervient dans ce domaine financier pour combler certaines vides quoi.

*P.N. : Quelles sont les conditions exigées pour tourner un film au Tchad : Faut-il obtenir une autorisation ? Dans ce cas, à qui s'adresser pour obtenir cette autorisation et quels sont les documents à fournir ?*

N.Y. : Non, en général, bon, avant c'était avec le Ministère de la Culture, on demande l'autorisation à la direction ... l'autre là direction c'est SACA, service d'action culturelle et artistique. Mais maintenant avec le structuration du Ministère et tout, il faut passer par le service des arts et de cinéma ; elle te donne un papier pour que tu puisse aller voir le Ministère, c'est la communication, c'est au niveau du Ministère de la Communication qu'on te délivre l'autorisation pour pouvoir tourner en toute légalité. Et concernant les dossiers à fournir, il faut d'abord déposer ton cv, ton filmographie, ton scénario écrit plus le résumé du film, l'intention du réalisateur, le provenance de tes ressources :: financiers je crois. Dernièrement on m'a demandé, mais avant c'est des choses qu'on ne demandait pas et je crois c'est tout quoi.

*P.N. : Y a-t-il eu parfois des refus ? Pour quels motifs ?*

N.Y. : Oui, bon, d'abord eux ils justifient au niveau de...justifient, quelquefois c'est par rapport à l'intention du réalisateur, ou bien le résumé, s'ils voient que le film heu traite des sujets qui ne collent pas bien au Gouvernement, c'est pas facile d'avoir l'autorisation, donc quelquefois on te demande de revoir d'abord ton scénario ; si oui, si tu acceptes, ok, mais si tu tu refuses y a pas aussi de l'autorisation.

---

<sup>22</sup> Bureau d'Etudes et de Liaison des Actions Caritatives et de Développement

*P.N. : As-tu déjà été victime une fois de cette mesure ?*

N.Y. : Oui. Bon, pas en tant que tel parce que je...entre temps c'était à Sarh. Le premier film c'était à Sarh j'ai réalisé à Sarh et à Sarh :: ils ne m'ont pas posé de problème, mais quand le film est sorti, je suis venu projeter le film au niveau de :: Centre Catholique Universitaire ici à Sabangali. A la sortie de projection, y a deux gars qui sont venus me demander de les suivre dehors et quand je suis parti je pensais que c'était des spectateurs qui veulent aussi...qui veulent savoir des choses par rapport au film projeté. Mais quand je suis sorti, on me dit où est l'autorisation...ton autorisation de projection. Je dis, non mais on n'a pas besoin de l'autorisation pour projeter le film sinon c'était, l'autorisation qu'on demande c'est demander le local, si on nous donne le local on vient, on projette. On me dit, bon, voilà si c'est ça il faudrait que je les suis, je monte dans la voiture on vient quelque part. ce que j'ai refusé catégoriquement. Et finalement quand ils ont vu que les gens viennent, ils m'ont laissé, ils sont partis. Moi, de peur je suis parti craignant ma vie, je suis parti chez une amie française de nom Michelle Lopito passer la nuit là-bas. Entre temps les affiches que j'ai mis un peu partout pour le second, bon, pour la sortie officielle qui devait être au niveau... qui devait devrait se passer au niveau de Baba Moustapha, ils sont venus déchirer les affiches là un peu partout et tout, ils sont même partis à la maison. Par comment, je ne sais pas ils ont trouvé la maison, ils sont partis à la maison. J'étais pas là. Donc l'amie en question, la secrétaire, m'a aidé à traverser le fleuve, je suis parti au Niger entre temps y avait un ami réalisateur nigérien qui faisait aussi, qui tournait aussi une série télévisée nigérienne, quand je suis parti, il m'a pris avec lui comme deuxième assistant réalisateur, j'ai passé cinq mois là-bas. Toujours l'amie d'ici me dit que franchement il fallait pas que je rentre comme ça, il faudrait d'abord qu'elle voie avec l'Ambassade des Etats Unis puisque c'est eux qui ont financé et tout s'il est bon de rentrer ou pas. Donc du Niger je suis parti au Cameroun j'ai passé neuf mois au Cameroun, et de là j'ai appelé l'ambassade, on me dit que c'est bon, il faudrait que je rentre et c'est comme ça je suis rentré en 2006.

*P.N. : Il n'existe pas à l'heure actuelle de salles de cinéma au Tchad. Que penses-tu de l'idée de création d'une salle au Tchad ?*

N.Y. : Je crois que c'est très très, très, très, bon. Il suffit seulement de faire un tour dans les quartiers pour voir combien de :: combien de tchadiens s'intéressent vraiment aux films. Pas seulement aux films tchadiens mais aux films en général. Et y a aussi des gens qui veulent venir voir des films dans des situations très confortables et tout et c'est pas facile et de nos jours à N'djaména de trouver des coins comme ça si ce n'était pas le CCF ou bien Baba Moustapha et le centre que je vois qui se naissent un peu partout dans les quartiers avec le projet de SCAC, la mairie quelque chose, et autre. Donc, je crois que vraiment il est très important, il est très important que l'Etat ou bien les partenaires les entrepreneurs qui ont les moyens, qu'ils essaient de voir de ce côté, parce que c'est ça qui fait la promotion d'abord du cinéma et c'est ça qui donne de l'engouement au public de revenir dans les salles comme autrefois avec le cinéma Vog etc etc.

*P.N. : En dehors du CCF et peut-être du CCU, où sont diffusés tes films sur le territoire national à ta connaissance ?*

N.Y. : Oui. A ma connaissance... Dans les salles ou bien. Dans les salles à part le CCF, le CCU je crois que une fois ils ont projeté au niveau de Almouna aussi, et :au niveau de l'ambassade, dans la salle de réception au niveau de l'Ambassade des Etats Unis au Tchad.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelquefois de participer à des projections de tes films au Tchad ?*

N.Y. : Oui. Une fois à l'Ambassade des Etats-Unis, deux fois pardon à l'Ambassade des Etats Unis et au niveau de CCU, Centre Catholique Universitaire.

*P.N. : Si oui, intervient-tu avant la projection ou après la projection lors des débats ?*

N.Y. : Oui j'interviens d'abord avant la projection pour d'abord amener le public à comprendre... dans le bain du film. Les expliquer le résumé bref du film. Que le film parle de ça et que, voilà, l'intention c'est de ça. Et une fois finir avec ça, une fois finir avec l'explication, le film passe et après c'est des... ce qu'on appelle généralement causerie débat quoi, avec le public.

*P.N. : Quand tu intervies après, quels sont les thèmes le plus souvent évoqués ?*

N.Y. : Oui. Bon, il arrive à ce que le public me demande d'abord qu'est-ce qui m'a poussé à réaliser ce film et après ça, le sujet, traité dans le film, est-ce que c'est une réalité ou... voilà. Après ça, le public demande à savoir l'acteur principal ou l'acteur secondaire est-ce que le gars... vraiment est-ce que c'est un comédien ou bien je l'ai pris dans le tas ou qu'est-ce... qu'est-ce qui l'a motivé à venir tourner le film, ou bien voilà c'est des questions qui arrivent le plus souvent quoi.

*P.N. : Comment analyses-tu les réactions du public ?*

N.Y. : Oui quelquefois quand, bon, vous savez le film dramatique ça quelquefois, ça (rire) dégénère et, heu, ça met quelquefois les expats, les spectateurs en colère. Par exemple, pour mon film « *Pour un veau* », y a un qui me dit, mais non, non, mais ce que tu as montré dans le film c'est pas vrai, est-ce que vraiment les Sara vendent leurs enfants à 3000 ou 4000 francs :: tu vois quelquefois c'est des colères éprouvées par certains spectateurs et j'arrive quand même à les faire savoir que c'est une réalité c'est une réalité qui se vit malheureusement, et voilà c'est ça quoi.

*P.N. : Comment sont distribués tes films en Afrique, hors du Tchad ?*

N.Y. : Bon hors du Tchad, en Europe actuellement c'est le studio de Monsieur Fabricio Colombo qui s'occupe de la distribution en Italie et ici au niveau du Tchad c'est le stud, bon c'est Mango Production qui s'occupe de ça.

*P.N. : En Afrique, le public a rarement les moyens d'acheter des copies légales de films. Quelle est ta réaction à ce phénomène ?*

N.Y. Oui parce que le problème du Tchad vient simple...à côté ici, vient d'à côté, ici, du Nigéria. Par exemple, en juin je suis parti à Kousseri pour faire mes courses, je suis entré au marché, à ma grande surprise j'ai vu un lot de CD de de mes films qui est en vente à Kousseri alors que même moi ici à N'djaména, par exemple « *Le Trousseau* », à part l'UNICEF et à part deux copies que je possédais, le film n'est pas vu ailleurs. Même dans les salles qui existent ici à N'djaména tel que le CCF et autres, donc on attend novembre, en novembre pour pouvoir procéder à la sortie officielle du film et là, à ma grande surprise le film est déjà sur le marché à Kousseri. Le deuxième film et aussi le premier film, « *Pour un Veau* ». Donc le problème du public tchadien, vous savez le public tchadien, d'abord nos films, quand ça sort sur le CD et le DVD puisque la duplication même des films, c'est pas facile, ça se fait avec un budget un peu colossal par rapport à nos budgets à nous, donc on les vend généralement à 5000 à 2500 et autres et le public tchadien c'est le public qui, excusez-moi le terme, mais qui veut le truc peu, à leur bourse, quoi, c'est-à-dire les mille francs et les cinq cent, donc ils sont obligés de faire recours vers ce qui vient de du Nigéria, les CD et autres qui vient du Nigéria piratés là voilà. Oui.

*P.N. : Existe-t-il un organe de défense des droits d'auteurs au Tchad? Si oui, remplit-il ses missions ?*

N.Y. : Oui, ça vient d'être mis sur pied ; moi personnellement je ne suis pas encore adhéré à ça, mais je crois que d'ici peu je chercherai à entrer en contact avec eux voir quelles sont les possibilités et comment ils font pour protéger nos œuvres.

*P.N. : Ce bureau remplit-il ses fonctions ?*

N.Y. : Bon, pour le moment comme je n'ai pas encore de renseignements ou des informations les concernant, je ne peux pas dire plus.

*P.N. : Pour avoir réalisé son film « Daratt », Mahamat Saleh Haroun a été élevé au rang de « Chevalier de l'Ordre National » de la République du Tchad et « Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres » de la République française. Qu'est-ce que de telles distinctions peuvent apporter à ton avis à un cinéaste ?*

N.Y. : Oui.Oui, bon, d'abord un cinéaste, quand tu, tu fais un métier, c'est-à-dire pour toi, c'est d'arriver à un niveau où les gens te reconnaissent et le pays dans lequel tu vis ou bien que tu appartiens te reconnaisse aussi pour un artiste ou bien pour un cinéaste tout court ; des distinctions de ce genre motivent ; d'abord ça récompense aussi le sacrifice que tu as fait tant, pendant tant d'années. Donc je crois que pour Mahamat Saleh il mérite bien d'avoir cette distinction.

*P.N. : Que penses-tu de l'avenir du cinéma au Tchad ?*

N.Y. : Bon l'avenir du cinéma tchadien ces derniers temps il est beaucoup prometteuse ; si on essaie de voir, moi je fais toujours allusion à ce qui se passe dans des ciné-clubs ici à N'djaména parce que j'ai l'habitude de venir quelquefois suivre des films dans les ciné clubs. Il suffit seulement de mettre au programme de projection un film tchadien, même si c'est à 250 francs ou bien à 200, 150, quelquefois si c'est des places de 300 à 500, si tu ne viens pas à temps, tu n'auras pas de place. Ce qui veut dire que le public tchadien commence à prendre conscience ou bien commence à prendre le plaisir de voir quelquefois les acteurs, leurs acteurs, les acteurs nationaux ou bien les réalisateurs nationaux qui parlent de leurs problèmes et de leurs problèmes au quotidien et ça leur interpelle franchement...tous quoi. Donc, je crois que depuis ces cinq dernières années, les choses ont commencé à bouger de ce point là.

## **Entretien n°28**

**N. Ngarndidono**

**Journaliste/réalisateur tchadien**

**SAVE Sarh / Tchad**

Entretien réalisé le jeudi 15 avril 2010 à 08 heures 15 au SAVE

**Durée : 1 h 00 mn 03 S**

*P.N. : Quand tu remplis un questionnaire d'identité, quelle profession indiques-tu ?*

N.N. : Bon quand... j'écris maintenant journaliste et je précise journaliste reporter d'images-monteur et j'ajoute encore réalisateur.

*P.N. : La profession de réalisateur te fournit-elle des revenus suffisants pour vivre ?*

N.N. : Pas du tout. Ici pas surtout à Sarh. Ici à Sarh ça ne fournit pas de quoi vivre parce que, d'abord nous n'avons pas de... ; pour pouvoir tourner convenablement il faut avoir des financements et nous n'avons pas et donc le réalisateur, le métier de réalisateur ne permet pas de vivre, mais cependant, je travaille dans une institution et cette institution a un programme pastorale de développement et dans lequel le service dans lequel je travaille fait partie et ce service le SAVE appuie les activités de l'Eglise dans le domaine de l'éducation de développement. Et comme ce travail que je fais appuie les efforts de l'Eglise dans le développement, l'éducation, la formation, alors le service, alors le diocèse me paie pour le service de formation, d'éducation que je fais. Mais je dois moi-même vendre ce que je fais pour vivre, je ne peux pas parce que ici à Sarh, y a personne pour acheter.

*P.N. : As-tu une autre activité professionnelle ? Si oui, laquelle et quelle importance a-t-elle pour toi en termes pécuniaires ?*

N.N. : Oui, c'est-à-dire je fais, dans cette maison je fais tout parce que si tout à l'heure dans la présentation je dis que je suis journaliste-réalisateur-monteur, bon je fais tout dans cette maison. Je suis journaliste, je suis monteur, je suis cameraman donc tout je fais ça dans cette maison et je suis partout dans...donc je touche à tout et c'est ça qui me permet de vivre. Et comme, dans cette maison, il faut être polyvalent. On ne peut pas

faire une seule chose, alors je fais tout et ça, ça me permet de...on me paie pour ces services là. Si d'autres réalisateurs viennent avec leurs films je fais le montage aussi, mais ils ne viennent pas beaucoup, mais je fais si quelqu'un monte son... tourne ses films quelque part, de famille, de souvenir, il vient, je lui monte ici.

*P.N. : Quand as-tu commencé à faire tes films ?*

N.N. : Bien, d'abord, commencer, disons que je suis venu dans le cinéma là un peu par hasard. J'ai beaucoup aimé le cinéma. Quand j'étais au lycée je ne manquais jamais le cinéma Rex parce que à l'époque y en avait beaucoup, mais je ne pensais jamais que un jour je serais...mon film allait passer au cinéma Rex. Et le jour où l'un de mes films est passé au cinéma Rex, je suis parti, moi-même je n'ai même pas de place pour m'asseoir, les gens étaient même perchés sur les toits et moi-même je n'ai même pas de place pour m'asseoir et j'ai pleuré d'émotion. Donc je suis venu, au début je ne pensais pas que j'allais être au cinéma, donc je suis entré au journalisme, je suis allé dans une école de formation en France, j'ai fait (?) à l'Université Catholique de Lyon. Mais j'ai fait le journalisme trop tard, c'est-à-dire j'ai fait la presse écrite, presse de la radio et de, de la télévision. Je suis revenu, je me suis spécialisé dans la vidéo, délaissant de côté les autres matières même si de temps en temps je participe aux émissions radiophoniques, j'écris de temps en temps à la semaine africaine à Brazzaville. Donc voilà comment je suis. Alors, moi j'ai travaillé comme caméraman et en 1991 un défunt ami m'a proposé une comédie, est-ce qu'on ne peut pas faire ça comme un film. Il s'appelle Doubragne Kant, un défunt paix à son âme. Et il a écrit le... on a écrit ensemble le scénario et on a tourné avec les matériels de l'époque, c'était de VHS donc on n'avait pas encore c'était pas tourné avec les techniques aussi de tournage. On a tourné, on a monté ça a reçu un succès fou. Même aujourd'hui les gens demandent ça encore mais moi, quand je refuse de donner aux gens parce que j'ai honte de la qualité technique, les gens nous réclament toujours. Donc, mon film, mon premier film a commencé donc en 1991. C'est comme ça que j'ai commencé. Voilà ! Oui. Voilà ! Oui. Et une deuxième fois, y a une dame, une française qui est venue, qui travaillait avec les groupes de jeunes qui m'a demandé si on pouvait écrire un groupe...un scénario avec trois, trois séries, une série de trois, un film de trois séries, une série de trois films pour parler des jeunes pour appuyer la pastorale des jeunes, discuter avec les jeunes sur leurs problèmes. On a écrit, j'ai tourné et c'est parti. Mais ce qui a déclenché ça c'est que y avait un missionnaire comorien qui était nommé directeur du SAVE et qui m'a dit, bon, nous ne pouvons pas faire seulement des documentaires, nous ne pouvons pas faire seulement de folklore, enrichir les danses, bon il faut qu'on écrive, alors écris quelque chose et tu le fais. Et moi j'ai écrit un scénario et j'ai tourné « *Mbororo* », j'ai tourné « *Tirom* » et ensuite « *Sauce rouge* ». Voilà.

*P.N. : Quel a été ton parcours avant la réalisation de ton premier film ?*

N.N. : Non, c'est le salaire, c'est mon salaire que j'ai au sein de la maison. Donc le film n'est pas ma propriété, le film est la propriété de la maison, de la maison donc, je suis un employé de la boîte, donc je ne produis pas indépendamment. Je produis au nom de la boîte voilà, oui. Les revenus reviennent à la boîte aussi. Je n'ai que mon salaire.

*P.N. : Si tu avais à définir le genre de films que tu produis, que répondrais-tu ?*

N.N. : Bon. (Rire). Bon, mes films sont plutôt des films de purs faits vécus. Moi je fais toujours des faits vécus, des situations personnelles que je vis, des situations que je vois à côté de moi. Quelqu'un me raconte un fait qu'il a vécu et qui le touche et qui doit aider les autres, c'est ça que je fais. Mais ce que j'ai oublié de dire tout à l'heure c'est que je n'ai jamais été dans une école d'écriture de scénario. C'est vrai que j'ai fait le cinéma documentaire à Paris. Ça c'est en 97, j'ai fait le cinéma documentaire à Paris mais je n'ai pas fait la fiction. Et donc la, dans la fiction je suis venu comme autodidacte. J'ai appris le métier sur le tas. Quand je me suis lancé, j'ai commencé, la première chose on me dit ça va. La deuxième ça a plu et on dit c'est bon tu vas et je suis parti. Donc je fais... moi mes films sont inspirés surtout des faits, des faits, des faits concrets, je n'ai pas encore fait l'anthropologie, je n'ai pas fait encore, bon c'est tout simplement ça.

*P.N. : Sur le plan cinématographique, le Tchad est très en retard par rapport à certains pays africains comme le Sénégal ou le Burkina par exemple. A ton avis, qu'est-ce qui justifie ce retard ?*

N.N. : Bon moi, tout à l'heure on a parlé du cinéma, cinéma. Moi je voudrais bien faire du cinéma, mais ce que je fais ici ce n'est pas encore du cinéma, tu le sais bien comme moi. Ce n'est pas encore du cinéma, même si au fond le résultat c'est le même. Mais je voudrais arriver un jour au cinéma. En attendant d'arriver au cinéma, je fais la vidéo. Bon, le problème c'est la subvention, on fait une subvention. Je ne sais pas si on va en parler après. Mais tous les films que j'ai tournés, je n'ai reçu aucun financement de mes films. Je tourne avec des amis, et par les relations, voire les relations des amis, ils m'amènent d'autres amis et ce sont eux qui m'aident à tourner les films. Comment ça se passe ici, chez nous ? J'écris le scénario, je fais voir la copie à mon directeur. Je fais voir (?) au directeur, il me dit ça va et, à l'époque y avait le BELACD qui était un partenaire, qui était notre partenaire.

Il faut qu'il y ait un déclic. Y a Sembène Ousmane qui était au Sénégal avant. Bon, maintenant y a les Haroun Saleh qui viennent de naître. Maintenant, avec cette nouvelle génération de Sembène Ousmane, de Haroun, de Saleh Haroun et Serge Coelo, peut-être que le cinéma tchadien va décoller. Mais il est seulement connu à Paris et peut-être à Amsterdam et autres mais il n'est pas beaucoup connu ici. Mais le cinéma n'est pas connu parce que...n'est pas beaucoup connu parce que y a une volonté politique d'appuyer le culturel, hein, d'appuyer le culturel. Ça y en a pas c'est ça ce qui a manqué. Nous n'avons pas de soutien, nous n'avons pas de maison de production. Ici à Sarh nous avons, mais c'est en brousse et tout ce qui est au niveau de N'Djaména, quand vous êtes à la capitale, tout ce qui est en province, ici on n'accorde pas d'importance. Mais sinon le SAVE pouvait bien être utilisé. Nous avons formé des personnels de la télé, une partie des personnels de la Télé Tchad. Donc c'est, le pouvoir oui le politique qui n'a pas mis le paquet. Oui.

*P.N. : L'éducation africaine considère le père comme un repère, un modèle, une identité alors sur le plan cinématographique, qui sont tes pères ?*

N.N. : Alors je parlais tout à l'heure de Sembène Ousmane. Cet homme m'a beaucoup, beaucoup plu parce qu'il était... je crois que c'est un autodidacte aussi. Il m'a...ça c'est un modèle pour moi. Et surtout quand je vois ses films, il est dans un pays majoritairement chrétien. Le Sénégal est un pays, pardon je m'excuse, je m'excuse, oui. Le Sénégal est un pays majoritairement musulman mais quand tu vois ses films, il introduit une syntaxe où on voit la cohabitation pacifique entre chrétiens et musulmans. Y en a beaucoup. Y a dans « *Tiroye* », y en a un autre et ça, celui là m'a beaucoup...c'est mon repère.

*P.N. : Alors peut-on dire que tu t'es inspiré de ses œuvres pour produire le film *Moussa et Christian* ?*

N.N. : (Riant) Oui c'est ça. C'est cette inspiration. C'est cette inspiration, mais il faut dire que « *Moussa et Christian* » c'était une aventure que j'ai essayée, je ne savais pas que ça allait réussir mais c'était une aventure. Donc, et l'autre, celui qui m'a beaucoup plu aussi c'est Ouédraogo. Donc les burkinabés m'ont beaucoup plu. Voilà Idrissa Ouédraogo m'a beaucoup ; celui là, je l'ai beaucoup supporté parmi la jeune génération, celle qui fait la série télévisée de INA bon ça, ça m'a... bon je l'ai écrit personnellement pour lui dire que je l'admire beaucoup. Donc voilà un peu quelques repères quoi.

*P.N. : Qu'est-ce qui t'a particulièrement intéressé chez Idrissa Ouédraogo ?*

N.N. : Bon c'est que c'est ...il est dans le pays. Il est dans le pays même. Ici, chez nous par exemple quand on tourne le film, on voudrait faire venir des décors extérieurs. Il tourne avec des décors, des décors locaux et des sujets qu'il traite, il revient sur ce qui parle de... il revient en arrière. C'est des films initiatiques et ça c'est très intéressant pour une Afrique qui se perd au profit de la mondialisation et de la technique quoi.

*P.N. : Crois-tu en tant que cinéaste tchadien que le cinéma soit un moyen pour toi de porter la parole de tes concitoyens ?*

N.N. : Beaucoup, beaucoup, beaucoup. Parce que, je vais vous raconter une histoire. Parce que y a un message que nous véhiculons à travers nos œuvres. Et si le message passe, tu le sais. Si le message ne passe pas, tu peux le savoir aussi. Y a des films qu'on fait pour distraire, c'est sûr. Bon, je dirais par exemple le film comme



« *Le Témoin est un mineur* », c'est fait pour distraire mais ça parle à certaines personnes en réalité. Moi je vais vous raconter une anecdote. J'ai fait sortir le film « *Madion* », c'est sorti il y a deux semaines, un Monsieur a pris ça dans son véhicule, un grand Monsieur a pris ça dans son véhicule de Koumra, il est venu ici à Sarh pour me dire d'appeler. Il a pris le véhicule un matin, il est arrivé, il a demandé à me voir en catastrophe, je dis qu'est-ce qui se passe, il me dit : comment, tu sais que j'ai ce problème là ? Tu as résolu mon problème mais comment tu le savais ? J'ai dit quel problème tu avais ? Il m'a dit, mais le film « *Madion* » que tu as fait là, ça m'a sauvé. Moi j'ai des filles. J'ai amené mes garçons à l'initiation, et comme mes filles n'étaient pas excisées, elles ne devaient pas aller préparer pour leurs frères. Et elles ont décidé de se faire exciser. Elles m'ont fait la bataille. Elles m'ont fait de bataille. Elles décident de prendre elles-mêmes l'exciseuse pour ça. Et dès que le film a été... on a vu le film, il est parti je ne sais pas comment c'est tombé dans mes mains, mes filles ont vu le film avec ma femme, mes filles, tout le monde a vu le film. A 4 heures du matin, mes filles m'ont réveillé pour me dire papa, nous n'allons plus à l'excision. A N'Djaména, un docteur, un couple a failli se disloquer parce que la maman voulait partir, emmener sa fille à l'excision et le docteur, le papa docteur n'en voulait pas. Le couple a failli se disloquer. Grâce à ce film, la famille s'est réconciliée. Donc y a plein de choses. Y a plein de choses. Dans le film « *Moussa et Christian* », quand le film est sorti c'est...en tout cas y a trop de choses qui ont posé, qui ont changé dans le sens positif dans ce film. Oui.

*P.N. : Au Tchad il n'existe pas un organe officiel d'appui financier à la production, alors peux-tu nous dire quelle a été la provenance de financement de chacun de tes films ?*

N.N. : Voilà, provenance de mes financements. Est-ce que y en a même ; est-ce y en a même ? Y en a pas. Bo, si. Alors, j'ai créé un scénario, parce que, tous mes films sont des films d'auteur. Moi-même j'écris le scénario. Alors j'ai fait voir par les amis, ils lisent avec moi, ils me font des coquilles ou bien ils me disent, plutôt ça, si tu peux faire ça, je t'ajoute cette idée si tu peux, ainsi j'améliore. Moi aussi je propose, j'ai dit à mon directeur, quand je n'étais pas encore directeur de la maison à l'époque, et il me dit, bon, c'est bon. Mais où trouver le financement. Y a une institution du diocèse ici qui s'appelle le BELACD<sup>23</sup>. Cette institution a un volet éducation et moi, je propose, j'amène le projet avec le budget au BELACD, je dis c'est ça. Qu'est-ce qu'on fait ? Au début par exemple des films « *Tirom* », on a « *Maison blanche* », « *Ngakoutou le cinglé* », bon ils ont essayé de... le BELACD a financé en totalité. Mais je ne vous dis pas les ... je vous dirai (rire) le financement off record. Bon, alors, et ensuite je tourne. Bon, mais après le BELACD aussi avait des problèmes de financement parce que les bailleurs en Europe se retiraient au fur et à mesure parce que le pays, le Tchad est devenu un pays pétrolier et il n'avait pas besoin d'aides extérieures. Les bailleurs se sont retirés. Comment faire. Alors j'écris un scénario et je vais par exemple au BELACD je leur dis c'est ça mon film, je veux tourner sur ça, est-ce que ça correspond à votre ligne de développement. Ils disent oui ça va. Alors c'est ça le budget. Nous on ne peut pas, on n'a plus de moyens. Alors vous avez le matériel, nous avons un peu d'argent. Alors on fait la coproduction. Mais si, si le film coûte... si le film doit me revenir à 75 francs, le BELACD prend 30 francs, et les 45 francs, c'est les amortissements au niveau de production par rapport à la maison parce qu'elle a le matériel et les techniciens. On se met dessus, on tourne. Mais c'est difficile. « *Moussa et Christian* », j'ai déposé un projet au niveau du PASILD<sup>24</sup> pour le financement. Bon, ça n'a pas abouti. Je n'ai pas reçu le financement. Je ne sais pas. « *Madion* » aussi, j'ai écrit, j'ai demandé un financement, ça n'a pas abouti. Au niveau de PASILD encore. J'ai déposé ; après je dis, bon, c'est un film, comme c'est très demandé. Parce qu'on me dit, il faut ce film là, il faut le vulgariser et surtout faire une traduction en sara<sup>25</sup>. Moi j'ai demandé, j'ai fait un projet pour déposer au niveau de... c'est FUNIAP pour, ne serait-ce que traduire, dupliquer en grand nombre avec, comment on appelle la, avec, comment on appelle : tarif, subventionné donc, on peut vendre à de petits prix comme ça tout le monde peut avoir. Ça n'a rien donné. Donc, aucun financement depuis que je...en tout cas pour moi, pour moi, comme le FUNIAP travaille aussi beaucoup pour les enfants je pensais qu'il pouvait répondre favorablement ne serait-ce que pour la version sara et la duplication en grand nombre pour pouvoir mettre à la portée de tout le monde. On ne m'a pas répondu et ça me fait mal c'est-à-dire là, je n'ai aucun financement depuis que je suis là. Y a que la maison de BELACD, y a le diocèse lui-même qui produit les oeuvres et je vous dis que, si je vous dis que je vous le dirai

<sup>23</sup> Bureau d'Etudes et Liaison pour les Activités Caritatives et de Développement.

<sup>24</sup> Projet d'Appui et de Suivi des Initiatives Locales de Développement (projet de l'Union Européenne).

<sup>25</sup> Dialecte populaire répandu au sud du Tchad.

off record, mais c'est des budgets dérisoires. Bon, le plus grand film c'est autour de 5 millions<sup>26</sup> francs cfa. 5 millions, par exemple « *Moussa et Christian* » c'est autour de 5 millions. Et là il faut, les 5 millions là, dans les 5 millions là il faut prendre pour... c'est-à-dire il faut partager entre le matériel, l'amortissement, le montage, le tournage, la postproduction, la post-info et ainsi, tout ça et donner quelque chose un peu aux acteurs. Les acteurs c'est presque gratuit, ils le font gratuitement. Ils font gratuitement, c'est pas des professionnels mais c'est des passionnés de la chose qui le font pour la passion et on ne leur, ils reçoivent un peu quelque chose pour... mais c'est pas des cachets d'acteurs, quoi, parce que on n'a pas de financement. J'aurais aimé les payer normalement mais le jour où je trouve un financement conséquent, mes acteurs seront à l'aise aussi.

*P.N. : Quel a été le budget de production de chacun de tes films et quels ont été les financeurs ?*

N.N. : Je n'ai jamais eu plus de 3 millions. J'ai eu 3 millions une fois c'est tout. Deux fois. Enfin pas une fois mais le plus grand, la plus grande contribution, le plus grand financement qu'on reçoit c'est autour de 3,5 millions. Y en a à peu près cinq. « *Madion* », je crois que on a eu au moins 3 050 000. Ça c'est toujours du BELACD. Et depuis que le BELACD est fermé, nous sommes aussi là. Tous les films que nous avons tournés ont reçu un appui rien que du BELACD.

*P.N. : Pour chacun de tes films, y a-t-il eu un droit de regard de ces financeurs sur le contenu du scénario, sur les membres de l'équipe de tournage par exemple ou sur d'autres domaines ?*

N.N. : Non, c'est-à-dire d'abord il faut qu'ils soient d'accord, ils lisent le scénario. Si le scénario dit des choses qui ne les conviennent pas, ils le rejettent. Ils sont d'accord, on tourne, on tourne et après, la première copie qui sort leur va droit directement et ils regardent d'abord. Si y a des aménagements, si y a des retouches à faire, on le refait et après ils n'ont plus... enfin, c'est pour aider le SAVE, donc les ventes reviennent directement à la caisse de SAVE, mais c'est le message qui les intéresse. Pour eux, c'est de véhiculer le message porteur de ce qu'ils font et donc ils ne regardent plus ce que nous gagnons après. Mais ils regardent le contenu, le fond. C'est ça. Nous sommes dans une institution de l'Eglise, je crois que si je fais la promotion de condoms, ils ne vont pas accepter. Cela va de soi. Bon, je dois aussi faire mon autocensure. Il faut que je fasse l'autocensure. Je sais que ça ça ne va pas passer, alors pourquoi je vais insister. Si c'est bon, Monsieur Patrick qui vient me dire ça, je vais le faire. S'il me finance ça, je vais lui le faire. Le film est financé par tel et c'est pour lui. Donc ça ne pose pas de problème. J'ai fait un film pour une société, enfin une association à N'Djaména. Bon, on a tourné sur le sida et ça c'est la matière première qu'on avait au début et c'était juste pour faire la promotion aux grands hommes de connaître les préservatifs et ça, ça gêne pas. Mais, bon eux ils ont financé, c'est leur chose. Non j'ai une liberté d'expression totale. Et les idées j'en ai. C'est le financement qui me bloque. Moi, si j'ai le financement, je peux écrire un scénario par mois. Les idées y en a, mais là je suis...

*P.N. : On sait qu'il n'est jamais facile de boucler le budget d'un film, c'est vrai pour tous les réalisateurs, mais quelles sont les difficultés particulières que peuvent rencontrer les cinéastes africains et précisément les réalisateurs tchadiens dans la collecte de fonds nécessaire à la production d'un film ?*

N.N. : Bon, justement, au niveau de provinces justement. Au niveau de provinces, nous sommes... je suis... nous sommes la seule maison à faire des films. Y a une maison à Moundou mais qui n'a pas encore décollé pour les films fiction. Ça fait des documentaires. Bon, c'est le CEDAVE<sup>27</sup>, la maison, du diocèse de Moundou. Il y a aussi un centre de production vidéo qui fait pour le moment des documentaires et ne s'est pas encore lancé dans la fiction. Bon, moi, boucler un film, boucler un budget, comme j'ai dit je n'ai pas reçu de financement, je ne sais pas comment je vais boucler. Les films sont, sont coproduits par le BELACD. Alors je dis j'ai besoin de ça. On dépose un fonds au niveau de la Procure, je prends au fur et à mesure, pour faire le travail. Mais je vais vous dire pour « *Moussa et Christian* », j'ai écrit une centaine de lettres aux sociétés. J'ai écrit une centaine de lettres aux sociétés pour leur demander un sponsor. Ils auront droit à leur nom sur le

<sup>26</sup> Environ 8 000 euro.

<sup>27</sup> Centre Diocésain pour l'Audiovisuel et l'Education

générique et autres. Une centaine de lettres. Bon, cinq personnes, cinq personnes m'ont répondu. Une banque m'a répondu mais ce que la banque m'a donné là me permet pas d'écrire son nom, donc j'ai écrit le nom de son directeur. Donc personne n'a répondu. Des particuliers m'ont répondu ; 10 000 par-ci, 5 000 par-là, mais personne répond. Donc je ne peux pas boucler un budget. Le budget là, c'est quand on te promet, que tu boucles, mais moi, je n'ai pas de budget. Je commence comme ça, je sais que l'autre peut, on peut commencer le film, on le fait. Bon, maintenant, le BELACD qui nous finançait les films vient de fermer. Non, volet éducation plutôt vient de se fermer. Qu'est-ce qu'il faut faire. Y a plus de financement pour appui, alors qu'est-ce qu'il faut faire. Les acteurs avec qui je tourne les films là, ils disent on ne va pas mourir comme ça. Nous on est là, on n'a pas d'argent, le malheur de nous les africains c'est qu'on met toujours l'argent avant. Mais si on pouvait mettre notre créativité, notre initiative avant, ça pourrait aussi être bien. Ils se sont constitués en association. Nous, tu écris un scénario, on va s'organiser et puis on tourne. On cotise nous-mêmes pour aller manger, on cotise nous-mêmes pour les accessoires, on cotise nous-mêmes pour les déplacements. Donc c'est comme ça qu'on fait. Mais je n'ai pas de financement. Je n'ai reçu aucun financement. Et la province c'est la province qui ne me prend pas au sérieux.

*P.N. : Les films tchadiens, bien que ne bénéficiant parfois pas du moindre soutien de leur pays d'origine sont qualifiés de « films tchadiens » à l'exemple de « Abouna » de Mahamat Saleh Haroun qui est franco-tchadien. Un autre exemple curieux est celui de son film « Daratt » qui est franco-belgo-autrichien. Qu'est-ce qui justifie l'identité nationale d'un film ?*

N.N. : Oui. « Daratt » oui. C'est le sujet qu'on traite, pas forcément le sujet qu'on traite et par exemple dans les deux, « Daratt » et « Abouna » tout ça, bon, c'est de faits de société tchadienne vécus. Donc « Abouna » c'est, bon peut-être que y en a aussi en Europe mais c'est vraiment tchadien et africain plutôt, et tchadien aussi, tchadien surtout. Donc, moi je crois que c'est la façon de faire parler les acteurs, la façon de... le rythme de... dans les mouvements de caméra, c'est ça ce qui fait l'identité d'un film. Nous ne tournons pas avec la même vitesse, les plans n'ont pas les mêmes ... enfin la même durée que dans les films européens. C'est ça ce qui fait un peu notre identité. Il faut rester dans le terroir, puiser les histoires dans le terroir et c'est ça notre identité.

*P.N. : Considères-tu qu'il existe au Tchad des « maisons de production » sachant qu'il n'y a pas de financement pour la réalisation des films ? Si oui quel est leur rôle ?*

N.N. : Bon je ne connais rien de N'Djaména. Je ne connais pas beaucoup N'Djaména mais à Sarh y a une maison de production c'est le SAVE. Cette maison a été d'abord une maison de formation. Nous avons été une formation, nous avons formé les gens en radio, en vidéo, nous avons formé en montage aussi quand le matériel était encore bien. Donc le SAVE était une maison... c'est une maison de production c'est ça. Donc le SAVE est une maison de production. Seulement nous sommes en province, les gens ne connaissent pas beaucoup. Nous avons un matériel à l'époque qui était performant mais maintenant qui ne répond plus aux exigences des techniques nouvelles, enfin des contraintes actuellement dans les festivals, donc c'est ça qui nous contraint un peu mais le SAVE est capable de... il suffit, il suffit que quelqu'un nous contacte qu'on peut tourner des films ici ou bien descendre quelque part lui tourner des films, donc c'est une bonne maison de production. Production, je ne sais pas si vous entendez par production celui qui produit les films. Parce que si c'est celui qui produit les films, nous, nous ne pouvons pas produire les films pour les particuliers. Si c'est une maison qui... bon, je ne sais pas si le terme. Parce que production c'est un peu, ça prête à équivoque. C'est quelqu'un aussi qui met la main à la poche. Donc ça, à mon avis, je suis en province je ne connais de la capitale. Bon, le SAVE est une maison de production pour un film que je connais bien, c'est « Pour un veau ». Donc là, le type est venu, il a reçu un financement pour venir tourner le film. Nous on était prêt, on était prêt à commencer, il est venu, on lui dit... finalement on lui a refusé le scénario, on lui a refusé le financement. Et le directeur m'a fait lire le scénario, j'ai dit au moins, voilà quelqu'un au moins qui sait là où il veut aller. Donc moi j'ai dit le scénario est très beau. Alors on s'est dit on n'a rien mais on te propose ça. Donc sur les fonds du SAVE on a tourné le film. Et en ce sens, nous sommes une maison de production. Voilà. Mais, produire avec notre argent (rire) on n'en a pas.

*P.N. : Où trouves-tu le matériel de tournage, où envoies-tu les rushes de tes films tournés et où se fait le montage ?*

N.N. : Bon, alors, le matériel, nous tournons ...au début nous tournons en VHS. Donc on a besoin d'envoyer nulle part. Nos tournons après en super VHS après nous sommes venus au numérique, en DV. Bon, maintenant nous sommes en DVCAM. Bon, alors nous, nous tournons ici, nous dérushons ici et nous montons ici, nous finalisons ici et nous faisons... nous sortons carrément ici. Nous n'envoyons nulle part.

*P.N. : Parle-nous de « SAVE ». Quelle est sa fonction ? Quels sont ses moyens techniques et financiers ?*

N.N. : Voilà, le SAVE, bon, c'est une petite structure, une petite structure qui est née il y a de cela 24 années, en 1984. Bon, à l'époque j'étais encore très jeune, après mon bac en 84, je suis venu ici, j'ai vu déjà le SAVE. J'ai commencé par travailler un peu ici dedans, mais c'était des diapositives, y'avait pas encore la caméra, donc c'était une maison pour...A l'époque, on projetait les diapositives là contre le mur. Et avec les images... et ensuite les sons venaient à coté des diapositives. Je ne sais pas si vous voyez ça. Donc c'est comme ça qu'on a commencé. Et ça a un peu monté. En 1987 on a acheté une petite caméra, une petite caméra, une caméra ; à l'époque là c'était le truc, voilà. Donc on a acheté une caméra VHS et au fur et à mesure on est passé de...après on a reçu un financement de ACCRA<sup>28</sup>, une ONG italienne, pour passer du VHS au super VHS et c'était du montage au cut, analogique quoi. Donc c'est comme ça qu'on a commencé jusqu'en 1990 et à l'époque on archivait tout. Le folklore. Les folklores sont en train de disparaître et c'est le but premier du SAVE. C'est l'un des buts premiers du SAVE. : archiver les folklores historiques, les folklores, l'histoire aussi de la région et du Tchad. Et en 2001, un incendie est venu brûler la maison et on a perdu tout, tout, tout parce que y avait même les photos. Vous savez que l'hymne national a été préparé à coté ici, qu'on a, qu'on a dans cette école à côté ici qu'on a composé l'hymne national. Et les photos des gars, de l'équipe qui répétait ça, on l'avait ici, les photos de tous les groupes, les mbangs<sup>29</sup> les... tout ce qui pouvait faire, constituer les archives du diocèse et de la région était gardé ici. C'était parti dans l'incendie et donc, il a fallu reconstruire. On n'avait plus rien et on a maintenant des nouveaux bâtiments avec l'appui, le financement de la Coopération française, la Coopération suisse et de partenaires d'Europe, on a pu construire ça. Donc c'est comme ça que le SAVE a commencé depuis 1900...depuis 1984. Mais jusque-là, il a continué. Même quand il y a eu l'incendie, on ne s'est pas arrêtés. Parce que quand il y a eu incendie, la radio ici, j'ai oublié de parler de la radio parce que la radio a été aussi créée. C'est un service du SAVE. Donc en 1900, en 1900, en 2001, la radio était créée et la radio continue. Avant même quand il n'y a pas eu incendie là, les bâtiments de SAVE multimédia étaient brûlés, mais on venait, on s'assied quelque part pour travailler. On trouvait des bureaux pour travailler. Voilà.

*P.N. : « Mbororo », « Moussa et Christian », « Sauce Rouge », « Madion » etc. ont été produits par « SAVE » le Service audiovisuel catholique. Pourquoi le SAVE, parce qu'il est catholique ?*

N.N. : Bon, c'est notre raison d'être. Notre raison d'être. On est une maison... on a, on a commencé au début à faire des documentaires, alors on dit maintenant les gens regardent beaucoup les films de l'extérieur, les gens regardent les films de l'extérieur et nous aussi on a des histoires locales qu'on peut mettre en vidéo, pourquoi ne pas le faire, pourquoi ne pas aller. Pourquoi seulement consommer l'extérieur ? C'est comme ça que on a essayé de mettre sur cassettes afin sur bandes nos histoires réelles vécues ici. Mais nous ne pouvons pas aller au Burkina pour la simple raison, pour les raisons qu'on vous a expliquées. Parce que les moyens financiers... Tu ne peux pas. 5 millions, ça arrive juste. Tu vas, tu prends l'avion, tu arrives au Burkina, tu t'arrêtes là. Tu ne fais plus rien. \_

*P.N. : Quelles sont les conditions exigées pour tourner un film au Tchad : Faut-il obtenir une autorisation ? Dans ce cas, à qui s'adresser pour obtenir cette autorisation et quels sont les documents à fournir ?*

N.N. : Bon alors, moi mes films, nous sommes une maison de presse. Parce que le SAVE est d'abord reconnu comme une maison... nous sommes une maison de presse. Y a des choses que nous faisons au vu et au su de tout le monde, donc parfois nous n'avons même pas besoin d'autorisation. Nous avons besoin de tourner un

---

<sup>28</sup>

<sup>29</sup> Roi soleil, chef suprême traditionnel en pays sara.

film, nous n'allons pas trop dans les endroits stratégiques. Donc, en général, nous allons, si nous devons tourner devant, au niveau, devant le commissariat, nous signalons au commissariat que nous sommes connus, nous allons tourner une séquence quelque part ici et c'est tout. Si c'est à l'aéroport, en ce moment, on adresse une demande de... on demande une autorisation ensuite on tourne. Mais en général, nous, nous sommes très... on se connaît, tout le monde, on se connaît, on sait ce que nous faisons et en général on n'adresse pas une demande. Les demandes qu'on fait, c'est quand on utilise des mineurs. Alors on écrit une demande aux parents pour leur dire, votre enfant va tourner dans le film, voilà ce qu'il va faire, voilà ce qu'il va dire, est-ce que vous acceptez ? C'est tout. Mais, de temps en temps, on informe les autorités que nous allons, verbalement, qu'on va tourner ça. Mais y a pas une structure présente qui nous empêche de tourner le film. La structure présente qui nous empêche de tourner le film, c'est l'ambiance tout autour. C'est le décor.

*P.N. : Y a-t-il eu parfois des refus des parents ou de l'administration ? Pour quels motifs ?*

N.N. : Non, y a eu jamais de refus. Y a quelques parents qui ont refusé pour le cas de « *Moussa et Christian* » y a un parent qui a refusé son fils, parce que je l'ai expliqué l'histoire. Il a refusé que son fils tourne. Ben, c'est le rapport conflit. Il dit que lui, il ne mélange pas, il ne veut pas tout ce que... y a les musulmans dedans il ne veut pas. C'est tout ce qu'il m'a dit et après c'est maintenant qu'il regrette. Dans « *Moussa et Christian* » également on devait tourner dans dans une pharmacie ; le type nous a fait tourner en rond, alors qu'on allait tout simplement faire la promo, faire la publicité de sa pharmacie. Y a un autre qui a appris, qui a envoyé nous chercher. Il dit, venez et tournez là seulement. Et tant mieux pour nous parce que c'était écrit devant, Pharmacie de la Paix et c'est ça, c'était notre objectif qui était, qu'on cherchait aussi. Mais en général les gens ne refusent pas, ils collaborent bien. « *Moussa et Christian* » c'était un aventure, on ne sait pas si on devait réussir. C'est un pari risqué. C'est un pari risqué. Quand c'est sorti, les musulmans, tout le monde est venu nous dire, vraiment ce qu'on a fait là, est-ce que c'est fait ici à Sarh ? On a dit c'est fait ici. Mais les enfants là, c'est vos enfants, vous les connaissez, vous mêmes vous les connaissez, non. Ils disent celui qui a fait ça là c'est qui ? On a répondu, on a dit c'est moi, non c'est pas toi.

*P.N. : Il n'existe pas à l'heure actuelle de salles de cinéma au Tchad. Que penses-tu de l'idée de création d'une salle au Tchad ?*

N.N. : (Rire, perplexe). Une salle de cinéma dans les villes du Tchad ou bien au Tchad. Bon, mais ça a marché à un moment donné, pourquoi ça n'a pas marché. Les vidéo cassettes là, les vidéocassettes ont très bien marché. Maintenant ça ne marche pas, pourquoi ? Parce que y a une concurrence. Et s'il y a les salles de cinéma, bon les vidéo clubs à coté. C'est ça ce qui... moi je suis très... Quand je regarde un film dans une salle de cinéma, c'est fantastique, c'est différent ; un écran télévision et un écran de cinéma. Mais c'est pas tout le monde qui le comprend de cette manière. Donc moi je suis tout à fait, je pense que c'est une bonne chose d'aller dans ce sens. Mais la concurrence des vidéoclubs dans le quartier est là que... ça va être difficile mais, ici à Sarh, bon, quand j'ai un peu de temps en temps je vais au ciné, je vais au au ciné Rex pour voir sur le grand écran. \_

*P.N. : En dehors du cinéma Rex à Sarh, où sont diffusés tes films sur le territoire national à ta connaissance ?*

N.N. : Bon, alors dans tous les vidéoclubs malheureusement. Pour, pour mon grand, pour mon plus grand malheur c'est dans tous les vidéoclubs que sont diffusés mes films. Bon de temps en temps au cinéma Rex ici, à la télé Tchad aussi, c'est diffusé mais je n'en vois pas les dividendes. Dans les salons, dans les familles, c'est là où sont diffusés mes films.\_

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelquefois de participer à des projections de tes films au Tchad ?*

N.N. : Bon, à la maison de... palais, au cinéma Rex j'ai participé. La maison de... Centre Culturel Français a organisé en 2005 un festival de cinéma tchadien avec le SAVE à N'Djaména, Centre Culturel Français et là, j'ai participé. Nous sommes allés dans les écoles, dans les CHU pour accompagner la projection. C'était des moments très sympathiques que j'ai vécus. Donc, à la maison de... Centre Culturel Français, nous avons projeté au moins 5, 6 films. En fait, une semaine entière donc ça fait 6 films. C'était très, très, très sympathique.

*P.N. : Si oui, intervient-tu avant la projection ou après la projection lors des débats ?*

N.N. : Avant et... avant pour introduire le film et pour faire connaître et ensuite après, pour répondre aux questions des gens.

*P.N. : Si tu intervient au cours d'une introduction, qu'est-ce que tu considères comme important de dire au public ? Si tu intervient après, quels sont les thèmes le plus souvent évoqués ?*

N.N. : Bon, dans les introductions, en général je ne parle pas beaucoup parce que les gens veulent découvrir ce que tu es. Ils veulent pas t'entendre. Donc, si tu es trop long, personne ne t'écoute. Bon, les thèmes les plus souvent évoqués, c'est que on veut faire... certaines, je m'inspire, je réponds aux questions des gens. Et parfois on vous pose des questions et ces questions là sont pertinentes et c'est des questions que nous, on n'arrive pas à poser. Et parfois on me demande mais pourquoi y a pas beaucoup d'animation dans telle partie du film. Et c'est ça notre grand problème. Quand tu filmes, tu tournes avec un petit budget, quand vous voyez dans ::, dans « *Ben Hur* » ou dans « *Titanic* » tout ce monde qui est là, c'est des gens payés. Alors ici, nous n'avons d'argent pour payer les gens. Alors tu essaies de faire avec les volontaires que tu as et quand tu te retrouves dans un endroit où y a peu des gens, tu peux bien tourner. Mais y a trop de gens, y a quelqu'un qui se met devant l'acteur là, qui fait le kung-fu, ou bien qui dit pourquoi vous me filmez. Et qui vous fait des histoires en pagaille comme ça pour rien alors qu'il ne vous intéresse même pas. Donc c'est les difficultés que nous avons dans le tournage, j'explique aux gens. Les difficultés de tournage sur le terrain et les difficultés de financement, c'est sur ça que j'interviens, j'insiste, j'insiste toujours auprès du public après la projection.

*P.N. : Comment analyses-tu les réactions du public ?*

N.N. : Bon, le public parfois il est... le public est souvent très ému, il n'arrive pas à se surpasser pour nous aider à aller, à faire plus. C'est-à-dire ils ne s'attendent pas à ce que on, ... Ils ne s'attendent pas à ce que c'est nous qui ayons fait ça, là. Ils disent non, ça ce n'est pas vous. C'est fantastique, c'est fantastique. Bon, y a des détails qu'on vous aide, qu'on vous fait remarquer mais, pour vous dire que, pour vous faire des critiques, vraiment, qui vous disent que vous auriez du mieux faire comme ça. Bon y en a de temps en temps mais le public est emporté par la chose le plus souvent, ils sont plutôt épatés bon ça nous limite un peu. C'est-à-dire quand on te dit que tu aurais mieux fait comme ça, comme ça, mais le public est épaté et ça nous limite un peu. C'est-à-dire quand c'est bien, bien... bon l'autre n'avance pas.

*P.N. : Comment sont distribués tes films en Afrique, hors du Tchad ?*

N.N. : Par le canal de relations. Monsieur Patrick est venu me rendre visite, il est venu visiter le SAVE, il repart avec quelques films pour donner aux amis. Il est venu, il vient de Paris ou bien alors il s'est arrêté à N'Djaména. A Paris, un ami lui a dit, hé si tu vas à Sarh, bon voilà, si tu arrives à Sarh, tu m'achètes les films au SAVE. Et à N'Djaména, Patrick rencontre un ami qui lui dit, tu viens au SAVE, tu m'achètes des films. Voilà. Et c'est comme ça que nous distribuons nos films.

*P.N. : « Sauce rouge » a été présenté au FESPACO alors peux-tu m'expliquer comment cela est-il arrivé ?*

N.N. : Bon, moi c'est moi j'ai fait le scé... c'est là que je vais vous expliquer le problème avec le père Fabricio. Il m'a dit d'écrire ça. De faire des histoires, et moi j'ai écrit cette histoire là on a fait. Moi j'ai écrit un titre bidon comme ça, alors on a fait voir avec le producteur enfin, à l'époque c'était... ils ont financé en totalité le BELACD. Ils me disent mais ce titre là on pourrait le changer. Y a quelque chose dans le titre du film là qu'on pourrait mettre dedans. Y a une phrase dans le film là qu'on pourrait mettre dedans. Il est où là, on l'a mis, la sauce rouge, ça passe très bien. Alors moi Fabricio m'a dit d'envoyer ça au FESPACO. C'était sorti à la fin de l'année. Il m'a dit d'envoyer ça au FESPACO. J'ai envoyé au FESPACO. Au retour d'un reportage, d'une mission quelque part, je reçois sur ma lettre, une lettre qui me dit que le film a été retenu. J'ai dit ah bon, ça c'est retenu. Donc c'est comme ça que je suis allé au FESPACO. Bon, le jury, le matin, à l'hôtel, y a un jeune qui est venu me dire, au petit déjeuner, on a parlé de... il dit, il paraît que leurs résultats sont sortis hier et je dis tiens, mais je n'étais pas là. Alors il me dit c'est « *Sauce rouge* » a été primé. J'ai dit

ah bon. Alors j'ai douté. Il court dans sa chambre, il m'amène des notes là où il dit que c'est...il nous a fait voir. On était avec un français, il nous a fait voir, je n'ai cru et c'est vrai. Quand je suis parti, j'ai regardé la liste affichée, (rire) ...y en a pas. Par quel moyen, je ne sais pas. Et les autres me disent que ça a été primé. Je ne crois pas. Par contre, au FESPACO, parallèlement à l'époque quand on allait, y avait, on avait instauré ce qu'on appelle FESPACO OFF. Y avait un français qui était venu avec quelques burkinabés, ils ont organisé ce qu'on appelle FESPACO OFF dans un quartier populaire. On a projeté 8 films comme ça. Et là, il a reçu le premier prix. Bon, ce qui m'a très touché c'est que, aussitôt nous sommes rentrés, nous avons reçu une lettre de FESPACO pour nous dire que le film...cinq télévisions iraniennes veulent acheter les droits de diffusion du film « *Sauce rouge* ». Ils veulent acheter donc ils nous donnent leurs coordonnées pour qu'on se mette carrément en contact avec eux. Bon, j'ai reçu la lettre le lundi, le mardi je suis allé en reportage à Koumra, et le mercredi, le SAVE a pris feu. Donc, le support fiable sur lequel il faut vendre le produit est parti. Donc « *Sauce rouge* » qui circule actuellement n'est pas le...on a pris, on a récupéré ça sur des VHS. On a gonflé, gonflé mais la qualité, l'original, le master vraiment a disparu. On n'a pas eu. Et ça, ça nous a fait mal. C'est très dur, c'est très dur. Les télévisions qui voulaient acheter ça. Donc c'est comme ça l'histoire de... Mais moi-même je n'ai pas cru mais j'ai découvert.

*P.N. : En Afrique, le public a rarement les moyens d'acheter des copies légales de films. Quelle est ta réaction à ce phénomène ?*

N.N. : (rire). Bon c'est ce qui est en train de nous tuer. Il n'y a pas les moyens d'acheter les...c'est ce qui est en train de nous tuer. Bon, tout à l'heure je disais que, quand quelqu'un, nos réseaux de distribution c'est quoi, j'ai dit que c'est les gens qui envoient acheter, et c'est vrai à l'époque. Mais depuis presque 8 mois, un an, personne ne vient acheter parce que y en a plein sur le marché à N'Djaména, Moundou, Bongor, Pala et autres. Même ici à Sarh, y en a sur le marché. Y en a sur le marché. Donc les gens trouvent que c'est cher les films que nous faisons, alors on vend un CD à 4000, à 5000<sup>30</sup> les gens trouvent que c'est trop cher, alors ils préfèrent trouver, acheter sur le marché à 500 francs, 1000 francs<sup>31</sup>. Tant pis pour la qualité. Ça, ils ne se rendent pas compte. Alors, maintenant on n'achète plus et c'est ça ce qui nous bloque dans la production. Maintenant j'ai fini 3, 2 films. J'ai fini 2 films. Ils sont encore dans l'ordinateur. L'un c'est depuis presque... maintenant nous sommes, nous arrivons en juin, c'est presque un an déjà, que le film est fini. L'autre, on a fini en décembre. Il est là dans l'ordinateur. J'ai peur de faire sortir parce que ça va, la piraterie va nous tuer. La piraterie va nous tuer.

*P.N. : Existe-t-il un organe de défense des droits d'auteurs au Tchad? Si oui, remplit-il ses missions ?*

N.N. : Bon, moi, y a une maison qui est à N'Djaména. Le BUTDRA qui est à N'Djaména. En décembre dernier quand j'ai été, j'ai été les contacter. Ils m'ont donné de... on voudrait adhérer à ça. On veut faire membre de cette association et je suis venu, j'ai le document pour remplir les formalités. Bon, malheureusement quand je suis venu, je suis tombé malade donc je n'ai pas pu le faire. Il faut cette instance là pour pouvoir arranger, peut-être ça ne va pas résoudre tout le problème. Pourquoi on a inventé les ordinateurs, pourquoi on a inventé les magnétoscopes. Bon, les gens ils copient. Mais quand quelqu'un copie chez lui pour donner bon, ça passe. Mais quand il prend un exemplaire, il va au Nigéria, il ramène 500 copies, 1000 copies, il n'a rien fait pour ça. Un jour une femme est venue dans mon bureau ici, elle dit, mais vos films que vous vendez à 5000, 6000 là, moi j'ai trouvé sur le marché à 700 francs. J'ai dit oui, c'est vrai madame, tu as trouvé chez le commerçant à 700 francs, tu as trouvé au marché à 700 francs c'est vrai. Demain tu vas aller, le commerçant auprès de qui tu as acheté à 700 là, il va te tourner un autre film demain. Oui, il va te tourner un autre film. Ce n'est pas tant celui qui copie bon, un exemplaire seulement pour lui mais ce qui fait très mal c'est la piraterie commerciale. Han. 1000 copies, 5000, 2000 copies sur le marché et ensuite on te transforme le film. On te transforme le titre. « *Pour un Tchad uni* », ça c'est « *Moussa et Christian* ». « *Pour un Tchad uni* ».

---

<sup>30</sup> Environ 6 à 8 euros

<sup>31</sup> 1 à 1,50 euro

*P.N. : Pour avoir réalisé son film « Daratt », Mahamat Saleh Haroun a été élevé au rang de « Chevalier de l'Ordre National » de la République du Tchad et « Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres » de la République française. Qu'est-ce que de telles distinctions peuvent apporter à un cinéaste ?*

N.N. Je voudrais bien arriver aussi un jour là. Je l'envie quoi. Je l'envie même si je suis encore sur mon âne en train de chevaucher, mais c'est le rêve de tous les cinéastes quoi, d'un artiste. Il est mon rêve d'être élevé comme ça. Bon est-ce qu'il est élevé au rang de...au niveau national c'est tchadien ou bien français, je ne sais pas. Alors ça c'est des initiatives que l'Etat tchadien doit souvent faire. Ça c'est une bonne volonté politique pour promouvoir l'art. Quand quelqu'un est encouragé comme ça, ça nous stimule. L'autre est encouragé comme ça, moi aussi je veux faire comme lui. Et donc c'est une très bonne initiative que je suis tout à fait d'accord. Je suis très content, j'envie Saleh.

*P.N. : Que penses-tu de l'avenir du cinéma au Tchad ?*

N.N. : Bon, le cinéma au Tchad, si c'est pour faire le commerce, ça va mourir. Mais si c'est pour faire le truc de développement, de formation, d'éducation, ça va marcher. Parce que pour faire le commerce, le commerce c'est-à-dire tu as investi de l'argent, il faut faire, il faut récupérer. Mais tu investis, tu ne récupères pas, comment tu vas continuer demain ? Moi je t'ai dit tout à l'heure que j'ai deux films dans le tiroir, dans l'ordinateur que je ne peux pas mettre sur le...je ne peux pas sortir. Parce que j'ai investi de l'argent pour tourner ces films. Maintenant quand je fais sortir deux exemplaires, on n'a pas de maison pour les duplications ici. Tu vas faire seulement sortir 10 ou 30 sur le marché, après personne ne vient acheter. Donc, bon, moi c'est... je ne sais pas comment. Alors, moi je dis l'avenir du cinéma au Tchad là c'est...Il faut que les gens prennent conscience en faisant ce qu'ils sont en train de faire là, ils vont tuer le cinéma. Ils vont tuer, ils vont tuer le cinéma. Et quand tu fais pour récupérer ton argent, tu ne vas pas récupérer, mais par contre, si c'est des choses pour l'éducation, pour la formation, subventionnées alors on fait à perte. Bon, c'est des investissements qu'on... on inculque une culture, une éducation à des gens, donc c'est des investissements qu'on récupère plus tard. Ça ne se mesure pas en argent concret mais ça facilite le changement de comportement. Si c'est ça, ça va réussir. Mais le cinéma... y a des gens hein. Y a des têtes. Maintenant y a plein de gars dans les écoles, mais je me demande ce qu'ils vont trouver devant eux en venant. Ils vont trouver maintenant ya l'argent de pétrole, ils vont trouver des financements et ça, ça va faire... ça va être un boom pour ceux de la capitale. Mais pour nous, ceux de la province, on ne va pas profiter mais pour ceux qui sont à la capitale, ils vont bien en profiter et je crois que le cinéma tchadien va décoller. C'est vrai que y a des talents. Y a des jeunes qui sont à l'école. Avant, y avait pas un institut, un institut de formation. On ne savait même pas ce que c'était que ça. Bon maintenant bon, nous, on a, on est dans le cinéma, on est dans la vidéo mais les autres sont dans le cinéma, mais ce qui... donc y a de l'avenir. Mais la piraterie et, bon, le manque de moyens là, risquent de nous...C'est ça ce qui va être... nous bloquer.

## **Entretien n°29**

**T. Nana**  
**Caméraman/Réalisateur**  
**ONRTV/Primature**

Entretien réalisé le Samedi 11 juin 2009 à 11 heures 45 à la Gastronomie.

**Durée : 32 mn 52 s**

*P.N. : Quand tu remplis un questionnaire d'identité, quelle profession indiques-tu ?*

N.T. : Bon, je suis plutôt caméraman.

*P.N. : La profession de caméraman te fournit-elle des revenus suffisants pour vivre ?*



N.T. : Bon, il faut se dire que au niveau du Tchad le métier de caméraman nous ramène ce qu'on peut vivre avec, parce que moi je suis d'abord caméraman à la télévision et de la télévision je suis affecté au niveau de la Primature, détaché au niveau de la Primature comme chef de service audiovisuel. Donc je m'occupe beaucoup plus des activités du Premier Ministre, Chef du Gouvernement, donc par rapport à d'autres caméramen de l'autre, de la télévision, je suis un peu bien muté par rapport à d'autres pour me permettre de vivre de ce métier.

*P.N. : As-tu une autre activité professionnelle ? Si oui, laquelle et quelle importance a-t-elle pour toi en termes pécuniaires ?*

N.T. : Bon c'est beaucoup plus... parce que dans le domaine de l'audiovisuel, un caméraman est appelé à devenir réalisateur. Un bon caméraman est appelé à devenir réalisateur ou le bon monteur est appelé à devenir réalisateur parce que le caméraman travaille avec le réalisateur, le monteur également. Et c'est dans ce sens que la réalisation me passionne, et puis depuis quelques années je me suis mis à pratiquer ce métier de la réalisation. Mais sinon je suis beaucoup plus caméraman. Oui.

*P.N. : Quand as-tu commencé à faire tes films ?*

N.T. : Mes propres films ont commencé :: depuis 2003. 2003 j'ai commencé parce que j'avais tourné le festival Festsafrika sous les étoiles. J'ai suivi de bout en bout. J'étais le caméraman désigné par la télévision pour suivre ce festival et à travers ça, j'ai fait sortir un documentaire de 26 minutes sur Festsafrika sous les étoiles. Et puis en 2005, avec mon collègue Bénélim Djimadoubaye parce que je travaille beaucoup plus avec Bénélim Djimadoubaye, on avait réalisé un film sur les enfants bouviers ou l'esclave moderne. Il m'a dit : Nana, dans tes déplacements, est-ce que tu ne peux pas, comme on a fait pour les enfants bouviers, pourquoi ne pas penser à réaliser un truc sur les enfants nomades. L'éducation de base en milieu nomade. Et à travers ça j'ai écrit un projet sur l'éducation de base en milieu nomade et ce projet on a envoyé au niveau de Fonds Image Afrique du Ministère des Affaires Etrangères français. Bon, ils nous ont envoyé une petite enveloppe qui nous a permis quand même de réaliser ce documentaire.

*P.N. : Quel a été ton parcours avant la réalisation de ton premier film ?*

N.T. : Bon il faut se dire que mon cursus est tellement petit si bien que...Moi c'est au niveau de lycée. J'ai commencé à apprendre l'audiovisuel à partir du lycée. Parce que j'évoluais dans une troupe théâtrale du lycée Ahmed Mangué de Sarh et c'est à travers mes prestations sur les scènes que les prêtres m'ont récupéré, c'était en 88. Donc j'ai commencé au SAVE. Y avait une session de formation, c'est intitulé Sarh vidéo. J'ai pris part à cette session de formation de 10 jours et c'était pendant ce temps je me trouvais encore en seconde, donc chaque fois je suis au niveau de lycée et revenir travailler avec les prêtres. Bon, le père Lemoisi a trouvé que je peux me débrouiller plutôt au niveau de la caméra parce qu'ils m'ont testé sur tout le terrain, ils m'ont orienté au niveau de la caméra. J'étais avec les Noudjialbaye, les Dobingar, Banyam Philippe. Bon, en 91 après l'obtention de baccauréat je suis venu à N'djaména comme... tout jeune pour chercher à m'inscrire au niveau de l'université. Malheureusement au niveau de l'université ça n'a pas marché puisque il fallait déposer les dossiers, on dépose chaque année et puis je me suis promené pendant deux ans, et y a un ami le défunt Dobingar qui m'a dit, mais écoute Nana toi tu... on était ensemble au niveau de SAVE, au lieu de rester à la maison continuer pour attendre les portes de l'université qui ne s'ouvrent même pas à toi, tu viens te débrouiller avec nous à la télé. Et c'est comme ça que j'ai fourni les dossiers pendant ce temps c'est Doumngor qui était le directeur, j'ai envoyé les dossiers au niveau de là-bas, ils m'ont pris comme stagiaire trois mois et puis y avait le chef service technique le défunt Ngarseti qui a demandé à ce que je continue par rester comme bénévole. Après on m'a signé un contrat comme pigiste, après je suis devenu contractuel, j'étais définitivement resté au niveau de la télévision comme caméraman de la télévision dont j'ai bénéficié de quelques stages, Yaoundé, au niveau de Caire, en France, c'est tout juste ça.

*P.N. : Si tu avais à définir le genre de films que tu produis, que répondras-tu ?*

N.T. : Moi c'est beaucoup plus des films à caractère :: socio éducatif. J'aime beaucoup des films à caractère socio éducatif, donc tous mes films, c'est des films à caractère socio éducatif.

*P.N. : Sur le plan cinématographique, le Tchad est très en retard par rapport à certains pays africains comme le Sénégal ou le Burkina par exemple. A ton avis, qu'est-ce qui justifie ce retard ?*

N.T. : Vous savez que au niveau du Tchad c'est... moi, je vois le problème, c'est beaucoup plus l'environnement même. Le Tchad est en retard sur tous les points parce que même avec la pénétration de la colonisation le Tchad est parmi les derniers. Donc avec l'indépendance c'est, directement c'est la guerre et puis le premier cinéaste tchadien. Le tout premier parce que jusqu'à maintenant même, je crois que le dictionnaire du cinéma le reconnaît c'est Edouard Saily. Donc il était le tout premier et après ça y avait le vieux Ngarseti, bon Ngarseti il est beaucoup plus un technicien que... donc y avait les Mahamat Saleh Haroun tout ça, mais on n'avait pas des grands frères qui pouvaient nous tirer. Donc entre Edouard Saily et Mahamat Saleh Haroun je crois qu'il y a un grand écart. Mahamat Saleh a commencé dans les années 89. Donc vous voyez, presque 40 ans donc c'est dû à ça, on ne sait pas si c'est les guerres que le pays a connues qui est à l'origine de ça mais y a un grand travail à faire dans ce domaine.

*P.N. : L'éducation africaine considère le père comme un repère, un modèle, une identité. Sur le plan cinématographique, qui sont tes pères ?*

N.T. : C'est très difficile à répondre à cette question puisque est-ce qu'on a un père au niveau du Tchad ? La question reste à poser. Je crois que vous avez fait un tour au niveau de la télé, vous avez vu comment les gars se débrouillent. Moi c'est beaucoup plus le type qui m'a beaucoup plus aidé dans ce domaine, surtout dans le domaine de la réalisation c'est Bénélim Djimadoumbaye. Oui.

*P.N. : Crois-tu qu'en tant que cinéaste tchadien, le cinéma soit un moyen pour toi de porter la parole de tes concitoyens ?*

N.T. : Oui, en tant que réalisateur, on peut dire que le cinéma peut porter haut tout ce que les autres pensent très bas et surtout l'opinion de mes concitoyens. Vous voyez au Tchad à travers le cinéma, Mahamat Saleh Haroun a présenté un peu partout la culture tchadienne et il a été primé, mais dans d'autres domaines, je ne sais pas, on excelle peut être dans le domaine de la guerre mais pas dans le domaine de la culture. C'est... sauf le cinéma qui a qu'à même fait à ce que les autres essaient de découvrir heu :: le pays.

*P.N. : Au Tchad il n'existe pas un organe officiel d'appui financier à la production alors, peux-tu nous dire quelle a été la provenance du financement de tes films ?*

N.T. : Bon le... éducation, voilà, école école nomade ou un autre visage de l'école tchadienne, c'est ça le titre. Ecole nomade ou un autre visage de l'école tchadienne. Bon, le tout premier film, il faut se dire que ce c'était beaucoup plus Festafrica sous les étoiles ou N'djaména sous les étoiles c'est-à-dire c'est à travers les dix ans de Festafrica que j'ai réalisé ça. Ça c'est fait avec les moyens de la télé et avec mes propres apports techniques. Mais le deuxième film, j'ai reçu le financement du Fonds Images Afrique du Ministère des Affaires françaises. C'est pas un grand-chose, c'est une enveloppe de 5000 euro et puis trois, cinq cents ou trois deux cent cinquante je ne sais pas. Et puis y a la société téléphonie mobile Celtel qui m'a assisté avec 750 000. Puis y a Toumaï Air Tchad avec je crois 250 000 et puis y a le projet éducation de base en milieu nomade. Ça, eux, c'est beaucoup plus, ou en matière de déplacement, quand eux ils descendent sur le terrain, par rapport à l'autre, je profite de leur occasion pour aller avec eux sur le terrain et faire mes images. Sinon au niveau du Tchad je n'ai reçu de financement. Sinon le film que maintenant je suis en train de monter, c'est « Plus jamais ça » et ça je suis déjà presque en bouclage d'ici dans les deux semaines il y aura la première projection et ça j'ai reçu de financement de PASILD<sup>32</sup> qui est une institution de l'Union Européenne et puis y a le projet... y a l'UNFPA qui m'a assisté également pour la réalisation puisque le thème du film concerne l'un de volets de projet de l'UNFPA, c'est pourquoi l'UNFPA m'a assisté également. Donc c'est les deux bailleurs là qui m'ont aidé à réaliser le troisième film.

---

<sup>32</sup> Programme d'Appui Structuré aux Initiatives Locales de Développement

*P.N. : Pour chacun de tes films, y a-t-il eu un droit de regard de ces financeurs sur le contenu du scénario, sur les membres de l'équipe de tournage par exemple ou sur d'autres domaines ?*

N.T. : Bon, pour le premier financement, non parce que je ne sais pas si au niveau du Fonds Images Afrique c'est des gens aguerris qui connaissent comment le film ça passe, donc eux c'est beaucoup plus le scénario, quand le scénario est bien ficelé et que ils savent que c'est bon, ils financent le projet sans toutefois avec beaucoup de conditionnalités. Mais tandis que le dernier financement, et là avec lePASILD, c'est pas du tout facile. Je ne sais pas parce que c'est des gens ...ils devraient vous inviter à rester carrément avec eux, constituer l'équipe comme ça vous allez les orienter comment on peut financer un film, parce que pour un film c'est un problème de confiance. Tant que y a pas le problème de confiance qui est établie entre le réalisateur et le financeur, le film ne peut pas avoir lieu. Nous on a eu tous les problèmes avec le PASILD. Comment comprends-tu que on peut commencer un tournage sans cinq francs ? On l'a fait. On est descendus sur le terrain, eux ils sont même avec nous et te posent la question pour savoir pourquoi un script, pourquoi un assistant réalisateur alors que y a déjà un réalisateur. Vous voyez, c'est des novices, nous on est obligé de travailler avec eux Parce que on n'a pas d'autres sources, on est obligé d'aller vers eux et jusqu'à présent, à l'heure où je vous parle, on n'a pas encore fini avec PASILD dans le cadre de décaissement et chaque fois il faut établir je ne sais pas si c'est des factures, des acteurs des... tout ce que tu dois faire il faut passer par eux et c'est eux qui ordonnent les dépenses. Pour un réalisateur qui doit se concentrer à faire un travail de l'autre, il est obligé d'abandonner les acteurs sur le terrain et chaque fois faire recours aux gens de PASILD aux financeurs pour essayer de décaisser. C'est vraiment dommage mais on est obligé de faire avec.

*P.N. : Combien avez-vous reçu du PASILD pour la réalisation de ce film ?*

N.T. : Bon, au niveau du PASILD en principe l'enveloppe est de vingt millions. De vingt millions mais c'est eux-mêmes qui ont qui ont organisé des postes de dépenses , hein. Donc jusqu'en ce moment on n'a pas tout bouclé ; donc, en gros l'enveloppe est de vingt millions.

*P.N. : On sait qu'il n'est jamais facile de boucler le budget d'un film, c'est vrai pour tous les réalisateurs, mais quelles sont les difficultés particulières que peuvent rencontrer les cinéastes africains et précisément les réalisateurs tchadiens dans la collecte de fonds nécessaire à la production d'un film ?*

N.T. : Bon, les difficultés c'est beaucoup plus dans le domaine de financement. Y a d'abord le financement qui est très difficile d'obtenir dans ce pays. Nous vous racontons une histoire. Moi j'avais pour le film « *Plus jamais ça* » j'avais déposé d'abord le dossier au niveau du Ministère des Affaires Etrangères, non, Ministère de la Culture. Le ministre sortant avait trouvé que le le scénario était très intéressant, donc il faut financer. Il a fait une fiche il a envoyé au Premier Ministre. Le Premier Ministre à son tour a pris une note pour demander au Ministre, il a ordonné au Ministre des Finances pour le décaissement. L'année 2007 je ne fais que courir au Ministère des Finances jusqu'à ce que on me dit, non, non, non ; il faut attendre, voilà y a collectif, il faut après collectif tu reviens, non ils ne savent pas sur quel, l'autre il faut puiser. L'année écoulée, en 2008, bon, on relance le dossier en 2008. En 2008, avec l'histoire du 2 février tout est dans l'eau. Donc du côté de l'Etat je crois que si l'Etat crée un fonds, s'ils veulent que le cinéma réussisse, il faut absolument un fonds d'appui au cinéma, à l'audiovisuel tout court c'est encore mieux. Et puis, deuxième difficulté pour un cinéaste. Si tu arrives à trouver... à boucler le budget, tu arrives à travailler, faire sortir le produit, qui achète ? La piraterie est là. Non, maintenant, ce que nous on fait, c'est beaucoup plus pour l'étranger, pour les festivals. On espère avec les festivals. Mais sinon, mes films j'en suis pas sûr. C'est beaucoup plus au niveau de la télévision que je vais remettre puisque j'ai spécifié dans l'autre, la diffusion serait gratuite au niveau ... c'est à caractère socio éducatif, donc j'ai remis une copie à la télévision et c'est beaucoup plus les maisons de jeunes qui vont diffuser puisque on n'a même pas de salle de cinéma dans ce pays. Avec les projets de... je ne sais pas Mahamat Saleh pour réouvrir la Normandie. Mais sinon à part ça, je ne sais pas où est-ce qu'on peut diffuser nos films. Donc y a le problème de diffusion également.

*P.N. Les films tchadiens, bien que ne bénéficiant parfois pas du moindre soutien de leur pays d'origine sont qualifiés de « films tchadiens » à l'exemple de « Abouna » qui est franco-tchadien. Un autre exemple curieux est celui de « Daratt » qui est franco-belgo-autrichien. Qu'est-ce qui justifie l'identité nationale d'un film ?*

N.T. : Oui. Rire. Bon, ce qui justifie beaucoup plus l'identité nationale d'un film, c'est là où le film est tourné. Là où le film est tourné et puis, je reviens parce que quand vous parlez de financement de tel que le film de Mahamat Saleh Haroun, même si l'Etat, en matière de sous, n'a pas débloqué un sou, mais il faut reconnaître que la participation de l'Etat est grande dans ce film. Ne serait-ce que la sécurité que l'Etat a assurée, l'autorisation de tournage, la sécurité des techniciens et des acteurs, on ne peut pas quantifier ça. On ne peut pas quantifier ça. Donc y a aussi l'apport de l'Etat. Qu'on veuille ou non y a aussi l'apport de l'Etat. Donc l'identité du film c'est beaucoup plus le réalisateur et beaucoup plus là où le film est tourné.

*P.N. : Considères-tu qu'il existe au Tchad des « maisons de production » sachant qu'il n'y a pas de financement pour la réalisation des films ? Si oui quel est leur rôle ?*

N.T. : Bon, je peux dire oui et non parce que quand on dit une maison de production, y en a pas au Tchad. Mais on a quand même des quelques petites maisons qui sont des cadres juridiques pour nous les autres, parce que maintenant pour obtenir un financement quelque part au niveau de l'Europe ou ailleurs, des gens, les partenaires aiment beaucoup plus travailler avec des maisons de production, bien sûr tout en sachant que ces maisons de production ne peuvent rien nous amener au niveau de l'autre, comme apport pour la production, c'est beaucoup plus le cadre juridique qui est très important dans ce pays.

*P.N. : Où trouves-tu le matériel de tournage, où envoies-tu les rushes de tes films tournés au Tchad et où se fait le montage ?*

N.T. : Comme je vous ai dit, j'étais, je demeure même actuellement caméraman de la télévision mais plutôt détaché. Donc, les matériels de tournage je les loue et je trouve au niveau de la télé. C'est beaucoup plus au niveau de la télé. Je loue. Pour le montage quelquefois je fais au niveau de la télé, des fois, on a un banc avec Bénélime, un banc Fenalco, des fois on travaille à la maison et avec nos rapports. Ah ! j'étais un ancien de SAVE, donc c'est beaucoup plus, c'est les rapports qui nous permettent de faire ce travail dans ce pays dans le domaine de l'audiovisuel.

*P.N. : Parlant du SAVE ou de Mango Films, peux-tu nous dire quelle est sa fonction, ses moyens matériels, techniques et financiers ?*

N.T. : Bon le SAVE, vous savez, moi j'ai quitté depuis longtemps SAVE, depuis 91, donc, en ce moment maîtriser ce qui se passe au niveau de SAVE c'est un peu plus difficile. Mais quand même dans le domaine de l'audiovisuel dans ce pays, il faut reconnaître que c'est le SAVE qui est le pionnier. SAVE a formé beaucoup de... même au début, au début de la télévision, les techniciens de la télé sont formés au niveau de SAVE et disposent quand même de matériels, ils ont des bancs de montage des caméras numériques, ce qui leur permet de travailler, mais sinon je ne peux pas en ce moment maîtriser ce qui se passe au niveau de SAVE ou au niveau de Mango Films qui est un regroupement, tu vois, des services audiovisuels des diocèses. Donc c'est un peu difficile pour moi.

*P.N. : Quelles sont les conditions exigées pour tourner un film au Tchad ? Faut-il obtenir une autorisation ? Dans ce cas, à qui s'adresser pour obtenir cette autorisation et quels sont les documents à fournir ?*

N.T. : Bon, c'est vrai, au niveau du Tchad c'est beaucoup plus... il faut avoir d'abord l'autorisation et l'autorisation ça s'obtient au niveau du Ministère de la Communication. Au niveau de la Communication et là, les pièces à fournir, on vous demande la synopsis du scénario, une demande manuscrite avec deux photos et la synopsis de l'autre, du film, tu as tous les intervenants, que ça soit les techniciens, il faut fournir tout, toute la liste des techniciens, des comédiens, tu accompagnes avec ça et là... C'est gratuit l'autorisation de tournage. Donc ils envoient ça au niveau du service des renseignements généraux et puis bon, ils étudient le dossier. S'ils voient que le film est à caractère socio éducatif, là vous n'avez pas de droit à verser. Mais s'ils savent que si c'est un truc à caractère commercial ou quel autre, bon il y a quand même quelques taxes que vous devrez payer. Disons l'autorisation c'est beaucoup plus au Ministère de la Communication.

*P.N. : Y a-t-il eu parfois des refus ? Pour quels motifs ?*

N.T. : Bon ça je ne sais pas, peut être le type qui est bien placé (rire) c'est c'est celui qui est au niveau du Ministère de la Communication puisque moi, quand je dépose une autorisation, je ne sais pas parce que... et peut être étant du Ministère, vous savez, parce que je suis du ministère donc je ne suis pas de la maison, mais sinon je n'ai pas appris que ils ont refusé une autorisation de tournage à à quelqu'un.

*P.N. : Il n'existe pas à l'heure actuelle de salles de cinéma au Tchad. Que penses-tu de l'idée de création d'une salle au Tchad ?*

N.T. : Ce serait génial. Ce serait génial, mais il faut que cette salle... il faut étudier là où il faut implanter. C'est-à-dire il faut cher...là où le public peut aller suivre. Je me demande est-ce que avec le Normandie ça peut marcher. Je vois là je ne suis pas tellement sûr, parce que quitter ici Moursal avec tout ce qu'on connaît dans ce pays, là, aller de l'autre côté, aller suivre un film et revenir aux environs de 21 heures 22 heures, c'est à ses risques et puis peut être chercher à financer et casser au maximum le prix, les tarifs d'entrée, pour rivaliser avec les vidéo clubs, sinon c'est un peu difficile.

*P.N. : Où sont diffusés tes films sur le territoire national à ta connaissance ?*

N.T. : Bon mes films c'est beaucoup plus ...c'est à la télévision et puis c'est utilisé par certains partenaires dans le cadre de séminaire, donc dans des séances de séminaires pour faire des projections des films parce que le film sur l'éducation de base en milieu nomade c'est beaucoup plus pour sensibiliser les parents nomades. Donc, quand y a une session de formation par rapport à ce qui les concerne les nomades, on utilise ça pour projeter mais sinon je n'ai pas essayé encore avec les vidéo clubs.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelquefois de participer à des projections de tes films ?*

N.T. : Non. Sinon je cherche à organiser ça pour le film qui paraîtra dans ces quelques jours.

*P.N. : Comment sont distribués tes films en Afrique, hors du Tchad ?*

N.T. : Ah non ! Ca y a même pas de réseau de distribution donc c'est maintenant que je voulais me lancer dans ce domaine là.

*P.N. : En Afrique, le public a rarement les moyens d'acheter des copies légales de films. Quelle est ta réaction à ce phénomène ?*

N.T. : C'est c'est un phénomène qui... on doit le combattre à tout moment. Mais au niveau des artistes ou, ou des réalisateurs ou des distributeurs, c'est un peu difficile. L'Etat doit s'investir pour lutter contre ce phénomène sinon, c'est le cinéma africain qui est en train de mourir.

*P.N. : Existe-t-il un organe de défense des droits d'auteurs au Tchad ?*

N.T. : Il y a un projet pour ça mais je me demande est-ce que ça a vu le jour.

*P.N. : Pour avoir réalisé « Daratt », Haroun Saleh a été élevé au rang de « Chevalier de l'Ordre National » de la République du Tchad et « Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres » de la République française. Qu'est-ce que de telles distinctions peuvent apporter, à ton avis, à un cinéaste ?*

N.T. : Bon, c'est bien, c'est bien beau pour un cinéaste d'avoir de telles distinctions. Ça lui permet quand pour ses projets à venir, quand il a un petit projet qui n'est même pas bankable même, dans son cv on voit, il est crédible. Ça, ça lui ouvre d'autres portes. (Rire).

*P.N. : Que penses-tu de l'avenir du cinéma au Tchad ?*

N.T. : Bon, comme je suis dans le domaine, je crois que :: le terrain est encore vierge et j'espère que l'avenir va être :: prometteur.

*P.N. : Avec la direction des arts et du cinéma qui vient d'être créée ?*

N.T. : Qui qui n'a même pas de sous. (Rire) mais on va se battre pour que au niveau du Ministère de la Culture ou au niveau de l'Assemblée, qu'on ait quand même un fonds destiné à la production cinématographique au Tchad.

*P.N. : Mais vous les cinéastes ne pouvez-vous pas vous organiser ?*

N.T. : C'est vrai, c'est une piste qu'il faut explorer, mais dans ce pays c'est un peu difficile puisque chacun sort le matin, on se bat, on court pour le quotidien. Vous me comprenez. Donc c'est un peu difficile pour dire que, voilà, on va s'organiser au bout de deux ou trois ans on va se mettre ensemble pour...c'est un peu difficile.

## PUBLICS DE CINE-CLUBS ET DE CENTRES CULTURELS

### Entretien n°30

A. Issa (29 ans)

Commerçant

Farcha/N'Djaména/Tchad

Entretien réalisé le 06 mai 2010 à 10 heures 01 à Académie

**Durée : 20 mn 37 s**

#### 1. Au ciné-club

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

*A.I. : C'est pour mon ami, Ahmat.*

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

*A.I. : Oui je viens souvent.*

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

*A.I. : Moi je ne vais pas ailleurs. Je ne viens ici chez mon ami seulement.*

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

*A.I. : Ahmat fait de bonnes choses. Lui comme il voyage au Nigéria et autres là, il apporte souvent de bons films.*

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

*A.I. : Moi, je ne vais pas ailleurs. Ici même c'est bon, non.*

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

*A.I. : Moi je regarde matinée comme soirée.*

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au cinéclub ?*

*A.I. : Tout. J'aime tous les genres.*

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

*A.I. : Série télévisée, là je ne connais pas.*

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

*A.I. : Ahmat connaît. Quand y a un bon film, lui-même il m'appelle pour me dire.*

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

*A.I. : Seul ou en compagnie je viens seulement.*

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

*A.I. : Ah ça, plusieurs fois on discute.*

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

*A.I. : Après le film, on cause avec les amis et on rentre seulement, non.*

## **2. Films tchadiens**

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

*A.I. : Oui j'ai vu beaucoup de films tchadiens. Les films de Doglocha, de Al hadj Tawa, de Abba Kalam et Alkanto aussi.*

*P.N. : Où est-ce que tu as vu ce film ?*

*A.I. : Ici même au ciné.*

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

*A.I. : C'est bon. Les tchadiens font de bonnes choses. Ils sont intelligents.*

*P.N. : Qu'est-ce qui différencie les films tchadiens des autres films que tu as vus ?*

*A.I. : Moi je ne sais pas. C'est la même chose non. Sinon, les tchadiens n'ont pas d'argent pour faire de grandes choses comme les autres seulement.*

## **3. Les films chez toi**

*P.N. : Tu viens de me dire que tu regardes les films chez toi alors peux-tu me dire avec quels matériels regardes-tu ces films ?*

*A.I. : Bien généralement, le plus souvent c'est à la télé mais quelque fois y a des CD que je regarde les films.*

*P.N. : Où achètes/loues-tu les films que tu regardes ?*

*A.I. : J'achète sur le marché mais parfois j'envoie Ahmat aussi.*

*P.N. : Comment choisis-tu les CD que tu achètes ?*

*A.I. : Je regarde sur la couverture. Je regarde sur la couverture mais quelquefois c'est les images sur la couverture aussi.*

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que tu achètes ?*

*A.I. : Du Cameroun, ça vient du Cameroun et du Nigéria aussi.*



*P.N. : Peux-tu me dire quel genre de film préfères-tu ou aimes-tu souvent regarder ?*

*A.I. : Abba Kalam et Doglocha.*

*P.N. : Est-ce que tu échanges des DVD /CD avec des amis ?*

*A.I. : Oui beaucoup de fois avec les amis.*

*P.N. : Est-ce que tu invites parfois des amis à regarder les films avec toi à la maison ?*

*A.I. : Bien y a des, moi j'invite pas, mais les amis qui s'intéressent au film, ils me le demandent ou bien ils viennent me trouver et on regarde ensemble.*

*P.N. : Est-ce que tu prends quelque chose avec eux ?*

*A.I. : Non.*

*P.N. : Pour toi, est-ce que c'est mieux de regarder les films à plusieurs ?*

*A.I. : C'est intéressant de regarder le film ensemble. Vous causez, vous discutez c'est bon comme ça.*

*P.N. : Est-ce que tu regardes la télévision chez toi ?*

*A.I. : Oui.*

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

*A.I. : La télé c'est beaucoup plus Al Jazeera Sport. Je regarde beaucoup plus le sport à la télé mais les films, je viens au ciné.*

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

*A.I. : C'est le sport. Le sport c'est tout.*

#### **4. Et au centre**

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

*A.I. : Oui quelquefois.*

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

*A.I. : Au CCF.*

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

*A.I. : Parce qu'ils font de bonnes choses.*

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

*A.I. : C'est un ami qui m'a apporté pour la première fois voir une production de théâtre.*

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

*A.I. : Non. Je regarde les musiciens jouer, aussi le théâtre c'est tout.*

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du cinéclub ou seul ?*

*A.I. : Je viens toujours avec un ami. Comme nous sommes loin c'est bien d'aller avec quelqu'un.*

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

*A.I. : Rien. Je rentre c'est tout.*

## **Entretien n°31**

**Alyo (25 ans)**

**Electrotechnicien**

**Mardjandaffack / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 05 juin 2010 à 18 heures 20 au Ciné Chrono

**Durée : 08 mn 41 S**

### ***I. Au ciné-club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

*A. : J'ai découvert ce ciné par l'intermédiaire des amis.*

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

*A. : Oui je viens souvent suivre les films au niveau de ce ciné.*

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

*A. : Ici au ciné Chrono.*

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

*A. : Parce que c'est non loin de chez moi et ça me permet de rentrer à temps.*

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

*A. : Je me déplace pour aller suivre le film.*

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

*A. : Je préfère la soirée parce qu'après le film je rentre directement pour aller me reposer.*

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

*A. : Généralement je suis les films d'action*

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

*A. : « 24 heures Chrono »*

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

**A. :** Généralement c'est des actions et des nouvelles technologies c'est-à-dire Internet et autre, qui me poussent à suivre ces genres de films.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

**A. :** Bon généralement je pars à seul. Parce que moi je ne suis pas trop bavard et quand je finis le film, je fais droit à la maison.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

**A. :** Oui, il m'arrive souvent de discuter avec les amis des films que j'ai suivis avant et même des films dont je n'ai pas encore eu l'occasion de voir. Généralement on discute des thèmes traités dans les films.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

**A. :** Non, je fais directement chez moi.

## **2. Films tchadiens**

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

**A. :** Oui, comme « *Abba Kalam* ».

*P.N. : Quand et où tu les as vus ?*

**A. :** C'était, je ne maîtrise bien la date mais c'était ici au niveau du ciné Chrono.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

**A. :** Ce que j'ai aimé dans ce film parce que ils ont l'habitude de traiter la réalité de ce que vivent les tchadiens dans ces films. Ce qui ne m'a pas plu dans ces films parce que généralement, la grande partie de ces films a été, comment on appelle, les acteurs parlent plus en langue qu'en français.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

**A. :** Par rapport à notre culture.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

**A. :** Non, ce qui les différencie des autres films parce que nos films, ici, c'est comme nous sommes typiquement dans la tradition, mais généralement par rapport à d'autres films, eux ils traitent de sujets d'actualité et des sujets qui ont des rapports avec des nouvelles technologies, avec des nouvelles découvertes.

*A. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

**A. :** Non, c'est très impeccable.

## **3. Les films chez toi**

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

**A. :** Oui.

*P.N. : Avec quel équipement regardes-tu ces films ?*

**A.** : J'ai un poste téléviseur, un lecteur DVD.

*P.N. : A combien as-tu acheté ces matériels ?*

**A.** : Je n'ai pas totalisé mais j'ai acheté le lecteur à 15 000 et l'écran à 60 000.

*P.N. : Où achètes/loues-tu les DVD/CD que tu regardes ?*

**A.** : J'achète ça généralement avec les marchands ambulants.

*P.N. : Comment choisis-tu les CD/DVD que tu achètes ?*

**A.** : Bon généralement ce qui me pousse à choisir ces films, je les choisis, avant d'acheter les DVD, je regarde les couvertures et les résumés des films tracés derrière les couvertures qui me poussent à choisir les DVD.

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que tu achètes ?*

**A.** : Oui ça vient généralement du Cameroun.

*P.N. : Est-ce que tu échanges tes DVD /CD avec tes amis ?*

**A.** : Oui. Parce que nous, ici, à N'Djaména financièrement nous sommes limités. Ce n'est pas tout le monde qui a l'argent pour acheter les DVD. La personne qui n'en a pas, nous sommes obligés d'échanger comme ça.

*P.N. : Penses-tu que c'est mieux de regarder les films seul ou à plusieurs ?*

**A.** : Non, si c'est pour regarder les films, j'aimerais regarder en compagnie. Parce que quand on suit les films, généralement on discute et c'est ce qui m'intéresse dans tout ça.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

**A.** : Oui. Sur la télévision tchadienne. Oui généralement comment on appelle, « *Secret de famille* ».

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

**A.** : Des films d'action. Généralement c'est des films d'action et des, comment on appelle, de la comédie aussi.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

**A.** : Ce que j'aime tellement dans les séries télévisées, c'est que les séries télévisées relatent les faits vécus.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

**A.** : Mes autres loisirs, je fais la lecture et de temps en temps je pars suivre les matchs à la télé. Je suis un pratiquant de football et ça fait partie de mes loisirs.

#### **4. Et au centre**

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

**A.** : Oui.

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu ?*

**A. :** Je me rends généralement au niveau du centre Don Bosco.

*P.N. : Est-ce que tu viens souvent/pas souvent dans ce centre ?*

**A. :** Non. Parce que mon emploi du temps ne me permet pas de me rendre souvent dans ce centre.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

**A. :** Parce que c'est un centre qui est non pas loin de chez moi et c'est un centre qui est accueillant aussi.

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

**A. :** J'ai découvert par l'intermédiaire des amis. Quand nous étions petits, on a l'habitude de fréquenter ce coin et à force de venir de temps en temps dans ce coin, c'est ce qui m'a beaucoup plus attiré vers ce centre.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

**A. :** Oui, j'ai l'habitude de suivre les films dans ce centre. Oui, comment on appelle, j'ai suivi un film qui m'a beaucoup impressionné, c'est un film tourné par un tchadien à Sarh, le titre c'est *Le cinglé*.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du ciné-club ou seul ?*

**A. :** Non. Généralement je viens avec d'autres amis. Il m'arrive souvent de venir à seul parce que généralement quand je quitte la maison, si je ne trouve même pas de compagnon, je suis obligé de venir à seul.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

**A. :** J'aime venir en compagnie. Parce que c'est bon d'échanger avec les amis.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

**A. :** Au centre, je fais la lecture et je viens voir les enfants qui jouent au niveau du centre.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelquefois d'échanger autour des films que tu as vus au Centre ?*

**A. :** Oui. Je discute souvent des actions et du thème développé dans le film avec mes amis.

*P.N. : Peux-tu me donner le titre d'un des films que tu as regardé au centre ?*

**A. :** Au niveau du centre j'ai suivi un film le titre, parce que ça fait longtemps mais le titre de ce film comment on appelle, attends le titre là c'est comme, j'ai presque oublié là. C'est un film tchadien aussi.

*P.N. : Est-ce les mêmes genres de films qu'au ciné-club ?*

**A. :** Non. Parce que au niveau du centre, c'est un centre qui ici à N'Djaména, généralement les films programmés au niveau des centres c'est des films tournés par des tchadiens.

## Entretien n°32

**A. Yanyana (23 ans)**

**Etudiant**

**Farcha / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 07 mai 2010 à 18 heures 20 au Ciné Académie Saboura

**Durée : 17 mn 42 S**

### *1. Au ciné-club*

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

*Y.A. : Comme c'est dans mon quartier, je passais et j'ai vu.*

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

*Y.A. : Je viens assez régulièrement.*

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

*Y.A. : C'est ici à Académie même, non.*

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

*Y.A. : Parce que ce n'est pas loin de chez moi et aussi parce qu'il y a de bonnes choses.*

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

*Y.A. : Je ne trouve pas. Ici à Farcha, c'est le seul grand ciné-club. Il n'y a pas d'autres.*

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

*Y.A. : J'aime venir dans la matinée mais je viens aussi dans la soirée quand y a un bon film.*

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

*Y.A. : Ici à Académie c'est les actions c'est tout. Les films de guerre, de karaté ainsi de suite.*

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

*Y.A. : Bien moi je ne regarde pas les séries hein. Les séries c'est le genre des femmes ça.*

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

*Y.A. : Les acteurs. Je connais les bons acteurs et quand ils sont dans un film je ne rate pas.*

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

*Y.A. : Je viens seul parfois mais beaucoup, je viens avec les amis parce qu'il faut discuter des actions.*

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

*Y.A. : Beaucoup. On discute souvent.*

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

*Y.A. : Je rentre après les discussions.*

## **2. Films tchadiens**

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

*Y.A. : Les films tchadiens. J'ai vu. Plusieurs même.*

*P.N. : Lesquels ?*

*Y.A. : Oui, y avait un film de ce Monsieur-là, j'ai déjà oublié son nom. Le film parle de, bon, c'est le souvenir que les parents ont transmis aux enfants surtout pendant la guerre civile, han. Donc c'est relaté et l'acteur principal, pas l'acteur principal. L'acteur principal c'est, j'ai déjà oublié le nom mais son grand père. Oui, je crois c'est « *Moussa et Christian* ». Oui.*

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

*Y.A. : Bon, ce que j'ai aimé, moi je pense que les films là, pour ne pas abuser, ont relaté les choses précises de la société tchadienne et c'est ce qu'ils m'ont donné comme instruction. Mais je pense que sur le niveau professionnel, y a certaines choses qu'on doit encore relever haut sinon rectifier pour que ces films soient véritablement des films professionnels puisque, quand on voit de près le caractère de certains acteurs, ça ne relève pas de la profession proprement dite.*

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

*Y.A. : Le traitement de l'image ça manque un petit peu. Dans certaines circonstances les images sont moins claires. L'allure ne sont pas les mêmes, ne sont pas les mêmes et quelquefois aussi sur le niveau des sonorités aussi.*

## **3. Les films chez toi**

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films chez toi ?*

*Y.A. : Chez moi, nous voyons aussi des films mais c'est au choix du tuteur et...*

*P.N. : Est-ce que vous regardez les films à la télé ou avec un autre équipement ?*

*Y.A. : Y a des CD à la maison mais on ne voit pratiquement pas. On voit les films généralement à la télé et voilà. C'est ça.*

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent ces CD qu'il achète ?*

*Y.A. : Je ne sais pas. Il ne me dit pas là où il achète.*

*P.N. : Est-ce qu'il échange les CD avec des amis ?*

*Y.A. : Non.*

*P.N. : Trouves-tu que c'est mieux de regarder les films à plusieurs à la maison ?*

Y.A. : Non, les films à la maison, parce que dans les ciné-clubs, y a, avec les amis, avec certaine façon où l'action peut attirer le public et y a agitation du public et là, une personne habituée du public trouve cette partie du temps-là intéressant, mais à la maison, on doit respecter ou soit se soumettre à certaines règles et voilà on est encombrant.

*P.N. : Est-ce que tu invites parfois des amis à regarder les films avec toi à la maison ?*

Y.A. : Non, jamais, je n'ai jamais fait.

*P.N. : Peux-tu me dire quel genre de film préfères-tu ou aimes-tu souvent regarder à la télé ?*

Y.A. : Bon y a, y a plusieurs genres de films à caractère culturel, sur les faunes, sur la, à caractère martial aussi, mais sur ce caractère le tuteur n'aime pas assez, donc sur la chaîne où on diffuse ces caractères de film, bon, on change une autre chaîne. En général les films de violence, non, c'est exclu. Et pornographique aussi.

*P.N. : Quelles sont les chaînes que tu regardes généralement ?*

Y.A. : Bon, la plus fréquentée c'est la télé Tchad, aussi France 24 et Africa 24, LC2 aussi. On regarde en famille, mais moi particulièrement je viens juste pendant les informations puisque je dois aussi lire mes cours, donc je passe moins du temps devant la télé. Généralement c'est à partir de 20 heures et 20 heures 30 et 21 heures aussi pour les informations. Pour les films, je prends généralement environ 20 minutes, ça c'est à 19 heures. Le reste de la maison regarde le film jusqu'à 21 heures, 21 heures 30, mais pour un programme précis ou soit une émission quelconque, on peut partir jusqu'à 22 heures.

*P.N. : Est-ce que vous êtes abonnés à Canal ?*

Y.A. : Non. C'est par satellite. Bon je ne connais pas le système, mais il est parti à la télé Tchad, mais je ne sais pas comment le système est fait. Je ne sais pratiquement rien.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

Y.A. : C'est seulement la lecture, et la musique aussi bon, c'est ça.

#### **4. Au centre**

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

A.Y. : Oui souvent.

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

A.Y. : Au Centre Culturel Catholique.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

Y.A. : (Rire). D'abord c'est par rapport à la distance et, comme son nom l'indique, CCU c'est, permettez-moi aussi de le définir, c'est Centre Catholique Universitaire. Donc les documents qui se trouvent dans la bibliothèque de ce centre, ce ne sont que des documents universitaires et ça me servent directement. Mais je voudrais aussi dire que je fus l'animateur du centre Don Bosco et présentement même, je peux servir, mais compte tenu de mes occupations universitaires, je n'ai pas pu fréquenter régulièrement ce centre.



*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

Y.A. : C'est par, grâce à mes amis (Jéhovah et Lucienne) étudiants également que j'ai découvert le centre. C'était en début de ma première année même à l'université en 2008.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

Y.A. : Beaucoup. Beaucoup. Les films surtout les films de Noudjalbaye Ngarndidono, je ne connais pas bien son nom et certains films réalisés aussi ici à N'Djaména. Y a « *Sauce rouge* », y a « *Pour un veau* », y a « *Moussa et Christian* » et bien d'autres. « *Madion* » non, « *Madion* » nous n'avons pas joué une fois.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du ciné-club ou à seul ?*

Y.A. : Non, il faut, dans la vie, il faut tisser aussi ce qu'on appelle les relations amicales, donc non seulement je voudrais partir seul mais avec les amis et je fais venir beaucoup des amis aussi dans ce centre.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

Y.A. : Généralement, bon, la première activité que je fais c'est le service du bénévolat et ce service ça se fait selon la disponibilité de mon temps par rapport à mes études et là, je sers à l'accueil et au fonds documentaire. Donc c'est à but non lucratif. Tous les jeudis et samedis, je fais, j'assure aussi la projection des films. L'année dernière je fus animateur d'une activité culturelle dénommée thé-débats et cette activité là, son idéologie, c'est un cadre pour les étudiants et organisé par les étudiants aussi. Les débats traitent des sujets politiques, culturels, surtout les sujets qui concernent la société.

## **Entretien n°33**

**A. Djimtourbaye (24 ans)**  
**Etudiant en 3<sup>ème</sup> année de l'INJS**  
**Chagoua II / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le vendredi 07 mai 2010 à 18 heures 36 au Ciné Persévérance

**Durée : 10 mn 55 S**

### ***1. Au ciné club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

D.A. : Grâce à mon oncle. C'est mon oncle qui y vient régulièrement et quand je suis venu à N'Djaména à la suite de mon admission au concours d'entrée à l'INJS, il m'a invité pour la première fois à aller avec lui et c'est comme ça que je me suis intéressé par la suite.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

D.A. : Je suis quand même régulier parce, bon, je suis quelqu'un qui aime regarder les films. Il y a des fois ou, je passe, je regarde le programme ça m'intéresse, je viens regarder. Je viens aussi regarder les matchs. C'est pourquoi je viens là.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

D.A. : Je me rends souvent au ciné Persévérance.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

D.A. : Bon, ce ciné-club, comme tous les cinés que nous fréquentons malgré que présente quelques aspects qui déçoivent les clients, c'est un ciné où y a un peu d'aération parce que y a un peu d'espace vaste qui contient les gens et ça fait que, bon, on est à l'aise. Je le trouve un peu quand même. Bon ça fait séageant par rapport à d'autres.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

D.A. : Bon mais si le, le film que je veux regarder est programmé dans un autre ciné, je n'ai pas le choix, je me déplace pour aller dans un autre ciné regarder ce film.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

D.A. : Je préfère plus les séances de la matinée parce que les séances de la soirée ça tarde et bon, avec cette insécurité grandissante j'aime plutôt aller dans, à la matinée.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

D.A. : Bon, le plus souvent, moi, les films que j'adore le plus, ce sont les films de la guerre. Mais ces derniers temps j'ai changé de vision, je regarde plutôt les séries télévisées. C'est ce que je vois souvent.

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

D.A. : Oui euh, je prends par exemple l'histoire de l'amour qu'on joue plus à la TV5 ou bien, je regarde également les trucs des ivoiriens. Les... bon, ça m'échappe sinon c'est les films des ivoiriens quand même.

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

D.A. : Bon, parce que dans ces films, je pense que je m'instruis plus, si tu essaies de regarder le fond de ces films ça instruit plus que les films vulgaires. C'est ce qui m'intéresse.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

D.A. : Quelquefois nous partons à deux avec mon oncle paternel. Quelquefois aussi je croise les amis avec qui nous sommes presque ensemble et bon, on chemine ensemble, on vient et puis, on quitte. C'est ça.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

D.A. : Oui oui, beaucoup de fois on discute beaucoup de fois sur ces films parce que là, y a des fois où nous avons les différentes visions sur le rôle que joue chaque acteur dans ces films et pourquoi...surtout le contenu de ces films. On en discute. C'est ça.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

D.A. : Bon, généralement après le ciné, je sais que j'ai les études qui m'attendent, donc je reviens vite embrasser mes cahiers.

## **2. Films tchadiens**

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

D.A. : Oui j'ai déjà vu un film tchadien, un film tourné par Hadre Dounia et le commandant Alkanto. Voilà.

*P.N. : Quand et où tu les as vus ?*

D.A. : Je les ai vus à Doba il y a de cela au minimum 5, 6 mois déjà.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

D.A. : Ah ! Il faut reconnaître que bon, le Tchad est en train de pousser dans ce domaine. Là il faut qu'on se le dise parce que ça fait longtemps on pensait que le film était seulement l'affaire des blancs ou bien des autres, mais déjà, on est en train de voir que le tchadien est en train de vouloir faire un travail de fond. Ce que j'aime dans ces films c'est l'engagement des artistes, la vérité qu'ils disent parce que le film traduit ce qui se passe dans notre pays. C'est ce que j'aime plus dans ce film. Et ce que je déteste bon, y a des fois où euh les artistes au lieu de toucher le fond du problème, essaient de caracoler alors que quand on est artiste, eh bien, quand on est engagé, il faut qu'on aille jusqu'au bout.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

D.A. : A leur fond, à leur fond.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

D.A. : Ce qui les différencie c'est que bon, ils sont à leur début et malgré qu'il y a des imperfections, en tant que tchadien on est obligé de dire que bon, même si c'est mauvais, on supporte parce que c'est bon, c'est un début et ça doit aller comme ça pour que ça grandisse.

### **3. Les films chez toi**

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

D.A. : Oui. La majeure partie des films que je suis c'est à la maison. Ça, il faut le dire.

*P.N. : Avec quel équipement regardes-tu ces films ?*

D.A. : Bon avec les, un écran avec les DVD c'est ça.

*P.N. : A combien as-tu acheté ces matériels ?*

D.A. : Bon, je ne les ai pas personnellement achetés mais j'en ai bénéficié, pour un de mes voisins qui a installé, bon on se regroupe souvent autour de ça pour regarder.

*P.N. : Où achète/loue-t-il les DVD/Cassettes que vous regardez ?*

D.A. : Bon, vous savez que au Tchad bon, nous n'avons pas des machines qui fabriquent des CD ni des cassettes ici. Il les a achetés dans la rue et le matériel bon, il les a achetés simplement au marché et c'est comme ça qu'on en profite.

*P.N. : Comment choisit-il les DVD/Cassettes qu'il achète ?*

D.A. : Bon ça il faut, je ne suis pas technicien pour connaître les qualités de ces DVD, bon, surtout de ces matériels. On tombe dessus, on demande est-ce que c'est une bonne qualité, bon on achète et puis on continue. C'est comme ça.

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/Cassettes qu'il achète ?*

D.A. : Généralement on dit que c'est la fabrication nigériane. Sinon, je sais que la majeure partie de ces trucs là proviennent de l'Europe.

*P.N. : Est-ce qu'il échange ses DVD /K7 avec ses amis ?*

D.A. : Non, non.

*P.N. : Penses-tu que c'est mieux de regarder les films seul ou à plusieurs ?*

D.A. : Nous sommes au minimum 10 devant l'écran. C'est ça. Oui, regarder les films à plusieurs c'est ça la même qui fait l'ambiance de regarder les films. A seul, tu ne... parce qu'il faut discuter de ces films. Mais si tu es seul eh bien, bon, quand vous n'échangez pas, tu ne peux pas acquérir des informations.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

D.A. : Oui, je regarde les films à la télé.

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

D.A. : Je regarde les films ivoiriens sur TV5 surtout, à partir de 09h05 précisément.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

D.A. : Dans les séries télévisées les gens abordent des problèmes quotidiens. Les gens abordent des problèmes qui existent dans chaque foyer. C'est ça ce qui m'intéresse plus.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

D.A. : Je suis généraliste de sport donc, bon, à part les films je joue au football, je joue au basket, je joue, je fais presque tous les sports.

#### **4. Et au centre**

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

D.A. : Oui, je viens quelquefois au centre culturel. Et là, quand j'étais à Doba je venais au centre culturel Celestino. C'est là où quelquefois on projette des films et nous nous venons regarder.

*P.N. : Et maintenant que tu es à N'Djaména, à quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

D.A. : Oui, je viens au centre Don Bosco qui est, bon, qui est non loin de chez moi. C'est là où j'ai aussi, parfois l'habitude de venir.

*P.N. : Est-ce que tu viens souvent/pas souvent dans ce centre ?*

D.A. : Non, pas souvent, pas souvent parce que là, ça coïncide avec les heures de mes études et c'est peut-être pendant les week-ends ou les jours de... pendant les congés que je profite pour venir là regarder quelquefois les spectacles avec les amis.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

D.A. : Je le préfère parce qu'il est plus proche de moi. Tout simplement.

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

D.A. : C'est un centre qui abrite au minimum des dizaines ou bien des vingtaines d'activités presque au même moment. Y a des concerts, y a des matchs de football, y a des jeux de pétanque, des jeux de basket, bon, franchement c'est un centre qui est bon, ça forme bien les enfants.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

D.A. : Non, jamais, non. Pas une seule fois.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du ciné-club ou seul ?*

D.A. : Quelquefois nous venons avec les mêmes amis. Quelquefois aussi je viens seul.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

D.A. : C'est très bon de venir avec les autres. En compagnie c'est bon. Vous venez, vous regardez après vous partez, vous discutez. En cheminant, vous discutez ensemble c'est bon.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

D.A. : Je joue aux matchs, je regarde les spectacles tels que les concerts. Donc c'est ça.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelque fois d'échanger autour des films que tu as vus au Centre ?*

D.A. : Nous échangeons beaucoup. Nous échangeons beaucoup de ces films. Surtout que y a des fois où nous regardons des films religieux et nous essayons de discuter sur la qualité de ces films et la durée aussi de ces films, la date où le film a été tourné tout ça, là, nous en discutons souvent.

*P.N. : Peux-tu me donner le titre d'un des films que tu as regardé au centre ?*

D.A. : Oui. J'ai regardé le film de « Moïse » projeté au centre culturel Celestino à Doba en 2007.

*P.N. : Est-ce les mêmes genres de films qu'au ciné-club ?*

D.A. : Non, ce ne sont pas souvent les mêmes. Le centre culturel Celestino est un centre catholique et à ce titre, il ne projette pas les mêmes films que dans les cinéclubs.

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains ?*

D.A. : Ah ! Les films tournés par les africains, quelquefois là, il faut reconnaître que c'est très bon, c'est très bon parce que ce qui se passe ailleurs, nous ne faisons que regarder à l'écran. Mais les films tournés par les tchadiens, ce sont des choses qui nous vivons ici, qui se passent ici, sous nos yeux. Nous regardons les films et nous regardons les réalités. Ça instruit quelquefois. Donc les films tournés par les africains sont totalement bons même si, il leur manque encore les moyens, parce qu'ils utilisent presque les moyens rudimentaires, même si le professionnalisme n'y est pas, c'est déjà bon.

## **Entretien n°34**

**D. Florence (16 ans)**

**Elève en Terminale**

**Chagoua/ N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 31 mai 2010 à 18 heures 01 au Ciné OFAD

**Durée : 02 mn 57 S**

### ***Au ciné club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

F.D. : Parce que ce ciné, parce que ce ciné, j'aime beaucoup le ciné.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

F.D. : Je viens souvent au ciné. Parce que ça m'intéresse beaucoup.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

F.D. : Ici même au Ciné OFAD, non.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

F.D. : Parce que je vois souvent de bons films.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

F.D. : Je ne fais rien.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

F.D. : Je viens dans la matinée. Parce que ça commence tôt et ça finit tôt.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

F.D. : Bon, j'aime le film de « Marimar ».

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

F.D. : Oui j'aime « Marimar ». Parce que ça m'intéresse beaucoup.

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

F.D. : Parce que je vois souvent les gens sont en train de raconter ça.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

F.D. : Parfois nous sommes au nombre de 3 ou 4.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

F.D. : Oui, on discute beaucoup du film qu'on est en train de regarder.

P.N. : *Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

F.D. : Après on est en train de raconter ce qu'on a vu. On ne fait pas autre chose. On rentre à la maison.

### ***Films tchadiens***

P.N. : *Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

F.D. : Non pas encore.

### ***Les films chez toi***

P.N. : *Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

F.D. : Chez moi non, pas encore.

P.N. : *Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

F.D. : Je n'ai pas vu encore. A la télé non.

P.N. : *En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

F.D. : Après on est en train de raconter seulement. Je ne fais rien, je vais à l'école c'est tout.

### ***Et au centre***

P.N. : *Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

F.D. : Centre culturel non.

## **Entretien n°35**

**D.Rex (20 ans)**

**Elève Terminale**

**Moursal / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le vendredi 07 mai 2010 à 18 heures 19 au Ciné Village

**Durée : 10 mn 55 S**

### ***Au ciné-club***

P.N. : *Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

R.D. : Bon j'ai découvert ce ciné-club par l'intermédiaire d'un ami.

P.N. : *Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

R.D. : Je viens souvent dans ce ciné.

P.N. : *A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

R.D. : Ciné Alla-ingain.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

R.D. : Parce que c'est un ciné qui projette des films surtout éducatifs.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

R.D. : Je préfère rester à la maison.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

R.D. : La séance de la matinée. Bon, je me sens un peu mieux dans la séance de la matinée.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

R.D. : Les films guerre et surtout les films d'action.

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

R.D. : Oui, la série télévisée telle que la série de « Deux jeunes garçons et trois jeunes filles ».

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

R.D. : Bon, ce qui me fait choisir les films que je vais regarder, surtout, moi j'aime surtout l'autre, l'actualité quoi, surtout ce qui concerne l'actualité.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

R.D. : C'est venir à seul parce que c'est déjà une habitude pour moi, quoi. Je vois que venir à seul au ciné m'arrange vraiment que de venir avec des amis.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

R.D. : Non. Non, non. Jamais, jamais.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

R.D. : Je rentre aussitôt chez moi. Parce qu'il fait nuit et je ne veux pas m'hasarder ailleurs. Il y a beaucoup d'insécurité dans la ville.

### ***Films tchadiens***

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

R.D. : Oui j'ai vu les films tchadiens. Les films de Abba Kalam le bombardier et le film de 2 février le film d'Alkanto, le commandant Alkanto.

*P.N. : Quand et où tu les as vus ?*

R.D. : Y a de cela un mois et, le film de Alkanto y a de cela un mois et celui de Abba Kalam, 4 mois.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

R.D. : Bon ce que j'aime le plus dans ces films c'est... ces films relatent surtout ce que font les tchadiens et en plus ce qui est tchadien vraiment. Ce qui est vraiment tchadien. Ce que je n'ai pas aimé, c'est-à-dire ce film



n'a pas vraiment été tourné comme d'autres films. Bon, ce film n'a pas vraiment été tourné comme d'autres films.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

R.D. : J'apprécie ces films par rapport, surtout aux acteurs, aux acteurs. Dans ces films, j'ai les acteurs qui sont mes acteurs, qui font partie de mes acteurs préférés.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

R.D. : Ce qui différencie les films tchadiens aux autres films, surtout le Tchad, les films tchadiens est beaucoup plus un film qui est en retard. Les conditions de tournage, tout ça ne sont pas les mêmes par rapport aux autres films ; pourtant au Tchad, nous voyons que le Tchad est vraiment en retard, la technologie n'y est pas et puis c'est ce qui différencie les films tchadiens aux autres films.

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les Africains et en particulier les Tchadiens ?*

R.D. : Au fait, les Tchadiens, surtout pour ce qui concerne les films tchadiens, les Tchadiens ont des bons thèmes mais qui sont vraiment très mal débattus, quoi. Très mal débattus.

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

R.D. : Non, non, non, non, non, non. Non, je ne suis jamais les films à la maison.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

R.D. : Oui, je regarde aussi les films à la télé. Surtout TV5 et la télé Tchad aussi parfois projette des bons films.

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

R.D. : Des films séries et des films des jeunes, tout ça.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

R.D. : Bon, dans ces séries télévisées, bon, à mon niveau je peux dire que j'aime beaucoup plus c'est la façon, la manière dont les jeunes se comportent. Surtout c'est des films qui bougent toujours la jeunesse.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

R.D. : Bon, en dehors du ciné mes autres loisirs sont l'autre, le sport, la musique, le voyage tout ça.

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

R.D. : Oui.

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

R.D. : Au centre culturel Don Bosco.

*P.N. : Est-ce que tu viens souvent/pas souvent dans ce centre ?*

R.D. : Je viens souvent. Bon, je suis vraiment des spectacles et puis parfois je viens à la bibliothèque.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

R.D. : Bon, ce centre c'est un centre qui vraiment aide les jeunes. On a vraiment, surtout ce centre c'est un centre qui lutte contre l'analphabétisme.

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

R.D. : Ce centre j'ai découvert lors d'un match d'une équipe de mon quartier, j'ai été là-bas et j'ai découvert ce centre.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

R.D. : Non, non, non. Non, non, non.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du cinéclub ou seul ?*

R.D. : Je viens à seul, toujours à seul.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

R.D. : C'est venir à seul.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

R.D. : Ce que je fais d'autre comme je l'avais dit avant, j'utilisais la bibliothèque de ce centre et je venais souvent suivre des spectacles tout ça

## **Entretien n°36**

**D. Rota J. (24 ans)**

**Etudiant en 4<sup>ème</sup> année de Géographie**

**Moursal / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 05 juin 2010 à 19 heures 30 au Ciné Village

**Durée : 08 mn 42 S**

### ***Au ciné-club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

J.R.D. : Bon c'était à l'ouverture que je passais, j'ai vu un tableau, il m'a été laissé, d'abord c'était l'affiche et la programmation était vraiment intéressante, c'est comme ça que j'ai, je suis allé et j'ai découvert ce ciné-club.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

J.R.D. : Bon, pas souvent quand même, je viens par moments. Bon, peut-être cela est dû à mes occupations. Si je suis libre je viens et si je suis occupé je ne viens pas aussi.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

J.R.D. : C'est au ciné Village bien sûr.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

J.R.D. : Bon c'est parce que c'est clair, quand tu viens l'écran est clair et puis y a assez d'espace, y a aussi de l'ambiance là.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

J.R.D. : Non, mais ça (riant) je suis le film, je viens, je suis le film et puis prochainement je reviens dans mon ciné d'habitude.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

J.R.D. : Bon, généralement c'est la matinée. Bon, la matinée parce que quand je viens ici à la matinée, le soir là je réserve ça pour mes lectures et d'autres choses quoi.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

J.R.D. : Bon, souvent je viens suivre le film de procès, la comédie et puis, beaucoup c'est le football aussi.

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

J.R.D. : Bon, série télévisée, bon j'ai pas vraiment une série télévisée à suivre, mais par moments je viens, je trouve la cassette je suis seulement. Souvent on appelle ça « *Marimar* ».

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

J.R.D. : Bon mais, il faut que le film t'intéresse d'abord. Tu vas lire d'abord le résumé du film et l'image là, si ça te tique, tu viens, tu suis. C'est comme ça que je fais.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

J.R.D. : Bon, souvent à seul et si je viens aussi je trouve les connaissances, on est là, on peut rester ensemble et puis discuter, s'échanger de ce qui se passe quoi.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

J.R.D. : Oui, nous discutons du film qui est en train de passer, peut-être moi je vois une partie qui m'intéresse, je prends parti, l'autre que non, il donne son point de vue et puis c'est comme ça qu'on s'échange quoi.

*P.N. : Vous discutez avant ou après le film ?*

J.R.D. : Non c'est après. Parfois c'est pendant aussi le film. Mais sinon beaucoup c'est à la fin parce que quand on suit le film c'est avec une certaine concentration et c'est à la fin qu'on, chacun donne son point de vue quoi.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

J.R.D. : Après, à la sortie du ciné, si y a des collègues avec qui, ou des amis avec qui on est tout autour, on discute et après je viens à la maison.

### **Films tchadiens**

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

J.R.D. : Oui, j'ai vu « *Moussa et Christian* », ça c'est un titre que j'ai suivi. « *Moussa et Christian* », j'ai vu « *Abba Kalam* » et « *24 heures chrono* », « *24 heures pour retrouver ma, ma fille* » c'est ça. C'est 48 heures (rire) plutôt, « *48 heures pour retrouver ma femme* » quoi.

*P.N. : Quand et où tu les as vus ?*

J.R.D. : Bon pour 48 j'ai suivi l'année dernière en 2009, en juin 2009 quand j'étais à Moundou donc c'est là-bas que j'ai découvert. Et « *Abba Kalam* » c'est récemment, ça fait deux, pas plus de deux semaines encore que j'avais suivi ça ici même dans ce ciné.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

J.R.D. : Bon, pour précisément pour « *Abba Kalam* », le vieux il quitte le village et il vient s'imposer en tant que roi dans la concession où il ne veut pas de la femme de son enfant, de sa belle fille et voilà la polémique qui se passe quoi, et c'est intéressant. Bon c'est sa manière de venir brusquement du village, parce que quand les gens s'aiment, c'est comme ça, ils se sont fixé des objectifs, ils ont décidé de vivre ensemble et lui il dit, il vient, il dit que parce que la femme là ne veut pas préparer, il chasse les autres et c'est comme ça qu'il s'impose là c'est ce qui ne m'a pas plu. Il devait au moins rester avec son enfant et discuter. Mais ce n'était pas le cas. C'est ce qui ne m'a pas tellement plu quoi.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

J.R.D. : Bon, j'apprécie parce que ça dit aussi certaines réalités tchadiennes. Parce que de nos jours, les femmes sont aussi telles qu'elles sont. Mais y a aussi certaines manières pour les faire comprendre les choses. Il ne faut pas se lever d'un matin brusquement et puis avec certaine rigueur ou bien brutalité et puis les faire comprendre, ça ne doit pas aller comme ça.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

J.R.D. : Bon, y a une grande différence quand même. Parce que les films tchadiens que je vois, les gens ne tournent pas comme il se doit. L'environnement n'est pas vraiment agréable. Parce que, quand tu suis les films étrangers, c'est dans un coin bien structuré où les gens... Tu vois, l'environnement est vraiment intéressant, mais ici quand tu vas voir, y a taxi, un bus qui passe et puis y a des gens de l'autre côté et puis, l'artiste ou bien l'acteur passe ici. Tu vois l'acteur et tu vois ce qui se passe l'autre côté, ce n'est pas tellement bien quoi.

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

J.R.D. : Bon ils sont, je ne dis pas que c'est mauvais, mais c'est le cadre qui n'est pas idéal et ils sont aussi limités par les moyens. C'est ce qui fait que, ils font un truc par rapport à la bourse qu'ils ont. Mais sinon, s'ils ont des opportunités, des environnements, s'ils ont de l'argent, ils peuvent encore faire beaucoup plus que les films que je vois à l'extérieur, quoi.

### **Les films chez toi**

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

J.R.D. : Bon, je ne regarde pas les films à la maison. Ça franchement. Je ne regarde pas les films à la maison.

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que les gens utilisent dans les cinéclubs ?*

J.R.D. : Mais généralement (rire) c'est du Nigéria. C'est le Nigéria qui est en train de nous polluer avec les CD et DVD. Donc la source est du...ça vient du Nigéria.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

J.R.D. : Les films à la télévision, non ça. Sinon j'écoute des voisins me dire qu'ils suivent des séries à LCD ou bien LC2 là, ainsi des trucs comme ça, mais moi je n'ai jamais suivi ça.

*P.N. : Et si ces voisins t'invitaient à regarder ces séries à la télé avec eux que dirais-tu ?*

J.R.D. : Moi, non. Je n'irais pas. Je préfère aller regarder mon film au ciné-club que d'aller chez des gens. Je ne me sentirais pas à l'aise chez quelqu'un qui n'est pas mon ami.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

J.R.D. : Mais ça mon frère, en première position je mets le jeu de scrabble parce que je suis un mordu du scrabble. Et de deux, en deuxième position, j'aime le championnat anglais, espagnol, un peu l'Italie. Bon l'Italie et français peut-être en dernière position, quoi. Je parle du championnat de football.

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

J.R.D. : Centre culturel, je viens par moments. Pas tous les temps. Par rapport à mes occupations parce que j'ai beaucoup d'occupations religieuses qui ne me permettent d'avoir beaucoup de temps pour aller me distraire. Mais sinon, par moments si j'ai du temps je viens. Et y a aussi les études qui me bloquent aussi quelquefois.

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

J.R.D. : Je viens au centre Baba Moustapha.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

J.R.D. : Bon, d'abord parce que c'est, d'abord c'est une bonne infrastructure que les gens ont posée. D'abord, l'aspect infrastructure type d'abord, et l'environnement pour le moment quand tu viens là-bas tu es à l'aise quand même, quoi. Et ce que, tu viens tu découvres un peu l'ambiance, les jeunes sont là, quoi. C'est comme ça que j'aime venir.

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

J.R.D. : Bon ce centre bien avant, là, c'était maison de la culture. Bon entre temps ce n'était pas bien mais c'est après quand ils ont réfectionné, ils ont reconstruit, c'est comme ça que j'ai découvert et c'est comme ça que je continue par y aller.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

J.R.D. : Non, ça même pas une fois. Sinon je viens au cyber mais je ne viens pas quand même suivre les films.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis ou seul ?*

J.R.D. : Bon, généralement moi je viens à seul et si peut-être les voisins, les amis, les collègues on se retrouve là-bas, c'est en ce moment qu'on se rapproche, et puis on est là, et puis l'ambiance commence, et puis on cause avec, et puis je cause avec les amis.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

J.R.D. : Au centre, la seule chose que je vais faire c'est surtout naviguer sur Internet mais pas autre chose.

## **Entretien n°37**

**D. Alain (32 ans)**

**Hôtelier**

**Mardjandaffack / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 29 mai 2010 à 18 heures 55 au Ciné Chrono

**Durée : 07 mn 56 S**

### ***Au ciné club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

A.D. : Bon, j'ai découvert ce ciné-club par l'intermédiaire d'un ami.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

A.D. : Pas souvent. Parce que je n'ai pas assez de temps.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

A.D. : Je me rends parfois au ciné Persévérance.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

A.D. : Parce que c'est tout près de chez moi.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

A.D. : Je préfère venir au ciné Chrono parce que c'est tout près de chez moi.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

A.D. : Je préfère la matinée. Parce que ça me permet de rentrer tôt pour me reposer.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

A.D. : C'est souvent les films d'action parce que j'aime les actions dans les films d'action.

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

A.D. : La série télévisée telle que « *Ma famille* ».

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

A.D. : Je choisis les films par rapport à la situation des films qui traduit les réalités africaines.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

A.D. : Je viens souvent en compagnie. Parce que je préfère discuter du film avec eux.

*P.N. : Tu discutes de quoi avec eux ?*

*A.D. : On discute des actions qui se passent.*

*P.N. : Vous discutez avant ou après la projection du film ?*

*A.D. : Une fois mieux on discute après le film. Souvent c'est après le film.*

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

*A.D. : Je viens directement à la maison me reposer.*

### ***Films tchadiens***

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

*A.D. : Oui j'ai vu deux films tchadiens. « 48 heures pour trouver ma femme », c'est un film tchadien joué par Hassane Keïro oui.*

*P.N. : Quand et où tu les as vus ?*

*A.D. : Ça fait déjà un an et quelques mois. Ici au ciné Chrono.*

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

*A.D. : Ce que j'ai aimé dans ce... c'est la façon dont l'acteur cherche à retrouver sa... coûte que coûte. Ce qui ne m'a pas plu c'est le rôle du commandant joué dans le film qui ne m'intéresse pas.*

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

*A.D. : J'apprécie ce film par rapport à la personne qui cherche coûte que coûte à retrouver sa fiancée. Donc le monsieur s'est battu corps et âme et à la fin, il n'a pas pu trouver sa fiancée. Donc j'ai apprécié la façon dont il a cherché pour la retrouver.*

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

*A.D. : Parce que ces films parlent de la réalité quotidienne même que vivent les tchadiens.*

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

*A.D. : En particulier les tchadiens, oui les films tchadiens sont bons parce que on se voit même dans ces films.*

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

*A.D. : Oui parfois.*

*P.N. : Avec quel équipement regardes-tu ces films ?*

*A.D. : J'ai des appareils vidéo avec des chaînes. J'ai un écran de téléviseur et un lecteur de DVD.*

*P.N. : A combien as-tu acheté ces matériels ?*

A.D. : Ça m'a coûté environ 165 000.

*P.N. : Où achètes/loues-tu les DVD/CD que tu regardes ?*

A.D. : Je les achète sur le marché ou avec les petits commerçants ambulants.

*P.N. : Comment choisis-tu les DVD/CD que tu achètes ?*

A.D. : Je choisis par rapport à des films qui m'intéressent. Oui c'est par rapport à l'image sur la couverture du DVD ou au résumé.

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que tu achètes ?*

A.D. : Ça provient du Nigéria.

*P.N. : Est-ce que tu échanges tes DVD /CD avec tes amis ?*

A.D. : Oui parfois.

*P.N. : Penses-tu que c'est mieux de regarder les films seul ou à plusieurs ?*

A.D. : Moi j'ai l'habitude de regarder les films à plusieurs. Parce que ça nous permet de discuter après.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

A.D. : Oui oui. Sur la TV5. Oui j'ai vu tel que les flics, les flics quoi, un film burkinabé du nom, flic, flic, le titre là m'échappe. C'est un film burkinabé qui parle de deux flics qui arnaquent les bandits.

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

A.D. : Souvent les séries télévisées. C'est des films d'action.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

A.D. : Ce qui m'intéresse trop, c'est des films qui parlent trop de la famille, en particulier la série « *Ma famille* ».

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

A.D. : Moi, à part le cinéma, c'est le football. Je fais rarement la lecture.

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

A.D. : J'étais, ça fait déjà 5 ou 6 ans, je n'ai jamais remis pieds au centre culturel. Je n'ai pas le temps parce que toutes les activités c'est dans la soirée et moi je travaille le soir.

*P.N. : A quel centre culturel te rendais-tu avant ?*

A.D. : Oui j'ai été au Centre Culturel Français.



*P.N. : Est-ce que tu venais souvent/pas souvent dans ce centre ?*

A.D. : Je venais un peu régulièrement quand même.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

A.D. : Parce que là on peut trouver tout ce qu'il y a de bon. Y a des appareils sophistiqués là-bas donc y a de belles choses là-bas.

*P.N. : Comment as-tu découvert le Centre Culturel Français ?*

A.D. : Je l'ai découvert c'était quand on était en terminale et on nous a imposé d'aller chercher les livres. C'est là où j'ai fait un tour là-bas et j'ai découvert le Centre Culturel Français est bon.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

A.D. : Non. Jamais.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du ciné-club ou à seul ?*

A.D. : Parfois ils viennent avec moi mais parfois je viens seul aussi.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

A.D. : Si c'est en compagnie c'est bon parce que vous causez, vous discutez quelquefois et c'est enrichissant.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

A.D. : Bon en dehors de la lecture, je ne fais pas autre chose.

## **Entretien n°38**

**D. Abdelkader (27 ans)**

**Etudiant**

**Diguel/N'Djaména/Tchad**

Entretien réalisé le 27 mars 2010 à 09 heures 25 au Ciné Abdallah.

**Durée : 09 mn 58 s**

### ***Au ciné-club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

A.D. : Mais c'est dans mon quartier, non.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

A.D. : Oui je viens souvent.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

A.D. : Moi je ne vais pas ailleurs, je viens ici chez Abdallah seulement.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

A.D. : Parce que c'est à côté de chez moi.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

A.D. : Moi je ne regarde pas le programme des autres ciné-clubs.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

A.D. : Je viens souvent dans la matinée.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

A.D. : Je regarde beaucoup les films d'action et de policiers.

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

A.D. : Je regarde aussi « 24 heures Chrono » à la télé.

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

A.D. : Bon je n'ai pas beaucoup de choix. Je viens souvent ici au ciné et le film qui est programmé je regarde seulement. C'est un moyen de distraction.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

A.D. : Peu importe pour moi. Je viens seul comme avec des amis.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

A.D. : Oui, on discute souvent.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

A.D. : Bien sûr je rentre après le film.

### **Films tchadiens**

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

A.D. : Oui j'ai vu des films tchadiens.

*P.N. : Lesquels ?*

A.D. : Bon, « *Un Etat dans un Etat* » de Alkanto, euh « *Abouna* » de Mahamat Saleh Haroun, à part ça y a un autre film, j'ai oublié le titre, la réalisatrice est Zara Yacoub, la directrice de Dja FM. Bon, je suis les films tchadiens quand même.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

A.D. : Bon, ces films tchadiens bon, ils ont tendance à répéter toujours les mêmes choses, les mêmes trucs, c'est-à-dire qu'ils traitent toujours des mêmes sujets. C'est devenu un refrain et c'est ce qui ne m'intéresse pas. Ces films parlent de la polygamie ; bon, Alkanto quand je l'ai suivi, il parle de la même chose, le rôle d'un militaire qui ne change pas. C'est le même personnage qu'il ne fait que répéter. Le film est souvent très court, c'est comme ça. Et la plupart des films que j'ai pu regarder c'est en arabe local, d'ailleurs ce n'est pas en arabe littéraire.

Bon, ce que j'ai vraiment apprécié dans certains films tchadiens, ils dénoncent l'injustice, ils disent la vérité. À partir de ces films ils permettent aussi de nous donner une idée pour ... quoi.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

A.D. : Ce qui fait la différence, le film de Jules Verne par exemple c'est un long film, c'est un film qui a vraiment un sens, c'est un film qui est bien planifié. Bon, chez nous, c'est d'habitude on dit des théâtres quoi, ce ne sont pas des films en tant que tels.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

A.D. : Oui, bon, on nous conseille de venir avec un ami, bon, encourager nos amis à venir regarder les films ensemble.

### ***Les films chez toi***

*P.N. : As-tu l'habitude de regarder les films chez toi ?*

A.D. : Oui je regarde les films chez moi.

*P.N. : Où achètes/loues-tu les DVD/Cassettes que tu regardes ?*

A.D. : Bon souvent je pars acheter les films au grand marché.

*P.N. : Comment choisis-tu les DVD/Cassettes que tu achètes/loues ?*

A.D. : Bon, moi je choisis, je ne choisis, je n'aime pas les films de guerre, je parle seulement de... je choisis seulement des films qui traitent, qui parlent de la vie sociale, des films procès, bon, les films qui, qui va certainement m'avantager à me cultiver quoi, à avoir une petite notion, comme les films procès.

*P.N. : Sais-tu d'où viennent les DVD/Cassettes que tu achètes/loues ?*

A.D. : Mm ? Je ne sais pas. Ça vient du Nigeria ou du Cameroun.

*P.N. : Est-ce que tu échanges des films avec tes amis ?*

A.D. : Bon, on va regard... bon, si les amis arrivent à la maison on va regarder ensemble, après, bon je vais dire le film parle de ça, chacun de nous donne son point de vue, on va essayer de tirer une petite conclusion sur ça. Y a des amis qui viennent emprunter certains CD, y a d'autres amis qui ne s'intéressent pas à certains films que je m'intéresse trop. Nous ne partageons pas toujours les mêmes goûts.

*P.N. : C'est mieux de regarder les films à plusieurs ?*

A.D. : Oui c'est mieux plutôt que de regarder seul parce que là, les amis sont là, bon, le fait de regarder un film seul, tu peux tirer une petite conclusion mais peut-être les amis s'ils sont là avec... à côté de toi vous

regardez ensemble, toi, il y a peut-être quelque chose qui t'échappe, eux ils peuvent te révéler ça. C'est un avantage aussi.

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

A.D. : A la télé Tchad oui, je suis aussi les films. Bon dans d'autres chaînes aussi je suis les films.

*P.N. : Quels sont les films que tu as regardés à la télé Tchad ?*

A.D. : Bon, les films, bon, ce sont des théâtres, bon des Al hadji Tawa qu'on a l'habitude de mettre à la télé Tchad vers 20 h, 21 h 30, comme ça. Bon je regarde toujours la France 24, BBC, Africa 24, surtout TV5 Afrique aussi. Sur ces chaînes je regarde les documentaires, l'information et surtout les films français aussi, certains films français qui m'intéressent aussi. Bon y a :: un film français j'ai oublié le titre mais c'est un film qui traite de l'amour. Ils annoncent ça série par série.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

A.D. : Bon, en dehors du cinéma, je pars aussi visiter mes parents ; je lis aussi, je réserve un temps pour lire, un temps pour visiter mes parents aussi, un temps pour faire la lessive. Parfois quand je suis tranquille, je prépare moi-même mon thé, j'appelle les amis on va discuter. Généralement on parle de tout, mais surtout c'est politique qui nous préoccupe. Ce qui m'intéresse dans la politique bon, c'est ce qui se passe actuellement dans mon pays, ce qui se passe dans d'autres pays, dans d'autres bouts du monde. C'est ce qui m'intéresse tellement. On parle de ce qui est bon, on parle de ce qui est aussi, plus particulièrement au Tchad.

*P.N. : Avec quel matériel d'équipement regardes-tu ces films ?*

A.D. : Avec un lecteur DVD, une magnéto, mais maintenant les films sont toujours en DVD donc on n'utilise pas beaucoup les magnétoscopes mais on utilise que les lecteurs DVD.

*P.N. : A combien as-tu acheté ton lecteur DVD ?*

A.D. : Le lecteur, je n'ai pas acheté ça moi-même mais ça coûte 25 à 30 000<sup>33</sup> francs sur le marché je crois.

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

A.D. : Oui souvent.

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

A.D. : Au CCF.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

A.D. : Comme j'avais voulu faire, comment on appelle, une série scientifique donc c'est comme ça que mon oncle a jugé utile et y a beaucoup de livres de mathématiques et de physique. Surtout des livres scientifiques. Y a... ce centre est tellement riche c'est pourquoi je suis venu ici.

---

<sup>33</sup> Environ 45 euro

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

A.D. : C'est mon oncle qui m'a orienté ici. C'est vraiment quelqu'un qui est cultivé, qui a fréquenté, qui est passé par ici. C'est lui qui nous a orientés avec mon petit frère. C'est un technicien de l'ASECNA.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

A.D. : Oui, souvent.

*P.N. : Peux-tu me donner le titre d'un film que tu as regardé ?*

A.D. Jules Verne, « Mille lieux sous la mer ».

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du cinéclub ou seul ?*

A.D. : Je viens avec mon petit frère. Non, non, moi je viens seulement pour lire, pour exploiter les livres seul.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

A.D. : Bon je viens pour regarder les films aussi et pour participer souvent aux concours aussi.

## **Entretien n°39**

**K. Germain (23 ans)**

**Technicien**

**Repos/ N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 05 juin 2010 à 19 heures 55 au Ciné La Détente

**Durée : 08 mn 26 S**

### ***Au ciné club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

K.G. : Bon, j'ai découvert, est-ce que je peux dire découvert parce que c'est à côté de moi donc ce sont plus ou moins des voisins.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

K.G. : Pas souvent. Je viens chaque samedi et dimanche suivre les matchs seulement. Parce que je suis un passionné du football.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

K.G. : Ciné-club La Détente.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

K.G. : Parce que c'est à côté de chez moi et je ne veux pas effectuer beaucoup de déplacement pour aller suivre d'autres cinés.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

K.G. : Si c'est un ciné qui est un peu loin de chez moi, je ne viens pas. Je viens juste suivre celui qui est à mon côté.

P.N. : *Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

K.G. : Je préfère beaucoup la séance de la matinée. Parce que j'aime bien dormir tôt et rentrer tôt à la maison.

P.N. : *Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

K.G. : Euh, les films, les séries policières et puis les films des terroristes.

P.N. : *Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

K.G. : Série télévisée (souriant) série télévisée là bon c'est quoi. « Ruby ».

P.N. : *Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

K.G. : C'est beaucoup plus les histoires dans les films.

P.N. : *Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

K.G. : Si c'est en compagnie c'est beaucoup plus avec mes amis garçons et pas les filles.

P.N. : *Pourquoi pas avec les filles ?*

K.G. : Bon le ciné n'est pas leur affaire. Les filles aiment plutôt les sorties en boîte mais pas dans les cinés. Ce n'est pas vraiment leur goût. A moins que c'est des films romantiques.

P.N. : *Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

K.G. : Oui, ça m'arrive souvent de discuter de certaines actions avec mes amis. Nous discutons parfois sur des montages qui ne sont pas réalistes et on se dit entre nous que non, non,, normalement là, ça ne devait pas se passer comme ça, c'est trop quand même.

P.N. : *Vous discutez avant ou après la projection du film ?*

K.G. : Après le film. Mais quelquefois pendant le film même s'il y a des actions intéressantes qui suscitent d'interrogations, nous parlons de cela tout en suivant le film et si des points sérieux arrivent, nous nous taisons pour suivre le reste.

P.N. : *Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

K.G. : Bon on discute du film qu'on a suivi, chacun donne son impression par rapport au film. Oui après la discussion, chacun rentre chez soi pour se reposer.

### **Films tchadiens**

P.N. : *Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

K.G. : Les films tchadiens, oui j'ai déjà vu les films tchadiens. Le titre du film, « Abba kalam le bombardier ».

*P.N. : Quand et où tu les as vus ?*

K.G. : Bon ce film j'ai suivi à...c'est en 2008.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

K.G. : Dans ce film, ce que j'ai aimé c'est un peu l'histoire du vieux qui n'aime pas sa belle fille. Ce que je n'ai pas aimé dans ce film c'est que le manque de professionnalisme de certains acteurs.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

K.G. : Bon, j'ai apprécié ce film par rapport à l'histoire. Ça relate un peu la réalité de nos familles.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

K.G. : La différence réside sur le montage et un peu aussi, je veux parler de la sonorité. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas bien traité la voix des acteurs.

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

K.G. : Les films africains si je prends les ivoiriens, pour eux bon, ça va quand même, tu sens un peu du professionnalisme comme les Gaou mais pour les tchadiens par exemple, quand ils tournent les films, ils ont tendance à regarder beaucoup plus les caméramen donc c'est pas tellement intéressant. Il faut faire comme si on te filme pas, comme ça c'est mieux.

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

K.G. : Chez moi je n'ai pas une télévision, donc je ne regarde pas les films.

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que les gens diffusent dans les ciné-clubs ?*

K.G. : Bon ces CD ça vient beaucoup plus du Nigéria et c'est des contrefaçons.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

K.G. : Les films à la télé oui. Sur la télévision tchadienne.

*P.N. : Pourtant tu viens de dire que tu n'as pas de télévision à la maison ?*

K.G. : Oui, mais chez mes voisins de concession et mes amis quelquefois quand je suis en visite chez eux, je peux regarder la télévision.

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

K.G. : Les films du genre « *Abba Kalam le bombardier* », Alhadj Tawa, Joe et Laou etc.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

K.G. : Ce qui m'intéresse beaucoup plus, les histoires se basent sur les réalités pour tourner ces films.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

K.G. : Mes autres loisirs c'est la balade et je suis un passionné aussi des NTIC

***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

K.G. : Centre culturel, pas souvent.

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu ?*

K.G. : C'est le Centre Culturel Français et Baba Moustapha.

*P.N. : Tu ne t'y rends pas souvent, pourquoi ?*

K.G. : C'est à cause de la distance. J'aime pas trop me balader comme ça.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ces deux centres par rapport à d'autres ?*

K.G. : Bon, je prends le Centre Culturel Français c'est, premièrement, c'est pour aller voir un peu ce qui se passe là-bas comme des films, la programmation des films et voir les expositions. Si je prends Baba Moustapha, c'est pour la connexion internet.

*P.N. : Comment as-tu découvert ces centres ?*

K.G. : Bon le CCF, je ne sais pas comment je l'ai découvert mais je sais que CCF là, y en a partout dans le monde, donc j'ai appris ça comme ça. Baba Moustapha, c'est l'ex-maison de la culture donc tout le monde connaît ça. D'ailleurs il n'est pas caché, donc tout le monde peut l'apercevoir.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

K.G. : Au CCF oui. « Daresalam ».

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du cinéclub ou seul ?*

K.G. : Oui avec mes amis qu'on a l'habitude d'aller au ciné ensemble.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

K.G. : Non c'est aller en compagnie qui m'intéresse parce qu'on peut discuter, échanger etc.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

K.G. : Comme je me disais, tantôt c'est pour voir les expositions et retirer les programmes du CCF.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelquefois d'échanger autour des films que tu as vus au Centre ?*

K.G. : Oui il m'arrive de discuter de ces films.

*P.N. : Est-ce les mêmes genres de films qu'au ciné-club ?*

K.G. : Non, ce n'est pas les mêmes genres de films qu'au cinéma. La différence au CCF ils mettent beaucoup plus les films français alors que au cinéma c'est beaucoup plus les films américains, russes tout ça.



## **Entretien n°40**

**M. Job (25 ans)**

**Artiste**

**Walia / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 31 mai 2010 à 17 heures 30 au Ciné 3AS

**Durée : 06 mn 56 S**

### *Au ciné club*

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

J.M. : Au fait, bon, ce ciné-club dénommé ciné 3AS, c'est non loin de chez moi alors, de temps en temps je passe par là.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

J.M. : Je viens très souvent ici, au ciné 3AS parce que c'est à côté de chez moi.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

J.M. : Parce que bon c'est un bon ciné et puis j'ai vu que les conditions sont bien réunies ici et que le coin est bien aéré quoi.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

J.M. : Euh, je suis obligé de me rendre juste pour suivre ce film et puis le lendemain je reviens dans mon ciné habituel.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

J.M. : Euh ça dépend de mon programme. Quelquefois, bon, quand je suis libre dans la matinée, je viens et puis, euh, si je suis occupé je viens aussi dans la soirée.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

J.M. : Beaucoup plus c'est des films romantiques.

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de film romantique que tu as vu ?*

J.M. : « *Au cœur du péché* ».

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

J.M. : Euh, je donne le film des ivoiriens « *Ma famille* ».

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

J.M. : Bon les films dont j'ai l'habitude de choisir, ça parle des réalités de la vie quoi. Donc j'aime tant les trucs réels.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

J.M. : Non, chez moi ça dépend. Je veux être à seul tout comme être accompagné.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

J.M. : Non, non, j'aime pas discuter dans le vide.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

J.M. : Après le ciné, bon, je fais un tour, je me rends dans un coin, je prends un peu du jus et puis je me casse à la maison.

### ***Films tchadiens***

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

J.M. : Oui oui, beaucoup, beaucoup. Pour ma première fois de voir un film tchadien bon c'est le film d'Alkanto, « *Un Etat dans un Etat* ». Après cela moi-même j'ai projeté mon film dans les cinés.

*P.N. : Quand et où tu les as vus ?*

J.M. : Le film tchadien moi j'ai l'habitude de suivre ça ici à 3AS et parfois aussi au Persévérance. C'est dans ces deux coins là que j'ai l'habitude de suivre les films tchadiens.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

J.M. : Sur les films tchadiens bon, ce qui est... je n'aime pas ce que le problème de décoration et le montage. Donc on n'est pas encore bien évolué dans ce domaine quoi. Pour le reste, les films tchadiens essaient de traiter des sujets purement tchadiens, des réalités tchadiennes et ça m'intéresse bien.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

J.M. : J'apprécie du côté de la réalisation sauf que, euh, jusque là, bon, le public tchadien n'a pas encore vu cette réalité mais avec le temps ça va aller.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

J.M. : Comme je venais de dire c'est le problème de décoration et problème d'expertise donc, il faut un cadre ou une école spéciale pour les acteurs ou bien les artistes.

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

J.M. : Les africains bon, c'est maintenant qu'ils ont embrassé les films et par contre chez nous ici au Tchad, bon, c'est tout le monde qui veut se lancer dans le film mais on a problème de financement consort, donc, ce qui arrive, le film n'est pas tourné en tant que tel dans les bonnes et dues formes.

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

J.M. : Si si, oui, oui, j'ai l'habitude de les suivre.

*P.N. : Avec quel équipement regardes-tu ces films ?*

J.M. : Euh je suis les films à la maison avec un appareil chargeable du nom LG.

*P.N. : A combien as-tu acheté cet appareil ?*

J.M. : Bon c'est, on m'a offert de la Libye. Y a un ami qui m'a offert cela.

*P.N. : Où achètes/loues-tu les DVD/CD que tu regardes ?*

J.M. : Au marché quelquefois, bon, je viens chez mes grands et puis je ramasse les CD.

*P.N. : A combien achètes-tu les DVD et CD que tu regardes à la maison ?*

J.M. : Les trucs piratés ? Bon, c'est 500 sinon l'original c'est 5 000, 10 000.

*P.N. : Comment choisis-tu les DVD/CD que tu achètes ?*

J.M. : Ah bon j'ai mes goûts alors je les trie à travers mon goût.

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que tu achètes ?*

J.M. : Bon, l'original vient, viennent de, comment on appelle, de la maison mère par contre la piraterie, bon, on dit, on accuse le Nigéria et le Cameroun.

*P.N. : Est-ce que tu échanges tes DVD /CD avec tes amis ?*

J.M. : Oui oui, avec les amis intimes. Parce que un ami c'est un ami, on ne doit pas le lui refuser.

*P.N. : Penses-tu que c'est mieux de regarder les films seul ou à plusieurs ?*

J.M. : Bon chez moi y a pas un problème, hein. Avec un ami ou pas, seul je regarde mon film.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

J.M. : Si, si.

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

J.M. : Euh « *Ma famille* ». Beaucoup plus c'est les films africains.

*P.N. : Sur quelle chaîne de télévision regardes-tu ces films ?*

J.M. : Je regarde beaucoup plus Canal 2, LC2 etc... Les chaînes africaines quoi.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

J.M. : Dans les séries télévisées bon c'est les trucs réels comme je l'avais souligné avant. Ça parle de la vie quotidienne, donc ça me permet de me rectifier et aussi ça permet aux autres de se rectifier quoi.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

J.M. : En dehors du cinéma, bon, je suis un sportif, je pratique le football alors avant d'aller au ciné, je passe d'abord à mes entraînements d'abord.

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

J.M. : Oui, oui, quelquefois. Parce que j'ai mon programme quelquefois c'est les entraînements de football et quand y a trêve je viens au centre pour me distraire.

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

J.M. : Au Centre Culturel Français.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

J.M. : Parce que bon, au Centre Culturel Français y a presque tout hein.

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

J.M. : Ce centre c'est non loin du terrain d'entraînement et même du stade.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

J.M. : Non, non, je n'ai pas encore regardé un film là-bas.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du ciné-club ou seul ?*

J.M. : Bon je viens là-bas à seul.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

J.M. : J'ai mes grands qui sont là-bas comme Ricardo, les gens qui gèrent le centre, alors je viens quelquefois causer avec eux. J'ai aussi mes propres entretiens là-bas, alors je viens dans le cadre des activités culturelles.

### **Entretien n°41**

**M. Koularambaye (25 ans)**

**Etudiant**

**Chagoua/N'Djaména/Tchad**

Entretien réalisé le 19 Mars 2010 à 10 heures 25 au Ciné Persévérance

**Durée : 10 mn 10 s**

#### ***Au ciné-club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

K.M. : C'est dans mon quartier, je passe, je vois.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

K.M. : Oui je viens souvent.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

K.M. : Ici. C'est ici que je viens souvent.

P.N. : *Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

K.M. : Parce que c'est pas loin de chez moi.

P.N. : *Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

K.M. : Non. Je viens ici seulement.

P.N. : *Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

K.M. : La soirée. Parce que la matinée y a beaucoup de gens et ils font beaucoup de bruit.

P.N. : *Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

K.M. : Les films policiers et les films d'action comme les films de guerre.

P.N. : *Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

K.M. : Série policière comme « 24 heures Chrono ».

P.N. : *Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

K.M. : Bon, je lis généralement ce qui est affiché, le résumé du film et si je vois que c'est bon, je viens. Parfois c'est les acteurs aussi. Un acteur comme Tom Cruise, je regarde tous les films dans lesquels il joue.

P.N. : *Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

K.M. : En compagnie.

P.N. : *Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

K.M. : Souvent. On discute souvent

P.N. : *Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

K.M. : Non, on rentre.

### **Films tchadiens**

P.N. : *Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

K.M. : Oui les tout derniers.

P.N. : *Lesquels ?*

K.M. : « Abouna » de Mahamat Saleh Haroun. Bon j'ai vu par le passé mais c'est des films qui, quelquefois je ne retiens pas aussi les noms des réalisateurs. La dernière fois j'ai suivi le film, « Abba Kalam » voilà, « Abba Kalam le bombardier ». Voilà. Ce film, j'ai suivi un peu longtemps ça m'échappe.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

K.M. : Bon ce que j'ai aimé dans ce film c'est que on transporte l'image du Tchad ailleurs, ça c'est une bonne chose. C'est pour prouver aux gens que nous aussi on peut faire le cinéma dans ce pays. Mais ce que je n'aime pas, quelque fois c'est le personnage, quelquefois ça, ça ne répond pas quoi. Certains personnages ne jouent pas le rôle. Par exemple dans le film « *Le bombardier* ».

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

K.M. : Pour la différence avec les autres films c'est d'abord le milieu. Ici on tourne le film dans un milieu qui est dans notre pays mais ailleurs aussi c'est leur milieu comme ça. Et puis quelquefois les images. Y a certaines images qui sont un peu floues et qu'on ne peut pas bien voir.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

K.M. : Bon, après avoir suivi le film on rentre à la maison seulement. On ne fait pas autre chose.

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films chez toi également ?*

K.M. : À la maison, oui c'est des feuilletons télévisés que je suis.

*P.N. : Quels sont les feuilletons que tu aimes regarder à la télévision ?*

K.M. : Je suis beaucoup « *Plus belle la vie* » sur TV5 mais quelquefois on suit aussi France 24 pour nous informer.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans ce feuilleton télévisé ?*

K.M. : Ça, ça parle de la vie d'une femme africaine, de la vie de, des couples mais aussi c'est de la vie d'amitié dont mènent ces jeunes dans ce film, dans ce feuilleton.

*P.N. : C'est mieux de regarder les films à plusieurs ?*

K.M. : En, en compagnie de la famille. C'est toute la maison qui regarde. Oui chez nous on trouve que c'est mieux quoi, parce que c'est plus éducatif quoi.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

K.M. : A part ces activités je viens également rendre visite aux amis, je pratique aussi le sport.

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

K.M. : Oui.

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

K.M. : Au CCF.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

K.M. : Bon ici au CCF quand je viens je trouve ce que je veux, par exemple quand je prends un journal de football ou bien un journal, un article comme ça je viens et je trouve l'information qui m'intéresse là dedans.

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

K.M. : J'ai découvert le Centre Culturel Français par rapport à un ami qui m'a orienté là. On préparait un exposé sur l'œuvre de Noël, Noël NETONON sur la « *Descente aux enfers* ». On cherchait le bouquin pour travailler avec donc c'est lui qui m'a orienté ici. Mais malheureusement quand j'étais venu là, je n'ai pas trouvé, donc il est question de revenir quand même pour d'autres recherches également. C'était quand j'étais en première.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

K.M. : J'ai suivi un seul film au CCF, le film concernant « *Abouna* » de Mahamat Saleh Haroun.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du ciné-club ou seul ?*

K.M. : Bon c'est venir au centre seul qui m'intéresse.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

K.M. : A part ces deux activités je viens aussi suivre le concert des musiciens, particulièrement les musiciens tchadiens.

## **Entretien n°42**

**M. Rahab (20 ans)**

**Elève en Terminale**

**Chagoua/ N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 31 mai 2010 à 17 heures 50 au Ciné OFAD

**Durée : 04 mn 36 S**

### ***Au ciné club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

R.D. : Bon, je viens au ciné pour regarder, seulement « *Frères Scott* » qui me plaît beaucoup.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

R.D. : Souvent. S'il y a épisode là, je viens souvent.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

R.D. : Surtout OFAD. Oui.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

R.D. : Bon ici y a de bonnes choses, y a beaucoup de films. Bon, souvent je viens seulement ici au ciné OFAD. Ça m'intéresse beaucoup.

P.N. : *Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

R.D. : Je vais partir pour regarder mais je ne suis même pas partie encore ailleurs.

P.N. : *Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

R.D. : La matinée. Parce que la matinée, je rentre, on commence à 18 heures pour finir à 20 heures, je rentre vite à la maison.

P.N. : *Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

R.D. : Surtout « *Les Frères Scott* », y a je connais beaucoup même les gens là-bas. On dit, à chaque fois on vient avec la sœur, on dit Titanic, y a Rose on dit y a Brouk, y a Delice, y a Lukas, y a Nathan, y a Hélène. Encore Nathan aussi s'appelle Delice.

P.N. : *Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

R.D. : « *Frères Scott* ».

P.N. : *Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

R.D. : Parce que ça m'intéresse beaucoup. Les gens qui jouent dans le film font de bonnes choses qui parlent de la vie. C'est ce que nous vivons dans la vie quotidienne quoi.

P.N. : *Tu viens seule ou en compagnie ?*

R.D. : Parfois on vient au nombre de 4 ou 5, parfois y a personne, même moi je viens ici pour regarder seulement.

P.N. : *Pour toi c'est venir seule ou en compagnie qui t'intéresse ?*

R.D. : En compagnie, là c'est bon. Parce que vous bavardez, vous riez ensemble de ce que vous voyez sur le film quoi.

P.N. : *Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

R.D. : Oui. Parce que je regarde les gens, je pose la question ça là qu'est-ce qu'on fait comme, qu'est-ce qu'ils sont en train de fabriquer comme ça, je demande. Je pose la question aux amies aussi on me répond.

P.N. : *Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

R.D. : On fait commentaire, non. Après on cause sur ça. Non, on ne fait pas autre chose. On rentre directement à la maison.

### **Films tchadiens**

P.N. : *Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

R.D. : Exemple c'est comme si, pour Abédi là, « *Abba Kalam* » là j'ai déjà vu.

P.N. : *Quand et où tu les as vus ?*

R.D. : C'est presque un an déjà non. Toujours OFAD.



*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

R.D. : Bon c'est bon quand même parce que il a raisonné les gens qui sont en train de louer les chambres. Il a bien raisonné. Ce que je n'ai pas aimé, je ne sais pas. Le film est bon.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

R.D. : Parce que c'est pour les tchadiens et puis il a bien fait.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

R.D. : Y a une grande différence, les tchadiens ne,... les pays Europe...

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

R.D. : Y a une grande différence entre eux. Je ne sais pas.

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

R.D. : Même pas.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

R.D. : Oui. Télé Tchad.

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

R.D. : Par avant on regarde Les « Marimar » là c'est au, ça là c'est presque même 5 ans je vais dire. « Abba kalam » là c'est maintenant qu'il a fait son film.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

R.D. : Au moins quand même les musiques.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

R.D. : Je ne fais rien.

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

R.D. : Même pas.

## **Entretien n°43**

**M. Djembert (31 ans)**

**Diplômé Sans Emploi**

**Ardeb / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 31 mai 2010 à 16 heures 55 au Ciné La Référence

**Durée : 07 mn 23 S**

### ***Au ciné club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

D.M. : Ce ciné je l'ai découvert, bon c'était tout près de moi, donc j'ai découvert et régulièrement je viens.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

D.M. : Je ne viens pas souvent. Je viens lorsque quelquefois y a match ou bien au fait un film qui m'attire et je viens.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

D.M. : Bon, souvent également je viens aussi au ciné-club, comment on appelle, La Détente. Quelquefois aussi au Ciné Persévérance, mais c'est ici que je viens souvent.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

D.M. : Je préfère ce ciné par rapport à d'autres, c'est même tout près de chez moi. C'est même à moins même de 100 mètres de chez moi, donc je viens régulièrement.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

D.M. : Bon, je fais de mon mieux pour aller suivre ça là-bas au lieu de suivre chez moi. Au lieu de suivre ici, tout près chez moi, je suis obligé d'aller suivre là-bas.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

D.M. : Moi, je suis régulièrement la matinée. La soirée, bon, ça m'intéresse pas. Oui parce que tu vois avec l'insécurité qu'on vit actuellement là je n'aime pas, et moi, généralement je viens, je suis et je rentre tôt.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

D.M. : Bon, moi, c'est les films genre d'action, espion et autres. Films de guerre également, moi je suis.

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

D.M. : Bon, les séries télévisées autrefois, moi je suivais les films comme les trucs de « *Marimar* » et autres. Pourquoi ça parce que bon, c'est un film romantique. Ça retrace à peu près, bon, l'actualité ce qu'on vit au jour le jour c'est pourquoi j'aime ça.

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

D.M. : Ce qui me fait choisir, bon c'est pas, bon, comme c'est une série, à chaque fois il faut venir suivre. C'est des faits romantiques, alors c'est très bon ces films.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

D.M. : Bon, je préfère aller en compagnie de mes amis et autres parce que on vient, on commente, on discute ensemble. On discute, quelquefois on se projette même sur le futur même du film. On dit voilà, la suite va être ainsi. C'est de ça qu'on discute souvent.

*P.N. : Vous discutez avant ou après la projection du film ?*

D.M. : On discute même avant le film. Avant même que l'acteur ou bien le réalisateur se projette dans telle ou telle action, on discute ça avant.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

D.M. : Après le ciné je rentre et je dors seulement.

### **Films tchadiens**

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

D.M. : Oui j'en ai vu même beaucoup. Bon par exemple, bon ce qui m'a un peu attiré c'est le film comment dirai-je, « 48 heures pour retrouver ma femme ». Ça j'ai suivi une fois et c'était bon.

*P.N. : Quand et où tu les as vus ?*

D.M. : J'ai suivi ça c'était, c'était même ici non, ici à N'Djaména, je ne me rappelle pas exactement de la date mais j'ai suivi quand même.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

D.M. : J'ai dans ce film... parce que c'est film réalisé par les tchadiens et la plupart c'est des artistes tchadiens comme Talino Manu le défunt. C'est un très bon film quand même. Bon, ce que je n'ai pas aimé bon, en fait c'est un court métrage et quelquefois au lieu de, bon, peut-être je ne sais pas si c'est le montage que les gens ont raté. Quelquefois avant que la personne vienne là, tu mets du temps avant de voir. Quelquefois c'est un problème de montage ou quoi je ne sais pas.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

D.M. : Par rapport aux sujets traités dans les films. Les films tchadiens traitent souvent des sujets qui sont propres à la société tchadienne et ça permet à nous tchadiens de rectifier notre comportement. Ça nous donne une leçon de morale.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

D.M. : Bon, ce qui les différencie c'est que tu sais, c'est les tchadiens c'est mes frères, c'est des gens que je quelquefois je côtoie et autre. Quand je les vois bon, ça me donne de la fierté.

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

D.M. : Bon, les africains en général bon, surtout les ouest-africains, surtout les nigériens bon, même les burkinabés également, c'est de très bons films qu'ils tournent. Surtout, surtout, bon, ça reflète la réalité du milieu, ce qu'on vit dans nos foyers, dans nos maisons et autres quoi. Voilà c'est pourquoi, je suis vraiment attiré ces genres de film.

### **Les films chez toi**

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

D.M. : Bon, chez moi, bon, comme j'ai pas au fait, la télé et autre, quelquefois je suis chez les voisins. Sinon chez moi là, non.

P.N. : *Est-ce que ce sont les voisins eux-mêmes qui t'invitent à regarder le film avec eux ou tu vas regarder de ton propre chef ?*

D.M. : Bon, quelquefois s'il y a un bon film au programme, ils m'invitent à suivre. Mais souvent je vais moi-même.

P.N. : *Est-ce qu'ils prennent de l'argent avec toi ?*

D.M. : Non. Non, non. Ils ne me demandent pas de l'argent. C'est un rapport de bon voisinage.

P.N. : *Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD qu'ils achètent ?*

D.M. : Généralement ces DVD et CD viennent du Cameroun et du Nigéria voisins, mais pour le reste, je n'en sais rien.

P.N. : *Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

D.M. : Justement les films à la télé genre de série à la télé là je suis aussi. Bon, sur la chaîne, je crois c'est TV5. TV5.

P.N. : *Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

D.M. : TV5 c'est les films africains non. Généralement c'est les films africains. Les trucs de Gaou et autres.

P.N. : *Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

D.M. : Les séries télévisées, bon, parce que c'est tourné par les africains et la plupart c'est des comédiens africains comme les Gaou, les Siriki, c'est très bon.

P.N. : *En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

D.M. : Bon, loisirs, bon, c'est la distraction, quelquefois la lecture, je lis les journaux si j'en trouve.

### ***Et au centre***

P.N. : *Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

D.M. : Oui je viens quelquefois.

P.N. : *A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

D.M. : Surtout le Centre Culturel Français là où je vais, je fais la rencontre des amis quelquefois, je lis certains bouquins, les journaux et autres.

P.N. : *Est-ce que tu viens souvent/pas souvent dans ce centre ?*

D.M. : Je ne vais pas souvent. Quelquefois. Parce que, d'abord, je n'ai pas un moyen de déplacement compte tenu de ma disponibilité là, je ne suis pas vraiment disponible à tout temps donc je ne vais pas régulièrement.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

D.M. : Je préfère ça par rapport à d'autres parce que c'est le lieu même au fait, ils ont assez de documents, les trucs, ils réactualisent. Bon, les trucs récents là on trouve avec eux justement. Mais dans d'autres c'est des documents datés de (rire) 76, 78 et autres, donc mieux de s'imprégner de la réalité quoi

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

D.M. : Le Centre Culturel Français je l'ai découvert quand j'étais en première année, on me dit que la plupart de mes documents je peux les trouver là-bas et c'est comme ça que j'ai découvert ce centre.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

D.M. : Non, non, j'ai pas l'habitude, j'ai pas l'habitude parce que vraiment c'est très loin de chez moi et je ne peux pas vraiment. Je n'ai pas un moyen de déplacement je préfère suivre tout près ici chez moi.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du cinéclub ou seul ?*

D.M. : Justement accompagné de mes amis là, quelquefois c'est eux qui me disent y a tel genre de film là-bas ou bien y a tel genre d'activité et c'est comme ça qu'on vient.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

D.M. : J'aime venir avec les amis mais au cas où ils ne sont pas dispo je viens à seul.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

D.M. : A part la lecture là bon je ne fais rien d'autre. Si trop c'est peut-être, lorsque y a concert machin.

#### **Entretien n°44**

**M. Hassan (21 ans)**

**Etudiant**

**Diguel/N'Djaména/Tchad**

Entretien réalisé le lundi 04 mars 2010 à 09 heures 38 au Ciné Abdallah.

Durée : 11 mn 32

#### ***Au ciné-club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

M.H. : Ce sont mes voisins, ils sont à côté de moi.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

M.H. : Oui je viens souvent.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

M.H. : Ciné Abdallah.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

M.H. : Parce que c'est près de moi.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

M.H. : Je vais regarder parfois, mais pas souvent.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

M.H. : J'aime venir dans la matinée, mais quelquefois je viens aussi dans la soirée si je n'ai pas le temps pour venir dans la matinée.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

M.H. : Généralement c'est des films d'action.

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

M.H. : Série, c'est « *Ma Famille* » seulement, non.

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

M.H. : Je demande au gérant du ciné si c'est un bon film, il me dit.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

M.H. : En compagnie c'est bon, mais parfois si je ne trouve pas quelqu'un je viens seul aussi.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

M.H. : Plusieurs fois. On discute souvent des films que nous venons regarder.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

R.D. : On rentre. Après la discussion on rentre.

### ***Films tchadiens***

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

M.H. : Oui.

*P.N. : Lesquels ?*

M.H. : Bon tel que « *Abouna* » je l'ai suivi au département de STIC. Y a aussi « *Daratt* » que j'ai eu la chance de suivre ici au Centre Culturel Français. « *Bye bye Africa* » que j'ai suivi au cinéma aussi, au ciné-club, au ciné Abdallah.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

M.H. : Beaucoup plus les trois films que je viens de citer, j'ai aimé les deux « *Abouna* » et « *Daratt* ». Bon, beaucoup plus c'est des choses tchadiennes donc j'ai toujours apprécié l'auteur, le réalisateur surtout donc j'aime beaucoup ses films.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu le réalisateur ?*

M.H. : Bon par rapport à ces moyens d'abord, mis à sa disposition, qu'il a tourné avec, aussi c'est des réalités qu'on est en train de vivre ici à N'Djaména et au Tchad donc...

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

M.H. : Alors, la différence c'est toujours comme je l'ai dit avant c'est dans les campagnes. D'abord les films joués ici à N'Djaména ou encore dans les environnants, bon, c'est des films où il n'y a pas des actions ou encore des échanges de coup de feu, boum boum, où le sang, le sang coule donc c'est très différent, c'est...

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

M.H. : Alors à la sortie beaucoup plus on se regroupe si y a... le film est beaucoup bon s'il y a des interrogations sur le film, on reste devant le cinéma, on s'échange : parfois ça peut prendre même une heure de temps jusqu'à dernière énergie d'abord on se disperse.

*P.N. : Pourtant tu viens de dire que le programme de la soirée finit à 22 heures et qu'il se fait tard.*

M.H. : Oui, bon, 20 heures, jusqu'à 21 heures, beaucoup plus c'est surtout si les séries télévisées y a des interrogations à la fin, donc on s'échange là beaucoup plus.

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Où achètes/loues-tu les DVD/Cassettes que tu regardes ?*

M.H. : Bon, louer, je les prends au CCF, acheter, bon, je les achète avec des vendeurs à la criée qui marchent dans toute la ville de N'Djaména ou encore au grand marché, les vendeurs sont là.

*P.N. : Comment choisis-tu les DVD/Cassettes que tu achètes/loues ?*

M.H. : Bon, moi je, je les prends par, mon choix, je regarde, si c'est les guignols je prends, si c'est les films d'action beaucoup plus c'est les petits frères qui aiment ça et je prends aussi.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

M.H. : Séries télévisées comme c'est des quotidiens que nous sommes en train de vivre, alors, c'est-à-dire elles parlent beaucoup plus de nos vies quotidiennes, familiales surtout.

*P.N. : Sais-tu d'où viennent les DVD/Cassettes que tu achètes/loues ?*

M.H. : Oui, beaucoup plus de... si on essaie de prendre un film sur VCD, si on regarde bien, c'est que c'est des films piratés, les VCDs si pourront, essaie de comparer les VCDs et DVDs alors bon beaucoup plus on dit, ça c'est, c'est ce que les gens disent ça provient du Bénin, du Nigeria ou encore du Cameroun, alors on essaie de voir. Nous c'est beaucoup plus la (riant) consommation.

*P.N. : Est-ce que tu échanges des DVD /VCD/K7 avec tes amis ?*

M.H. : Oui, ça arrive que j'échange les VCDs avec, j'ai une voisine, on s'échange beaucoup plus les guignols. Elle me donne ses films et moi également je lui passe des VCDs qu'elle n'a pas encore vus pour prendre ses films VCDs que je n'ai pas vus aussi.

*P.N. : C'est mieux de regarder les films à plusieurs ?*

M.H. : Alors à seul beaucoup, c'est bon. Seul c'est surtout se concentrer sur le film, mais quand vous êtes avec des amis, y a toujours, on essaie de faire, de comparer notre vie à celle de du héros ou encore alors ça, ça amène des débats et parfois on rate certaines actions ou encore on n'est pas attentif au film.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

M.H. : Alors, mes loisirs, beaucoup plus je joue au foot un peu tous les dimanches, ce qu'on appelle le dimanche matin. Sinon à part ça je regarde beaucoup plus, j'enregistre les reportages de football de la radio France que je suis en plus les films, les reportages sur le football ou encore les matchs de football sur DVD que je regarde.

*P.N. : Avec quel matériel d'équipement regardes-tu ces films ?*

M.H. : Alors j'ai un petit lecteur DVD, un ordinateur portable qui me permet aussi de certains films que j'ai téléchargé là. Voilà quoi.

*P.N. : Ce qui signifie que tu fais aussi des téléchargements de films.*

M.H. : Oui.

*P.N. : A combien as-tu acheté ton lecteur DVD ?*

M.H. : Alors ce lecteur je l'ai acheté à 26.000 je crois au marché central.

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

M.H. : Oui.

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

M.H. : C'est au CCF.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

M.H. : Bon le CCF je peux dire c'est un centre complet pour les jeunes. Il y a tout, pour les recherches, surtout il y a des conférences, des films qui sont diffusés et si tu es abonné tu as la réduction de tarifs, tu découvres beaucoup de choses.

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

M.H. : Bon, le centre je l'ai découvert quand j'étais au CM1 je crois, on nous a invités pour suivre un film avec notre maître. C'est à partir de là que j'ai découvert le CCF. Dans la grande salle, ils ont diffusé un film et on a suivi et...

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

M.H. : C'est un film, je crois, Bamako, et beaucoup plus c'est Bamako ou quoi comme ça j'ai oublié déjà. C'est pour un malien ou sénégalais qui a tourné, j'ai suivi ça et c'est à partir de là je me suis intéressé arrivé en 6<sup>ème</sup> je me suis abonné jusqu'à aujourd'hui.



*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du cinéclub ou seul ?*

M.H. : Bon, au CCF je viens seul, surtout pour le cinéma, je viens seul pour suivre les films et partir. Peut-être là où il y a conférence-débat, peut-être là on vient avec des amis pour y participer.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

M.H. : Alors bon, à part regarder les films, je vais peut-être au café des artistes pour échanger avec quelques artistes, voir les cassettes de nouveautés ou bien encore être au jardin avec quelques groupes des amis si par coïncidence on se rencontre on s'échange.

## **Entretien n°45**

**N. Christian (24 ans)**

**Analyste-programmeur**

**Repos/ N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 05 juin 2010 à 17 heures 06 au Ciné la Détente

**Durée : 09 mn 57 S**

### ***Au ciné club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

C.N. : Parce que lorsqu'ils étaient venus pour s'implanter j'étais déjà ici, donc on a vu le premier film gratuitement. Nous sommes les premiers quoi, c'est-à-dire les clients.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

C.N. : Très souvent.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

C.N. : La Détente bien sûr.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

C.N. : Parce que si je dois aller dans d'autres cinémas, il faudrait d'abord que j'effectue un déplacement et je suis piéton, comme je n'aime pas marcher je préfère raccourcir la distance en allant à ce ciné et puis il y a aussi une bonne programmation.

*P.N. : Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

C.N. : Bon, si le film est en dehors de La Détente, des fois je viens les proposer est-ce qu'ils ne peuvent pas nous mettre le même film que je veux suivre peut-être pour la séance prochaine ou bien à une semaine de la date, quoi.

*P.N. : Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

C.N. : La matinée. Parce que, après 18 heures, je n'ai rien à faire, donc c'est bien beau d'aller rester et à 21 heures 30 je dois suivre « *Plein Sud* » sur RFI donc ce qui fait que je viens à la matinée.

*P.N. : Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

C.N. : Etant donné que je suis aussi contraint par les réalités du cinéma La Détente qui projette très souvent les films du genre policier, je suis obligé de m'adapter mais sinon j'aime plus suivre les genres procès c'est-à-dire que là où on a les avocats, les juges tout ça, c'est ce qui m'intéresse.

*P.N. : Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

C.N. : Oui, c'est le film de la série de « *Prison break* ». Ça parle de, bon, prison break en anglais c'est prison c'est prison, break c'est casser, donc c'est quelqu'un qui est en prison et qui essaie de sortir par les voies illégales c'est-à-dire que pas en purgeant sa peine. Ça, c'est ce qui m'intéresse vraiment.

*P.N. : Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

C.N. : Bon, le choix de film se fait par rapport au résumé de l'affiche que je lis au programme. Si je lis le résumé et que ça m'intéresse vraiment, je viens. Mais si, le résumé d'avance me dit que c'est un film qui ne va pas m'intéresser, je ne viens pas.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

C.N. : Bon, je viens souvent en compagnie de mes amis. Mes amis garçons bien sûr parce que les filles ne se donnent pas vraiment au ciné quoi.

*P.N. : Peux-tu me dire pourquoi les filles ne se donnent pas au ciné ?*

C.N. : Bon les filles, bon les filles souvent comme les films se passent la nuit, les parents ont peur que leurs filles profitent pour aller à la recherche des garçons alors ils ne les autorisent pas. Quelquefois c'est aussi à cause de l'insécurité.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?*

C.N. : Oui, généralement les procès. Ça nous plaît comme ça de retenir quelques plaidoiries et répéter quoi. C'est comme si c'est... ça fait du plaisir.

*P.N. : Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

C.N. : Bon si le jour où on a de l'argent, on peut aller prendre par exemple un pot, mais si, un pot du genre comme nous sommes pas des consommateurs d'alcool, on prend des sucreries, des jus comme on appelle chez nous là et, on rentre. Mais le jour où on n'en a pas, bon, on se donne à la bouillie et rentre aussi, quoi. (Rire)

### ***Films tchadiens***

*P.N. : Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

C.N. : Oui oui j'en ai vu « *48 heures pour retrouver ma femme* » de Hassan Keiro Le Kain Koula.

*P.N. : Quand et où tu les as vus ?*

C.N. : J'ai vu ici à N'Djaména et au ciné La Détente aussi.

*P.N. : Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ce film ?*

C.N. : C'est la réalité tchadienne. C'est les faits de tous les jours que nous vivons dans notre société qui est relaté dans ce film. C'est ce qui m'a vraiment plu. Bon ce sont des amateurs, ce ne sont pas des professionnels. C'est ce que je n'aime pas.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

C.N. : L'initiative. C'est que ils se donnent à cette initiative et que dans, bientôt, peut-être dans peu de temps, ils seront aussi des professionnels.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

C.N. : Oui, oui, c'est que c'est pas professionnel. C'est ce qui les différencie. Ce sont les amateurs alors que les autres des professionnels, ils font de ça leur travail. Mais eux, contrairement à ça, c'est pas leur travail à eux. Peut-être que ils se donnent une fois, deux fois, c'est ce qui fait que ils ne sont pas aussi doués que les autres qui sont professionnels.

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

C.N. : Tournés par les africains, d'autres, y a des africains qui, qui sont bien dans le cinéma. Par exemple le Nigéria ils ont le Nollywood qui fait bien aussi et on a les Guignols d'Abidjan alors que chez nous, le cinéma bon, ça nous connaît pas beaucoup, ça vient de naître, bon et ce qui fait que le cinéma tchadien doit vraiment faire son pas dans ce domaine, quoi.

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

C.N. : Oui, je regarde les films à la maison.

*P.N. : Avec quel équipement regardes-tu ces films ?*

C.N. : Un téléviseur et un lecteur DVD et un groupe électrogène.

*P.N. : A combien as-tu acheté ces matériels ?*

C.N. : Peut-être qu'il faut dire le prix séparément et nous allons faire la somme. Notre groupe électrogène date de très longtemps et que je ne connais pas le prix, mais maintenant on a un groupe électrogène qui coûte 50 000 francs, un téléviseur ça varie entre 150 000 et 50 000, un lecteur c'est entre 40 000 et 50 000 aussi.

*P.N. : Où achètes-tu les DVD/CD que tu regardes ?*

C.N. : Les DVD il faut le dire parce que quand tu achètes avec les vendeurs à la criée c'est-à-dire que les vendeurs ambulants, c'est que tu n'es pas sûr, est-ce que c'est gratté ou pas alors que si tu veux acheter avec un commerçant c'est-à-dire un vendeur qui a un lieu fixe, une fois testé et que c'est gratté, tu peux lui redonner et il va te donner un autre, quoi. Donc j'achète avec les vendeurs sur place.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive aussi de louer des CD/DVD ?*

C.N. : Non, prendre avec des amis oui, pas louer.

*P.N. : Comment choisis-tu les DVD/CD que tu achètes ?*

C.N. : Je les choisis par rapport à mon goût. Je choisis les films procès comme je l'ai dit ci-haut, aussi policiers quelquefois, pour passer du temps avec.

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que tu achètes ?*

C.N. : Oui par rapport aux films, je sais au moins d'où ça vient. Si c'est un film joué par les nigériens d'emblée je sais que ça vient du Nigéria. Si c'est un film joué par les ivoiriens, je sais que ça vient de la Côte d'Ivoire. Mais une chose c'est que, maintenant on a les pirates qui pullulent, c'est-à-dire que ces domaines donc je ne suis pas sûr d'où les films viennent généralement.

*P.N. : Est-ce que tu échanges tes DVD /CD avec tes amis ?*

C.N. : Beaucoup. Parce qu'ils aiment les films que j'ai aussi.

*P.N. : Penses-tu que c'est mieux de regarder les films seul ou à plusieurs ?*

C.N. : En compagnie, bien sûr. En compagnie, y a une ambiance qui règne, quoi, mais à seul c'est comme si c'est...c'est mourant. Tu es là quelquefois tu te fatigues. Alors qu'à deux ou trois, vous pouvez commenter au fur et à mesure que le film se déroule.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

C.N. : Non, non, je n'aime pas regarder la télévision. Je ne sais pas pourquoi.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

C.N. : Je viens au lycée Félix Eboué suivre les matchs de basketball parce que j'aime le basket et je suis aussi un basketteur et parallèlement à ça, je fais aussi la lecture au CCF.

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel que pour la lecture seule ?*

C.N. : Oui, je viens là-bas pour faire la lecture et me distraire c'est-à-dire le jardin quoi.

*P.N. : Est-ce que tu viens souvent/pas souvent dans ce centre ?*

C.N. : Peut-être deux fois trois dans la semaine. C'est par rapport à la distance. J'habite le quartier Repos et le CCF c'est loin de Repos.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

C.N. : Parce que c'est le seul centre culturel qui est le plus chic, quoi. Même par rapport à Baba Moustapha.

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

C.N. : Je l'ai découvert très tôt, c'est quand j'étais jeune par une fille qui m'a emmené une fois. C'était une grande sœur.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

C.N. : Oui bien sûr.

*P.N. : Peux-tu me donner le titre d'un film que tu as regardé au centre ?*

C.N. : Oui, si je me rappelle encore là, j'ai suivi « l'Amstade » c'est un film procès « l'Amstade ».

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du cinéclub ou seul ?*

C.N. : Les mêmes amis.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

C.N. : C'est en compagnie qui me m'intéresse. Mais je suis obligé quelquefois d'aller seul pour faire la lecture.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

C.N. : Je dis la lecture. A part le cinéma, je fais aussi la lecture.

*P.N. : Est-ce qu'il t'arrive quelque fois d'échanger autour des films que tu as vus au Centre ?*

C.N. : Oui, au CCF on discute beaucoup.

*P.N. : Est-ce les mêmes genres de films qu'au cinéclub ?*

C.N. : Non ce ne sont pas les mêmes genres, parce que au centre ce sont des films vraiment éducatifs par rapport au cinéclub. Au cinéclub, c'est mettre pour que mes clients viennent, après ils disparaissent. Par rapport au centre c'est pour éduquer, c'est-à-dire que les gens qui viennent au centre afin qu'ils adoptent un comportement responsable.

## **Entretien n°46**

**N. Moïse (27 ans)**

**Financier**

**Walia / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le vendredi 25 mai 2010 à 16 heures 03 au Ciné 3AS

**Durée : 10 mn 59 S**

### ***Au ciné club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

M.N. : Bon, le ciné-club, j'avais effectué un petit voyage de plus d'un mois et au retour j'ai trouvé que les gens s'étaient installés puis voilà, je me suis rapproché des amis, ils m'ont fait savoir que c'est un ciné-club et puis bon, j'ai pris le goût d'y aller et puis je suis devenu un client potentiel.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

M.N. : Très souvent.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

M.N. : C'est ce que je viens d'évoquer Ciné 3AS.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

M.N. : Parce que c'est un cinéma qui a un tout. On peut suivre même tous les championnats, surtout les championnats anglais qui se déroulent vers les 13 heures, 14 heures et puis on peut aussi suivre les films ainsi que d'autres championnats.

P.N. : *Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

M.N. : Bon, mais là je vais essayer de voir mon time, si une fois amélioré, si j'ai le temps je me rends pour suivre. Par contre je préfère mieux aller prendre ces CD ou DVD avec les amis pour venir visualiser ça à la maison.

P.N. : *Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

M.N. : Bon, cela dépend de mon temps. Il arrive souvent où vers les 18 heures je suis un peu occupé, dans ce cas si un match est programmé à 20 heures, parce que je suis fan du football, donc je suis dans l'obligation de suivre la soirée parce que c'est le football. Dans le cas échéant, je préfère beaucoup plus les matinées pour me permettre de rentrer un peu tôt et me reposer.

P.N. : *Quels genres de films tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

M.N. : Bon, généralement c'est les films qui parlent de terroristes, c'est des films qui parlent parfois également de sensibilisation, quoi. Du genre films africains.

P.N. : *Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

M.N. : J'aime bien « 24 heures chrono » de Jack Bauer. J'aime bien aussi les films des nigériens, de crime ou de crise. Bon, parce que si il faut parler un peu de « 24 heures chrono », ça permet aux gens de voir la technologie c'est-à-dire l'avancement donc de l'information, comment on peut déjà cibler une personne qui habite à plus des kilomètres juste grâce à un petit ordinateur devant soi et bien que je suis financier, j'aime l'information, j'aime la nouvelle technologie de l'information et de la communication. J'aime plus.

P.N. : *Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

M.N. : Bon, généralement on fait un petit résumé... c'est comme... c'est aussi les bouquins, donc je lis soit ce petit résumé, soit c'est un film que mes amis ont eu la chance de visualiser et auquel on a eu à échanger c'est ça qui me pousse aussi à aller voir ce film.

P.N. : *Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

M.N. : Généralement avec les amis parce que notre groupe nous sommes tous des cinéphiles c'est-à-dire c'est les gens qui aiment le ciné, donc du moment où le film se déroule, chacun imagine la suite, il fait savoir aux autres que bon, moi je pense que la fin de ce film serait comme ça et l'autre dit soit le contraire, ou dit la même chose et c'est ce qui fait donc l'ambiance qui règne au niveau du cinéma.

P.N. : *Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

M.N. : Bon, généralement, si après le cinéma si y a des concerts qui sont prévus, par exemple dans les centres, on se rend. Dans le cas contraire, on échange ou soit on vient chez un de nos amis, on discute d'autres choses bien sûr et puis après ça on se sépare.

### **Films tchadiens**

P.N. : *Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

M.N. : Oui, j'en ai visualisé assez. Genre « *Double jeu* » de Al khalil, commandant Alkanto, il a joué également « *2 et 3 Février* », « *48 heures pour retrouver ma femme* » bon, et bien d'autres quoi.

P.N. : *Quand et où tu les as vus ?*

M.N. : Bon par rapport à au « *2 et 3 février* » on était les premiers à avoir cette chance de visualiser juste après la fin donc, après la réalisation de ce film. Donc c'est ici en 2010, il y a de cela environ un mois et demi. Bon ce n'est pas dans un cinéma, mais j'ai suivi ça au niveau de Santana Hôtel.

P.N. : *Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

M.N. : Bon, ce que j'ai aimé dans ce film, ça relate vraiment l'événement que le pays a connu surtout « *2 et 3 février* » si vous avez la chance de visualiser ça et, on a prouvé aux gens que c'est ça, les gens ont pillé ce n'est pas bien que les gens pillent. C'est ce qui m'a tellement marqué dans ce film. Ce que je n'ai pas aimé, la personne chargée du montage n'a pas tellement réussi son métier. Il lui manque encore quelque chose à ajouter parce que ça ne cadre pas réellement avec la réalité. Donc c'est ce qui manque à vraiment revoir cet aspect.

P.N. : *Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

M.N. : J'apprécie par rapport au texte même du film. A l'initiative du film. Ils ont initié et ils ont réussi quoi. Sinon, l'aspect technique reste à relever.

P.N. : *Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

M.N. : Oui, parlant des films que j'ai l'habitude de suivre, si on prend par exemple « *24 heures chrono* », y a une nette différence entre 24 heures sur tous les points. D'ailleurs sur le thème, sur les personnages, sur le casting, l'habillement tout ça joue. Par contre le tchadien, bon, on est encore débutants, on vient encore de voir le jour dans le domaine de films. Ce qui fait que y a vraiment une différence et l'on ne peut pas faire cette comparaison entre les films qui sont tournés peut-être au niveau de Hollywood par rapport aux films tournés ici au pays.

### ***Les films chez toi***

P.N. : *Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

M.N. : A la maison quelques rares fois si j'ai le temps je regarde les films à travers mon laptop.

P.N. : *A combien as-tu acheté ce laptop ?*

M.N. : Bon, généralement j'ai cette chance d'avoir Macintosh donc ça revient facilement à une histoire de 700, 800 000 parce que mon ordi est équipé également d'autres logiciels, donc s'il faut parler du prix carrément avec le logiciel incorporé dans ma machine bon, c'est un coût.

P.N. : *Où achètes/loues-tu les DVD/CD que tu regardes ?*

M.N. : Les DVD généralement c'est les génériques qu'on a, que j'ai l'habitude d'acheter, la production nigériane qui varie entre 1000 quelque, 2000 maximum.

P.N. : *Comment choisis-tu les DVD/CD que tu achètes ?*

M.N. : C'est effectivement en fonction de ce que mes amis m'ont dit une fois qu'ils ont suivi ou soit parfois c'est le résumé également qui me pousse à acheter.

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que tu achètes ?*

M.N. : Oui, ça vient généralement du Nigéria même si quelquefois on écrit made in India de genre comme ça, mais ça vient toujours de Nigéria.

*P.N. : Est-ce que tu échanges tes DVD /CD avec tes amis ?*

M.N. : Bon, c'est des cas un peu rares parce que c'est des CD qu'ils n'ont pas encore vus et qu'ils veulent bien visualiser, c'est ces CD qu'on s'échange mais pas le reste quoi.

*P.N. : Penses-tu que c'est mieux de regarder les films seul ou à plusieurs ?*

M.N. : A plusieurs c'est mieux parce que à plusieurs j'aurai la chance d'échanger ou discuter, après à la fin du film, chacun donne son point de vue donc à deux, trois, c'est mieux.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

M.N. : A la télé tchadienne c'est juste l'information c'est tout. Pas d'autres choses.

*P.N. : Mais est-ce que tu ne regardes pas d'autres chaînes de télévision ?*

M.N. : Bon, je regarde la TV5, Canal 2, Canal Plus, Africa 24, France 24 et autres chaînes de l'Afrique de L'ouest.

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

M.N. : Les séries télévisées que je viens d'énumérer tout à l'heure comme « 24 heures chrono », « Rex », « Derrick » etc.

*P.N. : Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?*

M.N. : Les séries télévisées c'est des faits réels, c'est les histoires que les gens ont vécues et ils essaient de mettre ça en audiovisuel pour permettre aux gens de visualiser en guise de sensibilisation parce que une fois visualisé ça permet à chacun de prendre conscience, et puis bon, faire certaines choses au détriment d'autres.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

M.N. : En dehors du ciné je viens parfois dans les centres culturels, parfois je viens suivre les matchs. Voilà c'est ce que je fais souvent.

### ***Et au centre***

*P.N. : A quel centre culturel te rends-tu souvent ?*

M.N. : Généralement au centre culturel Baba Moustapha. Quelques rares fois au CCF aussi.

*P.N. : Est-ce que tu viens souvent/pas souvent dans ce centre ?*

M.N. : Souvent. Très souvent.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?*

M.N. : Parce que y a trois choses qui m'attirent au niveau de centre culturel Baba Moustapha. D'abord y a certains concerts qui se déroulent là-bas, de deux y a parfois des conférences-débats, de trois y a la connexion



et il me faut aller souvent au cyber pour échanger avec les amis, pour envoyer des mails à mes amis qui sont ailleurs. Donc c'est beaucoup plus ça qui m'attire au niveau du centre Baba Moustapha.

*P.N. : Comment as-tu découvert ce centre ?*

M.N. : Bon je l'ai découvert comme tout autre jeune ou après les activités on affiche par exemple les affiches de musiciens pour dire que y a un musicien qui produit au centre culturel Baba Moustapha, ou y a un écrivain qui présente son livre au niveau du centre culturel Baba Moustapha, donc c'est à travers ces opportunités que j'ai découvert le centre culturel Baba Moustapha.

*P.N. : Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?*

M.N. : Non, pas du tout.

*P.N. : Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du cinéclub ou seul ?*

M.N. : Généralement avec des amis. Bon quelquefois si ils sont occupés je suis dans l'obligation de venir soit seul ou avec d'autres amis. Mais sinon dans la plupart de temps, c'est avec les mêmes amis.

*P.N. : Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ? Pourquoi ?*

M.N. : En compagnie pour les mêmes raisons que j'ai déjà évoquées. C'est-à-dire échanger autour de certains sujets qui nous intéressent.

*P.N. : Que fais-tu d'autre au centre ?*

M.N. : Navigation Internet et puis de préférence, présentation soit des albums des artistes et autres.

## **Entretien n°47**

**N. Serge (25 ans)**

**Enseignant**

**Ardeb / N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 05 juin 2010 à 17 heures 02 au Ciné La Référence

**Durée : 04 mn 15 S**

### ***Au ciné club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

S.D.N. : J'ai découvert le ciné-club parce que c'est les amis qui m'en ont parlé de ça.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

S.D.N. : Oui parfois. Parce que y a parfois des films sur le programme qui ne m'intéressent pas aussi.

*P.N. : A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

S.D.N. : Ciné la Référence.

*P.N. : Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

S.D.N. : Parce que c'est à côté de chez moi.

P.N. : *Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

S.D.N. : Bon je préfère aussi aller suivre ce film, mais pas souvent.

P.N. : *Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

S.D.N. : Je préfère les séances de la matinée. Parce que je finis à temps et puis je rentre vite aussi.

P.N. : *Quels genres de films tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

S.D.N. : J'aime bien les films africains. En exemple « *Ma famille* ».

P.N. : *Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

S.D.N. : Non, jamais.

P.N. : *Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

S.D.N. : C'est par rapport à la passion quoi.

P.N. : *Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

S.D.N. : J'aime bien venir en compagnie. Parce qu'on discute souvent sur les films par rapport aux épisodes ou bien les parties qui nous plaisent.

P.N. : *Vous discutez avant ou après ces films ?*

S.D.N. : Avant le film et après aussi.

P.N. : *Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

S.D.N. : Bon, on essaie un peu de discuter sur les parties qui se sont déroulées.

### **Films tchadiens**

P.N. : *Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

S.D.N. : Oui j'en ai vu quand même quelques uns. « *Abba Kalam le bombardier* ».

P.N. : *Quand et où tu les as vus ?*

S.D.N. : Je l'ai vu au ciné la persévérance en 2005.

P.N. : *Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

S.D.N. : Bon ce que j'ai aimé est que vraiment les films tchadiens reflètent vraiment les réalités de ce pays quoi. Ce que je n'ai pas aimé bon, ils n'ont pas vraiment la capacité de tourner les films en tant que tels comme ça.

P.N. : *Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

S.D.N. : Je les apprécie parce qu'ils reflètent carrément ce qui se passe dans notre pays.

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

S.D.N. : Ce qui les différencie est que bon, comme le déroulement des films se passe ici et que nous n'avons pas vraiment des lieux bien pour le déroulement des films, c'est ce qui les différencie quoi.

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

S.D.N. : Bon, je vois les films tournés par les africains, en particulier par les tchadiens, nous pouvons dire que c'est un peu, pour les tchadiens c'est pas vraiment en tant que tels comme tous les africains se déroulent quoi.

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

S.D.N. : Non.

*P.N. : Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que les gens utilisent dans les ciné-clubs ?*

S.D.N. : Bon, je ne connais pas la provenance de ces films quoi.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

S.D.N. : Pas souvent.

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

S.D.N. : Le film « Essola » sur la CRTV en 97-98.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

S.D.N. : En dehors du cinéma, j'aime aller suivre les matchs de football comme ça

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

S.D.N. : Non. Jamais.

## **Entretien n°48**

**A. Ramadan (35 ans)**

**Taximan**

**Amrignébé/ N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 08 juin 2010 à 17 heures 02 au Ciné Grande Passion

**Durée : 04 mn 15 S**

### ***Au ciné-club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

A.R. : C'est le ciné d'un ami. Je l'ai aidé à sa création, donc je connais.

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

A.R. : Oui parfois si je ne travaille pas le soir.

P.N. : *A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

A.R. : Je viens ici seulement.

P.N. : *Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

A.R. : Nous sommes des voisins et puis c'est mon ami.

P.N. : *Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

A.R. : Je ne vais pas. Je n'ai pas souvent beaucoup de temps.

P.N. : *Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

A.R. : La soirée, parce que généralement c'est à 20 heures que je dépose mon taxi.

P.N. : *Quels genres de films tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

A.R. : J'aime beaucoup les films d'action.

P.N. : *Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

A.R. : Non, je ne connais pas.

P.N. : *Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

A.R. : Moi je n'ai pas beaucoup de choix. Je rentre à 20 h et si je veux voir quelque chose, je vais seulement.

P.N. : *Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

A.R. : Je viens souvent seul.

P.N. : *Vous discutez avant ou après ces films ?*

A.R. : Non, jamais.

P.N. : *Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

A.R. : Je ne fais pas autre chose. Je rentre.

### **Films tchadiens**

P.N. : *Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

A.R. : Oui. Les films de Alkanto.

P.N. : *Quand et où tu les as vus ?*

A.R. : A la télé.

P.N. : *Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?*

A.R. : C'est bon parce que ça fait rire.

*P.N. : Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?*

*A.R. : Parce que ça parle de nous tchadiens.*

*P.N. : Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?*

*A.R. : Je ne suis pas spécialiste du cinéma mais je peux dire peut-être la qualité n'est pas la même.*

*P.N. : Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?*

*A.R. : Je n'en connais pas.*

### ***Les films chez toi***

*P.N. : Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

*A.R. : Non. Je n'ai pas le temps parce que mon travail me prend beaucoup de temps.*

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

*A.R. : Quelquefois.*

*P.N. : Quels genres de films regardes-tu à la TV ?*

*A.R. : Les films tchadiens.*

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

*A.R. : Rien. Mon travail c'est tout.*

### ***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

*A.R. : Non. Jamais. Je n'ai pas de temps.*

## **Entretien n°49**

**A. Bonaventure (33 ans)**

**Coiffeur**

**Amriguébé/ N'Djaména / Tchad**

Entretien réalisé le 08 juin 2010 à 17 heures 02 au Ciné Grande Passion

**Durée : 05 mn 15 S**

### ***Au ciné-club***

*P.N. : Comment as-tu découvert ce ciné-club ?*

*A.B. : C'est dans mon quartier.*

*P.N. : Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?*

A.B. : Oui je viens souvent.

P.N. : *A quel ciné-club te rends-tu souvent ?*

A.B. : Je viens ici même.

P.N. : *Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?*

A.B. : Bon c'est parce que c'est dans mon quartier.

P.N. : *Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?*

A.B. : Je n'ai pas le temps. Je ne préfère pas aller loin.

P.N. : *Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?*

A.B. : La matinée. Je viens souvent dans la matinée.

P.N. : *Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?*

A.B. : Je regarde tous les films qu'il y a au programme.

P.N. : *Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?*

A.B. : Série télévisée, je ne connais pas, je n'ai pas encore vu.

P.N. : *Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?*

A.B. : Je n'ai pas de choix. Quand je quitte l'atelier, je viens, tout ce qu'il y a je remarque seulement. Ça me permet de me distraire c'est tout.

P.N. : *Pour toi c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?*

A.B. : Je viens souvent seul.

P.N. : *Vous discutez avant ou après ces films ?*

A.B. : Non, pas encore.

P.N. : *Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?*

A.B. : Je rentre.

### **Films tchadiens**

P.N. : *Tu as déjà vu des films tchadiens ?*

A.B. : Non, j'ai entendu parler de ça mais je n'ai pas encore vu.

### **Les films chez toi**

P.N. : *Est-ce que tu regardes les films à la maison ?*

A.B. : Non.

*P.N. : Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?*

A.B. : Non, je n'ai pas de télé à la maison.

*P.N. : En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?*

A.B. : Je n'ai pas autre loisir, peut-être quelquefois je vais regarder les matchs de football.

***Et au centre***

*P.N. : Est-ce que tu vas au centre culturel ?*

A.B. : Non. Jamais.

## EXPERT

### Entretien n°50

**Olivier BARLET**

**Journaliste/fondateur d'Africultures - France**

Entretien réalisé le Vendredi 07 novembre 2008 à 16 heures 57 au festival d'Apt

**Durée : 35 mn 46 s**

*P.N. : Les projets de réalisation des films africains francophones sont en général financés par Fonds Sud, Fonds Image Afrique etc. Existe-t-il d'autres organes de financement fréquents?*

O.B. : Il existait...c'est-à-dire que il fut un temps où les films arrivaient à être financés relativement aisément parce qu'il y avait à la fois ces fonds institutionnels, les bailleurs que sont la francophonie, l'Union Européenne, les fonds français et puis, il y avait des télévisions. Channel 4, VDF, (?), des télévisions comme ça plus un certain nombre de fondations qui existent encore mais qui ont des aides relativement limitées ; ils n'ont pas des énormes moyens : Hubert Bals etc. Donc, l'un dans l'autre on arrivait à monter un film avec beaucoup d'énergie, quand même, plusieurs années de travail, le temps que les commissions se mettent en place, qu'elles donnent leur réponse, que le dossier soit fait ; tout ça mettait beaucoup de temps mais on arrivait à monter un film dans des conditions à peu près correctes pour faire un film qui reste un petit budget par rapport à la moyenne d'un film français mais qui, quand même trouvait l'argent de se faire. Aujourd'hui cela devient beaucoup plus difficile parce que le grand problème c'est le retrait des télévisions. Donc il n'y a plus une télé qui finance ; il y a Arte encore, mais Arte n'a pas de très gros moyens et puis Arte fait éventuellement du préachat mais souvent achète une fois le film terminé, donc ils achètent... Il y a peu, Arte finance cofinance dix films du sud et dix films européens par an ; c'est c'est quand même extraordinaire. Donc, oui, c'est devenu beaucoup plus difficile aujourd'hui de réunir un budget qui permet de faire un film dans les conditions du cinéma, c'est-à-dire d'avoir l'équipe technique, les acteurs, l'ensemble du processus de postproduction qui permet de faire du vrai cinéma et d'avoir donc les techniciens spécialistes qui assureront la qualité.

*P.N. : Existe-t-il des pourcentages, des seuils explicites ou implicites de financement pour tel ou tel organe ? Est-ce qu'il y a des pourcentages ou des seuils que les financeurs ne doivent pas dépasser par rapport à leur financement ?*

O.B. : Je n'ai pas compris. Non, enfin pas que je sache, chaque commission d'aide a des montants à sa disposition. Les dossiers demandent *in fine* une certaine somme et la commission accorde une certaine somme. Donc il n'y a pas de...je ne pense qu'il y ait de de quota ou de choses comme ça. Alors après, c'est l'argent... la commission a une certaine somme et elle l'attribuera à certains films en fonction de ses choix.

*P.N. : Quelles sont les conditions exigées pour le financement de ces projets ?*

O.B. : Autrefois, du temps de la cellule technique du Ministère de la Coopération, du temps de Lucien Patrick heu et de ceux qui étaient au début du Ministère de la Coopération, les gens comme Souleymane Cissé arrivaient avec un crobard, ils arrivaient avec trois pages comme ça en disant voilà, j'ai une idée du film et on les finançait parce qu'on les connaissait, c'était un tout petit monde, donc ils obtenaient le financement nécessaire. Mais maintenant, comme dit Pierre Yaméogo on est beaucoup plus de margouillats sur le même mur et donc c'est passé ; il y a des systèmes de commissions, il faut fournir à la fois un plan de financement mais aussi un scénario bien construit. Donc un cinéaste à moins que il s'appelle Abdherramane Cissako et qu'on lui fasse confiance à Arte et que... donc il va voir arte en disant, voilà j'ai une idée du film et on lui dit ok. En dehors des personnes comme ça qui ont fait leurs preuves, il n'y a pas de possibilités si ce n'est de



de passer par les fourches caudines d'une commission qui va juger sur scénario. Donc après, c'est la qualité du scénario qui va jouer. Alors, la qualité, du scénario... d'abord un scénario, ça ne fait pas forcément un bon film, un bon scénario ne fait pas forcément un bon film mais par contre, s'il n'y a pas de bon scénario, il y a une bonne chance que le film ne soit pas excellent ; c'est quand même la qualité du scénario qui va faire le bon film. Donc le critère aujourd'hui c'est la qualité du scénario. Alors, après, on se pose la question, et c'est le grand débat, un débat un petit peu ( ? ) sur la table aujourd'hui mais qui a été très fortement en cause et qui est de dire, bon mais est-ce que les gens qui sont dans les commissions jugent... comment jugent-ils en fonction de quels critères ? C'est-à-dire est-ce que, face à des cinématographies qui sont extérieures à leur culture, est-ce que ce sont les bonnes personnes? Donc ces remises en cause là et les procès d'intention correspondants ont abouti à quelque chose de très bien qui est que dans certains nombres de commissions, il y a une parité de participation de gens du Sud, notamment le réalisateur, ce qui n'est pas sans poser des problèmes ensuite comme tout ça est un petit milieu. Mais enfin en tout cas on a, à la francophonie par exemple, des commissions mixtes avec des gens du Sud et des gens du Nord. Donc la question des représentations imaginaires de ce que doit être un film africain qui a pu être forte à un moment donné, je ne pense pas que tout ça soit exprimé, mais c'était dans la tête des gens tout simplement parce qu'on se disait bon, voilà, il faut que ça soit comme ça. C'est moins un problème aujourd'hui mais ça reste quand même une commission de gens qui en leur âme et conscience pensent que ça va être un bon film ou pas, donc qui fonctionnent en fonction de ce qu'ils ont dans la tête, et ce qu'ils ont dans la tête c'est leur vision de l'Afrique quand même. Donc on n'échappe pas à ça.

*P.N. : Ces conditions peuvent-elles avoir un effet sur le contenu scénaristique, l'équipe de tournage, le casting etc. ?*

O.B. : Après tout dépend du budget qu'on a obtenu, mais les commissions ... les bailleurs ne définissent absolument pas ce que sont... ne s'immiscent aucunement dans la composition des équipes techniques. Alors, après, il y avait une époque où le Fonds Sud par exemple devait dépenser au Nord. C'était, idéologiquement parlant, une façon d'assurer la qualité des films c'est-à-dire que la postproduction soit préparée d'abord à ( ? ) français. Bon, on a beaucoup insisté pour que ce ne soit plus le cas et aujourd'hui... alors je ne sais plus maintenant où on en est, mais aujourd'hui l'obligation de dépenser l'ensemble de l'argent au Nord est moins nette et puis y a le Fonds Images Afrique qui a été créé qui lui alors vraiment est un fonds qui va en aide aux producteurs du Sud. Donc cette question là a évolué aussi. Ce sont des vraies questions qui se sont posées, que les gens n'ont pas mis de côté, elles ont véritablement été prises en compte. Bon, ça mis du temps, ça a évolué, mais les choses ont pas mal évolué maintenant et finalement la question du financement, si elle se pose moins aujourd'hui en termes polémiques, c'est parce que d'une part les financements se réduisent terriblement et que d'autre part on sent bien que le problème est ailleurs, c'est-à-dire qu'on est plus dans la question de la représentation imaginaire des gens qui sont dans les commissions qui déterminerait ce que doit être un film africain ou non, on n'est plus dans la question, mais quel type de cinéma on fait aujourd'hui ? Est-ce qu'on peut encore faire de grands films de cinéma en Afrique, est-ce que c'est pertinent, est-ce qu'il ne faut pas s'orienter vers un type de cinéma low budget systématique, mais alors, qu'est-ce ça empêche, est-ce qu'il y a des films comme ça qui devraient se faire qui ne peuvent pas se faire parce qu'ils n'ont pas les moyens nécessaires. C'est toutes ces questions là avec derrière aussi cette pression de considérer que le cinéma doit être populaire, qu'il y a maintenant l'émergence d'un cinéma populaire qui trouve son public et donc que ce cinéma de niche comme ça, art et essai, cinéma d'auteur n'a plus de raison d'être ... donc il y a des ambiguïtés même chez les bailleurs mêmes qui ont vu le jour.

*P.N. : Ces financements obtenus sont-ils assortis d'une obligation de tournage en Afrique ?*

O.B. : Alors ça c'était le cas aussi ; je ne sais plus très bien maintenant. Les textes c'est ça : il faut que tu regardes les textes. Je sais que ça a évolué ça aussi. Le Fonds Sud obligeait un tournage en Afrique effectivement à une époque, ce qui allait à l'encontre de tout un mouvement qu'on avait pu voir en Europe par exemple, notamment en Angleterre où il y avait le Black British film par exemple qui avait commencé à émerger parce qu'il y avait des aides de la part notamment du British London Council, du Britain London Council plutôt qui permettait à des cinéastes de la diaspora de faire des films sur les problématiques qu'ils vivaient dans la diaspora. Mais aujourd'hui, je pense que les choses ont évolué et qu'un cinéaste n'est pas obligé de tourner en Afrique. Il faudrait vérifier dans les textes.

*P.N. : Si l'obligation de tourner en Afrique existe, est ce que cela ne limite pas la créativité des réalisateurs africains ? N'y a-t-il pas un risque de voir se pérenniser le cinéma « exotique » conforme à l'idée que se font ces financeurs de l'Afrique et de ce qu'attend un public international ?*

O.B. : Bien sûr. Mais même ce procès vis-à-vis de ce qui se fait en Afrique... ça pourrait être une pauvreté pour un cinéma national de ne pas avoir des gens membres de la diversité culturelle du pays, de ne pas voir ces gens faire des œuvres qui concernent leur propre vécu, le vécu des diasporas, donc il y a une pauvreté en termes de diversité. Et c'est vrai qu'on n'a pas fondamentalement... le cinéma de l'immigration n'est pas extrêmement dynamique en France, ne s'est pas énormément développé, alors que le thème est large ; maintenant on a quand même vu des cinéastes apparaître qui sont en dehors de ces commissions là comme Rabah Ameur-Zaïmeche par exemple qui fait « *Wesh Wesh* » qui fait ensuite « *Bled number one* » qui vient de faire « *Dernier maquis* », ça, c'est des films de quelqu'un qui est de culture française mais aussi de culture émigrée, qui fait des films en France. Je crois que « *Number one* » est sur son retour au pays. Il y en a d'autres comme ça : Zéka Laplaine ; il a fait « *Travail XY* » par exemple, des films comme ça qui sont aussi des films ancrés dans le vécu parisien, donc y a y a des films qui émergent, mais il n'y en a pas beaucoup de films. Et il y a un certain nombre de réalisateurs...et Haroun est là par exemple, qui font des films en Afrique alors qu'ils vivent en France ; ils auraient pu aussi faire des films ici ; alors Haroun vient de faire « *Sexe, gombo et beurre salé* » où effectivement, là, on est complètement sur la problématique française.

*P.N. : Certains projets de films tchadiens sont financés par des organismes français. Comment un chercheur peut-il accéder au budget de production de ces films ?*

O.B. : Ah, tu veux dire d'avoir le détail. Oui, alors ça, il faut demander aux bailleurs eux-mêmes s'ils donnent leurs chiffres mais sinon, le CNC doit aussi avoir des chiffres. Mais demande aux bailleurs eux-mêmes, sinon *a priori* il n'y a pas de secret.

*P.N. : Ces sources d'information sont-elles publiques ?*

O.B. : Oui. En tout cas les attributions de fonds de la part des commissions, ça ça fait l'objet d'un communiqué de presse, donc il n'y a pas de problème. Bon, c'est souvent assez mal communiqué, mais en tout cas on retrouve ça sur internet, ou si tu leur demandes ils te donneront. Le budget des films c'est toujours un peu délicat, même un petit peu difficile à obtenir parce que, après, ceux qui ont été mal payés ont... enfin, ça, c'est une source d'embrouilles, donc ils n'aiment pas trop donner leurs chiffres. Mais mais on les obtient quand même.

*P.N. : La plupart des pays africains n'ont pas de salles de cinéma. Pourquoi finance-t-on des projets de films qui ne peuvent être diffusés sur leur territoire ?*

O.B. : Ah je crois que il faut faire quand même la différence entre le cinéma et sa diffusion ; je veux dire sa diffusion en salle. Il y a deux types de diffusion. Il y a la diffusion traditionnelle en salle de cinéma et puis y a toutes les nouvelles diffusions qui se développent aujourd'hui : télévision, téléphone portable, VOD, internet, DVD etc. et ça aussi c'est de la diffusion. Le film existe. Donc, même s'il n'y a plus de salle, il peut encore y avoir du cinéma, ça n'empêche pas. Le besoin d'images est permanent et les gens se gavent d'images tout autant, même si y a plus de salles de cinéma. Après la question se pose de savoir qu'est-ce que le cinéma s'il n'y a plus de salles ? Ça c'est une vraie question parce que la salle de cinéma remplit quand même une fonction qui est de rassembler les gens et que dans une société il est fondamental d'avoir ce type d'expérience de pouvoir rire, pleurer, s'enthousiasmer, être ému ensemble. C'est c'est une expérience fondatrice, c'est important et c'est une des grandes fonctions du cinéma et c'est vrai que si on est tous individualisés devant notre ordinateur ou notre téléphone portable, ce n'est pas la même histoire, même si on peut encore en parler derrière. Je veux dire, la télévision par exemple, quand j'étais petit, on arrivait dans la cour de récréation le matin, on discutait de ce qu'il y avait dans la télé la veille, mais il n'y avait qu'une chaîne, donc c'est facile et la télévision nous unissait, mais bon, qu'on n'ait pas vu ensemble ce n'était pas très grave parce que c'était un peu comme si. Oui, mais alors, par quoi ça va être remplacé, par quel style de consommation collective,

d'échange collectif ? On voit aujourd'hui les blogs sur le cinéma se développer...des modes d'écriture sur le cinéma qui sont énormément développés par exemple, mais en tout cas il y a toute la question d'un échange.

*P.N. : Les films tchadiens, bien que ne bénéficiant parfois pas du moindre soutien de leur pays d'origine sont qualifiés de « films tchadiens » à l'exemple de « Abouna » qui est franco-tchadien. Un autre exemple curieux est celui de « Daratt » qui est franco-belgo-autrichien. Qu'est-ce qui justifie l'identité nationale d'un film ?*

O.B. : Il y a plusieurs modes. Professionnellement parlant, c'est les pays de production, donc c'est pour ça que je parle de plusieurs nationalités, c'est parce qu'il y a plusieurs sociétés de production de nationalités différentes qui investissent dans le film. Alors ça c'est la catégorie professionnelle, mais nous journalistiquement parlant ça ne parle pas beaucoup au public, ça n'a pas beaucoup d'importance et donc on va partir de la nationalité du réalisateur. Mais, même ça, c'est un peu ( ? ) parce qu'il y en a beaucoup qui sont métisses. Donc après, qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce qu'on doit mettre Tchad-France par exemple si c'est un métisse tchadien ? Donc c'est un petit peu compliqué, mais il y a quand même le fait de rapporter un film à un pays, donc maintenant on s'intéresse aussi à où se situe le film, quel pays il concerne, donc tu vois, dans nos bases de données. Mais fondamentalement la nationalité d'un film c'est les maisons de production, donc on va avoir beaucoup de films français pour des cinéastes africains. Mais, bon c'est un peu tomber dans la communication. Ça ne fonctionne pas.

*P.N. : Certains spectateurs français que nous avons rencontrés se plaignent de la lenteur des films africains, en particulier si on compare à l'accélération de rythme des films d'autres pays (américains ou asiatiques par exemple). Cette différence de rythme vous paraît-elle de nature à éloigner le public occidental des films africains ?*

O.B. : Oui, c'est une vieille question. Ça a beaucoup changé pour une raison simple. Tu parles de cinéma asiatique, le cinéma asiatique est un cinéma souvent horriblement lent, bien plus que les films africains. On a des films qui sont, qui sont plutôt du domaine de la méditation, qui sont donc très lents. Moi je crois que la question de la lenteur se pose plus en termes de fragmentation de l'image, fragmentation du plan c'est-à-dire que la pression :: télévisuelle qui fait que ... la télévision américaine par exemple ; il n'y a jamais plus de 6 minutes je crois sans coupure de publicité : tout le problème est d'arriver à capter un public pour qu'il ne zappe pas vers une autre chaîne. Il va faire qu'on va peu à peu fragmenter le plan de plus en plus et on se dirige vers une esthétique qui est du domaine du clip. Le problème d'une esthétique comme ça, c'est que, de plus en plus, c'est manipulateur, c'est-à-dire plus ils fragmentent un plan, moins le spectateur a le temps de rentrer dans une réflexion, de prendre de la distance par rapport à ce qu'il voit sur l'image, de laisser aller sa réaction. Il est complètement, de plus en plus, manipulé. Donc ce n'est pas un problème de lenteur c'est un problème de qu'est-ce que c'est qu'un film et sa fonction ? Est-ce que c'est un film qui est capable de mobiliser des spectateurs, de les faire bouger, ou bien est-ce que c'est tout simplement une consommation ? Alors si on considère que les films africains ne sont pas des thèmes en termes consommatoires, c'est pour plaire mais qu'ils sont des films qui ont une intention, une vision, une proposition, on va se situer dans un rythme qui n'est pas forcément lent, qui n'est pas forcément sur le plan ...des plans, mais en tout cas où on a le temps de voir et de regarder. On ne parle pas d'humanité, en fragmentant un plan en permanence, ça ça marche pas. Ça ne marche pas dans l'esthétique. Donc pour moi la question de la lenteur est une question de message, une question de vision, de qu'est-ce qu'on met dans son film. Bon, après interviennent d'autres facteurs autour de la notion du temps. Certains types de cinéma un peu plus traditionnels avaient l'habitude de prendre du recul par rapport à leur sujet. Si je filme un déplacement comme ça d'un cheval dans la brousse, si je le filme de près avec le galop du cheval, la corde et les les les mors du cheval, je vais le filmer un peu à l'américaine, au western ; je vais le filmer dans l'action. Est-ce que c'est ça qui intéresse le réalisateur ou est-ce qu'il ne va pas plutôt préférer, parce que il veut montrer un déplacement, c'est-à-dire un passage d'un état à un autre qui va éventuellement et même être partie d'une initiation, d'une partie d'une initiation. A ce moment là il va reculer sa caméra hein, il va faire un plan d'ensemble par exemple, on voit ce cheval qui avance dans la brousse et ce recul, même si le temps passé est le même, ce recul est perçu comme plus long, plus j'ai de l'ampleur dans les plans, plus le plan me semble long. Donc, il y a une perception du temps qui est différente. Et puis ensuite il y a la question de la signification du temps. C'est-à-dire que si je veux montrer ce déplacement au lieu de faire une ellipse, c'est peut être aussi parce qu'il y a une signification à ce déplacement. De même que si je filme des salutations par exemple comme chez Idrissa Ouedraogo, « néibéogo lafi lafibala etc ». Ce sont des salutations qui sont toujours les mêmes, qui sont rituelles mais qui ne sont pas

des éléments du dialogue mais qui, en même temps, permettent à des personnages de se situer, de se jauger, de faire passer des émotions. Ces salutations en culture africaine ont leur importance, de même qu'on va dire quelquefois deux fois la même chose, deux fois le même mot, deux fois la même expression parce que le dire deux fois n'est pas la même chose que le dire une fois, alors ça va paraître long, oui, mais à qui ? On est dans une signification. Donc, y a une volonté ; après, si le monteur respecte la volonté du réalisateur, on va avoir un film qui n'est pas dans le rythme habituel. Alors après... est-ce qu'on a des spectateurs qui sont capables d'accepter un rythme différent de l'image dominante ou bien qui sont tellement formatés qu'ils ne sont plus capables d'accepter, c'est la question qui se pose avec les jeunes --ils répondent à moi dans la salle ici -- si on leur offre un film lent ils trouvent ça lent, c'est vrai, oui. Parce qu'ils sont habitués à autre chose.

*P.N. : Il existe des festivals dédiés au film africain. Considérez-vous qu'il s'agit d'une chance pour le cinéma africain ou d'une forme d'apartheid culturel signifiant que les africains ne peuvent « jouer dans la cour des grands » ?*

O.B. : Ah, on en a parlé avec les élèves tout à l'heure. Tu n'étais pas là. Juste, là on était dans la salle là, moi je leur ai posé la question, mais est-ce que, qu'est-ce qui justifie le fait que ce festival ne parle que des films d'Afrique ? Pourquoi pas des autres continents ? Moi je crois que fondamentalement en France, on a une histoire commune avec l'Afrique, on partage quelque chose de fondamental qui est à la fois dramatique mais qui en même temps est une réalité historique et qui a pour conséquence, après la traite négrière et la colonisation surtout, une forte immigration africaine en France. Voilà. On n'a pas le même rapport à l'Afrique qu'avec l'Amérique Latine ou l'Asie. On n'a pas le même rapport. D'ailleurs on a eu beau avoir une présence en Asie du Sud-Est ; en fait le monde asiatique nous est complètement extérieur, on ne connaît rien du tout, mais l'Afrique, on a l'impression de connaître. C'est une illusion parfaite mais enfin on croit connaître. Donc il y a un partage, il y a quelque chose, il y a une relation historique qui se poursuit à travers la réalité de l'immigration et n'importe quel élève là est confronté à des maghrébins, à des noirs etc. Donc, moi je crois que ça justifie entièrement le fait de s'intéresser à l'Afrique en particulier parce que cette relation historique elle est loin d'être résolue, elle est loin d'être terminée, elle est toujours problématique ; la question des représentations, des clichés, des discriminations est toujours très vivante et donc il y a du travail encore sur la planche. Donc oui il faut s'intéresser à l'Afrique. Alors après, il s'agit de ne pas faire du tourisme...je veux dire, c'est se poser ces questions là. Se poser la question du regard, qu'est-ce qu'on partage ? Qu'est-ce qu'on ne partage pas aussi ? Qu'est-ce qui est irréductible dans la relation donc et ... d'apprendre à accepter aussi qu'il y a des choses qui sont celles de l'autre et non de moi-même.

*P.N. : Mis à part vos propres écrits, avez-vous connaissance de travaux de recherche ou de contributions journalistiques importantes portant spécifiquement sur les ciné-clubs ou les vidéo-clubs en Afrique ?*

O.B. : Sur les ciné-clubs ? Alors c'est différent les ciné-clubs et les vidéo clubs c'est deux choses différentes parce que le mouvement des ciné-clubs c'est un mouvement historique de cinéphiles qui a... par exemple en Tunisie il y a une fédération de cinéclubs qui est un peu en crise mais qui a quand même encore une existence forte. Ici moi je suis le produit des ciné-clubs je veux dire c'est les cinéclubs qui ont permis notre cinéphilie. La télé aussi parce qu'il y avait des films du répertoire à la télévision mais les cinéclubs étaient fondamentaux pour ça. Moi j'étais animateur des cinéclubs pendant des années et des années. On organisait des débats après les films etc. Tout ça n'existe plus parce qu'il y a eu cette individualisation progressive de la consommation artistique, mais depuis que les phénomènes collectifs se sont un peu délités...mais le phénomène des cinéclubs est fondamental et il est encore présent dans un certain nombre de pays, mais ça suppose des appareils de projection, les distributions de films... et là j'ai peur qu'en Afrique noire il n'y ait pas grand-chose aussi. Les vidéoclubs, on est dans une autre histoire. On est dans une histoire de gens qui ont compris qu'il y avait de l'argent à faire en faisant venir les gens dans sa cour et puis en vendant 50 ou 100 francs cfa l'entrée. Ils passent n'importe quoi, ils ne s'occupent pas,...la seule chose c'est de passer ce qui va plaire aux gens et le il faut que les gens reviennent. Donc grosso modo ce n'est pas vraiment des cinéphiles, ou vraiment sauf fait extrêmement exceptionnel. Donc là on a, on a affaire à un nouveau phénomène de diffusion du cinéma qui a toutes les caractéristiques du cinéma commercial, enfin de la diffusion commerciale sur un mode informel et qui est grave parce qu'il n'y a absolument aucune question culturelle derrière, donc on passe n'importe quoi. Et là on va voir par exemple des films violents parce que les enfants...enfin voir tous les problèmes correspondants. Je me souviens à Yaoundé par exemple où les journaux publiaient des articles sur

l'aggravation de l'absentéisme dans le système scolaire parce que y avait des vidéoclubs à la porte des lycées qui fonctionnaient toute la journée. Donc on est, là vraiment dans un phénomène gravissime ; en même temps, bon C'est une possibilité de diffusion pour des films à une époque on se disait peut être qu'en instillant dans ce circuit les films africains d'auteur de qualité on pourrait améliorer leur diffusion et c'est une diffusion qui ne rapporte rien, surtout piratée. Donc il n'y a pas de remontées de recettes...bon, mais, on a des réalisateurs je veux dire Nouri Bouzid en Tunisie, il a offert ses films en meilleure qualité aux diffuseurs pirates pour qu'au moins le film soit meilleur, de meilleure qualité dans sa diffusion parce qu'il voyait bien qu'il n'irait pas contre le mouvement, donc :: donc il a préféré qu'au moins ils aient une bonne qualité.

*P.N. : Avez-vous une connaissance particulière sur des écrits relatifs au ciné et vidéoclubs en Afrique?*

O.B. : Non, pas pas en particulier comme ça... non. Ni sur les cinéclubs ni sur les vidéoclubs. Non, il y avait... on avait fait une étude, moi j'étais expert sur une évaluation de la politique française en matière de coopération cinéma, et là on avait fait des études sur des vidéoclubs, donc y a quelques chiffres là dedans qui commencent à dater maintenant un peu.

*P.N. : Quelles personnes ressources recommanderiez-vous de contacter pour alimenter une recherche sur ce thème?*

O.B. : Le problème c'est qu'on est dans le domaine, on est dans le domaine de l'informel. C'est ça qui est délicat. Alors après, pays par pays, on peut poser la question à des journalistes qui savent ce qui se passe chez eux. Tout ça c'est possible. C'est possible dans le circuit Africain par exemple. Moi récemment j'ai fait un article sur Bollywood et l'Afrique, là j'ai posé la question dans le circuit Africain et ils m'ont tous répondu très sympathiquement d'ailleurs, pays par pays, j'ai eu les informations nécessaires, après j'ai pu vraiment donner du corps à l'article avec ça ; donc, on peut poser la question, ça serait intéressant. Pourquoi pas ? Mais on ne va pas avoir des chiffres, tout est dans l'informel donc on a des idées comme ça mais tout ça est du domaine de l'expérience vécue comme ça, mais c'est tout.

*P.N. : Enfin, quelle est votre appréciation générale des films ou du travail en général que fournissent les réalisateurs africains ?*

O.B. : Ah ! Vaste question moi, si je me passionne pour cette cinématographie c'est qu'elle me parle, c'est qu'elle me bouge, c'est qu'elle m'émeut, c'est qu'elle touche en moi quelque chose, une corde sensible. Bon, on voit, maintenant je me suis un peu spécialisé dedans, donc j'ai l'occasion de voir beaucoup, beaucoup de films ; c'est inégal, forcément ; ce n'est pas toujours les mêmes émotions, mais régulièrement je retrouve vraiment des films qui me sont vraiment fondamentaux en termes d'humanité, en termes de regard sur le monde de pertinence du regard. Moi je crois fondamentalement qu'aujourd'hui le grand problème du monde c'est d'arriver à vivre ensemble dans un monde en mondialisation, dans ce planétarisme, bon c'est irréversible, au futur on va vers... la question est d'arriver à vivre ensemble dans la diversité culturelle mondiale. Alors que chacun garde ses spécificités, qu'en même temps on puisse les gérer ensemble, les vivre dans dans leur richesse, dans la richesse de cette synergie. Je crois que l'expérience africaine de confrontation à l'autre, forcée par l'histoire mais réelle est une expérience fondamentale pour le monde et je crois qu'à travers les expressions culturelles africaines cette expérience est rendue et même théorisée. Donc, je pense que ces films ont fondamentalement quelque chose à nous apprendre aujourd'hui dans toute leur diversité d'approches. Oui, je crois qu'ils posent très concrètement dans toute la dimension poétique la question du vivre ensemble, la question de la tolérance et de la solidarité etc. et donc de définir l'humanité ensemble. Donc, je pense que ces cinématographies sont fondamentales et je me battrais toujours pour qu'elles puissent avoir davantage de visibilité, pour que les films fondamentaux puissent être mieux connus.

## **II. Documents complémentaires**

## Document 1

### MAHAMAT SALEH HAROUN FACE A LA PRESSE (le 4 juin 2010)

Revue de Presse

Dans son numéro 2010, **Le Temps** place à sa Une la photo du réalisateur tchadien. En page intérieure, le journal précise que dans « *Un homme qui crie* » Mahamat Saleh Haroun revient sur la récurrente situation de guerre que vit le Tchad. Cependant le confrère préfère reprendre les propos du cinéaste lui-même : « *mon film vise à ramener l'Afrique dans l'humanité* ». Le Temps tire son chapeau dans un bravo très sincère à Mahamat Saleh Haroun.

Sans vergogne **N'Djaména Bi-hebdo** pense que c'est notre folie qui est à l'honneur au festival de Cannes puisqu'on a gagné en exportant notre folie meurtrière. Pour l'éditorialiste de N'Djaména Bi-hebdo, Mahamat Saleh Haroun a été primé à Cannes un peu grâce à tout le monde :

- d'abord grâce à son savoir-faire ;
- ensuite grâce à l'Organisation Internationale de la Francophonie qui lui a donné les moyens nécessaires ;
- enfin, grâce à tous les tchadiens connus pour leur légendaire folie meurtrière qui lui inspire toujours ses scénarii.

**N'Djaména Bi-hebdo** pense qu'au lieu d'en faire une quelconque récupération, les tchadiens doivent tous méditer la portée du sacre de Mahamat Saleh Haroun.

Pour l'éditorialiste de N'Djaména Bi-hebdo, « *un homme qui crie* » interpelle tous les tchadiens à se dépouiller de leur instinct bestial qui les domine depuis un demi siècle.

« Merci Mahamat Saleh Haroun », c'est le titre que **N'Djaména Bi-hebdo** consacre au sujet en page intérieure avant de souligner que le réalisateur tchadien vient d'honorer son pays en obtenant le Prix du Jury du prestigieux festival de Cannes. « *Je viens d'un pays où il n'existe pas grand-chose. Dans ce contexte désertique, j'ai appris qu'il fallait faire les films comme l'on mijote des petits plats aux gens que l'on aime* » lance notre confrère, reprenant ainsi les propos du réalisateur tchadien après la réception de son prix. S'agissant du prix lui-même, **N'Djaména Bi-hebdo** croit savoir qu'il est facultatif et a généralement valeur d'encouragement pour un jeune cinéaste chez qui l'on décèle un réel talent de mise en scène à développer et à approfondir.

« *Un homme qui crie* » du cinéaste tchadien est récompensé à Cannes. Le jury prime Haroun Mahamat Saleh écrit **Le Progrès** à sa Une le lendemain du sacre du réalisateur tchadien. Le quotidien mentionne que le cinéaste tchadien, seul africain en compétition officielle gagne le Prix du Jury avec son film « *Un homme qui crie* » de 92 minutes. Et notre confrère de poursuivre, cette distinction du tchadien ramène l'Afrique noire au devant de la scène du festival après 13 ans d'absence. Pour **Le Progrès**, le film de Mahamat Saleh Haroun dévoile un Tchad intimement lié à la guerre civile continue depuis son indépendance.

**L'Observateur** qui n'a pas hésité à titrer « *Un homme qui crie pour le Tchad* » pense que le film nommé se veut le condensé de nombreuses guerres du Tchad de près de 40 ans. L'éditorialiste de **L'Observateur** souligne que 13 ans après « *Kini et Adams* » du burkinabé Idrissa Ouedraogo, Mahamat Saleh Haroun avec « *Un homme qui crie* » permet au cinéma africain de revenir dans la cour des grands. Pour l'Obs. Mahamat Saleh Haroun vient de montrer la voie à tous les autres artistes tchadiens, qu'ils soient locaux ou de la diaspora, que rien de grand ne s'obtient sans passion.

« *Avec son film « Un homme qui crie... », sélectionné et primé à Cannes, le cinéaste tchadien Mahamat Saleh Haroun entre dans l'histoire, dans l'éternité et rêve d'atteindre les étoiles...*

*Invité ce 4 juin 2010 par la presse tchadienne, Mahamat Saleh Haroun dit avoir donné un coup qui a réveillé les morts. Il rêve d'atteindre les étoiles et informe tous les autres artistes tchadiens, que « rien de grand ne s'obtient sans passion ».*

**Ngarsadjim Ngamnadji** (Télé Tchad): *Mahamat Saleh Haroun, vous avez suivi la revue nationale de presse par rapport à votre film. Quelle est votre réaction par rapport à cette revue de presse ?*

**Mahamat Saleh Haroun** : J'aime bien l'éditorial de **N'Djaména Bi-hebdo** avec beaucoup de distance, de ce qu'il faut de recul, de regard assez juste me semble-t-il pour se moquer de nous-mêmes et d'une récupération par nous-mêmes. Donc, moi je trouve que c'est assez juste comme...

**N.N.** : **N'Djaména Bi-hebdo** dit que nous avons exporté notre folie meurtrière à Cannes, qu'est-ce qui vous a réellement inspiré ?

**M.S.H.** : Ce qui m'inspire ce sont les tchadiens. Ce sont les gens que je connais. C'est la réalité, l'environnement ici. Cette guerre qui m'a chassé de chez moi. C'est cette guerre qui a fait de moi une victime dans les années 79-80 pour fuir N'Djaména parce que j'étais blessé. Il a fallu qu'on me transporte dans une brouette comme si j'étais un sac d'oignons. C'est toutes ces choses là qui continuent. Ces guerres interminables qui m'inspirent et j'essaie de parler des hommes et des femmes qui subissent en silence cette tragédie depuis plus de 4 décennies. Ces personnes comme sans doute vous et moi puisque moi, je me suis retrouvé ici en 2006 en train de tourner « *Daratt* ». Les rebelles étaient entrés en ville. Je me souviens du 13 avril 2006 et puis en février 2008, en train de tourner un court métrage et les rebelles étaient venus en ville. Ces choses, cette situation de se sentir un peu prisonnier de quelque chose qui semble nous dépasser, c'est un peu ça qui m'inspire et qui me donne des histoires qui me permettent de raconter.

**N.N.** : *Selon les informations que nous détenons, vous n'avez pas présenté dans votre film les scènes de combat. C'est juste la radio qui annonce les nouvelles du front. Est-ce que c'est une option ? Pourquoi cela ?*

**M.S.H.** : Absolument. Vous savez, tout le monde a vu les films de guerre. On sait ce que c'est et moi, en tant que artisan, en tant que quelqu'un qui s'inscrit dans l'histoire du cinéma, je me dis est-ce qu'il y a eu avant moi les films de guerre. Oui il y en a eu. Est-ce que moi, je peux avec les moyens dont je dispose, tourner des scènes qui seraient un peu plus ou moins, une de quelques secondes qui serait mémorable et qui ferait oublier ce qui a été fait avant moi. Non, je n'ai pas les moyens de faire ça. Alors il faut se ramener toujours aux moyens et à ce qu'on sait faire en réalité. Donc je me suis dit qu'il fallait oublier la guerre, ne pas la représenter parce que la particularité de la représentation de la guerre, c'est que vous faites des guerriers des héros. Moi je ne veux pas en faire des héros. Est-ce que c'est des tchadiens qui tuent d'autres tchadiens. Il n'y a pas quelque chose d'héroïque là-dedans me semble-t-il. Et l'autre chose c'est de privilégier le point de vue de ce que j'appelle « les pris au piège » de cette guerre c'est-à-dire, les gens comme vous et moi qui, à un moment donné, ont dû se terrer dans leur maison et qui n'ont de nouvelles que parce que les voisins leur disent : ah mais la radio a été attaquée, tel endroit a été attaqué et puis vous avez la radio en permanence. Donc c'est ça que j'ai voulu retranscrire et c'est raconter cette guerre là et cette souffrance par le point de vue des gens qui la vivent de manière des civils. Voilà.

**N.N.** : *Vous présentez la hantise de la guerre que vivent les tchadiens au quotidien. Est-ce qu'à ce niveau là on ne peut pas dire que votre film est une contribution pour la restauration d'une paix définitive au Tchad ?*

**M.S.H.** : Absolument. C'est ce que j'essaie de faire à travers mes films. « *Daratt* » s'est terminé avec, vous vous souvenez peut-être de cette scène dans le désert où ce gamin fait le choix de ne pas se venger. Sans paix il n'y a pas d'avenir possible. Pour envisager un horizon, il faut quand même une paix, il faut une concorde, il faut une unité et moi, mon cinéma et mes films, je les considère comme des bougies. Imaginez qu'on soit dans un tunnel. Imaginez qu'ici tout soit noir et mes films sont tout simplement des bougies que j'allume et que je pose pour éclairer la pièce. Voilà ce que je fais modestement.

**N.N.** : *Les Tchadiens nous apostrophent, nous demandent en fait, ils cherchent à connaître la valeur pécuniaire du prix que vous avez gagné à Cannes alors qu'est-ce que vous répondez ?*



**M.S.H.** : (Riant) Ah mais écoutez j'aime bien qu'ils... C'est quand même incroyable. Il y a une formidable misère qui grouille même dans la rue. Tout le monde s'intéresse à ce que j'ai touché. Mais malheureusement on ne fait pas les choses... et il faut que les gens le comprennent. On le fait tout simplement pour l'histoire. C'est-à-dire que ce qui est le plus important, c'est qu'il y a juste un bout de papier qui vaut pour moi des milliards et c'est écrit par la main d'une petite secrétaire : « *Un homme qui crie a reçu le prix du jury* » et je vais l'encadrer et le mettre dans mon salon c'est tout. Mais il n'y a pas d'argent du tout. Même la Palme d'Or ne reçoit rien du tout parce que vous savez, Cannes s'estime au-dessus de tout. C'est vraiment la plus haute marche en matière de cinéma et ça a valeur historique. Ça n'a pas de valeur pécuniaire. Ce qui est le plus important, c'est que dans quelques années, ce film sera peut être enseigné au Japon ou en Australie à des étudiants en cinéma. J'entre dans l'histoire, dans l'éternité, c'est quand même beaucoup plus important que gagner un milliard ou je ne sais, 500 millions de francs CFA. Donc voilà. Mais il n'y a pas de chèque, il n'y a pas d'argent à la clé.

**N.N.** : *Est-ce que ça ne vous ouvre pas la voie à vos projets, aux financements de vos prochains films ?*

**M.S.H.** : Sans doute. Mais vous savez déjà, « *Daratt* » a eu le prix spécial du jury à Venise. Venise étant le deuxième plus grand festival après Cannes, donc ça a permis de faciliter un peu la mise en production de ce dernier film « *Un homme qui crie...* » et sans doute que ça m'ouvrira des portes. Mais vous savez, je n'aimerais pas que les gens me jugent sur ce que j'ai fait. J'aimerais bien continuer à faire des films et qu'on me juge à chaque fois sur la qualité des projets à venir et qu'on me dise, non, on ne va pas vous financer parce qu'on estime que ce n'est pas de votre hauteur. Donc je n'aimerais pas être dans une forme d'aristocratie, dans une forme de retraite qui me privilégierait. J'aimerais toujours faire chaque film comme si c'était le premier. Je pense que c'est ça que je vais garder pour être aux aguets et puis continuer à faire mon travail comme je l'entends, avec un peu de passion et beaucoup de force.

**Nara Antoloum (FM Liberté)** : *Vous avez remporté un prix l'année dernière au festival de Venise avec votre film « Daratt ». Cette année encore vous avez obtenu le prix du jury du prestigieux festival de Cannes avec votre film « Un homme qui crie n'est pas un ours qui danse ». Ces deux films témoignent de votre maturité dans le domaine du cinéma alors qu'ici au Tchad, le septième art ne s'est pas implanté. Comment entendez-vous faire pour que les jeunes qui aspirent à ce domaine soient bien encadrés ?*

**M.S.H.** : Oui, c'est une grande question. Vous savez, souvent en Afrique, on donne beaucoup de responsabilité comme ça aux artistes. Il y a une faillite des Etats et à chaque fois on donne aux artistes d'essayer de remplacer l'Etat dans ses défaillances. Ce n'est pas à moi de créer un cadre, un environnement favorable pour que les gens puissent s'épanouir dans leur art. C'est à l'Etat de créer un cadre et j'espère qu'avec ce qu'il y a, puisqu'on parle de la création d'un fonds d'aide à la création cinématographique, c'est une très bonne chose. Mais je pense que c'est à l'Etat peut-être de penser à accorder des bourses à des jeunes, pour aller étudier le cinéma pour revenir essayer de raconter ce pays là. Essayer de porter haut les couleurs du Tchad. Moi, ce que je peux faire, c'est de prendre toutes les personnes qui se présentent à ma porte et qui rêvent un peu de travailler avec moi. Je les prends et je les forme un peu sur le tas. Ça fait 14 ans que je fais des films ici. J'ai pu constituer un noyau dur qui m'accompagne depuis très longtemps, et qui sans avoir fait une école de cinéma, arrive à avoir les réflexes du métier. C'est tout ce que je peux faire humblement. Je ne peux pas faire plus que ça. J'espère que ce prix là me fera entendre de plus en plus des autorités pour les accompagner peut-être dans la création d'un cadre pour que les prétendants au septième art puissent un peu s'épanouir et se faire entendre un peu sur la scène internationale mais pas seulement se retrouver à faire des productions locales qui ne leur permettent pas de s'épanouir franchement et de se faire connaître à l'étranger.

**N.A.** : *Avec ce sacre, peut-on parler du début de l'existence du cinéma tchadien ?*

**M.S.H.** : (Rire). Je ne sais pas si on peut parler de l'existence d'un cinéma tchadien. Vous savez que même parler d'un cinéma africain, c'est très compliqué aux gens qui n'acceptent pas tout à fait. Donc c'est difficile de dire que... Vous savez, je suis un peu l'arbre qui cache la forêt. Donc est-ce qu'il y a la forêt derrière, je ne suis pas certain qu'il existe un cinéma tchadien. Il faudrait qu'il existe des techniciens tchadiens, il faudrait

qu'il existe des financements tchadiens, il faudrait qu'il existe un circuit de diffusion de nos films. Ce n'est pas le cas. Donc on ne peut pas parler de cinéma tchadien. Je suis un peu...la petite étoile comme ça.

**N.A.** : *Mais il y a quand même une identité...*

**M.S.H.** : Absolument. Il y a une identité mais vous savez, un cinéma c'est aussi, pas seulement porté par une personne, c'est porté par tout un pays. C'est porté par toute une corporation et il me semble que cela n'existe pas encore. Mais il est évident que le film est tchadien. Je suis aussi tchadien et ça représente quand même ce pays. Donc on peut, si on le veut, parler de cinéma tchadien bien entendu. Mais je pense que si vous deviez un jour faire une conférence sur le cinéma tchadien, ça sera très court parce qu'il n'y a pas grand-chose quand même. Donc voilà.

**Ngarsadjim Ngamnadj** : *Vous dites qu'il n'y a pas grand-chose, alors quel est l'état des lieux que vous pouvez faire par rapport au cinéma tchadien. Il y a eu des prédécesseurs dans ce domaine ?*

**M.S.H.** : Il semble, au fait il y a eu Edouard Saily qui a fait des choses dans les années 60. Mais je n'ai pas eu l'opportunité ni la chance de voir ses films. Donc vous savez, les choses existent à partir du moment où vous les voyez. Sauf Dieu qui existe sans qu'on l'ait vu et on ne peut punir personne. Mais sinon, les choses n'existent que parce que vous les avez vues. Moi, je n'ai pas vu les films d'Edouard Saily mais j'ai lu des choses et il a fait des films avant moi, mais on est très peu nombreux à faire du cinéma je pense. Parce qu'il y a deux choses : il y a une production audiovisuelle et j'aimerais bien qu'on parte d'ici avec une idée qu'il y a ceux qui font de séries ou bien qui font de téléfilms, qui font de feuilletons pour la télévision. C'est de la télévision. Ça n'a rien à voir avec le cinéma. Si on parle en termes de production cinématographique pure et dure, on n'est pas très nombreux donc l'état des lieux, il est très vite fait. Il y a Serge Coelo, il y a Zara Mahamat Yacoub qui a fait des documentaires remarquables, et il y a Bénélim aussi je pense, qui a fait des films assez remarquables. Donc on n'est pas très nombreux à mon avis, qui coltinons cette question, cette problématique du cinéma et non pas de la production télévisuelle. Je pense qu'il faut différencier une chose entre ce qui se fait à la télé avec de fois, une portée très minime comme ça, se moquer des accents des uns et des autres...

**N.N.** : *Vous avez appelé cela de la rigolade locale alors vous réitérez cela ?*

**M.S.H.** : Absolument oui. Parce que vous savez, c'est bien que cela existe parce que les tchadiens ont besoin de voir cette drôle de chose. Mais les tchadiens ont besoin aussi d'avoir par exemple une équipe de football qui un jour, puisse gagner la CAN (Coupe d'Afrique des Nations). De même qu'il est aussi important qu'en matière de cinéma, que les tchadiens ne jouent pas seulement... Si en matière de football on ne joue pas seulement à Kabalaye et on ne se satisfait pas de cela, on rêve d'aller à la CAN eh bien, en cinéma, il faut aussi rêver de conquérir le monde. Et moi je trouve, ce n'est que justice si mes parents regardent des images du monde entier, que les images que moi je fais puissent aussi être vues par des vieilles japonaises ou des vieilles mexicaines dans leur maison isolée à l'autre bout du monde. Ce n'est que justice et en partage des choses, il me semble tout à fait...

**Nara Antoloum** : *Vous êtes journaliste de formation mais aujourd'hui vous excellez dans le domaine du cinéma. Alors pourquoi ce revirement ?*

**M.S.H.** : Non ce n'est pas un revirement. En réalité j'ai fait d'abord des études de cinéma et comme je n'arrivais pas à monter des projets, je me suis dit, à l'époque j'écrivais pas mal de nouvelles, et je me suis dit, comment faire pour ne pas en France, faire un travail subalterne du genre serveur dans un bar, gardien de nuit. Ce que la plupart des étudiants font. Comme j'écrivais des nouvelles, je me suis dit tiens, je pouvais peut-être vivre de ma plume et j'ai passé le concours de l'école de journalisme de Bordeaux et j'ai été reçu et du coup, j'ai fait cette formation là, et j'ai travaillé pendant quelques années tout en continuant à écrire des scénarios. Et un jour, quand j'ai eu un premier financement pour mon premier court métrage, j'ai démissionné et puis je suis reparti vers mes premiers amours. Mais ce n'est pas du tout un revirement. Le journalisme a été alimentaire pour moi. Donc ce n'est pas du tout un choix passionnel ou raisonnable. Ça m'a aidé à sortir d'une galère à un moment donné et dès que j'ai pu ouvrir la porte du cinéma, j'ai quitté le journalisme.

**Ngarsadjim Ngamnadjji** : *Ce qui signifie que ceux qui sont dans le journalisme galèrent alors ?*

**M.S.H.** : (Riant) Non, non. Non, pas du tout. Non. Ce n'est pas ce que j'ai dit. Non. Je n'ai pas dit ça. Non. Pas du tout. Non, non, non,, non, non, non. Non. J'ai beaucoup du respect pour les journalistes. Je disais tout simplement parce que je l'ai fait en France. Et je disais que pour sortir de ma galère d'étudiant qui a fini ses études de cinéma et qui n'arrive pas à travailler dans le cinéma et à monter ses projets, pour mettre fin à cette galère là, il a fallu faire du journalisme pour pouvoir faire du journalisme. Mais sinon le journalisme paie très très bien en France. Si j'avais continué, j'aurais été à un niveau incroyable en ce moment parce que mes camarades de promotion sont tous très haut placés en ce moment dans les médias. Et c'est important en France.

**Nara Antoloum** : *Les deux films qui vous ont aidé à remporter les prix au festival de Cannes et de Venise évoquent dans leur contenu les souffrances, les malheurs des tchadiens. Ils présentent une image pas du tout gaie de notre pays. Pensez-vous que c'est cela qui a poussé le jury à vous décerner ces prix ou bien c'est la qualité technique de vos films qui ont convaincu le jury ?*

**M.S.H.** : Non, je ne crois pas que... Je ne sais pas si vous avez vu l'un de mes deux films dont vous parlez. Est-ce que vous avez vu « *Daratt* », je ne suis pas, dans le misérabilisme et je ne pense pas que le monde, par exemple, on peut à la limite... Je vous laisse cette possibilité d'accuser quelque part l'Europe d'aimer voir, d'apprécier voir la souffrance des africains. Mais le film « *Daratt* » a eu pas mal de prix vous savez, au Fespaco et là, ce sont des africains. Donc je ne pense pas que ce soit parce que je parle de la souffrance de ce pays. Et vous me posez une question qui ne me revient pas. En fait, elle est destinée plutôt à ceux qui ont décidé d'attribuer le prix à mon film, mais pas à moi. Je peux vous dire que ce que j'ai mis dans le film, j'ai mis de l'amour, de la dignité. Je filme tous les tchadiens avec beaucoup de dignité comme ils sont pour la plupart dans la vie et j'ai fait ce film avec une grande exigence et une grammaire qui est assez orthodoxe en essayant de l'abâtardir par moment, en lui apportant une forme un peu humaine. Donc j'espère que ce n'est pas parce que ça parle de souffrance que ce film soit primé. Je ne pense pas. Les gens n'ont pas de tel message.

**Ngarsadjim Ngamnadjji** : *On constate qu'il y a une constance dans vos films. Vous parlez soit de la guerre ou de la relation père-fils alors pourquoi ça ?*

**M.S.H.** : Vous savez, c'est le propre des auteurs. A un moment donné, tous les auteurs ont une thématique. Si vous lisez les grands romanciers, on retrouve à peu près les mêmes thèmes. Il y a même des gens qui disent qu'ils écrivent toujours ou qu'ils font toujours la même œuvre. C'est-à-dire qu'à chaque fois c'est un autre angle pour raconter toujours la même histoire et réfléchir d'une autre histoire sur la même problématique. Mais moi, sur les trois derniers films, j'ai parlé de trilogie. Donc « *Abouna* », « *Daratt* » et ce film là « *Un homme qui crie...* » constituent une trilogie et cette trilogie est close et puis maintenant, j'ai essayé de passer à autre chose avec le prochain projet qui s'appelle « *African fiasco* », et qui est un thriller, et qui ne se passe même pas au Tchad. Qui se passe entre Paris, Mapouto et Dakar. Mais c'est une autre histoire où il n'y a pas d'histoire de père et de fils. Vous savez, ce que je raconte c'est la guerre. Elle est quand même prégnante. Il suffit de prendre, à moins de nier cette prégnance là. Mais je comprends que quand on vit dans ça, on ait envie d'autres choses. La personne qui débarque à N'Djaména, qui prend une voiture de l'aéroport jusqu'à la fontaine de l'Union, vous voyez plus de gens en tenue de militaire qu'autre chose en réalité. Mais ça, c'est pas moi qui l'invente, c'est juste quelque chose qui est là. Et puis, les avions de guerre qui décollent chaque matin à 08h15 et qui vous réveillent quand vous êtes du côté de l'aéroport, ce n'est pas une invention de moi, je ne suis pas totalement schizophrène. J'essaie juste de raconter ce qui se passe.

**N.N.** : *Vous rejoignez un peu N'Djaména Bi-hebdo qui dit que vous vous inspirez de notre folie meurtrière.*

**M.S.H.** : Pas seulement, je m'inspire aussi d'hommes et de femmes, de ces petites gens. En fait, je raconte aussi la vie de ces petites gens. C'est l'environnement dans lequel les gens vivent que je raconte. Mais je raconte la vie de ces petites gens là. Donc ce n'est pas seulement la guerre, c'est comment ces petites gens s'en sortent dans cette situation là. Ce qui est quand même tout à fait autre chose. C'est comment je peux raconter l'histoire d'un journaliste. Comment un journaliste, un parmi vous que je peux en faire un personnage

principal et raconter comment ce personnage se débrouille dans cette situation qui est la nôtre pour faire son boulot. Donc ça ne veut pas dire... Vous savez très bien dans quelles conditions vous faites votre travail. J'imagine que ce n'est pas la même fonction qu'un journaliste à Paris, à France 2. Donc voilà la réalité que j'essaie de décrire.

**Nara Antoloum :** *Au moment où vous réalisez votre film, avez-vous eu le soutien ou du moins l'appui des autorités tchadiennes ?*

**M.S.H. :** Hélas non. Hélas non. Je constate depuis 14 ans que j'ai généralement offert de manière gracieuse tous mes films à la télévision tchadienne. Pour ce dernier film là, j'ai fait des demandes, j'ai frappé à certaines portes. Le silence était une forme de réponse. Donc je n'ai pas eu de soutien. J'ai eu seulement le soutien du Ministère de la Culture en matériel. On a eu un véhicule qui nous a beaucoup aidés. Voilà ce qu'on a eu de la part du Ministère de la Culture. Mais je n'ai pas été aidé. Je ne suis pas fier de cette situation. Je me considère un peu juste comme un mendiant puisque je tends la main pour essayer de trouver de l'argent ailleurs et essayer de parler de ce pays là en bien. En essayant d'en parler comme tout le monde découvre ce pays à travers le monde. Je suis bien content qu'au Japon on parle de ce pays et qu'au Japon on puisse acheter ce film là pour le montrer autant qu'Israël achète ce film pour le montrer aux israéliens. Je suis bien content que les tchadiens soient vus au Mexique ou en Bolivie. Donc je ne pense pas faire du mal en faisant ce boulot là. J'espère que cette fois, les autorités, comme on l'a dit, mettront en place un fonds et que cela permettra non pas à moi, parce que moi j'ai la tête un peu hors de l'eau, je peux me débrouiller, mais pour que ce cinéma là puisse continuer, il faudrait aider les jeunes qui ont le désir de réaliser des films, il y en a pas mal, il faudrait les accompagner et je pense que ce serait une bonne chose.

**N.A. :** *L'hebdomadaire Jeune Afrique, dans sa première parution de l'année 2010 avait donc titré sur les cinq personnalités africaines qui feront l'année 2010 et entre temps il n'y avait pas... Or maintenant vous êtes devenu donc l'étoile qui a paru dans le site tchadien mais qui illumine toute la nuit africaine. Vous êtes sans doute maintenant incontestablement l'icône du cinéma africain. Cela vous fait-il plaisir ou cela vous gêne-t-il ? Parce que à vous entendre parler, vous ne vous sentez pas très bien dans cette veste de porte-parole du cinéma africain.*

**M.S.H. :** Non. C'est comme vous savez, est-ce qu'il y a parmi vous des aînés dans une famille ? C'est comme être l'aîné d'une famille. On ne l'a pas demandé et à un moment donné, il faut juste s'occuper de ceux qui viennent après. Généralement les pères en font pas mal et puis vous devez vous en occuper c'est tout. C'est juste pour ne pas... C'est un devoir, il faut l'assumer. Donc je n'ai pas demandé à être l'ambassadeur de toute l'Afrique mais je le fais avec bonheur. J'estime que la veste est trop grande et je ne voudrais pas qu'on pense, puisque vous savez, tout le monde, quand on voyage un peu on se rend compte que le monde entier a une idée sur l'Afrique sans y être allé, sur les noirs.... Et je ne voudrais pas que des gens quelque part, croient que je suis le représentant soit par mes défauts, soit par mes qualités de tous les africains. Je voudrais qu'on pense que les africains sont divers et variés et qu'il y a une richesse incroyable et qu'il ne faut pas que moi je devienne le prototype du cinéaste africain. C'est un peu ça que j'essaie de... Si vous avez senti une gêne, c'est peut-être ça mais sinon je suis bien content d'être là. J'ai toujours pensé dans mon travail qu'il fallait aller le plus loin possible. Vous savez, quand vous n'avez pas de territoire, quand vous n'avez pas de famille, parce que c'est ça en fait. Je voudrais me rallier à quelque chose de très concret. Moi, en tant que cinéaste tchadien, je me sens comme quelqu'un qui n'a peut-être pas de famille. Imaginez que vous n'avez pas de famille du tout, puisque je n'ai pas un soutien, vous cherchez à créer votre propre famille c'est-à-dire à vous marier, à avoir vos propres enfants. Et c'est cette famille là, je suis allé la chercher le plus loin possible. Et puisque je n'ai pas de famille, alors je tape le plus loin possible pour essayer de trouver cette famille là. Et comme il n'y a pas moyen même de s'asseoir quelque part, on va dire qu'il n'y a pas de maison pour le cinéma. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de salle de cinéma. Comme je n'ai pas de maison, je m'inscris dans l'histoire, donc il faut que je tape très fort et il faut que j'arrive à ce niveau là pour que mon travail soit reconnu et que l'histoire me reconnaisse si mon pays, à défaut d'un pays qui me soutienne et me supporte. Donc c'est un drame personnel pour moi de porter une parole dans un pays où le soutien que j'ai n'est pas si important que ça. Vous savez, moi je suis un peu une sorte de self-made-man dans la mesure où je suis parti de ce pays à l'âge de 19 ans, et que j'ai travaillé tout le temps pour payer mes études, pour faire tout ce que j'ai fait. Je n'ai pas bénéficié d'une bourse. Le Tchad ne m'a pas payé une bourse pour aller étudier. J'ai payé mes études, j'ai travaillé de

nuit, j'ai fait tous les boulots possibles. Quand il a fallu manger les cacahuètes pour résister comme on me l'a appris ici quand j'étais petit, écolier, c'est comme ça que je me suis bâti. Donc ce sentiment là, il me semble qu'il ne me quitte pas donc voilà pourquoi je fais souvent...

**N.A. :** *Quel a été votre sentiment de réalisateur lorsque vous avez appris que votre film a été retenu pour la compétition de Cannes et votre sentiment quand vous avez appris que le jury vous a attribué un prix ?*

**M.S.H. :** Ecoutez, c'était une grande joie quand on m'a téléphoné pour me dire que le film était pris en compétition. Parce que cela faisait 13 ans quand même qu'il n'y avait pas eu de film africain en compétition à Cannes. C'était vraiment un grand plaisir et moi, je voulais absolument mettre fin... Vous savez, pour créer, pour faire du cinéma, tout a été fait, c'est-à-dire qu'il y a eu de grands cinéastes dans le monde. Tout a été fait. Donc quand on commence aujourd'hui à vouloir faire des films, il faut quand même connaître l'histoire du cinéma et se dire qu'est-ce qu'on peut apporter de plus. Et modestement, je me dis, à chaque film, il faudrait que je trouve quelque chose de nouveau. Il faut formellement que j'apporte quelque chose sinon c'est de la vanité. Donc moi, j'ai toujours rêvé un peu de... Absolument, et puis il fallait mettre fin à cette invisibilité de l'Afrique. J'en avais rêvé depuis longtemps et quand on m'a dit ça, j'étais très très content non seulement pour moi, pour le Tchad, pour les tchadiens qui travaillent avec moi, pour les comédiens extraordinaires qui sont ici. Je pense notamment à Youssouf Djaoro qui porte le film totalement, qui est le personnage principal, l'acteur principal dans ce film. Et ça m'a fait beaucoup plaisir que le Tchad soit représenté en compétition et que le travail parti d'ici soit mis en confrontation avec ceux qui sont excellents en matière de cinéma dans le monde.

**Ngarsadjim Ngamnadj :** *Vous avez dit que vous avez l'ambition de ramener l'Afrique dans l'humanité alors est-ce avec ce film, avec ce prix que vous avez le sentiment d'avoir fait un pas dans ce sens ?*

**M.S.H. :** Oui, mais il y a d'autres pas à faire encore. Il faut travailler. Ce n'est rien du tout. Le risque par ici c'est que très vite on a des gens qui ont la tête qui touche le plafond et quand votre tête touche le plafond, ça veut dire que vous ne pouvez plus aller nulle part. Moi je pense toujours à ce livre de Joseph Brahim Seid « *Au Tchad sous les étoiles* ». Donc je suis sous les étoiles et je veux atteindre les étoiles. Juste ça, c'est un beau rêve. C'est très long mais il faut aller le plus loin possible. Il y a la mort qui, à un moment donné va nous arrêter. Mais il faut aller le plus loin possible tant qu'on est vivant. Quant au prix, très franchement, après la projection du film à Cannes, on a eu dans cette salle où se passent les projections officielles, il y a 3 000 personnes. La salle était pleine. Et à la fin de la projection il y a eu 15 minutes de standing ovation. Des gens debout qui applaudissaient les comédiens qui se sont mis à pleurer. A partir de ce moment là, les rumeurs sur la Croisette, c'était qu'on était donné pour un prix et tout autour de moi, y avait des professionnels qui travaillent avec moi, celui qui distribue le film et qui le vend à l'étranger, la monteuse, quelques journalistes et critiques qui classaient le film comme un des primés de ce festival. Il y a même un magazine américain qui s'appelle Screen qui classait le film comme 4<sup>ème</sup> sur les 19 pour avoir la palme d'or. Donc on était convaincu qu'on allait avoir un prix. Donc quand on m'a appelé pour me le dire, j'étais au marché à Paris. En fait, je n'avais même pas mon portable. J'étais allé acheter des fruits. C'est la saison des fruits en ce moment, c'est l'été et j'étais allé acheter des fraises, des cerises, des choses comme ça pour mon fils. Et quand j'étais rentré, j'ai eu combien de messages qu'il fallait que je reprenne l'avion pour retourner à Cannes. Donc ce n'était pas une surprise mais vous savez, on vous dit que vous avez le prix mais vous ne savez pas lequel. Le prix du jury est un prix... c'est pour encourager, je n'en sais absolument rien de ce que...l'année dernière, c'est un monsieur qui a près de 70 ans qui s'appelle Alain Resnais, qui est un réalisateur français, qui l'a eu pour l'ensemble de son œuvre donc ce n'est pas seulement pour l'encouragement, c'est également pour la consécration d'une œuvre. Donc y a deux lectures possibles.

**Nara Antoloum :** *Vous n'avez pas reçu de financement du gouvernement tchadien pour la réalisation de votre film. Pourtant le Ministre de la Culture a monté les marches à Cannes avec vous. Le gouvernement se retrouve dans la cour du moissonneur qui récolte là où il n'a pas semé. Mais pour vos prochains films comme vous venez d'évoquer que vous avez en vue « African fiasco », est-ce que le gouvernement entend cette fois-ci vous accorder un quelconque financement ?*

**M.S.H.** : C'est une question adressée au gouvernement, au chef de département pas à moi. En fait moi, je vais continuer à faire des films. Il y a des gens un peu partout dans le monde comme j'ai parlé tout à l'heure de famille, je me suis créé de compagnons, des frères, des cousins qui voient mon travail et qui participent d'une manière ou d'une autre. Et quand je réunis un budget, vous savez ce que je fais, je viens ici, je prends les tchadiens, je paie les tchadiens, je dépense au Tchad, je donne à des restaurateurs, je paie des hôteliers et puis je les dépense pour les tchadiens. Je ne le prends pas pour aller tourner au Burkina Faso. Il y aurait une autre option c'est que, je pourrais aller tourner au Burkina Faso et prendre juste quelques tchadiens pour aller tourner ou carrément aller tourner avec des burkinabés en français. Cette possibilité existe, mais moi, je le fais dans un acte d'amour, pas de patriotisme parce que ce mot peut être connoté. Donc je vais continuer à le faire. Maintenant, si le gouvernement, si les autorités ici décident de créer un fonds pour aider le cinéma, tant mieux. Sinon, moi, j'ai toujours fait sans eux et je vais continuer toujours à faire.

**Ngarsadjim Ngamnadj** : *Comment vous appréciez le soutien des autorités tchadiennes en l'occurrence le Ministre de la Culture qui s'est déplacé de N'Djaména pour aller à Cannes pour suivre la projection de votre film ?*

**M.S.H.** : Non. Ça m'a fait beaucoup plaisir. Vous savez, j'ai évoqué, j'ai dit, j'étais fier de le dire à la presse internationale que je n'étais pas seul, que j'avais une famille, que cette famille là est apparue. J'ai donné un coup qui a fait que tout le monde s'est réveillé et même les morts. Donc c'était très très bien. J'étais content que le Ministre de la Culture ait été là et quand à la fin de la projection officielle je l'ai vu au bout de la rangée, je suis allé le saluer, il était très content. On s'est embrassé et j'étais fier d'avoir mon ministre. Vous savez, c'est comme un représentant de la mère patrie qui est là. Donc, c'est un peu la mère patrie à travers lui qui était là. Donc, vous savez, c'est comme quand vous jouez au football ou comme vous avez un concours donné à l'école en tant qu'enfant, vous avez vos parents qui viennent et à un moment, vous gagnez un petit trophée et puis vous vous retournez et puis vous voyez que votre mère ou votre père est là, ça fait énormément plaisir. Donc ça m'a fait plaisir.

**Nara Antoloum** : *Vous êtes reconnu ailleurs voire en France par la critique internationale mais pas chez vous. N'êtes-vous pas un peu déçu de ne pas être prophète dans votre propre pays ?*

**M.S.H.** : Bien, il y a l'expression qui dit « nul n'est prophète en son pays » donc moi, je... Cet adage là s'applique à moi aussi, donc je ne suis pas l'exception, tant mieux. Je suis comme tout le monde, cela veut dire que... Mais non, détrompez-vous parce que, la revue de presse qu'on vient de voir illustre que je suis quand même connu...

**Ngarsadjim Ngamnadj** : *Oui mais vous n'êtes connu qu'après votre consécration...*

**M.S.H.** : Oui mais, vous savez que dans d'autres endroits il y a des critiques de cinéma, il y a des gens qui accordent de l'importance et un certain nombre de pages à la chose culturelle. Ici peut-être que vous n'accordez pas beaucoup de place à la chose culturelle et que vous vous consacrez plus à la chose politique qu'à la chose culturelle. La balle est plus dans votre camp. Il suffit d'accorder de place à la culture et vous verrez que les gens me connaîtront un peu plus.

**Serge Abou Ouambi** (Journal **La Voix**) : *Vous avez dit que votre passion du cinéma est donc liée à un sourire dans un film hindou alors j'ose croire que dans votre jeunesse, vous aimez regarder assez des films hindous. Pouvez-vous nous dire quel genre de film vous aimez regarder aujourd'hui ?*

**M.S.H.** : Alors, aujourd'hui, j'ai changé parce que en fait, quand j'étais petit à Abéché, j'allais voir les films qu'il y avait. Il n'y avait pas de choix en fait. C'était soit les films westerns qu'on appelle les films de cow-boys ou les films hindous. On appelle hindou un film indien de Bollywood. Ce n'était pas un choix, c'était imposé et il fallait voir tout ça ou rien du tout. Normalement je suis plus intéressé par un certains cinémas asiatiques de l'extrême orient, Japon, Corée, l'Iran et quelques cinéastes que j'aime beaucoup. Et puis il y a des cinéastes français aussi... un grand cinéaste qui s'appelle Bresson que j'aime beaucoup pour sa radicalité, pour la simplicité avec laquelle il raconte ses histoires, pour l'absence d'ornement comme il disait à l'époque.

C'est-à-dire des histoires sans fioritures comme si on écrivait les choses avec des phrases toutes simples : sujet, verbe, complément ; sujet, verbe, complément.

**S.A.O.** : *L'éditorialiste du journal La Voix vous a comparé à Pedro Almodovar et à Luis Bunuel pour la façon quasi-artisanale avec laquelle vos films sont notés. Que diriez-vous de cette comparaison et pourriez-vous nous dire quels sont vos maîtres qui vous inspirent ?*

**M.S.H.** : Je ne l'aime pas beaucoup. Maître en tant que cinéaste vous direz. J'ai hâte de répondre à la question parce que j'ai parlé de Bresson, justement. Bresson c'est l'épure totale, c'est donc aller vers quelque chose de très dépouillé. Vous savez quand vous dépouillez, quand vous enlevez tout, les musiques et tout ça, vous allez à l'essentiel et en tant que journaliste vous savez ce que c'est quand on va à l'essentiel. En fait, on travaille sur un fil très tendu comme ça et il n'y a pas d'artifice et il n'y a pas de mensonge en réalité. J'aime bien donc aller vers ça et c'est ce travail là qui m'intéresse. Donc y a Bresson que j'aime beaucoup, y a Kurosawa qui est un réalisateur japonais, Kiarostami qui est iranien et un autre K parce que je les appelle les 3 K. Kurosawa, Kiarostami, Kitalu qui est aussi japonais que j'aime beaucoup. C'est à peu près les maîtres qui m'inspirent et y a un chinois qui s'appelle Hou Hsiao-hsien, c'est des noms qui peuvent paraître barbares par ici mais ce sont les gens qui m'inspirent pour le moment.

**S.A.O.** : *Quels peuvent être les projets africains de Mahamat Saleh Haroun au Tchad. Une salle de cinéma ? Une école de cinéma ? Ou un retour d'exil pour venir habiter au Tchad et voir de plus près ou vivre de plus près la misère et la guerre au Tchad ?*

**M.S.H.** : Vous savez, vivre ce n'est pas encore dans mes projets mais une salle de cinéma il y en a une qui est en rénovation, le Normandie donc c'est une très bonne chose. Vous savez, il y a des gens qui vivent ici qui ne font rien. Donc le fait de vivre ici ne veut pas dire qu'on porte haut le drapeau du pays. J'essaie de le porter, je le porte dans mon cœur et j'ai un pacte avec ce pays et j'essaie tout en étant ailleurs d'être là. Comme dirait un ami « je vis en France mais j'habite au Tchad ».

**S.A.O.** : *Après Venise et Cannes, jusqu'où pensez-vous aller ?*

**M.S.H.** : J'ai dit tout à l'heure « Au Tchad sous les étoiles » donc les étoiles c'est quand même assez haut et il faut continuer. Tant qu'on est vivant, tant qu'on marche, il faut toujours aller de l'avant. En fait, c'est un défi lancé à soi-même et à chaque film, il faut reprendre tout et se dire qu'on est comme un débutant et faire les choses avec beaucoup de cœur. Avec beaucoup de passion. Je vais continuer d'aller de l'avant, mais chacun a ses limites donc jusqu'à ce que j'atteigne ma limite. Mais l'aventure n'est pas fini.

**Augustin Zusanné (N'Djaména Bi-hebdo)** : *Je voudrais bien savoir comment vous réalisez, techniquement, financièrement vos films ?*

**M.S.H.** : Je le fais avec des moyens qui viennent essentiellement de l'étranger comme je l'ai dit. En fait concrètement ce film, « *Un homme qui crie...* » a eu des financements français, des financements belges et puis un financement de la francophonie. Voilà comment j'ai pu monter la production de ce film et comment on a réalisé cet opus. Mais vous savez, c'est un peu ce que fait tout le monde. On a un scénario, moi j'ai la chance d'écrire moi-même mes scénarios. Une fois qu'on a terminé un scénario, on essaie de taper à plusieurs portes, de frapper à plusieurs portes et puis d'attendre des réponses. Et il y a des gens à un moment donné qui sont intéressés ou séduits par le projet et qui veulent bien mettre de l'argent. Donc il y a eu une télévision ou deux télévisions françaises qui nous ont suivi, y a le Centre National du Cinéma. Vous savez, la France est une plaque tournante du cinéma mondial et qu'elle défend pas mal la diversité. J'ai eu de l'argent du Centre National du Cinéma et ils en sont fiers de voir que ce film qu'ils ont financé, qu'ils ont subventionné a pu avoir un prix à Cannes. Je vous avoue qu'en France, dans les ministères, l'euphorie est assez grande aussi. Hier j'ai appelé ma femme qui est française et j'ai reçu une lettre de Nicolas Sarkozy. C'est pour vous dire que les gens sont aussi contents tout comme ici il y a eu un communiqué du Président de la République pour me féliciter. Donc voilà un peu, il y a une sorte d'émulation comme ça. Donc c'est des gens un peu partout qui essaient d'apporter leurs aides pour que je puisse...

**Ngarsadjim Ngamnadj** : *En fait vous avez une double nationalité...*

**M.S.H.** : Non pas du tout. Non. Je suis tchadien, je suis résident tchadien en France. Voici ma carte de séjour de 10 ans.

**N.N.** : *Il semblerait également que vous êtes le vice-président de la fédération du cinéma. Ce sont des informations que vous confirmez ou infirmez. A ce titre on espère que vous avez des facilités du point de vue financement de vos films.*

**M.S.H.** : Non. Il n'y a pas de facilité. Vous savez, il y a une chose qu'il faudrait comprendre, c'est que à un moment donné, un film c'est un produit commercial c'est-à-dire qu'il y a des gens qui mettent de l'argent en espérant avoir un franc. Ils mettent un franc en espérant soutirer deux francs peut être. Donc on ne vous aide pas parce que vous avez de beaux yeux, parce que vous avez un produit. Ça ne se passe pas comme ça. A un moment donné, votre projet les intéresse parce qu'ils se disent, il y a moyen de retirer quelque chose. C'est de l'investissement. Donc, moi, j'ai été par mon travail, sans doute remarqué et on m'a proposé à un moment donné, d'être le président de Fonds Sud. J'ai présidé une commission qui s'appelle le Fonds Sud qui finance les films et les projets en provenance d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine et un peu de l'Europe de l'Est. J'ai été pendant 2 ans et la Palme d'Or thaïlandaise, c'est un film que j'ai eu à financer, que j'ai supporté et je suis très content de voir que ce film là a eu la Palme d'Or et c'est la première fois que le Fonds Sud qui existe depuis 25 ans, a pu avoir un film qui a la Palme d'Or et je suis celui qui a financé ce film là. Mais comme je vous l'ai dit, la France est assez généreuse en matière de cinéma et c'est pour tout simplement avoir d'autres sons de cloche que d'être enfermé entre français qu'ils font appel à des étrangers qui vivent dans leur pays depuis longtemps et qui ont une certaine connaissance aussi du pays. Mais je ne suis pas vice président de la fédération. J'ai été président du Fonds Sud pendant 2 ans.

**N.N.** : *Ça veut dire que vous êtes assis sur beaucoup d'or et que vous pouvez financer vos films...*

**M.S.H.** : (Riant) Je suis une poule aux œufs d'or. Non, non, non. Pas du tout. Non, non, non. Je ne pense pas parce que chaque film est une aventure. Il y a même des films... En réalité vous n'êtes au courant que des projets qui deviennent des films. Mais qui sait le nombre de projets qui m'ont été refusés et dont on ne parlera jamais. Parce que c'est ça en fait. On a l'impression que c'est très facile mais en réalité combien d'échecs il a fallu pour qu'en fait un film sorte, un deuxième sorte et ainsi de suite. Et combien d'échecs il y a eu entre « *Daratt* » et celui-ci. C'est ça que les gens ne réalisent pas. C'est que il y en a eu peut-être 3 ou 4 qu'on a refusé parce qu'on a dit que non c'est nul, on n'en veut pas, personne ne veut financer. Et à un moment donné, vous avez un projet, on vous dit ça c'est très bien, on veut bien mettre de l'argent. Donc, rien n'est ouvert. Rien n'est acquis définitivement et moi je ne voudrais surtout pas dormir sur mes lauriers. Il ne faut surtout pas ça.

**Augustin Zusanné** : *Pouvez-vous parler de ces échecs ?*

**M.S.H.** : De ces échecs là, ces projets qui n'ont pas... Mais comme ils sont des mort-nés donc, faut-il parler des mort-nés. Restons dans la vie et parlons de ce qui est vivant. Mais j'ai eu des projets qui ont été refusés, qui n'ont pas vu le jour et que j'ai laissé tomber. Moi, j'ai juste cette façon de faire qui est qu'à un moment donné, quand un projet n'est pas accepté à deux ou trois guichets, je me dis il faut passer à autre chose. Je connais plein de camarades qui traînent des projets pendant 10 ans et qui se disent, il faut que je le fasse et puis ils s'épuisent. L'espérance de vie pour les africains est très limitée donc je me dis qu'il ne faut quand même pas passer 10 ans sur un projet, à frapper à toutes les portes. Mais il y en a pas mal. Je préfère ne pas en parler. Parlons maintenant de ce qui nous réjouit plutôt que de ce qui va nous attrister.

**Ngarsadjim Ngamnadj** : *Vous vous êtes créé dans le milieu de financement de films. Mais y a des jeunes tchadiens qui écrivent également de très bons scénarios. Alors est-ce que vous ne pouvez pas les aider, chercher à leur obtenir de financements pour réaliser leurs projets ?*

**M.S.H.** : C'est toi qui le dis en fait ça c'est un jugement. Mais vous savez... Mais il n'y a pas, c'est ce que j'essaie de vous expliquer. Ce sont des commissions. La francophonie c'est une commission, vous envoyez un



projet et puis... Moi j'ai été membre de cette commission là il y a quelques années. On était 6 ou 7 et c'est à la majorité. Et j'ai vu passer plein de projets tchadiens. Je n'ai pas pu tous les sauver, mais il y en a quelques uns qui ont pu avoir, en défendant un peu tout ça, on peut sensibiliser les gens qui, à un moment donné, peuvent voter un projet. Mais si une majorité se dégage pour dire non, en fait, les projets n'ont pas de financement. Et moi, « *Daratt* », pour prendre l'exemple de ce film-là, je l'avais présenté deux fois à la commission de la francophonie, on a trouvé que les qualités artistiques n'étaient pas là et que c'était un projet mauvais. On n'a pas financé ce film là. Mais par la suite comme il a été reconnu, ils m'ont appelé pour faire une projection officielle pour un peu dire voilà désolé... Donc en fait ce n'est pas acquis en réalité. Ce n'est pas acquis, c'est ça qu'il faut comprendre. C'est qu'il y a vraiment des commissions et les commissions ce sont des individus qui sont libres et qui votent en fonction de leur sensibilité et tout ça...

**N.N.** : *On peut faire un lobbying...*

**M.S.H.** : Mais vous savez, le temps que vous passez à faire du lobbying c'est du temps que vous prenez sur vos projets. Donc toute la quadrature du cercle est là. C'est que, est-ce qu'on peut laisser tomber ces projets pour aider des gens, et puis je n'aime pas beaucoup le terme d'aider. Moi, j'ai toujours choisi mes collaborateurs et tous les tchadiens travaillent avec moi pour leur intelligence. Ils se présentent pour dire voilà, je veux jouer dans le film, ce sont des comédiens et je vous le dis, cette personne-là est intelligente, je n'ai pas un rôle pour elle mais il faudrait qu'on la garde et elle va travailler. Et je propose comme ça du boulot à des gens et ils font partie de l'équipe parce que tout simplement je ne laisse passer aucune intelligence possible. Et s'il y a des gens doués comme vous le dites et qui écrivent de très bons scénarios, moi, personne ne vient me voir avec un scénario en me disant voilà j'ai un scénario. Vous savez, les quelques scénarios que j'ai eu à lire quand même, les gens devraient retourner à l'école souvent, il me semble.

**N.N.** : *Mais pour des gens qui n'ont jamais été à l'école des beaux arts...*

**M.S.H.** : Non, ce n'est pas ça. C'est l'école tout simplement. Non, je parle de l'école élémentaire, de la syntaxe tout simplement et de la grammaire. Il la faut pour exprimer très clairement ses idées. Ça c'est important. Parce que pour s'adresser aux autres, il faut pouvoir exprimer clairement ce qu'on a à dire. Si on ne sait pas exprimer soi-même très clairement ce qu'on a à dire aux autres, c'est compliqué. Mais je peux vous dire une chose, personne ne peut bloquer un talent. S'il y a des gens talentueux, les commissions vont les remarquer. Ils n'ont même pas besoin d'aide. Aucun talent n'a besoin d'aide. A un moment donné, on a besoin d'un accompagnement tout simplement. Et s'il y a des gens talentueux, s'il y a des scénarios extraordinaires, moi, je suis accessible. Je ne suis pas quelqu'un enfermé dans une villa. Je suis accessible. Je lis le scénario et je suis très critique. Voilà. On estime que je suis assez dur. C'est ce qu'on me dit. Mais moi, on ne m'a pas fait cadeau. Tout ce que j'ai fait, je l'ai gagné à la force du poignet. Donc tout ce que je dis aux jeunes et tout ce que je leur conseille, c'est de croire en eux-mêmes et de travailler. Travailler, ça veut dire passer du temps à lire. Si les gens, à un moment donné, voudraient tout simplement calculer dans une journée le nombre d'heure qu'ils passent à des enterrements, à des places mortuaires, à des mariages, à des baptêmes au lieu de rester lire un livre ou réfléchir à d'autres choses, vous vous rendez compte que... Voilà ça suppose beaucoup de travail, de la lecture, voir des films, écouter la radio, des émissions, se cultiver en quelque sorte. Et ça, c'est une expérience égoïste. C'est-à-dire comment s'isoler pour se nourrir et c'est une nourriture individuelle. Elle ne se partage pratiquement pas. Lire c'est s'isoler et puis lire tout seul dans son coin. On ne lit pas un livre à 3 ou à 4 ou à 5. Donc cette démarche là elle est à faire. Mais moi, je me sens tellement seul que s'il y a du talent par ici et notamment des jeunes, je serai... ne vous en faites pas, je suis connu pour ma générosité donc je les aiderai avec plaisir.

**Serge Abou Ouambi** : *Parlant justement de scénario, il y a des financeurs qui exigent par exemple à certains scénaristes de revoir leur scénario. Est-ce que cela vous était arrivé ?*

**M.S.H.** : Non. Moi on ne m'a... jamais non. Ça ne m'est pas arrivé parce que tout simplement moi, je viens quand même, j'ai un parcours littéraire. J'ai beaucoup, comme je le disais tout à l'heure, j'ai écrit des nouvelles et je travaille sur un projet de roman. Donc moi, j'ai cette facilité là peut-être, mais je n'ai pas eu de projet qu'on m'a dit d'aller réécrire avec quelqu'un avant de revenir. D'où l'importance de voir, quand on veut faire un film, de regarder des films. Et quand je dis des films, des films de cinéma et comment les analyser, et

comment voir une histoire structurée pour en fait... Vous savez le secret de la création c'est tout simplement copier. Ce n'est rien d'autre que copier ce qu'on a vu de bien. Voilà il n'y a pas de création ex-nihilo. C'est la mémoire.

**Ngarsadjim Ngamnadji** : *Pourquoi refusez-vous de faire de films de divertissement ?*

**M.S.H.** : Parce que c'est un luxe il me semble. Je le laisse aux américains. Vous savez les... Comme je l'ai dit moi, je suis un mendiant. Est-ce que vous pensez qu'un mendiant arriverait à prendre 500 francs dans la rue, sous le soleil, 40 - 45° pour aller distribuer à des copines et puis... Je ne pense pas. Donc je ne me vois pas en train de faire un cinéma tout simplement de divertissement. Je peux faire rire parce qu'il y a de l'humour dans les films mais je souhaite, comme je l'ai dit, faire plutôt un cinéma qui donne à réfléchir plutôt qu'un cinéma qui fasse rire en réalité. Je ne suis pas un amuseur.

**N.N.** : *Peut-on avoir une idée du circuit de distribution de votre film ?*

**M.S.H.** : Ecoutez, là encore c'est un travail de longue haleine. J'ai un distributeur qui vend en même temps le film à l'international. Ce distributeur est en France. Il participe sur la base du scénario. Déjà, il finance pour prendre les droits du film. Il donne ce qu'on appelle un MG, un minimum garanti qui permet au film de se faire et après, cette même société, cette même personne vend le film à des distributeurs étrangers. Et maintenant pour l'Afrique, j'ai travaillé pour ce film là, « *Un homme qui crie...* » avec une société au Cameroun d'une fille qui s'appelle Osvalde Lewatt et qui a une maison de production au Cameroun. Elle va distribuer le film au Cameroun. Et puis, j'ai travaillé aussi avec un jeune burkinabé qui va distribuer le film au Burkina Faso. Et ce qu'on va essayer de faire, c'est de sortir le film dans les trois pays ensemble. Mais aussi au Gabon je l'espère, on est en négociation pour qu'en fait, on puisse parler aux gens sur les radios qui émettent sur tout le continent. Qu'au moment où on parlera du film, que dans 4 pays au moins en Afrique, qu'on puisse avoir accès à ce film. Parce qu'il arrive souvent qu'on parle des films dans les radios mais ils ne sont pas accessibles, ou ils ne sont pas dans les pays où on entend parler d'eux.

**N.N.** : *Quand est-ce qu' « Un homme qui crie... » sera sur les écrans tchadiens ?*

**M.S.H.** : Ecoutez, quand est-ce que le Normandie sera prêt ? Parce que c'est ça la grande question. J'aimerais bien faire l'avant-première là-bas. Mais si d'ici septembre en réalité le cinéma n'est pas ouvert, eh bien, je pense qu'en septembre, les deux premières semaines de septembre au plus tard, le film sera présenté ici et les tchadiens pourront le voir comme ils ont vu tous mes films dans les cinéclubs pour ceux qui ne peuvent pas aller dans la seule salle, je pense à celle du CCF ou l'autre qui est celle de Baba Moustapha. Mais en septembre, je pense qu'on va montrer le film ici.

**N.N.** : *La télévision nationale peut avoir également le privilège de diffuser ce film ?*

**M.S.H.** : Alors, la télévision nationale, y a un problème parce que vous savez, on n'a pas assez réfléchi aux droits d'auteur. La télévision nationale est sur satellite et du coup, vous diffusez sur d'autres territoires. Imaginez que le film soit vendu à un distributeur en Afrique du Sud et que la télévision tchadienne soit captée en Afrique du Sud, en réalité c'est impossible. Il y a conflit d'intérêt donc il faut vraiment... Il y a un problème juridique. J'en avais parlé avec le précédent Ministre de la Communication et il était prévu qu'on crypte les émissions pour l'étranger quand les droits ne sont pas acquis pour le monde entier mais seulement pour le Tchad. Donc il faut négocier et ce qu'on sait, peut-être que, avec la manne pétrolière, il paraît que la télévision est riche, il va falloir...

**N.N.** : *Combien peut coûter ce film ?*

**M.S.H.** : Ecoutez, vous n'êtes pas dans le commercial. Vous êtes journaliste. On ne va pas parler...

**N.N.** : *Parce que les téléspectateurs tchadiens aimeraient également suivre « Un homme qui crie... » sur la télévision nationale parce que c'est un tchadien qui l'a réalisé et que tout ça se passe au Tchad. C'est paradoxal de diffuser ce film au Cameroun, au Gabon, un peu partout mais pas au Tchad.*

**M.S.H.** : Pour le moment j'ai bien dit qu'il va être diffusé en septembre dans les cinéclubs mais pour la télévision il va falloir acheter. Vous savez, vous travaillez pour la télévision. Vous rendez service, vous vendez des programmes, vous êtes payés pour ça. Moi, quand je fais un programme qui est un film, je dois être payé aussi pour ça. Est-ce que c'est injuste ?

**N.N.** : *Oui mais justement je vous ai demandé combien ça peut coûter.*

**M.S.H.** : Non, mais ce n'est pas un secret. Je ne sais pas du tout parce que vous savez, ça, ça part du désir de l'autre partie qui peut l'exprimer et à ce moment là, je peux être sensible à des arguments. Mais je ne peux pas dire que c'est x francs et que si on me donne moins je n'accepterai pas. Non, c'est important pour moi qu'il soit vu ici au Tchad donc c'est une priorité. Maintenant il faut tout simplement qu'on achète parce qu'il me semble que ce sont des programmes et si une télévision a les moyens de se mettre sur satellite pour être diffusée dans le monde entier, eh bien il faut qu'elle ait les moyens d'acheter ces programmes là parce que, sans quoi, il est impossible de diffuser. Et c'est vers ça qu'on va arriver si on ne paie pas, les films qui sont de qualité seront invisibles sur la télévision nationale. Ce que je vous dis là est sérieux et quand je réfléchis à cette situation, il me semble qu'on a mis la charrue avant les bœufs. Il fallait réfléchir à ce problème juridique avant de mettre la télévision sur satellite.

**Augustin Zusanné** : *Je voudrais évoquer avec vous la réhabilitation de la salle de projection de films Normandie. Je pense que c'est une de vos prières qui est en cours d'être exaucée avec notamment votre film « Bye bye Africa » qui faisait un plaidoyer pour la réouverture ou la construction d'une salle de cinéma. Est-ce que c'est une prière qui vient donc d'être exaucée ?*

**M.S.H.** : Absolument, je ne sais pas si c'est une prière. Je n'ai pas l'habitude de faire ça mais, c'est sans doute un souhait et je suis vraiment content, c'est un vœu et j'espère que cette salle là, moi, je meurs d'impatience de voir rouvrir cette salle. Pour ceux qui n'étaient pas là dans les années 75 où j'étais adolescent, il fallait voir le dimanche à 10 heures, les séances qu'on appelait les séances de matinée. Pour aller voir les films, on prenait nos copines lycéennes et il fallait voir cette avenue Charles de Gaulle, se promener avec sa copine pour l'amener au cinéma. Je ne sais pas si les gens connaissent ça maintenant. C'est quelque chose de formidable. Oui, mais les cinéclubs vous êtes assis par terre et c'est ouvert. Au Normandie, c'était le matin, il fait jour dehors et soudain vous êtes dans le noir et vous n'avez plus la notion de temps. Quand vous sortez vous dites, tiens ! il fait jour. Et c'est cette magie là que les gens ne connaissent pas et ils sont nombreux, donc je pense qu'il faut leur montrer ça. Il faut apporter un peu de magie dans cette ville, dans ce pays. Ça me semble important.

**A.Z.** : *Comment faire pour ne pas revoir cette salle fermée un jour. Comment la gérer si elle arrive à être réhabilitée ?*

**M.S.H.** : C'est une question qu'il faut poser aux gens qui vont s'occuper de la salle, mais je pense qu'il faut lui donner un contenu. Je pense qu'il faut l'inscrire dans le long terme, parce qu'il me semble que par moment, ici on est spécialiste dans l'art de l'esbroufe, c'est-à-dire des choses qui font effet pendant quelque temps et puis qui disparaissent. J'espère que les amoureux du cinéma sont nombreux dans ce pays et qu'ils défendront bec et ongles l'existence et qu'ils inscriront cette salle là dans une forme de pérennité. Parce que vous savez, il y a la mosquée pour les uns, il y a l'église pour les autres. La salle de cinéma c'est un lieu de communion aussi. Vous partagez à un moment donné la même chose. C'est important qu'il y ait quelque chose de sacré et que les gens viennent partager les mêmes émotions. C'est très très important.

**Ngarsadjim Ngamnadj** : *Une dernière question tout à fait personnelle. Vous avez été victime de déguerpissement il y a quelques mois. Vous avez eu un coup de gueule parce que vous avez été victime de déguerpissement. Est-ce que vous êtes maintenant remis de votre choc ?*

**M.S.H.** : Non, pas du tout. Je ne me suis pas remis de mon choc parce que vous savez, depuis... ce n'est pas temps, le déguerpissement que l'injustice dont j'ai été victime. Parce que une maison qui a coûté à peu près 50 millions de francs, recevoir en indemnité 2,3 millions, ça me semble quelque chose d'injuste. Je voudrais voir

juste le seul petit doigt qui puisse se lever dans ce pays pour dire que cela est juste. Et cette injustice là je ne la supporte pas et je ne la supporterai pas jusqu'à la mort et depuis que je suis victime de cette injustice, j'ai l'impression de ne plus appartenir à ce pays parce que quand je reviens à N'Djaména, j'ai ce sentiment, c'est pourquoi je suis triste. Quand je reviens à N'Djaména, je n'ai pas de logement, je vais à l'hôtel. Quand vous êtes chez vous et que vous vivez à l'hôtel, il y a quelque chose de l'ordre de l'exclusion et je me sens exclu et j'estime que je ne le mérite pas et aucun homme ne mérite une telle injustice. Donc je suis toujours amer et j'attends qu'on me rende justice.

*N.N. : Quelque chose de gai pour conclure cet entretien...*

**M.S.H.** : Quelque chose de gai eh bien écoutez, je ne sais pas si tout le monde a vu ce petit film que j'ai fait au Tchad et qui s'appelle « *Un thé au sahel* » et qui est un court métrage de 6 minutes que j'ai réalisé je ne sais plus en quelle année. C'était le défunt Ngarsetti qui avait fait l'image et c'est l'histoire d'un jeune qui se cache pour boire du whisky dans sa chambre et il met devant lui une théière pour faire croire qu'il est en train de boire du thé et puis son père arrive et il lui demande : « verse-moi un peu de thé » et l'autre lui dit « mais papa toi tu ne veux pas, c'est trop froid... » et il sort, il laisse le père tout seul, il va chercher du vrai thé et il revient. Et le père mélange les deux théières et puis il commence à boire. Il se sert et boit et puis il dit « c'est bon, c'est pas ta maman qui l'a préparé ? ». Et puis il se retrouve saoul. Donc voilà quelque chose de gai. Alors je sais raconter des petites histoires comme ça.

*N.N. : Merci Mahamat Saleh Haroun d'avoir accepté notre invitation. Merci et à la prochaine.*

Propos recueillis et transcrits par Patrick NDILTAH

## Document 2

### Propos du cinéaste Mahamat Saleh Haroun lors de la cérémonie officielle d'ouverture du Normandie

---

Je suis très ému, très ému M. le Président parce que tout simplement vous nous sortez d'un tunnel pour aller vers la lumière. C'est un cadeau inestimable. Il se passe quelque chose d'historique parce que les salles ferment partout en Afrique et le Tchad décide de donner un coup de pouce au cinéma pour une renaissance du 7<sup>ème</sup> art. Je ne vous dirai jamais assez merci, M. le Président, pour tout ce travail. Je tiens à remercier le Ministre de la Culture et je tiens particulièrement à remercier mon ami Issa Serge Coelo qui va s'occuper de cette salle avec la générosité et la patience que je lui connais pour que cette salle survive et qu'elle continue à projeter les films pour le prochain cinquantenaire. Je voudrais terminer sur une chose, c'est que jusqu'à présent les artistes et notamment les cinéastes tchadiens se sont débrouillés tout seuls. Je suis convaincu M. le Président, M. le Ministre qu'à partir d'aujourd'hui nous avons le sentiment qu'on a une famille derrière nous, que nous n'irons pas au combat tout seuls, il y aura un soutien, votre soutien, croyez-moi on vous rapportera de belles choses. Juste une dernière chose, des habitudes qu'il faut prendre, je vous demande, pour ceux qui ont leur portable de l'éteindre parce qu'au cinéma, c'est bien quand ça ne sonne pas.

Propos recueillis et transcrits par Patrick NDILTAH

## Document 3

### Grille des programmes ONRTV - Télé-Tchad 2012

JOUR/HEURES	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE
08H00	<b>MIRE + OUVERTURE D'ANTENNE</b>						
08H05	<b>JOURNAL EN BOUCLE EN FRANCAIS/ARABE</b>						
09H00	Magazine TVT	Business ou Initiative Africa ®	Personnalités nationales ®	Paradis des enfants ® (ar)	Expédition dans le monde des animaux ® (fr)	<b>Dessins animés</b>	<b>Dessins animés</b>
09H30	Kiosque (fr) ®	Magazine TVT	<b>Série CFI 52 ® (fr)</b>	Expédition dans le monde des animaux (fr)	Santé et développement (fr) ®	Contes et Légendes (fr/ar)	Espace Jeunes (fr) ®
10H00		Transtel 26 (fr/ar)		Houmoum Al Nass ® (ar)	Femme et développement (ar) ®		
10H30	Magazine TVT	Haï Maké	Kiosque ®	Citoyen dans la cité/histoire de mon pays	Sécurité routière (ar) ®	Controverse (fr)® Un nom, un parcours	Théâtre ®
11H00	Expédition dans le monde des animaux (ar) ®	Magazine TVT			<b>Case Urti 13 (fr)</b>		
11H30	<b>JOURNAL EN BOUCLE EN FRANCAIS/ARABE</b>						
12H00	<b>Film CFI Long métrage</b>	Dabalaye (fr) ®	Dabalaye (ar) ®	Dabalaye (fr) ®	Dabalaye (ar) ®	Expression direct (fr/ar) ®	Wahadj Achafakh ®
12H30		Parfum de femmes (fr)	<b>Case Urti 52 (fr)</b>	<b>Madame la Commissaire</b> ®	A la découverte de mon pays (fr/ar) ®	Impact développement (fr) ®	
13H00						MOD'ART (fr) ®	Stars parade ®
13H30	<b>Série</b>	<b>Série</b>	<b>Série</b>	<b>Série</b>	<b>Série</b>	Magazine de la rédaction ®	Magazine TVT
14H00	<b>JOURNAL EN BOUCLE EN FRANCAIS/ARABE</b>						
14H30	Sport Week-end ®	Dossier en main ou le débat de la semaine (fr) ®	Environnement et vie (fr) ®	A votre santé (fr/ar) ®	Masrah Alfounoun (ar) ®	Assara Raha (fr) ®	Contes et légendes (fr/ar) ®
15H30			Femme et développement (fr) ®	Transtel (fr/ar) 13		Magazine PNSA	
15H30	Santé et développement	Famille enfant (ar)	Magazine TVT	Littérature (fr/ar) ®	Télé Sport (fr) ®	Ligne de beauté (fr/ar) ®	Espace Francophone (fr) ®
16H00	<b>FLASH D'INFORMATION EN FRANÇAIS ET ARABE</b>						
16H30	<b>Dessins animés</b>	<b>Dessins animés</b>	<b>Dessins animés</b>	<b>Dessins animés</b>	<b>Dessins animés</b>	<b>Patates amères</b>	<b>Patates amères</b>
17H00	Business ou Initiative Africa (Fr)	Doc Transtel ??????	Emission enfant (ar)	A la découverte du Tchad	Doc Transtel ??????	Théâtre	Sports Week-end
17H30	Famille et enfant (Ar)	Environnement et vie (fr)	Littérature (fr/ar)		Assara Raha (fr)		

18H00	Dabalaye (Fr)	Dabalaye (Ar)	Dabalaye (Fr)	Dabalaye (Ar)	Appel à Dieu (Ar)	Wahadj Achafakh	Vie nouvelle pour tous (Fr) Présence catholique (Fr)
<b>GRILLE DES PROGRAMMES ONRTV-TELE TCHAD 2012</b>							
<b>JOUR/HEURES</b>	<b>LUNDI</b>	<b>MARDI</b>	<b>MERCREDI</b>	<b>JEUDI</b>	<b>VENDREDI</b>	<b>SAMEDI</b>	<b>DIMANCHE</b>
<b>PUBLICITE</b>							
19H00	<b>JOURNAL TELEVISE EN ARABE</b>						
19H30	Parfum de femmes (Fr)	Personnalités nationales (ar)	A votre santé (fr/ar)	Femme et développement (ar) Sécurité routière (ar)	Ligne de beauté (fr/ar)	Bonne cuisine (fr/ar)	Santé et développement (ar)
<b>PUBLICITE</b>							
20H00	<b>JOURNAL TELEVISE EN FRANCAIS</b>						
20H30	Haï Maké	Femme et développement (fr)	Citoyen dans la cité/Histoire de mon pays	Santé et développement (fr)	Magazine PNSA (fr/ar)	Sécurité routière (fr) Magazine de la rédaction (fr/ar)	MOD'ART (fr)
<b>PUBLICITE</b>							
21H00	<b>JOURNAL TELEVISE EN ARABE LOCAL</b>						
21H30	Dossier en main (Fr) ou Débat de la semaine	Kiosque (ar)	Houmoum Al Nass (ar)	Télé Sport (fr) Masrah Alfounoun (ar)	Controverse (fr) Un nom, un parcours	Espace Jeunes (fr)	Kiosque (fr)
22H30	Série CFI 52 (fr)	Documentaire CFI 52	Madame la Commissaire (fr)	Documentaire CFI 26 (fr)	Stars Parade (fr) La fille du jardinier (1) (fr)	Espace Francophone (fr) La fille du jardinier (2) (fr)	Expédition dans le monde des animaux La fille du jardinier (3) (fr)
23H30	<b>DERNIERE HEURE : JOURNAL EN FRANÇAIS ET ARABE</b>						
00H05	<b>FIN DES PROGRAMMES : FERMETURE D'ANTENNE</b>						

## **Document 4**

### **Semaine du cinéma tchadien**

#### **Objectifs**

- initier et instaurer un apprentissage du lexique cinématographique au niveau scolaire ;
- donner une occasion à la jeunesse scolarisée de voir des films projetés dans une salle de cinéma traditionnelle et de découvrir quelques réalisations cinématographiques tchadiennes ;
- apprendre aux jeunes à regarder leur société à travers les images ;
- promouvoir les œuvres cinématographiques tchadiennes et éveiller l'esprit critique chez le public ;
- instaurer une culture cinématographique à tous les niveaux du parcours scolaire.

#### **Partenaires institutionnels**

- Ministère de la culture, des arts et de la conservation du patrimoine ;
- Ministère de l'éducation nationale ;
- Cinéma Normandie.

#### **Etablissements concernés**

La relation avec le public scolaire est un axe central du projet culturel de la semaine. C'est ainsi que six établissements secondaires ont été ciblés pour cette première édition. Il s'agit du :

- lycée Montaigne
- lycée Sacré Cœur
- lycée Félix Éboué
- lycée Roi Fayçal
- lycée de filles
- collège Évangélique

Les autres établissements scolaires primaires, secondaires et supérieurs de la capitale participeront aux prochaines éditions.

#### **Choix des films**

Le programme sera élaboré à partir d'œuvres des cinéastes tchadiens de réputation internationale mais aussi de celles qui sont produites au Tchad par des cinéastes locaux. La semaine sera fidèle à quelques lignes fortes de programmation à savoir :



- le choix des films emblématiques de la production des cinématographies tchadiennes ;
- la recherche des sujets de société les plus forts susceptibles de susciter la réflexion ;
- le dialogue entre les cinéastes et le milieu scolaire ;
- le travail autour d'une réflexion critique sur les œuvres.

L'objectif de ce choix est de faire découvrir aux élèves le cinéma tchadien afin de faire naître un débat autour des thèmes qu'il développe. Il vise surtout à rapprocher les réalisateurs du public scolaire afin de le sensibiliser aux valeurs fortes mises en avant dans les œuvres choisies (travail, tolérance, acceptation de l'autre). Cette démarche prend en compte la recrudescence de la violence en milieu scolaire.

Films retenus :

- « *Daratt* » et « *Un homme qui crie* » de Mahamat Saleh Haroun ;
- « *Daresalam* » de Issa Serge Coelo ;
- « *Moussa et Christian* » de Noudjialbaye Ngarndidono ;
- « *Plus jamais ça* » de Toïdi Nana ;
- « *Mariam* » de Moussa Tidjani.

### **Détails de l'action**

Cette semaine se déroulera particulièrement au Normandie en ce qui concerne les projections scolaires. L'objectif de ce choix est de permettre aux jeunes de découvrir les conditions normales de diffusion cinématographique. Chaque jour, il y aura deux films au programme. En accord avec les chefs des établissements retenus, ces projections se feront en présence des réalisateurs et seront suivies de débats afin de permettre à chaque collégien et lycéen de découvrir les réalités de la création d'une œuvre cinématographique et de repérer les thèmes développés dans ces œuvres. Ces débats se poursuivront dans les salles de classes sous forme de leçons de cinéma en vue d'initier un apprentissage du langage filmique au niveau scolaire.

En marge des activités éducatives, une table ronde sera organisée par les cinéastes tchadiens autour du thème : *la problématique de production et de diffusion du cinéma au Tchad*.

### **III. Grilles d'entretien**

## **Grille d'entretien n°1**

**Khayar Oumar Defallah**

**Conseiller culturel à la Primature – N'Djaména/Tchad**

Entretien réalisé le

**Durée :**

1. Quel est votre parcours ?
2. Quelle est votre expérience en tant qu'acteur ?
3. Quand et par qui a été créé Le Normandie ?
4. Et Le Rex ?
5. Le ciné Logone ?
6. Le ciné Vog ?
7. Le Rio et Shérazade ?
8. Quels types de programmation pratiquait-on à l'époque ?
9. Quels étaient les prix pratiqués à l'époque ?
10. A quoi servaient les salles de cinéma à l'époque en dehors des films qu'on allait regarder ?
- .11. Quelles solutions sont envisagées à la disparition des salles de cinéma ?
12. Quelle couverture pour une seule de cinéma à N'Djaména ?
13. Que dire de la proximité du Normandie avec la Présidence ?
14. Le cinéma est-il un moyen de rassemblement pour les tchadiens ?
15. Quels financements pour la production des films tchadiens ?
16. Quelles mesures préconiser pour résoudre le problème de distance et d'insécurité qui entravent l'accès au Normandie ?

**Grille d'entretien n°2**  
**Ministère de la Communication**  
**Chef de la Commission de contrôle des films**

Entretien réalisé le      à

**Durée :**

1. Pouvez-vous nous dire quand a été créé votre service ?
2. Quelles sont ses attributions ?
3. Exerce-t-il les mêmes activités qu'à sa création ?
4. Sinon pourquoi ?
5. Depuis sa création jusqu'à ce jour, vous est-il arrivé d'interdire la diffusion de certains films ?
6. Si oui, lesquels ?
7. Quelles ont été les raisons de leur interdiction ?
8. Aujourd'hui il n'y a pas de salles de cinéma. Les ciné/vidéo-clubs se développent rapidement et parfois de manière sauvage. Ils diffusent des films de tout genre, à toutes les tranches d'âge, sans tenir compte des interdictions et des effets que cela pourrait avoir sur les mineurs, et au mépris des droits des créateurs. Envisagez-vous de réguler ce marché sauvage et si oui, de quelle manière ?
9. Quelles sont les conditions légales de création d'un ciné/vidéo-club ?
10. Quel est le nombre de ciné/vidéo-clubs implantés légalement dans la ville de N'Djaména ?
11. Existe-t-il un registre de ces établissements ?
12. Exercez-vous des contrôles sur ces ciné/vidéo-clubs identifiés et « autorisés » ? Sinon pourquoi ?
13. Beaucoup de ces établissements sont non autorisés. Avez-vous les moyens de connaître le nombre exact de ces lieux de diffusion de films afin d'exercer au mieux vos contrôles ? A combien évaluez-vous leur nombre ?
14. Les centres culturels du pays diffusent aussi quelquefois des films. Exercez-vous aussi un contrôle sur la diffusion des films dans ces lieux ?
15. Les films tchadiens sont, dans leur majorité, tournés ici au pays. Quelles sont les conditions nécessaires pour qu'un film soit tourné sur le territoire national ?
16. Tous ont-ils, à votre connaissance, rempli cette condition ?
17. Sinon, avez-vous déjà refusé l'autorisation de tourner à un réalisateur ?
18. Votre service est rattaché au Ministère de la Communication alors que la direction des arts et du cinéma qui vient de voir le jour est rattachée au Ministère de la Culture. Quel rapport existe-t-il entre votre service et cette direction ?

19. En joignant vos efforts à ceux de la direction des arts et du cinéma, pensez-vous qu'un jour vous arriverez à légaliser l'exploitation des ciné/vidéo-clubs dans notre pays ?

### **Grille d'entretien n°3**

**Représentant de l'Institut Français du Tchad**

**Nom et prénom**

**Profession**

Entretien réalisé le     à

#### **Durée :**

1. Dans le cadre du changement intervenu dans le réseau des centres culturels français de l'étranger, pouvez-vous nous dire si votre marge d'autonomie a été modifiée par ce nouveau statut ?
2. Dans le domaine du cinéma, quelle est votre logique de programmation et quels sont les moyens dont vous disposez pour mettre en œuvre cette logique, en particulier vos sources d'approvisionnement en films ?
3. Cette (ces) source(s) d'approvisionnement est-elle une contrainte absolue et si oui, sur quels critères bâtissez-vous votre programmation à partir de ce fonds ?
4. L'IFT occupe une place spécifique dans la vie culturelle du Tchad et pour le public de N'Djaména il est considéré comme un lieu de culture élitiste, qu'est-ce que ce positionnement vous inspire ?
5. Dans le domaine de la diffusion cinématographique il existe d'autres établissements comme le Normandie, les centres culturels religieux, la maison de culture Baba Moustapha et les ciné-clubs. A votre avis, comment se situe l'IFT par rapport à ces établissements ?
6. Comment se compose le public de l'IFT pour les séances de cinéma (*autrement dit, y a-t-il un public spécifique pour cette activité*) et quels sont les films qui ont le plus de succès ?
7. Existe-t-il une collaboration entre l'IFT et la maison de culture Baba Moustapha ? Si oui, en quoi consiste cette collaboration ?
8. Plus spécifiquement, dans le cadre du festival de cinéma euro-africain un programme de diffusion de films est organisé conjointement avec les maisons de culture tchadiennes en particulier Baba Moustapha et le réseau des provinces (Abéché, Moundou et Sarh). Pouvez-vous nous dire quel rôle joue l'IFT dans ce festival, sur quels critères se fonde le choix des films diffusés à cette occasion et comment s'organise cette programmation ?

## **Grille d'entretien n°4**

**Directeur Maison de Culture Baba Moustapha**

**Nom et prénom :**

**Profession :**

Entretien réalisé le     à

### **Durée :**

1. Comment s'appelle ce centre ?
2. Quel est son statut juridique ?
3. Qu'es-ce que tu veux dire par mise en réseau ? Est-ce une dépendance vis-à-vis de la maison de culture de N'Djaména ?
4. Quelles sont les raisons qui ont motivé le choix de ce lieu ?
5. Quelle est la date de sa création ?
6. Quelle est la raison sociale de l'organisme fondateur ?
7. Quelles sont les missions qui lui sont assignées ?
8. Quelles sont ses principales activités ?
9. Quelle place occupe le cinéma dans ses activités ?
10. Quand a eu lieu le festival euro africain ?
11. Quels sont les films qui ont été programmés à cette occasion ?
12. As-tu une idée sur le nombre des entrées au cours de ce festival ?
13. A combien était vendu le billet d'entrée ?
14. Quels sont les critères d'accès au centre ?
15. Quel est le tarif respectif pour ces différentes catégories ?
16. Selon toi, comment se répartit en tranche d'âge le public qui fréquente régulièrement votre centre ?
17. De combien de salles dispose le centre pour ses activités culturelles ?
18. Existe-t-il une salle destinée spécifiquement aux projections de films ?
19. De quels équipements disposez-vous pour la projection ?
20. Quelle est la dimension de ce grand écran ?
21. Combien de séances de projections organisez-vous par semaine ?
22. Comment fais-tu la programmation des films dans le mois ?

23. Diffuses-tu des films tchadiens ?
24. Horaire et calendrier de leur diffusion?
25. Ces diffusions sont-elles suivies de débats ?
26. Comment définis-tu l'accueil des spectateurs à ces projections ?
27. Quels sont les films qu'ils vous ont demandé de rediffuser ?
28. Quels genres de films diffuses-tu régulièrement ?
29. Comment les choisis-tu?
30. Où et comment t'approvisionnes-tu en films ?
31. Annonces-tu la diffusion de vos films à la presse ?
32. Comment définirais-tu votre rôle dans la vie culturelle du pays et en particulier dans la vie culturelle de la ville ?
33. Peux-tu me parler un peu de la gestion du centre en termes de personnels ?
34. Peux-tu me parler un peu de la programmation en réseau dans les 4 maisons de culture ?
35. Quel a été le montant et la source de financement de la réfection de la maison de culture ?
36. J'ai entendu parler d'un festival du cinéma d'animation. Peux-tu me dire comment cela s'est déroulé ici ?

## **Grille d'entretien n°5**

### **Directeurs des centres culturels religieux**

**Nom et prénom :**

**Profession :**

Entretien réalisé le à

### **Durée :**

1. Comment s'appelle ce centre ?
2. Quel est son statut juridique ?
3. Quelles sont les raisons qui ont motivé le choix de ce lieu ?
4. Quelle est la date de sa création ?
5. Quelle est la raison sociale de l'organisme fondateur ?
6. Quelles sont les missions qui lui sont assignées ?

7. Quelles sont ses principales activités ?
8. Quelle place occupe le cinéma dans ses activités ?
9. Quels sont les critères d'accès au centre ?
10. S'il se fait par adhésion, existe-t-il un fichier d'adhérents ?
11. Si oui, quel est le nombre d'adhérents ?
12. Selon vous, comment se répartit en tranche d'âge le public qui fréquente régulièrement votre centre ?
13. De combien de salles dispose le centre pour ses activités culturelles ?
14. Précisez la vocation de ces salles
15. Existe-t-il une salle destinée spécifiquement aux projections de films ?
16. Si oui, quelle est sa capacité d'accueil ?
17. De quels équipements disposez-vous pour la projection?
18. Quelle est la dimension de ce grand écran ?
19. Combien de séances de projections organisez-vous par semaine?
20. Diffusez-vous des films tchadiens ?
21. Quels films tchadiens avez-vous diffusés depuis janvier 2009 ?
22. Horaire et calendrier de leur diffusion?
23. Ces diffusions sont-elles suivies de débats ?
24. Si elles sont suivies de débats, qui les anime?
25. Comment définiriez-vous l'accueil des spectateurs à ce type de projection ?
26. Vous ont-ils demandé la rediffusion d'un film particulier ?
27. Si oui quels sont les films rediffusés ?
28. Quels genres de films diffusez-vous régulièrement ?
29. Comment les choisissez-vous?
30. S'agit-il de films que vous avez déjà vus, dont vous avez entendu parler ou vous les a-t-on conseillés ?
31. Si on vous les a conseillés, qui l'a fait ?
32. Quels sont, d'après vous, parmi les différents genres cinématographiques, les favoris des jeunes ?
33. Où et comment vous approvisionnez-vous en films ?
34. Annoncez-vous la diffusion de vos films à la presse ?



35. Comment définiriez-vous votre rôle dans la vie culturelle du pays ?

36. Pouvez-vous nous parler un peu de la gestion du centre en termes de personnels ?

### **Grille d'entretien n°6**

#### **Directeur du cinéma Le Normandie**

**Nom et prénom :**

**Profession :**

Entretien réalisé le    à

#### **Durée :**

1. Pouvez-vous me parler du projet de réhabilitation du Normandie ?
2. Quelles seront vos sources d'approvisionnement en films ?
3. Existe-t-il une redevance pour la production cinématographique ?

### **Grille d'entretien n°7**

#### **Exploitants vidéo-clubs / ciné-clubs**

**Nom et prénom :**

**Profession :**

Entretien réalisé le    à

#### **Durée :**

1. Comment s'appelle ton Ciné-club
2. S'agit-il d'une activité principale ou d'une activité annexe ?
3. As-tu des employés ?
4. Si oui, quelle est la nature des postes occupés par chacun d'eux ?
5. Quelle est la raison du choix de cette implantation ?
6. Quand a été créé ton Ciné-club?
7. As-tu demandé l'autorisation administrative?
8. Quels documents vous a-t-on demandés ?
9. Combien as-tu investi pour cette création (par poste) ?
10. Combien de séances de projection organises-tu par jour?
11. Quels sont les horaires des séances de projection ?
12. Quelle est la capacité d'accueil du ciné-club?
13. Quels sont tes équipements de projection ?

14. Possèdes-tu une antenne parabolique ?
15. Si oui, a quoi sert-elle?
16. Quels genres de films programmes-tu régulièrement ?
17. Comment les choisis-tu ? S'agit-il de films que tu as déjà vus, dont tu as entendu parler ou te les a-t-on conseillés ? Si oui, par qui ?
18. Quels sont parmi les genres de film que tu diffuses, les favoris du public ?
19. Comment se fait le contrôle des entrées en salle ? Si elles sont payantes, quel est le prix demandé ?
20. En pratiquant ce prix, quelle recette moyenne fais-tu par séance ?
21. Existe-t-il une billetterie ?
22. Arrive-t-il que certaines personnes entrent gratuitement?
23. T'arrive-t-il parfois de modifier le tarif d'entrée?
24. Diffuses-tu parfois des films tchadiens ?
25. Si oui, quelle est la fréquence de leur diffusion ?
26. Selon ton estimation, comment se répartissent en tranche d'âge tes spectateurs réguliers ?
27. Existe-t-il des films dont tu interdis la diffusion à une certaine tranche d'âge?
28. Où et comment t'approvisionnes-tu en films (DVD, VCD, K7 vidéo?)
29. Comment reçois-tu ces films ?
30. Est-ce que tu loues tes films à d'autres ?
31. Si oui, à combien les loues-tu ? comment se fait cette circulation ?
32. Es-tu en relation avec d'autres ciné-clubs pour la circulation des films?
33. Ton ciné-club a-t-il déjà fait l'objet d'un contrôle administratif?
34. Si oui, peux-tu nous raconter comment cela s'est passé ?
35. As-tu fait l'objet d'une sanction suite à ce contrôle?
36. Annonces-tu la diffusion de tes films dans la presse ?
37. A ton avis, quel rôle joues-tu dans la vie culturelle du pays ?

## **Grille d'entretien n°8**

### **Vendeurs ambulants de supports vidéo**

**Nom et Prénom :**

**Profession :**

Entretien réalisé le à

### **Durée**

1. Comment as-tu commencé ce commerce ?
2. Avec combien as-tu commencé ?

3. As-tu acheté les premiers articles que tu vends ici sur place où ailleurs ?
4. Comment est venue l'initiative de ce commerce ?
5. Où t'approvisionnes-tu en... DVD, VCD, CD et Cassettes Vidéo ?
6. Fais-tu aussi des copies ?
7. Qui sont tes meilleurs clients ?
8. Quels genres de films te demande-t-on le plus souvent ?
9. As-tu l'habitude de regarder tes films avant de les vendre ?
10. Es-tu content de ce commerce ?
11. Ce commerce te permet-il de bien gagner ta vie ?
12. Quel est ton projet d'avenir ?

### **Grille d'entretien n°9**

#### **Cinéastes tchadiens**

**Nom et Prénom :**

**Profession :**

.

Entretien réalisé le à

**Durée :**

1. Quand tu remplis un questionnaire d'identité, quelle profession indiques-tu ?
2. La profession de réalisateur te fournit-elle des revenus suffisants pour vivre en France ?
3. As-tu une autre activité professionnelle ? Si oui, laquelle et quelle importance a-t-elle pour toi en termes pécuniaires ?
4. Quand as-tu commencé à faire tes films ?
5. Quel a été ton parcours avant la réalisation de ton premier film ?
6. Si tu avais à définir le genre de films que tu produis, que répondras-tu ?
7. Sur le plan cinématographique, le Tchad est très en retard par rapport à certains pays africains comme le Sénégal ou le Burkina par exemple. A ton avis, qu'est-ce qui justifie ce retard ?
8. L'éducation africaine considère le père comme un repère, un modèle, une identité. Alors sur le plan cinématographique, qui sont tes pères ?

9. (Tu vis depuis longtemps en France mais tu fais des films sur le Tchad. Cette distance te paraît-elle un handicap ou un atout ? )
10. Crois-tu en tant que cinéaste tchadien que le cinéma soit un moyen pour toi de porter la parole de tes concitoyens ?
11. Au Tchad il n'existe pas un organe officiel d'appui financier à la production. Peux-tu nous dire quelle a été la provenance de tes financements ?
12. Quel a été le budget de production de chacun de tes films ? Par exemple... ?
13. Pour chacun de tes films, y a-t-il eu un droit de regard de ces financeurs sur le contenu du scénario, sur les membres de l'équipe de tournage par exemple ou sur d'autres domaines ?
14. On sait qu'il n'est jamais facile de boucler le budget d'un film, c'est vrai pour tous les réalisateurs, mais quelles sont les difficultés particulières que peuvent rencontrer les cinéastes africains et précisément les réalisateurs tchadiens dans la collecte de fonds nécessaire à la production d'un film ?
15. Les films tchadiens, bien que ne bénéficiant parfois pas du moindre soutien de leur pays d'origine, sont qualifiés de « films tchadiens » à l'exemple de « *Abouna* » qui est franco-tchadien. Un autre exemple curieux est celui de « *Daratt* » qui est franco-belgo-autrichien. Qu'est-ce qui justifie l'identité nationale d'un film ?
16. Considères-tu qu'il existe au Tchad des « maisons de production » sachant qu'il n'y a pas de financement pour la réalisation des films ? Si oui quelles sont-elles et quel est leur rôle ?
17. Où trouves-tu le matériel de tournage, où envoies-tu les rushes de tes films tournés et où se fait le montage ?
18. Quelles sont les conditions exigées pour tourner un film au Tchad : Faut-il obtenir une autorisation ? Dans ce cas, à qui s'adresser pour obtenir cette autorisation et quels sont les documents à fournir ?
19. Y a-t-il eu parfois des refus ? Pour quels motifs ?
20. Il n'existe pas à l'heure actuelle de salles de cinéma au Tchad. Que penses-tu de l'idée de création d'une salle au Tchad ?
21. Où sont diffusés tes films sur le territoire national à ta connaissance ?
22. Est-ce qu'il t'arrive quelquefois de participer à des projections de tes films au Tchad ?
23. Si oui, intervient-tu avant la projection ou après la projection lors des débats ?
24. Si tu intervient au cours d'une introduction, qu'est-ce que tu considères comme important à dire au public ? Si tu intervient après, quels sont les thèmes le plus souvent évoqués ?
25. Comment analyses-tu les réactions du public ?

26. Comment sont distribués tes films en Afrique, hors du Tchad ?
27. En Afrique, le public a rarement les moyens d'acheter des copies légales de films. Quelle est ta réaction à ce phénomène ?
28. Existe-t-il un organe de défense des droits d'auteurs au Tchad? Si oui, remplit-il ses missions ?
29. Pour avoir réalisé son film « *Daratt* », Mahamat Saleh Haroun a été élevé au rang de « Chevalier de l'Ordre National » de la République du Tchad et « Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres » de la République française. Qu'est-ce que de telles distinctions peuvent apporter à un cinéaste ?
30. Que penses-tu de l'avenir du cinéma au Tchad ?

### **Grille d'entretien n°10**

#### **Public de ciné-clubs et de centres culturels**

**Nom et prénom :**

**Profession :**

Entretien réalisé le    à

**Durée :**

#### ***I. Au ciné-club***

1. Comment as-tu découvert ce ciné-club ?
2. Tu viens souvent / pas souvent dans ce ciné-club. Pourquoi ?
3. A quel cinéclub te rends-tu souvent ?
4. Pourquoi préfères-tu ce ciné-club à d'autres ?
5. Si un film que tu veux regarder est programmé dans un autre ciné-club, que fais-tu ?
6. Tu préfères plutôt la séance de la matinée ou de la soirée ? Pourquoi ?
7. Quels genres de film tu vas voir le plus souvent au ciné-club ?
8. Peux-tu me donner un exemple de série télévisée que tu aimes regarder ?
9. Qu'est-ce qui te fait choisir les films que tu vas regarder ?
10. Pour toi, c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?
11. Est-ce qu'il t'arrive de discuter avec d'autres des films que tu as vus ou que tu vas voir ?

12. Quand tu sors avec des amis au ciné-club, tu rentres chez toi après ou vous faites autre chose ?

## **II. Films tchadiens**

1. Tu as déjà vu des films tchadiens ?
2. Quand et où tu les as vus ?
3. Qu'est-ce que tu as aimé ou pas aimé dans ces films ?
4. Par rapport à quoi apprécies-tu ces films ?
5. Qu'est-ce qui les différencie des autres films que tu vois habituellement ?
6. Comment trouves-tu les films tournés par les africains et en particulier les tchadiens ?

## **III. Les films chez toi**

1. Est-ce que tu regardes les films à la maison ?
2. Avec quel équipement regardes-tu ces films ?
3. A combien as-tu acheté ces matériels ?
4. Où achètes/loues-tu les DVD/CD que vous regardez ?
5. Comment choisis-tu les DVD/CD que tu achètes ?
6. Sais-tu d'où proviennent les DVD/CD que tu achètes ?
7. Est-ce que tu échanges tes DVD /CD avec tes amis ?
8. Penses-tu que c'est mieux de regarder les films à seul ou à plusieurs ?
9. Est-ce que tu regardes aussi les films à la télévision ?
10. Quel genre de films regardes-tu à la TV ?
11. Peux-tu me dire ce qui t'intéresse particulièrement dans les séries télévisées ?
12. En dehors du cinéma, quels sont tes autres loisirs ?

## **IV. Et au centre**

1. Est-ce que tu vas au centre culturel ?
2. A quel centre culturel te rends-tu habituellement ?
3. Est-ce que tu viens souvent/pas souvent dans ce centre ?

4. Pourquoi préfères-tu ce centre par rapport à d'autres ?
5. Comment as-tu découvert ce centre ?
6. Est-ce que tu as l'habitude de regarder les films dans ce centre ?
7. Est-ce que tu viens au centre accompagné des mêmes amis du ciné-club ou seul ?
8. Pour toi, c'est venir seul ou en compagnie qui t'intéresse ?
9. Que fais-tu d'autre au centre ?
10. Est-ce qu'il t'arrive quelquefois d'échanger autour des films que tu as vus au centre ?
11. Peux-tu me donner le titre d'un des films que tu as regardés au centre ?
12. Est-ce le même genre de films qu'au ciné-club ?

### **Grille d'entretien n°11**

#### **Expert cinéma africain**

**Nom et prénom**

**Profession :**

Entretien réalisé le      à

#### **Durée :**

1. Les projets de réalisation des films africains francophones sont en général financés par Fonds Sud, Fonds Image Afrique etc. Existe-t-il d'autres organes de financement fréquents?
2. Existe-t-il des pourcentages, des seuils explicites ou implicites de financement pour tel ou tel organe ?
3. Est-ce qu'il de pourcentage ou des seuils ou les financeurs ne doivent pas dépasser par rapport à leur financement ?
4. Quelles sont les conditions exigées pour le financement de ces projets ?
5. Ces conditions peuvent-elles avoir un effet sur le contenu scénaristique, l'équipe de tournage, le casting etc. ?
6. Ces financements obtenus sont-ils assortis d'une obligation de tournage en Afrique ?
7. Si l'obligation de tourner en Afrique existe, est ce que cela ne limite pas la créativité des réalisateurs africains ? N'y a-t-il pas un risque de voir se pérenniser le cinéma « exotique » conforme à l'idée que se font ces financeurs de l'Afrique et de ce qu'attend un public international ?
8. Certains projets de films tchadiens sont financés par des organismes français. Comment un chercheur peut-il accéder au budget de production de ces films ?

9. Ces sources d'information sont-elles publiques ?
10. La plupart des pays africains n'ont pas de salles de cinéma. Pourquoi finance-t-on des projets de films qui ne peuvent être diffusés sur leur territoire ?
11. Les films tchadiens, bien que ne bénéficiant parfois pas du moindre soutien de leur pays d'origine sont qualifiés de « films tchadiens » à l'exemple de « **Abouna** » qui est franco-tchadien. Un autre exemple curieux est celui de « **Daratt** » qui est franco-belgo-autrichien. Qu'est-ce qui justifie l'identité nationale d'un film ?
12. Certains spectateurs français que nous avons rencontrés se plaignent de la lenteur des films africains, en particulier si on compare à l'accélération de rythme des films d'autres pays (américains ou asiatiques par exemple). Cette différence de rythme vous paraît-elle de nature à éloigner le public occidental des films africains ?
13. Il existe des festivals dédiés au film africain. Considérez-vous qu'il s'agit d'une chance pour le cinéma africain ou d'une forme d'apartheid culturel signifiant que les africains ne peuvent « jouer dans la cour des grands »?
14. Mis à part vos propres écrits, avez-vous connaissance de travaux de recherche ou de contributions journalistiques importantes portant spécifiquement sur les ciné-clubs ou les vidéo-clubs en Afrique?
15. Avez-vous une connaissance particulière sur des écrits relatifs au ciné et vidéoclubs en Afrique ?
16. Quelles personnes ressources recommanderiez-vous de contacter pour alimenter une recherche sur ce thème?
17. Enfin, quelle est votre appréciation générale des films ou du travail en général que fournissent les réalisateurs africains ?



## **IV Questionnaires et traitement des données**

## Questionnaire N°1

### Identification

Nom.....

Prénom.....

Sexe :  M  F

Tranche d'âge :  Moins de 20 ans  20 à 25 ans  25 à 30 ans  30 ans et Plus

Religion :  Musulman  Catholique  Protestant  Sans Religion

### Questionnaire administré dans le cadre des travaux de recherches pour la rédaction d'une thèse de doctorat sur la pratique cinématographique des tchadiens.

#### Pratiques

##### I. Ciné-club

1. Fréquentez-vous un ciné-club ?  Oui  Non
2. Si oui, le fréquentez-vous ...
  - Tous les jours  Une fois dans la semaine  Plusieurs fois par semaine
  - Une fois dans le mois  Plusieurs fois par mois  Moins d'une fois par mois
3. Vous y allez seul ou accompagné ?  Seul  Accompagné
4. Si vous n'y allez pas seul(e), avec qui y allez-vous?
  - Parents<sup>34</sup>  Frère(s)  Sœur(s)
  - Groupe d'amis  Groupe d'amies  Copain/Copine

##### II. Centre Culturel

5. Fréquentez-vous un centre culturel ?  Oui  Non
6. Si oui, lequel ?
  - CCF  Baba Moustapha  CCU  Centre Evangélique
  - Centre Emmanuel  Centre Don Bosco  Centre Loyola
7. Si oui, vous le fréquentez...
  - Tous les jours  Plusieurs fois par semaine  Une fois dans la semaine
  - Une fois dans le mois  Plusieurs fois par mois
8. Vous y allez seul ou accompagné ?  Seul  Accompagné
9. Si vous n'y allez pas seul(e), avec qui y allez-vous?
  - Parents  Frère(s)  Sœur(s)  Groupe d'amis
  - Groupe d'amies  Copain/Copine

### III. Domicile

10. Regardez-vous les films chez vous ?  Oui  Non
11. Si oui, vous les regardez...
- A la Télévision  Sur un lecteur DVD  Sur un poste d'ordinateur
12. Vous les regardez...
- Tous les jours  Plusieurs fois par semaine  Une fois dans la semaine  
 Une fois dans le mois  Plusieurs fois par mois
13. Vous les regardez ...  Seul  En compagnie d'autres personnes
14. Si vous ne les regardez pas seul, avec qui les regardez-vous ?
- Famille  Amis  Voisins

### IV. Normandie

15. Êtes-vous déjà allé voir un film au Normandie ?  Oui  Non

### V. Goût

16. Quel genre de film aimez-vous regarder ?.....  
.....
17. Citez dans l'ordre trois titres de films que vous avez le plus aimés ?
- a) .....
- b) .....
- c) .....
18. Citez dans l'ordre les trois acteurs/actrices de cinéma que vous aimez le plus
- a).....
- b).....
- c).....

---

<sup>34</sup>Père, mère, oncle ou tante

## Questionnaire N°2

*Questionnaire n°2 (complément) administré dans le cadre des travaux de recherches pour la rédaction d'une thèse de doctorat sur la pratique cinématographique des Tchadiens.*

Nom.....

Prénom.....

Sexe :  M  F

- Si vous fréquentez **le CCF**, est-ce que vous y voyez **des films** ? OUI /\_/ NON  
/\_/

Si oui, combien de films y voyez-vous en moyenne par mois : .....

- Si vous fréquentez **le CCU**, est-ce que vous y voyez **des films** ? OUI /\_/ NON  
/\_/

Si oui, combien de films y voyez-vous en moyenne par mois : .....

- Si vous fréquentez **un autre centre culturel**, est-ce que vous y voyez **des films** ? OUI /\_/ NON  
/\_/

Si oui, combien de films y voyez-vous en moyenne par mois : .....

### Quels types de films regardez-vous ?

- quand vous allez **au ciné-club** :

Films d'action (guerre, policier,...) /\_/ Films africains /\_/ Films romantiques /\_/ Séries /\_/

- quand vous allez **au CCF** :

Films d'action (guerre, policier,...) /\_/ Films africains /\_/ Films romantiques /\_/ Séries /\_/

- quand vous allez **dans un autre centre culturel** :

Films d'action (guerre, policier,...) /\_/ Films africains /\_/ Films romantiques /\_/ Séries /\_/

- **à votre domicile** (télévision ou DVD) :

Films d'action (guerre, policier,...) /\_/ Films africains /\_/ Films romantiques /\_/ Séries /\_/

**Avez-vous vu des films tchadiens ?** OUI /\_/ NON /\_/

**Si oui, lesquels ?**

.....  
.....  
.....  
.....

## Entretiens

**Tableau récapitulatif N° 1**  
**Fréquentation des ciné-clubs et centres culturels**  
**Visionnement de films à domicile**

A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K
N°	Sexe	Fréq Ciné clubs	Acc	Fréq. c.cult	Type	Films Ccult	Acc	Films maison	TV	dvd
30	M	A	SA	O	ccf	0	np	+	+	+
31	M	A	S	O	ccr	+	SA	+	+	+
32	M	A	A	A	ccr	+	SA	+	+	0 ?
33	M	A	A	O	ccr	0	np	+	+	+
34	F	A	A	--	--	0	np	0	0	0
35	M	A	S	A	ccr	0	np	0	+ ?	0
36	M	O	S	O	bm	0	np	Tv-	0	0
37	M	O	A	O	ccf	0	np	+	+	+
38	M	A	SA	A	ccf	+	S	+	+	+
39	M	O	A	O	Ccf bm	+	A	Tv-	+	0
40	M	A	SA	A	ccf	0	np	+	+	+
41	M	A	A	A	ccf	+ ?	S	+	+	0
42	F	A ?	SA	--	--	0	np	0 ?	+	0
43	M	O	A	O	ccf	0	np	Tv-	+	?
44	M	A	SA	A	ccf	+	S	+	+	+
45	M	A	A	A	ccf	+	A	+	+	+
46	M	A	A	A	bm ccf	0	np	+	+	+
47	M	O	A	--	--	0	np	0 ?	+	0
48	M	A ?	S	--	--	0	np	0	+	0
49	M	A	S	--	--	0	np	TV-	0	0

### Légende

Col. C : Mode de fréquentation des ciné-clubs. : **A** = assidu, **O** = occasionnel.

Col. D : Fréquentation seul(e) ou accompagné(e) : **S** = Seul(e), **A** = accompagné(e).

Col. E : Mode de fréquentation des centres culturels. : **A** = assidu, **O** = occasionnel.

Col. F : Type de centre culturel : **ccf** = centre culturel français, **ccr** = centre culturel religieux, **bm** = centre culturel Baba Moustapha.

Col. G : Visionnement de films au(x) centre(s) culturel(s) fréquenté(s) : + = voit ou a vu des films dans le centre culturel fréquenté, **0** = n'en a pas vu.

Col. H : Fréquentation seul(e) ou accompagné(e) du centre culturel : **S** = Seul(e), **A** = accompagné(e), **np** = non pertinent .

Col. I : Visionnement de film à domicile : + = voit des films à domicile, **0** = n'en voit pas, **TV-** = déclare ne pas avoir de téléviseur à domicile.

Col. J : Visionnement de films diffusés à la télévision : + = voit des films à domicile, **0** = n'en voit pas.

Col. K. : Visionnement de film par lecteur DVD : + = voit des films sur DVD, **0** = n'en voit pas.

NB : Dans chaque colonne : ? = formulation incertaine ou ambiguë

## Entretiens

**Tableau récapitulatif N° 2**  
**Genre de films préférés et films tchadiens vus**

N°	Sexe	Goûts /genres	Films tchadiens
30	M	tous	« 48 heures pour retrouver ma femme » de Hassan Keïro Le Kain Koula
31	M	les films qui parlent de terroristes, c'est des films qui parlent parfois également de sensibilisation, quoi. Du genre films africains	. « Double jeu » de Al khalil, commandant Alkanto, il a joué également « 2 et 3 Février », « 48 heures pour retrouver ma femme » bon, et bien d'autres quoi.
32	M	les actions c'est tout. Les films de guerre, de karaté ainsi de suite.	« Moussa et Christian ». (Le sujet attribue à « Moussa et Christian » l'intrigue de « Daratt »)
33	M	les films de la guerre. Mais ces derniers temps j'ai changé de vision, je regarde plutôt les séries télévisées.	un film tourné par Hadre Dounia et le commandant Alkanto.
34	F	j'aime le film de « Marimar ».	aucun
35	M	Les films guerre et surtout les films d'action	Les films de Abba Kalam le bombardier et le film de « 2 février », le film d'Alkanto, le commandant Alkanto.
36	M	film de procès, la comédie et puis, beaucoup c'est le football aussi.	vu « Moussa et Christian », ça c'est un titre que j'ai suivi. « Moussa et Christian », j'ai vu « Abba Kalam » et « 24 heures chrono », « 24 heures pour retrouver ma, ma fille » c'est ça. C'est 48 heures (rire) plutôt, « 48 heures pour retrouver ma femme »
37	M	souvent les films d'action parce que j'aime les actions dans les films d'action.	deux films tchadiens. « 48 heures pour retrouver ma femme », c'est un film tchadien joué par Hassane Keïro
38	M	beaucoup les films d'action et de policiers.	« Un Etat dans un Etat » de Alkanto, euh « Abouna » de Mahamat Saleh Haroun, à part ça y a un autre film, j'ai oublié le titre, la réalisatrice est Zara Yacoub, la directrice de Dja FM. Bon, je suis les films tchadiens quand même.
39	M	les films, les séries policières et puis les films des terroristes.	j'ai déjà vu les films tchadiens. Le titre du film, « Abba kalam le bombardier » .

40	M	Beaucoup plus c'est des films romantiques	beaucoup. Pour ma première fois de voir un film tchadien bon c'est le film d'Alkanto, « <i>Un Etat dans un Etat</i> ». (Le sujet relancé n'en cite pas d'autre)
41	M	Les films policiers et les films d'action comme les films de guerre.	« <i>Abouna</i> » de Mahamat Saleh Haroun. Bon j'ai vu par le passé mais c'est des films qui, quelquefois je ne retiens pas aussi les noms des réalisateurs. La dernière fois j'ai suivi le film, « <i>Abba Kalam</i> » voilà, « <i>Abba Kalam le bombardier</i> ».
42	F	Surtout « <i>Les Frères Scott</i> »,	Exemple c'est comme si, pour Abédi là, « <i>Abba Kalam</i> » là j'ai déjà vu.
43	M	c'est les films genre d'action, espion et autres. Films de guerre également,	Oui j'en ai vu même beaucoup. Bon par exemple, bon ce qui m'a un peu attiré c'est le film comment dirai-je, « <i>48 heures pour retrouver ma femme</i> ».
44	M	: Généralement c'est des films d'action.	« <i>Abouna</i> » je l'ai suivi au département de STIC. Y a aussi « <i>Daratt</i> » que j'ai eu la chance de suivre ici au Centre Culturel Français. « <i>Bye bye Africa</i> » que j'ai suivi au cinéma aussi, au ciné-club, au ciné Abdallah
45	M	j'aime plus suivre les genres procès	oui j'en ai vu « <i>48 heures pour retrouver ma femme</i> » de Hassan Keiro Le Kain Koula.
46	M	les films qui parlent de terroristes, c'est des films qui parlent parfois également de sensibilisation, quoi. Du genre films africains.	j'en ai visualisé assez. Genre « <i>Double jeu</i> » de Al khalil, commandant Alkanto, il a joué également « <i>2 et 3 Février</i> », « <i>48 heures pour retrouver ma femme</i> » bon, et bien d'autres
47	M	J'aime bien les films africains. En exemple « <i>Ma famille</i> ».	j'en ai vu quand même quelques uns. « <i>Abba Kalam le bombardier</i> ».
48	M	J'aime beaucoup les films d'action	Oui. Les films de Alkanto.
49	M	Je regarde tous les films qu'il y a au programme	aucun

## Questionnaire N°1

### Synthèse des réponses

Nom	Sexe	Ciné Club		Centre Culturel					Domicile			Normandie	Goûts cinématographiques
		Fréquentation	Accompagnement	CC 1	CC 2	CC 3	Fréquentation	Accompagnement	Support	Fréquence	Accomp		
A. Antoinette	F	Non		CCU			x/sem	amies	Non			Non	Ma famille [ <i>série</i> ]
A. Hortense	F	Non		CCF	CCU		x/sem	SEUL	TV	x/sem	Famille	Non	séries/films nigériens
A.N. Saturnin	M	x/sem	amis	CCF	CCU		x/sem	SEUL	TV	x/sem	Voisins	Non	action, guerre
A. Michael	M	x/sem	amis	Non					Non			Non	théâtres filmés [+]
A. Benjamin	M	1/sem	SEUL	CCU	Don B		quot	SEUL	Non			Non	éducatifs [ <i>Moussa et Christian</i> ]
A. Nathan	M	x/sem	frère	CCU			x/sem	amis	Non			Non	guerre, action [ <i>Terminator</i> ]
B. Sylvestre	M	1/sem	SEUL	CCU	Don B		quot	SEUL	Non			Non	policier, espion [ <i>24h chrono</i> ]
B. Saturnin	M	quot	frère + copain	CCF	CCU	Evang	x/sem	SEUL	DVD + Ordi	x/sem	Amis	Oui	films américains/africains Nollywood
B. M.	M	x/sem	SEUL	CCU			x/sem	SEUL	Non			Non	procès, policier [ <i>24h chrono</i> ]
B. F. David	M	x/sem	frère + amis + amies	Ba Mus			x/mois	SEUL	TV + DVD	quot	F/A/V	Non	séries africaines, documentaires
D. Yapili	M	quot	copain	Don B			1/sem	sœur	TV	x/sem	Famille	Non	fiction, documentaires [+]
D. Nadjiorngar 1	M	1/sem	amis	CCU			x/sem	SEUL	Non			Non	action
D. Nadjiorngar 2	M	x/mois	amis	CCU			x/sem	SEUL	Non			Non	action, guerre [ <i>Terminator</i> ]
D. Aristide 1	M	1/sem	amis	CCU			x/sem	SEUL	Non			Non	action, guerre [ <i>Terminator</i> ]
D. Aristide 2	M	x/sem	frère	CCU	Don B		x/sem	amies	DVD	x/mois	Amis	Non	Nigeria, Côte d'Ivoire [ <i>Ma famille</i> ]
D. Aristide 3	M	1/sem	amis	CCF			x/sem	SEUL	Non			Non	action
D. Yangar	M	x/sem	amis	CCU	Emma		x/sem	SEUL	Non			Non	éducatifs [ <i>Jamais sans ma fille</i> ]
D. Edith	F	1/sem	frère	CCF			1/sem	SEUL	DVD	x/sem	Famille	Non	action, enquête, procès [ <i>24h chrono</i> ]
D. Maï	M	NR		CCF			1/sem	amis	TV	x/sem	Famille	Non	action [ <i>Le voyage</i> ]
D. A. Gédéon	M	1/sem	amis	CCF	CCU		x/sem	SEUL + amis/es	TV	x/sem	Famille	Non	NR
D. Kaché	M	1/sem	SEUL	CCF			x/sem	copine	TV	quot	Famille	Oui	film béninois <i>Un pas en avant</i>
E.P. Thierry	M	x/sem	amis	CCU	Don B		x/sem	SEUL	Non			Non	éducatifs [ <i>Moussa et Christian</i> ]



F. Idriss	M	1/sem	SEUL	CCF			x/sem	SEUL	Non			Non	films tchadiens [+]
F. Mahamat Idriss	M	x/mois	SEUL + copine	CCF			x/sem	SEUL	Non			Non	action
F. M. Idriss	M	x/mois	amis	CCF			x/sem	SEUL	TV	x/sem	Famille	Non	comédie [ <i>Al hadji Toura</i> ]
F. Sabine	F	Non		CCF	CCU		x/sem	SEUL	TV	x/sem	Famille	Non	séries [ <i>Ma famille</i> ]
F. Djaba	F	Non		CCF			x/sem	SEUL	TV	x/sem	Famille	Non	films tchadiens [ <i>Abouana, Daratt</i> ]
F. Justin	M	<1/mois	frère	CCU			1/mois	amies	DVD	x/mois	Famille	Non	NR
G.F. Evariste	M	1/sem	SEUL	Don B			x/sem	SEUL	Non			Non	comédie romantique [ <i>Beyonce</i> ]
G. Yamarket	M	x/sem	amis	CCF			x/mois	amis	TV + DVD	quot	Voisins	Non	romantique et comédie [ <i>Ma famille</i> ]
H. A.	F	Non		CCF			x/sem	SEUL	TV	quot	Famille	Non	séries [ <i>Plus belle la vie</i> ]
K. Tayane	M	x/sem	amis	CCF			quot	amis + amies	TV + DVD	x/sem	F/A/V	Non	<i>Ma famille, Avocat des causes perdues</i> ]
K. Teyane	M	x/sem	amis	CCF	CCU		x/sem	SEUL	Non			Non	guerre [ <i>24h chrono</i> ]
K. Palou	M	x/mois	SEUL	CCU	Don B		x/mois	SEUL	Non			Non	policier, guerre
K. Moyana	F	1/sem	frère + sœur	Don B			1/sem	copain	DVD	quot	F / V	Non	série télévisée [ <i>Les frères Scoot</i> ]
L. Maurienne	F	Non		CCF			1/mois	SEUL	Non			NR	NR
L. Patrick	M	x/sem	SEUL	Emma			x/sem	SEUL	Non			Non	le film américain [ <i>24h chrono</i> ]
M. Ngarndinon	M	x/sem	frère + amis + copine	NR					DVD	1/sem	Famille	Non	les films historiques [ <i>Troie</i> ]
M. Ramadan	M	x/sem	amis	CCF			1/sem	amis	TV + DVD	x/sem	Seul/Amis	Non	<i>24h chrono, Ma famille</i>
M. Souradjadine	M	x/sem	frère + amies	CCF	Ba Mus		x/sem	SEUL	DVD + Ordi	x/sem	F/A	Oui	action, science fiction [ <i>Matrix</i> ]
M.A. Idriss Fadoul	M	1/mois	SEUL	CCF	Emma		quot	SEUL	TV + DVD	quot	Seul/Amis	Non	romantique [ <i>Au cœur du péché</i> ]
M.S. Ramadan	M	x/sem	SEUL	CCF			x/sem	SEUL	DVD	x/sem	Famille	Non	films nigériens [ <i>Les jumeaux</i> ]
M.R. Marcelin	M	x/mois	frère	CCF	Evang		x/sem	SEUL	Non			Non	romantique [ <i>Ma famille</i> ]
M. Symphor	M	x/sem	amis	CCU	Emma		x/sem	SEUL	Non			Non	karaté
M.K. Ndiadingam	M	quot	amis	CCF			quot	SEUL	TV	x/sem	Famille	Non	action et enquête
M.F. Lotodingao	M	x/sem	frère + amis	Don B			x/sem	frère + amis	TV	x/mois	Famille	Non	séries africaines

M. Djarma 1	M	x/mois	SEUL	CCF/CCU	BaM/DB	Loyola	x/mois	amis	DVD	x/mois	F/V	Oui	films et séries africaines [ <i>Un h. qui crie</i> ]
M. Djarma 2	M	quot	SEUL + frère	CCF			1/sem	Oui	TV + DVD	quot	Seul/Famille	Oui	policier, action [ <i>24h chrono</i> ]
M. Nguedinbaye	M	x/sem	amis	CCF	CCU		quot	SEUL	DVD	x/sem	Amis	Oui	film tchadien <i>Mariam, Taxi 2</i>
N.T. Eric	M	quot	amis	Don B			x/sem	SEUL	TV	x/sem	Seul	Non	aventure et découverte [ <i>Objectif Mars</i> ]
N. Berthe	F	Non		CCU			x/sem	SEUL	Non			Non	NR
N. Apolline	F	Non		CCU			1/sem	SEUL	Non			NR	NR
N. Chantal	F	x/sem	sœur + amies	CCF	CCU		NR	SEUL	Non			Non	NR
N. Caroline	F	x/sem	sœur + amies	CCF			x/sem	SEUL	TV + Ordi	x/sem	Famille	Non	documentaire, fiction [ <i>Abouna</i> ]
N. Roboam	M	x/sem	frère + sœur + amis	CCF/CCU	Evang	Emma	x/sem	SEUL	DVD	x/sem	F/A	Non	films africains [ <i>Daratt</i> ]
N. Clémence	F	Non		CCU			x/mois	SEUL	Non			Non	NR
N.D. Parfait	M	x/sem	frère	CCU	Don B		x/sem	SEUL	TV	x/sem	Famille	Non	comédie [ <i>Un Etat dans un Etat</i> ]
N. Elysée	M	quot	amis	CCF	Evang		x/sem	SEUL	TV	1/sem	Famille	Non	action
N. Djoingar	M	<1/mois	SEUL	CCU	Don B		x/sem	SEUL	Non			Non	action, karaté
N. Charlot	M	x/sem	SEUL + amis	CCF	CCU	Don B	quot	SEUL	TV	1/sem	Famille	Non	guerre, karaté [ <i>La traversée</i> ]
O. Dakoum	M	1/mois	SEUL	CCF			x/sem	SEUL	Non			Non	guerre, karaté [ <i>Vengeance</i> ]
O.I. Dakoum	M	1/sem	frère	CCF	CCU		x/sem	SEUL + amies	Non			Non	films de fiction
R. Thierry	M	x/sem	SEUL + frère + amis	CCU	Don B		quot	SEUL	DVD	x/sem	Seul/Amis	Non	films nigériens [ <i>L'argent facile, La veuve</i> ]
R. Judith	F	Non		CCU			1/mois	SEUL	Non			NR	NR
R. Gloria	F	Non		CCU			x/sem	SEUL	TV	quot	F/A/V	Non	NR
R. Yanyera	F	Non		Emma			x/sem	SEUL	Non			Non	NR
S. Ousman 1	M	x/mois	SEUL	CCF	Ba Mus		x/sem	SEUL	Non			Non	action [ <i>La rivale, Le retour du seigneur</i> ]
S. Ousman 2	M	Non		CCF			x/sem	Parents + amies	TV	1/sem	Amis	Non	<i>Gaoualla</i> , film de Haroun
S. Toubaing	M	1/mois	SEUL	CCF	CCU		x/mois	SEUL	Non			Non	<i>Patates amères, Voyage du pèlerin</i>
S. Mahamat Ahmat	M	1/sem	SEUL	CCF	Emma		x/sem	SEUL	TV + DVD	x/sem	Seul/Amis	Non	romantique, films hindous
T. Lamba 1	M	x/sem	amis	CCU			x/sem	SEUL	Non			Non	africains, les films qui parlent de la réalité

T. Lamba 2	M	x/sem	SEUL	Ba Mus			x/sem	SEUL	TV	x/sem	Seul	Non	films périodiques [ <i>El diablo</i> ]
T. Nadjassal	F	Non		CCF	CCU		x/sem	SEUL	Non			Non	NR
T. Ezo	M	x/sem	amis	CCU	Don B		x/sem	SEUL	Non			Non	guerre, action [ <i>Commando</i> ]
T.M. Ezo	M	x/mois	frère + copain	Non					Non			Non	policier, procès, action
T.Y. Santanan	M	1/sem	frère	Non					DVD	quot	Seul/F/A	Non	NR
V.L. Dongstant	M	<1/mois	copain	CCU			quot	SEUL	DVD	1/sem	Amis	Oui	épisodes [ <i>Le vrai amour</i> ]
Y. Gédéon	M	x/sem	amis	Evang			x/sem	SEUL	Non			Non	action [ <i>Terminator, Rambo II</i> ]
Z. Ngaiaongnet	F	Non		CCU			1/mois	SEUL	Non			Non	NR

## Questionnaire N°2 - Synthèse des réponses

Nom	Sexe	Nb films vus/mois			Types de films vus												Films tchadiens vus		
		au CCF	au CCU	dans un autre CC	au ciné-club			au CCF			dans un autre CC			au domicile			O/N	Réalisateurs internat. cités	Réalisateurs locaux cités
					Action	Afric.	Séries	Action	Afric.	Séries	Action	Afric.	Séries	Action	Afric.	Séries			
A. Antoinette	F	2	2	Non	Oui		Oui		Oui		Oui		Oui		Oui	Oui	2	6	
A. Hortense	F	2	2	Non	Oui	Oui	Oui		Oui			Oui		Oui	Oui	Oui	Oui	1	7
A. Nathan	M	2	4	Non	Oui		Oui		Oui		Oui		Oui		Oui	Oui	Oui	3	6
B. Saturnin	M	2	1	Non		Oui	Oui		Oui	Oui		Oui	Oui			Oui	Oui	1	2
D. Nadjiorgar 1	M	2	Non	1	Oui	Oui	Oui		Oui			Oui			Oui	Oui	Oui	2	2
H. Berthe	F	2	3	2					Oui								Oui	0	2
K. Teyane	M	2	Non	4			Oui		Oui	Oui		Oui	Oui	Oui	Oui	Oui	Oui	0	3
K. Moyana	F	2	Non	1	Oui				Oui						Oui	Oui	Oui	3	3
M. Djarma 1	M	2	8	Non	Oui			Oui							Oui	Oui	Oui	3	1
B. M.	M	3	Non	Non	Oui				Oui			Oui		Oui	Oui	Oui	Oui	2	1
K. Palou	M	3	Non	Non		Oui			Oui		Oui						Oui	1	2
M.K. Ndiadingam	M	3	Non	Non		Oui			Oui		Oui	Oui	Oui	Oui	Oui		Oui	1	2
N. Chantal	F	3	1	Non		Oui	Oui		Oui						Oui	Oui	Oui	1	7
L. Maurienne	F	4	4	2	Oui							Oui				Oui	Oui	3	7
N.D. Parfait	M	4	Non	Non	Oui		Oui		Oui						Oui	Oui	Oui	2	8
V.L. Dongstant	M	4	8	Non		Oui	Oui						Oui			Oui	Oui	0	4
M. Souradjadine	M	6	Non	4		Oui	Oui		Oui	Oui		Oui	Oui		Oui	Oui	Oui	3	0
N. Caroline	F	6	4	4	Oui	Oui	Oui		Oui	Oui		Oui	Oui		Oui	Oui	Oui	3	3
A. Michael	M	Non	Non	Non		Oui	Oui										Oui	3	2
A. Gédéon	M	Non	2	Non			Oui									Oui	Oui	2	NR
A.N. Saturnin	M	Non	Non	Non	Oui									Oui			Oui	NR	4
B. David	M	Non	3	1	Oui							Oui	Oui	Oui		Oui	Oui	0	4
D. Aristide 3	M	Non	Non	Non	Oui		Oui							Oui		Oui	Oui	NR	4

Nom	Sexe	Nb films vus/mois			Types de films vus												Films tchadiens vus		
		au CCF	au CCU	dans un autre CC	au ciné-club			au CCF			dans un autre CC			au domicile			O/N	Réalisateurs internat. cités	Réalisateurs locaux cités
					Action	Afric.	Séries	Action	Afric.	Séries	Action	Afric.	Séries	Action	Afric.	Séries			
D. Yangar	M	Non	2	Non		Oui									Oui	Oui	NR	4	
D. Edith	F	Non	6	Non			Oui							Oui	Oui	Oui	Oui	2	7
E.P. Thierry	M	Non	Non	Non	Oui							Oui			Oui		Oui	1	0
F. Sabine	F	Non	6	Non		Oui			Oui					Oui	Oui	Oui	Oui	2	
F. Djaba	F	Non	2	3			Oui						Oui		Oui	Oui	Oui	1	7
F. Justin	M	Non	2	Non	Oui		Oui								Oui	Oui	Oui	1	0
G. Yamarket	M	Non	Non	Non		Oui	Oui							Oui			Oui	0	1
L. Patrick	M	Non	Non	3		Oui	Oui					Oui	Oui		Oui	Oui	Oui	2	0
M. Ngarndinon	M	Non	1	2	Oui		Oui					Oui			Oui	Oui	Oui	3	8
M. Symphor	M	Non	Non	Non	Oui	Oui					Oui	Oui		Oui	Oui		Oui	0	3
M.F. Lotodingao	M	Non	Non	5			Oui					Oui			Oui	Oui	Oui	0	2
N. Roboam	M	Non	6	Non		Oui	Oui			Oui		Oui			Oui		Oui	0	2
N.T. Eric	M	Non	Non	Non	Oui	Oui					Oui			Oui	Oui		Oui	1	4
N. Djoingar	M	Non	Non	Non	Oui									Oui			Non		
O.I. Dakoum	M	Non	2	Non			Oui						Oui			Oui	Oui	2	0
R. Gloria	F	Non	4	Non			Oui					Oui	Oui		Oui	Oui	Oui	3	7
T.L. 1	M	Non	3	Non	Oui		Oui				Oui		Oui	Oui	Oui	Oui	Oui	2	5
T. Nadjassal	F	Non	Non	Non												Oui	Oui	1	1
T.M. Ezo	M	Non	Non	Non	Oui	Oui	Oui							Oui	Oui	Oui	Oui	0	3

## Bilan des résultats du questionnaire étudiants n°1 (questions 1 à 15)

Nombre de réponses obtenues : 80

Sexe : M : 62      F : 18

### 1. Fréquentation des ciné-clubs

#### 1.1. Fréquentation

NR : 02 (M)  
Jamais : 15 (1 M, 14 F)  
<1/mois : 03 (M)  
1/mois : 03 (M)  
x/mois : 08 (M)  
1/sem : 14 (12 M, 2 F)  
x/sem : 29 (27 M, 2 F)  
Quot : 06 (M)

#### 1.2. Accompagnement

NR : 1 (M)  
N'y vont jamais : 15 (1 M, 14 F)  
Sur les 64 étudiants (60 M, 4 F) qui les fréquentent :  
    Y vont seuls : 22 (M) (dont 4 seuls et accompagnés)  
    Y vont accompagnés : 42 (38 M, 4 F)  
        Par des amis : 22 (M)  
        Par leur copain/copine : 02 (M)  
        Par leur frère : 08 (7 M, 1 F)  
        Par frère, sœur, ami-e-s : 10 (7 M, 3 F)

### 2. Fréquentation des centres culturels

#### 2.1. Nombre et nature des centres fréquentés

NR : 1 (M)  
N'en fréquentent aucun : 03 (M)  
En fréquentent un ou plusieurs : 76 (60 M, 16 F)  
    En fréquentent un seul : 45 étudiants (31 M, 14 F)  
        CCF : 20 (15 M, 5 F)  
        CCU : 15 (8 M, 7 F)  
        Don Bosco : 05 (4 M, 1 F)  
        Centre Emmanuel : 02 (1 M, 1 F)  
        Baba Mustapha : 02 (M)  
        Centre Evangélique : 01 (M)  
    En fréquentent deux : 27 (23 M, 4 F)  
        CCF + CCU = 10 (6 M, 4 F)  
        CCF + Baba Mustapha : 2 M  
        CCF + Centre Emmanuel : 2 M  
        CCF + Centre Evangélique : 2 M  
        CCU + Don Bosco : 9 M  
        CCU + Centre Emmanuel : 2 M

En fréquentent trois : 2 M  
CCF + CCU + Don Bosco : 1 M  
CCF + Centre Evangélique : 1 M  
En fréquente quatre (dont CCF et CCU) : 1 M  
En fréquente cinq (dont CCF et CCU) : 1 M

Bilan par centre (plusieurs réponses possibles):

- 40 étudiants fréquentent le CCF (31 M, 9 F)
- 39 étudiants fréquentent le CCU (28 M, 11 F)
- 16 étudiants fréquentent le centre Don Bosco (15 M, 1 F)
- 06 étudiants fréquentent le centre Emmanuel (5 M, 1 F)
- 05 étudiants fréquentent le centre Evangélique (5 M)
- 05 étudiants fréquentent le centre Baba Mustapha (5 M)
- 01 étudiant fréquente le centre Loyola

2.2. Rythme de fréquentation des centres

NR : 2 (1 M, 1 F)

Jamais : 3 (M)  
1/mois : 4 (1 M, 3 F)  
x/mois : 6 (5 M, 1 F)  
1/sem : 7 (4 M, 3 F)  
x/sem : 48 (38 M, 10 F)  
Quot : 10 (M)

2.3. Accompagnement

NR : 1 (M)

N'y vont jamais : 03 (M)  
Y vont seuls : 61 (45 M, 16 F) dont 3 seuls et accompagnés  
Y vont accompagnés: 15 (13 M, 2 F), essentiellement par des ami(e)s

### 3. Visionnement de films au domicile

En voient au domicile : 42 (34 M, 8 F)  
N'en voient pas : 38 (28 M, 10 F)

3.1. Support utilisé pour le visionnement à domicile (plusieurs réponses possibles):

TV : 28 (22 M, 6 F), dont 7 M : TV + DVD et 1 F : TV + Ordi  
DVD : 21 (12 M, 2 F), dont 7 M : TV + DVD et 2 M : DVD + Ordinateur

3.2. Fréquence :

quot : 10 (7 M, 3 F)  
x/sem : 23 (19 M, 4 F)  
1/sem : 05 M  
x/mois : 04 M

3.3. Accompagnement (plusieurs réponses possibles) :

En famille : 27 (20 M, 7 F)  
Avec des amis : 10 (8 M, 2 F), dont 5 seulement avec des amis  
Avec des voisins : 7 (5 M, 2 F)  
Seul : 8 M (dont 2 ne la regardent que seul)

#### 4. Fréquentation du cinéma « Le Normandie »

NR : 3 (F)

Ne l'ont jamais fréquenté : 70 étudiants (55 M, 15 F)

L'ont déjà fréquenté : 07 étudiants (M)



## Bilan des résultats du questionnaire étudiants n°2

Nombre de réponses : 42

Sexe :

Hommes (M) : 30

Femmes (F) : 12

### 1. Pratiques cinématographiques des étudiants dans les centres culturels

Ne voient aucun film dans un centre culturel : 10 (9 M, 1 F)  
Voient des films en centre culturel : 32 (20 M, 12 F)

En voient dans un seul type de centre : 16 (13 M, 3 F)  
- au CCF : 4 (M)  
- au CCU : 10 (7 M, 3 F)  
- dans les autres centres : 2 (M)

En voient dans plusieurs types de centres : 16 (7 M, 9 F)  
- dans 2 types de centres : 13 (7 M, 6 F)  
    CCF + CCU : 7 (3 M, 4 F)  
    CCF + autres : 3 (2 M, 1 F)  
    CCU + autres : 3 (2 M, 1 F)  
- dans les 3 types de centres : 3 (F)

### 2. Fréquence de visionnement

- au CCF :  
Jamais : 24 (19 M, 5 F)  
2 /mois : 09 (5 M, 4 F)  
3 /mois : 04 (3 M, 1 F)  
4 /mois : 03 (2 M, 1 F)  
6 /mois : 02 (1 M, 1 F)

- au CCU :  
Jamais : 20 (18 M, 2 F)  
1/mois : 03 (2 M, 1 F)  
2/mois : 07 (4 M, 3 F)  
3/mois : 03 (2 M, 1 F)  
4/mois : 04 (1 M, 3 F)  
6/mois : 03 (1 M, 2 F)  
8/mois : 02 M

- dans les autres centres :  
Jamais : 30 (23 M, 7 F)  
1/mois : 03 (2 M, 1 F)  
2/mois : 03 (1 M, 2 F)  
3/mois : 02 (1 M, 1 F)  
4/mois : 03 (2 M, 1 F)  
5/mois : 01 M

### 3. Types de films vus dans les différents lieux fréquentés

- dans les ciné-clubs :
  - séries : 26 (19 M, 7 F)
  - action : 21 (16 M, 5 F)
  - africains : 18 (14 M, 4 F)
  
- au CCF :
  - africains : 16 (9 M, 7 F)
  - séries : 05 (4 M, 1 F)
  - action : 01 (M)
  
- dans les autres centres culturels :
  - africains : 17 (12 M, 5 F)
  - séries : 13 (10 M, 3 F)
  - action : 08 (7 M, 1 F)
  
- au domicile :
  - séries : 31 (20 M, 11 F)
  - africains : 25 (17 M, 8 F)
  - action : 16 (12 M, 4 F)

### 4. Films tchadiens vus dans les différents lieux fréquentés

Voient des films tchadiens : 41 (29 M, 12 F)  
N'en voient pas : 01 (M)

Films de réalisateurs de stature internationale cités (Coélo, Haroun) : 38 réponses

0 film cité : 09  
1 film cité : 10  
2 films cités : 10  
3 films cités : 09  
NR : 3

-films de réalisateurs locaux cités : 39 réponses

0 film cité : 05  
1 film cité : 04  
2 films cités : 08  
3 films cités : 05  
4 films cités : 06  
5 films cités : 01  
6 films cités : 02  
7 films cités : 06  
8 films cités : 02  
NR : 2